John E. Mack
Professeur de Psychiatrie à Harvard
Prix Pulitzer

DOSSIER EXTRATERRESTRES



L'affaire des enlèvements

Focus
PRESSES DE LA CITÉ

J o h n E. M a c k

DOSSIER EXTRATERRESTRES

L'AFFAIRE DES ENLÈVEMENTS

Document

PRESSES DE LA CITÉ

OceanofPDF.com

Titre original : *Abduction*
Traduit par Sylvaine Charlet
© John E. Mack, 1994

© Presses de la Cité, 1995,
pour la traduction française

ISBN 2-258-03992-4

OceanofPDF.com

À Budd Hopkins,
qui a montré le chemin.

OceanofPDF.com

Table des matières

Remerciements

Préface à l’édition de poche américaine

Préface à l’édition originale

1. Enlèvements ovni : une introduction

Qui sont les victimes d’enlèvement ?

Le travail avec les kidnappés

2. Enlèvements extraterrestres : une vue générale

Les signes indicateurs d’enlèvement

Trois catégories d’information

Phénoménologie : que nous racontent les kidnappés ?

À bord des vaisseaux extraterrestres : les « êtres »

Les procédures

Information et altération de la conscience

Les aspects physiques

Impact et séquelles des enlèvements

Les transformations ou les altérations de la conscience

3. Vous vous souviendrez quand cela deviendra nécessaire

4. « Personnellement, je ne crois pas aux ovnis »

5. L’été 1992

6. L’aliénation du pouvoir d’aimer

7. Si seulement ils me le demandaient

8. Échapper à l’asile de fous

9. Sara : fusion des espèces et évolution humaine

10. Paul : un pont entre deux mondes

11. La mission d’Eva

12. La montagne magique

13. Le voyage de Peter

14. Un être de lumière

15. Arthur : un kidnappé volontaire

16. Intervention extraterrestre et évolution humaine

Les moyens de connaissance : méthodologie

Découvertes fondamentales : un résumé de ce que les cas d’enlèvement nous apprennent

Les événements physiques ou apparentés

La réception des informations

Les phénomènes spirituels et de transformation

L’impact laissé par les expériences d’enlèvement

Quelques implications liées au phénomène d’enlèvement

Implications cliniques

Implications dans les domaines de la physique, de la technologie et de la biologie

Implications philosophiques

Implications spirituelles

Implications concernant l’identité humaine

Implications politiques, économiques et religieuses

Les transformations de la conscience en relation avec le système écologique de la Terre

Le programme d'« hybridation »

Une autre intelligence à l'œuvre : pourquoi cela nous paraît-il si important ?

Autres implications pour la conscience humaine

Changer le paradigme

Appendice A : Bref panorama des hypothèses relatives à la réalité des phénomènes d'enlèvement

Le contexte ontologique

Le problème des preuves matérielles

Les attentes du sujet et l'éventuelle influence du praticien

La fiabilité de la mémoire

Explications alternatives

Conclusion

Appendice B : Des êtres venus de l'espace ou d'autres dimensions. Bref panorama historique

Panorama mondial des phénomènes d'enlèvement extraterrestre

Les enlèvements à notre époque

Bibliographie

OceanofPDF.com

Remerciements

Nombreuses sont les personnes à qui je dois d'avoir pu mener à bien cette tâche. Il y a d'abord celles qui contribuèrent à la préparation du manuscrit ou qui m'offrirent sans compter informations et idées. Certaines allèrent même jusqu'à proposer directement une aide effective et quelques-unes intervinrent à plus d'un de ces titres. Je me félicite de l'amitié que m'ont manifestée certains en ne me critiquant pas dans mon dos alors même que le sujet que je traitais avait toutes les chances de bousculer leur approche de la réalité. Je ne peux bien évidemment pas révéler qui a fait quoi, mais ces gens-là se reconnaîtront sûrement.

Je souhaite donc exprimer mes plus chaleureux remerciements à Miriam Altshuler, Walt Andrus, Michael et Isabel Blumenthal, Thomas E. Bullard, John Carpenter, Blanche Cha- vonstie, David Cherniack, Jerome Clark, Barbara Corbisier, Joan Erikson, C. Richard Farley, Penelope Franklin, Mary Westbrook Geha, Bill Goldstein, David Gotlib, Stanislav Grof, Hugh Gusterson, Joanne Hager, Richard Haines, Judith Herman, Robert et Joan Holt, Budd Hopkins, Linda Moulton Howe, Barbara Marx Hubbard, David Jacobs, Douglas Jacobs, Eric Jacobson, C.B. Scott Jones, Honey Black Kay, Gurucha- ran Singh Khalsa, Thomas et Jehane Kuhn, Roberto Lewis- Fernandez, Robert Jay Lifton, Caroline McLeod, John Miller, Malkah Notman, Joseph Nyman, David et Andrea Pritchard, Joseph Regai, Kenneth Ring, Laurance Rockefeller, Mark Rodeghier, Rudolf Schild, Timothy Seldes, Vivienne Simon, Karen Speertra, Joël Speertra, Ervin Staub, Myron Stocking, Richard Tarnas, Keith Thompson, George

Vaillant, Jacques Vallee, Roger Walsh, Kenneth Warren, Karen Wesolowski et Jennie Zeidman.

Je voudrais mentionner tout particulièrement Pam Kasey, dont la collaboration fut essentielle tout au long de l'élaboration de cet ouvrage ; Dominique Callimanopulos, pour ses soins et ses encouragements à tous les stades de mon travail ; Pat Carr et Leslie Hansen, pour leur concours indispensable grâce auquel ce livre a vu le jour ; et enfin ma femme, Sally, pour son amour et son soutien permanents durant tout ce temps de dur labeur.

Et puis je voudrais également remercier de tout cœur, cela va sans dire, tous mes « expérimentateurs, » que ce soit mes patients eux-mêmes, dont je raconte ici les dramatiques aventures, ou bien tous ceux qui m'ont appris des milliards de choses sur les phénomènes qui nous occupent : je salue le courage remarquable qu'il leur aura fallu pour partager avec moi de telles souffrances.

OceanofPDF.com

Préface à l'édition de poche américaine

L'édition brochée de cet ouvrage (avril 1994) suscita beaucoup de bruits, aussi bien favorables que défavorables. J'aimerais profiter de l'opportunité qui m'est donnée avec la publication de l'édition de poche pour exprimer ma gratitude à ceux de mes lecteurs qui auront été sensibles à ce que je leur apportais tout en le découvrant moi-même. Il me semble par ailleurs important d'essayer de répondre aux critiques qui m'ont été adressées, notamment celle qui mettait l'accent sur le fait que mon travail pouvait être un exemple parfait du culte de l'irrationalité, une sorte d'exercice de style *a contrario* de toute science et même de toute raison.

En révisant le texte original avec l'aide de collaborateurs, il m'apparut en effet que les progrès de mes propres convictions concernant l'authenticité de ces témoignages, ainsi que mon sentiment que ces mêmes rapports renfermaient une signification potentielle colossale, résultaient d'une tendance à considérer le phénomène ou la réalité de ces expériences comme déjà établi, c'est-à-dire avant même que la démonstration en ait été faite. Le résultat était que j'avais en quelque sorte empêché certains de mes lecteurs, notamment ceux qui affectionnent une vision sceptique des choses, de se faire une opinion par eux-mêmes. Au cours de cette édition révisée, j'ai apporté quelques changements au sein du texte et à des endroits très précis afin de rendre claire l'idée que je ne fais que rapporter les témoignages des victimes de kidnapping sans pour autant présumer de la véracité littérale de tout ce

qu'ils auront pu révéler. Il est évident qu'une distance objective entre ces récits et moi-même demeure implicite tout au long de l'ouvrage, que les informations données soient ou non précédées de formules de prudence telles que « d'après le témoin » ou « il m'a été rapporté que ». Je réponds dans l'appendice A aux questions d'ordre essentiellement clinique et scientifique qui auront été soulevées, comme par exemple celle de la place réservée aux preuves physiques, celle du rôle joué par les aspirations du sujet ou l'influence de l'investigateur, ou encore celle de la fiabilité de la mémoire et de l'hypnose, enfin celle de la possibilité d'explications alternatives à tous ces phénomènes. Finalement, dans le but d'améliorer la clarté de la lecture, les chapitres historiques et culturels ont été relégués en fin d'ouvrage (appendice B) ; pour la même raison, les chapitres d'introduction, et notamment celui où je décris mon premier choc face aux phénomènes des rapts extraterrestres, ont été simplifiés.

L'objection la plus courante définissant mon travail comme un pavé antiscientifique provient de l'écrivain spécialiste James Gleick qui tient une rubrique dans le magazine *New Republic* (Gleick 1994). Gleick y qualifie en effet « la mythologie des rapts extraterrestres » de « premier de ces cultes antirationnels et anti-scientifiques qui fleurissent à une vitesse consternante un peu partout aux États-Unis ». Il n'hésite pas à amalgamer les phénomènes de kidnapping avec « les expériences paranormales comme celles qui consistent à tordre des petites cuillers, voir les auras humaines, guérir en utilisant des cristaux, adhérer à la théorie de la réincarnation» ; il y associe même les « médiums qui aident la police criminelle », « les cartomanciens et les voyants qui lisent dans une boule de cristal. »

Dans une veine similaire, le psychanalyste Sanford Gifford, lors d'une critique de mon livre qu'il avait rédigée pour un journal de psychanalyse (Gifford, dans la presse), traitait mon travail d'« attaque subversive contre la psychanalyse en tant que science » (entendant par-là que les phénomènes que je décris doivent être une sorte de produit de l'inconscient), et citait les victimes de kidnapping comme des individus « entretenant des croyances irrationnelles que la " grande majorité " des gens ne sauraient en aucun cas partager ». Toujours sur le même ton, il ajoutait : « Ces personnes sont aussi " folles " que les adeptes de la Création, de la guérison par la foi, la transmission de pensée ou la fin du monde à une date prévue à l'avance. » Le critique musical (!) Milo Miles, donnant son avis sur mon livre dans *The Boston Globe,* exigeait que « le monde séculier et le monde spirituel fussent aussi radicalement séparés l'un de l'autre que l'Église de l'État ». Il concluait en ces termes : « Mack devrait se rendre compte que si la rationalité et la vérité objective sont ainsi bafouées, ce sera la porte ouverte à tout ce qu'on n'ose imaginer (Miles 1994). »

Je considère pour ma part que ces critiques ne font que refléter une mauvaise approche de la nature de la rationalité et de la raison, pour ne pas dire de la science elle-même. Car ce qui se cache implicitement derrière de telles affirmations est une vision du monde qui exige une exclusion *a priori* d'une somme fabuleuse de données par le seul fait que ces informations entrent en conflit avec cette même vision. Or ceci, je le crains, procède davantage d'une approche irrationnelle, et plutôt dangereuse, de la connaissance alors qu'il serait souhaitable et légitime de laisser avant tout les informations nous parvenir de tous les horizons possibles sans jugement prématuré sur leur caractère rationnel ou raisonnable. Repousser des données sous prétexte qu'elles ne

cadrent pas avec certains de nos points de vue sur la réalité des choses ne peut, au bout du compte, que freiner le progrès de la science et nous maintenir dans l'ignorance.

Le type de raisonnement avancé par des personnes comme Gleick, Gifford et Miles appartient à ce que l'on nomme ordinairement « le paradigme matérialiste ». Selon ce système de pensée, qui jusqu'à une date assez récente a prévalu dans les milieux scientifiques (bien qu'il soit désormais de plus en plus remis en question notamment par la physique contemporaine), la réalité pure et dure est une, et on peut l'observer de manière sensorielle et empirique. Cette approche dualiste sépare nettement l'observateur de la chose observée, le sujet de l'objet. Ce faisant, toute information sur ce qui pourrait se produire d'autre, à côté ou dans le « non-visible », est nécessairement éliminée. Or ces expériences sont celles justement que nous pouvons effectuer en anthropologie, dans les religions comparées, en parapsychologie, dans la recherche sur la conscience et les modes variés des états non ordinaires, qu'ils se produisent en ou hors laboratoire - et je ne fais là que citer quelques exemples des champs d'expérience concernés par la restriction susdite. Il est donc évident que cette pensée et les limitations épistémologiques qui l'accompagnent n'aboutiraient, dans un délai assez bref, qu'à balayer la conscience humaine et ses expériences en s'appuyant sur les modes soi-disant « légitimes » de connaissance de la réalité.

Parmi les nombreuses réactions plus positives, celle de Kathryn Robinson aux critiques de Gleick (Robinson 1994) fut une des plus éloquentes. Répondant aux attaques restrictives de Gleick, elle écrivait : « Les découvertes scientifiques ne se résument pas à essayer de classer dans des catégories définies à l'avance toutes les données qui jaillissent de toutes

parts dans un beau désordre, encore faut-il être prêt à les accueillir et à les défendre. Le nœud du problème consiste à accepter le fait que nous ne savons pas grand-chose - contrairement à la lubie d'un rationaliste comme Gleick qui prétend que rien n'existe en dehors de ce qu'il peut percevoir par les sens. » Elle ajoute : « L'arrogance d'un Gleick serait peut-être respectable si ne demeurait plus aucun mystère à éclaircir dans l'univers scientifique. » Le psychologue William James faisait à peu près la même réflexion un siècle plus tôt. « L'idéal de toute science, écrivait-il, est d'aboutir à un système complet et fermé de la vérité… Les phénomènes inclassables au sein d'un système deviennent donc des absurdités paradoxales et doivent être tenus pour des contre-vérités (James 1896). »

Comme il en est question tout au long de ce livre, notre connaissance des phénomènes d'enlèvements extraterrestres dépend fondamentalement des expériences humaines - autrement dit des comptes rendus et témoignages des victimes elles-mêmes - et du traitement de ces informations (enregistrement, analyse et évaluation) par les enquêteurs. Il s'agit donc nécessairement d'une collaboration au cours de laquelle la personne qui explore - en l'occurrence moi - doit entrer de plain-pied et avec empathie dans le monde expérimental du sujet afin de créer un environnement propice à des rapports de confiance et, par voie de conséquence, à des révélations qui seront les données de base. Je donne également tout au long de cet ouvrage ainsi que dans l'appendice A les raisons qui m'ont poussé à effectuer ces recherches avec tout le sérieux possible. Elles s'appuient notamment sur la consistance des rapports fournis par les victimes, consistance elle-même étayée par une intensité émotionnelle extrêmement frappante de la part d'individus totalement sincères et sains d'esprit, qu'ils soient américains

ou originaires de toute autre contrée du globe. N'oublions pas que ces personnes en arrivent toujours à un moment ou à un autre à douter de ce qui leur est arrivé - et même à souhaiter que cela ne se soit jamais produit. À ce jour, aucune explication alternative plausible aux expériences d'enlèvement, souvent corroborées par des preuves physiques, n'a pu être avancée avec succès.

Cet ouvrage fournit au lecteur la somme de rapports détaillés la plus importante jamais publiée sur les phénomènes d'enlèvement. Je crois sincèrement que ces documents soulèveront des questions essentielles sur la façon dont nous expérimentons notre monde et sur la nature de celui-ci. Les renseignements auxquels ces années d'investigation m'ont donné accès, et que le lecteur trouvera au fil des chapitres, dégagent une telle puissance et une telle consistance qu'il en est résulté un ensemble de données qui semble mettre clairement l'accent sur l'authenticité de l'expérience d'enlèvement, quelle que pourra être l'ultime source du phénomène. Du fait même que ce que les victimes décrivent ne peut tout simplement pas s'accorder avec notre pensée scientifique traditionnelle, il m'apparaît, et pas seulement intuitivement mais bel et bien *rationnellement*, qu'un changement de perspective, une expansion de nos définitions de la réalité s'imposent, et ce bien davantage que cette redistribution des données anarchiques dans des cases toutes faites et que certains critiques exigent de nous. Aussi ai-je abordé la rédaction de cet ouvrage avec l'espoir d'aider une population réduite au silence en tentant de donner une signification à son expérience et, surtout, en sollicitant chez le lecteur l'idée d'une refonte de sa vision du monde qu'il habite.

6 janvier 1995

OceanofPDF.com

Préface à l'édition originale

Un auteur qui s'embarque dans une aventure aussi novatrice que celle-ci doit inévitablement se poser la question de savoir s'il existe un lien quelconque entre cet ouvrage et le précédent. Pour ma part, si lien il y a, il ne peut que résider dans le sujet de fond, à savoir celui de l'identité - qui sommes-nous ?, au sens le plus profond et le plus large du terme. Rétrospectivement, je constate que ce sujet de réflexion me hante depuis toujours, inspirant aussi bien mes recherches cliniques dans le domaine des rêves, des cauchemars et des suicides d'adolescents, que mes travaux biographiques, ou encore mes études sur la course aux armements nucléaires et aux conflits interethniques, ou même, plus récemment, mon approche de la psychologie transpersonnelle. J'en suis arrivé à la conclusion que le phénomène des enlèvements extraterrestres nous oblige, dans la mesure où nous prenons les choses au sérieux, à réexaminer notre perception de l'identité humaine - il s'agit, en effet, désormais de savoir qui nous sommes, d'un point de vue cosmique, cette fois.

Ce livre n'est pas un simple ouvrage de plus sur les ovnis ou même les rapts extraterrestres. Il s'agit bien davantage de montrer comment le phénomène, tout en demeurant à la fois traumatisant et hautement influent, peut cependant élargir notre perception de nous-mêmes, notre appréhension de la réalité, et finalement réveiller en nous un potentiel qui

sommeillait et qui ferait de nous des explorateurs d'un univers riche en mystère, en signification et en intelligence.

Lorsque nous nous efforçons d'étudier des phénomènes se situant à la limite d'une réalité reconnue et acceptée, notre vieux vocabulaire vacille et exige d'autres sens. Des termes comme « enlèvement », « extraterrestre », « événement » ou même « réalité » réclament une redéfinition sous peine de perdre bien des distinctions subtiles. Par exemple, dans le contexte de ce livre, parler des souvenirs comme « vrais » ou « faux » au sens trop littéral risque fort de restreindre considérablement nos chances de recevoir de nouvelles révélations sur le fonctionnement de la conscience humaine soumise à l'expérience d'un enlèvement extraterrestre... ce que je vous propose d'explorer avec moi dans les pages qui vont suivre.

Mai 1994

OceanofPDF.com

1

Enlèvements ovni : une introduction

Au cours de mes quarante années d'exercice comme psychiatre, rien ne m'avait préparé à ce que je dus affronter en rencontrant des patients qui me révélèrent avoir vécu des expériences d'enlèvement extraterrestre. Durant toutes ces années de travail psychiatrique et psychanalytique auprès d'adultes ou d'enfants, et d'interventions cliniques comme enseignant et praticien, je m'étais bien rendu compte que mon point fort consistait à distinguer les états mentaux et à évaluer la nature ainsi que la signification du discours tenu par les patients. Pourtant je me retrouvai cette fois-là face à des individus qui - pour obéir aux concepts communément admis qui définissent la réalité - ne pouvaient pas exister. Ce livre est donc un document relatant mes investigations auprès des « kidnappés », ou victimes d'enlèvement extraterrestre, ou encore « expérimentateurs » comme on les appelle parfois. Mais ce seul terme de « kidnappé » ne laisse rien exsuder de la réalité physique qui se cache derrière une telle expérience individuelle. J'aurais plutôt tendance à suivre l'usage conventionnel que je n'ai guère envie d'abandonner tant qu'une terminologie plus appropriée ne me sera pas proposée.

C'est en janvier 1990 que je fus initié par Budd Hopkins aux phénomènes d'enlèvement. Budd Hopkins est un artiste new-yorkais qui a eu l'opportunité de travailler avec des kidnappés

pendant une période de plus de dix ans. Ce qui me frappa tout d'abord dans les cas rencontrés chez Hopkins, puis à mon propre cabinet, ce fut la cohérence des histoires racontées par ces gens qui ne se connaissaient pas entre eux, qui avaient longuement hésité avant de se présenter et qui redoutaient pardessus tout le discrédit et le ridicule qui les avaient accueillis par le passé lorsqu'ils avaient tenté d'aborder ce sujet. De plus, rien à ce jour n'a été écrit ou montré, dans les médias, de ces informations rapportées par les kidnappés : moyens de transport vers le vaisseau spatial et retour, description de l'intérieur des vaisseaux eux-mêmes et procédures auxquelles se livrent les extraterrestres au cours de ces opérations d'enlèvement de personnes humaines. Finalement, aucun de ces patients ne manifestait de symptômes qui auraient pu être la signature de dérangements mentaux, sauf à un niveau secondaire, autrement dit, s'ils étaient victimes d'un « trouble » quelconque, celui-ci était la conséquence de ce qui semblait leur être arrivé. Rien ou presque ne permettait de classer leurs récits dans la catégorie des hallucinations, des interprétations oniriques ou des produits de l'imagination. Aucune personne que je rencontrai alors, et au cours des mois qui suivirent, ne ressemblait non plus à ces mythomanes qui concoctent des contes fantastiques dans des buts personnels. Bref, les expériences rapportées possédaient toutes les caractéristiques d'événements réels : narrations extrêmement détaillées qui, au premier abord, ne semblaient pas renfermer de structure symbolique évidente ; intenses traumatismes émotionnels et physiques, avec parfois des petites lésions apparentes sur le corps des victimes ; logique et cohérence des récits jusque dans les moindres détails. Mais si ces expériences étaient, d'une quelconque manière, « réelles » cela soulevait de nouvelles questions, et de taille ! D'abord, est-ce que ce

phénomène se produisait souvent ? Si c'était le cas, qui était en mesure de prendre soin des victimes, de leur proposer une assistance d'ordre psychologique et de leur prodiguer un traitement adéquat ? Quelle était la réponse des médecins spécialisés dans les problèmes des traumatismes mentaux ? Et surtout qui était à la source de ces enlèvements ? C'est à toutes ces questions, et à bien d'autres également, que nous allons essayer de répondre dans ce livre.

En l'espace de trois ans et demi, c'est-à-dire jusqu'à fin 1992, j'ai pu ainsi travailler avec plus de cent individus dont il m'appartenait d'analyser les expériences de kidnapping extraterrestre ou d'autres phénomènes « anormaux ». Parmi ces personnes, soixante-seize répondirent à mes sévères critères selon lesquels j'avais effectivement affaire à un cas d'enlèvement extraterrestre (en tout quarante-sept femmes et vingt-neuf hommes, dont trois jeunes garçons de huit ans et moins, dans une tranche d'âge allant de deux à cinquante-sept ans) : remémorisation consciente et spontanée, ou à l'occasion de séances d'hypnose, d'avoir été enlevé par des créatures extraterrestres et emmené dans un étrange engin ; ces récits s'accompagnant d'une charge émotionnelle appropriée et non pas d'un état mental qui aurait justifié ce type d'imaginaire. Avec quarante-neuf de ces personnes, je me suis livré à des séances d'hypnose personnalisée, ou de relaxation (entre une et huit), chaque séance durant plusieurs heures, ce qui m'a permis de mettre au point une approche thérapeutique que je vais brièvement décrire ici.

En dépit de ma profonde admiration et du respect immense que je voue à des pionniers dans ce domaine tels que Budd Hopkins, qui ont eu le courage d'enquêter, d'étudier, d'analyser et de communiquer le résultat de leurs travaux à l'encontre de toute notre culture et de tous nos systèmes de

pensée, je me devais de présenter dans ce livre mes propres investigations cliniques. Le sujet qui nous occupe fait, en effet, l'objet de tant de controverses qu'aucune autorité scientifique reconnue ne s'est aventurée à analyser ou à développer ce qui pourrait me servir aujourd'hui à étayer mes arguments ou mes conclusions. Par conséquent, je ne peux qu'exposer ce que j'ai appris petit à petit, sur le tas, avec chacun des cas qui se sont présentés, et formuler seul mes interprétations comme mes conclusions sur la base de ces mêmes informations.

Les énergies et les émotions qui traversent et bouleversent ces personnes au moment où elles font le récit de leur drame ont une intensité comparable à nulle autre que j'ai pu rencontrer à ce jour dans mon travail de thérapeute. L'immédiateté de ma présence, de mon soutien et de ma compréhension est devenue une nécessité absolue et prioritaire dans ce que je peux appeler un nouveau travail thérapeutique, et cela m'a beaucoup influencé à tous égards. En outre, il m'a bien fallu admettre que ces phénomènes d'enlèvement avaient d'importantes implications philosophiques, spirituelles et sociales. Mais surtout cette recherche, bien davantage que toutes celles que j'ai entreprises jusqu'à présent, m'a amené à réviser complètement ma vision du monde et le sens que j'avais des réalités depuis mon enfance et que je m'efforçais de suivre docilement dans mon comportement de scientifique et de clinicien.

Bien sûr, il existe d'autres phénomènes qui ont permis à l'esprit humain de tirer le signal d'alarme et de défier un certain temps la version purement matérialiste des faits. Parmi ces phénomènes, citons les expériences de gens qui reviennent des premiers états de la mort, les différentes

pratiques de méditation, l'utilisation de substances psychédéliques, les parcours chamaniques, les états extatiques par la danse ; les rituels religieux, et mille autres pratiques qui sont destinées à ouvrir l'être à d'autres états de conscience que ceux qui interviennent dans notre vécu ordinaire. Mais aucune de ces approches, à mon sens, ne nous tient aussi puissamment le langage de ce que nous connaissons le mieux, c'est-à-dire le monde matérialisé. Car en effet, le phénomène de l'enlèvement vient nous chercher, si l'on peut dire, là où nous nous trouvons ! Il fait irruption sans ménagement dans notre monde physique, qu'il appartienne lui-même ou non à *ce* monde-ci. Son pouvoir de nous atteindre et d'altérer notre conscience est, par conséquent, potentiellement immense. Je discuterai de toutes ces questions au cours des analyses qui vont suivre et qui font la matière de cette étude. Mon chapitre de conclusion tentera aussi d'apporter quelques réponses à ces interrogations.

Problème important concernant ces phénomènes d'enlèvement : ces phénomènes sont-ils nouveaux -associés aux « soucoupes volantes » et autres ovnis (objets volants non identifiés) observés depuis les années 40, et à la découverte, dans les années 60, que ces vaisseaux venus d'ailleurs avaient à leur bord des « occupants » - ou bien s'agit-il du chapitre moderne de la longue histoire, qui remonte à l'Antiquité, des relations de l'humanité avec des véhicules et des êtres venus de l'espace ? De nombreux chercheurs ont spéculé sur le fait qu'étant donné le caractère hautement technologique de ces rapports, le phénomène pourrait bien être spécifiquement lié à l'Occident moderne et inconnu des cultures primitives. Nous aborderons ces problèmes dans l'appendice B.

OceanofPDF.com

Qui sont les victimes d'enlèvement ?

Malgré tous les efforts qui ont été déployés à ce sujet, il a été pratiquement impossible jusqu'à ce jour de rassembler les caractéristiques des kidnappés dans un groupe homogène. Au contraire, ces personnes semblent issues de toutes les couches de la société (Bullard 1987 ; Hopkins 1981, 1987 ; Jacobs 1992, pages 327 et 328). Pour ma part, j'ai eu affaire à des étudiants, des femmes au foyer, des secrétaires, des écrivains, des gens de la finance ou de l'industrie, des professionnels de l'informatique, des musiciens, des psychologues, un caissier de boîte de nuit, un gardien de prison, un acupuncteur, une assistante sociale, un ingénieur du gaz. D'abord il m'apparut que la classe laborieuse était davantage représentée, mais très vite j'ai compris que cela était dû au fait que les gens économiquement et socialement moins favorisés avaient moins de pudeur à aborder ces problèmes. En effet, inversement, les victimes jouissant d'une situation professionnelle ou politique importante craignent beaucoup plus d'être humiliées ou rejetées pour avoir fait de telles révélations, avec tout ce que cela impliquerait comme conséquence sur leur existence. Un homme avec qui j'avais travaillé me laissa un numéro de téléphone et un numéro de boîte postale dans une ville où il n'habitait pas ! Il ne m'a pas dit non plus son vrai nom tant qu'il n'a pas eu une totale confiance en moi. Dans le milieu ufologique, on a bien connu une célèbre figure de la politique ; témoin d'enlèvement extraterrestre bienveillant envers nos recherches il mit cependant tout en œuvre, comme on sait si bien le faire dans son milieu, pour éviter d'être identifié publiquement et s'exposer aux ennuis que cela entraînerait aussitôt pour lui (Hopkins 1992).

Établir un schéma psychopathologique autre qu'un inventaire des troubles liés à un traumatisme n'a pas été non plus une réussite. Les tests psychologiques appliqués aux victimes d'enlèvement n'ont révélé aucun dérangement mental ou émotionnel qui aurait pu expliquer la nature de ce qu'elles racontent (Bloecher, Clamar et Hopkins 1985 ; Parnell 1986 ; Parnell et Sprinkle 1990 ; Rodeghier, Goodpaster et Blatterbauer 1991 ; Slater 1985 ; Spanos etc. 1993 ; Stone-Carmen, dans la presse). Mes propres cas démontrent, dans une écrasante majorité, que la santé mentale et l'adaptation émotionnelle étaient au rendez-vous. Quelques victimes sont même des individus de très haut niveau, qui semblent avoir uniquement besoin d'un petit coup de pouce afin d'intégrer ces expériences d'enlèvement dans leur vécu. D'autres, en revanche, se trouvent complètement submergées par le traumatisme et les implications philosophiques qui se sont alors imposés à elles ; ces personnes nécessitent des soins intensifs, une aide émotionnelle et psychologique appropriée et de multiples conseils pour surmonter l'épreuve.

La mise en œuvre de tests psychométriques réclame du temps et de moyens. J'ai fait en sorte que quatre de mes patients puissent subir ces tests auprès de grands spécialistes. Un homme de vingt et un ans, que je savais très perturbé - et l'un des deux seuls qui durent être hospitalisés pour raisons psychiatriques parmi mes soixante-seize cas - donna une image très complexe de son trouble émotionnel et cérébral, dont on ne sut déterminer si la cause ou l'effet pouvait être en relation avec des expériences d'enlèvement. Les trois autres personnes qui subirent également ces tests n'avaient pas de problèmes psychopathologiques particuliers.

Personne non plus n'est encore parvenu à découvrir s'il existait une personnalité type spécifiquement visée par les

enlèvements (Basterfield et Bartholomew 1988 ; Basterfiel, dans la presse ; Mack, dans la presse ; Rodeghier, Goodpaster et Blatterbauer 1991). Le psychologue Kenneth Ring a émis l'idée d'un type de personnalité propre à vivre ces rencontres extraterrestres (Ring 1992 ; Ring et Rosing 1990), la tendance d'un individu précédemment touché par des expériences inhabituelles à rester naturellement ouvert à toute expérience du même genre dans l'avenir. Mais, comme dans toute hypothèse à propos des personnalités des victimes de kidnapping, il est important de garder à l'esprit que de nombreuses « rencontres » ont eu lieu extrêmement tôt au cours de l'enfance, s'adressant parfois à des enfants n'ayant pas plus de deux ans et, qui plus est, capables d'en témoigner ! J'ai parmi mes patients deux garçons de moins de trois ans. Cause ou effet ? Dans toutes ces questions relatives à l'impact des enlèvements sur les individus ou sur cette « propension » qui rendrait un individu plus susceptible de « recevoir » ce type d'expérience, je crois qu'il est, en tout cas, virtuellement impossible de dire comment et où se situe l'élaboration de la personnalité de la victime.

De même, il nous a été difficile de tracer un schéma familial qui nous semblât plus précisément destiné à attirer les phénomènes d'enlèvement. Au début de mes enquêtes, j'ai été frappé par le fait que de nombreuses victimes soient issues de familles de divorcés ou bien aient eu un ou plusieurs parents alcooliques. Mais certains cas présentaient une situation absolument inverse : leurs familles étaient parfaitement unies et fonctionnaient bien. Je remarque qu'entre quelques-uns de mes patients et leurs parents, le courant ne passe pas merveilleusement et les patients se plaignent de la froideur et du manque d'affection dont ils font l'objet (par exemple, Joe, chapitre 8). Selon certains comptes rendus de victimes, une extraterrestre femelle s'était présentée à eux en leur disant

qu'elle était leur vraie mère ; mes patients avaient éprouvé le sentiment confus mais profond que cela pouvait être vrai, autrement dit qu'ils n'étaient « pas d'ici », que leurs père et mère terrestres n'étaient en fait pas leurs vrais parents. Je peux citer plusieurs cas où, dans une même cellule familiale, un des enfants, victime d'enlèvement extraterrestre, semble mieux réussir dans la vie que ses frères et sœurs, parce qu'il reçoit en permanence des extraterrestres eux-mêmes davantage d'amour et d'affection. Il apparaît que dans les cas d'abus sexuel, par exemple (voir plus loin), les extraterrestres s'intéresseraient à la douleur humaine et interviendraient en jouant un peu le rôle de guérisseurs ou de thérapeutes. Toute information qui pourrait nous aider à étayer cette hypothèse sera la bienvenue.

En fait, j'ai le sentiment que les kidnappés forment un groupe de gens inhabituellement ouverts, réceptifs et intuitifs, supportant mal l'autoritarisme social, et suffisamment souples pour accepter la diversité des expériences, même les plus insolites, pour eux-mêmes comme pour les autres. Certains de mes patients m'ont fait part d'une variété étonnante d'expériences psychiques, qui n'a pas manqué d'être également remarquée par les autres chercheurs (Basterfield, 1995). Mais, là aussi, méfions-nous des idées préconçues relatives aux effets produits par une expérience d'enlèvement et veillons à bien les analyser en même temps que la catégorie de gens qui s'est d'abord présentée à moi et le résultat de mes travaux. Des mesures subtiles, telles que les tests d'ouverture d'esprit, d'intuition ou d'aptitude psychique, et qui pourraient nous amener à définir un groupe de vrais kidnappés par opposition à un autre qui n'en serait pas, ont déjà été développées et appliquées dans le domaine qui nous occupe.

La littérature traitant d'enlèvements extraterrestres a souvent fait un rapprochement entre ces phénomènes et les cas d'abus sexuels (Laibow 1989). Mais ici deux erreurs liées au défaut de remémorisation des expériences traumatiques, ou l'inverse - certaines expériences traumatiques (kidnapping) ouvrant la psyché aux souvenirs de traumatismes d'un autre ordre (abus sexuel) -, peuvent conduire à se fourvoyer en mettant trop l'accent sur ce rapprochement. J'ai travaillé avec une femme, par exemple, qui s'était rendue chez un talentueux psychothérapeute pour des problèmes qu'elle pensait liés à un supposé abus sexuel incestueux. Plusieurs séances d'hypnose ne purent mettre en évidence cet événement comme origine des troubles de la patiente. Mais durant une séance, cette dame se souvint qu'un ovni avait atterri près de sa maison lorsqu'elle n'avait que six ans ; des extraterrestres étaient sortis de l'engin et l'avaient emmenée à bord. Pour la première fois, elle éprouva de puissantes émotions, et tout particulièrement de la peur, durant toute l'heure que dura la séance. Le thérapeute qui me parla de cette dame me dit qu'elle était « neuve », c'est-à-dire peu familiarisée avec ces phénomènes d'enlèvement et qu'elle ne soupçonnait pas avoir vécu une telle aventure. Je ne connais aucun cas parmi mes patients, ni parmi ceux d'autres confrères (par exemple, Jacobs 1992, page 285) où un individu ait masqué sous un enlèvement extraterrestre une histoire d'abus sexuel ou toute autre cause traumatique. En revanche, le cas s'est souvent présenté où une histoire d'enlèvement extraterrestre était apparue derrière un travail d'investigation concernant un traumatisme *a priori* d'ordre sexuel ou violent.

L'abus sexuel semble une forme de la douleur humaine profonde qui, du moins selon le point de vue de la victime, aurait conduit les extraterrestres à intervenir d'une manière

protectrice et thérapeutique. Une femme de trente-cinq ans, par exemple, s'est rappelé consciemment avoir été violée par son père à l'âge de quatre ans et s'être ensuite sauvée jusque dans la cave pour sangloter. Plusieurs extraterrestres familiers - elle se rappelait ces « rencontres » depuis qu'elle avait quatorze mois - « vérifièrent si j'avais été très blessée, parce que j'avais très mal », raconte-t-elle, lui trouvèrent des sous-vêtements qui « ne lui allaient pas » et lui rattachèrent ses sandales.

On n'a pas manqué non plus de tenter d'effectuer des rapprochements entre les phénomènes d'enlèvement et d'éventuels rites sataniques à caractère traumatisant (Dean, dans la presse ; Wright 1993) ou divers troubles de la personnalité qui, comme dans le cas d'abus sexuel, proviennent de traumatismes psychologiques dans lesquels intervient un mécanisme de dissociation (Frankel 1993 ; Ganaway 1989 ; Spiegel et Cardena 1991). Mais il est important de se rappeler que la dissociation de la personnalité est un moyen pour l'individu de supporter une expérience traumatisante : grâce à cette « coupure », une partie de l'être peut tenir à distance de la conscience les émotions négatives liées au traumatisme originel, permettant au reste de la psyché de fonctionner à peu près normalement. La « dissociation » en elle-même ne donne aucune indication sur la source ou le contenu du traumatisme incriminé. Les kidnappés de l'espace ont l'habitude d'utiliser ce système - la dissociation - pour parvenir à vivre avec leurs expériences terrifiantes, c'est-à-dire pour les occulter et les empêcher de venir affleurer à la conscience, et je dirai même que cette méthode psychologique de sauvegarde est monnaie courante chez ces personnes (Jacobson, dans la presse). Mais que les victimes d'enlèvement emploient ce type de stratégie défensive ne nous donne pas pour autant la nature de l'expérience

traumatisante originelle. Il me semble parfois que dans nos métiers de thérapeutes du mental, nous faisons office de généraux d'arrière-garde, employant un arsenal datant de la dernière guerre aussi bien pour nos diagnostics que pour nos méthodes de guérison, alors qu'il s'agit toujours d'un conflit nouveau, aux données mystérieuses parce qu'encore ignorées, qui lance un phénoménal défi à notre mode même de pensée !...

Les premiers cas qui me furent envoyés au cours du printemps 1990 confirmèrent ce que Hopkins, David Jacobs, Léo Sprinkle, John Carpenter et d'autres pionniers avaient déjà découvert concernant ces phénomènes d'enlèvement extraterrestre. Mes patients racontèrent qu'ils avaient été enlevés contre leur gré par des extraterrestres en passant parfois à travers les murs de leur maison ; puis ils avaient été soumis à diverses procédures très élaborées, dont l'objectif semble être essentiellement la reproduction. Pour quelques-uns, il est arrivé que des témoins indépendants aient constaté l'absence physique de la victime pendant la durée de l'enlèvement. Aucune de ces personnes ne souffrait de trouble psychologique manifeste, excepté des effets propres à l'expérience d'enlèvement elle-même, et toutes racontèrent avec une puissance d'émotion remarquable ce qui avait été une expérience réelle et épouvantable. En outre, ces expériences étaient parfois associées à des observations de phénomènes d'ovnis de la part d'amis, de membres de la famille ou personnes du voisinage, y compris des reporters et des journalistes ; fréquemment également, à l'issue de ces expériences, les victimes conservent des marques physiques sur le corps, comme des entailles, de petits ulcères qui guérissent généralement rapidement sans obéir apparemment à un schéma psychodynamique identifiable tel que, par exemple, les stigmates religieux.

En somme, j'avais affaire à un phénomène qui ne pouvait trouver une explication psychiatrique et qui pourtant demeurait tout simplement *impossible* pour nos pensées occidentales et le point de vue scientifique qui y régnait.

OceanofPDF.com

Le travail avec les kidnappés

Ce dilemme n'avait pas quitté mon esprit lorsque je rencontrai Thomas Kuhn, auteur d'un ouvrage devenu un classique, *The Structure of Scientific Révolutions* (1962), où il est question des changements au sein de la « grammaire » scientifique. Je voulais son avis sur mes recherches. Je connaissais Tom Kuhn depuis que nous étions enfants, car nos parents étaient amis lorsque nous habitions New York et je revois encore les soirées mémorables que nous avons passées ensemble au moment de Noël chez les Kuhn. L'opinion que me donnèrent Tom et sa femme Jehane, elle-même très versée dans les domaines de la mythologie et du folklore, me fut extrêmement utile. Ce qui m'apparut le plus pertinent dans les observations de Tom était que le système scientifique occidental avait acquis une rigidité comparable à celle de la théologie, et que ce système de pensée, ou même de croyance, était maintenu en place par les structures, les catégories et les polarités mêmes du langage comme par exemple réel/irréel, existe/ n'existe pas, objectif/subjectif, psychique/monde externe, et se produit/ne se produit pas. Tom me suggéra de poursuivre mes investigations en laissant de côté, autant que possible, toutes ces formes de langage, et de me contenter de récolter l'information brute, sans me soucier si elle correspondait ou non à des structures de pensées préexistantes, officielles, admises, etc. Par la suite, il serait toujours temps de voir si une formulation théorique cohérente était possible et communicable. Je choisis bien sûr cette voie et l'aventure commença.

Lorsqu'une victime présumée d'enlèvement extraterrestre se présente à moi, qu'elle soit envoyée par un organisme spécialisé dans les problèmes ovnis, par un collègue

thérapeute, ou qu'elle soit venue d'elle-même pour m'avoir lu ou entendu dans les médias, je commence toujours par lui expliquer que je vais la considérer comme un collaborateur qui va, de concert avec moi, enquêter sur le même problème. Parallèlement, même si mes patients admettent mon engagement dans ce type de recherche, je leur fais comprendre que ma responsabilité première concerne avant tout leur santé et leur bien-être. Mon approche générale, aussi bien au niveau de la thérapie proprement dite que de l'investigation, a évolué au cours de ces trois années et demie et subit encore des changements tous les jours (Mack 1992). Je commence par un interrogatoire aussi approfondi que possible et qui dure environ une heure trente. J'obtiens ainsi l'histoire d'un éventuel enlèvement ainsi que de nombreux détails sur la personne et sa famille. Parfois j'interroge aussi d'autres membres du cercle familial, qu'ils aient été mêlés ou non à des phénomènes d'enlèvement.

Certaines victimes peuvent parfaitement rappeler à leur mémoire un grand nombre de souvenirs concernant leur enlèvement, et ce sans le secours de techniques hypnotiques. Un jeune homme de dix-neuf ans se souvint dès notre première entrevue de tous les détails d'un kidnapping dont il fit l'objet à l'âge de quatre ans. Il raconta, très angoissé, qu'il avait été « aspiré » depuis une clairière derrière chez ses parents, en plein midi, par des extraterrestres de couleur grise qui l'avaient emmené à bord d'un vaisseau spatial. Il pouvait décrire l'ovni en forme de soucoupe et les êtres eux-mêmes avec force détails. À bord de l'engin, il lui avait été impossible de se mouvoir et on l'avait obligé à s'allonger dans une cellule où il avait été inondé d'une lumière du genre laser et où on lui avait prélevé un échantillon de peau à l'aide d'un instrument cylindrique. Puis on l'avait ramené sur terre et on

lui avait enjoint de « continuer tout droit » sur un sentier qui le conduisit au groupe d'immeubles où il habitait.

Mais souvent, des kidnappés affirment avoir le sentiment que d'énormes portions de leur existence échappent à leur conscience et à leur mémoire, tout en affectant leur vécu quotidien. Même si généralement ils savent que ces expériences peuvent avoir été des traumatismes et que les ramener à la conscience pourra provoquer des troubles, la majorité de ceux que j'ai rencontrés optent résolument pour une poursuite de l'analyse. Us ont senti qu'il était plus difficile de vivre en refoulant des épisodes majeurs de leur propre existence, mentale et physique, que de se confronter à certaines réalités, si épouvantables puissent-elles se révéler.

Le fait d'entrer dans une sorte d'état second, c'est-à-dire pour mes patients une forme spécifique d'hypnose, semble aider puissamment les kidnappés à ramener à la conscience les expériences verrouillées dans le subconscient et à se décharger de leur trop-plein émotionnel et traumatique. Je ne saurais pas vraiment expliquer ce fonctionnement. Les patients semblent entrer dans une transe, même si je ne connais pas d'étude comparative avec d'autres groupes, et tout spécialement d'autres survivants de traumatismes majeurs, sur leur réceptivité aux techniques hypnotiques. Parfois une simple relaxation suffit à provoquer un afflux sérieux de souvenirs. C'est comme si l'hypnose parvenait à dénouer, dans une sorte de retour de l'effet miroir originel qui avait altéré les facultés conscientes de la psyché, les forces de répression imposées à la victime au cours de l'enlèvement.

Ces formes de répression sont ressenties par les kidnappés comme quelque chose de beaucoup plus fort que leur propre autodéfense. Ils ont parfois l'impression que quatre-vingt-dix pour cent de cette énergie qui les empêche de se souvenir sont

le résultat d'une opération particulière effectuée par les extraterrestres eux-mêmes. À de nombreux kidnappés, les extraterrestres communiquent un message selon lequel ils ne se souviendraient de rien, ou ne devraient pas se souvenir de leur aventure. Parfois, il s'agit de leur propre sauvegarde et, en effet, surtout pour les enfants, ramener à la conscience d'aussi pénibles et traumatisantes expériences n'aurait pu qu'interférer dramatiquement dans leur vie de tous les jours (voir l'exemple de Jerry, chapitre 6). Certains kidnappés éprouvent aussi le sentiment de désobéir aux injonctions des extraterrestres, avec qui ils se sentent reliés ou alliés, et de manière souvent très profonde, lorsqu'ils collaborent avec moi. Il m'appartient bien évidemment de rassurer la personne en la persuadant qu'il n'y a aucun danger, à ma connaissance, à rappeler des souvenirs de ces expériences dans un environnement psychologique approprié.

Si les récits des kidnappés débutent souvent par des considérations exprimant un traumatisme profond, ils se terminent la plupart du temps par de claires indications concernant les liens étroits qui relient désormais le kidnappé aux êtres extraterrestres. On n'a d'ailleurs pas manqué d'évoquer à ce propos le fameux « syndrome de Stockholm », ou identification au tortionnaire, par lequel un otage ou une victime en arrive à sympathiser avec son agresseur afin de maintenir une sorte de *statu quo* au sein d'une situation désespérée. Si cette hypothèse À son intérêt dans les cas que nous verrons, il me semble cependant que les kidnappés parviennent à éprouver une identification plus authentique, une véritable adhésion aux objectifs qu'implique le phénomène dans sa totalité.

L'histoire de ces remémorisations et les affres qui les accompagnent demeurent certainement un des aspects les

plus passionnants de ces enquêtes sur les enlèvements extraterrestres. Des détails saisissants qui s'étaient embusqués dans les replis du subconscient peuvent un beau jour être ramenés à la surface des années, voire des dizaines d'années, après que les événements ont eu lieu et cela simplement grâce à un petit détail vu ou entendu qui peut très bien n'avoir évoqué que d'une manière infime le kidnapping lui-même. Pour nous un mystère demeure, celui de la combinaison de x facteurs reliant le kidnappé aux extraterrestres et qui déterminerait justement (peut-être) le moment où les souvenirs reviendraient, celui où le kidnappé choisirait de fouiller dans ce passé litigieux, et lequel des kidnappés se déciderait à raconter son histoire.

Ma collaboration avec les kidnappés consiste à les encourager par un environnement tranquille et sécurisant à maintenir leur attention sur leur respiration qui devient alors un outil permettant d'accéder plus facilement à la concentration et à l'intégration. J'ai découvert que cela fonctionnait à merveille chez mes patients. Cette approche est d'autant plus efficace que les énergies qui se manifestent chez le patient sont d'une intensité extraordinaire - apparemment dues à la qualité du traumatisme originel. Il est normal en pareil cas que le patient ait des sensations physiques, des mouvements et des émotions très violents comme des terreurs, des accès de rage et des dépressions spectaculaires.

Après une simple induction, ou mise en condition, incluant une imagerie apaisante, une relaxation de toutes les parties du corps et un fréquent retour de l'attention sur la respiration, j'encourage généralement le patient à visualiser un endroit tranquille et confortable où il se sent bien où il pourra venir se réfugier automatiquement et à n'importe quel moment au cours de la séance. Ce procédé permet à l'individu

d'avancer à son rythme dans la remémorisation et renforce le principe selon lequel le bien-être du patient est prioritaire.

Comme cela est également vrai pour d'autres victimes de traumatismes importants qui tentent de ramener au jour les souvenirs enfouis dans le subconscient, les kidnappés souhaitent vraiment se souvenir. Bien sûr, en remontant le fil des événements, en se souvenant des détails de leur aventure, ils courent le risque de revivre le traumatisme, d'être submergés par ce même traumatisme et de recréer les attitudes défensives qu'ils avaient alors dû développer. Mais en focalisant leur attention sur leur respiration au cours de nos séances d'hypnose, et notamment lors du processus d'induction, c'est-à-dire de préparation, mes patients semblent éprouver une plus grande sécurité et s'engagent dans cette expérience avec davantage de force psychologique. Au début de chaque séance, je leur explique d'ailleurs que ce qui m'importe est qu'ils parviennent à « intégrer » (grosso modo « digérer », ce qui permet de retrouver une certaine sérénité émotionnelle) les expériences dramatiques dont ils vont se souvenir, et ce bien davantage que le fait de « récolter une histoire ». De l'histoire elle-même, il sera toujours temps de s'occuper.

Après avoir obtenu une bonne relaxation (même si celle-ci fait parfois l'objet d'une appréhension) et un état adéquat pour entamer en toute sécurité un rappel des souvenirs, je commence le travail de remémorisation. De nombreux exemples de ce processus sont donnés dans les chapitres qui vont suivre. Il sera utile de noter en les lisant la manière dont le retour régulier à la concentration sur le souffle, en cas de moment difficile, permet de réduire les sentiments de peur du sujet en appuyant ses souvenirs sur des perceptions brutes et en calmant le jeu des interprétations. De plus, dans les

moments de grande détresse qui peuvent se produire, je n'hésite pas à poser ma main sur l'épaule de mon patient afin de le rassurer en lui faisant sentir ma présence ; mais en ce cas, il faut faire très attention de ne pas recréer confusément les conditions du traumatisme originel par un même type de contact physique !

En fin de séance, il se peut que le sujet éprouve des tensions intenses ou des crampes musculaires, surtout au niveau des mains ; mais des tensions extrêmes peuvent être utiles, selon les Grof, pour justement débarrasser le patient des tensions diffuses qui lui empoisonnaient quotidiennement l'existence. C'est à ce stade généralement que je discute avec le sujet du matériel qu'il vient de me livrer, afin que celui-ci intègre plus totalement la conscience normale. C'est aussi l'instant où nombre de kidnappé commencent à affronter le problème de la réalité, de l'exactitude et de la signification des événements passés, et ils me demandent souvent de quelle façon ils doivent considérer leurs hypothétiques souvenirs retrouvés.

Les questions relatives à la fiabilité de la mémoire sollicitée par l'hypnose, à l'exactitude des souvenirs incomplets ou refoulés dans le passé, à l'influence potentielle (et à effet distordant) du thérapeute, enfin au rôle tenu par les preuves d'ordre physique par opposition à celles d'ordre psychologique pour définir la nature des phénomènes d'enlèvement, seront débattues dans l'appendice A.

Les problèmes épistémologiques, et tout particulièrement ceux qui concernent la conscience comme instrument de connaissance, seront mis en évidence tout au long de cet ouvrage. Dans ce travail, comme dans toute investigation *cliniquement* solide, la psyché du chercheur, ou plus exactement l'interaction des psychés du chercheur et du patient, est le moyen d'accéder à la connaissance. Mais il est

important de noter que, si nous procédons à des analyses et à des formulations aussi objectives que possible, l'information originelle n'est obtenue que d'une manière non dualiste, autrement dit grâce au travail intersubjectif de l'interaction chercheur-kidnappé. C'est pourquoi l'expérience, sa narration par le patient et sa réception par la psyché du chercheur sont, en l'absence de « preuve » matérielle (toujours extrêmement subtile en cas d'enlèvement extraterrestre, comme nous allons le voir), les seuls moyens par lesquels obtenir des renseignements sur ces phénomènes d'enlèvement.

Lorsque des patients me questionnent sur la nature des révélations qu'ils m'ont faites sous hypnose, je ne peux que leur dire que les éléments de leur histoire se sont retrouvés maintes et maintes fois dans le discours tenu par d'autres kidnappés qui n'ont pas été déclarés fous. Je remarque également que les sentiments et les émotions qu'ils ont montrés me semblent tout à fait réels et moi, de mon côté, je leur demande s'ils peuvent fournir une explication à des sentiments aussi intenses. Finalement, je leur déclare que je n'ai pas les réponses à toutes ces questions et je leur demande de considérer ces « souvenirs » comme une réalité.

Après la séance, je recommande à mes patients de m'appeler, moi ou bien mon assistante, Pam Kasey, qui est généralement présente lors des séances, pour continuer à discuter. En principe, ils le font ; si ce n'est pas le cas, c'est nous qui les appelons. Nous devons savoir comment les sujets s'arrangent des émotions fortes dont ils ont été la proie durant la séance, ainsi que des souvenirs nouveaux remontés à la surface et de ce que j'appelle le « choc ontologique » induit par les phénomènes d'enlèvement extraterrestre ; en effet, jusqu'à ce qu'ils revivent douloureusement leur triste aventure au cours de séances d'hypnose, les kidnappés

peuvent toujours s'en tenir à l'idée que tout cela appartient au monde du rêve ou d'un trouble mental curable. À cet égard, le doute ne disparaît jamais complètement, et un choc psychologique peut toujours se produire, même après plusieurs semaines de travail, surtout dans le cas où un deuxième sujet, ayant partagé le même enlèvement, se met à raconter de son côté des souvenirs exactement semblables à ceux du premier sujet.

Réunir régulièrement des groupes à des fins de soutien psychologique, dans une atmosphère amicale et rassurante, où les gens peuvent aisément parler entre eux, est un aspect important de ma démarche thérapeutique avec les kidnappés ; car ces personnes se sentent isolées et incapables de communiquer, si ce n'est avec d'autres individus ayant partagé les mêmes expériences, car elles ont le sentiment que le noyau central de leur existence ne peut que leur attirer rejet et moquerie. Dans ces réunions de groupe, ils se sentent inclus dans une communauté d'individus au passé commun. Les kidnappés peuvent alors partager ce qu'ils ont vécu, ou vivent encore ; ils peuvent se tenir au courant des connaissances actuelles concernant les ovnis et les enlèvements extraterrestres et ils ont la possibilité d'explorer tranquillement les différentes significations et implications que de telles expériences offrent aussi bien à l'individu qu'à sa vie dans la collectivité.

Même si un ou plusieurs enquêteurs professionnels se trouvent présents lors de ces réunions, il est essentiel que les kidnappés développent en eux des structures et entre eux des réseaux d'aide en dehors même (et surtout) des réunions, qu'il s'agisse d'autres petites réunions ou de simples coups de fil. Comme je l'ai déjà souligné, les kidnappés, d'une manière générale, ne sont pas des gens mentalement perturbés. Mais

ils ont subi des traumatismes très importants et vécu des expériences hautement déstabilisantes ; ils se sentent donc particulièrement isolés et exclus des structures habituelles d'une société dite normale. Ils ont souvent besoin d'un soutien extrêmement actif de la part de gens qui sont au courant de leur drame.

Il arrive aussi qu'il soit utile pour un kidnappé de suivre un traitement psychothérapeutique avec un spécialiste versé dans ces mêmes questions. Quand je me suis lancé dans ce type de recherche, il existait très peu de spécialistes de la santé un tant soit peu informés de ces problèmes, et certains ont même fait plus de mal que de bien à ces patients en essayant de ramener leur problématique à des diagnostics catégoriels plus familiers, ayant trait le plus souvent à des histoires d'abus sexuel. Mais, heureusement, les choses évoluent et, dans la région de Boston comme dans diverses grandes villes d'Amérique, on observe un nombre croissant de cliniciens qui sont ouverts à la réalité du phénomène d'enlèvement et qui sont aptes à aider ces patients, même si tous ne sont pas encore prêts à faire revivre sous hypnose son expérience à un kidnappé. Les programmes d'entraînement, débutés en 1992 sous la direction (et le financement) d'un homme d'affaires de Las Vegas, Robert Gigelow, et organisés un peu partout aux États-Unis par des chercheurs spécialisés comme John Carpenter, Budd Hopkins et David Jacobs, concourent à familiariser les psychothérapeutes et les professionnels de la santé mentale en général avec les problèmes d'enlèvements extraterrestres.

En discutant avec des personnes qui avaient travaillé avec des kidnappés, j'en suis venu à penser que ce qui était le plus important au cours des régressions hypnotiques et des relations avec les patients, c'était la façon dont on pouvait

maîtriser les énergies qui se déployaient alors, ce qui inclut : le degré de chaleur et d'empathie ; la foi dans l'aptitude de l'individu à intégrer des expériences dérangeantes et à en extraire une signification pour lui-même ; la volonté d'engager un processus de collaboration avec le risque de subir soi-même des transformations à la lumière des informations obtenues. Bien sûr ces qualités devraient présider à toute relation mais elles deviennent délicates dans ce type de travail car elles poussent l'individu jusqu'à ses propres limites, qu'il s'agisse du patient, de l'enquêteur ou du thérapeute lui-même.

OceanofPDF.com

2

Enlèvements extraterrestres : une vue générale

Les signes indicateurs d'enlèvement

Bien que certains kidnappés ne puissent se souvenir que d'une seule expérience dramatique, il arrive que, lorsqu'une investigation est soigneusement menée, l'on découvre que le sujet a fait ce type de « rencontre » depuis la prime enfance, si ce n'est même depuis qu'il est bébé. Les indices d'enlèvement durant cette période reculée incluent des souvenirs de « présence, » ou bien de « petits bonshommes », ou d'autres petits êtres à l'intérieur de la chambre de l'enfant ; le sujet se rappelle généralement avoir vu d'intenses lumières inexpliquées pénétrant dans la pièce ou tout autre endroit de la maison ; il a également perçu une espèce de vibration ou de vrombissement sourd au début de l'incident ; on connaît beaucoup d'exemples où le sujet s'est trouvé en train de flotter dans les airs et de partir ainsi par le couloir de la maison ou de voler au-dehors ; on note aussi des visions précises et rapprochées d'engins ovnis ; n'oublions pas non plus les rêves extrêmement réalistes, au cours desquels le sujet a l'impression d'être emmené vers une salle ou un lieu étrange et clos où il doit subir des auscultations très poussées ; enfin remarquons le laps de temps d'une heure ou plus (Hopkins 1981) durant lequel les parents ne savent pas où

était passé leur enfant. Ajoutons les réveils terrorisés, les membres paralysés et le sentiment d'avoir vécu l'horreur, ou avec d'étranges créatures inquisitrices ou du moins une présence dans la chambre même du sujet... autant d'indices, ou de dénominateurs communs, qui indiqueraient qu'un enfant, ou un adulte d'ailleurs, a été victime d'un enlèvement extraterrestre.

Parfois le sujet se rappelle les extraterrestres comme des compagnons de jeu amicaux, ou même comme des thérapeutes (dans le cas de Carlos, par exemple, qui sentit qu'il avait été véritablement guéri par les extraterrestres des accès de pneumonie qui menaçaient sa vie). Souvent, les extraterrestres font figure de protecteurs dans la prime enfance d'un sujet, mais ces rencontres prennent un tour beaucoup plus sérieux et perturbant à mesure que l'enfant approche de la puberté. On note cependant que même de tout petits enfants (comme c'est le cas de Colin, le fils de Jerry, dont l'histoire est relatée au chap. 6) peuvent être terrorisés par le fait d'être enlevés à leur famille, emportés dans les airs contre leur gré et soumis à de pénibles procédures. Il arrive fréquemment que l'enfant raconte tout à ses parents, car pour lui ces rencontres sont tout à fait réelles, mais on lui répond dans la plupart des cas qu'il a fait un mauvais rêve. Alors l'enfant apprend à se taire, à garder ses secrets pour lui et à ne plus en parler jusqu'au jour où, devenu adulte, il décidera de plonger dans ce passé pour tenter de l'éclairer.

Les enlèvements ont lieu au sein de mêmes familles, parfois sur trois générations ou même davantage (Howe 1989). Ici aussi les caprices de la mémoire - notamment à cause de l'interaction entre les défenses psychologiques et le contrôle apparent du rappel mémoriel par des forces que les extraterrestres eux-mêmes commanderaient - rendent assez

difficile l'établissement de statistiques signifiantes concernant le nombre ou le pourcentage de membres d'une même famille impliqués dans ces processus d'enlèvement. Dans le cas de Jerry et d'Arthur (chap. 6 et 15), par exemple, les kidnappés m'ont contacté personnellement après une conversation que j'avais eue avec un membre de leur famille et dont les paroles ont réveillé tout à coup en eux d'étranges réminiscences. Les parents qui reconnaissent effectivement avoir vu des ovnis, ou même avoir vécu une expérience d'enlèvement, ne sont pas prêts, au début, à admettre ces faits, et encore moins lorsqu'il s'agit de leurs enfants ; ils cherchent bien évidemment à éviter le choc que ces souvenirs réactualisés provoqueraient. Ils reculent l'échéance et c'est bien compréhensible. Parfois un enfant a pu apercevoir à bord de l'ovni un de ses parents, mais lorsqu'il en fait part à celui-ci, le parent ne se souvient de rien. L'inverse peut également se produire - un parent, comme dans le cas de Joe et Jerry, ou un frère ou une sœur aîné, peut se souvenir d'avoir été enlevé en compagnie d'un enfant ou d'une sœur ou d'un frère cadet, et se sent extrêmement troublé à la pensée de n'avoir pu être d'aucun secours pour l'enfant. Dans le même ordre d'idées, un enfant peut éprouver du ressentiment envers un parent, frère ou sœur plus âgé que lui (celui-ci ne se souvenant de rien) parce qu'il n'a reçu de sa part aucune protection.

Bien que les enlèvements et les expériences qui s'y rattachent puissent poursuivre un individu toute sa vie, leur schéma, leur déroulement et leur fréquence ne sont pas clairs. Certains kidnappés croient que cela se produit de préférence en période de dépression, de vulnérabilité et donc de disponibilité particulière, mais rien n'est moins certain. Un des aspects les plus angoissants du phénomène, pour les enquêteurs comme pour les victimes, même si c'est pour des

raisons différentes, c'est ce côté imprévisible de l'événement et de son éventuelle nature répétitive.

Il existe d'autres symptômes liés à des associations subconscientes concernant certains éléments composant la trame d'un enlèvement extraterrestre. Ces symptômes peuvent induire une possible affaire d'enlèvement, mais ils ne sont pas en eux-mêmes déterminants. Citons parmi eux une certaine sensation de vulnérabilité, surtout la nuit ; la peur panique des hôpitaux (rattachée aux manipulations expérimentales traumatisantes vécues à bord des vaisseaux ovnis) ; la peur de s'envoler, celle des ascenseurs, des animaux, des insectes et de tout contact sexuel. Certains sons particuliers, des odeurs, des images ou des activités deviennent des phobies sans raison apparente, mais il est possible par la suite de les relier justement à des expériences d'enlèvement. Une insomnie tenace, la peur de l'obscurité ou celle de rester seul dans sa chambre, la manie de tout calfeutrer avant de s'endormir afin d'éviter des intrusions, dormir avec la lumière allumée (ou avec un adulte), des cauchemars affreux ou simplement des rêves pénibles et angoissants où le sujet se voit dans des lieux ou des engins étranges, sont autant de constantes que l'on remarque chez la grande majorité des kidnappés.

En l'espace d'une nuit, des marques curieuses peuvent apparaître sur le corps d'un sujet, que ce soit des bleus, des coupures, des brûlures, des lésions de toute nature ; ou bien encore on aura affaire à des saignements inexplicables soit par le nez, soit par les oreilles, soit par le rectum, ce qui, en soi, n'attirerait guère l'attention si ce n'est que ces manifestations prennent toute leur signification une fois rattachées à d'autres indices mettant le chercheur sur la piste d'un possible enlèvement. D'autres symptômes, que l'on

découvrira plus tard comme étant spécifiques de ce type d'expérience avec les extraterrestres, forment ce catalogue succinct mais des plus pénibles : douleurs dans les sinus, ou dans le secteur urologique et gynécologique, difficultés inattendues au cours d'une grossesse, enfin des symptômes gastro-intestinaux chroniques.

Pour un clinicien comme moi, éduqué dans la tradition occidentale, l'investigation de cas d'enlèvement extraterrestre me pose des défis assez particuliers, dans la mesure où les informations obtenues ne rentrent pas dans nos catégories de raisonnement académique ni même dans notre appréhension de la réalité. La tentation est d'accepter d'effectuer quelques expériences, surtout celles qui demeureraient signifiantes dans le cadre habituel de notre espace-temps, et de rejeter les autres comme étant trop « déconnectées », trop loin de ce que nous estimons possible d'un point de vue strictement physique. J'estime que de telles discriminations ne sont ni intelligentes ni utiles. Car, en effet, l'ensemble du problème est tellement bizarre pour tout esprit occidental soucieux d'ontologie que le fait de donner du crédit à certaines expériences, parce qu'elles nous semblent (du moins superficiellement) familières, et de rejeter les autres du fait de leur bizarrerie, me paraît tout à fait illogique. Mon critère de base sera donc celui-ci : j'accepterai ou donnerai crédit à une observation fournie par un patient sur le seul critère que celui-ci me l'aura rapportée comme si elle avait été réelle pour lui et qu'il me l'aura communiquée avec sincérité et authenticité.

OceanofPDF.com

Trois catégories d'information

J'ai trouvé pratique et utile de distinguer trois catégories ou niveaux d'information. J'appellerai le premier niveau le niveau de base, celui qui concerne tous les phénomènes premiers tels que les observations visuelles d'ovnis ou les repérages au radar d'engins spatiaux non identifiés, toutes les manifestations lumineuses ou sonores qui s'y rapportent, les traces de brûlure sur le sol comme preuve que les engins se sont posés, les grossesses interrompues, les lésions ou les implants que l'on découvre sur et dans le corps des victimes après leur voyage dans l'espace. Tous ces phénomènes se produisent au niveau de notre univers physique, celui que reconnaît la science occidentale et qui peut être étudié par des méthodes empiriques. L'ufologie - qui s'attache à observer et à étudier les phénomènes ovnis - était au début essentiellement concernée par les phénomènes directement observables gravitant autour des problèmes ovnis jusqu'au jour où l'on s'aperçut qu'il existait un syndrome d'enlèvement extraterrestre.

Le second niveau s'applique aux phénomènes qui ressemblent à ceux qui pourraient être compris dans notre espace-temps si seulement nous possédions les connaissances et les aptitudes aussi bien scientifiques que technologiques qui nous le permettraient. Ces phénomènes deviendraient alors des phénomènes « extraterrestres », c'est-à-dire qu'ils attesteraient de technologies ayant une avance sur les nôtres de plusieurs milliers d'années. Ces mêmes phénomènes ne sont pas, du moins en théorie, incompatibles avec une sorte d'extension imaginable des lois physiques qui prévalent actuellement chez les scientifiques occidentaux. Cette catégorie de phénomènes inclurait notamment la

manière dont les engins extraterrestres parviennent jusqu'à nous (leur « système de propulsion ») ; comment ils peuvent accélérer jusqu'à des vitesses incroyables, traversant le ciel en un éclair, pour disparaître tout aussi soudainement des écrans radars ; quel procédé emploient les extraterrestres pour embarquer des gens en leur faisant traverser les murs, les portes et les fenêtres des maisons et voler dans les airs ; la technique qui permet aux extraterrestres de littéralement « débrancher » la mémoire et la conscience des kidnappés ou de tout autre témoin potentiel et gênant (et tous les autres systèmes de contrôle mental) ; la création de fœtus hybrides mi-extraterrestres, mi-humains, que les kidnappés ont eu le loisir de voir et d'approcher au cours de leur passage à bord des engins spatiaux ; enfin, la création ou la mise en scène de toute une imagerie puissante et active formant des paysages que les kidnappés ont considérés comme des lieux réels (voir l'exemple de Catherine au chap. 7). Même si nous ne comprenons rien aux mécanismes qui produisent de tels effets, nous nous devons de changer fondamentalement notre mode de pensée. Les progrès spectaculaires qui ont été effectués dans le domaine de la physique, de la biologie, de la science neurologique et de la psychologie devraient, en toute logique, nous apporter une aide et un éclairage nouveaux et appréciables.

En fin de compte, nous nous trouvons devant des phénomènes et des expériences rapportés par des kidnappés de l'espace, et pour lesquels il ne nous est possible de proposer aucune explication si nous nous en tenons à une ontologie newtonienne, cartésienne et même einsteinienne. Et parmi ces phénomènes, il y en a de taille : la maîtrise, semble-t-il, qu'auraient les extraterrestres des voyages de l'esprit et de la pensée, cette maîtrise étant éventuellement partagée par certains kidnappés (voir le cas de Paul au chap. 10) ; le

sentiment qu'ont les kidnappés que leurs aventures ne se situent plus dans notre espace-temps, que le temps et l'espace se sont « écroulés » ; le fait que les kidnappés expérimentent de vastes réalités complètement différentes des nôtres et bien au-delà de leurs frontières, une sorte d'« au-delà du miroir » (les kidnappés emploient souvent le mot « voile ») ; le sentiment intense et profond qu'éprouvent les kidnappés d'être allés ou d'être retournés vers la source même de la vie, de l'être, de la création ou de la conscience cosmique, et cette expérience est généralement ressentie comme une lumière divine indescriptible, l'expression même du « chez-soi » (« home », c'est-à-dire « maison » ou « foyer », est également un terme qui revient très souvent dans les rapports des kidnappés) ; l'expérience que font les kidnappés d'une dualité dans leur identité, autrement dit le fait qu'ils ressentent vraiment leurs origines comme étant à la fois humaines et extraterrestres (voir l'exemple de Peter, Joe et Paul aux chap. 13, 8 et 10) ; enfin, de bouleversants retours sur les expériences du passé, y compris les grands cycles de la naissance et de la mort. En outre, les extraterrestres sembleraient se présenter comme des personnages à transformations, apparaissant souvent la première fois sous la forme d'un animal - hiboux, aigles, ratons laveurs ou daims parmi les plus fréquemment perçus par les sujets - tandis que les vaisseaux eux-mêmes peuvent prendre l'aspect d'un hélicoptère ou bien, comme dans le cas d'un de mes patients, d'un kangourou géant qui fit irruption dans le parc où il jouait lorsqu'il avait sept ans. Des liens avec des esprits animaux deviennent très forts pour de nombreux kidnappés (voir l'exemple de Carlos et de Dave aux chap. 14 et 12). Cette dimension chamanique mérite certainement une étude approfondie. Mais tous ces phénomènes ne peuvent absolument pas entrer dans nos systèmes actuels de réflexion

scientifique à l'occidentale, même si, comme je l'ai déjà dit, ils cadrent parfaitement avec des croyances développées voici quelques milliers d'années au sein d'autres cultures.

OceanofPDF.com

Phénoménologie : que nous racontent les kidnappés ?

La phénoménologie des enlèvements extraterrestres, dont je donne ici un résumé, sera plus amplement développée tout au long des chapitres où j'analyse des cas précis.

Les rencontres ayant pour objectif un enlèvement se déroulent la plupart du temps au foyer même de la personne visée ou bien lorsque celle-ci conduit son automobile. Dans certains cas, la victime se promène à pied dans la nature. Une femme fut ainsi kidnappée en plein hiver sur son motoneige, des enfants depuis la cour de leur école. Le premier indice laissant à penser qu'un enlèvement se prépare pourrait être cette lumière intense et inexplicable, blanche ou bleutée, qui pénètre alors dans la pièce où se trouve la personne, ainsi qu'un vrombissement ou un bourdonnement sourd, une étrange appréhension de la part de la future victime, le sentiment d'une présence inhabituelle ou même la vision en direct d'un ou de plusieurs petits êtres d'aspect humanoïde dans la chambre, la découverte soudaine d'un étrange engin à proximité du lieu de ladite « rencontre ».

Lorsqu'un enlèvement doit avoir lieu durant les heures nocturnes ou bien, comme cela se produit très fréquemment, durant les premières heures du jour, la victime a d'abord le sentiment de vivre un rêve. Quand on le questionne ensuite soigneusement, il apparaît que le kidnappé ne s'était même pas endormi, ou qu'il venait de se réveiller et qu'il avait bel et bien réintégré sa conscience éveillée. Au début du processus d'enlèvement, le sujet éprouve une espèce de trouble, de chavirement de la conscience, mais cet état est si proche de la « réalité normale » qu'il n'y prête pas attention. Parfois, il subit

un choc émotionnel ou bien se laisse envahir par une grande tristesse lorsqu'il découvre, lors de la première séance avec moi, ou durant une hypnose, que ce qu'il avait tout d'abord pris pour un rêve était une expérience beaucoup plus bizarre, effrayante et réelle qui, selon toute apparence, s'était répétée plusieurs fois et dont nous ne possédons aucune explication.

Après ce premier contact, le kidnappé est emmené par la voie des airs (« je flottais » est une expression commune à la plupart des sujets) à travers les couloirs du domicile, les murs et les fenêtres, ou encore le toit d'une voiture. Les sujets sont généralement extrêmement étonnés de découvrir qu'ils viennent de jouer au passe-muraille et de traverser sans encombre des objets solides sans éprouver autre chose qu'une faible vibration dans le corps. Dans la majorité des cas, le rayon de lumière semble servir de source d'énergie ou de « rampe d'accès » pour transporter (ou téléporter pourrait-on dire) la victime depuis l'endroit où elle aura été cueillie jusqu'au véhicule spatial où elle est attendue. En principe, le kidnappé est accompagné par un extraterrestre, parfois deux ou plus, qui doivent l'amener à bon port, c'est-à-dire à bord de l'appareil. Il arrive qu'à ce stade le kidnappé se rende compte qu'il a été complètement engourdi ou même paralysé par le contact d'une main ou d'un instrument tenu par un de ces êtres humanoïdes. Le kidnappé peut encore bouger la tête et reste parfaitement capable de voir ce qui se passe autour de lui, bien qu'il préfère le plus souvent fermer les yeux pour refuser la réalité de l'événement ou tenter de s'en extraire. La terreur et l'impuissance s'ajoutent à l'aspect épouvantable de ce type d'expérience.

Quand un enlèvement débute dans une chambre, le sujet peut n'avoir pas conscience de la présence du vaisseau spatial, qui se trouve à l'extérieur de la maison et envoie le

rayon lumineux. Les ovnis peuvent apparaître sous des formes très variées, avec des dimensions allant de quelques mètres à quelques centaines de mètres. Les descriptions que l'on en a parlent d'aspect métallique ou argenté, d'allure en forme de soucoupe, de cigare ou de dôme. Des lumières violentes blanches, bleues, orange ou rouges jaillissent de la base de l'engin et semblent avoir une relation avec son énergie de propulsion ; ou bien la lumière émane d'ouvertures diverses, comme des hublots répartis généralement sur le pourtour de l'appareil. Après avoir « décollé » de la maison, les kidnappés aperçoivent un petit module posé sur des pieds très hauts. C'est à bord de ce petit engin qu'ils rallient le « vaisseau-mère » nettement plus imposant dans ses dimensions. D'autres fois, les kidnappés sont entraînés directement vers ce gros vaisseau à travers le ciel nocturne, d'où ils peuvent avoir une vue plongeante sur leur maison et ses alentours, et c'est généralement avec beaucoup d'appréhension qu'ils voient leur décor familier s'éloigner à une vitesse vertigineuse. C'est souvent à ce moment-là que le kidnappé essaie de lutter pour arrêter les événements, mais c'est toujours peine perdue : toutefois, par cette lutte, il sait qu'il est un être vivant et non simplement une victime passive. Un débat très serré se tient actuellement pour savoir si un enlèvement peut être contrecarré et stoppé, ou même si y parvenir serait une bonne idée (Druffel, dans la presse). Il existe de petites variantes dans ce qui peut être vécu à ce niveau de l'enlèvement. Arthur (au chap. 15), par exemple, raconte avoir grimpé jusqu'à l'ovni en suivant une espèce de filin arqué qui montait depuis la voiture que sa mère conduisait au moment de l'incident.

Il arrive que des témoins assistent à des enlèvements extraterrestres, mais c'est assez rare, du moins à ma connaissance, et limité au niveau des observations. Comme

pour bien d'autres aspects du phénomène, même si une preuve évidente s'impose, elle n'en demeure pas moins d'une subtilité effarante et d'une extrême difficulté à corroborer par les données qui iraient dans son sens et qui établiraient ainsi l'irréfutabilité dont nous avons besoin. L'époux, par exemple, est « débranché » tandis que la femme est kidnappée, et « endormi » pendant tout le processus. Le kidnappé est parfois très frustré lorsqu'il s'aperçoit que ses cris de détresse restent sans effet sur le partenaire qui continue à dormir du sommeil du juste à ses côtés : en fait, celui-ci est plongé dans un état de torpeur beaucoup plus profond que le simple sommeil et il peut même sembler mort.

Hopkins a étudié de près un cas dont on a beaucoup discuté, où une femme est venue d'elle-même raconter que, depuis le pont de Brooklyn, elle avait parfaitement vu une de ses clientes, Linda Cortile, embarquée par des extraterrestres - à partir de son appartement au douzième étage sur l'East River ; ils l'avaient emmenée à bord d'un engin spatial qui les attendait et qui avait ensuite plongé dans le fleuve juste en dessous (Hopkins 1992, dans la presse). Ces observations correspondaient exactement à celles que Mme Cortile avait décrites à Hopkins lorsque celui-ci parvint à faire remonter du fond de sa mémoire les souvenirs concernant un enlèvement qui s'était produit en novembre 1989. Pour ma part, c'est le seul et unique cas documenté et avéré où un individu, qui n'était pas la victime visée, avait pu observer un enlèvement dans son déroulement. Les témoins d'enlèvement, semble-t-il, sont souvent des victimes qui peuvent être concernées par le même incident : cela soulève bien évidemment le problème de l'objectivité de l'observateur. Parfois, selon certains rapports, l'absence de la victime, s'étalant sur une demi-heure ou plus, peut être repérée ; il existe des cas assez rares où l'absence de la victime aura duré plusieurs jours, comme cela est arrivé à

Travis Walton (Walton 1978 ; Tormé 1993), les parents et amis n'ayant pas manqué de le remarquer et de s'affoler. Mais en pareilles circonstances, personne n'aura pu apercevoir la victime entraînée vers un quelconque engin extraterrestre et aucune preuve ne vient donc étayer la thèse d'un enlèvement pour justifier cette longue absence.

Un des premiers cas que j'eus à traiter fut celui d'une jeune femme de vingt-quatre ans qui avait été kidnappée en compagnie d'une amie alors qu'elle était adolescente ; l'événement s'était produit après minuit dans le petit sous-sol où habitait son amie. Les parents de la jeune fille étaient devenus fous d'inquiétude en ne la voyant pas revenir de toute la nuit. Selon les deux adolescentes (j'ai discuté avec l'autre jeune fille qui m'a confirmé les dires de la première), leurs pères respectifs s'étaient rendus au domicile de l'amie dès les premières heures du jour et n'y avaient trouvé personne. Mais vers les six heures du matin, elles s'y trouvaient de nouveau. Autre cas : la jeune enfant de huit ans d'une de mes patientes, elle-même très probablement une kidnappée de l'espace, remarqua au cours d'une nuit où elle voulut la rejoindre que sa mère n'était plus dans sa chambre. La mère me raconta qu'elle avait été victime d'un enlèvement au moment même où sa fille avait affirmé qu'elle était absente. Le lendemain matin, la fillette dit à sa mère : « Il y avait papa et les couvertures de ton côté étaient enroulées, mais toi tu n'étais pas là. » Une autre de mes patientes, alors qu'elle était encore au collège, fut kidnappée en même temps qu'une compagne de dortoir. Elle put voir sa camarade revenir au bercail en passant à travers la porte, exactement comme elle l'avait fait pour en sortir. Lorsque les extraterrestres la ramenèrent, ma patiente observa que « sa tête pendait en avant, ses cheveux étaient dénoués, et j'ai bien cru qu'elle était morte ». Mais elle fut kidnappée à son tour, aussi sa

crédibilité en tant que « témoin indépendant » devient-elle sujette à caution.

L'observation seule d'un ovni près du lieu où un kidnappé prétend qu'un enlèvement s'est déroulé est en soi une autre sorte de preuve corroborante, surtout si le kidnappé n'a pas pu lui-même voir l'engin. Nous verrons au chapitre 7 le cas de Catherine, qui reçut un grand choc en apprenant par les médias le lendemain matin qu'un ovni avait été suivi dans sa course le long de la route au nord de Boston, cette même route qu'elle s'était sentie absolument obligée de suivre elle-même durant la nuit. Son itinéraire l'avait menée à un processus d'enlèvement qui avait eu lieu dans un secteur boisé des faubourgs, à environ vingt ou vingt-cinq kilomètres au nord-est de Boston. Mais Catherine, elle, n'a jamais vu l'engin, sauf dans les airs juste au-dessus d'elle au moment même de l'enlèvement. Peter (chap. 13) raconte avoir été kidnappé et emmené dans un ovni depuis son domicile du Connecticut alors que trois de ses amis qui se promenaient avaient aperçu un ovni à proximité de chez lui. Ce cas perd un peu de son intérêt dans la mesure où les trois amis n'ont pas pris la peine de se rendre chez Peter pour vérifier s'il était toujours là.

OceanofPDF.com

À bord des vaisseaux extraterrestres : les « êtres »

Les kidnappés se souviennent avoir pénétré dans le vaisseau extraterrestre soit par le dessous, soit par des portes ovales sur le côté, bien qu'ils ne puissent généralement guère se rappeler à quel moment exactement. Une fois à l'intérieur, ils se retrouvent la plupart du temps dans une petite pièce sombre, une sorte de vestibule. Peu après, on les emmène dans une ou plusieurs autres pièces plus spacieuses où vont avoir lieu les expérimentations. Ces endroits sont en principe très violemment éclairés. L'atmosphère est humide, glaciale et sent parfois mauvais. Les murs et le plafond sont incurvés et le plus souvent tout blancs, alors que le sol apparaît sombre ou même franchement noir. Des consoles d'ordinateurs (ou apparentés) et d'autres équipements et instruments s'étalent de chaque côté des salles qui peuvent présenter des sortes de balcons ou de galeries sur plusieurs niveaux. Toutes ces installations n'ont rien à voir avec ce que nous connaissons habituellement (Miller, dans la presse). Le mobilier est rare et généralement limité à des sièges très adaptés aux formes du corps et à des tables montées sur un pied unique mobile. L'ambiance est toute clinique, c'est-à-dire froide et « stérilisée », une mécanique inhumaine, sauf dans les cas de certaines mises en scène complexes auxquelles se livrent les extraterrestres. Dans l'analyse des cas que l'on trouvera dans les chapitres qui vont suivre, bien d'autres détails sur l'intérieur des vaisseaux et sur les procédures expérimentales elles-mêmes seront donnés au lecteur.

Une fois à bord, les kidnappés peuvent observer le va-et-vient de nombreux êtres extraterrestres, tous affectés à

diverses tâches relatives au bon fonctionnement des équipements et des procédures expérimentales. Les créatures décrites par mes patients semblent être de plusieurs sortes : elles se présenteraient comme des entités lumineuses de grande ou de petite taille, parfois translucides, ou du moins pas tout à fait solides au sens où on l'entend communément. Certains sujets parlent de créatures reptiliennes (Carlos, au chap. 14) qui ont l'air de fonctionner mécaniquement. Certains sujets ont remarqué la présence d'aides humains aux côtés des êtres extraterrestres humanoïdes. Mais le type le plus décrit est certainement celui de ces petits humanoïdes « gris » d'environ un mètre ou un mètre vingt maximum. Les « gris » seraient de deux sortes - les petits esclaves, qui s'activent comme des abeilles ou des insectes et qui se meuvent ou glissent tels des robots pour entrer ou sortir du vaisseau en remplissant des tâches variées et spécifiques ; et un autre type, plus grand, qui indiquerait le chef ou le « docteur » (selon l'expression souvent employée par les kidnappés). Des « nourrices » femelles, ainsi que d'autres êtres ayant des attributions spéciales, auraient été également observées. Le « chef » est en principe ressenti comme étant un mâle, mais il existerait des chefs femelles. La différence de genre n'est pas aussi nettement déterminée par les aspects anatomiques ; les kidnappés « éprouvent » davantage intuitivement cette différence et trouvent difficile de la traduire par des mots.

Les petits gris possèdent des crânes de grande dimension en forme de poire, dont la partie la plus renflée formerait la base ; ils ont de longs bras avec trois ou quatre doigts, un torse très mince et des jambes fuselées. On ignore à quoi ressemblent les pieds : généralement recouverts d'un genre de bottes il est difficile de les apercevoir nettement. Les organes génitaux extérieurs, à quelques exceptions près (Joe, chap. 8),

restent invisibles. Ces êtres n'ont ni cheveux ni oreilles ; leurs narines sont rudimentaires et une fente très fine tient lieu de bouche ; elle ne s'ouvre pratiquement jamais ni n'exprime une quelconque émotion. Ce qui semble le plus remarquable, ce sont leurs yeux proéminents et extrêmement sombres qui s'incurvent vers le haut et s'arrondissent vers le milieu du visage ; vers les extrémités, ils prennent la forme d'une amande. On dirait qu'ils n'ont ni « blanc » (conjonctive) ni pupille, bien que certains sujets aient pu occasionnellement apercevoir, en quelque sorte, « un œil à l'intérieur de l'œil » saillant tout à coup comme s'il voulait s'extraire du premier ! Les yeux, comme nous le verrons dans les exemples, ont un pouvoir spécial et les kidnappés ont maintes fois tenté d'éviter de les regarder fixement car ils sentaient bien qu'ils perdaient alors tout contrôle sur eux-mêmes, toute volonté, toute conscience, dès que ces yeux étranges plongeaient dans les leurs. En dehors des bottes déjà signalées, les extraterrestres portent habituellement des espèces de tuniques d'un seul tenant assez ajustées et le plus souvent sans ornement. Notons aussi le port fréquent d'une cagoule, capuche ou capuchon.

Le chef, ou docteur, est légèrement plus grand que les autres, peut-être entre un mètre vingt et un mètre cinquante, et a les mêmes traits que les plus petits, si ce n'est qu'il paraît plus âgé et plus ridé. Il est très net qu'il a la charge du bon déroulement de toutes les procédures qui ont lieu à bord du vaisseau. L'attitude des kidnappés à son égard ne manque pas d'ambiguïté et ce phénomène est général. Les kidnappés découvrent souvent qu'ils ont eu, leur vie durant, affaire à un de ces « maîtres » et qu'ils lui sont très attachés, partageant une relation affective extrêmement puissante, et parfois même réciproque. Dans le même temps, les kidnappés détestent ce contrôle qu'exerce sur eux ce personnage. La communication

entre les extraterrestres et les humains s'effectue par des moyens télépathiques, directement de mental à mental et de pensée à pensée, sans qu'il soit nécessaire d'user d'un langage spécifique, tel que ceux que nous avons appris.

OceanofPDF.com

Les procédures

Les procédures qui se déroulent au sein au vaisseau spatial ont été abondamment décrites dans la littérature consacrée aux problèmes des enlèvements extraterrestres (Bullard 1987 ; Hopkins 1981, 1987 ; Jacobs 1992) et je me contenterai de les résumer ici, car au cours des exemples analysés dans ce livre, le lecteur trouvera à maintes reprises des descriptions détaillées de ces mêmes procédures. On pourrait les classer en deux catégories : physiques et informatives.

En principe, le kidnappé est entièrement dévêtu, de gré ou de force, ou bien ne conserve plus qu'un semblant de vêtement, du genre tee-shirt, et est immobilisé sur une table d'auscultation. Le kidnappé peut soit être seul à subir les procédures au cours d'un enlèvement, soit se trouver avec une, deux ou plusieurs personnes dans la même situation. Il semble alors que les êtres les étudient sous toutes les coutures, les regardant avec intensité en rapprochant le plus souvent leurs énormes yeux de la tête de leurs victimes : les kidnappés éprouvent toujours alors la sensation que le contenu de leur cerveau est mis à nu par ces regards inquisiteurs. Des échantillons de peau, de cheveux et autres tissus du corps sont prélevés grâce à une série de petits instruments que certains sujets peuvent parfois décrire en détail.

Il existerait, en effet, virtuellement, des instruments pour pénétrer dans toutes les parties possibles du corps humain : le nez, les sinus, les yeux, les oreilles, en ce qui concerne la tête, puis les bras, les jambes, les pieds, l'abdomen, les parties génitales et plus rarement la poitrine. Des procédures très proches de véritables actes chirurgicaux ont été

appliquées au niveau de la tête sur des individus qui ont ensuite affirmé avoir ressenti une altération de leur système nerveux. Mais la procédure la plus communément pratiquée, et bien évidemment la plus importante, est une procédure de reproduction. Des instruments viennent pénétrer l'abdomen et les organes génitaux pour en extraire des échantillons de sperme chez les hommes et des ovules chez les femmes. Les femmes victimes de ces pratiques se retrouvent fécondées et, plus tard, les extraterrestres leur retirent le fœtus, qu'il soit hybride ou totalement humain. Ces femmes témoignent qu'à bord des vaisseaux elles ont vu les fœtus ainsi extraits de leur ventre enfermés dans des éprouvettes ou autres récipients. Lors d'enlèvements ultérieurs, certains kidnappés ont eu l'occasion de voir des incubateurs où les bébés hybrides sont mis en couveuse (c'est le cas notamment de Catherine, Jerry et Peter). D'autres se sont trouvés en face d'enfants hybrides plus âgés, des adolescents et même des adultes qui étaient censés être leur progéniture, soit d'après ce que leur disaient les extraterrestres, soit d'après ce qu'ils ressentaient eux-mêmes intuitivement. Il arrive parfois que les extraterrestres essaient d'amener une mère humaine à tenir dans ses bras et à cajoler l'une de ces créatures qui semble alors toujours, aux yeux du sujet, extraordinairement apathique ; ou bien encore, que les extraterrestres encouragent des enfants humains à jouer avec les petits hybrides, comme ce fut le cas pour Catherine.

Inutile de souligner combien ce type d'expérience peut être éprouvant pour les kidnappés, du moins au début, ou lorsqu'ils s'en souviennent pour la toute première fois. Leur sentiment de terreur peut être tempéré par les assurances réitérées des extraterrestres qu'aucun mal ne leur sera fait, et aussi par certains moyens d'ordre anesthésique qu'ils utilisent pour calmer l'angoisse de leurs victimes. Ils

disposent, en effet, d'instruments qui « affectent » l'énergie ou les « vibrations » (termes en usage chez les kidnappés) du corps. Ces procédés ont le pouvoir de réduire considérablement la peur ou la douleur, et même de provoquer un état de totale relaxation. Mais ces moyens n'opèrent pas toujours complètement, et la terreur, la douleur et la rage parviennent à filtrer à travers ce système censé faire taire les émotions humaines. Comme on le verra dans l'analyse de plusieurs cas, la nature traumatique, comparable à celle d'un viol, des souvenirs attachés à ces enlèvements, ou au processus lui-même, peut subir des évolutions au fur et à mesure que les kidnappés atteignent d'autres niveaux de compréhension de ce qui leur est arrivé et que leurs relations avec les extraterrestres eux-mêmes se transforment, séance après séance, dans mon cabinet.

En somme, l'aspect purement physique ou biologique des phénomènes d'enlèvement semble avoir des liens très étroits avec des expérimentations d'ordre génétique, ou quelque chose d'approchant, à des fins de procréation d'enfants hybrides. Nous n'avons pas la preuve d'une altération génétique, au sens strictement biologique, provoquée par les extraterrestres, même s'il est tout à fait possible que cela se soit déjà produit.

OceanofPDF.com

Information et altération de la conscience

L'autre aspect très important qui nous a été rapporté concernant les phénomènes d'enlèvement concerne l'engrangement d'informations et l'altération de la conscience chez les kidnappés. Ce processus n'intéresse pas uniquement la cognition mais plonge directement dans la vie émotionnelle et spirituelle des sujets, changeant du même coup en profondeur la perception qu'ils ont d'eux-mêmes, du monde qui les entoure et de la place qu'ils y tiennent. Ces informations touchent à la destinée de la Terre et à la responsabilité de l'humanité tout entière quant à ses activités destructrices. La communication s'effectue grâce à un système télépathique, de mental à mental, et à travers des images à l'impact puissant montrées sur des écrans, à bord des vaisseaux spatiaux. L'information débute parfois par des images de l'enfance ou de l'adolescence du kidnappé (voir le cas d'Arthur au chap. 15 et celui de Ed au chap. 3), mais leurs implications ne sont pas toujours bien perçues, sauf beaucoup plus tard. Les enquêteurs comme moi ont pour mission de permettre au kidnappé de retrouver et de découvrir la signification de ce type d'information.

Les extraterrestres se plaisent à montrer sur écran certaines scènes bien particulières : la planète dévastée par un holocauste nucléaire, de vastes étendues de terre désertique et d'eau polluée, des images apocalyptiques de tremblements de terre gigantesques, d'ouragans, de raz de marée et de fractures dans la structure même de la Terre. Autant d'images extrêmement déstabilisantes pour les kidnappés, qui les prennent pour des visions véritablement prémonitoires du

futur. Quelques-uns reçoivent même des instructions en prévision du désastre final comme, par exemple, de venir en aide et de donner à manger aux survivants, ou bien ils s'entendent dire, exactement comme dans les pages de la Bible, que beaucoup périront mais que certains seront sauvés et emmenés ailleurs afin de participer à l'évolution générale de la vie dans l'univers.

Certains chercheurs sont persuadés que ces images ne sont pas montrées aux kidnappés pour intervenir de manière positive dans le cours de notre histoire planétaire. Ils pensent au contraire que les extraterrestres procéderaient ainsi à des tests émotionnels, trompant l'adversaire en lui faisant croire qu'ils s'intéressent à son sort alors qu'ils se préparent à nous investir après avoir détruit leur propre planète dans une apocalypse scientifique et technologique comparable à celle qui nous menace (diverses interventions personnelles 1990-1993 ; Scott, au chap. 5). Ces chercheurs estiment également que si les extraterrestres étaient véritablement motivés par notre bien-être, ils se manifesteraient de manière plus directe et efficace et interviendraient davantage dans nos affaires pour les améliorer.

Lorsque les extraterrestres eux-mêmes se trouvent confrontés à cette théorie, ils disent généralement que nous ne sommes pas prêts à reconnaître leur existence, que nous les traiterions en ennemis et serions agressifs comme on le fait systématiquement dès que quelque chose ou quelqu'un est incompréhensible parce que différent. Mais le plus remarquable en pareil cas, c'est que les extraterrestres affirment que leurs méthodes diffèrent totalement des nôtres. Ils ne souhaiteraient pas imposer des changements par la force mais à travers une évolution de la conscience qui nous mènerait en douceur à envisager d'autres voies à notre

destinée. Des kidnappés reçurent des informations sur des batailles que se livreraient deux ou plusieurs groupes de gens (ou d'êtres) pour contrôler le destin de la planète et le mental de l'humanité, certains de ces belligérants étant plus évolués ou « meilleurs », tandis que les autres seraient moins évolués et qualifiés de « mauvais ».

D'habitude, les kidnappés se souviennent mieux de leur retour sur Terre que de leur enlèvement proprement dit. En principe, ils réintègrent leur lit ou leur véhicule, d'où ils ont été enlevés, mais il arrive parfois qu'il y ait des « erreurs d'aiguillage ». Le kidnappé est alors débarqué loin de chez lui, parfois à plusieurs kilomètres. Cette éventualité est assez rare et je n'en ai pas comptabilisé parmi mes patients. En revanche, Budd Hopkins a eu affaire à plusieurs cas de cet ordre. Des retours approximatifs, mais plus modestes cette fois, se produisent plus fréquemment : par exemple, des kidnappés se sont retrouvés dans leur lit mais dans le mauvais sens, ou bien le pyjama à l'envers ou le devant dans le dos, ou encore certains vêtements ou bijoux manquants. Parfois les extraterrestres semblent faire du zèle, si ce n'est de l'humour. C'est le cas d'un petit garçon de deux ans qu'on a retrouvé bordé à la perfection dans son lit, alors que les parents et la sœur aînée affirment n'avoir pas effectué cette opération quand le petit s'est couché ; et il est bien évident que ce n'est pas l'enfant qui aurait pu faire cela. Hopkins parle d'un cas où deux kidnappés ont été ramenés chacun à la voiture de l'autre. Sur l'autoroute qui les conduisait à leur domicile, chacun reconnut sa voiture conduite par l'autre. Ils durent être à nouveau kidnappés et ramenés à leur propre véhicule (communication personnelle, décembre 1992).

Après un enlèvement, le kidnappé peut connaître divers degrés de remémorisation de ce qui lui est arrivé. Il s'en

souviendra parfois comme si c'était un rêve. Le kidnappé peut aussi se réveiller avec des entailles ou des lésions inexplicables sur le corps (parmi mes patients j'ai rencontré des cas où une membrane nasale et des tissus sous la langue avaient été prélevés), de petites grosseurs juste sous la peau, une migraine à mourir, ou des saignements de nez. Généralement, les kidnappés se sentent horriblement fatigués au réveil et éprouvent l'impression d'avoir subi des épreuves infernales.

OceanofPDF.com

Les aspects physiques

Les phénomènes physiques qui accompagnent les enlèvements sont importants, mais leur signification provient avant tout du fait qu'ils corroborent les expériences de kidnapping elles-mêmes car les effets, assez subtils, ne suffiraient pas à eux seuls à convaincre un clinicien rompu au raisonnement occidental. Par exemple, même si les kidnappés sont absolument sûrs que les entailles, les cicatrices, les petits ulcères apparus subitement et autres blessures diverses qu'ils découvrent sur leur corps après une expérience d'enlèvement sont des conséquences directes des procédures auxquelles ils ont été soumis à bord de l'ovni, ces lésions sont généralement trop communes en elles-mêmes pour être médicalement signifiantes. De la même façon, des femmes kidnappées se trouveront souvent enceintes pour quelque temps, jusqu'au moment où, à l'occasion d'un nouvel enlèvement, le fœtus sera retiré de leurs entrailles ; mais il n'existe à ce jour aucun document officiel dans lequel un médecin aura témoigné qu'un fœtus aura disparu et que cet événement est relié à un rapt extraterrestre (Druffel 1991 ; Miller et Neal, dans la presse ; Neal 1992). Beaucoup de kidnappés ont remarqué que les installations électriques ou électroniques - postes de télévision et de radio, réveils, répondeurs téléphoniques, éclairage domestique, grille-pain, etc. - se détraquaient lors des enlèvements, ou simplement lorsque le kidnappé s'en approchait. Mais comment prouver que ces perturbations dans le fonctionnement d'appareils ménagers courants puissent être rattachées à des processus d'enlèvement extraterrestre, ou même qu'elles se soient tout simplement produites ?

Les kidnappés éprouvent fréquemment la sensation qu'un objet a été introduit dans leur corps, et plus particulièrement au niveau de la tête, même si toutes les parties du corps peuvent être concernées ; cet objet serait comparable à une espèce d'émetteur-récepteur qui permettrait aux extraterrestres de les suivre à distance et de les télécommander, un peu, selon la description qu'en ont faite les kidnappés, comme on suit expérimentalement un animal protégé dans une réserve et à qui on aura installé un collier émetteur. Ces prétendus implants peuvent être ressentis comme de petits nodules sous la peau et, à plusieurs reprises, de petits objets ont été en effet découverts, analysés biochimiquement et soumis au microscope électronique. Le physicien David Pritchard, spécialiste de l'intelligence artificielle et qui a pu analyser un implant extrait du pénis d'un sujet, a beaucoup écrit sur les critères qui président aux examens et à l'identification de ce type d'objet (Pritchard 1992). J'ai moi-même tenu entre mes mains un petit objet filiforme d'une longueur d'un centimètre, que m'avait apporté une de mes patientes, une jeune femme de vingt-quatre ans, après que celui-ci lui fut tombé des narines. Des analyses élémentaires et des photographies au microscope électronique révélèrent la présence d'une fibre entortillée assez intéressante car elle était composée de carbone, de silicium, d'oxygène et de traces de divers autres éléments, mais sans azote. Une analyse isotopique du carbone ne donna aucun résultat particulier. Un collègue travaillant en biologie nucléaire me dit que le « spécimen » ne correspondait pas à une formation biologiquement naturelle mais qu'il pouvait avoir été fabriqué. Il me parut compliqué de pousser les recherches plus avant.

Nous n'avons pas de preuves suffisantes indiquant que les implants récupérés sont composés exclusivement d'éléments

rares, ni d'éléments plus ordinaires mais combinés de façon inhabituelle. En discutant avec des ingénieurs chimistes et d'autres techniciens experts en matériaux, j'ai appris qu'il serait extrêmement difficile d'effectuer un diagnostic concernant la nature exacte d'une substance encore inconnue sans avoir de plus amples informations sur ses origines. Même dans les meilleures conditions possibles, il resterait à prouver, par exemple, que la substance n'est pas d'origine terrestre ou même qu'elle ne provient pas de tissus humains.

En supposant que ces objets furent bel et bien introduits dans les corps humains par les extraterrestres, ce qui est virtuellement impossible à démontrer, il devenait de ce fait aisé pour les extraterrestres, et ce à la lumière des autres « miracles » dont ils semblent être capables, d'adapter un petit objet au corps humain en le conformant à sa chimie spécifique. Si c'était bien le cas, l'analyse ne donnerait rien qui nous parût surprenant parce qu'inhabituel. J'en fis l'expérience avec Jerry (chap. 6), qui ressentait fortement la présence de deux petits nodules apparus à la hauteur de son poignet à la suite d'un enlèvement ; ces nodules ne s'y trouvaient pas auparavant. Elle accepta qu'on les lui ôte ; un collègue chirurgien prit l'affaire en main mais le laboratoire d'analyses ne découvrit rien de particulier dans les tissus ainsi obtenus.

Le milieu des chercheurs dans le domaine des kidnappings extraterrestres fut en ébullition le jour où le premier implant fut découvert. C'était, enfin, la première preuve matérielle et concrète de la réalité des phénomènes d'enlèvement, un objet qui arrivait tout droit d'un univers extraterrestre, bref, l'arme qui allait confondre les critiques. Mon enthousiasme s'est cependant un peu calmé quant à la possibilité d'apporter des preuves de l'existence du phénomène par ce moyen. Mettre là

tous nos espoirs pourrait bien même se révéler une « erreur de logistique ». En d'autres termes, il serait hasardeux de s'attendre à ce qu'un phénomène dont la nature est des plus subtiles, et dont un des effets pourrait être d'élargir et de propulser nos moyens de connaissance au-delà d'une approche scientifique purement matérialiste (comme cela se passe en Occident), offre sur un plateau tous ses secrets à une épistémologie et à une méthodologie qui opèrent à des niveaux de conscience nettement inférieurs (le point sur la question est abordé au chap. 11 à propos du cas d'Eva).

Une théorie qui chercherait à expliquer les phénomènes d'enlèvement extraterrestre devrait ainsi tenir compte des cinq points de base suivants :

1. La somme remarquable que représentent les rapports détaillés des enlèvements, tous accompagnés des états émotionnels que l'on attribue généralement à des réalités vécues, et fournis par des personnes apparemment dignes de foi.

2. L'absence de troubles psychiatriques ou tout autre facteur apparent d'ordre psychologique ou émotionnel qui aurait pu être à l'origine de ce qui est rapporté.

3. Les changements d'ordre physique et les lésions affectant certaines parties du corps des témoins, qui sont autant de phénomènes ne répondant de toute évidence pas à ce que l'on sait des schémas psychodynamiques (tels les stigmates, par exemple).

4. L'association des phénomènes d'enlèvement avec des observations indépendantes d'ovni, c'est-à-dire effectuées par des personnes étrangères à l'enlèvement lui-même, tandis que celui-ci avait lieu (ovni que le kidnappé lui-même peut ne pas avoir vu).

5. Les rapports d’enlèvement faits par des enfants n’ayant pas plus de deux ou trois ans (voir le cas de Colin au chap. 6).

OceanofPDF.com

Impact et séquelles des enlèvements

Les enlèvements extraterrestres affectent considérablement et en profondeur l'existence des victimes. Ces effets, essentiellement désastreux et dévastateurs, peuvent toutefois exercer sur l'individu une influence réformatrice, le conduisant peu à peu à évoluer en procédant à des changements significatifs à la fois personnels et spirituels. Dans ce livre nous essaierons d'étudier et de définir si cet élément transformateur est intrinsèque au phénomène d'enlèvement, et dépendant en partie du travail thérapeutique qui s'ensuit avec des gens comme moi, ou bien si c'est le produit d'un « arrangement » forcé que la victime doit effectuer étant donné le caractère traumatisant de l'expérience qu'elle a vécue.

L'aspect traumatique d'un enlèvement extraterrestre possède quatre dimensions. La première concerne les péripéties de l'expérience elle-même : se retrouver paralysé et entraîné de force par des créatures étranges vers un endroit inconnu où l'on procède sur vous sans ménagement à des auscultations des plus indiscrètes apparentées à un viol, dont certaines se révèlent être particulièrement humiliantes pour la dignité de l'individu, voilà de quoi faire s'effondrer les plus belles certitudes. Il est même surprenant que les kidnappés dans leur ensemble ne soient pas plus perturbés !

La seconde dimension est que les kidnappés éprouvent tout au long de leur existence un sentiment persistant de solitude, d'isolement et de marginalisation par rapport aux autres membres de leur communauté. Qu'ils puissent ou non ranimer consciemment certains souvenirs se rapportant à ces expériences pénibles, les kidnappés ont toujours la sensation

d'être un peu différents ou « autres », qu'ils n'appartiennent pas tout à fait à cette société même si, en surface du moins, ils semblent vivre comme tout le monde. Lorsqu'ils étaient enfants, on leur a tellement dit et répété que les événements qu'ils racontaient, et qui décrivaient leur kidnapping, n'étaient que des imageries oniriques, ou même des mensonges, que ces personnes ont fini par se refermer sur elles-mêmes, se taire et se sentir particulièrement seules avec leurs angoisses. Un jeune garçon de huit ans particulièrement futé me considéra avec incrédulité lorsque je lui demandai s'il avait jamais parlé avec ses copains de ces « rencontres » qu'il était parfaitement capable de distinguer de rêves proprement dits, même lorsqu'ils mettaient en scène des ovnis. « Non, je n'en ai parlé à personne qui ne soit déjà bien au courant », répondit-il. « Je ne veux pas que les autres sachent que je fais des rencontres. Je pense que beaucoup de gens que je connais auraient la trouille d'entendre des histoires effrayantes... Je crois que les gens en général réagissent en hurlant, "Oh ! non, c'est trop bizarre ! " » Ce petit garçon est très populaire auprès de ses camarades et de ses professeurs et, en fait, personne ne lui trouve quoi que ce soit d'étrange. Une fois devenus adultes, les kidnappés apprennent à se taire sur tout ce qui touche à ces expériences dramatiques, sauf dans le cas où ils seraient mis particulièrement en confiance, sachant pertinemment à l'avance qu'ils ne susciteraient que des réactions de scepticisme, de fausses interprétations et parfois même très ouvertement de la dérision.

La troisième dimension est que les kidnappés subissent un choc que j'ai appelé « ontologique » et qui est pour eux la preuve même de la rencontre extraterrestre. Comme tout le monde, ces personnes ont été élevées dans la croyance que la Terre est unique dans l'univers et qu'il ne serait pas possible à des êtres intelligents venant d'ailleurs de pénétrer dans

notre monde sans utiliser une forme extrêmement avancée de technologie, tout en obéissant aux lois physiques qui nous régissent ici-bas. Aussi les kidnappés ont-ils tendance à solliciter longtemps une explication purement psychologique à leur drame, même lorsqu'ils me soutiennent que ce qui leur est arrivé est aussi réel que la conversation que nous avons ensemble dans mon cabinet.

La quatrième dimension est que les traumatismes liés à une expérience d'enlèvement ont ceci d'inhabituel qu'ils peuvent se reproduire à n'importe quel moment. La plupart des traumatismes comme la guerre, le viol ou les abus sexuels dans l'enfance se présentent comme des séquences « finies » (dans le sens qu'ils ne durent pas éternellement) ; ils se produisent et puis ils connaissent une fin, même s'ils ont été plus ou moins étalés dans le temps. Mais les enlèvements, eux, sont imprévisibles et leur répétition dans le cours de l'existence d'un individu n'obéit à aucun schéma préétabli. Des parents ayant subi un ou plusieurs kidnappings s'inquiètent d'abord de faire des recherches dans leur passé lorsqu'ils découvrent tout à coup avec horreur que le cas s'applique également à un ou plusieurs de leurs enfants. S'apercevoir alors qu'ils ne peuvent pas remplir leur devoir de protection en tant que parents suffit généralement à leur dessiller les yeux et à les motiver pour se confronter avec une ardeur accrue à ces souvenirs enfouis dans leur mémoire, de sorte qu'ils puissent mieux, par la suite, venir en aide à leur progéniture.

À côté de ces effets traumatiques spécifiques et à long terme, les kidnappés peuvent aussi souffrir d'un certain nombre de symptômes chroniques qui, bien que subtils, révèlent leur origine extraterrestre : des peurs variées dont nous avons déjà débattu, relatives aux hôpitaux et aux seringues ; des

céphalées, des sinusites, des douleurs dans les membres, des symptômes gastro-intestinaux, urologiques ou gynécologiques, des troubles sexuels (voir Jerry au chap. 6). Il est par ailleurs assez ironique que, parallèlement à toutes ces séquelles, de nombreux kidnappés aient été témoins ou aient eu l'opportunité de bénéficier de guérisons, que ce soit pour des blessures bénignes, des pneumonies, des leucémies infantiles ou même une atrophie musculaire de la jambe causée par une poliomyélite, comme cela m'a été rapporté de première main.

Il est intéressant de remarquer que tous les kidnappés ne subissent pas systématiquement les procédures d'auscultation extrêmement pénibles qui semblent être principalement au programme des phénomènes d'enlèvement (voir l'exemple d'Arthur au chap. 15). Je ne crois pas qu'il ne s'agit là que d'une question de résistance ou de refus. Certains individus semblent être dûment « sélectionnés » pour d'abord être instruits, et même « éclairés » par une espèce de « reprogrammation », comme le dira une femme, par des êtres qui sont généralement d'une catégorie plus subtile et plus lumineuse. Peut-être que ces individus sélectionnés, qui semblent posséder les qualités spirituelles du commandement, sont dotés du même coup d'une conscience d'autant plus différente qu'ils sont moins sujets à la crainte que les autres kidnappés - ou bien qu'ils ont la volonté d'échapper à tout contrôle intempestif et que malgré leur terreur ils parviennent encore à réagir. Cette question mériterait d'être analysée de plus près.

Comme on le verra à plusieurs reprises au cours de ce livre, une histoire d'enlèvement peut énormément perturber une vie conjugale ou toute autre relation affective et intime. Cela vaut surtout lorsqu'un seul élément du couple est kidnappé et que

l’autre ne peut accepter cette réalité pour son conjoint. Leurs relations deviennent alors tendues comme chaque fois que, dans un couple, un seul élément se développe et se transforme intérieurement, que les causes en soient directement ou indirectement les expériences d’enlèvement (voir le cas d’Eva, chap. 11).

OceanofPDF.com

Les transformations ou les altérations de la conscience

Je souhaite développer dans ce livre un aspect essentiel des séquelles des enlèvements extraterrestres et je crois qu'aucun ouvrage à ce jour n'a abordé cette question avec autant d'attention : il s'agit des transformations de la conscience des kidnappés, de leur évolution spirituelle à la lumière de leurs étranges expériences dans (disons) l'espace. À cela, je donnerai plusieurs raisons. La première est que je crois fermement que cet aspect du phénomène a été soit très négligé, soit perçu comme incompatible avec les dimensions traumatiques de l'enlèvement tel qu'il a été le plus souvent décrit. Deuxièmement, parce que j'ai l'intuition que cette sphère encore largement inexplorée recèle une signification considérable. Et enfin, parce que je possède ma propre expérience en tant que psychiatre auprès des kidnappés et je pense que cela m'est extrêmement précieux : on dirait que je reçois de la part de mes patients beaucoup plus d'informations que mes collègues dans ce domaine. J'ignore pourquoi, mais c'est ainsi. Peut-être ai-je sans le savoir présélectionné mes dossiers dans la direction des individus qui, tout en recherchant l'aide d'un psychiatre, souhaitaient approfondir leur compréhension des expériences qu'ils avaient vécues par l'exploration de leur conscience. Il est possible aussi que les kidnappés sentent instinctivement que je suis quelqu'un d'ouvert aux expériences particulières et aux informations qui pourraient être considérées par ailleurs comme trop « décalées » ou farfelues, et ma propre évolution, en fait, m'a probablement permis d'être plus curieux du type d'information qu'ils cherchent à véhiculer. Dans tous les cas,

mon souci est de demeurer aussi scrupuleux qu'il est possible afin de ne pas influencer un patient dans une direction particulière, de sorte que si des informations, relevant de cet aspect du phénomène d'enlèvement qui induirait des changements de conscience ou des évolutions spirituelles, viennent à émerger au cours de nos séances de travail, je suis tout prêt à les recevoir, avec ouverture d'esprit et spontanéité, et non pas comme le résultat d'une inquisition spécifique de ma part.

Étant donné que cet aspect transformateur du phénomène de l'enlèvement est abondamment débattu tout au long de mon livre, je résumerai ici brièvement les types d'expérience que l'on peut classer dans cette catégorie. Je considère avant toute chose comme primordiale la modification qui doit nécessairement avoir lieu dans les rapports qui lient le kidnappé et les extraterrestres avant que la moindre information transformatrice de conscience puisse être reçue par le sujet. Même si cette relation a été amusante, voire intime, surtout pour un kidnappé dans la petite enfance, elle a tendance à changer et à devenir plus perturbante et traumatisante au fur et à mesure que la puberté du sujet se rapproche et que le « projet » ou « plan » de reproduction d'hybride se met en place. Les expérimentations physiques et biologiques choquantes se succédant, le kidnappé ressent de plus en plus sa situation comme celle d'une victime aux mains d'êtres hostiles qui le regardent froidement, ou bien comme celle d'un spécimen de laboratoire qui ne fait que servir les desseins des extraterrestres. Il se sent en quelque sorte trahi parce que la nature de leurs rapports a changé.

Tandis que notre travail d'analyse avance, et surtout lorsque la réalité d'une intelligence extraterrestre est reconnue par le kidnappé qui finit aussi par accepter qu'il n'a aucun contrôle

sur tout le processus d'enlèvement, le sentiment de terreur et la qualité extrêmement négative de la relation avec ces êtres cèdent la place à un rapport de réciprocité dans lequel une certaine communication entre humains et extraterrestres devient possible avec, éventuellement, un bénéfice commun.

Les kidnappés peuvent même parfois éprouver un amour profond pour les êtres extraterrestres - plus intense même, d'une certaine manière, que ce qu'ils peuvent connaître dans une relation affective humaine - avec le sentiment qu'ils sont payés de retour. L'échange et le contact, par ces regards fixes et appuyés que beaucoup de kidnappés ont décrits, semblent jouer un grand rôle dans l'évolution du processus affectif. C'est pourquoi, par exemple, les kidnappés, ressentant d'abord une grande amertume lorsque les extraterrestres procèdent sur eux à des prélèvements de sperme ou d'ovules pour mener à bien leurs projets d'hybridation, finissent par éprouver la sensation gratifiante de participer à une mission de grande envergure qui a pour but de créer la vie et de la faire évoluer.

On objectera qu'en l'occurrence de telles transformations dans la conscience des kidnappés, parfaitement impuissants devant le déroulement des expérimentations auxquelles ils sont soumis, ne seraient que des réactions de défense et de survie. Ce serait une tentative désespérée de l'ego de conserver l'illusion qu'il exerce encore quelque contrôle sur lui-même en donnant soi-disant volontairement ce qu'on lui extorquerait de force de toute façon, ou bien encore de résister à ces nouvelles connaissances déstabilisantes en se persuadant que le prix émotionnel payé pour de telles expériences peut être contrebalancé par ce que ces mêmes expériences peuvent apporter de bon et de positif au reste de l'univers. D'un autre côté, il est tout aussi possible que

traverser ce type d'épreuve donne aux kidnappés accès à d'autres expériences, notamment celles d'une signification transpersonnelle, de l'amour universel et de la véritable communion qui seuls peuvent engendrer la véritable compassion.

Comme cela est vrai également pour de multiples aspects du phénomène d'enlèvement, il est difficile dans le domaine des transformations de la conscience de séparer la cause et l'effet, ou même de penser en terme de causalité. Doit-on dire, par exemple, qu'un kidnappé reçoit (ou communique) une information sur une expérience de vie antérieure parce que sa conscience est ouverte à l'éventualité de cette expérience ? Ou bien l'émergence d'une expérience de vie antérieure dans la conscience et la mémoire, émergence facilitée par notre travail en commun, apporte-t-elle au sujet un élargissement de son horizon psychologique et de son sens du moi en relation avec une conception plus vaste d'une conscience universelle ?

Le fait que la relation entre kidnappés et extraterrestres puisse progressivement évoluer dans un sens aussi spectaculaire me fait m'interroger sur une différenciation entre les extraterrestres : il y aurait des catégories constructives, bonnes et charitables, et d'autres décevantes, hostiles, ne visant qu'à faire main basse sur notre planète - avec cette idée que les êtres lumineux seraient les bons et les compatissants, par exemple, les gris étant, tels des hommes d'affaires, des créatures indifférentes à la souffrance. Ce genre de taxonomie résonne dangereusement, comme ces polarisations dont la race humaine a le secret pour définir ses approches ethnologiques, et je doute que cette façon de penser puisse s'appliquer à des relations interespèces et interdimensionnelles qui se tiendraient en dehors du contexte terrien. De plus, il n'est pas rare que les kidnappés

rencontrent à la fois des êtres lumineux et des petits gris (voir le cas d'Arthur au chap. 15), ou encore des créatures reptiliennes et toutes sortes d'autres êtres (Carlos, chap. 14) au cours d'un même kidnapping. Il est probable que nous ayons affaire à des réseaux de relations réciproques évolutives au sein de la nature mais difficilement accessibles à notre compréhension dans la mesure où nous suivons des schémas linéaires et traditionnels de polarités qui n'ont plus cours à ces niveaux.

Voici la liste des expériences qui, lors d'un enlèvement, semblent être reliées à une évolution ou à une transformation de l'individu :

1. « L'acceptation » se produit, c'est-à-dire la terreur et la rage associées à l'impuissance et aux expérimentations subies à bord du vaisseau. C'est le moment où le kidnappé reconnaît et accepte l'idée que des êtres extraterrestres peuvent exister et où une relation d'échange peut s'établir, ouvrant la voie à une évolution personnelle et à un enseignement. Après la « mort de l'ego » peuvent naître d'autres niveaux de transformation.

2. Les extraterrestres sont reconnus comme étant des sortes d'intermédiaires ou d'entités, à mi-chemin entre les êtres humains entièrement incarnés et la source primale de la création ou Dieu (dans le sens de conscience cosmique plutôt qu'être personnifié). À cet égard, les kidnappés comparent parfois les extraterrestres à des anges, ou tout autre « être de lumière » (y compris les « gris »).

3. Les kidnappés peuvent croire qu'ils retournent eux-mêmes vers la source cosmique ou *home* (foyer), un royaume d'une indescriptible beauté au-delà de (et non pas dans) cet espace-temps que nous connaissons.

Lorsque, au cours d'une séance d'hypnose, ces impressions reviennent à la surface, le patient éprouve un sentiment de joie intense, indicible, proche de l'orgasme. Il arrive aussi que certains kidnappés fondent en larmes et soient pris d'une immense tristesse lorsqu'il leur faut quitter ce paradis cosmique, revenir sur Terre et réintégrer leur corps.

4. Les vies antérieures qui remontent à la conscience lors des séances d'hypnose sont accompagnées d'émotions violentes en accord avec la nature et les qualités de ces souvenirs. Cela se produit d'une manière d'autant plus remarquable que le thérapeute touche un point sensible, notamment celui concernant des rencontres alors que le sujet était encore enfant ou même bébé. J'entends alors des regrets, des plaintes ou simplement des expressions qui tournent autour du fait que le sujet est « encore une fois » sur Terre, ou bien qu'il y est de « retour » (généralement, à ce moment-là, je pousse l'investigation). Les souvenirs des vies antérieures qui remontent semblent avoir trait au développement personnel du sujet, à son évolution, comme cela a été le cas pour Dave et Joe.

5. Les expériences de vies antérieures offrent au sujet comme au thérapeute une perspective différente sur la notion de temps et sur la nature de l'identité humaine. Des cycles de mort et de renaissance étalés dans le temps peuvent ainsi être poursuivis, donnant un sens différent, et moins dirigé vers l'ego, de la continuité de la vie comme de l'insignifiance de l'individu dans ce grand tout cosmique. La conscience n'est plus ressentie comme indissolublement liée à la destinée corporelle ; la notion d'âme, dont l'existence serait séparée du corps, devient enfin pertinente.

6. Une fois l'idée de la séparation de la conscience d'avec le corps acceptée, toutes sortes d'expériences « transpersonnelles » deviennent possibles ; l'identification de la conscience avec une infinité d'êtres et d'entités à travers l'espace-temps, et bien au-delà, peut se produire. Paul (chap. 10), un cas parmi mes patients, s'identifia, au cours d'une séance d'hypnose, à des dinosaures ou des reptiliens d'une autre ère et assista à l'écrasement au sol d'un ovni, quelques dizaines d'années avant notre époque, alors que les extraterrestres subissaient une agression due à la peur de la part des humains. Un autre kidnappé, un jeune Brésilien, découvrit que les rencontres qu'il faisait l'aidaient à s'identifier à des mythes et à des entités spirituelles de son propre folklore d'où il avait été coupé par le travail intellectuel et scientifique de style occidental auquel il s'était soumis.

7. Un aspect très important de cette espèce d'expérience transpersonnelle est le sentiment qu'ont les kidnappés de posséder une double identité, à la fois humaine et extraterrestre. Grâce à leur nature extraterrestre, ils se découvrent en train de faire des choses que les « autres » extraterrestres leur avaient faites, à eux et à d'autres êtres humains, comme scruter le mental ou même procéder à des expérimentations de reproduction. L'identité extraterrestre semble être reliée à l'âme de l'être humain, et une des tâches auxquelles le kidnappé se voit confronté est de parvenir à intégrer ces deux faces de son identité, intégration qui peut prendre le caractère d'une « ré-humanisation ».

8. Revivre une expérience d'enlèvement conduit toujours les kidnappés à s'ouvrir à d'autres réalités dépassant le seuil de notre espace-temps pour atteindre des royaumes

dont les descriptions varient mais où l'on entend souvent le mot « voile » ou tout autre terme signifiant la barrière qui les avait retenus enfermés dans une « boîte », ou dans une conscience limitée au monde purement physique. Lorsqu'on les questionne sur ces expériences, les kidnappés ont du mal à trouver les mots exacts pour exprimer ce qui est arrivé et décrire l'« effondrement » de notre espace-temps, l'inadéquation de cette notion même et la possibilité de se trouver dans de multiples temps et de multiples endroits au même moment.

Comme résultat de toutes ces expériences, les kidnappés font la découverte d'une signification nouvelle et différente de leur place dans la grande structure cosmique, place généralement plus modeste, mais en harmonie avec la Terre et tous ses systèmes vivants. Des sentiments de crainte, de respect pour les mystères de la nature, et un sens plus élevé du sacré devant le monde et le merveilleux se partagent alors le cœur et l'esprit du kidnappé en même temps qu'une infinie tristesse devant la crise écologique planétaire, apparemment sans espoir. Un des cas analysés par John Carpenter réfère à une femme qui parlait d'elle-même comme d'une « enfant de l'univers » après avoir ranimé des souvenirs d'enlèvement. La signification et les implications de telles transformations de la conscience pour un possible avenir de l'humain seront discutées plus en détail dans les exemples qui vont suivre ainsi que dans le chapitre de conclusion.

Les treize cas présentés dans ce livre - huit hommes et cinq femmes - ont été sélectionnés à partir de soixante-seize patients que j'ai interrogés sur la base des critères suivants :

1. Leurs récits, bien que parfois complexes, me semblaient suffisamment clairs pour autoriser une narration cohérente.

2. Chaque cas illustre assez bien un ou plusieurs aspects importants du phénomène d'enlèvement.

3. Chaque personne a émis le souhait que son histoire soit publiée, parfois de façon anonyme.

4. J'ai très bien connu ces personnes. Mais il y a des kidnappés que j'ai connus sur une plus longue période et de manière beaucoup plus approfondie. Si j'ai préféré ne pas parler de leurs cas ici, c'est parce que je ne serais guère parvenu à rendre justice à la richesse de leurs expériences avec mes pauvres moyens littéraires.

La partie où le lecteur trouvera l'analyse des cas annoncés reflète généralement un souci de progression depuis le plus simple récit jusqu'à la narration complexe et multidimensionnelle. Le dernier cas met l'accent sur ce que les phénomènes d'enlèvement peuvent offrir comme implications dans le domaine d'un changement possible de nos institutions et de nos existences en tant qu'êtres humains.

OceanofPDF.com

3

Vous vous souviendrez quand cela deviendra nécessaire

Ed a environ quarante-cinq ans et travaille comme technicien dans une entreprise d'électronique du Massachusetts ; il est marié à Lynn qui est écrivain et partage avec elle un intérêt pour les sciences et les techniques modernes. Un jour de l'été 1989, Ed et Lynn se promenaient dans les environs d'Ogunquit, dans l'État du Maine, et plus particulièrement le long de Marginal Way, un sentier à flanc de coteau qui borde le rivage déchiqueté sur plusieurs kilomètres. Soudain, Ed se sentit tendu, maussade, avec l'envie de s'isoler. Il se mit ensuite à transpirer et, inquiet, saisit vigoureusement la main de Lynn. Il ne comprenait pas pourquoi cette bouffée d'angoisse lui fondait dessus. C'était un adepte de la méditation et, à ce titre d'ailleurs, Ed est persuadé que cela l'a beaucoup aidé par la suite à faire remonter d'importants souvenirs. Ed avait aussi vécu dans l'enfance quelques frayeurs qui sont probablement à relier avec des phénomènes d'enlèvement. On abordera ces problèmes un peu plus loin, au moment où il sera question des séances d'hypnose. Depuis sa prime jeunesse, Ed a toujours eu très peur des cabinets médicaux et des opérations - « et tout ce qui s'y rapporte » - même avant d'être opéré des amygdales, vers l'âge de neuf ans.

Un autre jour, en bordure de mer, peut-être une semaine après sa promenade à Ogunquit et à la suite d'une journée de repos, raconte-t-il, « ça m'est revenu ». Ed commença à se souvenir d'une expérience au cours de l'été 1961 alors qu'il était au collège. Pendant les mois qui suivirent, beaucoup de détails lui revinrent en mémoire à travers ce qu'il appelait des « flash-back » (littéralement, des « retours en arrière »). Ed s'intéressait déjà à ce qu'il nomme « l'intelligence extraterrestre ». Le résultat de ces rappels de souvenirs fut qu'il se plongea dans l'étude des phénomènes ovnis et assista à une conférence donnée dans le New Hampshire par le MUFON (Mutual UFO Network = Réseau mutuel sur l'étude des ovnis, où des citoyens ordinaires rassemblent leurs observations). Plusieurs personnes qu'il rencontra à cette occasion lui suggérèrent de prendre contact avec moi, et c'est ainsi qu'il téléphona à mon bureau en juillet 1992. Depuis lors, j'ai eu l'opportunité d'interroger longuement Ed et Lynn et d'hypnotiser Ed dans le but d'obtenir davantage de détails sur son expérience du temps du collège. Lui et sa femme ont également participé à mes réunions de groupe.

Le cas d'Ed est important pour deux raisons principales. La première est que la période où son expérience, ainsi que sa remémorisation, a eu lieu, indique un processus extrêmement puissant et structuré d'information d'abord reçue, puis stockée, ensuite ramenée à la mémoire consciente et enfin intégrée. La deuxième raison est que le récit que Ed a pu faire en étant plongé dans une sorte de transe semble être, comparativement à ce que l'on sait des phénomènes d'enlèvement, beaucoup plus plausible que le compte rendu qu'il pouvait fournir d'après ses souvenirs conscients. Cela plaide bien sûr en faveur de l'hypnose qui serait ainsi un moyen véritablement efficace pour faire revenir à la surface des souvenirs signifiants de kidnapping et collant à la réalité

(quelle que soit la source de ces expériences qu'il nous sera donné par la suite de définir), et suggère l'idée que l'hypnose, du moins dans les cas d'enlèvement extraterrestre, se révèle être un outil plus clarifiant qu'embrouillant.

Venons-en à l'histoire du jeune Ed et de son enlèvement tel qu'il s'en est souvenu lors de notre première entrevue, le 23 juillet 1992. Cet exposé sera suivi d'informations complémentaires riches et détaillées qu'il aura livrées sous hypnose le 8 octobre, ce qui ajoute du sens et de la cohérence à son premier récit comme au reste de son existence. Ed a également quelques souvenirs, un peu moins clairs, de ses premières rencontres durant l'enfance.

En juillet 1961, il partit avec son ami Bob Baxter et les parents de ce dernier faire une excursion le long de la côte du Maine. Une nuit où il était tombé un épais brouillard, ils s'arrêtèrent sur la côte sauvage ; Ed ne se souvient pas de l'endroit exact, si ce n'est qu'il se trouvait au nord de Portland. Les Baxter s'installèrent dans une cabane tandis que les garçons dormaient dans la voiture garée non loin, les deux sièges avant ayant été baissés pour former une couchette. Le véhicule se trouvait à une centaine de mètres de la mer. Ed et Bos trouvaient cela « hyper excitant » et « spéculaient sur les grandes rencontres qu'ils allaient faire sur la plage ». Ed pense qu'il était déjà endormi lorsque, dit-il, « la première chose dont je me souvienne est que je me trouvais au-dessus d'un précipice » dans une espèce de « cosse » retenue au-dessus par quelque chose « qui ressemblait à une bulle de verre ». Il était tout nu dans ce petit habitacle aux murs incurvés et translucides. À l'intérieur, il faisait chaud et on se sentait en sécurité, mais Ed pouvait voir les embardées que son esquif faisait et « entendre au-dehors le vent souffler par rafales ». Il croit même avoir perçu des bribes de musique

classique légère et mélodieuse provenant probablement des maisons alentour. Il ne fait aucun doute pour Ed que tout cela est réellement arrivé, même s'il qualifie son expérience d'aventure « au-delà du langage ».

Dans la bulle se trouvait un autre personnage : une créature féminine toute menue avec de longs cheveux fins et raides d'un blond argenté. Même en ne parvenant pas à se souvenir d'expériences d'enlèvement antérieur, la créature « avait des traits qui lui étaient familiers », et Ed retrouva de vagues réminiscences « extrêmement sinistres » concernant « quelque chose à ce moment-là » qui lui venait de l'enfance. L'entité femelle possédait une toute petite bouche et un nez minuscule, d'immenses yeux sombres à l'éclat intense, et « une espèce de tête de forme triangulaire » pourvue d'un front « qui n'en finissait plus ». « J'étais mal à l'aise chaque fois qu'elle me regardait parce que je sentais qu'elle lisait tout dans mes pensées. » Il la jugea « étrange au point d'en devenir séduisante » et eut la sensation d'être « un peu conscient ». L'entité, qui devait probablement recevoir tous ces messages, « lui tendit une sorte de couverture ou de grande sortie de bain ou quelque chose du même genre ». Elle semblait deviner toutes ses pensées sans qu'il ait besoin de prononcer la moindre parole, prenant soin, par exemple, de rassurer Ed, en lui faisant comprendre qu'ils étaient en sécurité et qu'ils n'allaient pas s'écraser sur les rochers au-dessous d'eux. Ed éprouva une excitation sexuelle, et la créature était « réceptive » à son excitation. Bien que son esprit restât flou quant à ce qui se passa ensuite, Ed affirma : « Nous fîmes l'amour. » Selon Ed, cet acte était comparable à celui des humains entre eux avec « mille caresses au niveau de la poitrine », pénétration et participation active des deux partenaires. Il est intéressant de noter que, bien que Ed fût alors puceau, il ne se souvint pas de cet épisode et arriva toujours comme un

puceau quelque temps après à sa première expérience sexuelle.

Après l'acte sexuel, que Ed qualifia de « formidable » et de « génial », il sentit que l'entité féminine voulait en arriver au fait en sortant « un gros agenda » : « Vous savez cela, on s'occupe d'abord des besoins les plus urgents, et puis on passe à la leçon. » Son attitude d'ailleurs correspondait tout à fait à : « Eh bien maintenant, passons aux choses sérieuses... exactement comme un prof. Vous accaparez d'entrée de jeu l'attention de vos élèves en leur racontant une bonne blague, juste pour les faire taire, exciter leur curiosité ; c'est une façon de les amener à [...]. C'est alors qu'elle commença à m'expliquer des choses. » Ed voulut prendre des notes afin de s'en souvenir plus tard, mais elle l'en empêcha et : « [...] Elle se contenta de me rendre réceptif à ce qu'elle disait, comme si l'information passait directement de son esprit au mien. » En constatant qu'il se sentait quelque peu frustré, elle le rassura : « Vous vous en souviendrez quand cela deviendra nécessaire. »

Au cours de notre entrevue, Ed arriva à se rappeler que le contenu du message que l'entité femelle lui avait communiqué était assez rudimentaire, mais il se souvint très bien d'être resté « abasourdi » et « bouche bée ». Il avait été élevé dans la tradition catholique romaine, avait assidûment suivi le catéchisme, et rien ne l'avait préparé à recevoir des messages d'une telle portée spirituelle et cosmique. D'une certaine manière, les extraterrestres lui avaient ouvert la conscience. « Elle me ficela dans mes émotions et à un moment donné de notre rencontre, peut-être celui des caresses, ou bien de l'acte sexuel, ou encore à l'instant de l'orgasme, pour procéder en quelque sorte soit à une évaluation de ma typographie émotionnelle et mentale, soit à une acceptation de ma part de

continuer et de passer à la phase deux, elle me regarda et dit : “ Alors, vous vous sentez prêt pour passer à l’étape suivante ? ” »

Certaines informations concernaient « la façon dont l’humanité se conduit en termes de politique internationale, d’écologie, de violence, de ressources alimentaires, etc. Et elle continua à m’expliquer que les lois de l’univers fonctionnaient comme ça, en laissant planer la probabilité qu’en perdurant dans la mauvaise voie, l’humanité sait ce qu’elle encourt inévitablement. Les lois sont ainsi et les humains ne font que des bêtises, alors forcément, bang ! Vous savez, c’est inévitable ». Le père de Ed était mécanicien dans une grosse entreprise commerciale de la Nouvelle-Angleterre et l’idée de Ed, inculquée par les « valeurs familiales », était de devenir technicien à son tour ; aussi étudia-t-il l’électronique et aida-t-il ainsi son pays à « damer le pion à ces sacrés communistes… Fallait développer la technologie en prenant de vitesse les cocos avant qu’ils puissent en faire autant et nous anéantir ».

Bien que l’information dispensée par l’entité fût pour une bonne part nouvelle pour Ed, « cela avait un sens » malgré tout. En effet, Ed posait « un regard scientifique sur les choses », et cette entité « expliquait les choses en termes logiques, scientifiques… employant et détaillant une série de concepts reliés les uns aux autres qui exprimaient les lois de l’univers. Et vous le savez parfaitement, vous, les petits génies de cette planète, que c’est ainsi que les choses se déroulent lorsque vous faites ceci ou cela, et que vous n’hésitez pas à risquer de rompre finalement l’équilibre et l’harmonie, ce qui arrivera fatalement tôt ou tard. Et moi, je me trouvais là, oh ! mon Dieu ! On aurait dit qu’elle m’offrait cette chance, ce mécanisme de sauvegarde qui consistait à bien ancrer cela au

plus profond de moi-même… Et j'étais assis là, voyez-vous, comme, oh ! Seigneur, comme si le ciel m'était tombé sur la tête… avec cette angoisse terrible à propos de l'humanité et de la voie qu'elle suivait vers… une catastrophe mondiale ».

Ed fut informé de la nature hautement destructrice de la voie que nous suivions, et qui menaçait tout autant la « planète des humanoïdes ». Ed sent bien à présent que sa psyché est désormais et pour toujours transformée par cette rencontre. « De quelle manière ? Elle me dit que si j'y consentais, mes émotions, mes connaissances et l'ensemble de mes perceptions seraient peu à peu modifiés, et que mon mode de fonctionnement intérieur deviendrait légèrement différent. L'analogie la plus juste que je puisse faire serait de dire que dans un ordinateur, quelques éléments du disque dur et quelques autres du logiciel vont être changés ; aussi, lorsque vous commencez à travailler dessus, vous ne vous apercevez pas tout de suite de ces transformations, mais tout à coup, à la faveur de telle ou telle opération, vous vous dites : " Tiens, ça ne donne pas la même chose que d'habitude… En tout cas, les opérations s'effectuent plus rapidement. Mon ordinateur semble avoir de meilleures capacités. " » L'entité assura également Ed qu'il ne serait plus importuné par des incursions extraterrestres traumatisantes. « Elle sentait que j'étais conscient d'avoir vécu antérieurement d'autres expériences de ce genre mais avec un type d'extraterrestre négatif et c'est alors qu'elle me dit : " Oui, oui, oui, mais c'est maintenant du passé. Ça ne se reproduira plus. Ils ne pourront plus venir vous ennuyer. " » Elle « fit référence à… son propre peuple, celui des extraterrestres positifs, et parla d'eux comme d'un groupe qui venait d'ailleurs » et « expliqua que l'équipe qui travaillait avec elle était là pour la " soutenir " ».

Après cette rencontre, Ed s'étonna de s'aventurer à faire des déclarations sur des sujets sociaux, politiques et scientifiques d'une manière tout intuitive et quelque peu impulsive ; aussi « les copains n'en revenaient pas et disaient : " Il est un peu bizarre » Tout en n'ayant pas suivi de grandes écoles au sens académique et conventionnel du terme, Ed constata qu'il avait désormais un sens plus développé des sciences physiques et de la chimie modernes : la relativité selon Einstein, la micro et la macro-physique, la courbure de l'espace et les paradoxes au sein des lois scientifiques n'avaient plus de secrets pour iui. Il découvrit aussi qu'il pouvait faire de véritables conférences sur toutes ces questions auprès des plus jeunes dans son collège et on disait de lui : « Ouais, il est doué. » Ces changements devenant de plus en plus flagrants, ses professeurs commencèrent à s'interroger.

Ed avait l'intention de devenir un super-technicien à la gloire de son pays, mais une fois arrivé dans l'école d'ingénieurs, il se retrouva « glacé jusqu'à la moelle » émotionnellement parlant, « irrité, frustré et désespéré ». Au bout d'à peine un semestre, il bifurqua vers un petit collège littéraire où il essaya « de comprendre ce qui crée une civilisation et de quoi se composent la nature ainsi que la structure de la civilisation humaine en particulier ». Il s'intéressa aux « grands mouvements de l'histoire, à Rome, à la Grèce antique, etc. » et à tout ce qu'il nomme « la quête supérieure ».

Même s'il sait qu'il ne fera plus de rencontres, ses expériences du temps de son adolescence lui reviennent en mémoire et il lui arrive souvent d'avoir des flash-back ou des images subites de la crique ou tout autre lieu géographique où ce type d'incident s'était déroulé. Depuis l'âge de vingt ans jusque bien après la trentaine, il fut essentiellement un

solitaire. Il était obnubilé par l'image de femmes blondes et lorsqu'il faisait de la bicyclette, chaque fois qu'il apercevait de loin une femme de taille menue avec de longs cheveux blonds, il se mettait à pédaler comme un dingue pour s'approcher d'elle et la regarder et il pensait : « Bon Dieu, serait-ce elle ? » Mais il était toujours déçu que « ce ne fût pas elle ». Ed tout comme son épouse Lynn avaient des ancêtres nordiques. Ils s'étaient rencontrés au sein d'un organisme culturel où ils étudiaient tous deux la littérature et l'histoire de l'Europe du Nord. Lynn, en le voyant, eut le sentiment « de l'avoir déjà connu ». En plus de leur intérêt commun pour les sciences et la technologie, la nature et les activités de plein air, Lynn possédait de beaux cheveux blonds. Ils vécurent ensemble durant cinq années puis se marièrent vers la fin des années 1970. Le couple, malgré tous ses efforts dans ce sens, n'a pas d'enfant. Ils sont en butte à toutes sortes de problèmes de fertilité, problèmes peut-être liés aux phénomènes d'enlèvement ; toujours est-il que Lynn fit plusieurs fausses couches. Notons que Lynn elle-même connut un épisode de « temps manquant » ainsi que d'autres expériences qui nous font suspecter qu'elle aussi a effectué des rencontres.

Quand j'ai rencontré Ed, il avait des difficultés à trouver sa propre « niche », il se sentait « paumé dans le désert », et se « tapant la tête contre les murs ». Lynn estime que cela a dû contribuer à ce qu'ils n'aient pu à ce jour avoir d'enfants, car « notre énergie était comme suspendue, attendant qu'on lui redonne le courant ».

Ed s'est toujours senti extrêmement proche de la nature, des bois, des arbres et des plantes, et il a même l'impression de pouvoir « parler aux plantes ». Il a le sentiment d'être un « canal relié à la Terre » et éprouve le besoin désespéré de rassembler les bribes éparses de ce qu'il sait, « tel un

bâtisseur » : c'est le défi qu'il s'est lancé à lui-même. Il s'est adonné à la méditation et a étudié la philosophie orientale dans cette lutte acharnée pour trouver sa voie. Lui et sa femme ont le sentiment que cette « traversée du désert », pour Ed, aura été utile et que grâce à toutes ces épreuves il va pouvoir découvrir comment concilier ses engagements écologiques et spirituels et ses aptitudes technologiques et scientifiques.

À la fin de notre première séance de travail, nous discutâmes sur le fait que les expériences de Ed à l'adolescence se produisirent deux mois avant que Betty et Barney vécussent leur fameuse aventure de kidnapping, et Ed exprima, non sans conflit intérieur, son désir de pousser plus avant les recherches dans son passé grâce à l'hypnose, surtout en ce qui concernait les informations données par l'entité femelle dans la capsule suspendue.

Après ce premier rendez-vous dans mon cabinet, Ed sentit monter en lui une certaine inquiétude « au sujet de l'avenir », de l'« éco-instabilité et des menaces qui planent sur notre planète ». Il aspirait à être guidé pour savoir quoi faire et manifestait une grande impatience à poursuivre l'analyse et découvrir « ce qu'elle lui avait révélé ». Il se sentit pénétré d'un grand sens des responsabilités dans le style : « Je ne suis pas comme le neveu de JFK (John Fitzgerald Kennedy) ou un type du même genre... J'ai la terrible intuition que ce qu'elle m'a dit est de la plus haute importance, important pour mon développement personnel - et, j'en ai bien peur, pour celui de la planète elle-même. Ça ne veut pas dire que je joue les messies et que je vais haranguer les foules pour qu'elles me suivent. » Il était déterminé à pousser l'expérience jusqu'au bout pour mettre au jour tout ce qui concernait cette fameuse nuit sur les rivages du Maine, et une autre séance d'hypnose

fut décidée pour le 8 octobre, c'est-à-dire onze semaines plus tard.

Avant d'attaquer la régression proprement dite, Ed et moi avons tenté d'en savoir plus sur cette mystérieuse nuit de juillet, l'emplacement de la voiture par rapport au bord de mer (une centaine de mètres environ et de l'autre côté de la route), la cabane où les parents de Bob s'étaient installés, l'aspect joliment escarpé de la nature environnante où ils allèrent tous passer la nuit (ceci comparé au terrain nettement plus accidenté et vertigineux du promontoire au-dessus duquel s'était tenue l'espèce de capsule extraterrestre.) Je lui ai fait raconter en détail comment les sièges de la voiture avaient été rabattus vers l'arrière pour former deux couchettes pour les garçons ; je le questionnai à nouveau à ce sujet lorsqu'il fut mis sous hypnose. Alors qu'il en était aux préparatifs des deux enfants pour s'endormir cette nuit-là, Ed fit référence aux cauchemars nocturnes qui l'assaillent depuis l'âge de quatre ans et qui le font se réveiller en sursaut, la terreur au ventre, hurlant jusqu'à ce que ses parents interviennent : il est généralement question d'un sentier qu'il doit descendre « vers une prairie sur une sorte de voie de chemin de fer, et c'est alors que les traces de cette voie se perdent dans une nuit profonde éclairée par les seules étoiles ». Durant toute la période où il eut ce type de rêve, il éprouva une « profonde angoisse à la perspective d'aller au lit » et avait une peur panique de rester seul dans sa chambre, sans lumière.

Après un travail de relaxation, j'explorai avec Ed plus précisément les détails des préparatifs de coucher. Il décrivit Mme Baxter s'assurant que les deux enfants étaient confortablement installés et n'auraient pas froid et il se souvint que tandis que lui-même s'était glissé dans un duvet, Bob s'était enroulé dans des couvertures. Il se rappela

également qu'ils avaient discuté de filles (« on est encore puceaux »). Il entend encore le bruit des voitures qui passaient sur la route, revoit le brouillard qui « pénétrait partout », et se souvient qu'il se sentait « un peu mal à l'aise à propos de problèmes ou je ne sais quoi ». Puis il parla d'« une sorte de fourmillement » qui « progressait et pénétrait jusque dans mon cerveau en commençant par la base du cou ». En me racontant ces faits il commença à « sentir la peur lui monter dans les boyaux ».

Ces picotements augmentèrent et Ed dit alors : « Je sens qu'il y a quelque chose autour de la voiture. » Il pense qu'il était déjà endormi mais il n'en est pas tout à fait certain, rêvant peut-être qu'il était « en train de s'ébattre » avec une jolie fille quelque part sur une plage. Mais c'est à ce moment-là qu'il aperçut une ou deux silhouettes à travers la vitre, un « couple de choses d'apparence vaguement humaine mais bigre ! comme ils ont de gros yeux ! En tout cas, ce n'étaient pas des araignées, et pour moi, ce n'était certainement pas un rêve ». Les silhouettes « n'avaient pas l'air d'humains normaux ». Elles avaient d'énormes yeux gris-noir, ou tout noirs, et tellement intenses, et de toutes petites bouches. Et puis des « petits machins à la place des oreilles... À cause de ce satané brouillard, je n'arrive pas à distinguer à quoi vous ressemblez exactement, les mecs, en tout cas, vous êtes des petits malins. Vous connaissez l'art du camouflage ». Ces êtres étaient d'« un type légèrement différent » de ce que Ed avait vu auparavant. La trouille montait en lui au fur et à mesure que notre séance se prolongeait et Ed se souvint d'avoir éprouvé une grande « mortification, comme si quelqu'un allait me sauter sur le paletot sans que je puisse seulement rien foutre pour défendre ma peau ».

Tandis que la sensation de picotement continuait « à la base du crâne », Ed comprit qu'on l'extrayait de la voiture. Il émit un grognement de colère, puis se détendit de nouveau et devint même « heureux », ce qui ne manqua pas de le surprendre. Deux ou trois de ces êtres étaient en train de le regarder et Ed éprouva une sensation de flottement : «Tout mon corps s'est mis à flotter. Je suis en train de voler ! Je vole ! Mais oui, je vole ! Mais pourquoi est-ce que je peux voler ?» À ce stade de la séance, Ed devint plus confus et tenta « de garder le contrôle des événements ». Je l'encourageai à poursuivre sur cette expérience. Il vit alors un brouillard gris tout autour de lui, « la sensation de picotement s'étendant à tout mon crâne », puis il s'aperçut « vaguement que le décor changeait... Et bien au-delà de ce qu'on peut voir à la télévision dans *Cosmos 2000* », remarqua-t-il. « Je garde le contrôle, mais j'essaie de ne pas contrôler les choses. Moi, mon mental, on ne veut pas y aller et en revenir ». Puis il dit : « C'est comme si je me baladais à travers cette structure cellulaire de type atomique, et je la vois, et je la pénètre. C'est ça, j'y pénètre. Je m'enfonce, encore et encore. »

Puis Ed visualisa qu'il « suivait le tunnel du temps » et qu'il « voyageait » littéralement « sans plus aucune référence... » « Je sens qu'il y a un processus qui vous permet de vous transporter - je ressens bien que ça bouge. » Il continua de lutter (« les lois de la rue, c'est de se débattre comme un beau diable ») mais se rendit compte que les lois auxquelles il obéissait ne pouvaient pas s'appliquer, qu'« elles le dépassaient d'une manière ou d'une autre », de sorte qu'il n'avait pas « d'autre choix que de laisser faire les choses » et « les choses se sont produites ».

Et puis Ed a éprouvé une « grande raideur » et s'est senti « perdu quelque part le long du rivage, quelque part en train de

flotter. ». Il se souvient d'avoir entendu le « bruit du ressac » et d'avoir été perplexe quant au fait qu'il « survolait la mer », quelque part le long de la côte, avec de toute évidence à sa disposition « aucun moyen de propulsion », bien qu'il eût « un sentiment amusé de les savoir là » autour de lui. Il savait que les êtres étaient « très gentils », ne se livrant pas à des « manœuvres d'intimidation mentale » ou à des « sévices physiques » sur sa personne, mais : « Finalement, nous gardons le contrôle, merci. » Ed avait l'impression qu'il se déplaçait aussi vite qu'une automobile, peut-être quatre-vingts ou quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure, et il pouvait parfaitement voir en dessous de lui les maisons et les lampadaires, parfois un véhicule circulant ici ou là, la lanterne d'une véranda, ou encore une télévision allumée. Il était embarrassé à l'idée que quelqu'un pourrait le voir. « Bon sang ! Si quelqu'un lève le nez en l'air et aperçoit un type en pyjama en train de planer dans le ciel, j'imagine le tableau !... Pour ça, il y a de quoi être plutôt embêté si jamais ma mère l'apprend. Qu'est-ce qu'elle m'engueulerait ! Seigneur ! "Tu n'as donc pas honte" et patati et patata.»

Ed estima que ces souvenirs revenus à la surface étaient tellement extraordinaires qu'il s'en inquiéta tout haut : « Mais enfin, pensez-vous que je suis en train de raconter des bobards ?

— Je ne sais pas. Et vous, qu'en pensez-vous ? répondis-je.

— Non, je ne crois pas, parce que ça continue d'affluer tout seul et je sens bien, moi, dans mon for intérieur, que je suis sincère, que ce n'est pas moi qui fabrique tout ça. Mais ça ne correspond à rien de connu... C'est plutôt le genre de scénario qu'on propose pour un épisode de *Twilight Zone* (série télévisée de science-fiction connue en France sous le titre *La Quatrième Dimension)...* Je ne vois rien de commun

avec tout ce que j'aurais pu regarder à la télé ou au théâtre. »

Ed vit qu'il s'approchait « du rivage, des vagues qui y déferlaient, et tout ça » et qu'il « voyait une espèce de capsule luminescente en forme de dôme ». Puis : « Je suis attiré en perdant tout contrôle sur mon corps… jusqu'à la base de… quelque part en bas et je sens que j'entre, et j'ignore comment on a fait pour y entrer, mais je me retrouve là. » Évidemment, la chose était physiquement possible puisque l'engin semblait être comme « suspendu là », juste après le précipice au-dessus de la mer. « Je me trouvais en partie près de la roche, et le reste, oui, on dirait que je suis juste au-dessus du gouffre. »

À l'intérieur de la capsule, Ed remarqua que la lumière était d'un bleu argenté. Il sentit dans le même temps que sa vision était limitée et en éprouva de l'irritation. « Je déteste être dans cette situation où je ne contrôle plus rien. Je ne peux pas supporter cela. Je déteste cela, saloperie ! Je hais cette saloperie ! C'est tellement stupide, tellement con, nom de Dieu ! Comment vais-je pouvoir expliquer ça à quelqu'un, hein ? » Il avait mal à la tête, juste au milieu du front, et se troublait, désorienté mentalement et physiquement… « Mon portefeuille est resté à la maison. Je n'ai plus d'idées en ce qui me concerne. » Il eut également une érection et cela le gêna beaucoup : « Cela n'a rien à voir avec mon éducation. »

Il y avait « au moins une demi-douzaine » d'êtres dans la salle qu'il appelait « un amphithéâtre » et « une espèce de théâtre chirurgical » ou encore « une salle d'opération » et « il y avait des lumières blanches tout autour ». Un des êtres semblait se présenter comme le « médecin-chef, le grand patron en place ». Celui-ci « émet d'ailleurs toutes les vibrations qui indiquent que ce serait un être femelle ». Les

autres qu'il désigne comme des « abeilles » ou des « éléments du personnel s'agitent autour pour accomplir les tâches qu'on leur demande ». L'entité femelle avait de longs cheveux argentés et de grands yeux noirs sans pupille ni iris. Elle regardait Ed « avec ces immenses yeux aimants et sensuels qui exsudaient une terrible sexualité, comme une femme mûre et très sage lui envoyant télépathiquement ce message : " Je contrôle la situation. " » Elle portait une longue blouse qui faisait office de vêtement, « ouverte au niveau du cou mais couvrant ses épaules et ses bras ». Il remarqua qu'elle avait une poitrine… « Peut-être qu'un pendentif ou un médaillon pendait à son cou au bout d'une chaîne ou d'un cordon, je ne saurais trop dire. »

L'être femelle « l'appela par la pensée » par son nom et Ed lui demanda : « Comment savez-vous comment je m'appelle ? » ajoutant au passage, «Vous êtes très sexy. » Tandis qu'elle commençait les opérations avec Ed (« elle me fixa intensément »), il comprit qu'elle évitait que lui la regarde. Il essaya de proférer un son mais « rien ne sortit » de sa gorge, et il sentit de nouveau qu'il était « complètement réduit à l'impuissance », exactement comme il l'avait déjà éprouvé tout au début. Puis il « plongea dans un brouillard gris », comme s'il en était tout « enveloppé ». L'être dit à Ed : « Tout va bien, ne vous débattez pas, laissez-vous faire, ne luttez pas. » Il sentait bien qu'il avait très peur : « Elle lisait à livre ouvert dans mon esprit. » Elle dit alors : « Je sais ce qui vous est arrivé lorsque vous étiez plus jeune » et assura Ed « que ces choses ne se reproduiraient plus ». Sa peur régressa un peu et il répondit : « D'une certaine manière, ça ne doit pas être facile pour vous de me persuader que vous êtes là pour mon bien, que je ne suis pas pour vous simplement un rat de laboratoire, un cobaye. » (comme il sentait bien qu'il l'avait été par le passé).

Ed se souvient qu'il a subi une excitation forcée. « Elle investissait mon mental avec toutes sortes d'images érotiques… Elle me plongeait dans un état d'excitation intense ; je ne sais pas comment elle s'y est pris, mais le résultat était là, et fallait voir. » L'être femelle savait que Ed désirait faire l'amour avec elle : « Elle lit dans mes pensées comme à livre ouvert. Il lui suffit de tourner les pages selon son bon plaisir. » Mais avec une « expression joyeuse », elle dit alors à Ed quelque chose comme : « Oui, n'est-ce pas, tu aimerais bien ça, mais ce n'est pas ainsi que cela va se passer. » Elle expliqua en effet qu'ils avaient besoin de son sperme « pour… créer des bébés à part » et « pour travailler à aider les gens de notre planète ». Ed continua à lutter désespérément, bien sûr sans succès, puis il se laissa fléchir et persuader qu'il allait servir à quelque chose qui en valait la peine.

Une espèce de « tube » ou d'« éprouvette » fut placé sur son pénis et il se laissa aller à être « à ce moment-là tout à fait détendu ». Il éprouva presque aussitôt une sensation de frottement ou de friction qui allait en augmentant d'intensité. « C'était très subtil, comme une caresse manuelle. Je suppose que c'était sa main à elle. » Après avoir éjaculé, « l'être femelle me fit savoir : " C'était bon. C'était formidable " », tout cela pour signifier qu'ils en avaient eu « un bon échantillon ». Il avait très chaud et dégoulinait de sueur. Ceci terminait la première phase de l'expérience. Bien qu'il pensât : « Ils m'ont d'abord manipulé pour me mettre en situation d'entendre ce qu'ils attendaient de moi », bientôt lui passa par l'esprit : « D'accord, vous m'avez convaincu que ce que vous faisiez était pour une grande cause que je ne comprends pas tout à fait. » Puis il s'adressa à l'être femelle : « C'est curieux comme on se sent bien avec vous, on sent que vous êtes attentive, aimante, aidante. » Puis il ajouta, impressionné : « Je n'ai encore jamais vécu un truc pareil de toute mon existence. »

À ce moment-là, le décor commença à changer et Ed dit : « C'était comme si je me trouvais dans un autre espace. Avant, ça ressemblait à un amphi de faculté, mais maintenant, tout d'un coup, je me retrouvais dans la capsule aux murs translucides », dont il avait gardé un souvenir conscient avant la séance d'hypnose. Il ne se souvenait pas comment « il avait fait pour parvenir de là-bas à ici ». L'être femelle « veut lui parler » et Ed a des craintes quant à la suite des événements. « Une atmosphère grave régnait. C'est comme lorsqu'un médecin ou un professeur entre et vous annonce qu'il va déclarer des choses importantes... que les choses sérieuses vont commencer... À présent nous pensons que nous pouvons vous révéler certaines choses. » Il remarqua que l'être femelle, « le porte-parole », portait « une tunique argentée qu'on aurait dite faite de métal. Une sorte de matière tricotée ou tissée à la surface chatoyante, et je peux deviner ses seins exquis pointant dessous ». Elle avait un « gentil sourire » et elle « le regardait avec beaucoup d'amour ». Ed sentit que ses yeux et l'intérieur de sa tête « brûlaient et s'affolaient » tandis qu'elle commençait à lui parler et à lui montrer des choses différentes.

Les quarante ou quarante-cinq dernières minutes de notre séance d'hypnose furent consacrées aux remontées de souvenirs concernant l'information qu'il reçut au cours de son enlèvement. Notre dialogue ne rendra pas compte avec une extrême exactitude de la chronologie des pensées et des images.

Le récit d'Ed était parsemé d'images apocalyptiques. L'être lui communiqua par des moyens télépathiques en « termes allégoriques » un message sur « l'instabilité de notre planète tant au niveau écologique que spirituel et émotionnel... Les éruptions volcaniques que l'on constate actuellement en

seraient le symptôme… Cela correspondrait allégoriquement parlant aux incandescences extérieures d'une rage éruptive. Non pas des éjaculations extatiques, mais des éruptions d'angoisse. Soyez prudents. Les vagues de fond de futures éruptions se préparent à tout submerger et à tout engloutir autour de vous ». Ed protesta : « Pourquoi me parlez-vous sous forme allégorique ? Je ne suis pas un poète. »

Mais elle continuÀ son discours implacable : « Des vagues énormes, comme un raz de marée qui déséquilibrerait tout et rendrait instable la Terre plongée dans l'angoisse, pleurante et gémissante devant la stupidité humaine, cause de cette perte de contact avec l'âme profonde de l'existence. » Elle ajouta : « Vous avez une chance, Ed. Vous possédez une sensibilité intérieure. » Il protesta de nouveau : « Mais mes professeurs m'ont toujours fait des reproches sur ma grammaire et mon orthographe. » Mais elle insista : « Vous avez de la sensibilité, Ed. Vous comprenez vite les choses. Vous pouvez très bien parler à la Terre. Et la Terre vous parle. » Il m'affirma qu'en effet, quand il était petit garçon, il se chamaillait souvent avec sa mère parce qu'il adorait aller dans la forêt (ce dont elle le punissait parfois en l'envoyant au lit sans souper et avec une bonne fessée). « Les choses me parlaient, me dit-il, les animaux, les esprits… Je sentais vibrer la Terre. Les courants vitaux de la nature. » Les bagarres avec sa mère se poursuivirent (« Il n'y a que les vauriens qui traînent ainsi dans les bois », avait-elle coutume de lui dire), mais Ed était inflexible.

L'être femelle, dont le nom ressemblait à quelque chose comme « Ohgeeka » ou « Ageeka », se souvint-il, lui rappela toutes les qualités qu'il avait en lui et souligna la responsabilité qui incombait à Ed quant à ses dons et à ses pouvoirs individuels. «Ecoutez la Terre. Ecoutez la Terre, Ed.

Vous pouvez l'entendre. Vous pouvez percevoir l'angoisse des esprits. Vous pouvez entendre les tristes gémissements désespérés des déséquilibres. Cela vous sauvera. Cela vous sauvera... Les choses vont se produire », dit-elle, mais il doit absolument « écouter les esprits », même si on se moque de lui car il ne doit pas se sentir pour autant accablé. « Elle m'envoya un aperçu... elle se brancha sur le bon canal, augmenta le volume. J'entendis des esprits qui criaient ; certains émettaient des sons joyeux. Elle me plongea dans ce bain sonore pas plus de deux secondes : "Tout ça, vous pouvez le voir, l'entendre et le sentir. Les autres pourront penser que vous êtes fou. "» La Terre elle-même, poursuivit l'être, est furieuse de notre stupidité, et « la croûte terrestre va elle-même écraser sa propre vermine » qui ignore comment « travailler avec elle en symbiose harmonieuse ».

Ed demanda à en savoir plus sur la façon dont la Terre allait se débarrasser de ses parasites. « Des convulsions de la Terre, dit-il, comme pour nous virer, nous dégobiller... Ils vont se débarrasser de beaucoup d'entre nous. » Pendant ce temps, l'être ne cessait de dire à Ed qu'il a « un programme plus important », et qu'il doit « écouter la musique de la nature, les sons exquis émis par la nature : " Cette musique vous parlera, offrant l'harmonie à vos émotions, vos intuitions, vos pressentiments. Vous avez le don de pressentiment, d'intuition et d'émotion. " » Ed avait été élevé selon la doctrine catholique romaine et hiérarchique qui dit que « Dieu parle au pape, le pape à ses cardinaux et ses prêtres qui, eux, parlent à son père et à sa mère », aussi réagit-il avec un certain cynisme : « Oui, c'est ça, je vais ouvrir un salon de thé. Me mettre un turban sur la tête. Dix dollars la limonade. » Mais l'être l'arrêta dans ses sarcasmes et insista pour qu'il développe les dons qu'il a reçus au départ.

À ce stade de la séance, Ed se souvint qu'il put effectivement voir les esprits sous la forme de « joyeuses petites créatures qui semblaient jouer et sautiller dans tous les sens ». Je le priai de me les décrire. « On dirait des formes d'énergie… mais d'un genre différent. Ils prennent des aspects et des couleurs variés (il se mit à glousser). » Il trouva « désopilantes » les « contorsions » et toutes les « autres choses amusantes » auxquelles ils se livraient. Je demandai un exemple. « Ils peuvent voleter dans les airs et changer les lois de la nature », ce qui voulait probablement dire qu'ils pouvaient se transformer à vue en ce qui concernait leurs formes. Un des esprits « lui parle ». Il a de longs cheveux argentés et une tête démesurée, bien qu'il n'ait que trente ou cinquante centimètres de haut, comme un « nain minuscule ». L'esprit dit alors : « Tiens, regarde, je vais t'apparaître comme ça pour que tu puisses mieux me voir et communiquer avec moi. Mais sache que je peux très bien ne pas faire ça si je n'en ai pas envie et que je peux prendre une multitude de formes. J'ai adopté cet aspect un peu rigolo pour te rassurer et te donner l'envie de parler avec moi, parce que je connais les types de créature qui vous font peur, comme par exemple les araignées ou plus particulièrement les serpents. C'est pourquoi je me suis transformé comme tu me vois ! »

Puis Ed se rendit compte qu'en un sens lui, comme tous les autres humains, « possédait le pouvoir de transformer les lois de la nature à condition d'atteindre certaines parties intérieures de l'être profond, qui l'effrayaient ». Je lui demandai ce qui l'effrayait tellement : « Oh ! doux Jésus, c'est le fait d'avoir ce pouvoir entre les mains et de l'utiliser à mauvais escient… »

« Vous avez raison, Ed. Vous avez parfaitement raison, Ed », répliqua l'être femelle. Ed relate encore ce message de l'être :

«Vous avez appris comment l'utiliser, quand l'utiliser et où l'utiliser, et c'est cela ou bien être balayé ! Et ils vous étiquetteront et se débarrasseront de vous, comme ça, sans hésiter. Et ils diront à vos parents : " Pauvre Ed, il promettait tellement mais voilà... et Mme M. (sa mère) aura beaucoup de chagrin. " » « Elle m'ancrait cela dans la tête. Et les autorités diront : " On a dû s'en défaire... " » L'être parla encore à Ed de son devoir de cultiver son esprit, l'avertissant, par exemple, du danger qu'il y avait à poursuivre des études scientifiques dans le style académique et orthodoxe qui avait cours à notre époque, et ce aux dépens de ses propres ressources intuitives : « Le fait de cultiver votre esprit de manière rationnelle et traditionnelle finira par étouffer toutes ces autres choses que vous avez perçues et qui représentent vos possibilités infinies », dit-elle.

Je demandai à Ed de me préciser ce qu'on lui avait dit et montré à propos justement de ces possibilités. Il parla de « comprendre de quoi sont faites les lois de l'univers » et « d'un quelque chose concernant la naissance de l'univers ». Encore une fois, elle le mit en garde contre tout mauvais usage de ses facultés de compréhension : « Désormais, vous pouvez voir le danger que court la planète », lui dit-elle. À ce stade de notre séance, Ed « se trouva bloqué et ne vit plus rien ». Je lui demandai ce qu'il avait perçu de la naissance de l'univers.

« Une incroyable lumière blanche et aveuglante qui brûle tout.

— C'est ce qu'elle vous a montré ?

— Oui.

— Selon vous, cela ressemblait à quoi ?

— C'était trop. Comment dire, un sacré merdier. Il y a un passage dans la dixième symphonie de Mahler. C'est un peu ça, ça démarre et voilà. Comme la naissance d'une galaxie.

Oui, c'est ça, c'est vraiment ça, pas de doute. Mais elle m'a dit : " Je ne veux pas que vous en voyiez trop. Vous devez savoir. Vous devez proférer des paroles de sagesse lorsque vous vous exprimerez à ce sujet, et savoir où et quand il est à propos d'en parler. Il y aura des gens qui chercheront à utiliser votre cerveau pour des buts idiots. " »

Je le ramenai tout doucement vers ses visions concernant l'angoisse des esprits. En dehors du « jeu innocent avec la nature auquel nous sommes supposés nous livrer », Ed se souvint d'avoir perçu « des formes tordues d'entités et d'esprits à cause des méfaits des hommes qui atteignent aussi bien lui-même, que tout un chacun et que Mère Nature ». Il vit « des formes grotesques... Horribles. Il y avait des formes sombres, grises, méchantes qu'ils tentaient de soigner et de rééquilibrer. (Pour ces esprits guérisseurs), il fallait faire beaucoup d'efforts pour empêcher les autres esprits malins et malades de proliférer quantitativement et de grandir en perversité ». L'entité femelle continua : « Vous êtes tous tordus, et vous augmentez en méchanceté en essayant de [...]. Nous essayons de les garder sous contrôle et de réajuster les choses. Vous voyez combien vous pouvez être mauvais et déformés, Ed. Ces masses sont grises, elles sont horribles. Vous voyez, Ed, comme ces formes énergétiques sont belles et joyeuses, et comme elles sont saines, eh bien, elles existent elles aussi ici. »

Ed parla encore de la communication qu'il reçut à propos des conséquences de notre « pillage en règle de notre planète ». Les formes malignes et destructrices ont été créées par le déséquilibre de « la psyché humaine collective... Ces choses gris sombre qui s'infiltrent partout et détruisent tout sur leur passage, elles foutent tout en l'air, écrasant tout, ramenant tout à leurs propres dimensions ». Je lui demandai ce qui,

finalement, en résulterait. « Ces formes suivent leur course jusqu'à ce qu'elles aient craché toute leur énergie négative et retournent à leur état normal et heureux. Il faut qu'elles éjectent ça de leur système, comme on enlève du pus d'une plaie. Sinon ça ne guérit pas. »

Je lui demandai ce qu'il fallait faire, ce qu'on lui avait demandé de faire. Il répondit personnellement, selon ce qu'on lui avait dit à propos de sa propre survie face aux « changements cataclysmiques de la Terre » qui allaient se produire : « Elle me dit, en me montrant que j'ai entre les mains les outils de ma survie, que je possède cette autre dimension ; j'ai le choix d'écouter ou de ne pas écouter… Je dois écouter mon moi profond, quelque chose qui se trouve au plus profond de moi-même, et écouter la Terre. » Ed se rendit compte que sa conjointe, Lynn, a tout de suite su intuitivement ce que l'être lui communiquait et que cela « ne la troublait pas le moins du monde ». Je demandai si l'entité femelle de la capsule savait que Lynn entrerait dans sa vie. « Oui, elle le savait », répondit-il. « Elle me rendit sensible à la vibration émise par certaines choses non dites », et elle lui fit comprendre que sa tâche ainsi que celle de Lynn seraient « d'enseigner aux êtres humains qui voulaient bien écouter… Il y a ceux qui veulent écouter avant que les choses n'arrivent afin de s'y préparer ».

Je lui demandai s'il avait reçu une quelconque information sur ce qu'il était encore possible de faire pour éviter la catastrophe. « Non, non, non, dit-il. Nous ne sommes pas assez nombreux. Trop peu de gens veulent écouter, mais ceux qui le veulent bien et qui sauront travailler selon les lois de la nature, survivront pour enseigner aux autres de l'autre côté qui alors écouteront et diront : " Oh, mince alors, si on avait su. " » Je lui demandai de m'éclairer sur la signification qu'il

mettait sur le mot « cataclysme », et s'il l'entendait dans un sens littéral, physique ou bien métaphorique. Il répondit qu'il y aurait « une série de convulsions géologiques et météorologiques». Trouvant cela un peu déprimant, je lui demandai comment cette information à propos des esprits pourrait l'aider lui, ou toute autre personne, à survivre. Sans hésiter il répondit que « les esprits de la Terre » organiseraient « des havres de sauvegarde » pour ceux qui devront survivre. Je lui fis remarquer que j'ignorais si cela était bien utile dans la mesure où tout serait détruit. Il répondit qu'il s'agissait d'une reconstruction - et pas uniquement d'une destruction -, un réajustement de l'équilibre, et il répéta que « les humains doivent apprendre comment travailler sur cette planète en accord avec les lois de la nature et non plus en pillant cette Terre », comment « utiliser les ressources terrestres de la manière qui convient ». Alors seulement, « la Terre retrouvera d'elle-même son harmonie ».

Je demeurai perplexe quant à l'interprétation littérale qu'il fallait donner à toutes ces informations et notamment en ce qui concernait la nature (spirituelle ou physique ?) de la catastrophe en question. Ed éprouvait des difficultés à saisir pourquoi j'étais dans une certaine confusion et il me dit : « Une personne doit se rééquilibrer spirituellement. Je dois moi-même me rééquilibrer spirituellement si je veux recevoir ces messages. Lorsque j'entends ces messages, j'apprends d'une manière physique où je dois aller travailler, dans ces lieux de la planète qui demeurent sacrés et accessibles. » À ce point de notre séance, nous éprouvâmes tous deux de la fatigue et convînmes de nous en tenir là pour cette fois.

Après son retour à l'état conscient éveillé, Ed fit remarquer que cette information a toujours été devant ses yeux « comme sur une page », mais qu'il dut « se l'imprimer dans la tête… » :

« Elle la gardait avec elle à mon intention et ce en permanence », mais « j'avais la trouille d'y jeter un œil ». Ed fut très troublé par ce qu'il m'avait révélé et exprima son inquiétude devant la traduction de cette « incursion dans leur dimension », c'est-à-dire de ses connaissances et de son anxiété devant l'écroulement imminent des systèmes de vie de la planète, en termes compréhensibles pour un public plus vaste. Il s'estime lui-même quelqu'un de « très ordinaire » mais bénéficiant d'une information extraordinaire. « C'est comme essayer de devenir Superman ou Clark Kent. Il vous est impossible de vous balader tout le temps avec votre cape et vos collants. Vous devez devenir une sorte de Clark Kent. »

« L'amour, voilà la clé, dira Ed, amour et compassion pour la Terre ou les êtres de la Terre, qu'ils soient incarnés corporellement ou qu'ils demeurent invisibles à nos yeux - mais pas l'amour au sens trivial, non, un amour au sens le plus profond du terme. » Ed et Lynn comprennent à présent pourquoi l'être femelle « mit la pédale douce » sur la résurgence de ses souvenirs et sur ses velléités de parler de ses expériences. « S'il était revenu et... avait commencé à raconter » tout ce qu'il savait des lois de la nature, « il aurait fait figure de bombe de l'an 2000 et aurait été éliminé ». Il se demande cependant encore comment se rendre utile. « Qui va bien pouvoir croire un... technicien tranquille... ? »

Ed n'a pas vécu d'une manière trop traumatique ses expériences de rencontre extraterrestre et ses remémorisations les concernant. « Je ne ressens pas ce qui m'est arrivé comme quelque chose de tellement traumatisant, comme c'est souvent le cas pour d'autres gens de mon groupe de kidnappés (il avait assisté à mes réunions de groupe avec d'autres kidnappés quelques semaines auparavant) qui avaient servi de souris de laboratoire. » Il éprouvait plutôt la

sensation qu' « un gros nuage, un rideau s'était immiscé entre lui et sa conscience ». Nous devisâmes encore longuement sur ce qu'il serait bon de faire pour « passer à l'action de manière responsable », selon l'expression de Lynn. Une autre étape importante que nous convînmes de franchir ensemble était d'avoir de fructueux échanges avec d'autres kidnappés afin de partager l'information et de définir les constantes qui s'appliquaient à leurs cas, dont le nombre augmentait régulièrement.

OceanofPDF.com

Commentaire

Même si cela est assez courant pour un kidnappé en travail avec moi de ramener au jour le récit d'une seule expérience majeure, il est intéressant de noter que celle de Ed se produisit alors qu'il était adolescent et qu'il ne s'en souvint qu'aux alentours de la quarantaine. Les forces qui président à l'engrangement de l'information, son stockage puis sa remémorisation demeurent un des mystères principaux du phénomène d'enlèvement extraterrestre. Comme nous venons de le voir, l'enlèvement de l'adolescent Ed semble avoir influencé sa psyché avec une grande subtilité tout au long de son existence, le transformant quelque peu, le rendant peut-être davantage intuitif et en harmonie avec la nature que la majorité de ses contemporains. Pourtant, nous ignorons où est la cause et où est l'effet, autrement dit si son ouverture de conscience l'avait prédisposé à être choisi comme victime d'un rapt, quelles qu'en furent les modalités, ou si c'est l'inverse. Nous ne comprenons pas non plus très bien pourquoi tout à coup les souvenirs de cette période passée devraient rejaillir à la surface. Malgré tout, il semblerait qu'en tant qu'homme mûr, il soit en meilleure position pour mettre à profit ses connaissances concernant les besoins de la Terre et pour intégrer ces informations (reliées à un phénomène d'enlèvement) à ses ressources psychologiques et à ses talents professionnels. En tout cas, il n'est pas évident que Ed et Lynn sachent quoi faire de tout cela.

Le prélèvement forcé de sperme en vue d'un programme de fécondation dont on ne saisit pas encore très bien les données est caractéristique du processus d'enlèvement lorsque celui-ci s'exerce à l'encontre d'un humain de sexe mâle. L'information sur une catastrophe écologique accompagnée de puissantes

images apocalyptiques est également un facteur commun aux messages transmis par les extraterrestres à leurs sujets humains. Ce qu'il y a de moins ordinaire dans l'histoire de Ed est l'abondance de détails qu'il a donnée pour une seule de ces expériences, et le fait qu'il reçut cette information pour la première fois en 1961, c'est-à-dire deux mois avant l'affaire Barney et Betty Hill, qui eut lieu en septembre de la même année. Beaucoup d'éléments parmi ceux que Ed nous a apportés concernant ce qu'il a vu ou entendu sur l'écroulement des systèmes vitaux planétaires et des violations des lois de la nature par les humains sont en fait bien connus, du moins d'un point de vue écologique. Des ouvrages célèbres comme celui de Donella Meadow, *Beyond the Limits of Growth (Au-delà des limites de la croissance) (Meadows* 1992) expriment clairement les conséquences, sinon les causes, de notre destruction progressive et permanente de l'environnement. Ce qu'il y a de remarquable ici est cette puissance de l'information pour quelqu'un comme Ed. Son enseignement n'a pas été seulement intellectuel. Les réalités auxquelles il a eu accès grâce à cette entité féminine, à savoir le danger de catastrophe écologique et spirituelle comme résultat du déséquilibre entre la nature et les agissements des humains, furent ressenties au cœur même de ses fibres les plus profondes. Comme il le dit lui-même, tout son être, tous ses « sens de perception » furent transformés par cette rencontre.

J'ignore également de quelle manière prendre en considération (dois-je le faire de manière littérale ?) les visions apocalyptiques qu'Ed a reçues. Elles possèdent, en effet, les qualités des visions prophétiques traditionnelles et, comme elles, avertissent d'un désastre possible et de la nécessité de procéder à des changements fondamentaux. Il m'est difficile de dire si ces prédictions sont concrètes ou de simples appels

à l'action et à l'évolution. Que Ed ait pris ces informations suffisamment au sérieux pour changer sa propre existence et oser communiquer à ceux qui veulent bien écouter ce qu'il avait lui-même appris, voilà en revanche ce qui est sûr.

Les rencontres directes que fit Ed, au cours de son enlèvement, avec des esprits aux formes mouvantes mais qui finissent par se stabiliser sont en elles-mêmes intéressantes comme le sont les créations, ou actualisations, de forces émotionnelles négatives sous la forme d'esprits malins ou démoniaques. Le monde occidental et sa philosophie ne laissent pas de place à de telles entités, ayant plutôt tendance à les considérer comme des produits de l'imagination ou des projections du psychisme, bien qu'elles participent de la croyance de beaucoup d'autres cultures du globe qui leur reconnaissent une existence. Par exemple, au cours d'un congrès en Inde en avril 1992 auquel j'assistais en compagnie d'un petit groupe de professionnels invités à discuter avec des personnalités tibétaines de phénomènes d'enlèvement, les lamas parlèrent des extraterrestres comme d'esprits qui étaient très ennuyés des invasions et des destructions que nous faisions subir à notre environnement parce qu'ils l'habitent eux aussi. Un physicien tibétain expliqua que le résultat de notre ignorance, de notre attachement à la matérialité et de nos agressions permanentes, visibles dans la désacralisation de la planète, est que ces esprits se trouvent dérangés et irrités et qu'ils causent de ce fait « des troubles négatifs ». Une personnalité spirituelle de la délégation tibétaine voyait aussi les extraterrestres comme des esprits qui sont tellement perturbés par les destructions commises par les humains dans les royaumes qu'ils habitent qu'ils ont été obligés de venir parmi nous pour réclamer notre compassion et notre évolution.

Disons un dernier mot sur l'utilisation de l'hypnose dans le cas d'Ed. Avant ma première entrevue avec lui, Ed s'était spontanément souvenu d'un grand nombre de faits concernant son enlèvement lorsqu'il était adolescent. Mais avant la régression hypnotique, sa mémoire consciente avait tendance à simplifier les données de son expérience et, de manière plus significative encore, à arranger le récit pour qu'il réponde davantage aux idéaux, aux désirs et à l'image que se faisait de lui-même un jeune garçon, ce qui était moins le cas lors de nos séances dans ce qu'il parvenait péniblement à faire revenir à la surface. Beaucoup de détails embarrassants à propos de son impuissance à lutter, de son manque total de contrôle, ne pouvaient lui revenir que sous hypnose. En particulier, cet épisode où il fut prélevé sur lui, par la force et de façon humiliante (parce que l'entité ne le quittait pas du regard), un échantillon de sperme après qu'il eut connu l'extase avec cette même entité féminine tellement experte et coopérative. Ce second scénario, nettement plus troublant, est d'ailleurs plus typique des enlèvements d'humains mâles et donc beaucoup plus crédible.

Toute cette étude suggère l'idée, du moins dans le cas de Ed, que l'information retrouvée aussi laborieusement sous hypnose est plus crédible et plus sûre que le compte rendu spontané et conscient, ce dernier semblant avoir été quelque peu ajusté (inconsciemment) aux désirs et à l'estime de soi du Ed de cette époque-là. Il existe d'autres détails obtenus durant la séance d'hypnose et qui ont trait soit au « voyage » vers le vaisseau spatial, soit au nombre d'êtres à bord (il est davantage question d'un chef femelle et son « équipe » que d'une seule « femme » extraterrestre), soit aux deux salles (un genre de salle d'opération et la capsule où a eu lieu le « cours ») et non pas uniquement à la capsule de la rencontre ; ces détails ajoutés à la grande quantité d'informations transmise

par l’entité féminine rendent en effet le récit obtenu sous hypnose beaucoup plus crédible, ou du moins plus en accord avec ceux des autres kidnappés.

OceanofPDF.com

4

« Personnellement, je ne crois pas aux ovnis »

Sheila N. avait quarante-quatre ans et travaillait comme assistante sociale lorsqu'un psychiatre de l'hôpital où elle avait fait son internat peu de temps auparavant l'encouragea à prendre contact avec moi au cours de l'été 1992. Elle cherchait quelqu'un qui pût la réconforter et l'aider à comprendre le stress qui accompagnait ces « rêves électriques » qui avaient commencé à la hanter il y avait un peu plus de huit ans déjà, c'est-à-dire après le décès de sa mère. Le psychiatre que Sheila voyait régulièrement depuis sept ans lui suggéra de venir me consulter, mais ce fut celui qui travaillait à l'hôpital qui eut cette idée car il connaissait et appréciait mes travaux. Le cas de Sheila illustre quelques-uns des aspects que les psychiatres et autres psychothérapeutes rencontrent quand ils sont amenés à soigner des kidnappés de l'espace.

Sheila avait été très proche de sa mère ; aussi la mort de celle-ci ainsi que les sept journées d'hospitalisation qui l'avaient précédée en janvier 1984 lui furent-elles un choc violent. La mère de Sheila avait eu une attaque cardiaque cinq années plus tôt et, en 1984, elle entra à l'hôpital pour subir une opération visant à déboucher l'artère coronaire. Au début, tout se passa très bien, mais une hémorragie cérébrale se produisit, qui entraîna quelques jours plus tard le décès de la

malade. Sheila fut incapable de décider s'il y eut jamais un lien entre l'intervention proprement dite et l'issue fatale comme résultat de complications post-chirurgicales. Elle se rendait compte cependant que les médecins avaient été brusques et peu attentifs à leur patiente. Elle sentait bien également que sa mère avait été maintenue artificiellement en vie au-delà de ce qui était nécessaire alors que tout espoir était perdu et que toute dignité avait été ainsi dérobée à sa pauvre mère. Cette façon insensible de traiter les gens avait beaucoup secoué Sheila, surtout à la lumière d'une histoire d'inceste entre sa mère et le père de celle-ci. Selon les termes employés par Sheila, sa mère avait été « dépouillée de sa dignité dès la petite enfance par les exigences sexuelles de son propre père ». Sheila fut encore plus accablée lorsqu'elle constata que la sépulture de sa mère était restée ouverte à tous les vents pendant trois jours après l'enterrement, avec seulement une poignée de terre jetée sur le cercueil. Après ces événements, des disputes naquirent entre Sheila et son mari qu'elle estimait incapable de la soutenir comme il le faudrait dans un tel moment. « Jim se bouche les yeux dès qu'il s'agit de la maladie. Lui, il lui faut tout le temps être heureux », dira-t-elle.

Les jours qui suivirent les funérailles de sa mère plongèrent Sheila dans un profond chagrin. Elle arpentait les rues la nuit, se sentant d'humeur exécrable, comme si « rien ne pouvait lui faire plus de mal », mais incapable de verser des larmes. Sheila écrivit dans son journal en date du 9 février, autrement dit quatre semaines après l'opération de sa mère, des commentaires sur ce qu'elle voyait dans le ciel nocturne - « plus d'avions qu'il n'y a de voitures ». Elle commença aussi à avoir des rêves répétitifs qui la terrorisaient et où elle se sentait paralysée, son corps se retrouvant comme agité de vibrations, « plein d'électricité ». Elle appela d'abord ces rêves

des « rêves spirituels» ; elle avait l'impression que quelqu'un ou quelque chose contrôlait son corps, comme si elle était « possédée » par des démons. Plus tard, elle en parlera comme des sortes d'attaques, de prises d'assaut. « A cette époque (juste avant que nous nous rencontrions, Sheila et moi-même), j'en parlais comme si de l'électricité me traversait le corps de part en part. Peu importe le nom que je leur donne, ces rêves sont toujours demeurés les mêmes. » Les « rêves ordinaires », selon Sheila, sont « plus fragmentés », bien que dans un rêve où elle vit des êtres extraterrestres il semble qu'il y ait eu une « progression naturelle dans une certaine direction ».

Environ dix semaines après le décès de sa mère, un des rêves de Sheila, que celle-ci situe en mars 1984, se présenta sous une forme différente tout en conservant certains détails dont elle se souvient. Comme introduction à notre future première entrevue, Sheila m'écrivit ceci :

« Je fus réveillée par un grand bruit et des lumières qui clignotaient. Le son était assourdissant et se maintenait tout le temps à ce niveau sonore. Je fus frappée par la précision des lumières rouges qui clignotaient. La porte des autres chambres et celle de la salle de bains étaient ouvertes. Je pouvais voir l'enfilade du couloir et je compris que les lumières venaient du dehors de chaque côté de la maison.

« J'étais alors allongée sur le dos. J'étais complètement paniquée. Je crois m'être soulevée sur les coudes. Je vis *plusieurs* petites choses qui ressemblaient à des gens et qui s'avançaient le long de la cloison à droite du couloir, les unes derrière les autres. On aurait dit que leur corps était en argent. Je remarquai du bleu sous l'épaule droite du premier personnage. Je crois que c'était le reflet de quelque chose, bien qu'il n'y eût rien de couleur bleue dans le couloir. Ils

étaient petits de taille avec des bras et des jambes très minces. Quand ils s'approchèrent de la chambre, le troisième ou le quatrième personnage leva la main droite. Je savais que c'était vers moi qu'ils se dirigeaient, mais je ne les avais jamais vus auparavant. Ils marchaient en se dandinant. (Plus tard, il fut prouvé que ce n'était qu'un effet créé par les clignotements lumineux.) Ils paraissaient également assez gauches sur leurs pieds (même observation que précédemment). »

En octobre 1984, par conséquent neuf mois après le décès de sa mère, Sheila en arriva à un tel point avec son mari qu'elle décida que le mieux serait de faire chambre à part. « A plusieurs reprises, j'essayai de parler de ma détresse à mon mari, mais il ne voulait jamais rien entendre. » Elle comprit également qu'il était parfaitement inutile de l'entretenir de ces rêves étranges et transporta sa couette dans une autre chambre, en partie pour le « protéger », lui, et « lui permettre de dormir en paix ». Il ne protesta pas lorsque Sheila procéda à ces déménagements et, depuis, ils ont chacun leur chambre.

Peu de temps après, la jeune femme demanda au pasteur méthodiste de sa paroisse de lui indiquer un psychothérapeute, mais des difficultés naquirent du fait que le thérapeute insista, contre la volonté de Sheila, pour parler au pasteur de son cas. Frustrée par le manque de progrès qui caractérisait ses séances hebdomadaires et par la confiance qu'elle ne pouvait plus accorder à son thérapeute, elle s'enfonça dans le désespoir.

En juillet 1985, Sheila apprit des médecins de son pasteur, dont elle se sentait proche, que celui-ci était atteint d'un cancer, récemment diagnostiqué, et que son espérance de vie se situait entre trois et cinq ans. En plus du décès de sa mère

et de la mort programmée du pasteur, Sheila avait perdu plusieurs de ses parents et amis depuis novembre 1983. Refusant toujours d'honorer la requête de sa cliente, le thérapeute de Sheila insistait pour parler de leurs entretiens avec le pasteur et avec son mari. Se sentant à la fois trahie et isolée, Sheila acheta le 17 juillet 1985 un flacon de cachets d'aspirine et en avala une bonne vingtaine avec « l'intention de tous les prendre ». À l'exception de malaises généraux et de bourdonnements dans les oreilles, les conséquences ne furent pas trop graves. Peu de temps avant, je l'avais rencontrée pour la première fois, et Sheila m'écrivit : « Le suicide n'est pas mon genre et je veux vous rassurer en vous affirmant que je n'ai pas l'intention d'en finir quelles que soient les circonstances. »

Peu après cet incident, Sheila commença à consulter le psychiatre William Waterman. Bien qu'elle parût avoir un peu apaisé son chagrin du décès maternel, Sheila n'éprouvait aucun réel répit quant à ses rêves électriques qui demeuraient toujours un mystère et une véritable malédiction pour elle. Un rêve particulièrement éprouvant se produisit la veille du nouvel an de 1989. Elle dormait au rez-de-chaussée tandis que sa fille, Beverly, et Jim, étaient à l'étage. Exactement comme cette nuit de 1984, elle entendit un énorme bruit et se redressa dans son lit, son corps pris d'« électricité des pieds à la tête ». « Quelque chose m'obligea à sortir du lit », dit-elle mais elle ne se souvint pas d'avoir revu les « petits personnages ». Six mois plus tard, Sheila écrivit au Dr Waterman : «Avant le 1er janvier 1990, je croyais vraiment que toutes ces espèces de choses qui pénétraient dans ma chambre n'étaient que des symboles qui peuplent les rêves. Mais depuis ce moment-là, j'en suis arrivée à reconnaître l'hostilité et l'agressivité que je ressentais comme quelque

chose appartenant aux “ rêves spirituels répétitifs Dans mon rêve, ces espèces de choses n’étaient pas là pour rien, et moi non plus. »

Sheila tomba en 1985 sur un article dans le journal local qu’elle retrouva par la suite et qui décrivait des observations d’ovnis au-dessus de la ville où sa mère avait été inhumée. Elle écrivit au Dr R., un des hypnothérapeutes qu’elle alla consulter plus tard : « Cet article me fit me poser des questions sur les liens que ma mère aurait pu avoir avec tout cela. » Plus tard encore, Sheila rapprocha ces observations de ce qu’elle-même avait entendu, lu et vu à propos des enlèvements ovnis et commença à se demander si, en fait, ses fameux rêves électriques étaient des rêves véritables et si sa peur persistante de l’obscurité pouvait encore être reliée à son deuil. Le 14 juillet 1990, elle écrivit au Dr Waterman : « Je crois vous avoir dit il y a longtemps que ma ferme conviction est que ces rêves dépassent largement le cadre du deuil, mais je n’ai malheureusement rien d’autre à ajouter à cela. »

Déterminée à « en finir une bonne fois avec cette frayeur du noir, quel qu’en soit le prix à payer », et souhaitant désespérément « faire cesser ces rêves », Sheila et le Dr Waterman explorèrent d’autres approches, et tout spécialement les méthodes possibles de remémorisation. Après avoir envisagé différentes possibilités, le Dr Waterman proposa durant l’été 1990 à Sheila, qui n’était pas très enthousiaste, de prendre contact avec un psychiatre, le Dr G., qui enseignait dans un hôpital de Boston et qui était spécialisé dans les thérapeutiques utilisant l’hypnose pour remonter à la source des symptômes et obtenir ainsi un soulagement des angoisses chez le patient. Il pria également le Dr R., qui cherchait à se perfectionner dans ces techniques thérapeutiques, d’appeler Sheila. Sheila dut subir une sorte

de check-up où les spécialistes étudièrent à fond son dossier, son histoire personnelle et procédèrent à des examens du sommeil et du lobe temporal (pour évaluer les possibilités neuropsychologiques d'une éventuelle épilepsie). Dans son rapport de neurologie comportementale, le Dr R. écrivit à propos d'un des rêves de Sheila : « Elle est assise sur son lit et voit plusieurs petites silhouettes ; la première se tient au pied de son lit et la seconde près de la porte. Elles entrent avec des mouvements gauches et leur forme est celle de petits humanoïdes. » Dans un autre rêve, il notÀ ce qui suit : « Elle est couchée avec une couverture sur elle et elle aperçoit deux de ces petits personnages qui se penchent au-dessus d'elle. »

Le psychologue qui s'est livré à tous les examens neuropsychologiques remarqua des troubles du sommeil chez Sheila mais ajoute que « cela n'implique pas d'autres symptômes de dépression ». Le psychologue fit le rapprochement entre un incident, qui avait eu lieu lorsque Sheila était encore au collège - elle avait été légèrement blessée au côté droit de la tête (ce qui n'entraîna que des nausées et une certaine sensibilité pendant quelques jours, l'empêchant de se concentrer au cours du test) - et entre une « variabilité des facultés de l'attention » et une « nervosité motrice » qui, dans l'ensemble, lui suggéraient l'éventualité d'un « désordre hyperactif par déficience de l'attention ». Sheila fit ce commentaire dans la marge du rapport d'examen qu'elle m'envoya : « Je ne croirai *jamais* que c'est de moi qu'il s'agit. » Remarquant combien, en dehors de son histoire elle-même, Sheila était tendue durant tous les examens, les psychologues considérèrent également la possibilité de « troubles de l'anxiété » et ce que l'on appelle un « désordre post-traumatique consécutif au décès de la mère, aux cauchemars récurrents et à ses réactions émotionnelles exagérées ». Ils conclurent cependant que les « tests

d'intelligence définissent Mlle N. comme un sujet brillant, atteignant largement le niveau moyen et même supérieur ». L'étude d'une nuit entière de sommeil n'aboutit à « rien de remarquable si ce n'est des angoisses et un sommeil assez perturbé ».

D'après ses propres notes, entre le mois d'août 1990 et juillet 1992, Sheila se rendit à vingt-quatre rendez-vous auprès du Dr R. et/ou du Dr G., dont au moins sept séances d'hypnose. Les entrevues duraient environ une heure et l'hypnose par elle-même entre quinze et vingt-deux minutes.

Dans une lettre qu'il me fit parvenir, le Dr G. me parla de la tristesse qu'éprouva Sheila lorsqu'elle s'aperçut que la tombe de sa mère était restée ouverte et combien cette mort l'affectait, au même titre d'ailleurs que bien d'autres aspects de l'histoire que l'on va lire dans les pages qui suivent. Dans son journal, Sheila écrivit que le Dr G. avait pris soin de l'avertir en 1991 que même si l'hypnose pouvait aider à « apporter du nouveau matériel », elle ne « garantissait pas la fiabilité des résurgences » et « pouvait exprimer une simple extension des fantasmagories ou des expériences personnelles ». Le traitement allait porter sur l'impact provoqué par l'opération chirurgicale de la mère, sur son décès et ses funérailles, et comporterait des approches cognitives et comportementales afin de réduire les angoisses liées aux fameux « rêves », notamment en lui permettant de se prouver à elle-même qu'« ils n'ont rien à voir avec la réalité ». « Je n'ai jamais ressenti la moindre amélioration », dira Sheila à propos de son traitement. En mai 1992, elle accepta la prescription de cinq milligrammes de Klonopin pour combattre ses angoisses et, au mois de juin, celle d'un antidépresseur, le Wellbutin, dosé à 100 milligrammes, qu'elle devait prendre avant d'aller dormir. Elle continua à prendre ces médicaments

jusqu'au début du mois d'août. Selon l'interprétation de Sheila, le Dr G. persista à relier les rêves et la dépression. Dans une lettre qu'il m'envoya, le Dr G. s'inquiétait au sujet de l'exactitude des souvenirs obtenus au moyen de l'hypnose et écrivait également : « Il est difficile de savoir si elle est sujette à des illusions ou bien à des croyances profondément religieuses. » Il ajoutait que mon indulgence à écouter des gens comme Sheila était « beaucoup plus que de la neutralité », et que si ma gentillesse, ma sympathie et mon soutien avaient apporté à Sheila quelque amélioration de son état, « cela ne confirmait pas pour autant les théories concernant les ovnis et les phénomènes d'enlèvement ». Je discutai de toutes ces questions lors d'une entrevue avec le Dr G. qui accepta généreusement de convoquer une grande table ronde au sein de son établissement pour en débattre plus avant avec des représentants de la médecine traditionnelle. Au cours de ce colloque, le cas de Sheila fut bien sûr évoqué. Sur la base de recherches qu'il avait effectuées sur d'autres types de cas, le Dr G. réitéra ses doutes quant à la crédibilité des informations obtenues par voie d'hypnose, notamment en ce qui concernait le compte rendu d'enlèvement de Sheila. Les problèmes complexes posés par ces techniques et les souvenirs qu'elles font remonter du subconscient dans les cas d'enlèvement sont plus amplement débattus vers la fin de l'introduction à ce livre.

Sheila discuta longuement avec une autre kidnappée, Julia, avant que je ne rencontre celle-ci, et lui confia que sous hypnose elle voyait « un squelette dépourvu de nez et de bouche », un « fer à friser » sans manche et un crayon rotatif « comme un genre de foret », un rectangle de trente-cinq centimètres sur soixante couleur croûte de pain et coupé en tranches et qui la mettait dans un état de grande frayeur ; elle se souvenait, d'autre part, qu'elle avait les bras le long du

corps et immobilisés avec du ruban adhésif. Dans des notes qu'elle me remit au début de janvier 1993, Sheila m'écrivait : « Je n'ai parlé de rien de tout cela au Dr G. parce que j'avais peur qu'il n'en tienne pas compte et que je me sente encore une fois toute seule avec mes problèmes. En fait, je lui en ai touché deux mots d'une manière générale mais bien après les faits. Il me demanda comment j'avais alors réagi. Je lui ai répondu que j'avais immédiatement remplacé mes visions par d'autres où il y avait un jardin magnifiquement fleuri dans lequel beaucoup d'oiseaux chantaient. Il fit un commentaire favorable que je reçus comme un encouragement à me détourner de mes peurs. »

À un certain stade des examens et du traitement, Sheila montra au Dr G. un article sur des observations d'ovnis en 1985 ; Sheila m'informa qu'en réponse, le Dr G. lui dit ceci : « Personnellement, je ne crois pas aux ovnis. » À deux reprises tandis qu'ils étaient en tête à tête (c'est ce que m'apprit Sheila), le Dr R. lui posa cette question : « Vous ne croyez pas sincèrement aux Martiens, n'est-ce pas ? » Elle affirme n'avoir jamais utilisé ce mot de « Martiens » et trouva ces commentaires particulièrement « condescendants », ce qui ne fit qu'accentuer la perte de confiance de Sheila envers ses thérapeutes. (De leur côté, les docteurs G. et R. réfutent ces assertions.)

Sheila m'écrivit combien il lui était pénible d'avoir affaire à des « professionnels » qu'elle sentait faire fausse route. « Je désirais tellement que l'on puisse m'aider, et j'avais tellement peur qu'on me laisse tomber, écrira-t-elle, et ce même lorsque je savais pertinemment que cela ne servait à rien. » Le 31 juillet 1992, elle envoya un courrier à ses deux thérapeutes en leur signifiant que son travail avec eux était terminé. Elle les assura qu'elle aurait préféré les voir chacun en particulier afin

de leur annoncer sa décision, mais « elle savait combien leur temps était compté ». Les deux lettres, dont elle me remit une copie, étaient très directes sans pour autant manquer de courtoisie et de manquer de respect. Au Dr G., notamment, elle disait qu'elle avait vécu « trop de moments où elle se sentait incomprise et rejetée » ; elle estimait qu'« il y avait une relation entre son rêve et tous ceux qui ont suivi ». « Je désirais de manière absolue y voir clair autrement. Dans le monde normal que nous connaissons, ces choses n'ont aucun sens. Je suis persuadée qu'il faut élargir le champ de l'interprétation et que ce sera la seule façon de me débarrasser de cette souffrance. » Elle évoqua aussi l'esprit paradoxal de son rêve de mars 1984 et demanda : « Pourquoi me suis-je endormie, alors que tous les autres rêves terrifiants me réveillent ? Et pourquoi le décor de ce même rêve était-il situé dans ma chambre, là précisément où je me trouvais alors ? » Puis elle posa cette ultime question : « Était-ce une expérience réelle, et si c'est le cas, que m'est-il donc arrivé qu'il me soit si pénible de faire revenir à la mémoire ? »

Dans sa lettre au Dr R., elle exprimait ses remerciements pour le sentiment de sécurité que sa présence avait suscité en elle lors des séances d'hypnose, puis elle aborda d'une manière plus approfondie que dans son courrier au Dr G. le problème de la réalité des petits personnages qui lui étaient apparus en 1984 et qui ont fait leur entrée dans sa chambre selon un ordre, semble-t-il, préétabli. Elle se faisait aussi l'écho des autres kidnappés en demandant : « Quelle pensée horrible et terrifiante que celle d'une mère qui, au sein même de son foyer, ne pourrait protéger son propre enfant. » (Elle faisait référence à ses soupçons concernant d'éventuelles expériences d'enlèvement qu'aurait vécues sa fille Beverly.) En lui disant « au revoir », Sheila conclut : « Je suis convaincue que notre collaboration a véritablement pris fin dès l'instant

où le Dr G. me confia que " personnellement, il ne croyait pas, etc. ". Je sais ce que j'ai vu, et tout ce que je peux affirmer c'est que cette expérience a complètement chamboulé ma vie... Une des premières questions que le Dr G. m'a posées, poursuivit-elle, était si j'estimais posséder de l'imagination. Cela m'a peut-être demandé huit longues années pour le savoir, mais je peux vous affirmer aujourd'hui que " non "... Je veux comprendre ce qu'il y a derrière tout cela, acheva-t-elle, quitte à en mourir. » Le docteur répondit à Sheila avec beaucoup de gentillesse en lui souhaitant d'aller de mieux en mieux, d'oublier ses mauvais rêves autant que faire se pourrait et de prendre régulièrement un léger tranquillisant afin de bénéficier de « moments de répit » dans ses angoisses.

Peu de temps après avoir posté ces deux lettres, Sheila eut l'occasion de s'entretenir avec le Dr T., un ami psychiatre qui l'encouragea à m'appeler. Au mois de mai, elle enregistra sur vidéo des épisodes de la série télévisée diffusée sur CBS, *Intruders (Les Envahisseurs).* Elle n'avait pas vu ces émissions, mais elle apporta la cassette lorsqu'elle se rendit chez le Dr T. qui était censé travailler à un projet qui se rapportait à la thèse que Sheila elle-même préparait. N'abordant pas les sujets qu'ils auraient dû discuter, Sheila annonça d'emblée qu'elle avait un autre sujet de préoccupation, notamment celui de traiter, avec un éventuel ouvrage d'étude à la clé, ses expériences d'enlèvement telles qu'elle les avait rapportées à des thérapeutes et le problème de l'insatisfaction des patients de ces mêmes thérapeutes. Elle exposa au Dr T. son douloureux parcours et sa lutte acharnée pour obtenir une aide appropriée ; elle lui laissa sa vidéo qu'il prit soin de regarder attentivement et d'apprécier. Elle lui parla aussi de son expérience du mois de mars 1984 et lui confia qu'il y avait « une chance que cela ne fût pas du tout un rêve. » Le 12 août, le Dr T. et Sheila se rencontrèrent une

nouvelle fois ; entre-temps il avait eu tout le loisir de comparer l'histoire de Sheila à ce qu'il avait vu sur la cassette des *Intruders.* Il dit alors à Sheila : « Écrire un livre, c'est une solution. Mais il y en a peut-être une autre. » Et il lui donna mon nom et mon numéro de téléphone. Le lendemain, elle m'appela à mon bureau.

Je n'avais pas un seul moment de libre dans les prochaines semaines, aussi priai-je Julia de parler avec Sheila. Elles convinrent d'un rendez-vous pour le 27 août, et Sheila trouva à leur conversation un immense réconfort ; elle fut confirmée dans l'idée d'une possible relation entre ses rêves électriques et son expérience de mars 1984. Sheila raconta que la nuit avant leur entretien, Beverly, sa fille, lui rapporta qu'elle s'était réveillée vers cinq heures du matin « dans un état épouvantable », une lumière verte pénétrant dans sa chambre par l'entrebâillement d'une grande fenêtre, créant un effet de clignotement qui illuminait tout le mur face à son lit. L'entretien avec Julia fut le premier durant lequel Sheila sentit que quelqu'un l'écoutait et la comprenait.

Le 1er septembre, Julia m'annonça que Sheila l'avait appelée pour lui raconter que, durant la nuit, elle avait eu un nouveau rêve électrique dans lequel elle s'était sentie paralysée et en proie à une grande douleur dans les hanches, là où elle avait eu la sensation qu'on lui avait enfoncé jusque dans les os une longue aiguille. Elle avait très peur et était désespérée et je convins qu'il fallait que je la voie dans les plus brefs délais. Quelques jours plus tard, nous conversâmes longuement par téléphone et, le 21 septembre, nous nous rencontrâmes pour la première fois - un entretien qui dura quatre heures où je pris connaissance de toute l'histoire de Sheila et où l'on procéda à une séance d'hypnose.

Sheila a passé son enfance dans une petite ville à l'ouest de Boston. Elle arrive en troisième position dans une famille de cinq enfants. « Ma famille d'origine a l'esprit étroit », écrira Sheila dans une de ses lettres. Son père était pilote dans l'aviation civile et n'était pas souvent là lorsque Sheila était petite. Même à présent, à la retraite, il voyage toujours beaucoup, mais désormais principalement entre le Maine et la Floride. Il est hors de question pour lui d'admettre l'existence des ovnis et Sheila dira : « Il n'y croit pas. » « Ma mère a toujours insisté pour que nous soyons éduqués correctement », écrit-elle après avoir lu ma première esquisse relative à son cas. « C'était une vraie dame du monde et elle avait le souci de toujours nous donner le bon exemple. » Selon l'interprétation de Sheila, sa mère « les protégeait énormément », ce qui pourrait peut-être faire penser à un problème d'inceste.

Quand elle était petite fille, Sheila allait aux offices de l'église presbytérienne, puis elle fréquenta l'église congrégationiste ; au cours de sa scolarité, elle prit l'habitude de suivre ses copains à l'église méthodiste où elle tissa des liens d'amitié avec le pasteur qui fut le premier à lui prodiguer ses conseils après qu'elle eut perdu sa mère. Elle suivit le catéchisme normalement et la Bible devint un ouvrage de réflexion important pour elle. Beverly a été inscrite dans une école chrétienne. Sheila a toujours conçu Dieu comme une « source d'énergie », mais ses expériences d'enlèvement compliquèrent et accentuèrent le chagrin qu'elle éprouva au décès de sa mère, ébranlant du même coup sa foi religieuse. Si l'on en croit la Bible, me dira-t-elle peu de temps après sa première régression hypnotique, « il faut aimer Dieu beaucoup plus que ses parents. Je m'en voulais terriblement parce que je n'y parvenais pas ».

Enfant et adolescente, Sheila était douée pour la musique et les sports et elle aimait infiniment les contacts. « J'aime me retrouver avec des gens », dit-elle. Elle rencontrÀ son futur mari, Jim, actuellement enseignant, lorsqu'elle était en deuxième année de lycée et lui au collège. Après ses études, Jim entra dans l'armée pour trois années consécutives et encouragea Sheila à ne pas lui être fidèle pendant tout ce temps-là, ce qu'elle fit « mais le cœur n'y était pas ». Elle préféra réserver ses attentions à Jim, lui écrivant à l'armée absolument tous les jours. « Il essaya bien de me refourguer à son frère, mais ça n'a pas duré longtemps. » Se dépréciant passablement elle-même, Sheila déclara que lorsque Jim rentra du service militaire, « tous ses copains et copines du temps du collège s'étaient dispersés dans la nature et il ne restait vraiment plus que moi ». Ils se marièrent en 1970 et Beverly naquit en 1975. Sheila prétend que ce mariage marchait bien jusqu'au jour où elle perdit sa mère et que les rêves électriques commencèrent à importuner ses nuits. Sheila avait été au collège et avait suivi des cours pour devenir assistante sociale dans divers établissements du Massachusetts et obtint ses diplômes en 1980. Avec la persévérance qui la caractérise, Sheila retourna, quand elle en eut l'opportunité, à la faculté jusqu'en 1991. Au moment où nous nous sommes rencontrés, elle travaillait dans un service de psychiatrie pour adultes dans un hôpital à l'ouest de Boston.

Les premiers souvenirs de Sheila qu'on pourrait rapprocher d'un éventuel enlèvement extraterrestre se rapportent à un incident qui a eu lieu avant qu'elle ait six ans. Elle et son frère aperçurent quelque chose pendant la nuit qu'ils appelèrent les « Gaw » (les trucs bizarres). Sheila m'écrivit plus tard que « les Gaw, sans le moindre doute, avaient le même aspect que les personnages qui étaient entrés dans sa chambre » (en

1984). Un autre incident se produisit quand elle avait entre six et huit ans. « J'ai vu quelqu'un sortir de la penderie de ma chambre », dit-elle. Elle se mit à hurler et ses parents accoururent, regardèrent partout dans la pièce et la rassurèrent en lui disant que ce n'était qu'un mauvais rêve, mais : « Je n'en pensais pas moins... Je savais bien, moi, que c'était quelque chose de réel. » L'être était très grand et d'apparence sombre. Il s'est dirigé vers la fenêtre et a disparu. Depuis ce moment-là, Sheila tient toujours fermée la porte de la penderie. Même avant notre première séance de régression hypnotique, Sheila avait associé cet être mystérieux aux entités qu'elle avait vues dans sa chambre en 1984.

Sheila était une toute jeune adolescente lorsqu'elle se trouva avec un ou deux de ses frères et sœurs dans une voiture conduite par sa mère, tandis que les autres enfants et son père étaient à bord d'une seconde automobile (avec leurs cinq enfants, le couple devait circuler à bord de deux voitures). Toute la petite famille allait rendre visite aux grands-parents paternels. Toutes les personnes qui étaient dans la voiture de Sheila aperçurent tout à coup juste devant elles et parallèlement à l'horizon une violente lumière, comme un formidable éclair mais tout droit et non pas en zigzag. « C'était un de ces trucs auxquels vous ne trouvez aucune explication. » Avant de démarrer sa thérapie en novembre 1984, Sheila parla de son expérience de mars 1984 avec sa sœur Melissa. Melissa prit les choses très au sérieux, attira sa sœur dans ses bras, demanda plus de détails, et confia à Sheila des anecdotes similaires. Mais jusqu'en 1989, Sheila refusa l'hypothèse selon laquelle ces incidents pourraient correspondre à une réalité. Comme elle le fit remarquer : « Il n'est pas étonnant que ceux qui n'ont pas vécu cela ne puissent pas accepter les faits. »

Melissa raconta à Sheila un incident alors qu'elle n'avait que sept ou huit ans, et Sheila treize ou quatorze. Elle vit en effet « quelque chose de gros et de brillant comme de l'argent dans le ciel ». Elle en fut tellement frappée qu'elle s'est mise à trembler et à pleurer. Lorsqu'elle raconta cela à son père, il coupa court en lui disant : « Tu as des visions. Ça n'est rien. Rassure-toi. » Melissa est toujours troublée par ce souvenir, même à présent qu'elle est adulte, et elle chercha de l'aide auprès d'un hypnothérapeute, mais chaque fois qu'elle cernait cet épisode, elle se mettait à trembler et à pleurer de nouveau. Melissa, dont Sheila se sent très proche (« elle est merveilleuse »), a confié à sa sœur que, sous hypnose, elle a pu voir différents reflets colorés associés à l'objet, soit bleus, soit « rose orangé », mais à cause de la terreur que cela faisait naître en elle, ces séances d'« hypnose n'ont jamais vraiment rien donné de très productif ».

Melissa avait vingt ans lorsqu'elle vit une boule de lumière pénétrer dans l'appartement par les portes coulissantes, « faire le tour de la pièce à toute allure », s'engouffrer dans le couloir, se ruer dans une autre pièce puis « traverser un mur ». Elle était avec un ami et tous deux ne se rendirent compte de rien jusqu'au moment où Melissa fit remarquer : « Eh ! Tu as vu ? Les rideaux sont fermés. Ça ne peut donc pas être les lumières d'une voiture qui passerait en bas dans la rue. » Comme Sheila le racontera : « Ils suivirent des yeux cette lumière qui longea les murs de la pièce avant de s'en retourner au-dehors toujours par les mêmes portes coulissantes. »

Lorsque Sheila confia à une cousine de son père qu'elle allait venir me consulter, la cousine lui affirma qu'elle avait vu un ovni dans la cour de son voisin et que Laura, la sœur aînée de Sheila, avait vécu une expérience à peu près similaire à la

sienne en percevant de son côté « un grand bruit et des lumières rouges ». Mais Sheila et Laura étaient de caractère très dissemblable et Laura n'a jamais parlé à personne de cet incident.

Le fait que sa fille Beverly soit, apparemment, elle aussi concernée par ces histoires d'enlèvement contribua fortement à ce que Sheila cherche à explorer ces expériences. Comme beaucoup d'autres kidnappés qui sont des parents, Sheila est profondément troublée par son impuissance à protéger ses enfants. Lorsque Beverly avait quatorze ou quinze mois et qu'elle dormait dans son berceau, Sheila se souvient de s'être réveillée en plein milieu de la nuit et d'être descendue au rez-de-chaussée dans l'obscurité, ce qui n'était pas dans ses habitudes. C'est alors qu'elle aperçut « quelque chose de blanc dans les escaliers » et se demanda ce qu'elle avait bien pu oublier là. Lorsqu'elle alluma la lumière, elle vit sa petite Beverly, en pyjama, pelotonnée et endormie sans même une couverture sur elle. Quand Beverly avait huit ans, Sheila l'emmena chez le pédiatre, craignant pour sa fille une otite. Le médecin sortit de son oreille un objet de la taille d'une petite gomme (comme celle qui se trouve au bout des crayons d'écolier) avec « plein de saletés dessus » et le jeta à la poubelle. Beverly pleurait en répétant que ce n'était pas elle qui s'était mis ce machin-là dans l'oreille ; pourtant elle dira à Sheila qu'aussi loin qu'elle s'en souvienne, elle se couvrait l'oreille avec ses draps et ses couvertures pour se protéger. Comme cela est fréquent dans les cas d'enlèvement d'enfant, Beverly eut de nombreux saignements de nez durant toute son enfance.

Sheila eut avec moi des séances de régression hypnotique les 21 septembre, 12 octobre et 23 novembre. Le Dr Waterman était présent la deuxième et la troisième fois. Dans

la mesure où je ne l'avais encore jamais rencontrée, notre première entrevue se passa pour moitié à rassembler le plus de détails possible sur le passé familial de Sheila, son histoire personnelle, et les expériences qu'elle et sa famille avaient vécues et qui pouvaient se rapporter à des phénomènes d'enlèvement. Au début, elle était très timide, très anxieuse et s'exprimait avec une voix douce mais il était clair qu'elle était déterminée à faire taire ses appréhensions quant à notre travail commun. Je découvris plus tard que ses angoisses étaient allées croissant à cause des expériences peu positives qu'elle avait eues avec ses précédents thérapeutes. De toute évidence, elle faisait des efforts pour garder le contrôle d'elle-même et je voyais bien qu'elle était paniquée à l'idée qu'il lui échappe.

Avant de procéder à la première régression, dont l'objectif était de remonter dans les souvenirs rattachés à l'expérience de 1984, Sheila et moi-même fîmes un inventaire des souvenirs conscients qu'elle pouvait avoir de cet épisode et je la priai de dessiner un croquis succinct des pièces de sa maison. Juste avant d'entrer en transe, Sheila me parla de ses changements dans le domaine de la foi religieuse et de ses sentiments d'isolement. Durant les séances d'hypnose, Sheila gardait une voix douce alors que son corps exprimait par ses mouvements la présence d'énergies intenses qui correspondaient à ces « énormes » tensions et autres forces qui la traversaient. Avant notre second rendez-vous, je demandai à Pam Kasey de noter la description de ces mouvements corporels.

Dès qu'elle eut atteint la transe hypnotique, Sheila parla immédiatement sur un ton très bas de son sentiment de peur devant « le bruit et les lumières ». Je la ramenai doucement vers le début de la nuit et la priai de me décrire comment elle

s'était préparée à aller au lit. Elle me répondit qu'elle alla se coucher alors que onze heures sonnaient, c'est-à-dire après son mari, et qu'elle tenta, sans succès, de le convaincre de la prendre dans ses bras (à cette époque, ils dormaient encore dans le même lit). Elle pense qu'elle a dû s'endormir sur le côté gauche, mais la chose dont elle se souvient parfaitement est qu'elle s'est réveillée sur le dos ; elle entendit un énorme bruit, totalement assourdissant - « Même en y mettant toutes mes forces, je ne peux pas crier aussi fort » - et aperçut une lumière rouge clignotante « qui entrait dans la chambre par toutes les fenêtres… «Jim ressemblait à un cadavre, dit-elle, la bouche grande ouverte ; les lumières vinrent sur lui et lui donnèrent une drôle de couleur ». Elle fut prise d'une telle frayeur que je dus la rassurer en lui affirmant que les êtres ne parviendraient pas à entrer dans mon bureau. Plus tard, elle écrira ceci : « L'intérêt de tout cela fut que j'étais sûre de n'être pas seule. Je savais que vous étiez là à mes côtés. »

Perplexe et inquiète, Sheila se releva sur ses coudes et vit plusieurs « petites choses » qui arrivaient par le couloir. L'une d'elles leva la main comme une sorte de signal pour les autres. Sheila commença à étouffer et à chercher sa respiration ; je lui enjoignis de reprendre son souffle tranquillement, longuement, profondément en restant concentrée sur lui. Sheila put alors décrire les trois personnages : ils avaient « des bras et des jambes squelettiques » et ils se dirigeaient en droite ligne vers sa chambre. Deux d'entre eux vinrent se planter au pied de son lit ; c'est alors que le bruit infernal et les lumières clignotantes cessèrent. Les créatures la fixaient : « Elles me regardaient, simplement. » Sheila sentit la peur lui monter au ventre et elle me raconta qu'elle eut l'idée, à un moment donné, de s'allonger de nouveau, espérant ainsi échapper aux regards de ces intrus, mais elle sut tout de suite que cela était

parfaitement inutile. « Je sais qu'ils vont venir vers moi, je le sens », dit-elle. Deux êtres vinrent en effet tout près d'elle et un autre se tint au-dessus de Jim. Sheila regarda leurs yeux et y vit de la « puissance » mais elle ne put rien ajouter d'autre.

Sheila se rendit compte qu'une partie de sa frayeur était due au fait qu'elle avait déjà vu ces êtres précédemment (« je les connaissais », « je ne veux pas les voir *».)* Sa panique sembla augmenter d'intensité tandis que son corps se contorsionnait d'une manière très impressionnante ; ses membres se tortillèrent puis se détendirent progressivement. Les yeux de ces êtres « sont tellement affreux », dit-elle en ajoutant qu'elle avait une peur bleue qu'ils la touchent. Elle se débattit et se roula dans tous les sens, puis elle vit une lumière blanche au-dessus d'elle et sentit que ses bras restaient collés de chaque côté de son corps.

« Ce n'est pas ma chambre », annonça-t-elle tout à coup et elle se mit à gémir : « Je veux rentrer à la maison. Je ne sais pas comment je suis arrivée là. » Les êtres sont à présent beaucoup plus nombreux, « ils vont et viennent de tous côtés. C'est difficile de les compter parce qu'il y en a partout ». Sheila eut l'impression qu'on l'avait obligée à s'allonger et prétend que les êtres « lui ont pris son énergie ». « Il y a un tel pouvoir dans ces yeux-là », déclara-t-elle. Quelque chose entre en contact avec son abdomen et « ils lui immobilisèrent les bras. Ils font toujours ça ». C'est alors qu'elle ressentit « l'horrible pression » et la douleur provoquée par « un machin carré » qui pénétrait dans son corps à travers la paroi abdominale. « Le pire c'est que vous ne contrôlez plus rien du tout », dit-elle. Avec mon aide, Sheila fit son possible pour sortir des remparts imposés par son éducation rigide et exprimer toute la rage et toute l'humiliation qui, de toute

évidence, la tenaillaient. Mais tout ce que j'obtins d'elle fut qu'elle aurait aimé battre ces êtres, leur tordre le cou et les « renvoyer chez eux ». Elle me donna des descriptions de leur aspect « rigolo », de leurs « grosses têtes » sans cheveux et déclara ceci : « Ils ne nous ressemblent pas. »

L'aspect le plus effrayant chez ces créatures, ce sont leurs yeux, dira Sheila : « Ils sont si grands… Ils ont quelque chose de différent. » Puis Sheila commença à se fatiguer, sa voix se faisant plus faible : « Peut-être viennent-ils de chez le bon Dieu, avec leurs tempes à n'en plus finir ! » Vers la fin de la séance, je lui demandai de me décrire le lieu où elle se trouvait : « Ça ne ressemble pas à ma chambre, dit-elle. On dirait que je me trouve sur une table, et je sens que c'est dur. » Son corps « était fiévreux » à force de « lutter et d'essayer de fuir ». Elle revint sur « le pouvoir de leurs yeux », surtout en ce qui concernait l'être qu'elle appelait le chef… « Il exerce un contrôle par le seul regard. Tout le monde le respecte. » L'expérience qui consistait à avoir « leurs yeux dans les miens », ajouta-t-elle, rappelait une programmation neurolinguistique. Ils « prennent le contrôle et il ne vous reste plus la moindre énergie pour lutter ». Avant d'interrompre la séance, je lui demandai de me donner son opinion sur la réalité de ce qu'elle venait de vivre : « Je sais que cela s'est produit », dira-t-elle tristement.

Comme je le fais systématiquement, j'eus une conversation avec Sheila le lendemain. Elle se sentait « troublée » et « vulnérabilisée » tellement les choses lui avaient paru « réelles ». Elle était déterminée à empêcher le retour de ses cauchemars. Je lui avouai que j'ignorais comment faire pour les empêcher de hanter à nouveau ses nuits mais qu'en revanche, je ferais tout pour l'aider à y voir plus clair dans

toutes ces expériences. Elle accepta que l'on se retrouve pour « explorer ce mystère » ensemble.

Le Dr Waterman avait assisté à une conférence que je donnai au sujet des enlèvements extraterrestres et était ouvert à l'idée que le cas de Sheila pût bien être un exemple de ces phénomènes. Il se libéra afin de pouvoir assister à la deuxième séance que feus avec Sheila. Avant d'entrer en transe, et en présence du Dr Waterman, je demandai à Sheila comment, selon elle, il interprétait ses récits d'enlèvement. « Je suppose qu'il pense que cela pourrait bien être vrai », dit-elle. Puis le Dr Waterman exprima la fascination qu'il éprouvait pour ces phénomènes, même s'il n'était pas tout à fait familiarisé avec eux ; il nous confia qu'il était intéressé grâce à sa propre éducation méthodiste et qu'il était sensible à ce que j'avais dit à propos de cette « société qui avait tenté de balayer (ce sont ses propres termes) l'aspect spirituel » de nos existences, et il ajouta qu'il se sentait « concerné par tout cela ». Pour lui, cela a « beaucoup de signification. »

Sheila me parut plus détendue lorsqu'elle arriva à mon bureau la deuxième fois. En dépit de sa peur, de ces réanimations d'états émotionnels déstabilisants lors de la première séance, et d'un sentiment de « terrible violence » faite à sa personne par le fait que « quelqu'un peut entrer chez vous et envahir votre espace », elle était déterminée, et même impatiente, de poursuivre l'analyse. « J'ai vécu avec cela assez longtemps », déclara-t-elle. Plus tard, Sheila m'écrira combien notre première séance réussit à briser son isolement en validant son expérience et en lui redonnant des forces et de la volonté. Nous passâmes d'abord en revue ce qui s'était produit durant la première régression et elle fit ce commentaire : « Je me fiche pas mal de ce que les autres peuvent penser ; je sais ce que j'ai vu, un point, c'est tout. »

Elle parla avec désillusion d'un ami en qui, en principe, elle avait confiance et à qui elle raconta ses expériences d'enlèvement. Mais cet ami ne l'a pas crue, avoua-t-elle et se plaignit que « les gens pensent posséder un petit univers bien à eux, qu'ils connaissent par cœur, et ils refusent de voir au-delà de ces limites ».

Nous repassâmes en détail la première séance d'hypnose et Sheila se souvenait de tout avec exactitude, à l'exception de l'instrument carré qui fut enfoncé dans son abdomen et qu'elle se remémorait à présent comme étant rectangulaire, et approximativement de trois centimètres sur sept. Très consciencieusement (ce phénomène est typique), Sheila m'assura qu'elle n'avait pas cherché à me « mentir », mais qu'elle avait été tellement troublée par la douleur qu'elle n'avait pas pu s'exprimer avec clarté. Elle réclama « quelques directives, quelques objectifs précis », et je lui suggérai d'explorer plus amplement l'incident du mois de mars 1984, en reprenant les choses là où nous les avions laissées.

Cette fois encore, Sheila décrivit les lumières brillantes, le bruit, sa peur et son trouble, et combien elle s'était sentie frustrée lorsqu'elle s'aperçut qu'elle ne parvenait pas à réveiller son mari. Elle parla aussi de ces êtres qui pénétraient dans sa chambre et s'approchaient de son lit et elle insista derechef sur les yeux du personnage qui semblait être le chef. « Il me terrorise, dit-elle, mais j'arrive à mieux l'observer. » Les yeux, en effet, étaient noirs, et non pas marron, et le seul fait de les regarder lui inspirait le sentiment que « cette même teinte sombre m'encerclait ». Elle éprouvait des « difficultés à respirer, s' « affaissait (incapable de faire le moindre geste) » et : « [...] Recouverte de quelque chose de noir... je me sentis comme enfermée dans une boîte noire ». Elle pense qu'elle a dû s'endormir l'espace de « deux secondes » puis : « Je vois

une lumière, toute blanche, au-dessus… ça m'éblouit ». Ensuite, elle se retrouva sur la table, « se sentant bien » pour un court instant juste avant de sentir la panique monter en elle lorsqu'elle vit « des aiguilles… sous [ses] yeux ».

Les soubresauts qu'effectuait pendant ce temps le corps de Sheila, ainsi que d'autres comportements déjà décrits dans les notes de Pam Kasey, en disaient long sur l'intensité du vécu que suscitait une telle remémorisation. Elle se tordait les bras et les mains convulsivement. Ses jambes s'agitaient et se tordaient. Un sillon douloureux vint s'inscrire entre ses deux sourcils. Ses épaules se nouaient et elle tremblait des pieds à la tête. Sa respiration devint laborieuse, et puis elle se calma un peu. Parfois, elle observait de longs silences et elle avait de petits mouvements nerveux.

Les aiguilles furent enfoncées « en plein milieu du front ». Au début, ce fut très pénible puis elle se détendit. La présence de ces aiguilles au niveau de la tête semble être la cause de l'engourdissement du bras et de la main droite. Puis le chef se rendit auprès d'elle en tenant quelque chose qui ressemblait à un éventail pourvu « d'une aiguille à l'intérieur » : « J'ai essayé de l'empêcher de continuer parce que cela me faisait très peur », dit-elle. Puis les jambes de Sheila s'agitèrent dans tous les sens lorsqu'elle raconta comment le chef s'approcha d'elle, muni de cette espèce d'instrument en forme d'éventail. Ses jambes se trouvaient « légèrement écartées », la gauche étant tendue et la droite fléchie ; un des personnages planta l'aiguille de l'éventail dans la chair sur le côté de la jambe gauche. Sheila voulut crier en articulant : « Enlevez-moi cela. Enlevez-moi cela », mais elle ne put que gémir mollement malgré tous mes encouragements. Lorsqu'on lui ôta cette aiguille de la jambe, elle continua à éprouver de la « douleur » et de l'« engourdissement ».

Après cela, elle vit « tout un groupe d'êtres penchés au-dessus » d'elle. Cela la gênait beaucoup parce qu'elle n'avait plus un seul vêtement sur elle. Puis « quelque chose arriva au-dessus d'elle qui ressemblait à un rasoir électrique avec « quelque chose de noir par en dessous » : « Oui, ce sont eux qui le tiennent », dit-elle tandis qu'un des êtres « vient me l'appliquer sur moi » et le passer partout sur l'abdomen, du flanc gauche au flanc droit, ce qui la fit frissonner. Cela pourrait référer au rectangle noir dont il avait déjà été question. Son corps se raidit encore davantage et devint très agité ; Sheila gémit en rapportant les balades de cet instrument ressemblant à un rasoir sur son « flanc droit, très bas, là où j'imagine que se situe mon ovaire ou mon appendice ». Dans le même temps, les êtres tentaient de maintenir sa jambe droite à plat. Elle ressentit une grande douleur à cet endroit du corps. Sheila révéla ceci : « Je devais garder mon équilibre... On dirait qu'ils vont faire la même chose de l'autre côté !... Vous pouvez imaginer cela, vous, un éléphant en équilibre sur une seule patte ?» - c'est-à-dire se tenant sur une seule jambe sur son abdomen à elle. Puis elle éprouva la sensation qu'un instrument extérieur à son corps « était en train de lui aspirer quelque chose qui venait de [ses] entrailles ».

Au bout de quelques minutes, Sheila se calma, son corps s'apaisa et elle tira sans arrêt sur son chemisier en déclarant : « J'ai chaud. » Elle « ne prit pas le temps de faire attention » à ce qu'on lui extrayait des parois de l'abdomen. Elle affirma cependant qu'elle « vit le rectangle noir ». Elle parla encore de sa frayeur, de sa colère et de sa douleur, puis elle dit : « Je vois leurs yeux. Je ne veux plus jamais les revoir. »

À ce stade de notre séance, le décor évolua et les êtres montrèrent à Sheila quelque chose qui rappelait une immense

verrière en vitrail rouge, avec des croisillons brun et or séparant les divers panneaux, qui s'incurvait pour former un dôme ; des panneaux successifs recouvraient ainsi la totalité d'un long mur. L'impression de Sheila : « C'est donc vrai que je suis là ». Le dôme en forme de cône s'élevait à une hauteur tellement vertigineuse au-dessus de sa tête que cela lui fit « un peu peur de le regarder ». En même temps, cette structure était d'une grande beauté, comme « une cascade de lumières... une fontaine d'or pur ». L'effet d'envolée était encore accentué par le fait que des rainures spiralées grimpaient jusqu'au sommet. Lorsque je demandai à Sheila pourquoi cela lui faisait tellement peur, elle ne put que répondre : « C'est comme la puissance. Je ne peux rien vous dire de plus ». Puis elle articula : « Je veux rentrer chez moi », et ce fut tout ce dont elle put se souvenir. « Ils m'ont débranché la mémoire », conclut-elle.

Après avoir effectué son retour à l'état normal, Sheila se sentit triste ; elle attribua d'abord ce sentiment au fait qu'elle s'était perçue « toute nue » et sans aucun contrôle sur elle-même. Elle essaya alors de retrouver une certaine légèreté mondaine en plaisantant : « Mon déodorant me faisait défaut en pareilles circonstances. J'étais en nage. » Mais elle remarqua quelque chose de plus significatif et qui était le fait de découvrir que « [son] corps n'était pas le [sien], »

Le Dr Waterman fut très impressionné par la puissance et l'authenticité apparente de ce que Sheila venait de revivre au cours de cette séance et, durant les semaines qui suivirent, il étudia le cas de Sheila sur toutes les coutures en envisageant toutes les probabilités afin d'être d'une aide plus efficace pour elle, « nous rejoignant dans ce mystère partagé ». Peu après, Sheila m'appela au téléphone pour me remercier du bon travail que nous venions de faire ensemble ; elle parla de

l'isolement qu'elle avait éprouvé auparavant, du fait qu'on ne voulait pas la croire et exprima sa détermination à « obliger les thérapeutes professionnels à avoir le sens des responsabilités » quand ils ont devant eux des kidnappés de l'espace. Elle me confia aussi son désir de procéder à des recherches, afin de trouver la voie d'une meilleure intégration du type d'expérience qu'elle avait eu, avec les thérapeutes qui s'occupent plus particulièrement d'enlèvements extraterrestres, ceci dans la perspective d'une plus grande satisfaction chez les patients.

Julia et Sheila eurent également une longue conversation au téléphone quelques jours après cette dernière séance de régression. Sheila voulait savoir si je la croyais vraiment et posa beaucoup de questions sur l'hypnose et le processus qui consiste à se souvenir et à oublier. Elle se demandait s'il y avait des distorsions au sein du processus hypnotique et ce qui empêchait ses souvenirs de remonter spontanément, sans hypnose, vers la conscience éveillée. Elle supposa que cela pouvait bien être quelque chose comme la peur. Julia conclut : « J'ai été très impressionnée par la force que Sheila manifeste. Cette Sheila-là me semble être une autre personne. Elle peut tenir sa place dans une conversation, là où auparavant elle n'était qu'une personne timide et fragile qui retenait constamment ses larmes. Pour moi, c'est un des aspects les plus fascinants des phénomènes d'enlèvement : comment les rapports qu'on a avec les souvenirs enfouis dans la mémoire peuvent transformer complètement votre existence tout entière. »

Avant d'entamer la troisième régression, en présence cette fois encore du Dr Waterman, nous fîmes le bilan avec Sheila de ce qui s'était passé depuis notre dernière entrevue, c'est-à-dire depuis les six dernières semaines. Juste trois nuits

avant, vers les trois heures du matin, Sheila avait eu un autre rêve « comme de l'électricité » au cours duquel elle était restée dans un état de semi-conscience. « Je me suis réveillée en sursaut et j'ai entendu quelqu'un qui respirait d'une drôle de manière et j'ai senti une main sur mon flanc. » Elle ne fit qu'un bond, hurla de terreur, alluma la lumière et ne vit personne. Pourtant l'impression d'avoir senti une main sur sa hanche semblait bien réelle, ainsi que « le petit bruit sec » qu'elle interpréta comme une respiration. Même si Sheila se sent parfois beaucoup plus forte qu'avant, et ce aussi dans les heures nocturnes, il lui arrive encore, comme cette nuit-là, de vivre de terribles frayeurs lorsqu'elle a le sentiment « qu'il y a quelqu'un près de vous dans la chambre et que vous, vous ne pouvez pas le voir ». Ce qui la met le plus mal à l'aise, c'est ce manque de contrôle sur elle-même et l'idée qu'elle demeure impuissante à protéger Beverly, sa fille. Et sa réflexion exprime parfaitement un sentiment partagé par tous les kidnappés : « Vous vivez avec cette crainte permanente que quelque chose va arriver. »

Après cette discussion, nous abordâmes la question de la première participation de Sheila à mon groupe de soutien (« les gens se situent à des niveaux différents », observa-t-elle avec justesse). Les kidnappés « se trouvent tous dans le même bateau, remarqua-t-elle, un bateau qui voyage dans le temps, c'est le moins qu'on puisse dire ». Elle parla ensuite de l'impact « régénérateur » qu'il y avait pour elle à reconnaître la nature de ses expériences, et la difficulté consécutive à leur trouver quoi que ce fût de positif : « Je ne sais pas si je voudrais vivre le reste de ma vie sous le contrôle de quelqu'un d'autre », commenta-t-elle. Elle avait du mal à assumer les implications inhérentes à ce qu'elle avait récemment découvert grâce aux régressions hypnotiques, « si ce n'est qu'il existe des pouvoirs plus grands… et que nous autres humains

sommes de petites choses insignifiantes... et que vous avez peut-être transformé (sic) quelque barrière ». Concernant les extraterrestres eux-mêmes, elle s'étonnera en ces termes : « Mais d'où est-ce qu'ils viennent ? » Et ce qui la troubla le plus : « Pire que l'éventail et l'aiguille et l'éprouvette et le rasoir électrique et les aiguilles dans mon crâne, c'était l'obscurité... C'est une expérience effrayante de l'obscurité... On regarde dans leurs yeux pour essayer de savoir comment ils sont arrivés là, et puis tout devient noir. »

Sheila avait décidé d'explorer son expérience du nouvel an de 1989 dans laquelle elle avait éprouvé « de l'électricité » et senti que « quelque chose [la] forçait à sortir », mais elle n'avait aperçu aucun être. Avant de commencer la séance d'hypnose, elle se rappela qu'elle s'était réveillée vers minuit une première fois, puis vers une heure un quart en entendant un bruit ; elle avait eu l'impression que quelqu'un avait ses mains sur ses bras et ses jambes : « Ils me maintenaient face contre le lit, et ils m'ont tirée comme ça. Je me suis assise et n'ai pu rien distinguer. J'étais complètement affolée. J'étais terrorisée à l'idée d'être toute seule. »

Au début de la régression, nous survolâmes les événements de ce nouvel an. Dans son journal, en date du 12 janvier 1990, Sheila écrivait ceci : « J'ai eu une frayeur monstre durant la nuit. C'est le pire [rêve] que j'aie fait depuis longtemps. » Ce soir-là, le père de Sheila, sa sœur Melissa et Kimberly, la fille de Melissa, étaient venus rendre visite à Sheila ainsi qu'à son mari, Jim, et sa fille, Beverly. Tous quittèrent leur maison vers les onze heures du soir et Sheila alla se coucher à onze heures et demie, parce qu'elle était fatiguée. Beverly venait de persuader sa mère de permuter les chambres, parce que celle de Sheila était plus grande et possédait le téléphone. Sheila expliqua à sa fille qu'elle n'avait

pas le temps de changer les draps et décida que le plus simple serait d'aller s'installer au rez-de-chaussée sur le grand canapé de la véranda. Elle alla chercher à l'étage son oreiller, s'enroula dans une couverture et rumina sa tristesse parce que sa mère n'était pas là.

Sheila nota dans son journal, tandis qu'elle s'apprêtait à s'endormir : « Je me sentais très mal. J'avais peur de rester seule. » La véranda, qui est contiguë à la maison, était « tellement éloignée de Jim et de Beverly ». Elle se souvint du ronflement des humidificateurs et du bruit que faisait le balancier de la pendule d'en bas. Elle pense qu'en dépit de ses craintes elle parvint à s'endormir. Elle se réveilla vers minuit - l'horloge lumineuse du magnétoscope indiquait 12 : 02 d'après ses notes du 12 janvier 1990 -, effrayée par des « feux d'artifice » qui semblaient venir de l'autre côté de la rue où des gens « donnaient une fête. Ce soir ils s'amusent ». Puis elle fut angoissée par une lumière qui pénétra dans la pièce et se dit : « C'est trop intense. » La lumière disparut et Sheila ajouta : « Je me suis levée pour aller voir ce que cela pouvait bien être. » Elle était encore éveillée quand le magnétoscope afficha la demie de minuit.

Je ramenai Sheila au moment où elle avait regardé du magnétoscope et lui demandai ce qu'elle avait fait ensuite. Elle me répondit qu'elle s'était tenue près de la fenêtre et avait regardé cette lumière sur un piquet planté dans l'allée des voisins. Elle avait cru que c'était cette source lumineuse qui était à l'origine de la clarté qui était entrée jusque dans la pièce où elle était couchée. Puis, malgré le fait qu'elle tremblait de peur à cause de la violence de cette lumière insolite, elle se souvint de s'être recouchée sur le canapé, en partie pour juguler sa peur. Elle se remémora aussi avoir regardé l'orgue et les plantes vertes du salon. Mais sa peur ne

faisait que croître, aussi bien dans les souvenirs qu'elle revivait que dans notre séance de régression elle-même. Étendue sur le côté gauche, Sheila essaya de fermer les yeux. Malgré les affres de la terreur, elle affirma qu'elle put tout de même céder au sommeil : « Cela a pris un petit moment. J'étais très fatiguée. »

Elle éprouva encore de l'angoisse à l'idée de se trouver aussi éloignée de Jim et de Beverly puis : « [...] Je vis de nouveau cette lumière. Je me mis à chercher d'où cela pouvait bien venir. » La lumière semblait provenir du côté de la maison. « Elle était très brillante. Je l'ai bien regardée ; c'est alors qu'elle est devenue toute noire. » Elle avait peur de cette lumière et se demanda comment elle pourrait bien faire pour s'en débarrasser. C'est à ce moment-là que, dans la lumière même, elle aperçut quelque chose d'orangé et de rose « avec dessus un gros point noir ». Puis elle sentit, non plus de côté mais dans son dos, une lumière tellement brillante qu'elle me demanda *à moi* : « C'est vous qui avez allumé cette lumière ? » Enfin elle se retrouva environnée de « quelque chose de gris et d'épais, comme un brouillard ». Dans son journal du 12 janvier 1990, elle avait écrit à ce propos : « gris et en forme de V... Je ne pouvais pas les voir... mais il y en avait deux à chacun de ces endroits - mon cou, mes avant-bras - et six sur mes chevilles, ce qui faisait dix en tout. La seule façon de les décrire est qu'ils me faisaient mal et qu'ils se trouvaient deux par deux parfaitement symétriques - je ne retrouvai pas cette configuration même après être réveillée. Ils paraissaient tellement réels ». Sa respiration devint difficile et elle haletait ; elle croyait qu'elle était debout et aurait voulu s'allonger. Elle confia qu'elle « ne ressentait pas de froid », comme si elle se trouvait « dans une espèce de bulle grise à la température de la pièce... sans murs définis ni plafond plat ».

Puis Sheila annonça tout de go : « Je n'ai vu que leurs yeux. Je veux m'en aller. Ils sont là, juste en face de moi.

— Où cela ? demandai-je.

— À côté de ce machin gris. » Une lutte vigoureuse s'ensuivit, après quoi Sheila dut regarder leurs yeux, alors qu'elle faisait tout pour éviter ce contact, ne cherchant qu'à fuir. Elle remarqua à quel point ces yeux étaient « grands » et « d'une concentration intense » : « Et je ne les ai jamais vus ciller. » Obligée à subir ces regards et à y répondre, elle avoua : « Je regarde les yeux. » Malgré la reconnaissance de cet incident, ou même l'acte de regarder dans les yeux des êtres, ou encore les deux, Sheila se sentit un peu plus détendue. Elle remarqua que dans le même temps elle pouvait croire qu'elle devenait folle, « comme quand vous ne savez plus ce que vous faites, dans le genre psychotique, c'est-à-dire lorsque vous décrochez de la réalité ». Sur un ton geignard et au bord des larmes, Sheila parla de la terreur qui la saisit lorsqu'elle perdit tout contrôle sur elle-même. « Ils contrôlent tout… Je dois céder. » Elle se sentit « exploitée par les êtres », mais estima en même temps : « Nous dépendions l'un de l'autre. » Ses pensées revinrent à la fameuse lumière « trop brillante » qui l'avait tant effrayée. Puis, par la fenêtre, Sheila vit quelque chose « d'orangé » au-dehors et de « très bas au-dessus du sol ». Avec d'énormes difficultés, et en dépit de tous mes encouragements, elle ne put que prononcer ceci : « J'ai vu une énorme masse ovale et de couleur orangée. »

Sheila demanda à « retourner vers les yeux » et à aborder la question de la « dépendance qu'ils créaient… Ils ne m'ont dit qu'une seule chose », dit-elle après avoir renoncé à lutter pour conserver un certain contrôle. Se rendant parfaitement compte que ni elle ni moi ne savions exactement ce dont il

s'agissait au juste, Sheila affirma pourtant ceci : « Chacun dépend de l'autre. Je dois accepter sa présence [celle de l'être] au sein de mon existence », ou du moins « qu'il vienne vers moi pendant la nuit ». Elle ne croit pas « qu'il vienne durant les heures diurnes ». Lorsque je lui demandai comment une telle information était parvenue jusqu'à elle, elle répondit : « Je le sais, c'est tout. Je sais exactement tout ce qu'il pense. Il communique mais il ne peut pas parler. » Et cela n'avait pas l'air de la réjouir outre mesure : « Je n'aime pas quand il est là », mais elle accepta la vérité de ce qu'elle avait reconnu.

Sheila eut beaucoup de difficultés pour se remettre d'aplomb et s'asseoir sur le divan quand la régression fut terminée. Elle fit tout de suite le rapprochement entre les yeux et cette obscurité dont elle avait parlé lors des précédentes séances. « Ces yeux sont effroyables. C'est simple, je regardais ces yeux lorsque je fus environnée d'obscurité. Tout ce que je pouvais voir, c'était l'obscurité la plus totale. » Cette fois-ci, cependant, elle ne se sentit pas environnée d'obscurité lorsqu'elle regarda les yeux ; elle se sentit même plus détendue mais estima que cette idée, « nous dépendons l'un de l'autre », était épouvantable parce qu'« ils ne sont pas amicaux. Vous ne les inviteriez pas pour passer des vacances chez vous ». Elle se demanda s'ils étaient « trompeurs » : « Vous ne pouvez dépendre de quelqu'un en qui vous ne pouvez pas avoir confiance. Vous ne pouvez pas vous fier à eux. » Mais à ce sujet, elle n'était pas très sûre d'elle.

Nous échangeâmes quelques idées sur la manière dont intervient l'interdépendance une fois que le contrôle vous a échappé. « Quand je regardais leurs yeux - nous avons déjà abordé le fait que nous dépendions l'un de l'autre -, je commençais à penser à la théorie des systèmes, vous savez, ce qu'on appelle l'écologie. Mais maintenant que je suis

éveillée, je crois que… euh… c'est très dur de penser qu'ils sont là tout autour de vous… Je suis persuadée qu'ils sont là, même durant la journée, même si je ne les vois pas. » Sheila se débattit encore avec le problème de la perte de contrôle. « Je ne vois pas d'équilibre, comme quand vous regardez leurs yeux et passez sous leur contrôle en dépendant chacun l'un de l'autre. Et je ne vois pas d'équilibre à penser logiquement. » Nous discutâmes aussi du désir humain « qui était sous contrôle » et des conséquences destructrices que cela induisait. « Vous devez renoncer à garder l'équilibre », dit-elle. Les êtres humains ont été « socialisés pour être contrôlés » durant la journée. « Ça, c'est le contrôle diurne, ajouta-t-elle. La nuit, vous renoncez à ce parfait équilibre. » Nous terminâmes sur la question de savoir si la perte de contrôle dans les périodes nocturnes pouvait recevoir une quelconque gratification durant la journée. « Je pense que oui, dit Sheila.

— Comment cela ? demandai-je.

— Eh bien, je ne sais que vous répondre », fit-elle.

Le Dr Waterman fut cette fois encore extrêmement impressionné par ce qu'il venait de voir et d'entendre, aussi bien au cours de cette séance que dans les jours qui suivirent. Sheila continua à intégrer ce qui avait perlé à la surface durant ce travail, surtout au cours de leurs entrevues. Des détails troublants lui revinrent en mémoire et elle les consigna dans son journal, le 12 janvier 1990, mais curieusement, ces détails n'étaient pas réapparus lors de la régression elle-même, et cela concernait tout particulièrement les taches en forme de V. De nouveau, selon le Dr Waterman, Sheila semblait être une « personne différente », souriante et attentive envers lui (le père du docteur venait de mourir), et beaucoup plus assurée qu'à l'ordinaire. Plus tard, elle m'écrivit qu'elle avait été surprise par les grands changements

qui s'étaient opérés en lui : « Pas du tout les mêmes idées - quelque chose était différent. » Je revis Sheila à une réunion de groupe le 14 décembre, trois semaines après notre dernière séance. Elle paraissait plus énergique et lumineuse, et vous regardait droit dans les yeux ; elle me confia qu'elle se sentait mieux dans sa peau et qu'elle avait retrouvé l'espoir. Nous parlâmes des efforts qu'elle déployait pour aider une autre kidnappée qui se débattait avec une dépression due à l'exploration des expériences d'enlèvement à laquelle elle se livrait, exactement comme Sheila elle-même venait de le faire.

Il est toujours difficile d'accepter quelque chose dont nous ignorons tout. En psychiatrie, il existe une tendance, assez naturelle somme toute, qui consiste à essayer d'appliquer les catégories dont on est familier à toute donnée psychologique ou à tout phénomène émotionnel rencontré. Le doute et l'incertitude absolus sont des situations parfaitement inconfortables. Dans le cas de Sheila, l'avènement de ses « rêves électriques » et autres symptômes indicateurs de conditions traumatiques, faisant suite au décès de sa mère, créa une certaine logique qui plaidait en faveur d'une explication de son cas fondée sur un deuil non résolu, une dépression ou un désordre classique post-traumatique rattaché à ce décès, parce que la patiente avait été très proche de sa mère. Et pourtant, tous les efforts d'interprétation et de thérapie qui obéirent à ce schéma échouèrent à apporter le moindre soulagement à Sheila ; et vers la fin de l'année 1992, elle avait atteint le fond du désespoir.

Rétrospectivement, il nous est loisible de mettre l'accent sur plusieurs caractéristiques du cas de Sheila qui ne s'intègrent pas dans le diagnostic du deuil resté en suspens et de la dépression. Même s'ils peuvent être jugés comme extrêmement perturbants et obsédants, les rêves électriques

(le principal symptôme de Sheila) ne portent pas en eux-mêmes une quelconque indication qui référerait à cette perte, cette séparation ou tout autre signe de douleur ; on n'y rencontre pas non plus de ces pertes insidieuses de sa propre estime ni de cette culpabilité qui accompagnent souvent la dépression telle qu'on l'observe cliniquement. Même les impulsions suicidaires de juillet 1985 n'étaient qu'une réponse à un vrai problème de confiance avec son thérapeute à un moment où Sheila se sentait particulièrement seule et abandonnée.

En fait, Sheila manifesta quelques traits typiques du stress post-traumatique dans son angoisse générale, ses rêves perturbants et ses insomnies. Mais la question qui reste posée est celle de son origine. La mort de la mère fut un grand choc pour Sheila, ainsi que le désintéressement de son mari à ses problèmes. Pourtant, ses réactions à ces événements - auxquels elle semble d'ailleurs s'être adaptée raisonnablement bien - ou le contenu de ses rêves ne renferment pas grand-chose qui puisse suggérer l'idée qu'ils furent des incidents déterminants, à l'origine de son état traumatique grandissant. Des examens neuropsychologiques effectués en 1991 offrent quelques renseignements sur les angoisses de Sheila, mais ne prouvent pas à l'évidence la présence de la dépression ; Sheila a été décrite comme « un sujet brillant, atteignant largement le niveau moyen et même supérieur ». On ne découvrit aucune cause à son traumatisme, en dehors de ses expériences d'enlèvement extraterrestre.

Le cas de Sheila nous offre les traits caractéristiques du phénomène d'enlèvement. On y trouve des cauchemars effrayants qui paraissent plus réels que ceux auxquels on est accoutumé ; des souvenirs - certains spontanés, d'autres obtenus sous hypnose - d'intrusions d'êtres humanoïdes dans

la chambre à coucher et de voyages forcés vers d'étranges endroits fermés où le sujet est soumis à d'indécentes procédures pseudo-chirurgicales. Au cours de trois séances de régression hypnotique, il ne nous a été possible que d'égratigner la surface de ce que Sheila semble avoir supporté. Pourtant, en sa compagnie, nous avons exploré ces expériences et leurs mystères et nous avons donné à cette jeune femme l'opportunité d'exprimer (au sens fort du terme) les affects refoulés qui leur étaient associés, avec les effets thérapeutiques que l'on pouvait en espérer.

On pourrait, bien sûr, nous objecter que l'amélioration de l'état de santé de Sheila résulte du fait qu'on l'a confirmée dans ses illusions et ses fausses croyances. Mais je ne vois rien en Sheila et dans son fonctionnement mental qui indique une tendance aux fantasmagories délirantes, ou même à se laisser influencer. De plus, les individus qualifiés de psychotiques et qui sont en proie à de véritables hallucinations ne vont pas mieux lorsqu'on est parvenu à exciter leurs imageries, dans la mesure où il leur faut, pour continuer à faire marcher leur système mental créateur d'illusions, bien trop d'une énergie qu'ils ne peuvent plus consacrer à autre chose. Il nous faut également considérer le bénéfice que l'on retire à faire partie d'une communauté de pensée et de croyance, comme c'est le cas pour certains groupes religieux, alors que le phénomène d'enlèvement va justement à l'encontre des croyances sociales du moment ; et Sheila, comme d'ailleurs la majorité des kidnappés, estime que l'idée même que ces intrusions, quelle qu'en soit l'origine, existent réellement est extrêmement dérangeante. En fait, elle a même subi des traumatismes additionnels en se retrouvant devant la nécessité de reconnaître la réalité même des expériences d'enlèvement. Enfin, il y a le témoignage du Dr Waterman, qui était sceptique au début sur toutes ces

questions d'enlèvement mais qui avait le désir de travailler avec moi. Connaissant Sheila depuis plus de sept ans, il vit bien que les réponses qu'elle a données sous hypnose étaient authentiques et le reflet d'expériences traumatiques extrêmement importantes, dont l'origine ne pouvait apparemment être que ce que nous en disait Sheila elle-même au cours de ces séances.

Le phénomène d'enlèvement défie toute notion de réalité telle que la conçoit la science occidentale. On ne peut tout simplement pas croire que cela puisse arriver. Mais voilà, à des individus comme Sheila qui nous rapportent ce qu'elle nous a rapporté, quelle réponse, quelle explication conventionnelle aurons-nous l'audace de leur proposer ? Sheila elle-même fit ce commentaire dans une lettre adressée au Dr G. : « Ça n'a tout simplement aucun sens dans le monde tel que nous le connaissons. » Mais comme Freud l'a dit un jour, la théorie n'empêche nullement les faits de se produire. Tout ce que les professionnels de la santé mentale peuvent aujourd'hui se proposer de faire est de garder un esprit ouvert lorsqu'ils reconnaissent chez un patient le syndrome lié au phénomène d'enlèvement extraterrestre, même s'ils ne le comprennent pas, et d'éviter de donner des explications trop hâtives. Nous ferions bien, en effet, de suivre l'exemple de Sheila lorsqu'elle écrit au Dr Waterman en 1990 : « J'ai laissé mes médailles académiques dans l'antichambre. » Écouter même si l'on ne sait pas, mais écouter avec la volonté d'explorer l'inconnu ; cela seul peut aider à avancer dans la connaissance.

Sheila a eu plus de difficultés que d'autres sujets pour à la fois remonter dans ses souvenirs et faire face à leur contenu traumatisant, mais elle effectue de grands progrès et accuse progressivement une transformation qui m'est désormais

devenue familière. En association avec sa perte de contrôle, elle commence à reconnaître les conséquences négatives, pour elle-même en tant qu'individu comme pour l'équilibre écologique de la planète tout entière, de notre lutte acharnée pour tout dominer et tout contrôler ici-bas. Nous ignorons si cette évolution de conscience est un produit de son exploration avec moi ou s'il s'agit d'une caractéristique inhérente au phénomène d'enlèvement. Il est intéressant à ce propos de noter que l'expérience de Sheila qui consiste à reconnaître son interdépendance avec les extraterrestres, suivie de près par un intérêt pour l'écologie mondiale, se produisit lorsqu'elle dut regarder dans les yeux du chef et lui céder le contrôle de sa personne.

Le phénomène d'enlèvement extraterrestre est potentiellement une source d'informations très riche sur la compréhension de nous-mêmes et sur l'univers dont nous faisons partie. Mais avant d'accréditer ces nouvelles connaissances, nous devons d'abord admettre que notre ignorance est immense sur la nature et ses secrets. Comme Sheila l'écrivit au Dr R. : « Un jour ou l'autre, quelqu'un d'autre que moi viendra vous raconter la même histoire. Je n'ai pas d'explication scientifique à donner, mais de toute évidence, ce problème fait appel à autre chose qu'à l'ignorance. Nous pouvons bien admettre que la psychiatrie ne possède pas toutes les réponses pour rendre compte de tous les désordres mentaux, aussi pourquoi devrait-on croire que la science est prête à expliquer tout ce qui se passe dans le monde ? »

OceanofPDF.com

5

L'été 1992

Scott avait vingt-quatre ans lorsque nous nous rencontrâmes pour la première fois en novembre 1991 après qu'il eut exprimé son désir de venir participer à mes réunions de groupe mensuelles. À cette époque-là, il voyait régulièrement une psychothérapeute à cause d'angoisses causées par des expériences d'enlèvement extraterrestre ; cette dernière pensait que mes groupes de soutien destinés aux kidnappés de l'espace pourraient lui être de quelque secours en lui offrant l'occasion de rencontrer d'autres personnes dans le même cas que lui et en lui permettant de partager avec elles les problèmes issus de ces traumatismes. Ma politique a toujours été de rencontrer individuellement les kidnappés avant de les intégrer au groupe. Le cas de Scott est un vivant témoignage des transformations spectaculaires qui peuvent affecter une personnalité lorsque celle-ci se retrouve confrontée à la réalité des faits et aux puissantes secousses émotionnelles qui en découlent. Scott appartient également à ce type de kidnappés, qui ne fait qu'augmenter, qui se sont découvert une double identité (à la fois humaine et extraterrestre) au cours du processus d'analyse.

Scott est un jeune homme de grande taille, costaud et très direct, dont les manières légèrement désinvoltes ne font que trahir une profondeur de pensée et une sensibilité sous-jacentes, qualités qui n'ont fait que s'amplifier pendant toute la période de notre travail en commun. Même s'il semble avoir

résisté à une éducation formaliste, il bénéficie d'une intelligence vaste et affirmée. Scott travaille comme acteur et réalisateur, tout en secondant son père dans son atelier de réparation automobile ; c'est aussi quelqu'un d'ingénieux et de manuel, sachant réparer aussi bien les pianos que les voitures. Il a d'ailleurs appris à jouer du piano petit et il cherche à se lancer dans l'écriture de chansons. À un moment, il eut envie de devenir pilote, mais les « séquelles médicales » de ses expériences d'enlèvement sapèrent cette ambition. « Je n'ai jamais cessé de m'activer, commente Scott, afin de m'empêcher de penser à ce qui m'était arrivé. »

Au cours de l'été 1992, Scott connut une période où sa vigilance coutumière, ses antennes d'autodéfense, ses instincts animaux de peur et de sauvegarde cédèrent la place à un grand sentiment de vulnérabilité, d'apathie et d'éloignement du milieu familial. Il faut dire qu'il avait organisé ce qu'il appelait lui-même son « délire de sécurité » : craignant chaque nuit d'être kidnappé, Scott avait totalement équipé la maison où il vivait seul avec des systèmes d'alarme sophistiqués qu'il branchait pendant la nuit, auxquels il avait adjoint des caméras de surveillance dans différents endroits stratégiques afin de « décourager » tout intrus, ainsi qu'un micro à la porte d'entrée relié à un haut-parleur près de son lit. « N'importe qui pouvait venir, je l'attendais de pied ferme. » Mais au lieu de cette personne sévèrement contrôlée qu'il croyait être, Scott découvrit que « le non-contrôle serait davantage le mot juste parce que c'était la réalité..., j'étais atterré, dit-il, et je me rendis compte qu'on pouvait venir me tuer. Je ne me sentais plus du tout en sécurité... J'étais complètement désarçonné ». Ce fut le déclic : la perte de contrôle ouvrit la voie à une transformation des relations de Scott avec ses propres expériences d'enlèvement et à de

profonds changements, au sein même de ces expériences, de sa conscience et de l'image qu'il avait de son identité.

Lee, la sœur de Scott, de dix-neuf mois sa cadette, a elle aussi été victime d'enlèvements, bien qu'elle exigeât plus de temps pour retrouver la mémoire de ses expériences. Pendant des années, pour expliquer ses craintes devant la sexualité, elle se cramponna à l'éventualité d'abus sexuels qu'elle aurait subis de la part de son père ou de quelqu'un d'autre. Une anamnèse sérieuse ne dévoila rien qui pût corroborer une telle hypothèse, alors qu'une bonne séance d'hypnose, en novembre 1992, révéla l'existence d'une expérience traumatisante, alors qu'elle était adolescente, au cours de laquelle elle fut emmenée à bord d'un ovni par des extraterrestres ; c'est là qu'elle fut soumise à une sorte d'opération où on lui enfonça dans le vagin un genre de spéculum pour prélever des tissus, peut-être même un ovule. Dix jours plus tard, Lee partit comme prévu pour passer plusieurs mois en Inde où elle comptait travailler à son développement spirituel et plus particulièrement étudier le bouddhisme tibétain.

Après avoir pris connaissance de mon rapport sur le cas de son frère, rapport que sa mère lui avait envoyé en Inde, Lee craignit qu'un trop bref résumé de ses expériences tel que je pourrais le rédiger risquerait de lui accorder un rôle excessif en tant que victime. « Je souhaiterais beaucoup apporter mon aide en faisant connaître mon histoire afin que les gens soient informés. » Elle aimerait voir « un rapport beaucoup plus complet qui rendrait compte d'une série de rencontres qui ne provoquèrent pas seulement de grands traumatismes physiques et sexuels, mais lui offrirent la chance de développer sa spiritualité et sa sensibilité envers tous les êtres vivants, depuis le plus petit insecte jusqu'aux êtres

appartenant à d'autres dimensions et à d'autres systèmes planétaires... Cet ajustement, continua-t-elle, ne devrait pas manquer de me présenter moins comme une victime de kidnapping intergalactique que comme ce que j'ai perçu être en fait - quelqu'un qui vivait une expérience telle que son esprit a bien dû éclater vers une formidable expansion de la conscience. Et même si cela peut vous paraître étrange, j'en suis très reconnaissante ». Plus haut dans sa lettre, Lee avait écrit ceci : « Le bouddhisme tibétain, en tant que philosophie, reconnaît nombre d'aspects qui ont trait aux rencontres spirituelles et à l'éveil de conscience que les kidnappés ont connus. »

Emily, la mère de Scott et de Lee, qui avait alors quarante-huit ans, travaille dans l'immobilier tout en aidant son mari Henry dans ses affaires. Il se pourrait bien qu'elle aussi soit une kidnappée, mais ce qui est le plus remarquable dans son cas, c'est le perpétuel et extraordinaire soutien qu'elle a manifesté à ses enfants. C'est le seul parent qui se rend régulièrement à mes réunions de groupe et bien qu'elle ait été très affectée par toutes les histoires d'enlèvement concernant ses enfants, elle a vite accepté l'idée d'une réalité derrière ce qu'ils ont rapporté. De plus, Emily a le sentiment intuitif et profond que le processus auquel ses enfants sont à présent soumis ne peut être que celui d'un développement personnel et d'une lumière nouvelle pour eux. Cette attitude, quelle que soit la vérité ultime qu'il nous sera donné un jour de contempler, est pour moi unique parmi les parents de mes patients.

Henry, le père, a travaillé comme mécanicien automobile pendant vingt ans puis il s'est dirigé vers une autre voie. Henry est plus réservé et prudent dans ses commentaires sur tous ces problèmes, mais il soutient de manière tout aussi

inconditionnelle ses enfants. Il croit entièrement en tout ce que ses enfants rapportent, même s'il manifeste une certaine tendance au « prouvez-le-moi » à propos des ovnis et des extraterrestres. Scott et Lee ont un frère, Robert, qui ne semble pas être du tout concerné par les problèmes de kidnapping. Emily le décrit comme quelqu'un qui écoute tout cela « de manière détachée » quand ils en parlent à la maison, mais qui manifeste tout de même le plus sincère soutien, quoi qu'il arrive. Robert est marié et a trois enfants, des jumelles de trois ans et un petit garçon d'un an et demi. Aucun ne paraît avoir de liens avec des phénomènes d'enlèvement. Scott se félicite d'appartenir à une famille aussi soudée et positive et ne parvient pas à rattacher ses expériences d'enlèvement à aucun traumatisme caché de quelque nature que ce soit qui dépendrait de son passé familial. « Je considère ma famille et la façon dont j'ai été élevé et je ne vois vraiment rien qui permette de faire ce lien.

Lors de notre premier entretien, Scott vivait depuis plusieurs mois sous le choc d'une expérience d'enlèvement qui avait eu lieu en avril 1990 et au cours de laquelle il avait pu voir en toute conscience de petits êtres (« des types tout petits ») dans sa chambre. Il rapprocha cette expérience d'un souvenir où il avait aperçu les mêmes êtres dans sa chambre et une « soucoupe volante » au-dehors. Il avait alors dix ans. Après s'être longuement renseigné auprès d'organismes ufologiques divers et toute une série de spécialistes, Scott atterrit finalement chez une thérapeute. Cette dernière l'aida énormément, et au cours du travail qu'ils firent ensemble, avec plusieurs séances d'hypnose, Scott put remonter dans sa mémoire jusqu'à l'âge de trois ans et raconter ses expériences d'enlèvement successives. Scott est venu très régulièrement à mes groupes de soutien depuis novembre 1991 et nous avons gardé le contact, lui et moi, en dehors de ces réunions.

Ensemble, nous avons procédé à deux séances de régression hypnotique, en mars et en décembre 1992 ; Scott avait lui-même sollicité ce travail d'analyse parce qu'il souhaitait découvrir et exprimer les émotions profondément enfouies dans sa mémoire, et explorer une méthode de guérison moins directement thérapeutique et davantage investigatrice.

Les informations détaillées sur l'histoire de Scott furent obtenues par l'intermédiaire d'analyses effectuées au Centre médical de l'hôpital pour enfants de Boston ; on y remonta jusqu'à sa quatorzième année où il apparut qu'il avait vécu « des perturbations décrites autrefois comme des crises ». Sa mère raconta qu'il avait eu à six mois une attaque accompagnée de fièvre, et elle affirma qu'à son cinquième anniversaire il eut une « crise généralisée » sans fièvre, cette fois, mais avec des douleurs dans l'oreille. Aucun spécialiste ne l'ausculta à cette époque-là mais on appela le médecin de famille qui attribua son état à « l'excitation » qu'il avait eue pendant la journée. Scott comprend aujourd'hui qu'il s'agissait d'une « crise de panique post-enlèvement ».

La première expérience d'enlèvement dont Scott s'est souvenu a eu lieu alors qu'il n'avait que trois ans. Durant l'été 1991, grâce à l'hypnose, Scott et son thérapeute tentaient d'explorer les événements qui avaient marqué sa neuvième année lorsque : « Je remontai tout d'un coup à l'époque de ma troisième année où je jouais dehors dans la poussière et soudain, boum ! Je me suis retourné, je jouais avec mes petits camions et ils étaient là. » Du coin de l'œil, il aperçut deux êtres sortis de nulle part et une sorte de baguette le « paralysa ». «Je me souviens de m'être précipité vers ma mère. » Quand il fut revenu à lui, Scott se sentit très frustré parce qu'il était incapable de définir ce qui était vraiment arrivé. « J'ai vu là, dehors, des fourmis géantes », dit-il. Cette remontée

des souvenirs déstabilisa tellement Scott (« je faisais de ces bonds dans mon lit ! ») qu'il arrêta les séances d'hypnose jusqu'au moment où il fit sa première régression avec moi.

Depuis ses huit ans, Scott est régulièrement suivi par des spécialistes, surtout des neurologues, pour tenter de trouver la cause et soigner de très pénibles et très fréquentes migraines qui le harcèlent depuis l'âge de six ans, ainsi que ces « accès » ou « crises » que l'on décrit sommairement comme des accès de « sentiments bizarres », de « délires » ou de « moments de confusion mentale ». On dit alors de lui qu'il est plutôt « agité ». Ses maux de tête sont qualifiés de « migraines atypiques » et traités au moyen d'analgésiques peu puissants. Un premier encéphalogramme effectué à cette époque fut interprété comme légèrement anormal ; d'autres suivront, considérés, eux, comme normaux. Mais, plusieurs années plus tard, Scott dut recevoir des doses substantielles de drogues anticonvulsives qui donnèrent peu de résultats. Un dossier le décrit à quinze ans comme un patient sujet aux « hallucinations visuelles » depuis l'âge de douze ou treize ans : Scott aurait raconté des histoires de triangle coloré et tournoyant, d'« images ou de figures féminines se penchant au-dessus de son lit », et des « scènes à l'extérieur », etc.

Vers seize ou dix-sept ans, les « accès » s'étaient transformés en « composantes psycho-émotionnelles », les migraines en « tensions », les hallucinations en « sentiments paroxystiques » et les encéphalogrammes étaient toujours normaux. À dix-huit ans, Scott devint, dans les rapports médicaux, dépressif et « apathique ». À dix-neuf ans, les anticonvulsifs furent arrêtés et Scott cessa de voir des médecins. Scott éprouve une certaine colère à l'idée d'avoir perdu tout ce temps avec des procédures médicales de toute évidence ignorantes et inutiles. « C'est incroyable la somme d'idioties qu'ils peuvent trimbaler

dans ces milieux ! » dira-t-il dès sa première visite à mon cabinet et, une année plus tard, dans les réunions de groupe que j'organisais et qu'il suivait assidûment, il manifesta sa désapprobation contre ce qu'il appelait les « médecines au petit bonheur la chance ».

En dehors de ses terreurs nocturnes, de moments de déprime, de difficultés à se concentrer et quelques autres symptômes qui avaient poussé ses parents à le faire voir par tant de spécialistes afin d'en savoir plus, Scott prétend qu'il a eu une enfance parfaitement heureuse, pleine d'amis et d'activités les plus diverses.

Ces symptômes sous-tendent certainement un complexe mais ne renvoient pas de façon pertinente à ses expériences d'enlèvement durant l'enfance. Scott pense qu'il s'agit plutôt de « flash-back » de ses premiers kidnappings. Emily lui a souvent demandé : « Mais où donc étais-je, moi, à ce moment-là ? » lorsque Scott et Lee subissaient ces enlèvements ; et pourtant, comparés à bien des parents d'enfants kidnappés, je peux dire qu'Emily et Henry étaient particulièrement présents.

« C'est épouvantable », m'écrivit Emily en février 1993, une semaine après sa propre régression hypnotique avec moi, grâce à quoi je pus vérifier combien cette femme se sentait concernée par tous ces problèmes dans lesquels étaient impliqués ses enfants : « Et dire que tout cela se déroule littéralement sous vos yeux et que vous n'en avez même pas conscience ! - vous n'y voyez goutte - et je me souviens très bien des remarques de Scott lorsqu'il nous disait qu'il avait peur de les voir débarquer dans sa chambre... et puis cette soucoupe volante, là dehors... le chien qu'il emmenait pour dormir avec lui... ces fois où il se précipitait dans notre chambre... et Henry qui prenait son fusil et allait voir dehors

ce qui se passait. Je m'en souviens, hélas, mais c'est tellement enfoui loin dans ma mémoire jusqu'à ce jour, il y a deux ans environ, où Scott m'a dit : " Souviens-toi lorsque j'étais petit " et nous avons répondu : " Oh oui ! " » Plus tard, Emily écrivit qu'elle et Henry avaient eu peur d'un éventuel voleur et qu'ils avaient cru en toute bonne foi que Scott n'avait fait qu'un cauchemar.

Scott se rappelle que les rencontres qu'il avait faites encore enfant se produisaient généralement lorsqu'il se trouvait avec Lee en dehors de la maison ; de son côté, Lee se souvient d'un « petit ruisseau » tout près de la maison où elle et son frère jouaient souvent et qui, pense-t-elle, devait être la base régulière de leurs enlèvements. Lee rapporte ceci : « On aimait beaucoup ce coin. » Mais devenue adolescente, elle n'y retourna plus pour jouer. « Je pensais toujours à ce coin comme à un endroit à part. » Lorsque Pam Kasey rendit visite à cette famille dans le Massachusetts en mars 1992, Scott et ses parents parlèrent d'observations d'ovnis que tous les membres de la famille firent au cours de toutes ces années. Scott avait vu « un vaisseau spatial » à l'âge de huit ou neuf ans alors qu'il circulait à bicyclette ; il alla raconter cette histoire à son oncle. Mais une véritable affaire d'enlèvement, qu'il décrit comme « une sacrée histoire » et qui était restée enterrée dans sa mémoire jusqu'à ce qu'il se livre à des séances d'hypnose avec un thérapeute, démarra au sein même de sa chambre à coucher tandis qu'il n'avait que dix ans.

Scott aperçut « au-dehors une soucoupe volante », puis il vit plusieurs créatures pénétrer dans sa chambre. « Ils immobilisèrent, je ne sais pas comment, à l'aide d'une baguette, le chien qui dormait dans l'entrée... après avoir fait pareil avec moi. » Scott était terrorisé car il savait « qu'ils

allaient se diriger vers la chambre des parents qui se trouvait à l'étage ». Scott se souvient : « Je me ruai dans l'escalier - c'était après l'incident - et je leur racontai ce qui était arrivé et je leur ai dit qu'il y avait une soucoupe volante juste là dehors et mon père alla chercher le fusil. Il avait une sacrée trouille - tout le monde d'ailleurs -, il a pris le fusil et est sorti pour voir, mais il n'y avait plus rien, excepté la nature. » Il rapporte encore : « Quand j'étais petit, j'avais une frousse à crever qu'ils viennent tuer mes parents. » Pour lui, les êtres étaient des personnages « plus puissants que ses propres parents ». Malgré sa frayeur, Scott éprouvait parallèlement le sentiment que ces mêmes êtres possédaient d'une certaine manière « plus de sagesse que ses parents », bien qu'il n'eût pas su dire si cette sagesse leur était « intrinsèque » ou si « elle émanait de l'ensemble d'une telle aventure ». Scott décrit le phénomène « télépathique » qu'il eut l'occasion de tester durant ces rencontres comme un « canal à double sens. Ils connaissent toutes vos pensées et vous pouvez voir les leurs. C'est très troublant parce qu'on n'y est pas habitué ».

Au cours de l'enlèvement dont Scott parvint ensuite à se souvenir, il fut question d'une créature féminine se penchant au-dessus de son lit alors qu'il avait entre douze et treize ans. Cette anecdote a déjà été consignée dans son dossier. À cette époque-là, Scott voyait régulièrement un psychologue qui avait pour mission de déceler la cause émotionnelle de ses angoisses. Mais cette longue thérapie ne donna guère de résultats. La rencontre avec la créature féminine, un des aspects typiques de l'enlèvement extraterrestre, sera rapportée en détail lorsqu'il sera question de la deuxième régression hypnotique de Scott avec moi.

Scott ne parvint pas à se souvenir d'autres expériences d'enlèvement jusqu'en avril 1990 où, pleinement conscient, il

vit surgir dans sa chambre plusieurs entités dont il avait pressenti la présence. « Qui que soient ces gens, il est évident qu'ils ne venaient pas des environs », raconta-t-il lors de notre premier entretien. « C'étaient les mêmes gens. Je le savais bien », dit-il, ceux-là mêmes qui s'étaient introduits dans sa chambre quand il avait dix ans. Affolé, Scott chercha de l'aide comme nous l'avons déjà signalé. Au cours de diverses séances d'hypnose avec sa thérapeute, Scott se souvint que durant cet enlèvement il fut terrorisé par une espèce de robinet que l'on plaça sur son pénis, avec des « fils » ou des « tuyaux » appliqués à ses testicules ; on lui préleva un peu de sperme et il demeura ainsi, paralysé par la terreur et l'horreur sur une table à l'intérieur d'un ovni.

Après cette première entrevue et ses visites régulières à mes réunions de groupe, Scott se prit d'une immense curiosité pour ces expériences d'enlèvement et il exprima son souhait d'en savoir davantage, parce que « ils ont tellement bouleversé [sa] vie ». Dans le même temps, en effet, l'existence de Scott se compliquait passablement. Quand nous nous rencontrâmes, Scott me parla des difficiles relations qu'il entretenait avec sa fiancée, parce qu'il avait trop tendance à la « possessivité » et qu'il ne parvenait pas à vivre d'une manière détendue. En janvier 1992, au cours d'une réunion, il avoua que si sa fiancée avait d'abord manifesté son soutien, quand les vrais problèmes d'enlèvement sont apparus, elle a cessé depuis de se comporter de cette façon. Scott avait eu à ce moment-là l'opportunité de faire partager ses connaissances dans ce domaine lors d'émissions de télévision (CBS) à Los Angeles ; les deux parties du document-fiction *Les Envahisseurs* qui pouvaient illustrer son témoignage avaient été tournées en mai. En février, durant deux semaines consécutives, Scott se rendit chaque jour sur le plateau, ce qu'il trouva extrêmement stimulant. Il intervint à tous les niveaux de la distribution ou

du technique comme conseiller et informateur de première main sur ces phénomènes de kidnapping ; il se lia également d'amitié avec une actrice dont la fille pourrait bien avoir été elle aussi une victime.

Lors de la réunion de groupe du 24 février, Scott, qui revenait justement de Los Angeles, nous avertit qu'il nous fallait « nous tenir prêts » pour quelque chose, qu'il y a peut-être derrière tout ça un « plan » que nous ignorons, que nous ne contrôlons rien et que « quelqu'un d'autre » va « mener la danse… La partie traumatisante de l'affaire, dit-il, ouvre sur l'essentiel, autrement dit le spirituel qui se cache derrière tout ça ». Puis il parla d'une « puissance supérieure » qui règne derrière ces expériences. Scott se souvint que, même quand cela lui était arrivé alors qu'il était enfant, il avait senti qu'il devait travailler pour devenir « apte à rester dans la même pièce qu'eux sans être pris de panique, sans avoir peur ». À propos de l'épisode d'avril 1990, Scott fit ce commentaire : « C'était un degré de plus en intensité, en progression, un peu comme un examen, mais bon Dieu, il y a toujours cette foutue hargne à se débattre pour qu'ils ne vous touchent pas, pour ne pas passer sous le contrôle de quelqu'un d'autre. »

Au cours de cette entrevue, Scott aborda de nouveau l'aspect traumatique de son expérience qui, une fois digérée, ouvrait sur une évolution de l'individu. Ses expériences d'enlèvement, affirma-t-il, rendirent pour lui évident le fait « qu'il possédait dans son mental une somme colossale d'informations qu'il ne pouvait même pas comprendre ». Selon lui, les extraterrestres « nous aideraient à évoluer afin que nous puissions les comprendre… Ils nous entraîneraient, en quelque sorte, pour que nous atteignions un niveau qui nous permettrait d'échanger des contacts avec eux ». C'est après cette entrevue que Scott décida de se soumettre à une séance

de régression hypnotique avec moi afin d'explorer davantage cet inconnu, d'en dépasser la dimension traumatique et de découvrir ce qui pourrait devenir plus signifiant et pour lui-même et pour tout le monde.

Scott arriva chez moi le 16 mars en compagnie d'Ann, l'actrice qu'il avait rencontrée sur le plateau de télévision de Los Angeles. Avant de monter avec Pam et moi-même à l'étage, c'est-à-dire dans la pièce où nous procédions au travail de régression, nous discutâmes un moment dans le salon, notamment sur l'effet que cela fit à Ann non seulement d'interpréter ce genre de rôle mais aussi d'avoir émis des objections quant à l'inexactitude, ou à la dramatisation exagérée, de certaines parties du scénario et d'avoir dû positivement lutter pour défendre l'intégrité de son rôle.

Avant de commencer le travail d'hypnose proprement dit, nous parlâmes des appréhensions de Scott et de l'éventualité de trouver derrière ses expériences d'avril 1990 une affaire d'enlèvement : c'était, en effet, l'objectif de notre future exploration, sur lequel nous nous mîmes d'accord. Il n'avait pas souvenir d'enlèvements en série, mais il parla d'« une espèce de nuée », d'une lumière bleue pénétrant dans sa chambre durant une nuit, de marques de piqûres d'aiguille inexplicables qu'il avait observées sur ses bras à plusieurs reprises, et comment, certains matins, sa chaussette gauche avait été mystérieusement retirée. Il disserta sur sa peur de la mort, de la solitude, et sur son impression « de se retrouver en cage, comme un animal, un spécimen ». Nous passâmes en revue les détails de l'incident d'avril 1990 et Scott remonta brièvement jusqu'à certains souvenirs particulièrement effrayants qu'il avait pu collecter lors des séances d'hypnose précédentes avec sa thérapeute. Je le rassurai autant que je le pus en lui affirmant que je ne le laisserais en aucun cas, au

cours de notre séance, dans cette impression d'être en cage ou abandonné.

Juste après qu'il eut atteint l'état de transe, Scott exprima le sentiment de devenir « fou ». Nous nous fixâmes donc sur les événements de cette nuit d'avril, avant que l'enlèvement n'ait eu lieu. Il avait bu deux verres de vodka-orange, joué du piano, et discuté de tout et de rien avec ses parents dans le salon tandis que ceux-ci regardaient la télévision (à cette époque, il vivait encore chez ses parents). Il monta se coucher un peu plus tôt qu'à l'accoutumée - vers dix heures du soir -, se sentant fatigué et inquiet de son avenir. Tandis qu'il venait de « plonger dans les draps » et se préparait à dormir, Scott éprouva quelques angoisses concernant certaines prises de vue prévues le lendemain sur le tournage.

Scott se rappela avoir feuilleté un magazine et avant même d'avoir trouvé le sommeil, il sentit que les êtres étaient « là, dans [son] mental ». En état d'hypnose, Scott commença à manifester de la peur, à évoquer cette intrusion dans son mental et la familiarité de ce sentiment. Sa chambre ne possédait pas de porte, et une lumière insolite y pénétra comme si sa source se trouvait être dans la buanderie, juste à côté. Scott se mit à haleter bruyamment et il annonça qu'il y en avait « six », avec des têtes « anguleuses » et « cabossées », qui étaient « après » lui. Puis on brandit une « canne à bout rond » vers lui, ce qui eut pour effet de l'immobiliser. « Ils savaient bien que j'étais conscient et ils me mirent sous contrôle, de sorte que je ne puisse plus bouger, en me touchant derrière l'oreille » avec cette baguette. C'est alors que le « bourdonnement » qu'il entendait se transforma en tintement : « Et je perdis tout contrôle de moi-même. » Scott aperçut encore un écran comme un poste de télévision sur lequel des images « papillonnaient ». Des images-souvenirs de

sa propre existence défilèrent devant lui et il eut le sentiment que cela était arrivé « tellement de fois» au cours des enlèvements ; il éprouvait la sensation de lutter pour protéger son mental « afin qu'ils ne puissent pas l'atteindre ». Puis Scott perdit littéralement conscience, après avoir prononcé : « Vite, vite, il faut que je me souvienne, il faut que je me souvienne. »

Ensuite, Scott se revit allongé sur une table en présence de deux personnages comparables à des médecins, dont la peau étrange était mi-pâle, mi-bronzée, et qui portaient des lunettes et des manteaux blancs ; il y avait aussi plusieurs êtres de moindre taille portant « des uniformes de l'armée ». Les êtres avaient des yeux légèrement bridés d'un noir profond, bordés de gris. « Je les hais parce qu'ils m'ont arraché à maman quand j'étais tout petit, déclara Scott, et parce qu'ils ne m'ont pas dit qui ils étaient. Ils sont curieux de moi et moi d'eux, mais je déteste ce qu'ils ont fait.

— Et qu'ont-ils fait ? demandai-je.

— Ils se sont servis de moi. »

Les êtres ont installé une « sorte de pompe » sur le pénis de Scott. L'appareil était relié par un tuyau à un réservoir fixé sur le côté de la table. À ce moment-là, Scott eut presque une expérience de sortie de corps tellement il eut peur en regardant son corps inerte et sa tête reposant sur un oreiller ressemblant davantage à un billot : on lui enfonçait quatre espèces de griffe dans le cou jusqu'à la limite du cuir chevelu qu'il sentait bien qu'on lui repoussait. Scott croit qu'il s'agissait d'électrodes qu'ils utilisaient pour manipuler et contrôler ses gestes comme ses sentiments. Puis Scott commença à se calmer un peu, bien que sa colère ne baissât pas pavillon au souvenir de tous ces événements.

J'encourageai Scott à se concentrer sur sa respiration et à exprimer tous les sentiments qui resurgiraient. Il émit un grand gémissement en parlant de sa terreur à se retrouver nu, comme violé, et à subir des tortures. Il remarqua la rapidité avec laquelle il avait tendance à « élever des murailles » pour se protéger. Il distingua mieux, cette fois, l'intérieur de la salle et, pour la première fois, il fut question de fils qui étaient branchés sur ses testicules. C'était ces fils, observa Scott, qui en combinaison avec la pompe, stimulaient l'érection et l'amenaient « au plaisir et à l'éjaculation ». Cette expérience sembla à Scott tout simplement « incroyable ».

Les êtres informèrent télépathiquement Scott qu'ils « en faisaient (en prenaient) plus » (du sperme) pour certaines raisons. Ils utilisaient Scott comme « géniteur » : « [...] En prélevant mes... ce que vous voudrez, mettons mes bébés. » « Tout ce qu'ils prélevèrent », Scott le savait, servit à « fabriquer des bébés ». Scott se laissa submerger par un immense sentiment de honte et je lui expliquai qu'il n'y avait aucune raison à cela dans la mesure où il avait été confronté à des énergies ou des puissances contre lesquelles il ne pouvait rien. « Ça me rend cinglé, gémissait-il de nouveau, de ne pas pouvoir lutter... Ils savent parfaitement ce qu'ils font, c'est pourquoi ils brouillent les pistes. Ils ne veulent pas qu'on s'en souvienne. »

Je ramenai encore une fois Scott à cet aspect traumatisant et gênant de son expérience. Derechef, il rechigna à revivre totalement son humiliation. « Je ne me souviens de rien. C'est trop pénible, trop choquant... Je n'avais pas le choix, admit-il. Ce n'est pas ma faute. » Mais il ajouta aussitôt : « J'aurais pu... »

Balivernes, répondis-je en lui répétant ce que je lui avais déjà dit à propos des pouvoirs qui, dans l'univers, échappent

entièrement à notre contrôle. Scott exprima encore sa rage et je lui confirmai qu'il ne pouvait vraiment rien faire du tout.

Ensuite, Scott se souvint qu'on le ramena dans sa chambre et qu'on le jeta dans son lit, alors qu'il était encore sous le coup de la frayeur et de la colère ; mais il n'avait aucune idée de la manière dont il était revenu. Il eut l'impression que les êtres s'étaient « attardés sur sa tête », lui enfournant des informations auxquelles il n'aurait pas accès. En revenant à la conscience éveillée, Scott s'étonna de la force des émotions qui avaient accompagné ce voyage exploratoire. « Je n'avais encore jamais connu de telles émotions, jamais, ça jamais. » Mais il admit que « cela était bon de pouvoir exprimer au moyen de la voix et du corps tout entier des affects aussi intenses qui étaient restés jusqu'alors verrouillés. Sa hargne, tout particulièrement, frappa Scott. « J'ai une trouille monstre des dégâts que je pourrais causer. » « Toute cette expérience, dit-il, quand elle revient dans le corps, lâche fatalement des choses comme ça. Nous sommes les schémas émotionnels qui structurent les choses et nos réactions. » Il se souvint encore avec épouvante de l'intensité et de l'éclat de la lumière qu'il avait vue alors qu'il était allongé sur la table. Un des résultats de la régression fut qu'il éprouva le sentiment qu'il pouvait davantage avoir accès à cette réalité (« normale »), à savoir les expériences subies au cours de l'enlèvement. Comme c'est souvent le cas pour les kidnappés, Scott avait également l'impression que son cerveau avait été « électriquement » manipulé ou trifouillé. Il était conscient de receler désormais tout un tas de « barrières » à l'intérieur de lui-même et qui renfermaient plus de choses qu'il voulait bien se souvenir.

Les neuf mois qui séparèrent nos deux rendez-vous furent une période de changement très rapide pour Scott. Il emmena Ann, qui était encore à Boston une semaine après la première

régression, à la réunion de groupe du 23 mars. Ils informèrent les gens du groupe des progrès de leur émission de télévision. Au cours de la réunion, Scott émit quelques opinions sur ses préoccupations grandissantes concernant des sujets philosophiques et religieux, tels que : « Qui contrôle qui ? » et certains concepts de Dieu. C'est à cette époque que Scott apparut à diverses occasions dans des programmes télévisés, dont une émission épouvantable sur une chaîne de Boston, au cours de laquelle il fut présenté de manière typiquement « télévisuelle », c'est-à-dire humiliante et ridiculisante, comme quelqu'un qui allait s'envoler (pour ne pas dire s'envoyer en l'air) avec des extraterrestres. Pendant tout ce printemps, Scott eut beaucoup de mal à intégrer l'excitation et le stress liés à ses apparitions publiques, et il vit davantage sa thérapeute. J'eus l'occasion de parler de son cas avec cette thérapeute et j'envoyai Scott à l'une de mes collaboratrices, une psychiatre de l'hôpital, pour qu'elle lui prescrive un léger tranquillisant qui l'aiderait à se détendre un peu. Elle décrivit Scott comme quelqu'un d'initialement déprimé, anxieux, « très vulnérable » et déboussolé par ce qui lui était arrivé. Il lui apparut comme un individu traumatisé qui avait « vécu un traumatisme d'un genre différent », manifestant de ce fait de l'hypervigilance et des difficultés énormes à se détendre, « exactement comme vous l'avez déjà observé sur les autres traumatisés ». S'il s'agit bien d'une affaire de kidnapping de l'espace, cette thérapeute avoue « ne pas savoir quoi en faire ». « De toute évidence, il a vécu quelque chose de moche », dira-t-elle.

Une des conséquences des crises de désespoir et de vulnérabilité de Scott au cours de l'été 1992 fut de rechercher le soutien de sa famille, surtout celui de sa mère et de sa sœur qui commencèrent, elles aussi, à venir assister à mes réunions de groupe. Vers le mois de septembre, Scott se

sentait déjà beaucoup mieux, n'hésitant pas à suggérer lors des réunions, qu'il fallait essayer de garder un peu d'humour, mais il continuait à se plaindre des intrusions permanentes d'une présence extraterrestre dans son mental, comme s'il ne pouvait plus avoir d'intimité avec lui-même. Emily prit la parole devant les gens du groupe et c'est avec beaucoup d'émotion qu'elle commenta le fait « d'avoir deux de ses enfants qui ont été touchés » et de partager si peu cette « terreur extrême » que Scott avait ressentie au cours de ces épreuves. En octobre, Scott affirmait avec plus de fermeté et d'audace sa volonté de pousser plus avant la terrible exploration et d'en arriver à « l'intégration » de toutes ces expériences.

Vers la fin de l'année 1992, Scott parlait de plus en plus des dimensions spirituelles de ses expériences d'enlèvement. Au cours de la réunion de groupe du 9 novembre, il déclara que le fait « d'être exposé à eux » avait « ouvert des choses en lui » : « C'est comme si on vous balançait tout à coup dans un monde spirituel auquel vous n'êtes même pas préparé - un peu comme les yogis qui pratiquent toute une ribambelle d'exercices pour parvenir à un certain stade. » Lee, qui allait partir pour l'Inde, parla de son côté des « épreuves que font parfois subir les maîtres spirituels à leurs disciples ». Scott estima que ses réactions physiques et instinctives de peur lors des rencontres avec les extraterrestres étaient des « réactions naturelles au niveau de l'espèce » parce que l'individu est confronté à quelque chose d'inhabituel et de très fort. Il ne pouvait pas d'ailleurs « imaginer qui que ce soit qui aurait réagi avec gentillesse et tranquillité », du moins au début. Mais vers la fin de la réunion, Scott demanda : «Quels choix ai-je ?... Même s'il m'arrive très souvent de penser que ça me rend dingue, que tout cela me bouleverse, que mon ego en a pris un sacré coup et qu'il ne me reste plus qu'à pleurer

toutes les larmes de mon corps, est-ce la meilleure méthode si je veux vraiment vivre ? Non, la seule voie possible est de chercher à voir ce qu'il pourrait y avoir de positif dans une telle expérience et pourtant, bon Dieu, que c'est dur pour moi en ce moment... Mais, je crois que c'est véritablement la seule solution et il n'y a que ça qui me maintiendra en vie. »

Le 16 décembre 1992, sur la demande de Scott, nous prîmes rendez-vous pour faire le point et prévoir une autre séance de régression. Au cours de cette séance, il me révéla qu'une nuit, une dizaine de jours plus tôt, sentant qu'il s'ouvrait toujours davantage à la présence des extraterrestres, il demanda aux êtres « de lui donner un signe » de leur présence effective. Vers deux ou trois heures du matin, il s'éveilla à moitié avec « le sentiment que quelqu'un le touchait dans le dos ». Il fut pris de terreur, mais la sensation persista - « comme si on me chatouillait ». La concrétisation de la réponse à sa requête affola Scott : « Je leur ai demandé de me montrer quelque chose et c'est ce qu'ils ont fait... à leur manière. » Nous discutâmes - les conversations avec les kidnappés prennent souvent cette tournure - pour savoir si les êtres humains en général étaient prêts à recevoir les extraterrestres. Scott pensait, comme beaucoup de kidnappés, que nos comportements destructeurs envers tout ce qui nous est inconnu ou étranger rendent cette éventualité dangereuse pour les extraterrestres et ceux-ci évitent donc de se manifester à nous de façon trop évidente.

De nombreux kidnappés entament une recherche spirituelle nettement plus explicite au fur et à mesure qu'ils progressent dans l'analyse de leurs expériences. Scott lui-même, en dehors de son intérêt grandissant pour les implications spirituelles du phénomène, commença à rencontrer un acupuncteur et, plus récemment, un guérisseur chaman, Les

méthodes de traitement traditionnelles l'attiraient de moins en moins. Scott fit cette repartie à quelques-uns de ses thérapeutes : « Je sens que je peux guérir, et je pourrais même davantage les aider qu'ils ne pourraient, eux, m'aider et je sais que cela peut paraître assez impertinent. » Lorsque Scott me réclama une autre séance de régression, c'était de toute évidence avec le désir de transformer les traumatismes de ses rapts en relations de communication, plus réciproques, avec les extraterrestres. Nous prîmes rendez-vous pour cinq jours plus tard.

Au début de la séance, nous revîmes de manière plus percutante combien, durant tout cet été, Scott avait vécu dans la terreur, le stress et la vulnérabilité. Bien qu'il eût récemment subi une autre expérience d'enlèvement, nous décidâmes de « laisser faire les choses ». Au cours des mois passés, j'ai observé que la sagesse inhérente à la psyché emmène toujours le sujet là où il a besoin d'aller dans la transe et que les processus de guérison, d'intégration et d'information fonctionnent mieux lorsqu'on ne « vise » pas un incident particulier. Avant d'entamer la régression, Scott exprima ses craintes devant ce grand vide où « il allait devoir plonger » et sa détermination à ne pas « se retenir aux branches ».

Au début de notre parcours, après plusieurs pauses qui durèrent chacune entre trente secondes et une minute, Scott évoqua « l'un d'eux » se tenant près d'une table sur laquelle il avait été allongé sur le dos. Lui-même avait trente ans et affirma qu'il n'avait jamais eu affaire à un souvenir concernant une affaire remontant à cette période de sa vie. Il aperçut un tuyau cylindrique d'une douzaine de centimètres de diamètre relié à un appareil installé près d'un mur. Il eut des difficultés à décrire que ce tuyau était enfoncé dans sa

poitrine : les images dansaient de manière floue dans sa conscience. Il eut aussi la vision d'autres « outils », incurvés comme une banane, sur une autre table qui se trouvait toute proche.

Puis très vite il se souvint avoir vu une silhouette féminine non humaine qui poussait un chariot sur lequel étaient posés plusieurs cylindres ou éprouvettes contenant un petit bébé «sous verre». «Je deviens fou ; dit-il, mais j'ignore ce qu'ils sont en train de faire. » La « femme », qui s'était alors approchée de lui (rappelant les « hallucinations » qu'il avait eues vers douze ou treize ans d'une silhouette féminine se penchant au-dessus de son lit), quitta la pièce ; Scott comprit que les extraterrestres - et probablement ce personnage féminin principalement - avaient prélevé de ses « semences » dans le but de fabriquer les bébés qu'on venait de lui montrer.

Scott se rend compte à présent que sa peur l'a empêché de regarder franchement les extraterrestres, bien qu'il eût attribué ce fait à leur aspect insaisissable. Il spécula aussi sur l'idée que s'il s'était souvenu d'avoir vu des extraterrestres lors de cette (ces) expérience(s), il l'aurait dit à ses parents, ce qui signifiait que c'étaient les extraterrestres qui lui avaient enjoint de n'en rien faire. Car il « faisait partie de leur famille », comme lui avait expliqué un des extraterrestres.

« Mais si je fais partie de leur famille, qu'est-ce que je fous ici ? » demanda Scott. Je l'encourageai à explorer cette question. Il garda les images d'un cylindre vide, d'environ dix-huit centimètres de diamètre et d'une trentaine de centimètres de hauteur, avec un liquide clair à l'intérieur. « Je veux être un des leurs… Je veux être l'un des miens… Mais ça ne peut pas être les deux.

— Pourquoi pas ? demandai-je

— Parce que je n'aurais plus de chez moi nulle part. »

Ensuite, Scott se vit emmener dans un immense sous-sol aux murs de pierre, dans un de ces « nombreux » ascenseurs ultra-rapides. Là, il faisait chaud et il se sentait « encore mieux qu'en famille, parce qu'ils savaient tout de lui ». « Il n'y a plus de secrets. » Néanmoins, « c'est un endroit effrayant et plutôt bizarre ». À ce stade, je sentis que Scott était en train d'évaluer la vérité de ce qui se déroulait avec son esprit analytique et je l'encourageai à se contenter de rapporter son expérience brute, gardant les appréciations pour plus tard. « Je ne peux pas croire qu'ils soient ici », dit Scott. « Quand ils viennent pour moi, ils savent tout ce que j'ai dans la tête. » Il déclara que cela le mit mal à l'aise de constater qu'ils ne le laissaient pas exprimer ses sentiments à propos de ces expériences. Il s'étonna : « Pourquoi ne restent-ils pas ? » Il ne reçut aucune réponse à cette question, excepté celle qui affirmait que ni eux ni nous « n'étions prêts ». Il dit que les êtres étaient en train de se transformer eux-mêmes physiquement « pour pouvoir respirer l'air d'ici. En effet, ils ne respirent pas le même air que nous ». Scott révéla l'existence d'autres problèmes qui faisaient que la présence extraterrestre ne pouvait pas se manifester trop tôt à une grande échelle. « On ne va pas aussi vite qu'eux, dit-il. Ils pensent à une vitesse beaucoup plus rapide que nous... mais ils vont s'arranger pour que cela ne nous blesse pas.

— Comment une vitesse supérieure de leur pensée pourrait-elle nous blesser ? demandai-je.

— C'est toujours troublant quand ils nous parlent avec leur mental, répondit-il. Trop d'informations à la fois. Notre mental n'est pas habitué à un tel contact - c'est une surcharge sensorielle. »

À ce stade, la séance prit un tour intéressant. Scott reconnut qu'il s'était lui-même longtemps obstiné à dénier

toute existence réelle aux extraterrestres, et je lui demandai de préciser ce qu'il refusait exactement. À ma grande surprise, il me répondit : « Je refusais l'idée que j'étais un des leurs. » Reconnaître l'existence des êtres extraterrestres aurait signifié qu'il lui aurait fallu éprouver en lui-même une sorte de « vacance », une nostalgie pour un autre monde. « J'ai toujours su, dit-il, que j'étais différent, que je ne venais pas tout à fait de ce monde-ci. » Lorsqu'il était enfant, Scott se souvint qu'il voulait toujours se sauver. « Je n'y comprenais rien. J'aurais pu partir n'importe où, mais bien sûr pas là. » Il savait que les extraterrestres ne résidaient pas dans notre système solaire.

Scott comprit alors pourquoi il avait toujours évité de regarder fixement les extraterrestres. Avec une certaine réticence, il déclara : « Mon humanité refuse de voir cela.

— Qu'entendez-vous par "cela" ? lui demandai-je.

— Eux… Mon côté humain, poursuivit-il, a du mal à admettre l'autre face des choses. »

La nature humaine en lui réagit avec crainte, « comme un animal » : « On dirait que ce sont des animaux, et vous, vous réagissez comme un animal apeuré. C'est de l'instinct. » Néanmoins, insista-t-il, les humains doivent « cesser » et se rendre compte que les extraterrestres, qu'il appelle familièrement comme le font les gosses les « noirauds » à cause de leurs grands yeux sombres, sont bel et bien des « vivants », tout comme nous. Nous devons apprendre que même « d'aspect différent » et « de mode de pensée différent », ils font partie des êtres vivants.

Puis les souvenirs de Scott s'attachèrent à ces visions apocalyptiques que je rencontrais de plus en plus chez les kidnappés. Des changements majeurs allaient se produire sur notre planète. Les extraterrestres ne débarqueront que «

lorsque les conditions seront plus sûres ». Mais cet événement ne se produira que quand nous serons « de moins en moins nombreux » à cause des maladies et des épidémies, notamment des formes encore plus contagieuses du sida qui prendront des proportions dignes des grandes plaies du Moyen Age telles que la peste. Toutes ces informations faisaient vraiment peur et Scott en conçut une grande tristesse ; il sentit également qu'il n'était pas « autorisé » à en parler. Même positif dans ses convictions profondes à ce sujet, il déclara : « Je souhaite seulement me tromper. »

C'est à ce moment-là qu'il perçut notre planète du point de vue qu'ont les extraterrestres, c'est-à-dire comme une sphère bleue dans l'espace au-dessous de lui. Il avait choisi de venir ici depuis une autre planète parce que c'était ce qu'il y avait « de plus près de l'endroit d'où nous provenions ». Il ignorait le nom de cette planète, mais il savait qu'elle était jaune, presque déserte et qu'elle manquait d'eau. Autrefois, il y avait eu des arbres et des cours d'eau, mais quelque chose qui avait trait à la « science » - il ne savait pas quoi au juste - « tourna mal » et son peuple « rentra sous terre ». Scott éprouva des « malaises » et émit des sanglots en rapportant comment « la science avait détruit leur planète ». Naturellement, j'étais très curieux d'apprendre si Scott disposait d'autres informations concernant les circonstances de cette destruction. Mais il ne pouvait m'en dire davantage, excepté le fait que les extraterrestres avaient dû être « au courant » de la catastrophe imminente mais avaient été impuissants à empêcher qu'elle se produise. Après la régression hypnotique, Scott se souvint que la catastrophe s'était produite à cause de « quelque chose qu'ils avaient fabriqué et qu'ils ne pouvaient plus arrêter », et que sur leur planète, les extraterrestres vivent dans un « environnement artificiel ».

Après bien des tergiversations, Scott admit que les intentions des extraterrestres étaient de « vivre ici » (autrement dit sur la planète Terre) mais sans nous, à moins que « l'humanité ne change », auquel cas « nous serions capables de cohabiter ». Puis il compara les façons de vivre des humains et des extraterrestres. Les humains sont « des êtres seuls » qui « ne partagent pas ». Dans le monde des extraterrestres, « personne n'est enfermé dans son petit monde à part » et « chacun sait tout. Le secret n'existe pas ». Je lui posai des questions sur lui-même : « Je suis un des leurs », répondit-il, mais au sein de son identité humaine, il impose des limites à ses facultés d'aimer et de partager à cause de « son ignorance ».

« Et quoi encore ? demandai-je.

— La tradition, répondit-il, toutes mes raisons de vivre, mon indépendance. Et puis la peur d'être blessé, de ne pas obtenir ce que je désire, la crainte de ne pas recevoir… font que j'ai du mal à m'ouvrir et à avoir suffisamment confiance pour offrir et ressentir de l'amour. »

Le changement « doit démarrer quelque part », ajouta-t-il, et je le questionnai sur le rôle déterminant qu'il avait en tant qu'intermédiaire entre nos deux espèces vivantes. « Il va y avoir un tel boulot… que cela va prendre beaucoup de temps. » Je lui demandai si cela allait tout de même se faire : « Oui. Je le pense », répliqua-t-il. Scott fatiguait, aussi lui posai-je juste la question de savoir s'il avait quelque chose à ajouter avant qu'on ne termine cette séance.

« Cela se fera d'une manière ou d'une autre, annonça-t-il.

— Qu'est-ce qui se fera ?

— Si nous ne changeons pas, les choses changeront à notre place… Je ne crois pas que nous puissions vivre avec eux », conclut-il avec un ton de grande tristesse.

Une fois revenu à la conscience éveillée, Scott demeura anxieux à propos de ses révélations. Il avait des difficultés à accepter les informations qu'il avait reçues parce qu'« il n'y a rien qui vient les renforcer quand vous évoluez ». Chaque monde « n'a rien à faire avec l'autre », affirma-t-il et nous sommes, rarement, ou peut-être jamais, « exposés » à l'existence de la « face extraterrestre ». La peur n'existe tout simplement pas dans le « conscient » de ce « côté-là », et c'est pour cela que la liberté y est plus grande. Pourtant, Scott avait toujours beaucoup de mal, de tristesse et de crainte à « reconnaître quoi que ce fût concernant le monde extraterrestre », d'autant plus s'il en procédait lui-même. Car cela signifiait : « Je ne suis pas des vôtres (les humains). » Je discutai alors avec lui de la possibilité de parvenir à une intégration harmonieuse entre sa nature humaine et son identité extraterrestre, mais il me rappela combien « cela n'arrivait pas à fonctionner » quand il était gamin… « Ce n'est pas ainsi que les gens peuvent vivre… Les gens sont complètement différents. » J'évoquai mon travail avec quelque quatre ou cinq autres « agents doubles » et l'éventualité de constituer pour l'occasion un groupe ; ce serait une bonne idée de les réunir.

Après la séance, Scott éprouva un grand soulagement, comme si un « poids » avait été ôté de ses épaules. Il rappela que depuis sa plus tendre enfance il avait toujours eu le sentiment de posséder « deux personnalités » et me confia que cela l'avait toujours énormément troublé, au point de parfois se sentir un peu « dérangé ». Il est convaincu à présent que le fait de douter ou de refuser l'existence de ses expériences extraterrestres n'aura été qu'un facteur destructeur dans sa vie, et il se demande quel rôle peut bien jouer la télépathie dans l'existence d'une double identité chez un même individu.

Avant de nous séparer, Scott, Pam et moi-même devisâmes sur la nature même du projet humano-extraterrestre. « Je ne crois pas qu'ils vont se débarrasser de nous. Je pense qu'ils vont se mêler à nous... Ils auront tout ce que nous aurons nous-mêmes, plus ce qu'ils ont déjà par eux-mêmes. » Mais un problème d'intégration des espèces risque de se poser : « Peut-être que vous et moi, tels que nous sommes, ne pourrons pas nous mélanger. »

Nous discutâmes également des liens qu'il pourrait y avoir entre la présence active des extraterrestres sur notre planète et l'accélération catastrophique de la destruction de notre environnement planétaire. « Ce n'est pas qu'une coïncidence », affirma Scott. D'après les informations qu'il a reçues, Scott émet des doutes quant à une éventuelle survie de l'humanité après la catastrophe, en tout cas pas dans les mêmes proportions que celles qu'auront connues les extraterrestres après la leur. « Car eux, ils n'en étaient plus aux balbutiements de la science. Je veux dire par là qu'ils dominaient parfaitement ce secteur avant que tout pète, quelle que fût cette destruction. Ils étaient beaucoup plus en avance que nous ne le sommes... Ils avaient des ressources » qui leur permirent de survivre. Je pressai Scott de nous en apprendre davantage sur les rapports entre nos deux espèces. « On ne peut pas dire qu'il y a les blancs et les noirs, répondit-il, en quelque sorte les deux faces opposées d'une pièce de monnaie... Non, il existe une correspondance entre les deux. »

Ma dernière question concernait son aversion à regarder les extraterrestres droit dans les yeux. Il répondit que lorsqu'il eut l'occasion de voir notre Terre depuis le point de vue extraterrestre, il sentit qu'il regardait la réalité à travers leurs yeux. Mais en tant qu'humain, « il avait peur » : « Parce que c'est comme si je m'étais observé moi-même.

— Vous-même, mais en tant que quoi ? demandai-je.

— Comme un des leurs », répondit-il.

Je le pressai de me dire en quoi cela avait quelque chose d'effrayant, mais il ne sut que me répondre.

Il ajouta simplement : « Mon existence tout entière a été complètement inutile. Je veux dire que tout ce que j'ai réalisé à ce jour n'a strictement aucune espèce d'importance.

— Comparativement à quoi selon vous ? demandai-je.

— Si seulement j'avais pu réussir cela il y a longtemps (sa double identité) », répondit-il.

Le lendemain de cette séance, Scott m'apprit qu'il se sentait « apaisé » et que « toutes mes questions lui sont très vite sorties de l'esprit. C'est très étonnant ». Il déclara à la réunion de groupe du 8 février qu'il se sentait tout à fait « libéré à présent », dans le sens d'« indépendant ». Le 23 décembre, il m'envoya un courrier en même temps que ses vœux. Il se félicitait, ô combien, de s'être débarrassé du poids « énorme » qu'il trimballait « à cause de ce que vous savez » (c'est de moi qu'il s'agit), et me faisait part de quelques autres informations qu'il avait pu rassembler depuis notre dernière séance.

« Le succès sur Terre ne va plus répondre aux mêmes arcanes ; le changement semble incroyable mais il faudra abandonner l'idée de gratification personnelle pour développer les aspirations à réaliser, ce qui signifiera notamment aspirer à sortir de l'imperfection humaine. » La difficulté résidait cependant, continuait-il, dans le fait de parvenir à « éradiquer les imperfections humaines sans pour autant détruire la machine elle-même. Parce que tout est intimement lié. Les souffrances vont augmenter mais cela est nécessaire ». Puis il exprima le point de vue extraterrestre : « Nos aptitudes intellectuelles et nos perspectives sont trop vastes pour être

appréhendées par les humains. Des traducteurs, comme moi par exemple, sont nécessaires pour établir le contact... Je l'ai toujours su. J'ai toujours refusé d'admettre [son identité extraterrestre]. J'ai toujours fait comme si cela n'existait pas, mais les faits sont là. La réalité déferle sur les humains malgré leurs protections les plus solides. L'étude sur les luttes de la conscience humano-extraterrestre se poursuit. L'intégration se fait, chacun apprenant de l'autre... À présent, je suis en paix. Je comprends et je me rends compte que le conflit continuera à l'intérieur de moi, mais je suis arrivé au point de non-retour où mon pouvoir de laisser faire les choses a investi celui de ma nature humaine. »

« J'ai peur des humains plus que de toute autre chose », pouvais-je encore lire dans sa lettre. « Ce n'est pas la première fois que nous avons tenté de vous transformer. Beaucoup de membres de notre espèce y ont même trouvé la destruction... Je dois dire que l'être humain a des émotions d'un niveau extrême, excessif, même pour moi à l'heure actuelle. Nous sommes très sensibles, mais nos émotions n'ont pas ce caractère primitif qu'ont les vôtres. En un sens, vos émotions sont une sorte de récréation. Nous sommes heureux de ressentir les choses avec plus d'intensité qu'à notre habitude. Notre fascination [pour l'humanité] tient à cela. Notre processus évolutif accorde plus d'importance à l'entendement qu'aux émotions, mais vos émotions sont pour nous un peu comme une sucrerie pour un enfant. Une sorte de drogue que nous apprécions beaucoup.

« Il est intéressant, concluait-il, de noter que c'est justement cet aspect-là qui vous rend si dangereux pour nous. Mais je pense qu'il n'est pas prudent pour moi pour le moment d'en dire plus. Dans quelques années peut-être. J'ai envie de faire beaucoup de révélations et il me semble que dans un temps

très proche il y aura un grand congrès international où nous rencontrerons les grandes puissances de votre monde. » Scott passa encore quelques nuits dans l'angoisse après notre dernière séance de régression, mais au cours des mois suivants, il fit des progrès remarquables vers un apaisement mental, une récupération de ses énergies et de son enthousiasme à vivre, une intégration de sa double identité humano-extraterrestre et un approfondissement toujours plus grand de la signification qu'il accordait à ses expériences d'enlèvement. Il croyait totalement aux informations qu'il avait reçues et qu'il avait rapportées au cours des régressions, et pour la première fois il avait l'impression qu'il pouvait faire face avec honnêteté et réalisme aux implications que toutes ces aventures supposaient.

OceanofPDF.com

Commentaire

Le cas de Scott illustre très bien les différents niveaux de la problématique soulevée par les phénomènes d'enlèvement extraterrestre. D'un côté il est, ou a été, un kidnappé traumatisé typique. Il a connu la terreur, le désespoir, la solitude, la paralysie et les expérimentations de « laboratoire » avec des instruments - notamment le prélèvement de sperme sur sa personne dans le but de fabriquer des bébés (qu'il eut l'occasion de visualiser lors d'une régression) - et ce dans une succession de kidnappings durant son enfance, ou du moins un pour lequel il se souvient d'avoir vu de près un ovni. Mais en plus de tous ces aspects pratiques, ou clairement physiques, Scott a aussi subi une importante transformation personnelle qui l'a conduit à changer d'attitude envers ses expériences. Notons au passage que dans ce dernier processus, l'aide morale de ses parents aura été inestimable, surtout en ce qui concerne sa mère Emily (elle-même ayant peut-être été victime d'enlèvement), qui n'a pas hésité à se rendre à des conférences sur le sujet, à assister régulièrement à mes réunions de groupe et à se soumettre à des séances d'hypnose avec moi pour tenter de mieux appréhender sa propre expérience et ainsi mieux venir en aide à Scott et à sa sœur, Lee, qui a connu les mêmes drames.

Grâce à sa constance dans la recherche, son souci de trouver un sens spirituel aux choses, sa détermination à aller de l'avant et à vaincre ses peurs, Scott est parvenu à gagner une paix de l'esprit considérable ainsi qu'une compréhension approfondie du processus de l'enlèvement. En dépassant ses refus et en acceptant les réactions instinctives naturelles de son être en proie à la terreur physique et au ressentiment, Scott a pu ouvrir sa psyché à d'importantes informations

concernant un sens élargi de son identité et assumer ses responsabilités en tant que « traducteur » ou messager entre deux mondes. L'été 1992 fut une période cruciale pour lui, alors âgé de vingt-quatre ans. Il pouvait parfaitement reconnaître le fait qu'il était vulnérabilisé, désespéré et impuissant face à la formidable puissance des énergies extraterrestres, et qu'il n'avait plus aucun contrôle sur les événements de sa vie. Il découvrit (et il me l'écrivit dans une lettre au moment de Noël) son « pouvoir de laisser faire les choses » (de ne plus rien contrôler). Scott estime que ses pouvoirs psychiques se sont accrus au cours de toutes ces expériences.

Comme cela s'est produit pour plusieurs kidnappés avec qui j'avais travaillé récemment, le fait que Scott admette la réalité de la présence extraterrestre lui a permis d'envisager l'existence d'une double identité en lui, l'autorisant à se sentir à la fois humain et extraterrestre. Le point de vue extraterrestre, qui apparemment a toujours été enfoui dans sa conscience, n'avait pas encore émergé à la surface jusqu'au moment où il « lâcha prise » et renonça à l'illusion de contrôler quoi que ce fût. À cet égard, Scott, comme beaucoup de kidnappés, a pu se rendre compte combien nous étions une espèce vivante dangereuse, non seulement pour les extraterrestres, mais pour la vie sur Terre en général, et tout particulièrement dans la mesure où nous utilisons des technologies destructrices sans une réflexion plus élaborée. Grâce à son identité extraterrestre, Scott comprend combien la peur et la colère, ignorées dans le monde extraterrestre, peuvent réduire notre capacité d'aimer et de communiquer. Se sachant « l'un des leurs », Scott a pu aussi saisir de quelle manière nos deux espèces sont reliées (il existe « une correspondance » entre elles), et c'est une chose que nous ne faisons que commencer à comprendre.

Il est difficile de savoir quoi faire de certaines informations que Scott nous a données au cours de la seconde régression que nous menâmes ensemble. Comme les autres kidnappés, il parle d'une autre planète d'où viendraient les extraterrestres, une planète qui aurait été rendue aride et déserte à cause de la « science », et il annonce le dépeuplement de la Terre à cause de catastrophes naturelles, et principalement une forme de sida dont la transmissibilité serait plus fulgurante. Cette espèce de vision apocalyptique est commune à la majorité des kidnappés, mais nous n'avons aucun moyen de savoir s'il s'agit de prédictions authentiques qui toucheraient le monde physique - et en cela il n'y aurait rien de très étonnant au train où vont les choses - ou bien si elles représentent un avertissement métaphorique censé réveiller notre inertie. La question devient plus facile (ou plus complexe, selon le point de vue où l'on se place) si l'on considère le fait que, dans les mondes de conscience et d'existence que traversent les kidnappés au cours de leurs expériences, la distinction entre ce qui est littéral et métaphorique, objectif et subjectif, semble perdre de sa pertinence.

En conclusion, il est vraiment dommage que Scott et sa famille aient déployé tant d'efforts vains et désespérants au cours de l'enfance et de l'adolescence de celui-ci pour obtenir de la médecine conventionnelle une réponse aux troubles causés par des expériences d'enlèvement. Je ne compte pas les heures passées en examens médicaux, en analyses, en diagnostics erronés et en traitements inappropriés. Et je me doute qu'au moment même où je rédige ces lignes un autre enfant kidnappé, quelque part dans le monde, est amené pour la énième fois à un brave médecin complètement ignorant de ces problèmes, exactement comme cela s'est produit pour Scott et ses parents. Mais heureusement, grâce à la «

traduction » ou transcription d'expériences comme celles qu'ont vécues Scott (ses « médecins », complétera-t-il) et ses parents, Emily et Henry (qui sont prêts à accepter l'idée d'une « certaine réalité » derrière les révélations de leur fils), il est possible aujourd'hui que d'autres enfants fassent l'économie de tant de souffrances générées par l'ignorance et par le refus pur et simple.

OceanofPDF.com

6

L’aliénation du pouvoir d’aimer

Les procédures sexuelles et reproductives à caractère gênant et traumatisant qui sont au centre même des phénomènes d’enlèvement extraterrestre peuvent affecter profondément la vie intime et le bien-être général des kidnappés. Si l’origine de cette « aliénation » continue à ne pas être reconnue, des explications psychosexuelles conventionnelles demeurant la seule et unique voie de recherche proposée, les problèmes ne peuvent que s’aggraver, entraînant une amplification du stress des victimes et de leurs conjoints. En revanche, d’importants résultats thérapeutiques deviennent possibles dès lors que la cause des dysfonctionnements du sujet est mise en évidence. Cette thématique est parfaitement illustrée par le cas de Jerry.

Jerry se décrit elle-même comme une « ménagère très ordinaire ». Elle venait d’avoir la trentaine lorsqu’elle appela à mon bureau au début de juin 1992. Quand je la rencontrai pour la première fois, elle détenait déjà dans sa mémoire consciente des rêves en pagaille où il était question d’ovnis, de rencontres avec enlèvement et d’expériences qui remontaient à l’époque où elle avait sept ans. Sur l’insistance de sa mère, Jerry avait relégué toutes ces visions dans le casier des « cauchemars » jusqu’au jour où elle lut mon nom et une référence à la « faculté d’Harvard » sur le générique d’une série

télévisée qui traitait des enlèvements extraterrestres, *Les Envahisseurs* : « Je sus à l'instant même que vous étiez la seule personne en qui je pouvais avoir confiance et je notai fébrilement votre nom. » Un ami de la famille recommanda également à la mère de Jerry de lire les ouvrages de Budd Hopkins et celle-ci déclara à Jerry que les rapports d'enlèvement dont elle venait de prendre connaissance résonnaient étrangement comme les expériences que Jerry semblait avoir vécues.

Nos entretiens débouchèrent sur quatre séances de régression hypnotique. En outre, Jerry me confia les centaines de pages d'un journal qu'elle avait commencé de rédiger plusieurs mois avant qu'elle ne prît contact avec moi. On y trouvait des détails sur ses expériences d'enlèvement, des poèmes et des analyses de grandes idées philosophiques à propos du processus de profonde transformation qu'elle subissait.

Jerry est la seconde d'une famille de quatre enfants et elle passa sa prime jeunesse dans un secteur rural près de Kansas City, dans le Missouri, où son père travaillait dans une fabrique de produits laitiers. Son frère aîné, Ken, a connu lui aussi des expériences durant son enfance, notamment la vision de lumières insolites blanches et bleues dans la cour et d'épouvantables « cauchemars » où « quelqu'un » rentrait dans sa chambre alors qu'il ne dormait pas. Peu de temps avant notre rencontre, Jerry et Ken discutèrent de tous ces problèmes et Jerry découvrit qu'« il avait été importuné ainsi toute sa vie ». De plus, au cours de sa première régression, Jerry eut la vision de son frère cadet, Mark, kidnappé en même temps qu'elle alors qu'il était tout petit et qu'elle-même n'avait que sept ans. Mais elle n'eut pas l'occasion de reparler de tout cela avec Mark.

Les parents de Jerry divorcèrent lorsqu'elle avait huit ans. Après la séparation, son père resta dans le Missouri et, durant des années, elle n'eut que peu de contacts avec lui. Récemment, elle eut avec lui de longues conversations qui les ont énormément rapprochés. Après le divorce, la mère de Jerry, qui travaillait régulièrement comme assistante sociale, déménagea avec ses quatre enfants à Maçon, en Géorgie. Jerry se sentit toujours très proche de sa mère et, au cours des années, elle lui a confié beaucoup de choses au sujet de ses expériences. Pendant les années d'enfance et d'adolescence de Jerry, toute la tribu déménagea un nombre de fois assez conséquent au sein de l'État de Géorgie. « Peut-être avions-nous une âme de bohémiens », suggéra-t-elle. Elle entra chez les scouts et participa à des camps d'été où elle suivit des cours d'équitation ; elle y prit un très grand plaisir et elle aimait se retrouver en la compagnie des chevaux. Plus tard, nous découvrîmes que Jerry identifiait les jeunes poulains, avec leurs « yeux sombres en amande », aux hybrides extraterrestres. Malgré les bonnes appréciations de ses professeurs au collège, elle quitta celui-ci avant la fin de ses études parce qu'un professeur d'anglais avait imposé des affectations de classe selon un niveau qu'elle ne pouvait pas suivre et l'école refusa de la mettre dans une autre classe. Après cela, elle obtint divers petits boulots d'écriture ou comme caissière.

Dans la mesure où Jerry avait interrompu ses études de bonne heure, elle ne manqua pas de s'étonner, ainsi que des amis à elle, du « flot » de poèmes et d'informations qu'elle commença à consigner par écrit il y a cinq ou six ans. Elle se consacra même de plus en plus à l'écriture en novembre 1991 après une impressionnante expérience d'enlèvement. « Je ne sais pas d'où cela peut venir », dit-elle. De fait, la sophistication et l'élaboration de ses écrits semblent dépasser

largement son niveau d'éducation. Il lui arrive d'employer des mots dont elle ne connaît même pas le sens et c'est en les découvrant qu'elle saisit combien ils contribuent à la perfection à exprimer ses idées. Jerry comprit très vite que beaucoup de ses pensées ne venaient pas d'elle mais de quelque chose d'autre, d'une autre source. Elle fut tellement étonnée par les communications qu'elle recevait des êtres eux-mêmes juste après l'enlèvement du mois de novembre 1991 qu'elle brûla ses premiers carnets.

Jerry se maria avec Brad alors qu'elle avait dix-neuf ans et était enceinte de sa fille, Sally. Elle n'a jamais aimé ce garçon et ils divorcèrent en 1986. Jerry rapporte que son ex-mari aimait jouer à des « jeux » sexuels avec les enfants, notamment la fellation mais sans pénétration. Jerry crut d'abord que cela était dû à sa propre aversion pour la sexualité : « Mais je ne pense plus que ça soit cela », écrivit-elle dans son journal en janvier 1993. « Il aurait très bien pu avoir une maîtresse. C'est quelque chose en lui qui, en fait, le poussait à faire ce qu'il faisait, et il est possible que j'aie choisi cet homme parce qu'inconsciemment j'avais repéré quelque chose en lui qui me convenait. Envers moi, ce n'était pas un foudre de guerre. Je pouvais très bien éluder la question et éviter de me soumettre aux choses du sexe et à la peur que cela provoquait en moi. Il acceptait très bien, en fait, l'idée d'un mariage sans relations sexuelles. »

En 1989, Jerry épouse en secondes noces Bob. Il travaille comme charpentier. Elle l'aime et aspire à connaître enfin un peu de bonheur partagé, tant sur le plan de l'affection que des relations sexuelles. Dans son journal, elle écrit alors : « A présent je me retrouve sous de meilleurs auspices unie à un homme qui a des goûts sexuels normaux et qui désire avoir avec moi des rapports normaux sur ce plan-là. » Mais ses

souvenirs d'enlèvement extraterrestre semblent rendre les choses impossibles : « J'ai beau me répéter que mon mari n'y est pour rien et qu'il ne va pas me faire du mal comme les êtres l'ont fait, écrit-elle en janvier 1993, je me répète sans arrêt que ça n'a rien à voir, qu'il m'aime et ne cherche en aucun cas à me faire du mal. J'essaie de garder une réflexion positive, mais lorsqu'arrive le moment de passer aux actes, ça ne va plus du tout. J'oublie tous mes raisonnements logiques et la panique me reprend. Mes sentiments pendant l'amour ressemblent à ceux que j'éprouve pendant que je suis kidnappée. Je me sens terrorisée, utilisée et révoltée de devoir endurer cela (parfois elle dira que « faire l'amour revenait pour elle à rendre visite à son gynécologue ou même à se faire violer »). Et alors j'ai la sensation qu'à n'importe quel moment on pourrait me faire du mal. Je me sens complètement prisonnière de ces impressions et je ne parviens pas à me les expliquer. Je n'éprouve du soulagement et un certain sentiment de sécurité que lorsque je dis non à mon mari, refus qu'il respecte. Je ne sais vraiment pas comment résoudre ce problème. Je ne vois pas comment faire. »

Les peurs de Jerry s'amplifièrent au point qu'elle ne supporta plus d'être seulement touchée, et elle tenta souvent de noyer son chagrin et sa frustration dans l'alcool. « Je ne m'enivre que lorsque je me dis qu'il faut remplir le devoir conjugal », écrivit-elle en septembre 1992. Supposant que ces problèmes sexuels pouvaient provenir d'éventuels abus sexuels antérieurs ou d'un inceste, Jerry et son ex-mari consultèrent trois conseillers conjugaux. Une seule fois ses « cauchemars » furent interprétés comme « quelque chose qui tentait de refaire surface », mais rien de solide n'émergea de ces analyses et Jerry préféra en rester là.

Alors que son premier époux avait peur de tout ce qui sortait de l'ordinaire et aurait mal reçu ses histoires d'enlèvement extraterrestre, son mari actuel ainsi que sa belle-famille étaient plus compréhensifs et la soutenaient davantage, du moins au début. Bob était présent lors de notre toute première séance de régression et visiblement très affecté par l'évidente authenticité des révélations de sa jeune femme sur ses expériences. Mais l'incrédulité finit progressivement par l'emporter au sein de la famille de son mari et Jerry se retrouva de plus en plus isolée et abandonnée face à ses problèmes, ne disposant bientôt plus comme soutien que de moi, Pam et les autres kidnappés. La défection de ses beaux-parents fut douloureusement ressentie. « La famille de Bob ne me voit plus comme avant, me confia Jerry en mars 1993. Et vous savez, cela m'est très pénible parce que je n'ai qu'eux et je n'aime vraiment pas qu'ils pensent que je suis, je ne sais pas moi, une espèce d'excentrique, de cinglée. Mais je ne peux pas faire machine arrière. Je vais devoir vivre avec cela à présent. »

Les trois enfants de Jerry semblent avoir été, eux aussi, en butte à des phénomènes d'enlèvement. Depuis qu'elle a six ans, Sally, née en 1981, a eu d'horribles cauchemars où elle hurlait : « Ne me touchez pas. Laissez-moi tranquille. » Lorsqu'elle atteignit neuf ou dix ans, elle eut de fréquents et importants saignements de nez qu'on n'a pas su expliquer. Elle aussi avait vu des ovnis, en rêve ou en imagination, remplir l'espace nocturne et avait fait remarquer à sa mère, Jerry, que les extraterrestres choisissaient peut-être certaines familles plutôt que d'autres. Sally « rêvait » parfois que sa famille se rendait sur une plate-forme et qu'ils assistaient tous à l'atterrissage d'un vaisseau spatial et qu'« une ribambelle de petites créatures les entouraient ». Dans un autre rêve, elle vit une petite fille extraterrestre sans cheveux

avec une protubérance rouge « à l'avant de sa tête » venir à la fenêtre de sa chambre et lui demander de sortir jouer avec elle. Sally révéla qu'elle était, en effet, partie jouer avec la petite fille et qu'à cette occasion elle put voir un vaisseau. Lors d'un cauchemar plus récent, Jerry se rendit dans la chambre de sa fille qu'elle trouva sur les couvertures, la chemise de nuit relevée et sans sous-vêtements. Sally semblait comme droguée et elle ne put la réveiller. En juin 1993, Sally fut terrorisée à cause d'un laps de temps d'environ une heure manquant inexplicablement alors qu'elle avait conscience qu'elle lisait un manuel scolaire. Elle regarda la pendule qui marquait 6 : 02, se replongea dans sa lecture pour une durée de deux minutes, selon elle, regarda de nouveau la pendule et lut 6 : 58. « Comment cela se peut-il ? » demanda-t-elle très inquiète à sa mère, et Jerry essaya tant bien que mal de lui prouver qu'elle avait dû faire un petit somme sans s'en rendre compte. Mais elle resta persuadée qu'il n'en était rien.

Matthew naquit en 1983. Il était effrayé par les poupées qu'il appelait « wou-wou » en référence à *Rue Sésame,* l'émission de télévision. Quand des poupées représentant des extraterrestres entrèrent en scène, Matthew se mit à hurler et à pleurer et il demanda à sa mère d'éteindre la télévision. Bert, un de ces personnages, avait de « gros yeux effrayants », fit remarquer Matthew. Il était également terrorisé par un film publicitaire sur des yaourts que diffusait la chaîne TCBY et dans lequel un ovni atterrissait sur la planète. Quand la publicité passait, il se sauvait et hurlait à sa mère d'éteindre le poste. Il raconta un rêve où une soucoupe volante en forme de pyramide avait des yeux et lui parlait. Les deux enfants de Jerry réagirent avec violence le jour où on leur montra l'image d'un extraterrestre que Jerry avait trouvée dans les cartes de tests de reconnaissance mis au point par Hopkins (HIRT =

Hopkins Image Récognition Test cards) et qu'un ami, lui-même un kidnappé, lui avait prêtées. Sally « en eut le souffle coupé » et porta ses mains à sa bouche. Terrorisé, Matthew demanda : « Est-ce que Sally a vu ça ? » et « Qu'est-ce qu'elle a dit ? »

Colin avait trois ans en février 1993. Il est excessivement concerné par le phénomène d'enlèvement et j'ai trouvé à son sujet beaucoup de renseignements parmi les notes de Jerry, grâce aux discussions que j'ai eues avec elle et avec une autre personne, psychiatre pour enfants. Jerry a pu parfois remarquer la présence de son fils Colin au sein même de ses propres kidnappings. Dans son journal, à la date du 14 août 1992, alors que Colin n'avait que deux ans et demi, elle rapporte l'avoir entendu pleurer et se parler à lui-même au beau milieu de la nuit. Elle se précipita dans sa chambre et le trouva assis dans son lit : « Il était tout à fait réveillé. » Il lui réclama du jus de fruit, qu'elle lui apporta, puis « il commença à babiller sur des lumières qu'il y aurait dehors et sur des hiboux avec de grands yeux. » Il montrait du doigt la fenêtre et répétait : « Regarde les yeux. » Jerry éprouva un « horrible malaise » parce qu'elle-même, cette nuit-là, avait senti « leur présence dans les parages ». Elle emmena Colin avec elle au premier étage où elle répéta à Bob ce que le petit venait de lui dire, mais « il maugréa en affirmant que ce ne pouvait être qu'un cauchemar ». Colin dort généralement très bien, remarqua Jerry, « ne réclame jamais de venir dormir avec nous, et n'a pas l'habitude de se réveiller pendant la nuit ». Mais cette nuit-là justement, et pour la première fois, il ne voulait pas dormir dans son lit et insistait pour rester avec ses parents.

Cette attitude se prolongea les nuits suivantes et Jerry écrivit dans son journal, le 29 octobre, que Colin parlait

souvent et régulièrement de « ces choses ». Quand Jerry le promenait, il levait les yeux vers le ciel, posait des questions sur la lune et les étoiles, et évoquait les « hiboux bizarres avec leurs grands yeux » qui « tombaient du ciel » ou arrivaient en « flottant » dans les airs. À plusieurs reprises, le petit Colin mima ce qu'il avait vu en mettant ses mains en forme de C autour de ses yeux. Il arriva une fois qu'il se mit à courir et à crier en disant qu'« ils me faisaient manger quelque chose et qu'ils m'attaquaient (le mot qu'il utilise) », au point qu'il se blessa au pied.

Colin parlait aussi de vaisseau spatial, de planètes et d'étoiles. Une nuit, il grimpa dans le lit de sa mère et remarqua une petite image de la Terre sur la couverture d'un livre : « C'est la planète Terre, dit-il, elle s'éloigne… la maison s'éloigne. » Pointant le doigt vers le plafond, il dit encore : « Ils disent : salut, à bientôt. » Il sauta du lit et joua à quelque chose comme aiment le faire les enfants et prononça ces mots avec angoisse : « Les hiboux avec leurs gros yeux atterrissent et sautillent et moi aussi je saute… Voilà le vaisseau spatial et moi je sors du vaisseau spatial… J'ai mal à mon doigt de pied… Les gros yeux font peur, maman. » Et effectivement, après inspection, Jerry découvrit qu'il saignait à un orteil et que l'ongle avait été esquinté.

Le 8 novembre, je reçus Colin, âgé de deux ans et neuf mois, et ses parents à mon domicile tandis que son frère et sa sœur jouaient dehors dans la cour. Je fus impressionné par ce petit bonhomme vif et adorable, mais il manifesta quelques-unes de ses peurs. Il appelait la marionnette représentant un alligator un « tigre » qui aimait mordre. (Plus tard, il demanda à sa mère : « Pourquoi les tigres t'attrapent-ils ? » et il semblait avoir remplacé le hibou aux gros yeux par le tigre.) Il était très attiré par la grosse mappemonde qu'il y avait chez

moi et désirait se localiser dessus. J'entrepris le test des cartes HIRT avec lui et il ne réagit intensément qu'à la carte représentant un extraterrestre, qu'il désigna comme un «homme bizarre» ; après cela, il fut agité. Dans son journal, le 15 novembre, Jerry raconte qu'elle entendit Colin s'égosiller : « Aïe ! Aïe ! » à plusieurs reprises au cours de la nuit. Lorsqu'elle arriva dans la chambre en compagnie de son mari Bob, Colin dormait à nouveau à poings fermés, mais le lendemain matin il affirma que les « hiboux monstrueux » l'avaient blessé à la jambe. Il sauta sur le lit de ses parents et montra le plafond : « C'est quoi ce grand bateau, ce grand bateau là dans le ciel ? »

À la date du 28 janvier 1993, Jerry notait que les expériences angoissantes de son fils semblaient se produire environ toutes les semaines ou tous les quinze jours. Le 25 janvier, alors qu'elle se trouvait avec Colin dans la salle de bains et qu'elle devait rejoindre Bob pour le déjeuner, le petit Colin répéta plusieurs fois d'une voix anxieuse et coléreuse : « Je veux pas retourner au vaisseau spatial ! » Puis, les dents et les poings serrés, il resta immobile sur les toilettes, en proie à une évidente détresse et répéta : « Je me suis perdu. J'aime pas ça. » Il se calma un peu et dit : « C'est là que je suis né et je suis tombé des étoiles. » Quand Jerry lui demanda de lui répéter ce qu'il venait de dire, il ajouta : « Je suis né dans le vaisseau spatial et il faisait tout noir. » Puis il se mit à s'agiter et à se tortiller dans tous les sens. Jerry lui demanda comment il était allé dans le vaisseau spatial et il remit ses mains en arc de cercle autour de ses yeux : « Les yeux », dit-il. Jerry lui demanda aussi s'il y avait avec lui des gens à bord du vaisseau et il répondit : « Oui, je vois le Roi. Je vois le Roi et c'est lui Dieu. » Jerry s'étonna de son habileté d'élocution, dépassant de beaucoup celle qu'on observe chez les petits enfants de cet âge-là, pour déclarer toutes ces choses.

Pendant la nuit du 27 janvier, Colin alla se glisser dans le lit de ses parents. Jerry ne trouva pas cela très normal dans la mesure où la porte de sa chambre avait été fermée à clé et où personne ne se souvenait de l'avoir entre-temps ouverte. Pendant ce temps-là, l'appareil de surveillance chargé de détecter les bruits suspects du vestibule se mit à grésiller et à émettre des sons étranges tellement forts que Colin demanda à son père de l'éteindre.

Devant la persistance des angoisses de l'enfant, et parce que je voulais vérifier si une explication psychopathologique conventionnelle et indépendante ne pourrait pas rendre compte des symptômes de Colin, je fis appel à un collègue psychiatre pour enfants extrêmement compétent et - je l'espérais - d'esprit ouvert, même s'il n'était pas nécessairement très versé dans les problèmes qui nous occupaient. Ce médecin rencontra Colin et sa famille au mois de février et m'envoya son rapport en mars. Le docteur C. ne découvrit rien de très remarquable dans l'histoire de l'enfant en dehors de ce qu'il raconte sur ses rencontres ; il vit en lui « un petit garçon très éveillé, malin et communicatif ». Il ne décela que peu de frictions entre Bob et Jerry sauf lorsqu'il est question de ces histoires d'enlèvement. Colin joua avec des marionnettes et s'intéressa à un serpent en caoutchouc qui dévorait les doigts et les orteils. Il évoqua son propre doigt de pied abîmé mais manifesta peu de tourment à son propos.

Bien que le docteur C. ne trouve aucune explication classique aux problèmes de Colin, il se demanda tout de même s'ils n'étaient pas reliés à quelque incident familial encore inconnu, ayant trait peut-être aux interactions avec son frère qui avait eu une histoire d'abus sexuel et qui avait partagé la chambre du petit Colin pendant un certain temps. Il suggéra aussi que ces mêmes problèmes pouvaient être

rattachés à des images d'ovnis et de la planète Terre vues à la télévision, bien que le temps imparti aux programmes télévisés fût réduit pour Colin. Les angoisses de Colin semblèrent diminuer un peu après l'analyse du docteur C. et celui-ci recommanda de laisser l'enfant en paix quelque temps et de ne le lui ramener que si ses angoisses revenaient. Ce travail eut essentiellement pour effet de diviser encore davantage le couple des parents quant à l'origine des problèmes de Colin. L'échec du docteur C. à proposer une interprétation plus conventionnelle confirma Jerry dans sa thèse de l'enlèvement extraterrestre, tandis qu'il rassurait Bob en n'élargissant pas le périmètre de la recherche au-delà du cercle familial : cela lui permettait de mieux résister aux idées qui faisaient intervenir des enlèvements ovnis qu'il aurait bien fallu alors inclure dans une réalité plus tangible. En juin, en tombant sur une couverture de livre où figurait une représentation d'extraterrestre, Colin annonça : « C'est Rocketeer. Il monte et il descend. »

Jerry a le sentiment que les enlèvements et tous les phénomènes qui s'y rattachent l'ont poursuivie toute sa vie. Elle a toujours su que les expériences que sa mère et d'autres gens se sont acharnés à appeler des cauchemars ont toute la réalité du monde pour elle. C'est ainsi qu'elle a toujours vécu avec ce profond sentiment d'être désespérément seule et de n'avoir pas d'autre choix que de nier une grande « partie de son existence ». L'apparition inopinée sur son corps, après les rapts, de diverses blessures, marques, cicatrices et autres petites lésions l'aida à prendre conscience de la réalité de ce qu'elle avait expérimenté jusqu'au jour où elle fit la connaissance d'un groupe de kidnappés et d'enquêteurs familiarisés avec le phénomène.

La première expérience d'enlèvement dont Jerry put se souvenir consciemment eut lieu alors qu'elle avait sept ans et qu'elle vivait encore à Kansas City. Cet épisode sera analysé en détail lorsque je parlerai de sa première séance de régression. Avant cela, elle se souvenait d'avoir observé une lumière inhabituelle, un vaisseau spatial et de petits êtres minces et de couleur grise là-bas dehors, de l'autre côté de sa fenêtre. Quand elle raconta à sa mère ce qu'elle avait vu, elle s'entendit répondre qu'elle avait fait un cauchemar, mais Jerry « répéta obstinément que ce n'était pas un rêve ou de l'imagination de [sa] part, que c'était tout à fait réel ».

« J'ai vu des lumières, j'ai vu le vaisseau, je les ai vus », me confia Jerry dès notre première entrevue, et « pas une seule fois on pourra me faire dire que c'était un rêve ou un cauchemar ». La sempiternelle réaction de sa mère, qui prétendait, chaque fois que cela se produisait, que ce n'était que des rêves, alors qu'elle-même était persuadée d'avoir vraiment vécu les choses, amena Jerry à douter de sa raison. Au cours de sa première régression, tandis qu'elle était remontée à son enlèvement quand elle avait sept ans, Jerry indiqua qu'elle avait effectué des rencontres bien avant cela. Elle ne pouvait pas se souvenir à quel âge exactement, mais elle se revoit très bien toute petite : « [...] Et je n'ai pas eu peur la première fois que je les ai vus. Je les ai trouvés gentils... Il y en avait beaucoup derrière la fenêtre, et ils avaient vraiment l'air joyeux, et ils m'ont invitée à venir jouer avec eux. » Vers l'âge de neuf ans, alors qu'elle habitait dans un motel juste avant de devoir déménager en Géorgie, Jerry se souvient d'avoir ressenti une présence dans la pièce avec la sensation horrible que « quelqu'un venait de s'asseoir » sur son lit. À huit ans, Jerry eut une expérience extrêmement blessante et traumatisante que nous analyserons dans la quatrième régression.

Un incident encore plus pénible, que nous explorons dans la seconde régression, se déroula en Géorgie alors que Jerry avait treize ans. Elle se réveilla en sursaut, terrorisée, en sentant une pression sur son ventre et son sexe telle qu'elle ne pouvait plus faire le moindre mouvement. « Mentalement, je hurlais », se souvient-elle, mais sans pouvoir affirmer qu'un son quelconque soit sorti de sa gorge. « Il y avait quelqu'un qui me faisait quelque chose... mais c'était quelque chose d'extraterrestre. » Tandis qu'elle se demandait : « Est-ce ainsi qu'on fait l'amour ? », elle sut avec la plus grande certitude qu'« il ne s'agissait pas d'une personne ».

Jerry nota dans son journal, environ deux semaines avant que nous n'abordions cet incident en séance de régression, de quelle manière ses problèmes intimes et sexuels avaient débuté peu de temps après. Elle avait donné rendez-vous à son premier « véritable petit ami », qui avait alors deux ans de plus qu'elle. Jerry convint qu'elle était « terrifiée à l'idée de devoir aller plus loin qu'un simple baiser », et s'était contentée de flirter ; les pelotages et les baisers « ne l'ennuyaient pas », à ce moment-là. Ses parents étaient couchés, et Jerry était dans sa chambre avec son copain. Il lui suggéra de « faire autre chose que de s'embrasser et de se caresser ». Désireuse de « se débarrasser de ses craintes d'être touchée au niveau des parties intimes », elle le laissa « caresser son entrejambe et s'introduire en elle. « C'est alors que j'ai été prise de panique. J'étais toute raide. Tout mon corps était dur comme une planche de bois. J'avais une sorte de crise de panique. Je transpirais à grosses gouttes et je tremblais. Mon cœur battait à se rompre. Je regardai ma main qui se mit à se tordre et à se recroqueviller. Elle devenait toute grisâtre. J'étais pétrifiée. Je ne me souviens plus de ce que j'ai fait ensuite, mais de toute façon j'avais fichu une telle trouille à mon petit copain qu'il a déguerpi et que ça a réveillé ma mère. Elle a accouru et

a essayé de me calmer. » Jerry n'avait encore parlé de cet incident à personne, mais elle avait écrit : « Depuis ce soir-là, je n'ai que de l'aversion pour les choses du sexe. »

Au cours des années qui suivirent, Jerry eut de nombreux cauchemars dont elle se réveillait paralysée, avec dans la tête divers bruits («grésillements, sonneries et vrombissements») ; elle voyait des êtres humanoïdes dans sa chambre : « C'est vraiment eux qui m'empêchaient de bien dormir », écrivit-elle. Au cours d'un incident semblable en 1987, elle aperçut de magnifiques « étincelles et lueurs » qui semblaient avoir atterri dans sa chambre, mais à la vue de deux petits êtres qui portaient des espèces de « combinaisons ou uniformes » brillants et qui flottaient dans l'air autour de son lit, elle se mit à hurler de terreur. En fait, elle crut crier et tenta vainement de réveiller Bob, avec qui elle était alors fiancée, « mais il ne fit pas un seul geste ». Les êtres se rapprochaient d'elle et elle était de plus en plus paralysée de frayeur. « Puis il y eut comme un blanc... Je ne me souviens plus de rien après ça. » Au cours d'une séance de régression récente avec un autre thérapeute où ils analysèrent plus spécifiquement cet épisode, Jerry fut extrêmement secouée au moment où on lui présenta des jumelles qu'elle eut l'impression de reconnaître comme ses propres enfants hybrides.

En 1990, Jerry vécut l'épisode le plus traumatisant qu'il lui ait été donné d'expérimenter parmi les incidents liés aux enlèvements dont elle fut victime. Nous ne l'avions pas encore mis à notre programme à cause de la charge émotionnelle affolante (terreur et douleur) qui lui était associée, mais Jerry put à l'état conscient se remémorer nombre de détails intéressants. Elle et Bob venaient d'acquérir un duplex dans la ville de Plymouth, Massachusetts. Elle ne peut pas dire comment les choses ont commencé, hormis qu'elle sentait

une présence et comme si quelqu'un lui tapait sur l'épaule. Elle fut entraînée dans une salle circulaire et brillante, qui semblait recouverte de plaques métalliques ; cette salle contenait ce qu'on pourrait appeler un équipement. On la suspendit dans la position debout et les auscultations démarrèrent. Jerry se souvient que son collier est tombé sur le sol. Elle communiquait télépathiquement avec un être de grande taille, aux cheveux « vaguement blonds », qui paraissait être le chef. Quand elle lui fit remarquer que son collier était tombé, il répondit qu'il s'en était aperçu puis il se dirigea vers un autre être, plus petit celui-là, pour lui demander de ramasser le collier. On fit savoir à Jerry qu'elle ne pouvait pas le récupérer pour l'instant parce qu'il était « contaminé » et les êtres le mirent dans une « espèce de sac en plastique ». Le chef promit à Jerry que le collier lui serait rendu une autre fois. Jerry avait parlé de cette affaire de collier à sa mère. Mais des mois plus tard, la mère de Jerry trouva dans une boîte, alors qu'ils habitaient désormais en Géorgie, un collier que Jerry croit être le même.

Au début de cet épisode, Jerry n'avait pas eu trop peur et elle fut même agréablement surprise de pouvoir converser avec les êtres. Le chef lui demanda : « Les médicaments ont-ils fait de l'effet ? » et elle fit l'erreur de répondre : «Ça va. » En effet, une autre procédure allait suivre, visant cette fois l'arrière du crâne, juste à la limite du cou, lui causant les souffrances les plus atroces qu'elle ait jamais connues : « [...] Pire qu'un accouchement... J'ai bien cru qu'ils me tuaient », commenta-t-elle en se souvenant qu'elle hurlait à pleins poumons. « Comment pouvez-vous me faire des choses pareilles ? Vous venez de me demander si les médicaments ont eu de l'effet. » En plus de la douleur insupportable, ses muscles étaient pris de spasmes incontrôlables qui commencèrent par les jambes et remontèrent jusqu'aux

muscles faciaux. Elle leur hurla de cesser et sentit monter en elle la haine et la rage. «Jusqu'ici, je pensais que c'étaient des êtres parfaits, d'une certaine manière, et aimants. Comment pouvaient-ils se livrer à de telles choses sur moi ? J'étais tellement effrayée. Après cela, je suis tombée dans les pommes. La chose dont je me souviens ensuite est que j'étais dans mon lit en train de me réveiller. » Habituellement, Jerry se love en chien de fusil pour dormir, comme si elle cherchait à se protéger ; mais cette fois-là, elle se réveilla allongée sur le dos. Son corps était tout raide et tendu, ses mains croisées sur sa poitrine, ses pieds pointés et serrées l'un contre l'autre. Encore sous le choc de la terreur, Jerry essaya de secouer son mari mais sans succès. Elle téléphona alors à sa mère en Géorgie : « Il fallait que je me confie à quelqu'un et que je raconte ce qui venait de m'arriver. »

Au cours d'un des trois épisodes qui marquèrent l'année 1991, Jerry se souvient d'avoir été emmenée par des êtres assez grands, d'allure presque humaine, à la peau agréable et aux cheveux blonds, jusqu'à ce qui semblait être le sommet d'un gros bâtiment surmonté d'équipements illuminés. Elle eut d'abord l'impression de se retrouver sur une plage ou une côte, car elle entendait le vent souffler et le bruit des vagues ; elle sentait une petite brise et les embruns de la mer. Tout en haut de l'immeuble, Jerry assista à des scènes mettant en action des missiles et autres armes offensives. Elle comprit que cela était très important. Les êtres lui montrèrent aussi une sorte d'appareil triangulaire qui devint circulaire quand il se mit en mouvement : « Cela devait certainement pouvoir voler. » On assura à Jerry qu'elle n'oublierait jamais ce qu'elle venait de voir. Le lendemain, elle se surprit à fabriquer des triangles avec des feuilles de papier ou avec des crayons et des cure-dents pour ensuite les faire « s'envoler ici et là ».

En novembre 1991, Jerry se réveilla à nouveau en sentant une présence. La pièce était illuminée par une lueur rouge orangé qui tout doucement diminua. Le jour suivant, elle crut bien que sa cervelle allait exploser tellement les pensées affluaient : Jerry avait l'impression qu'elle était chargée comme un ordinateur avec des informations à caractère « universel... qui touchaient à l'âme, autant de choses inhabituelles pour moi ». Après cela, comme je l'ai déjà signalé, elle se mit à l'écriture comme une forcenée. En l'espace d'un mois et demi, elle composa pas moins d'une centaine de poèmes, alors qu'avant cela « elle n'avait jamais écrit un seul poème de toute sa vie ». Elle jugea cette urgence du travail aussi bien au niveau de la pensée que de l'écrit absolument épuisante et contraignante : « Je ne sais pas d'où cela peut venir. »

Dans les mois qui ont précédé notre première séance de régression du 11 août 1992, Jerry ne cessa d'avoir des expériences de kidnapping, dont une juste trois semaines auparavant, sur laquelle elle put consciemment rappeler quelques souvenirs, dont une observation d'ovni et un enlèvement à bord de l'appareil par des êtres humanoïdes - dont l'attitude lui avait paru aimable et bienveillante. À l'intérieur, elle vit des étagères avec des instruments et des fioles ; on la fit asseoir sur une chaise ou une table et elle eut un dialogue complexe avec des extraterrestres qu'elle ressentit comme des êtres « bien au-delà de ce que nous estimons intelligents ou même géniaux ». L'un d'eux lui expliqua qu'ils venaient de « loin dans un futur » qu'elle ne pourrait pas appréhender. Jerry se souvient de s'être dit à elle-même : « C'est prodigieux. Je peux assister à tout ça et je suis bien réveillée. » Dans son journal, elle termine par cette conclusion : « J'étais convaincue, sans l'ombre d'un doute, que ce que je vivais-là était bel et bien réel. Ils me regardaient avec un

sourire aimable et entendu et ils me dirent simplement : “ Oui. ” Alors moi, j’ai dit comme ça : “ Si cela est vrai, je vis, en quelque sorte, une double existence. ” J’eus la conviction qu’il y avait sûrement de bonnes raisons pour que des gens comme moi ne sachent rien de cette autre réalité, ou du moins que nous ne soyons pas aussi conscients de cette autre réalité que nous le sommes de celle qui nous est familière. »

Bob accompagna Jerry lors de notre première séance d’hypnose. Il arriva avec un esprit plutôt sceptique en disant : « Ou bien elle vous ment… Ou bien tout cela est vraiment arrivé… Vous savez, ce n’est pas une menteuse… C’est la personne la plus honnête qu’il m’ait été donné de rencontrer dans la vie. » Néanmoins, Bob donna la mesure de sa potentielle résistance en avouant qu’il s’était endormi devant la télé en regardant *Les Envahisseurs* où figuraient quelques scènes d’enlèvement assez impressionnantes.

Avant de procéder au travail d’hypnose proprement dit, nous repassâmes quelques épisodes des expériences de Jerry, après quoi elle s’exprima sur son envie de trouver une Église autre que catholique qui fasse preuve de davantage de compassion dans ce qui la tourmentait. « Je passe d’une religion à une autre en suivant mes amis », dit-elle. Une église protestante locale parut au début plus accueillante à Jerry et Bob : « Mais ils voulaient tout chambouler dans notre existence… alors, ajouta Bob, on a pris nos distances et on ne s’en porte que mieux désormais. » Jerry était effondrée à l’idée qu’elle n’avait personne dans aucune paroisse à qui parler de ses problèmes d’enlèvement : « Parce qu’ils regardaient tout cela comme quelque chose de diabolique, d’infernal. Le Seigneur, disaient-ils, n’aurait jamais créé des êtres qui ressembleraient à ce que vous décrivez… » Du coup, Jerry se détourna de la religion car, de son point de vue, justement,

les extraterrestres « représentaient une autre intelligence, une autre forme de vie, une autre réalité ». « Je ne crois pas qu'ils soient nécessairement bons ou méchants. » Un jour qu'elle avait raconté à plusieurs pasteurs une expérience qu'elle avait faite de sortie de corps, « ils se précipitèrent chez un de leurs supérieurs hiérarchiques qui leur dit : " Ne faites jamais cela. " »

Ensuite, Jerry et moi discutâmes de la curiosité qu'elle manifestait à propos d'un incident survenu dans le Missouri quand elle avait sept ans. Nous décidâmes de l'approfondir. Nous repassâmes en détail la configuration des lieux et de l'emplacement de sa maison à flanc de colline près d'un petit cours d'eau et d'un pré pour les bovins ; nous précisâmes l'agencement des pièces dans la maison. Jerry et sa sœur cadette dormaient dans des lits superposés.

Une fois en état de transe, les premières images affluèrent, notamment celles de la chambre en question, avec ses murs roses ; Jerry se voyait gisant sur le plancher dans sa longue chemise de nuit en pilou. La maison était tranquille, sans un bruit, et pourtant elle se sentait inquiète. Elle était tentée de quitter sa chambre et de se rendre dans le hall d'entrée. Une étrange clarté illuminait la pièce. Jerry se fit cette réflexion : « Il n'y a aucune raison d'avoir peur puisque je les connais. » Malgré l'angoisse qui montait en elle, elle éprouvait l'irrésistible besoin de se lever, de sortir dans le couloir et de se diriger vers le salon. Dehors, en direction du point d'où la clarté semblait provenir, Jerry vit une vingtaine ou une trentaine de petits êtres : effrayée, elle voulut reculer. Mais elle ne pouvait plus faire un seul mouvement. C'est alors que plusieurs êtres passèrent à travers les vitres de sa fenêtre et pénétrèrent dans la chambre. « Je ne voulais pas sortir, alors ce sont eux qui sont entrés », commenta-t-elle. Jerry sentait

bien qu'ils s'impatientaient : c'est pourquoi ils s'approchèrent d'elle, toute pelotonnée, et la « relevèrent ». « Je ne veux pas m'en aller par la fenêtre », ajouta-t-elle, alors que la contrainte était de plus en plus évidente.

Au grand étonnement de Jerry, les êtres la firent passer à travers la fenêtre : « Et puis je me suis envolée à toute allure. » Comme elle avait été « arrêtée en plein ciel », Jerry put apercevoir le toit de sa maison, les arbres alentour et le sol tout en bas. « Ça m'a coupé le souffle de m'envoler ainsi à cette vitesse. » Il y avait « une énorme chose au-dessus » d'elle dans laquelle elle fut entraînée. En dépit de ses craintes, Jerry sent bien qu'elle participe en quelque sorte à ce processus : « Mais de quelle manière, je n'en sais rien. » Elle se mit à pleurer et vit que deux êtres « flottaient » également dans les airs en emmenant avec eux son petit frère Mark ; elle s'inquiéta alors et se demanda « s'il n'était pas trop terrorisé », encore qu'il parût dormir.

Jerry avait la sensation de courir, mais en fait elle se rendit compte que toute la partie inférieure de son corps, jusqu'à la ceinture, était « comme paralysée ». Elle cherchait sa respiration et haletait péniblement ; sa voix devint tremblotante tandis qu'elle me décrivait cette paralysie comme une vibration douloureuse. Puis une « intense vibration » grimpa jusque dans les bras et les mains : « J'ai peur que mon corps tout entier n'en soit la proie. » Je la rassurai en lui affirmant que revivre l'expérience ne pouvait lui causer aucun mal. « La vibration est si forte. Je n'y comprends rien », gémissait-elle, paniquée à l'idée de ne plus pouvoir seulement respirer. « Je ne peux absolument rien faire… Je me fais du souci pour Mark », dit-elle en pleurant. De véritables secousses agitaient Jerry de la tête aux pieds. « O.K. Servez-vous de moi, mais ne lui faites rien à lui… Ce n'est qu'un bébé

! Je les déteste rien que pour ça... Au début, je croyais qu'ils étaient amicaux. » Sanglotant au souvenir d'une expérience antérieure, Jerry déclara : « Je croyais pourtant qu'ils étaient gentils et qu'ils voulaient jouer. »

La salle circulaire du vaisseau où Jerry et Mark furent emmenés était sombre, du moins au début. Par la suite, Jerry put constater que le plafond était « en forme de dôme. Et parfaitement blanc... Il y a des rampes. Il y a différents niveaux, et ça monte très haut. Les gens et les appareils grimpent très haut ». Dans la salle, il y a deux tables incurvées, une pour Mark et une autre pour elle, où on les installa. « Comme il paraît minuscule sur la sienne, observa-t-elle. Je lui jette un coup d'œil et je lui demande d'être sage, de ne pas bouger de là, ajouta-t-elle en larmes. Il pourrait tomber ou je ne sais quoi », s'inquiéta-t-elle.

Puis Jerry aperçut un petit être « très sombre » sur des galeries au niveau juste au-dessus et qui « simplement la regardait» ; elle remarqua derrière lui un autre être, plus grand et plus clair, qu'elle appela « le chef ». Il paraissait aussi plus vieux, « mince et ridé, avec un beau visage et une sorte de sourire permanent » ; il portait une tenue jaune d'or faite d'une seule pièce et il avait quelques rares cheveux très raides jaune filasse. Ses mains étaient « longues et décharnées ». L'être communiqua à Jerry en l'appelant par son nom comme s'il la connaissait, ce qui ne rassura pas du tout Jerry, surtout lorsqu'elle se rendit compte qu'en effet il lui paraissait familier. Toutes ces anecdotes apportèrent un plus grand réalisme à la remémorisation de Jerry. Haletante et le corps subissant de terribles secousses, elle s'exclama en pleurant : « Oh ! je ne sais pas si je peux supporter ça... Jusqu'à maintenant, j'avais cru que c'était du rêve. » Mais elle admit que cet être est ou était parfaitement réel : « Donc, tout le

reste l'est aussi. » Sa mère « avait tort » de prétendre que ce n'étaient que de vilains rêves. « Il faut que je cesse de raisonner comme tout le monde a l'habitude de le faire... C'est à moi de vivre ma vie. Je ne peux pas continuer de faire plaisir à ma mère, conclut-elle. Je dois faire face à ce qui m'arrive, et peu importe si des gens me prennent pour une folle. »

Le chef demanda à Jerry : « Les médicaments ont-ils fait de l'effet jusqu'à présent ? » Jerry ne comprit pas de quoi il était question. Puis elle revécut une séquence dans laquelle elle était soumise à une procédure extrêmement pénible, avec pénétration dans le côté de la tête de « quelque chose de pointu » comme une « aiguille », ce qui prit bien évidemment un peu de temps et ne réclamait « aucun médicament ». Elle criait désespérément et dégoulinait de sueur tandis que son corps se tordait de douleur et qu'elle essayait d'éloigner de telles images. «Je crois qu'ils voulaient me tuer. » Je l'assurai que ce rappel de souvenir ne pourrait en rien la tuer et je l'encourageai à pleurer tout son soûl comme elle décrivait la façon dont l'instrument était enfoncé « dans un angle supérieur » pour pénétrer jusqu'à l'intérieur du cou, sur le côté droit. « Arrêtez de me faire du mal », hurla-t-elle soudain, ses jambes étant agitées de spasmes incontrôlables (et j'étais là pour le voir). Haletante, terrorisée, Jerry finit par s'époumoner : « Je ne peux pas arrêter ça. AhhhlAhhh ! Je déteste ça ! Arrêtez ! Arrêtez !»

Au bord de l'étouffement à force de cris, de pleurs et de mouvements saccadés de tout le corps, elle s'écria : « Ça y est, ils y sont ! Ils y sont ! Oh ! C'est rentré en moi. C'est ça qu'ils m'ont rentré dedans. Ah ! Cette chose-là ! Ils ont mis cette chose-là dans mon corps ! » Je calmai Jerry du mieux que je pus en lui disant qu'elle irait beaucoup mieux après cela. « Ça

ressort, annonça-t-elle. Ça coule. Il y a quelque chose qui goutte, je le sens bien, dans ma gorge. » Elle ne pouvait pas préciser si c'était du sang, de la salive ou autre chose. « Ils me laissent un peu tranquille. Ils sont épouvantables. Ils sont cruels. Je crois qu'ils ont fait encore autre chose. Oh ! (soupir)…Je n'avais pas prévu ça. » Jerry se souvient qu'on lui fit savoir qu'un petit objet avait été placé et laissé à l'intérieur de son corps, cette fois-là, « pour la contrôler » sans autre explication que celle-ci : « Nous faisons ce que nous avons à faire. »

« Je suis persuadée que c'est encore là, dit-elle. Je ne me rappelle pas qu'ils me l'aient enlevé. » Après cela, Jerry se sentit abattue et épuisée. Elle ignore ce qu'ils ont fait à Mark mais déclara : « Si jamais ils lui ont fait subir la même chose, je les tuerai. » La suite des événements est plus brumeuse. Le chef quitta la salle alors qu'elle demeurait quelques minutes encore allongée sur la table. Puis elle vit des éclairs et des points lumineux rouges et jaunes. Elle ne saurait dire la manière dont elle fut ramenée chez elle, ni si elle fut capable de raconter à sa mère ou à toute autre personne les détails d'une telle aventure traumatisante. À la fin de la séance, Jerry et moi-même devisâmes sur les mécanismes protecteurs censés l'avoir empêchée à ce jour de se remémorer ces tortures passées.

« Je suis en nage, dit-elle en sortant de la transe. Je ne savais pas qu'on pouvait à ce point se retrouver K.O. » Après la séance, elle continua pendant quelques minutes à éprouver une « drôle d'impression » au niveau des bras et des jambes et elle remarqua qu'elle avait eu à un moment la sensation de « devenir un vibrateur… comme si quelqu'un vous poussait dans un appareil vibrateur et que vous deveniez cette machine elle-même ». Les fameux « médicaments » devaient

certainement référer au processus vibratoire mais comme elle ne les sentit pas au niveau du cou et de la tête, les vibrations n'ont donc pas effacé la douleur. Jerry se souvient que lorsque l'anesthésiste essaya de lui faire une injection au niveau de la moelle épinière afin de calmer la douleur lorsqu'elle accoucha de Colin, elle se mit à hurler car il lui sembla redevenir « la même chose » que ce qu'elle avait été à bord du vaisseau extraterrestre. Cette séance permit à Jerry de confirmer ses convictions de gamine de sept ans selon lesquelles le prétendu « cauchemar » était en fait un souvenir de quelque chose « qui s'était alors bel et bien produit à ce moment-là ». Bob, assez ébranlé par ce qu'il venait de voir et d'entendre, déclara à la fin de la séance : « Ça en fait des choses et des choses à considérer. Au début, je n'étais pas certain, mais quand j'ai vu les terribles effets que cela produisait sur elle, la douleur et tout le bazar... J'avoue que j'ai commencé à m'inquiéter. » Puis il trouva le moyen « de garder [son] calme » : « D'abord, j'étais littéralement collé à ma chaise, puis j'ai éprouvé le besoin de me lever et de bouger. »

Le lendemain, j'eus comme il se devait Jerry au téléphone. Elle me dit combien elle avait été secouée par le réalisme et l'intensité du « vécu » de cette remémorisation de kidnapping. « Je croyais que ne me reviendraient que quelques souvenirs, comme ça... » Jerry avait noté à quel point elle redoutait de regarder ou de se souvenir qu'elle regardait les extraterrestres. Selon elle c'était trop effrayant : « Parce que ce que l'on regarde, on le connaît. » Elle était également très troublée par l'intensité de la douleur qu'elle avait ressentie à nouveau et elle se demandait si certains éléments de son expérience de 1990 ne s'étaient pas entremêlés avec ceux des expériences de l'enfance que nous avions déjà explorées. Dans son journal, elle essaya de définir les éléments appartenant à la période de ses sept ans et ceux de 1990, mais les cartes

étaient brouillées parce qu'elle n'avait pas encore exploré sous hypnose l'incident du temps de sa vie adulte.

Au cours des semaines qui suivirent, Jerry raconta divers incidents concernant des rapts récents ou passés, retranscrivit des rêves, « des rêves extrêmement réalistes d'ovnis », des visions et des expériences de sortie de corps que la régression avait stimulés. C'est à la même période que Colin commença à confier ses expériences que Jerry consignait aussitôt dans son journal. Six jours après la régression, elle écrivait : « J'ai l'impression que depuis la régression, je suis libérée d'une partie de l'immense et lourd fardeau qui pesait sur mes épaules. » Le 27 août, elle aperçut un rayon ou pilier lumineux faisant face aux escaliers dans sa maison ; elle pensa un instant m'appeler mais n'en fit rien. Le 21 septembre, Jerry enregistra pour la première fois sur bande magnétique un rêve dans lequel elle voulait ramener chez elle un cheval afin d'en prendre soin. À la fin du rêve, elle se sentit « flouée de l'opportunité de se retrouver avec son cheval et de le soigner ». En septembre, Jerry commença à réfléchir à ses appréhensions sexuelles et à les rattacher pour la première fois aux traumatismes créés par les kidnappings. C'était le vœu de Jerry de venir à bout de ces peurs et d'avoir enfin une « sexualité saine et normale », et c'est pour cette raison qu'elle sollicita une seconde séance de régression hypnotique.

Nous primes rendez-vous pour le 5 octobre, et Jerry, de façon très explicite, exprima son souhait de découvrir les causes profondes de son refus « par tous les moyens » de se livrer aux joies d'une vie sexuelle harmonieuse. La sœur de Bob, Anna, était présente pour cette deuxième séance. Jerry choisit d'explorer l'épisode au cours duquel elle avait été terrorisée, à l'âge de treize ans, en pleine nuit en sentant que

quelque chose lui appuyait lourdement sur le ventre et le pubis. Avant d'attaquer la régression elle-même, nous résumâmes les circonstances qui entouraient cet épisode qui dut se produire vers la fin de 1975 lorsque Jerry était au cours complémentaire. Même si l'incident a tout pour faire dresser les cheveux sur la tête, Jerry ne révéla alors rien à personne, pas même à sa mère.

Sous hypnose, Jerry commença à avoir ses premières images. Elle se réveilla et vit une intense lumière brillante qui éclairait toute sa chambre. Elle ressentit comme une présence et elle eut très peur. Elle pensa : « Si je reste tranquille, ils ne m'emmèneront pas. » Les êtres essayèrent de la rassurer en lui répétant de ne pas avoir de crainte, mais cela n'eut aucun effet sur elle : « Parce qu'ils n'arrêtent pas de mentir. » Bien qu'elle « ne voulût surtout pas les voir », Jerry remarqua tout de même deux êtres, « l'un derrière elle et l'autre à côté ». Ils lui dirent qu'il fallait qu'elle vienne avec eux et ignorèrent complètement ses protestations. « Ils m'ont attrapée par les bras... et le contact était gentil et doux comme du velours mais froid. » Cette sensation parut la calmer et Jerry se retrouva « tout simplement embarquée avec eux. Je les suivais lentement. On grimpait lentement. C'est bizarre. Je ne sais pas comment ils arrivent à faire ça. »

Un être de chaque côté, elle partit avec eux en flottant dans les airs, « après être passée à travers la fenêtre, comme à travers un mur. Comme s'il n'y avait rien ». Elle ressentit derechef cette « sensation de paralysie » tandis qu'on la faisait entrer dans un énorme vaisseau. « Cette façon d'être emmenée comme ça me terrorise », commenta-t-elle en commençant à chercher sa respiration de manière convulsive. Par une ouverture, elle fut entraînée vers « cette même salle idiote où des horreurs avaient lieu ». Deux êtres s'activaient

autour d'une table, « comme s'ils la préparaient ou quelque chose du même ordre. Je ne contrôle vraiment plus rien ». Un être de plus haute taille, qu'elle a déjà « maintes fois » rencontré depuis qu'elle a cinq ans mais qu'elle n'apprécie pas, lui dit de ne pas avoir peur ; néanmoins, son angoisse ne faisait qu'augmenter. « Comment se fait-il qu'ils ne comprennent pas ce qu'ils font ? » protesta Jerry. En tant que petite fille, elle avait fait confiance à cet être, mais à présent, elle se sentait trahie par lui. « Il n'a aucune patience » et en dépit de ses protestations, ils l'installèrent sur une table : « On ne peut pas discuter avec eux. »

Jerry se sentit très « embarrassée » devant les extraterrestres lorsqu'ils lui ôtèrent son pyjama. « On dirait qu'ils se prennent pour des médecins ou je ne sais quoi du même genre. Je ne crois pas qu'ils soient médecins. » Allongée désormais sur le dos, Jerry « se décontracta » et apaisa un peu ses craintes. Un des êtres s'approcha et mit ses mains sur les yeux de Jerry en pressant quelque chose qui « ressemblait à un tuyau » contre la peau de son ventre, au-dessus du nombril, pour l'y faire rentrer. Une fois l'instrument profondément enfoncé à l'intérieur de l'abdomen, l'être retira ses mains et Jerry se sentit plus détendue, fatiguée, avec l'envie de dormir. Ensuite, elle remarqua qu'un des êtres tenait un objet brillant en forme de fer à cheval avec une poignée tandis que les autres se mettaient à relever ses genoux en les écartant. Jerry se mit à pleurer : « Il va encore me recouvrir les yeux. Pourquoi fait-il cela ? Je crois que je préfère ne pas savoir. Je ne veux pas savoir ce qu'ils font. » Elle dit aux êtres qu'elle répéterait tout à sa mère, mais ils lui répondirent qu'elle n'en ferait rien. « Elle ne les laisserait certainement pas faire si elle était là », se lamenta Jerry d'une voix cassée et poignante. Les êtres insistèrent sur le fait qu'elle ne dirait rien pour la bonne raison qu'elle ne se souviendrait de rien.

À ce stade de notre travail, je demandai à Jerry : « Vous sentez-vous prête à présent pour faire remonter les souvenirs ? » Elle acquiesça mais s'exclama en même temps : «C'est faux ! (J'approuvai, bien évidemment.) Ils essaient de me faire croire que tout cela n'est qu'un cauchemar, se plaignait-elle. Mais qu'est-ce qu'ils s'imaginent ? Que je ne suis qu'un animal ou quoi ? » La peur, encore une fois, envahissait toutes les fibres de ma patiente, surtout au moment où elle sentit une « pression » à l'intérieur de son vagin. Elle affirma que malgré le fait que les êtres n'arrêtaient pas de la persuader qu'elle ne se souviendrait de rien, elle se souvenait en fait de ce qui était arrivé. Puis elle s'est mise à pleurer et à gémir. C'est en sanglotant qu'elle exprima son désespoir : « Je veux ma maman... » Mais bientôt elle ressentit « quelque chose à l'intérieur », une crispation, une « sensation de pincement... Pourquoi me font-ils ça ? s'écria Jerry. Je ne les laisserai pas me refaire cela !». Je l'encourageai à extérioriser ses émotions. « Mais on n'en finira donc jamais ? Arrêtez ! »

Et puis, cette épreuve s'acheva enfin. Jerry eut l'impression que quelque chose avait été placé quelque part à l'intérieur de son corps, au-delà même du vagin, peut-être dans l'utérus. À l'âge adulte, elle avait fait un avortement et cette sensation le lui rappela. Elle vit qu'on lui retirait l'instrument en forme de fer à cheval et elle fit un effort pour se souvenir de ce qui venait avec : « Je ne veux pas aller plus loin », protesta-t-elle. Je lui fis sentir que j'étais là à ses côtés et que cette décision lui appartenait. « Ce n'est pas possible, fit-elle dans un murmure. Oh ! non, je ne peux pas y croire. Je suis trop jeune pour ça. Je n'ai que treize ans. » Je lui dis que cela n'aurait pas dû arriver, en effet, mais que d'un point de vue strictement biologique, elle était assez formée pour cela. « Je ne sais pas, gémissait-elle, oh ! oh ! Ça ne se peut pas. Non, ça ne peut pas arriver. Je devais être... je ne sais pas... »

Ce que Jerry voyait, c'était un « bébé extrêmement mince, voire décharné ». Les êtres avaient l'air très contents du résultat et le lui brandirent sous le nez. La petite créature avait peut-être trente centimètres de long. Jerry ne put guère récolter d'autres détails, excepté que l'être avait de toutes petites mains et que sa tête était disproportionnée comparativement à son corps. Le bébé fut placé dans « une chose cylindrique » en plastique transparent où il flottait dans une espèce de liquide. «Pourquoi est-ce qu'ils font ça ? s'exclama Jerry. Je n'y comprends rien. Je suis trop jeune pour avoir un bébé. Ils m'ont simplement dit de ne pas m'inquiéter. Je n'ai à me soucier de rien. » Je demandai à Jerry quel type de lien elle croyait avoir avec le fœtus et elle répondit : « Je crois qu'ils sont parvenus à ce que je ne ressente pas qu'il soit à moi. C'est le leur. C'est bien une partie d'eux-mêmes. » Tandis que Jerry demeurait sur la table pendant ce qui lui parut au moins une heure et demie, les extraterrestres semblaient « s'affairer autour du petit bébé ». Puis ils le lui montrèrent de près pour qu'elle le regarde : ils voulaient que Jerry se sente fière d'avoir permis de fabriquer cette créature. Mais, au contraire, elle éprouva de la colère, de l'embarras, de la fatigue et un sentiment d'avoir été trahie.

Jerry ne démordait pas de son effarement et de ses doutes : « Je ne savais même pas que je pouvais avoir quelque chose comme ça en moi ! fit-elle avec un petit rire douloureux. S'ils voulaient faire des trucs comme ça, ils auraient pu au moins m'avertir », ajouta-t-elle. Je la questionnai pour savoir si elle avait eu accès à d'autres informations concernant le but de toutes ces procédures. Elle me répondit : « Le chef m'a dit que c'était très beau et qu'un jour je comprendrais tout, et qu'il s'agissait de création.

— Création de quoi ? demandai-je.

— Un nouvel être, je suppose, répondit-elle. Une nouvelle race, ou bien - je ne sais pas, moi. Il n'a pas donné de précisions... Il a simplement dit qu'à un certain moment dans leur temps à eux, je saurais tout. Ils ont dit que c'était beau. Que c'était merveilleux... et qu'il fallait que je croie qu'il s'agissait en effet de création. »

À ce stade de la séance, Jerry commença à débattre avec elle-même pour savoir si elle devait ou non me confier le nom du chef, qu'apparemment elle connaissait. « Révéler son nom le rendrait encore davantage réel, me dit-elle, lui donnerait une identité plus puissante. » Un jour qu'elle était en train d'écrire, elle crut l'entendre lui parler et lui demander : « Vous ne me croyez pas ? » « Je pense qu'il voulait que j'admette la réalité de son existence. Je crois qu'il voulait que je me souvienne. » Le nom que Jerry me révéla sonnait un peu comme : « Moolana ».

Un peu avant que la séance prit fin, Jerry se souvint qu'on l'aida à se rhabiller, mais les images concernant son retour à la maison et dans son lit demeuraient « plutôt floues ». Elle se réveilla sur le dos et ne se souvint que d'une chose, à savoir qu'un être se tenait penché sur elle « et pressait sur son ventre en faisant quelque chose de particulier au niveau de son sexe ». La mémoire consciente de Jerry avait ainsi condensé en une seule séquence ramassée le début de l'enlèvement et ce qui s'était déroulé dans le vaisseau spatial. En repassant les détails de son expérience, Jerry remarqua qu'elle n'avait pu exercer aucun contrôle sur tout le processus. Comme pour son kidnapping à l'époque de la petite enfance (objet de notre première séance de régression), Jerry avoua qu'elle n'aurait « jamais pu remonter vers tout ça » si elle avait dû revivre consciemment les traumatismes de cet épisode. Mais à présent, elle sentait qu'elle « pouvait

raconter à quelqu'un » et qu'« ils avaient inauguré ce processus ».

Une fois sortie de la transe, Jerry se sentit détendue mais ses ressentiments à l'égard des extraterrestres persistaient. « Ils n'ont pas le droit de faire ce qu'ils font et il faut voir l'arrogance qu'ils y mettent… Rendez-vous compte, s'attaquer à… Mais ne savent-ils pas ça, nous connaissent-ils donc si mal pour ignorer qu'une fillette de treize ans ne peut pas faire ça ?… C'est pour réaliser leurs projets. Ils sont d'un égoïsme !» Et dans le même temps, elle sentait bien qu'elle n'avait été qu'un « outil pour leurs desseins ». Jerry savait qu'elle participait à un plan général qui venait d'« en haut ». « J'ai l'impression qu'il n'y a pas qu'eux. »

Jerry me parla ensuite de la résistance croissante de son mari, Bob, à accepter la réalité de ses expériences, notamment, croyait-elle, parce que leur fils Colin était impliqué dans le même genre d'affaire. Elle se rappelait qu'elle et le petit Colin avaient hérité d'une même petite malformation au niveau d'un orteil et que Colin s'était plaint de ce que « le hibou lui mordait le doigt de pied alors [qu'elle-même se faisait] ausculter les pieds par les extraterrestres curieux de cette anomalie ». Elle associa alors ces faits à l'éclair bleu acier qu'elle avait récemment observé une nuit ; elle allait s'endormir et soudain elle vit le sigle ADN en grosses lettres en relief et entendit ces mots : « the marker trait » (« le trait de marqueur », autrement dit l'indicateur), termes qui avaient une signification dans le langage des généticiens mais qui ne lui étaient absolument pas familiers.

Nous discutâmes ensemble de l'impact que cette expérience d'enlèvement avait eu sur sa vie sexuelle. Jerry avait été élevée dans l'idée de « se marier, d'avoir une vie sexuelle et des bébés », dit-elle. Pour elle « le sexe ramenait à être mariée,

à avoir des enfants, à soigner, aimer et partager ». Mais de toute évidence, « ils [les extraterrestres] ne fonctionnent pas de cette façon… Ils n'ont aucun respect pour les sentiments ou l'amour ou les rapports entre les êtres ». Lorsqu'elle faisait l'amour, cela lui rappelait immanquablement les expérimentations traumatisantes auxquelles elle avait été soumise au cours du kidnapping que nous venions de traquer. « Quand je fais l'amour, voilà ce que je ressens. Ça me rappelle exactement ce qu'ils m'ont fait.

Faut que je serre les dents et que je supporte. C'est comme ça à chaque fois. Comme si je revivais ces événements à chaque fois… C'est un transfert, je sais bien… Mais je ne peux pas contrôler ce phénomène… Je n'avais jamais pu remonter à l'origine. » À la fin de la séance, Jerry me montra une petite cicatrice ronde et en dents de scie placée sur son ventre et qu'elle associe à ce qu'elle vient de ramener à la mémoire. Jusqu'à cette séance de régression, elle avait ignoré « d'où cela pouvait venir », et maintenant elle semble avoir compris qu'il pouvait s'agir de séquelles de kidnappings. Quant à Anna, qui avait assisté à tout ce travail, elle était tellement abasourdie que je ne pus rien obtenir d'elle concernant ses impressions.

Au cours des jours suivants, Jerry fut assez mal en point. Elle avait des insomnies, pleurait beaucoup et cherchait désespérément des explications alternatives. Elle me révéla qu'Anna avait subi un sacré choc durant notre séance. Elle ne pouvait « y croire » mais elle avait confié à Jerry : « Je sais très bien que tu ne racontes pas de sornettes. » Mais le scepticisme d'Anna freina les tentatives de Jerry pour intégrer ces expériences. Entre-temps, Jerry était allée consulter un autre thérapeute qui habitait beaucoup moins loin que moi, afin de continuer le travail d'analyse de manière plus

soutenue. Mais les brèves séances d'hypnose qu'elle eut avec lui, tout au long de l'automne et de l'hiver, ne firent que raviver son traumatisme sans l'aider à le purger. « J'ai davantage de souvenirs qui reviennent en surface », écrivit-elle dans son journal. En fait, le thérapeute allait trop vite en besogne sans voir qu'elle n'était pas nécessairement prête ; il la pressait de venir une fois par semaine et la menaçait de conséquences négatives si elle n'obtempérait pas. Elle se sentit accablée et trouva un grand intérêt à participer à mes réunions de groupe mensuelles. Je la priai également de « ralentir » et d'interrompre ses séances avec l'autre thérapeute dans la mesure où l'intégration ne suivait pas le rythme de la mise au jour des informations ainsi obtenues.

Jerry décrivit très fidèlement dans son journal toutes les séances d'hypnose auxquelles elle voulut bien se soumettre avec son thérapeute durant l'automne et l'hiver de cette année-là. Ses craintes pour Colin, comme nous en avons déjà parlé, résultaient de l'évaluation des informations. Jerry elle-même avait eu plusieurs rêves mettant en scène une guerre nucléaire avec la panique générale que cela impliquait, et elle s'entendait dire : « Ça doit être Armageddon. » Dans un de ces rêves, elle « considéra une vaste étendue désertique et elle vit un ovni qui se déplaçait lentement, un faisceau lumineux plongeant vers le sol ». Les souvenirs de kidnapping arrivant en cascade au cours des séances avec son thérapeute, Jerry écrivait sur la « destruction des mécanismes de défense » et sur la nature extraordinaire de toute expérience terrifiante qui peut se reproduire à n'importe quel moment. « Je me pose la question de savoir si quelqu'un qui n'est pas un kidnappé pourrait comprendre ce que cela veut dire de n'avoir aucune idée du moment où un prochain enlèvement doit avoir lieu… J'aimerais voir comment un cerveau fonctionne quand une personne est soumise en permanence à des traumatismes

dont elle sait qu'ils peuvent ne jamais s'arrêter. » (Journal de Jerry, début janvier.)

Fin janvier, Jerry eut ce qu'elle appelle un « rêve de cheval » dans lequel elle cherchait « son cheval » dans une salle genre laboratoire où l'on voyait des réserves d'eau dans des cuves. En les regardant, elle fut envahie de tristesse. « C'était presque pathétique. » Elle remarqua un des chevaux tout près d'elle. Quand l'animal tourna sa tête vers elle, il la regarda « avec de grands yeux sombres ».

« Ces petits chevaux étaient accrochés à des fils et trempaient dans l'eau. Ils avaient de longs membres et ils étaient tous très maigres. Leur tête pendouillait sans qu'ils puissent, semble-t-il, la redresser. Mais celui-là est parvenu à tourner la tête vers moi et à me regarder droit dans les yeux. Je ne suis pas très sûre de ce que j'ai alors ressenti, mais j'ai compris que dans ses yeux il y avait une conscience qui dépassait de loin ce qu'on peut imaginer. »

Le 4 mars 1993, Jerry vint me rendre visite, accompagnée d'un ami proche qui était lui-même un kidnappé. L'objectif de cette séance fut alors de passer en revue les événements de sa vie actuelle et de voir comment planifier l'avenir. Jerry me confia combien elle se sentait seule et rejetée, notamment par sa belle-famille, et combien elle aspirait à se retrouver au sein d'une communauté humaine chaleureuse qui comprendrait les phénomènes d'enlèvement. Elle se remémorait à présent les fausses couches spontanées que sa mère et sa sœur avaient malheureusement subies. Une analyse plus approfondie des rêves où il est question des petits chevaux permit à Jerry de les rapprocher d'un autre rêve où elle voyait des bébés filles hybrides avec qui elle se sentait un lien très fort. « Tu es notre mère », avaient dit les petites filles, et Jerry sentit ce même attachement avec les petits chevaux qui, à

présent elle s'en rendait compte, représentaient des enfants humains ou hybrides.

Jerry sollicita une troisième séance d'hypnose parce que, selon elle, il restait encore « quelques points » obscurs concernant ses kidnappings qui continuaient à la « tracasser ». Elle gardait tout particulièrement présent à l'esprit le pénible épisode de 1990 où « elle avait hurlé et hurlé et hurlé » ainsi que la rencontre de 1991 dont elle conserve l'odeur d'embruns marins et le bruit du ressac sur la plage. Comme cela fut vérifié ensuite, sa psyché avait « choisi » un incident en septembre 1992 qui avait eu un impact profond et spécifique sur sa vie intime.

Nous nous réunîmes le 27 mai et, cette fois-là, Jerry vint seule. Avant d'entamer le travail de mise en transe, Jerry m'exposa combien elle sentait la famille de son mari s'éloigner d'elle de plus en plus, au point qu'elle cessa toute discussion avec elle sur les sujets qui nous concernaient aujourd'hui sauf si on la questionnait. « Ma belle-mère, me confia-t-elle, ne peut rien accepter de tout ce dont nous débattons. Elle pense que si je continue d'être une brave fille et de dire mes prières, tout cela passera. » Dans le même temps, Jerry se demanda ce qui, en fait, pourrait bien affecter ces mêmes expériences d'enlèvement, car pour l'instant elle se contentait de faire office de « jouet ». Elle avait l'intuition, cependant, que sa peur ne faisait qu'empirer les choses. Elle se souvint qu'une fois elle était parvenue à se détendre un peu, à « cesser de lutter », et « cela avait été moins douloureux ». « Ils faisaient des choses. Ils m'ont fait quelque chose au bras qui s'est mis à enfler. Ils me montraient des choses… Je crois que j'ai davantage éprouvé le sentiment que je pouvais communiquer avec eux, que j'étais capable de parler avec eux

et de poser des questions, mais je ne me souviens pas qu'on m'ait donné de vraies réponses. »

Jerry n'a pas l'impression qu'ils veulent lui « causer des peurs, de la douleur, de l'agonie » : « Très profondément en moi, j'ai l'idée que ce qu'ils font est d'une certaine manière nécessaire. » Cela aurait à voir, selon elle, avec « les races, les êtres et tout ce que vous voudrez pour les mélanger afin de créer quelque chose d'autre ». Toujours selon Jerry, « cela était très important » : « [...] Et en tant qu'individu, comparé à toute cette énorme engeance, je dois regarder plus loin que le bout de mon nez et me rendre compte que c'est pour un bien supérieur. » Jerry remarquait au passage que depuis environ un an, elle avait appris à réfléchir de manière beaucoup plus indépendante. « Je sens bien que j'ai laissé tomber de vieilles croyances », me dit-elle. Elle ne suivait plus « aveuglément quelqu'un d'autre ou les instructions de tel ou tel organisme ». Comme pratiquante catholique, elle aurait pu également estimer qu'elle « désobéissait à Dieu » lorsqu'elle suivait ses « propres instincts » ou posait des questions qui défiaient les préceptes de l'Église. Tandis que Jerry et moi nous nous préparions à commencer notre travail, elle préféra cette fois casser avec les habitudes en s'installant sur le divan non pas sur le dos mais en s'enroulant sur elle-même. Elle m'expliqua qu'elle se pelotonnait toujours ainsi la nuit pour dormir : « Ainsi j'ai l'impression que je peux m'enfoncer, me cacher et faire comme si je n'étais pas là. »

À son grand étonnement, Jerry s'attacha non pas aux kidnappings dont nous avions débattu, mais à un incident du mois de septembre 1992 où une lumière dorée, et si brillante que Jerry en eut mal aux yeux, illumina toute sa chambre. Les extraterrestres parurent flotter et descendre ainsi vers le sol pour enfin passer à travers sa porte fermée. « Ils ont

vraiment des allures bizarres. Leurs yeux. Je les déteste, ça oui. Je les hais... On dirait qu'ils vous transpercent avec leurs yeux... Ils vous pénètrent à l'intérieur... et cela me donne une très étrange sensation d'être vidée de mon énergie. » Elle évitait du mieux qu'elle pouvait de les regarder en face : « Parce que c'est difficile à exprimer. C'est comme si je perdais mon moi, et je sens que je perds tout contrôle. » Cette fois encore, les êtres la rassurèrent télépathiquement. « Je crois que je ne me ferai jamais à leurs manières de procéder. Jamais encore je ne suis allée là où j'avais envie d'aller en passant par les fenêtres. » Jerry n'aime pas cet aspect sensationnel mais elle demeure curieuse du phénomène : « Comment font-ils pour manipuler ainsi la matière, la matière solide ? »

Jerry éprouva à nouveau toutes les frayeurs possibles et fut emmenée à travers la fenêtre pour rejoindre un endroit qu'elle connaissait bien. « Je connais cette salle », dit-elle. Elle éprouvait « des sentiments contradictoires » envers le chef qu'elle connaissait également. « Il me parle. Pas les autres. » Mais elle avait beaucoup de crainte quant à ce qu'on lui ferait subir lorsqu'il était là. L'angoisse de Jerry s'accentuait et je lui suggérai quelques moyens pour l'atténuer. Elle devait essayer de scinder en deux sa conscience de sorte que la Jerry n° 1, avec mon aide, observerait la Jerry n° 2 dans la salle des extraterrestres. Grâce à ce stratagème, Jerry n° 1 put en effet « observer » que Jerry n° 2 était nue sur la table et incapable d'effectuer le moindre mouvement des bras et des jambes ; dans la salle, elle vit des quantités vertigineuses de récipients rectangulaires, « comme des tiroirs dans une commode avec très peu d'espace entre eux ». Dans ces tiroirs, ou « incubateurs » comme elle les appellera plus tard, « il y avait des centaines de... je ne sais pas si vous pouvez appeler

cela des bébés ou non, mais je crois que ce n'était pas plus gros que des fœtus ».

Tout au bout sur la droite, vers le fond, il y avait un petit fœtus ou bébé que Jerry reconnut pour être le sien. Notre système de dissociation commençait à être moins opérant car Jerry déclara : « Cela m'est impossible d'être émotionnellement détachée... Cela dure depuis que j'ai treize ans. » Jerry estima que le nombre de « procédures », incluant des implants ou des extractions de quelque chose par le vagin, qu'elle avait subies depuis toutes ces années devait avoisiner la cinquantaine. « Ça arrive par vagues... Parfois ils me fichent la paix pendant un certain temps... et puis ils reviennent et on dirait que ça fonctionne toujours pareil. » Un grand nombre de fois, elle ne saurait dire combien exactement, elle se souvient d'avoir été emmenée dans un endroit où on lui montrait ce qui semblait être des êtres hybrides. « C'est ce moment-là que je déteste le plus... Je pense à eux, à ces tout-petits, comme des petits chevaux.

— Ils ressemblent à des chevaux ? demandai-je.

— Seulement les yeux... et ils sont tellement malingres, si vous saviez, avec leurs longs membres, comme de jeunes poulains. Voilà ce que j'en pense. »

Elle revit alors plus particulièrement les petites jumelles dont elle avait l'impression d'être la mère, mais elle ne se souvint pas qu'on les lui ait montrées avant qu'elles fussent aussi grandes que son fils Colin, qui était à présent âgé de trois ans.

Jerry est persuadée qu'au cours de l'épisode que nous sommes justement en train d'explorer, un embryon a été placé dans son ventre. Ce qui lui faisait penser cela était que l'épisode avait été relativement bref - « ce sont ceux-là qui sont rapides ». Les extraterrestres l'avaient informée qu'ils

prélevaient l'ADN sur un humain mâle - « le sperme pourrait venir de mon mari » ou de n'importe qui d'autre - et le combinaient avec un ovule. Les germes mâle et femelle étant mélangés dans une même substance, les extraterrestres faisaient subir à l'embryon quelque altération ; on peut imaginer, par exemple, qu'ils y ajoutaient un principe génétique de leur cru. Cet embryon transformé était alors réintroduit dans le corps de la femme, comme celui de Jerry à cette occasion, pour une période de « gestation ».

Puis Jerry se remémora les souvenirs attachés à ce kidnapping : elle décrivit alors comment les êtres lui ouvrirent les jambes « comme chez le gynécologue » mais comme elle était paralysée, les étriers furent inutiles. Un long tube pénétra dans son vagin et elle éprouva « un pincement ». Elle savait que c'était une de ces fois-là qu'un embryon avait été implanté en elle parce qu'elle avait « subi cela auparavant et qu'elle connaissait la routine ». Le chef sortit d'un des tiroirs un embryon et s'approcha de Jerry. « L'autre séance [quand ils retirent un fœtus du ventre de la victime], c'est pire que la première », car les douleurs sont insupportables.

Jerry reliait les violences qu'elle avait subies au cours de ses expériences d'enlèvement au fait qu'elle refusait que son mari la touchât. Elle commençait, disait-elle, à prendre conscience « de l'association, des liens entre ces deux choses », et combien ces kidnappings et leurs processus proches du viol avaient influencé sa vie intime. « Ils me l'ont massacrée… J'ignore ce que c'est que de faire l'amour parce que je suis encore trop engluée dans mes angoisses, mes peurs d'avoir mal, et j'associe toujours sexe et douleur. » Puis elle ajouta : « Je ne crois pas que c'était leur intention de briser ma vie de femme. » Avant d'interrompre notre exploration, je demandai à Jerry si aucun autre souvenir ne revenait en surface. «

J'aurais préféré que vous ne me posiez pas la question... Je n'aime pas quand ils me touchent. Ils me tripotent partout... Parfois ils se livrent à de petites caresses, mais je me bloque de la même façon... C'est comme avec mon mari quand il me touche, où que ce soit, je le repousse... Ce n'est pas que je ne l'aime pas. Je l'aime, mais je n'ai jamais su ce que c'était. Je n'ai jamais compris ça... Je me sens si malheureuse... Il est très, très aimant et il adore être étreint, caressé, et moi je ne peux pas répondre à cette attente. J'ai une peur bleue qu'on me touche. J'aimerais tant savoir enfin ce que c'est que d'être heureux à deux. »

Jerry et moi continuâmes à travailler ensemble dans l'espoir de bien distinguer d'un côté les procédures extraterrestres qui semblent froidement analytiques et de l'autre l'attention aimante et protectrice de son mari. « Ils se contentent de faire ce qu'ils ont à faire sans égards pour mes sentiments, et Bob, lui, manifeste un respect total pour mes sentiments... mais je ne peux pas m'empêcher de réagir de la même manière. » Jusqu'à présent elle éprouvait un « merveilleux » soulagement à se refuser aux caresses de son mari parce que du même coup elle avait l'impression d'arrêter, à travers lui, les agissements des extraterrestres. « J'en pleurerais de bonheur pendant des jours et des jours », dit-elle, si seulement elle pouvait prendre du plaisir à être dans les bras de son mari. Nous parlâmes encore un moment de sa solitude profonde, de sa fringale de connaître le bonheur d'être caressée et aimée, « de se sentir en sécurité, au chaud, comme quand sa mère la prenait dans ses bras » : « Bon Dieu, ce que je pouvais aimer ça. Cela fait tellement longtemps que je n'ai pas ressenti cela...Ils sont toujours là, entre nous. »

Une « aliénation du pouvoir d'aimer », fis-je observer, ce qui réjouit beaucoup Jerry.

Je demandai à nouveau à Jerry si elle ne se souvenait de rien d'autre concernant cet épisode. Elle ajouta qu'elle voyait un couloir sombre le long duquel on l'emmenait pour déboucher sur une autre salle, toute petite celle-là, avec une table où les mains des extraterrestres l'installèrent en dépit de sa résistance.

Plusieurs êtres l'inspectèrent au niveau de l'« entrejambes », après quoi elle se sentit complètement paralysée. Ils lui firent diverses piqûres aux pieds, au bras et à la main droits. Le « plus grand » s'approcha d'elle et elle éprouva de la gratitude envers lui, car il l'aida en la rassurant et en la touchant, « parfois au niveau de l'épaule... Ça ne me fait rien que lui me touche, mais je n'aime pas quand il plonge dans mes yeux car c'est comme s'il entrait en moi. C'est bien trop...

— Trop quoi ? demandai-je.

— Je ne sais pas. Comme si quelqu'un se glissait à l'intérieur de vous et savait tout de vous... En quelque sorte, je me perds, et lui il s'installe en moi et je n'aime pas du tout ça.

— Existe-t-il quelque chose que vous aimiez ?

— Ah ! oui, de temps à autre, je crois oui... Je crois que j'aime un truc dont j'ai honte parce que c'est sexuel... Mais ce n'est pas moi. C'est lui... moi, je ne contrôle rien du tout. »

Tandis que les êtres faisaient des piqûres dans les pieds de Jerry, elle fut priée de regarder un écran, comme celui d'un poste de télévision, qu'on rapprocha très près de sa tête. Elle ragea en voyant sur l'écran des images prises en famille où elle dansait avec son petit Colin. Un des êtres ne la quittait pas des yeux, notant toutes ses réactions devant ces scènes intimistes. Elle sentit la colère l'envahir devant cette violation de sa vie privée. C'est à ce moment-là qu'elle remarqua qu'on avait relié un appareil à un de ses orteils qui était devenu tout

engourdi. C'était précisément ce doigt de pied qui était légèrement tordu, comme c'était le cas pour Colin, comme si on avait « tiré dessus » puis replié. « J'ai transmis ce défaut à mon fils », remarqua-t-elle et les extraterrestres semblaient « curieux » de cela ou « attentifs » à cela.

Puis elle vit sur l'écran une image ou une peinture de Jésus en longue robe blanche. Cette fois encore, les êtres souhaitaient observer les réactions de Jerry devant cette représentation, mais Jerry eut sommeil et ne se souvint de rien d'autre. Elle retourna dans la salle où on avait laissé ses vêtements ; elle les renfila en se faisant aider des êtres tellement elle piquait du nez de sommeil. Puis elle eut la « vision » de « voler à travers le gros arbre de sa cour et d'atterrir dans son lit en passant par la fenêtre », avec encore des douleurs dans la main. Bob dormait et bien évidemment il a tout ignoré de cette aventure.

Avant de nous séparer, Jerry et moi révisâmes toutes les manières dont Jerry avait concentré ses expériences d'enlèvement sur sa vie intime de femme. Son ex-mari avait insisté sur l'éventualité de sévices sexuels passés : « Et nous nous rendîmes chez un conseiller matrimonial » pour tenter, sans succès, de découvrir un responsable. Jerry pense que s'ils avaient pu découvrir un responsable « autre que mon père ou mon beau-père », elle aurait connu moins de difficultés à résoudre ses problèmes sexuels. Les convictions de Jerry au sujet de la réalité de ces expériences furent étayées par le fait que son frère cadet a les mêmes problèmes qu'elle dans l'intimité. « Je plains sa femme qui n'arrête pas de pleurer : " Il ne me touche jamais. Et il ne faut surtout pas que je le touche… " Qu'ils aient eu une petite fille est un vrai miracle. » La fille de son frère aîné a raconté une histoire de «

lumière par la fenêtre et dans le salon, c'est comme ça que les monstres arrivent ».

À la fin de la séance, Jerry me confia : « Je pense vraiment qu'ils existent. C'est une réalité. Ils existent et il y a interaction avec nous, mais bien sûr sous aucune forme à laquelle nous soyons habitués... Il y a une raison pour qu'ils fassent tout ça. » Elle a l'impression qu'« ils sont en train de créer - quel que soit le terme que vous emploierez - une tout autre civilisation ». Jerry ignore « s'ils vont l'emporter quelque part ailleurs ou s'ils vont l'établir ici ». Jerry, comme de nombreux kidnappés, fait des rêves où notre monde est détruit et où son rôle de procréatrice prend alors tout son sens.

Nous décidâmes d'envisager une quatrième séance de régression d'ici à cinq semaines, à savoir le 1er juillet, afin de ne pas interrompre le travail de Jerry consistant à « séparer » graduellement sa vie amoureuse et sexuelle avec Bob de ses souvenirs dramatiques de kidnappings. Le fait qu'elle ait compris où se situait la source de ses problèmes « l'aida un peu », mais encore fallait-il qu'« elle se répète encore et encore que son mari n'avait rien à voir avec eux ». Avant la régression, Jerry et moi étions convenus d'une stratégie selon laquelle, au cours de la séance, je m'emploierais à renforcer de manière très spécifique la distinction entre le traumatisme que nous allions explorer et qui avait été causé par les extraterrestres et ses souvenirs de vie intime avec Bob. Cette stratégie thérapeutique intéressait d'autant plus Jerry que les membres de sa famille avaient tendance à lui demander de se résigner : « Faut s'accepter comme on est... Bob commence à prendre les choses du bon côté... » Jerry elle-même commençait à accepter l'idée que « le sexe n'était pas pour elle ». Nous démarrâmes la séance en nous concentrant sur le

moment d'intimité que Bob et Jerry avaient vécu dans l'après-midi du samedi précédent (« On dirait que ça va mieux quand c'est pendant la journée »). Colin était endormi et on avait dit aux plus grands de ficher la paix aux parents. Je demandai à Jerry de se remémorer cet après-midi-là et de me décrire toutes les pensées parasites qui lui étaient alors passées par la tête, et celles qui lui venaient maintenant à cause de cette évocation.

« Des éclairs de souvenirs » remontèrent en effet à la surface concernant un incident qui avait eu lieu alors que Jerry avait huit ans. Plusieurs membres de sa famille rentraient à la maison de nuit après une visite chez leur tante. Jerry s'était endormie et se réveilla à un moment pour constater que la voiture s'était arrêtée sur la route. Elle fut saisie de frayeur lorsqu'elle vit « un visage par la fenêtre, juste là, tout près », et un engin grisâtre d'aspect métallique qui planait à proximité, juste au-dessus du sol « avec des lumières qui partaient d'en dessous ». Sa mère, qui conduisait la voiture, un de ses frères ainsi que sa sœur semblaient dormir à poings fermés. Le visage de l'être avait « des yeux de démons ou quelque chose du même genre ». Bientôt, Jerry sentit que ses pieds et ses jambes perdaient de leur sensibilité « comme quand on sombre dans le sommeil » et elle ne pouvait plus les bouger tandis qu'elle entendait sans arrêt dans sa tête : « Tout va bien. » Puis elle ressentit « comme une piqûre d'abeille » qui lui causa « une drôle d'impression » qui descendait le long de son épaule et de son bras gauches pour finalement l'endormir.

À son réveil, elle était sur le dos, apparemment seule, dans un endroit sombre qu'elle ne reconnaissait pas. Elle avait tellement peur qu'elle claquait des dents. L'être qu'elle avait aperçu par la vitre de la voiture était à présent près d'elle ; «

[…] Sur ma figure, en train de me regarder… Ça doit être un diable, tellement je le trouve laid. » L'être lui dit « qu'il allait simplement faire sur elle quelques chose et qu'ensuite elle rentrerait chez elle ». C'est alors qu'elle sentit une sorte de pression au niveau de la gorge, comme si des mains extraterrestres voulaient l'étrangler et elle eut peur qu'ils « veuillent la tuer ». Ensuite, un autre être arriva pour la faire rouler sur le côté et, semble-t-il, ausculter son dos. Malgré ses craintes les plus folles sur ce qu'on pourrait lui faire, Jerry eut l'impression « de les connaître… Et de ne pas leur faire confiance… parce que vous ne savez jamais à l'avance ce qu'ils vont faire », se plaignit-elle.

« Je n'aime pas qu'ils me touchent », dit-elle en se souvenant qu'ils la tripotaient partout dans le dos. On aurait dit une multitude de « petits coups d'aiguille » et « un petit pincement ». Sa terreur venait du fait que contrairement à « la situation classique où l'on se rend chez son médecin quand il le faut, que vous apprenez ce qui ne va pas et que votre maman vous accompagne », dans celle-ci « vous ne savez rien, mais vous vous attendez à tout instant à ce que l'on vous fasse du mal ». Puis Jerry se rappela qu'« ils la remirent sur le dos » et ne firent plus que « l'observer » sur toutes les coutures. Elle se sentit un peu « mieux » pendant un court moment « parce qu'il [le chef] ne me fait plus rien mais j'avais l'impression que quelque chose se passait derrière mon dos ».

Jerry se sentit extrêmement gênée de me raconter que le chef releva et écarta ses jambes « pour l'ausculter avec une lampe, cette même lampe très brillante. […] Et je me demande ce qu'ils vont bien pouvoir me faire. Je n'aime pas ça. En un sens, tant qu'ils m'enfoncent des aiguilles un peu partout, disons que ça va, mais ça, je n'aime pas. C'est un endroit tellement intime, et je pense qu'ils ne devraient pas faire quoi

que ce soit à cet endroit, et je ne pense pas que ma mère serait très contente d'apprendre cela... D'abord, ils se sont contentés de regarder à l'intérieur de mon vagin, puis ils y ont introduit quelque chose qui ressemblait à ce dont le gynécologue se sert quand vous êtes adulte, vous savez ». Cette procédure fut douloureuse et Jerry hurla de terreur en appelant sa mère. « Mais ce n'est pas ça qui les a arrêtés... Ça s'est passé très rapidement. » Après maintes observations et « auscultations », l'être qui opérait se retourna vers le chef et lui dit « Non » ou fit un signe de signification similaire en réponse à une question que l'autre lui avait posée. L'interprétation de Jerry est qu'elle n'était pas encore prête pour subir leurs expérimentations de reproduction. Cet examen vaginal, d'après Jerry, semblait faire partie d'un ensemble plus général d'« examens » auxquels les extraterrestres soumettaient leurs victimes.

Cette expérience était pour Jerry au plus haut point mortifiante. Elle se retrouva « comme une poupée de chiffon » après ces épreuves comme si elle « ne pouvait plus avoir le moindre contrôle » sur son corps. À cette occasion, Jerry put décrire l'étrange appareil d'éclairage que l'on fit pénétrer dans son ventre, mais elle ne put revivre les sensations qu'elle éprouva alors. À cet âge-là, « je ne connaissais pas le mot " viol ", dit-elle, ou tout ce que vous voudrez mais c'est la même chose ».

Je priai Jerry d'essayer de se souvenir si elle avait un hymen, mais elle me dit qu'enfant et adolescente, elle ne s'était pas aventurée à des explorations intimes telles qu'elle pût me répondre, peut-être parce que, notamment, elle avait subi ce type de traumatisme. Jerry était « toujours très timide » à propos de son propre corps, et sa mère en parlait quelquefois. Puis j'osai lui demander si elle avait aussi subi

un examen anal. Elle n'avait pas eu l'intention de m'en parler parce que, disait-elle, « c'était encore pire que l'autre » et qu'il avait eu lieu avant l'examen vaginal. « J'ai simplement éludé la question. »

Je lui demandai pourquoi cela avait été « pire ».

« Parce que c'était absolument dégoûtant et extrêmement gênant. »

À ce stade de notre travail, Jerry fut très frappée de voir de quelle manière ses réactions aux avances amoureuses de Bob étaient structurées par les « scénarios » de ses kidnappings. Elle fit de la main un geste circulaire pour décrire la façon dont ses souvenirs d'enlèvement étaient ravivés par les caresses de Bob et avec quelle intensité les expériences humaines et extraterrestres s'étaient imbriquées les unes dans les autres. Par exemple, il suffisait que Bob lui passe la main dans le dos pour qu'aussitôt elle revive les attouchements des extraterrestres sur cette partie de son corps. « Dès que Bob m'effleure, ça y est, l'enregistrement est reparti pour un tour dans ma cervelle », commenta-t-elle. Lorsqu'elle commence à écarter les jambes avant l'amour, les visions des extraterrestres lui tirant les genoux de chaque côté de la table d'opération lui sautent à la figure. L'acte d'amour lui-même équivaut pour elle à des expérimentations d'ordre sexuel traumatisantes à bord des vaisseaux et contre lesquelles elle ne peut rien faire, aussi lorsqu'elle peut dire « non » à son mari et obtenir qu'il la laisse tranquille, c'est comme si elle parvenait à arrêter les extraterrestres dans leurs pénibles manipulations, « même si elle sait pertinemment qu'en fait elle ne pourra jamais véritablement les arrêter ».

Jerry et moi essayâmes alors de développer une stratégie qui l'aiderait à améliorer les rapports intimes avec Bob en

maximisant la distinction entre les expériences de kidnapping et sa relation sentimentale avec son mari. D'abord, je suggérai à Jerry qu'ils discutent pour se mettre d'accord à l'avance pour la laisser, elle, entamer les préliminaires, les caresses avant l'acte lui-même ; il était nécessaire que le couple parlât longuement et tendrement avant toute « entreprise » décisive en se réservant la possibilité pour Jerry d'arrêter complètement le déroulement des événements sans pour autant éprouver de la culpabilité. C'est elle qui dirigerait les caresses de son mari sur son corps, caresses qui devraient être très douces et très lentes, avec une préférence pour la poitrine (parce que les extraterrestres ne semblent pas s'y intéresser). Cela ne manquerait pas de contraster heureusement avec les attouchements expéditifs comme des coups d'aiguille qu'affectionnent les extraterrestres. C'est encore Jerry qui déciderait du moment où les zones génitales interviendraient ; c'est elle qui caresserait alors Bob et qui, après l'érection, prendrait l'initiative de le chevaucher. Elle deviendrait ainsi le partenaire actif, ce que son mari ne pourrait qu'apprécier, j'en étais sûr, et perdrait sa posture de victime (par référence à ce qui arrive dans le vaisseau). À tous les stades de la relation, Jerry conserverait de la sorte la responsabilité et le contrôle parfait.

À la fin de notre séance, je résumai pour Jerry les deux aspects du plan de bataille que nous venions de mettre au point - insister psychologiquement sur la distinction, qu'elle doit garder à l'esprit, entre ses expériences humaines et ses expériences extraterrestres d'une part, et une tactique qui renforcerait cette distinction d'autre part. Elle était impatiente de passer à l'action. Je ne doutais pas un seul instant de l'importance du traumatisme qu'une gamine de huit ans peut éprouver à cause de pénétrations anales et génitales. À cet âge, bien plus qu'à treize ans, un enfant n'a aucun moyen de

comprendre ou d'enregistrer consciemment de tels souvenirs, car la psyché est trop immature. C'est pourquoi le souvenir douloureux s'enfouit profondément dans l'inconscient pour ressortir plus tard sous forme de symptômes, ce qui veut dire qu'il affecte, perturbe, pollue de nouveaux sentiments et de nouveaux comportements d'une manière incompréhensible.

Cinq jours plus tard, Jerry passa rapidement à mon bureau après un autre rendez-vous à l'hôpital. Elle semblait aller beaucoup mieux- elle paraissait même heureuse et elle me confia que notre stratégie avait bien fonctionné. Deux jours après, Pam l'appela et elle lui dit : « Tout ce que nous avons fait est un succès total. » Elle essaya de se comporter avec Bob comme nous l'avions envisagé, s'attendant malgré tout à sentir fondre sur elle ses vieilles angoisses. « Mais il n'en fut rien. » Bob se prêta de bonne grâce à tout ce qu'elle lui avait demandé, se détendit très complaisamment et subit avec plaisir les derniers outrages. Jerry est persuadée aujourd'hui que ce qui l'avait tellement entravée dans sa vie intime n'avait rien à voir avec son époux, sinon la sexualité qu'elle partageait avec lui désormais l'aurait aussitôt ennuyée à mourir. Elle se félicitait de penser que les troubles passés ne reviendraient plus lui gâcher l'existence. Bob est ravi, on s'en serait douté, d'un tel changement. « Je ne peux pas y croire », siffla-t-il entre ses dents. Quelques mois ont passé et cette transformation spectaculaire semble installée durablement.

OceanofPDF.com

Commentaire

Le cas de Jerry nous permet d'accéder à un large éventail de phénomènes concernant les enlèvements extraterrestres. Jerry a, en effet, subi des procédures très complexes et très pénibles à bord du vaisseau spatial, y compris l'implantation et le prélèvement de ce qui nous semble être des fœtus d'une nature particulière, ainsi que des rencontres avec des entités hybrides. Dans le même temps, elle a été le siège de transformations personnelles importantes et d'une ouverture de conscience, tant au niveau spirituel que philosophique, qui semblent accompagner très souvent tous ces phénomènes. Il est intéressant de noter que les écrits philosophiques et poétiques de Jerry avaient précédé notre travail commun et ne peuvent donc pas lui être attribués. Ses trois enfants, nés de deux mariages, seraient également impliqués dans des affaires de kidnapping.

La représentation, d'abord inconsciente, dans sa psyché, de bébés hybrides sous forme de chevaux ou de poulains, nous rappelle combien les formes animales, incluant des daims et différents oiseaux, sous lesquelles les extraterrestres se manifestent au cours des rapts peuvent être variées. Cette symbolisation élaborée peut être un produit de la psyché quand elle use de son pouvoir subconscient de maquiller les éléments effrayants, ou bien peut être induite par cette aptitude qu'ont les extraterrestres d'altérer les fonctions mentales de leurs victimes. Imaginons une autre possibilité qui voudrait qu'un certain type de connexion profonde entre les extraterrestres et des esprits animaux puisse se réaliser, un peu à la manière dont les chamans savent la susciter au sein de leurs pratiques.

Les kidnappings de Jerry, qui ont débuté dès l'enfance, l'ont extrêmement marquée, surtout dans toutes les procédures touchant au sexe et à la reproduction. Sa psyché a été griffée, comme si Jerry avait subi des viols répétés. Comme ces souvenirs étaient restés inconscients, Jerry était incapable de faire la part de sa vie humaine, avec les aspects sexuels de sa vie intime de femme mariée, et de ses drames en compagnie des extraterrestres. Le résultat était que Jerry ne pouvait plus trouver de bonheur aux caresses amoureuses et ne supportait même plus que son mari la touche, alors qu'ils s'aimaient vraiment. Le fait de faire remonter à la surface de la conscience tous ces traumatismes autrefois complètement verrouillés, et ce au bout de quatre longues séances de régression hypnotique, permit à Jerry de bien faire la séparation, psychologiquement parlant, entre ces deux mondes et de bâtir des stratégies qui l'encourageraient à développer tous les jours davantage ce distinguo salvateur. Jerry put enfin vivre une relation sexuelle harmonieuse avec Bob.

Il est difficile pour quelqu'un qui n'a pas assisté à ces séances de régression d'apprécier l'intensité émotionnelle qui accompagnait ces expériences d'enlèvement. Les expressions verbales de colère, de rage et d'outrage de Jerry, comme les torsions de son corps, sont là pour en témoigner. Mais par-dessus toutes ces réactions, qui sont la porte ouverte à une intégration future de traumatismes passés, le cas de Jerry illustre très bien les autres dimensions que possède ce type de traumatisme - un isolement permanent de l'individu, le doute philosophique, et le fait que le phénomène se répète à n'importe quel moment en concernant aussi bien la victime que ses enfants. Jerry ne tarissait pas sur ce dernier problème. Elle termina pendant l'hiver 1992- 1993 un de ses poèmes intitulé « Régression » par ces mots : « Cette

merveilleuse technique apaise les traumatismes du passé/ On les attrape, certes, mais tout finira-t-il avec le dernier ? / Parce que contrairement aux autres victimes de viol, d'inceste et même de guerre/ Nous ne serons jamais complètement délivrés de notre drame éternellement lancinant qui vient d'un autre monde. »

En dépit de toutes ces souffrances, Jerry, comme nombre d'autres kidnappés, n'a pas manqué de mettre le doigt sur un aspect d'une tout autre dimension et d'une valeur certaine : le côté « créatif » et « une raison précise » à tout ce processus - peut-être la création d'une nouvelle race d'êtres à laquelle elle participerait. Il n'est pas aisé de savoir si de telles idées représentent une réflexion authentique de la part des kidnappés eux-mêmes, ou si c'est le résultat d'« implants » signés par les extraterrestres, ou encore le résultat d'une sorte d'identification de la victime à son agresseur.

Comme de nombreux kidnappés, Jerry a ouvert son esprit et son cœur à de vastes problèmes philosophiques et spirituels. On le voit très clairement dans ses écrits. En novembre 1992, elle note dans son journal qu'elle vient de rêver de la future destruction de la planète à cause d'une guerre nucléaire. Le fait qu'elle se sente concernée par le destin de la Terre a largement devancé nos travaux (dès décembre 1991) d'au moins six mois. Elle écrit comme si elle recevait des informations provenant d'une source obscure et complexe ou d'une voix qui lui souffle les mots. C'est ainsi qu'elle se mit à décrire la forêt brésilienne et ses beautés, mais elle ajouta qu'elle était « en train de mourir lentement... Pourquoi un endroit aussi fantastique devrait-il être détruit ?... Vous avez commencé à chercher plus loin et vous avez découvert que ce n'était pas l'endroit qui se mourait. C'étaient les habitants de la forêt qui étaient en train de la tuer. Fatalement, vous vous

sentez concerné par toutes ces choses et ne pouvez vous empêcher de chercher à en savoir davantage sur la Terre et ses habitants. Et c'est la même chose partout dans le monde, partout où vous êtes allé. Vous décidez alors qu'il faut absolument faire quelque chose. Mais quoi ? Comment ?... L'humanité nourrit-elle tant de haine pour son propre avenir qu'elle va le détruire ? » s'étonnait-elle.

On trouve aussi dans les textes de Jerry des considérations de haut niveau sur des sujets existentiels comme la nature du temps, de l'espace et de l'univers ; les grands cycles de la naissance, de la mort et de la création ; les mystères de la vérité, de l'esprit et de l'âme, les limites de la science physique. Elle a même cru qu'elle allait rédiger un livre entier sur l'univers, l'âme, Dieu et l'éternité, fondé sur les idées et les communications qui lui parvenaient et organisées en chapitres. Elle s'effraie parfois devant la puissance des informations qu'elle reçoit et de la responsabilité que cela représente pour elle. En décembre 1991, elle écrivait : « Mais pourquoi avez-vous choisi une ménagère aussi ordinaire pour lui confier un travail d'une telle importance ? Et qui donc comprendra et même achètera mon livre ? » La réponse qu'elle reçut fut qu'elle avait elle-même choisi ce rôle.

Le 22 novembre 1991, elle nota dans son journal, en adoptant le point de vue d'une force créatrice archétypale de l'univers : « Imaginez que votre essence, votre âme, fasse partie d'un tout, d'un tout auquel vous avez décidé de donner naissance, que vous voulez créer. Vous faites alors naître la pensée de créer et votre pensée se réalise matériellement. Cette naissance devient solide et vous décidez de continuer à créer, puis au bout d'un moment vous décidez de redevenir à nouveau ce tout. Mais pour redevenir ce tout, il vous faut rassembler tous les fragments ou morceaux de votre être tout

entier. Pour redevenir un tout, il vous faut alors comprendre que vous devez encore créer et donner naissance à cette pensée même. Et pour réintégrer votre forme originelle, vous devez à nouveau inverser le processus. » Jerry relia ensuite ce processus à « l'union d'un homme et d'une femme. Les deux ensembles forment la pensée de créer un enfant. Leur pensée se matérialise alors sous la forme d'un bébé ». Beaucoup d'écrits de Jerry commentent la relation qui existe entre le monde de la matière, le monde spirituel et les limites d'une connaissance purement technique ou technologique. Par exemple, dans un passage daté du mois de novembre 1991, on trouve : « Les données techniques ne permettent pas de découvrir d'autres choses. Les données spirituelles, si. » Un mois plus tard, elle notait ceci :

La science : un voyage matérialisé dans le temps et l'espace La spiritualité : un voyage non matérialisé dans le temps et l'espace

La science : un voyage limité La spiritualité : un voyage illimité Les deux sont valables Quel ticket voulez-vous acheter ?

Jerry a fait preuve d'un courage et d'une détermination admirables dans sa recherche et les confrontations auxquelles elle a été amenée où elle dut revivre les souffrances de ses expériences passées, alors que tout son entourage l'avait privée du plus élémentaire soutien moral. Elle a également réussi à développer de façon remarquable son aptitude à penser par elle-même en dépit (ou à cause) de son isolement douloureux. Ces qualités se retrouvent dans l'un de ses poèmes intitulé « Décision », écrit au cours de l'hiver 1992-1993. Elle y parle de son combat contre ses peurs, le secret et le silence qui l'ont tant oppressée. Elle avait choisi, dit-elle, de « ne plus jamais » laisser ces expériences de kidnapping « lui

dévorer » sa vie… « J'y gagnerai au moins la dignité, avait-elle conclu, de savoir et d'être maîtresse de mes propres souvenirs. »

OceanofPDF.com

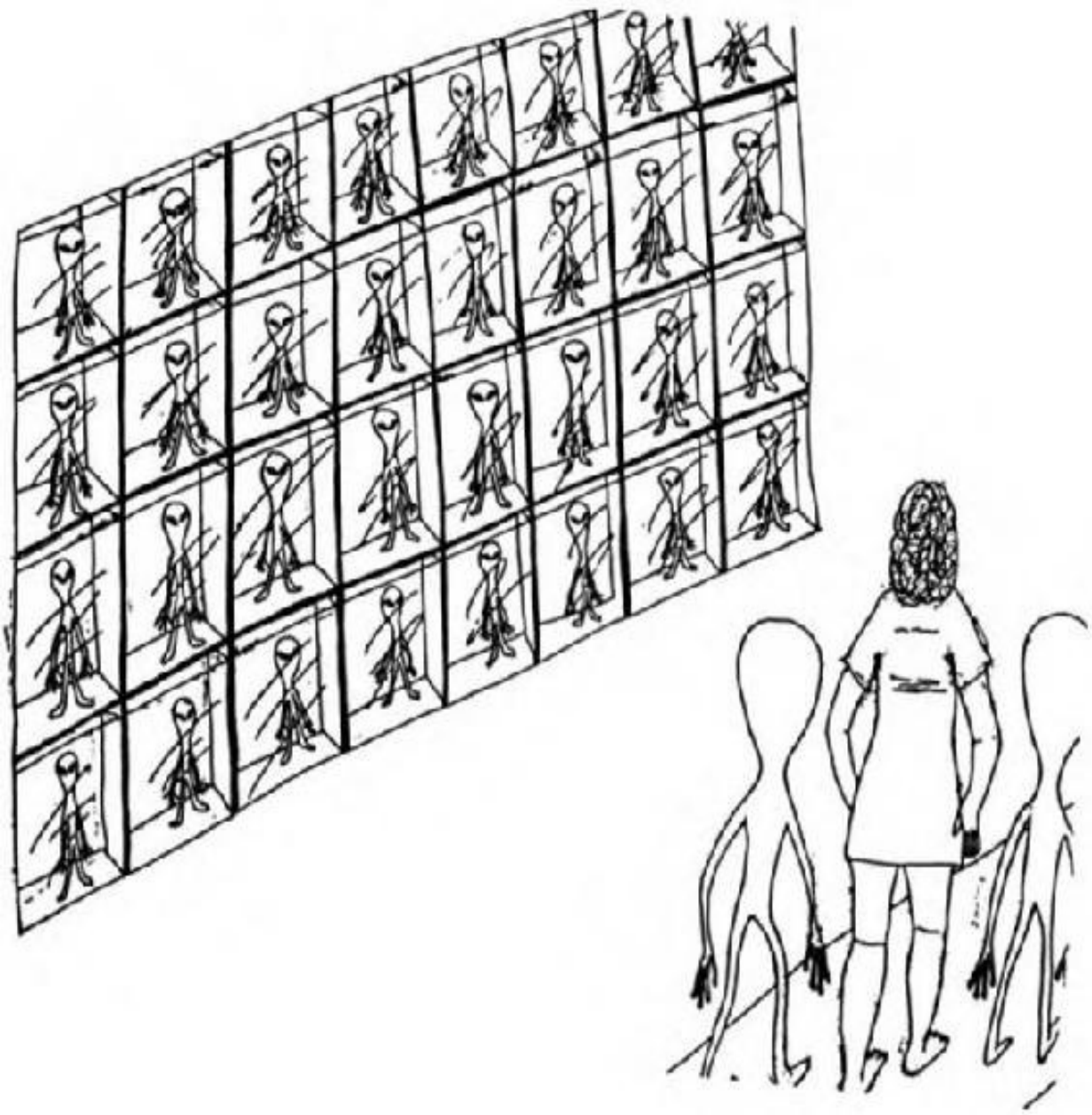
7

Si seulement ils me le demandaient

Catherine avait vingt-deux ans, étudiait la musique et travaillait le soir dans une boîte de nuit comme hôtesse lorsqu'elle m'appela en mars 1991 parce qu'elle venait de vivre, quelques semaines plus tôt, des événements troublants. Une nuit de la fin février, ayant terminé son travail aux alentours de minuit, elle s'apprêta à rentrer chez elle. Mais curieusement, au lieu de s'arrêter devant sa porte à Somerville, près de Boston, elle continua sa route à bord de sa nouvelle voiture en direction du nord en prenant comme prétexte : « J'ai envie de faire un petit tour... et de dévorer quelques kilomètres d'autoroute. » Quand elle revint à son domicile, quarante-cinq minutes de son temps s'étaient évaporées sans qu'elle puisse savoir ce qui s'était passé.

Le lendemain, Catherine se réveilla vers midi, alluma la télévision pour « écouter les informations » et vit qu'un reportage « parlait de choses relatives à un ovni aperçu au cours de la nuit passée ». Certains commentateurs essayaient de donner des explications concernant cet objet qui avait pu être observé au-dessus de Boston et les mots de « comète » et de « météore » revenaient sans cesse, mais il avait été noté que l'objet en question suivait une trajectoire horizontale au-dessus de la ligne des arbres et Catherine pensa : « Eh bien, voilà un météore pas comme les autres... C'est une comète qui

nous dégringole dessus et s'écrabouille, voilà tout. » Il y avait aussi un gendarme et sa femme qui racontaient que l'objet s'était immobilisé juste au-dessus de leurs têtes en projetant sur eux un faisceau lumineux. Sur une autre chaîne, un journaliste montrait une carte où avait été tracé le parcours céleste de l'objet depuis le sud du Massachusetts jusqu'à l'horizon nord-est (Barron 1991 ; Chandler 1991). Catherine comprit tout à coup avec un choc au cœur que bien qu'elle n'ait aperçu aucun ovni, elle avait « suivi exactement la même direction ». L'ironie du sort voulait qu'elle venait juste de lire divers documents sur les ovnis : « D'un côté, j'espérais en voir un jour, de l'autre pas du tout. » Autres événements qui la troublèrent énormément et qui la poussèrent à prendre contact avec moi, ce fut d'une part d'incompréhensibles saignements de nez - les premiers de sa vie autant qu'elle se souvienne - et qui se produisirent peu de temps après l'incident que je viens d'exposer, et d'autre part le fait qu'elle pouvait, dans un ouvrage sur les enlèvements extraterrestres, répondre par l'affirmative à la majorité des questions qui étaient censées indiquer qu'une rencontre avec un ovni avait eu lieu.



« Tous les êtres qui se trouvaient dans le réservoir étaient identiques. La structure du réservoir remplissait tout un mur », rapporta Catherine qui, dans son croquis, se dessina elle-même encadrée par deux êtres.

Lors de notre premier entretien, Catherine se confondit en excuses, craignant de me faire perdre mon temps. Elle se souvenait d'un rêve lorsqu'elle avait neuf ans, où elle se

sentait paralysée et terrorisée tandis qu'« une espèce de créature » avec de longs doigts spatulés s'approchait par-derrière et se saisissait d'elle. La main de la créature était horriblement glacée. Catherine voulut crier et appeler sa mère, mais elle ne le put pas : « Pas un mot n'est sorti de ma bouche. » Elle se souvenait aussi d'un autre rêve datant de Noël dernier (1990) alors qu'elle rendait visite à sa mère en Alaska : elle se trouvait à bord d'un vaisseau spatial aux cloisons incurvées et il y avait au centre quelque chose dans lequel elle-même se trouvait, « comme un gros aquarium ». Elle n'était plus très sûre que ce soit vraiment un rêve. Je lui fis faire quelques exercices de relaxation afin de solliciter ses souvenirs de la nuit où il y eut observation d'ovni. Catherine se souvenait parfaitement des routes qu'elle avait empruntées et sentit soudain la peur l'envahir tandis qu'elle revoyait la zone boisée de Saugus, à environ quinze kilomètres de Boston, qu'elle avait traversée par deux fois. Elle manifesta également une crainte exagérée des aiguilles. Enfin, elle convint qu'elle se trouvait actuellement dans une période de crise du point de vue professionnel, sentant bien qu'elle « n'exploitait pas tous les talents » qu'elle possédait.

Même si rétrospectivement cette première entrevue se révéla suggérer fortement une affaire de rapt ovni, il nous sembla tout d'abord qu'elle était assez équivoque et je proposai à Catherine de noter les souvenirs qui pourraient revenir à sa mémoire consciente au cours des jours à venir et de me téléphoner dans une semaine. Elle ne m'appela pas. Aussi est-ce moi qui décrochai le téléphone : Catherine s'excusa en me disant combien elle craignait de passer pour une folle en m'importunant, que rien de plus n'avait traversé sa mémoire et qu'elle était très occupée à rédiger des curriculum vitae en pagaille pour essayer de changer d'emploi. Je n'entendis plus parler d'elle pendant neuf mois, après quoi elle m'écrivit une

lettre, disant qu'à présent elle recevait des « impressions (le mot " souvenir " étant trop fort) » depuis Noël 1990, notamment celle d'« un vaisseau dans le champ » derrière la maison de sa mère en Alaska. Et puis elle avait été très secouée quand elle avait vu le film *Communion,* d'après le livre de Whitley Strieber ; de plus, elle avait vu une étrange lumière entourée d'un halo vaporeux qui avait traversé l'horizon six mois auparavant ; elle ajouta qu'elle avait découvert sous son menton une petite cicatrice qu'elle ne s'expliquait pas. Bref, elle se « posait vraiment trop de questions pour continuer d'ignorer le problème » et avait pris une décision : « J'aimerais beaucoup voir ce qu'il serait possible de mettre au jour, ne serait-ce que pour avoir la paix de l'esprit. »

Au cours des huit mois suivants, je procédai sur Catherine à cinq séances d'hypnose en sus des nombreuses conversations que nous eûmes par ailleurs. Pendant ces séances, nous explorâmes plusieurs expériences d'enlèvement qu'elle avait subies, toujours accompagnées d'importantes et spectaculaires réactions émotionnelles. Catherine s'est mise à fréquenter mes réunions de groupe et, très vite, est elle-même devenue un élément de soutien extrêmement performant pour les autres kidnappés. Elle a changé de travail et d'orientation ; elle suit actuellement des cours de psychologie. Son cas est plein d'enseignements parce qu'il apporte une claire vision de ces expériences et des observations précises du phénomène. Mais surtout il montre comment une évolution personnelle et une transformation du phénomène peuvent s'opérer une fois que l'attitude et ou l'approche de l'individu soumis à ces épreuves ont elles-mêmes changé, et principalement en ce qui concerne le sentiment de peur inhérent à ces expériences.

Catherine a grandi dans l'Oregon, dans de petites villes autour de Portland ; sa famille déménageait souvent parce que son père était géomètre. Mais ce dernier eut de graves

problèmes de dos qui l'handicapèrent au point qu'il dut renoncer à son métier et se contenter de petits travaux de réparation, de décoration ou autres pour les gens des environs. Catherine était alors une gamine. Ce père était également porté sur la boisson. Parfois, la famille ne le revoyait pas de plusieurs jours tellement il était soûl. La conséquence était qu'il avait de temps à autre des accès de violence. Un jour que Catherine avait rechigné à mettre en ordre sa chambre, son père rassembla toutes ses affaires et y mit le feu. Lorsque Catherine était au collège, ses parents divorcèrent. En principe, maintenant, elle n'a plus de contact du tout avec son père.

Susan, la mère de Catherine, est enseignante pour enfants handicapés. Alors qu'elle était encore au collège, Susan aperçut un ovni (« des lumières dans le ciel qui font des trucs que les avions ne font pas ») que trente à quarante autres personnes purent observer en même temps qu'elle. Attentive à sa fille et intéressée par mon travail, Susan m'appela depuis l'Alaska où toute la famille avait déménagé, Catherine étant alors adolescente. Je fus très impressionné par la sensibilité et l'ouverture d'esprit que Susan manifesta à propos des expériences de Catherine. Elle n'hésita pas à me faire part de ses idées sur la possibilité d'une vie ailleurs que sur cette planète et qui pourrait prendre des formes extrêmement inattendues. Catherine a un seul frère, Alex, de huit ans plus jeune, et elle pense qu'il a eu, lui aussi, des expériences de kidnapping mais qu'il n'en sait rien. Il a eu sur la tranche de la main gauche une marque bizarre présentant la même forme de fer à cheval que deux cicatrices que Catherine possède à la main gauche et qu'elle relie à une affaire de kidnapping. Depuis, cette marque a disparu.

Susan me confia que sa fille, en grandissant, devint quelqu'un à l'« esprit libre, pas comme tout le monde ». En

recherchant d'autres sources éventuelles de traumatisme antérieur, je demandai à Catherine si elle ne se souvenait pas d'incidents du genre contrainte sexuelle, viol ou autre sévice. Elle me révéla que, lorsqu'elle avait quatre ans, un ami de la famille avait porté sa main à son entrejambe et avait touché ses parties génitales. Cela avait beaucoup choqué Catherine - « Ce type que je trouvais si merveilleux et en qui j'avais tellement confiance, que mes parents appréciaient tant, c'était en fait... cela m'avait secouée. » Mais ni Catherine ni sa mère ne croient qu'il y ait eu le moindre incident frôlant l'abus sexuel, que ce soit de la part du père ou de tout autre membre de la famille.

La première expérience d'enlèvement extraterrestre dont Catherine se souvint se déroula lorsqu'elle avait trois ans. Ces souvenirs remontèrent consciemment - c'est-à-dire sans le concours d'une transe hypnotique - à l'occasion d'une troublante scène de rêve dans le premier épisode de la série télévisée *Les Envahisseurs*, où une des femmes kidnappées aperçoit un chien qui aboie à sa fenêtre. Cette vision « s'avère être » ou masque le souvenir d'une autre vision plus horrifique celle-là : celle d'un être extraterrestre. Catherine se souvient s'être réveillée au milieu de la nuit et avoir vu quelqu'un à sa fenêtre tandis qu'une lumière bleue envahissait sa chambre. La maison familiale était une grosse caravane à un étage et Catherine se dit en elle-même qu'il fallait que le type qu'elle voyait à sa fenêtre fût d'une taille bien impressionnante ou bien qu'il volât dans les airs car sa fenêtre n'était pas au ras du sol et elle pouvait voir le torse maigrelet de l'entité.

Voici la description qu'elle donna du personnage :

« D'énormes yeux noirs, un menton pointu - toute sa tête a la forme d'une goutte d'eau renversée. À la place de la bouche, il a une fente ; quant au nez, je ne peux pas bien le voir d'où je suis, mais ça ne ressemble pas à celui d'un être humain. Une

petite bosse, c'est tout. Je peux en revanche voir des narines, mais pas aussi larges que les nôtres. On dirait qu'il ne porte aucun vêtement. Sa peau ne semble pas non plus être colorée. Il a des reflets bleus à cause de la lumière qui arrive dans son dos. Il est éclairé par-derrière en quelque sorte. »

Et puis l'être passa à travers la fenêtre, « se matérialisant au bout du rayon lumineux quand il vint frapper le sol ». Catherine rapporta : « J'ai eu l'impression de flotter au-dessus de mon lit et, dans cet état de lévitation, j'ai passé la porte et atteint l'entrée. » Catherine vécut dans une terreur totale non seulement cet instant-là, mais le récit qu'elle m'en faisait. « C'est comme si des monstres venaient me chercher. Mais ils sont réels. Et je ne peux rien faire pour me défendre… Je pleurais en appelant ma mère et j'essayais de hurler pour qu'elle vienne à mon secours mais je ne pouvais plus faire un mouvement. Et les mots ne sortaient pas de ma gorge. »

Catherine sentit que lorsqu'elle essaya de crier pour appeler sa mère, les êtres firent quelque chose pour apaiser sa frayeur qui diminua, en effet, après qu'elle eut commencé à flotter dans les airs. Ensuite, Catherine vit cinq ou six êtres, semblables à celui qu'elle avait aperçu à sa fenêtre, « volant à grande vitesse dans le salon, et je ne sais pas trop ce qu'ils font… On dirait qu'ils attrapent ou ramassent des choses pour les regarder, puis ils les reposent ». Après cet affairement fébrile autour des objets domestiques, « les êtres semblèrent recouvrer une certaine discipline et se mirent en rang d'oignons. Toute cette activité avait cessé. Le salon était tout éclairé (toujours avec cette luminosité bleue) alors qu'on était en pleine nuit et que toutes les ampoules électriques étaient éteintes ». Catherine se souvenait encore qu'en flottant ainsi, elle passa «littéralement à travers la porte de l'entrée, tête la première », et vit que dehors la clarté était aussi intense. « On est au beau milieu de la nuit, mais tout est *clair.* » Sur le

terrain attenant à la maison « se trouve une espèce de vaisseau. On dirait que toute une série de lumières en sortent, mais il fait plus clair que ce que peuvent donner toutes ces lumières ». La mère de Catherine lui révélera par la suite que le terrain destiné aux caravanes était éclairé par d'énormes projecteurs bleus. Le vaisseau avait « la forme d'un disque. Il semble qu'il avait des lumières sur tout son pourtour », mais Catherine n'en est pas certaine.

Notre travail sur cet épisode s'arrêta là mais, comme c'est souvent le cas pour les souvenirs rattachés à des rapts extraterrestres, Catherine sentit affluer à sa mémoire consciente une multitude d'autres détails au cours des semaines qui suivirent. Trois mois et demi plus tard, elle m'en dit plus sur cet épisode dans une longue lettre. Elle avait une image claire et précise d'un extraterrestre en particulier qui était dans le salon « en train de ramasser une tasse ; il la tint à quelques centimètres de son visage, l'observant avec attention, puis la reposa ». Elle se souvenait aussi d'avoir flotté dans les airs « devant lui [l'être de la fenêtre] et d'avoir ainsi passé la porte de ma chambre pour me rendre dans le couloir puis dans le salon, et enfin dehors à travers la porte d'entrée ».

Catherine décrit à présent ce qu'elle a vécu à bord du vaisseau et que nous n'avions pas exploré lors de notre première séance de travail.

« Dans le vaisseau, ils m'emmènent vers une salle de forme ronde avec un long banc courant tout autour du mur, à l'exception de la porte. Il y a un coussin rouge sur ce banc. Je vois d'autres enfants dans cet endroit, d'environ cinq ou six ans, en tout cas ne dépassant pas les dix ans. Un être femelle plus grand que les autres entre et me dit : " Tu veux jouer ? " J'ai l'impression d'avoir affaire à une institutrice de jardin d'enfants, ou à une directrice de garderie. J'ai sommeil et les idées embrouillées, mais je réponds quand même : " D'accord.

” Elle a l’air satisfaite de ma réponse. Je regarde les autres enfants - ils sont plus âgés et de plus grande taille. La pièce est violemment éclairée. Elle se rend de l’autre côté de la salle, là d’où elle est venue, et rapporte quelque chose. Je crois que c’est un ballon métallique, et qui flotte dans les airs. Elle le lance dans toutes les directions et certains enfants essaient de le rattraper, mais sans avoir des gestes aussi gracieux que les siens. Ils se cognent contre les murs avec des bruits métalliques du genre “ clang ”. On dirait d’ailleurs que cela l’amuse beaucoup. Et puis c’est mon tour. Elle me lance : “ Tu voudrais essayer ? ” Et moi je m’écrie “ Oui ! ” parce que je veux montrer aux plus grands ce que je sais faire. Elle me tend un bâton métallique d’environ trente centimètres de longueur, ou peut-être un peu plus. Il a deux ou trois centimètres de diamètre et au bout il en sort une courte antenne assez large. Au toucher, c’est doux et la couleur est gris argenté. L’antenne a dans les dix centimètres de long avec une petite boule à son extrémité. On dirait que le bâton sert d’instrument de téléguidage quand vous le pointez vers la balle, mais vous devez en même temps vous concentrer pour contrôler le tout. C’est ainsi que j’ai pu arrêter la balle en plein vol puis la faire repartir à une vitesse vertigineuse avant de la stopper net à nouveau. Moi, j’arrivais à faire ça bien mieux que les autres enfants plus âgés que moi qui, de ce fait, me jetaient des regards furieux qui me communiquèrent un sentiment de frustration. Au bout d’une minute, l’être femelle vient reprendre le bâton parce que mon tour est terminé et ce faisant, elle me dit que je me débrouille bien mais que je dois arrêter parce que les autres enfants se sentent mal à l’aise dans la mesure où, tout en étant plus jeune qu’eux, j’y arrive mieux. Je me suis sentie toute fiérote - et tout spécialement appréciée par cet être parce que je réussis bien malgré mon jeune âge et qu’elle est fière de me voir faire quelque chose

mieux que ce qu'on aurait attendu. C'est au tour de deux autres enfants, puis elle reprend le ballon et le bâton pour les ramener là où elle les avait pris. Elle revient vers nous et nous dit : " C'est très bien. Nous sommes très contents des progrès que fait chacun d'entre vous. " Je me sens très fière de moi.

« Oui, il y a une suite à cette histoire mais c'est tout ce dont j'ai pu me souvenir pour l'instant. »

La rencontre que Catherine put ensuite faire remonter à la mémoire s'était déroulée lorsqu'elle avait sept ans ; elle jaillit d'une manière inattendue en cours d'analyse, lors de notre troisième séance d'hypnose où la régression était libre - c'est-à-dire sans avoir défini d'épisode particulier à explorer. La séance commença par une vision : Catherine rejoignait à pied le domicile de deux amies en leur compagnie et en portant une grosse boîte de bonbons. Elle arborait un uniforme de scout. Elle se blessa un doigt de la main gauche et une ampoule d'une forme amusante se forma, l'empêchant de porter la fameuse boîte de bonbons commodément. Tandis que nous parlions des trois filles et de la mère de l'une d'elles qui s'en allaient faire du porte à porte pour vendre les bonbons, l'image d'une femme qui avait des paons, et de l'enclos où ceux-ci étaient gardés, revint à la mémoire de Catherine.

Elle retrouva un incident survenu une semaine plus tôt lorsqu'elle se trouvait chez une de ses amies ; elle se sentit tout à coup étrangement pressée de partir pour se rendre près de l'enclos des paons. Il pleuvait et le chemin était boueux. Catherine craignait que la propriétaire ne la vît et ne sortît de sa maison pour l'enguirlander : « Parce que je n'étais pas censée me trouver là. » Elle se mit à lancer des petits cailloux aux paons dans l'espoir de les voir déployer leur fabuleuse roue emplumée quand, soudain, elle aperçut « une petite chose blanche ». C'était en fait « un petit homme se tenant là. Il paraît surpris. Il a de grands yeux, un gros crâne et pas un

poil dessus ». Il lui dit qu'il voulait l'emmener quelque part, mais elle sentit bien qu'il ne fallait pas le suivre, c'est ce qu'avait recommandé sa mère : « Je ne dois pas suivre les gens que je ne connais pas et lui, je ne le connaissais pas. » Le petit personnage lui répondit que c'était bien, mais elle éprouva une sensation de peur et de colère : « Parce que je lui avais dit que je ne voulais pas venir avec lui et il va quand même m'emmener. » Elle essaya de se sauver, mais l'être avait déjà « sa main sur [son] bras » et elle ne pouvait plus s'enfuir. Je vis que Catherine commençait à pleurer comme le font les enfants perdus et elle répétait d'une voix plaintive : « Je ne le connais pas et il va quand même m'emmener ! »

Toujours en larmes, Catherine ajouta : «Il m'emporte dans les airs. On vole... Je peux voir tout ce qu'il y a en bas. C'est effrayant. Je ne pensais pas que cela pouvait arriver. Il a toujours sa main sur moi. Je vois tout ce qu'il y a au-dessous de moi et je n'en reviens pas. » Elle passa ensuite par un « trou » et arriva « au milieu de cette salle ». Catherine pensa un moment donner des coups au petit personnage, qui n'était « pas plus grand » qu'elle, mais elle ne pouvait « pas faire un geste ». Il eut comme un rire. « Il a certainement trouvé cela drôle que je veuille lui filer des gnons. » Elle pouvait dire cela parce que, dans sa tête, elle « l'avait comme entendu rire ». Une fois à l'intérieur, le « petit homme » se rendit dans une autre pièce pour aller chercher quelque chose et le rapporter. « Alors j'ai dit : " Qu'allez-vous faire de ça ? " Et il me répondit : " Je vais faire une toute petite entaille. " " Pourquoi ? " m'écriai-je et il déclara : " Parce que nous avons besoin d'un échantillon. " Je criai : " Non ! Non ! Ne me faites pas d'entaille ! " Et lui : " Il le faut. " Et moi : " Non, ne faites pas ça ! Je vous en prie ! Rien ne vous y oblige ! " À quoi il répondit : " C'est pour la recherche scientifique. " Alors je m'écriai : " Ne pouvez-vous pas entailler autre chose ? " " C'est parce que nous avons

besoin d'un peu de sang. ” » L'être pratiqua une incision à la hauteur de l'annulaire de la main gauche qui fit souffrir Catherine moins que ce qu'elle avait craint. À l'aide d'un instrument ressemblant « vaguement à un compte-gouttes » mais en métal, l'être aspira une petite quantité de sang.

Insistant sur le fait « qu'il leur fallait prélever un échantillon », l'être l'assura qu'ensuite il la ramènerait chez elle. « Mais vous ne m'avez pas dit pourquoi vous faites ça », insista Catherine de son côté. « Il répondit : “ J'effectue des recherches sur votre planète. ” “ Qu'est-ce qui ne va pas avec ma planète ? ” Il fit alors : “ Nous essayons d'arrêter le massacre. ” “ Quel massacre ? » Il répondit : « Celui causé par la pollution. ” “ Je ne suis pas au courant. ” Alors il dit : “ Vous allez l'être. ” “ Et puis nous redescendons. Je me rapproche du sol, de plus en plus près, et me voilà sur le sol et je veux me sauver mais je ne peux pas bouger. Il me dit : “Nous reviendrons pour vous.”»

Catherine se retrouva à côté de l'enclos des paons. « Je prends mes jambes à mon cou et remonte la rue à toute allure pour arriver là d'où j'étais censée ne pas avoir bougé. » Catherine calcula qu'environ une quinzaine de minutes s'étaient écoulées et personne ne s'était aperçu de son absence ; dans une maison voisine, un groupe de gamins regardaient des dessins animés à la télévision et elle se mêla à eux. Le souvenir de cette aventure s'estompa rapidement dans sa mémoire. « Peut-être l'ai-je occulté », suggéra Catherine. Le temps de rejoindre la maison de son amie, elle ne s'en souvenait déjà plus. Quand elle s'en retourna vers la maison, « je pensais que j'avais simplement été faire un tour dehors ». Mais la douleur au doigt entaillé causée par le port de la grosse boîte de bonbons réveilla le souvenir de cet épisode de kidnapping survenu huit jours plus tôt. Une petite cicatrice en forme de fer à cheval est encore visible aujourd'hui sur ce

doigt et Catherine n'a pu en justifier la présence que par l'affaire d'enlèvement dont nous venons de parler.

Un autre épisode que Catherine rattache à un phénomène ovni se produisit lorsqu'elle avait quinze ou seize ans. Elle vit d'étranges lumières dans la colline derrière la caravane où elle vivait avec sa mère, son père et son frère. Il ne semblerait pas qu'un enlèvement ait eu lieu à cette occasion. Rentrant à la caravane en voiture, Susan et Catherine aperçurent « de petites lumières » qui avançaient parallèlement au ras du sol. Susan gara quelques instants la voiture sur le côté de la route pour mieux observer ces lumières qui, selon Catherine, « faisaient de drôles de trucs » qu'un avion n'aurait pu faire. Une fois arrivée à la maison, Susan sembla se désintéresser de l'affaire mais elle émit l'idée que « cela pouvait être un ovni » et rappela qu'elle en avait déjà observé un quand elle était encore étudiante. En revanche, Catherine, toujours fascinée, continuait de regarder par la fenêtre le ballet complexe auquel se livraient à présent trois ou quatre de ces lumières à flanc de colline, « dansant la sarabande là-haut ». À un moment donné, elles firent toutes ensemble une superbe dégringolade, et pourtant Catherine ne parvenait pas à faire que sa mère s'intéressât au phénomène. «J'ai crié : "Maman ! Qu'est-ce donc qui dévale ainsi la colline ? " »

Même si l'incident demeure peu concluant, il ne fit que susciter chez Catherine un sentiment d'isolement et de solitude quant à tous ces phénomènes, ovnis et enlèvements. Ces sentiments furent renforcés par les réflexions de sa mère dans le style « Ce n'est que ton imagination ». Aussi Catherine aspira-t-elle à « vivre en plein cœur d'une grande ville au milieu de nulle part », espérant que « peut-être alors des choses du même ordre ne s'y produiraient pas ». Sans le soutien de qui que ce soit, Catherine réfléchit à ce problème : «

Ces lumières. Cela pourrait bien être… qui sait ! Pourquoi pas mon imagination, en effet. »

Le « rêve » de Noël 1990 semble correspondre à la première expérience d'enlèvement que Catherine ait vécue à l'âge adulte et dont elle puisse se rappeler. Son déroulement sera analysé au cours de nos deux premières séances de régression hypnotique. La caravane de Susan (la mère de Catherine) est parquée dans une région déserte à une douzaine de kilomètres d'une petite ville de la partie sud du centre de l'Alaska. Derrière la caravane, il y a une vaste étendue de champs. Le jour de Noël tombait un mardi et Catherine se souvient que son « rêve » se produisit un jour ou deux après. Avant d'entrer dans la transe hypnotique, Catherine se revit très bien se réveillant le lendemain matin avec « une image dans [sa] tête où [elle se] trouvait dans une salle à bord d'un vaisseau » : « …Je suis restée au moins dix minutes comme ça, allongée dans mon lit, à essayer de me souvenir de tout ce que je pouvais pour le fixer dans ma mémoire aussi vite que possible. Je savais que c'était très important de s'en souvenir. J'ignorais pourquoi. Une partie de moi-même essayait de me persuader que ce n'était qu'un rêve sans importance. Mais une autre partie prétendait le contraire et m'affirmait que c'était justement très important. Tu dois t'en souvenir autant que possible. » Catherine repensa à son rêve toute la journée pour voir s'il lui était possible de faire émerger d'autres détails, mais à ce moment-là, ce ne fut pas possible. Plus tard, elle se remémora les détails que nous avons signalés au début de ce chapitre.

Sous hypnose, nous repassâmes en détail la configuration des lieux par rapport à la caravane familiale, l'arrivée de Catherine avant la Noël, la visite de son père la veille du jour de Noël, les activités traditionnelles et sans incident particulier de cette fête de famille, le jour même ainsi que le lendemain.

Dès que Catherine parvint à se souvenir qu'elle s'était réveillée avec l'impression d'avoir vu « un vaisseau », elle sentit que « cela n'avait pas l'allure d'un rêve ». Elle se sentait également « un peu nerveuse » dans mon bureau et je l'encourageai à poursuivre malgré cela en l'assurant qu'avec moi à ses côtés elle était en parfaite sécurité. C'est alors qu'elle déclara : « Je peux me voir en train de descendre dans l'entrée en plein milieu de la nuit et de regarder par la fenêtre du salon ; un gros vaisseau était là dehors, juste dans le champ derrière. » Catherine pense qu'elle était alors dans un état « plus avancé que le demi-sommeil ». Le champ avait l'aspect d'un bourbier gelé par l'hiver, et l'appareil était « posé sur le sol » entre la caravane et un groupe de gros arbres un peu plus loin. « Ça ressemble à un disque, mais plus large en son centre et en métal argenté. C'était plus gros que la caravane. » Elle distingua également de petites lumières qui suivaient tout le pourtour de l'engin (« des lumières blanches comme en alignement », précisa-t-elle après la séance). Sa première réaction fut de penser : « Ce n'est pas possible. »

Je voyais que Catherine était en proie à une angoisse grandissante. Elle poursuivit son récit : « Ne portant sur moi qu'un long tee-shirt et ayant les pieds nus, je me vois en train de traverser le salon jusqu'à la porte d'entrée et là, enfiler les grosses bottes de maman, une de ses lourdes vestes et sortir. » Haletante, Catherine dit : « Je sais que j'ai ouvert la porte et que je suis sortie. Je ne veux pas ouvrir cette porte. » Considérant son malaise croissant, je lui offris tout le soutien possible en l'invitant à choisir elle-même de poursuivre l'analyse ou non. Bravement, elle décida : « On va y aller. Il y a de la neige et il fait nuit noire… C'est tout ce que je peux voir. La voiture de ma mère est là dehors. Vers la gauche. » Catherine commença à éprouver ce qu'elle revivait dans la transe, à savoir un engourdissement et une oppression au

niveau de la poitrine. Elle commença à sangloter et à haleter : « Je sens que mon visage s'engourdit peu à peu à présent. Mes membres deviennent de plus en plus lourds. Cette sensation atteint maintenant mes mains. J'ai l'impression qu'un poids énorme pèse sur ma poitrine et mon ventre. Mes genoux deviennent insensibles à leur tour… comme si on m'avait injecté de la novocaïne », commentera-t-elle plus tard.

Après avoir hésité quelques instants sur le pas de la porte, Catherine dit qu'elle est sortie de la maison et qu'elle s'est dirigée « vers le vaisseau ». Mais elle éprouvait certaines difficultés dans la mesure où son corps « était complètement engourdi ». Elle remarqua qu'« il y avait des créatures tout autour du vaisseau ». Je la priai de me les décrire. « Ils sont cinq et on dirait qu'ils n'ont pas un seul vêtement sur eux. Ils devraient, parce qu'en Alaska, c'est plutôt recommandé. On est en plein hiver et on gèle. » Les créatures étaient « toutes exactement de la même taille. Elles se tenaient en rang d'oignons. Elles ont une espèce de luminosité dorée. Elles éclairent légèrement la neige autour d'elles… Elles ont des tête énormes ». Catherine sut dans « sa tête que les êtres l'attendaient », et malgré l'insensibilité de ses membres, elle marcha en clopinant jusqu'au vaisseau. Catherine me relata ces moments en s'étouffant de sanglots paniqués et je dus intervenir pour la réconforter. En s'approchant du vaisseau, les êtres vinrent se ranger autour d'elle « en demi-cercle ». « Je fais mon possible pour les regarder mais je n'y arrive pas. Je n'arrive pas à voir leur visage. Leurs bras sont très longs. On dirait qu'ils n'ont pas ces particularités corporelles que nous avons. Pas de fesses, pas de nombril, rien. » Ils ne possèdent non plus ni cheveux ni dents et leur visage n'affiche aucune expression.

Puis Catherine déclara : « Je sais que je suis rentrée dans cet engin mais je ne veux pas y rentrer », signifiant par-là que

dans la transe elle ne pouvait supporter les événements qui allaient suivre. Elle décrivit une rampe de métal grimpant à quarante-cinq degrés, « sectionnée pour ne former qu'une seule et même énorme rampe ». Il était clair à présent que Catherine était en proie à une terreur qui l'empêchait de continuer sa remémorisation. Je lui parlai et l'encourageai à respirer profondément pour se relaxer davantage en lui donnant à nouveau le choix de poursuivre son exploration ou de l'interrompre. Elle me dit : « Je ne m'en sens pas capable. Je sens un tel poids sur ma poitrine. Les choses se bousculent. Et j'ai tellement peur de seulement penser à ce qui se déroule à l'intérieur. » Elle reconnut sa peur à plusieurs reprises et je lui suggérai de jouer à un jeu, ou d'imaginer une astuce, où elle se tiendrait au bas de la fameuse rampe d'où elle enverrait à sa place une poupée-espionne qui aurait les yeux fermés ; elle n'ouvrirait les yeux que sur commande de Catherine, suivrait ses instructions, et reviendrait lui faire un rapport circonstancié. Catherine accepta et voici ce que raconta la poupée : « Par une petite entrée ovale, je pénètre dans un endroit aux murs incurvés - un peu comme si je me retrouvais à l'intérieur d'un gros œuf. Ici tout est métallique... Il y a d'autres pièces mais je ne vois pas de portes ou quoi que ce soit d'autre. »

Catherine voulait bien à présent se rendre « elle-même » dans le vaisseau. Elle croit avoir « monté la rampe en glissant ». Elle remarqua d'autres détails à propos des murs incurvés et de la forme de la première salle qu'elle pensa être « simplement un hall d'entrée ». Il faisait clair mais on ne voyait « aucune lampe d'aucune sorte ». Elle aperçut une ouverture ovale qui donnait sur une autre pièce et elle déclara : « Je voudrais entrer là mais pas pour le moment. » Puis elle ajouta : « Vous pouvez envoyer la poupée-espionne dans cette pièce-ci. Moi, je n'irai pas. J'y jetterai un coup d'œil mais c'est tout. » J'acquiesçai

mais encourageai Catherine à mieux contrôler et téléguider à l'avenir sa poupée. Elle répondit : « Elle est invisible et rien ne peut lui arriver et ils ne savent même pas qu'elle est là. » Catherine appelait aussi sa poupée « son petit gars ».

Dans la fameuse pièce, la poupée vit « des multitudes de tableaux de bord, d'instruments et autres dispositifs scientifiques, mais rien de comparable à ce que nous connaissons sur

Terre. Au milieu de la pièce, il y avait quelque chose qui ressemblait à une plate-forme. Pas très volumineuse d'ailleurs. Peut-être la moitié du salon de la caravane et vous pouvez voir les mêmes parois incurvées comme dans l'autre pièce... Tout est tranquille. Il y a quelque chose au plafond qui domine les gens qui sont au milieu de la pièce. Comme une rampe de lumières sur de longues tiges ressemblant à des lampes de bureau, comme celles qu'on peut attirer vers soi ou pousser plus loin. Et là se trouve un autre être. Il attend, et moi je pense qu'il s'agit probablement d'un docteur ou d'une espèce de médecin qui procède à des examens médicaux. Partout sur le mur on peut voir toutes sortes d'instruments, de boutons et de tableaux de bord. Et puis des rayons qui courent tout le long des murs sauf au niveau de l'entrée... La table qui se trouve au milieu de la pièce semble faite d'un seul bloc, et non pas comme nos tables à nous qui ont de l'espace entre leurs pieds ; non, celle-là est fixée au sol et ça forme un gros bloc compact ».

Catherine paraissait un peu calmée à présent, ce qui semblait correspondre à un changement dans l'évolution de la situation à bord du vaisseau. Elle n'avait sur elle « qu'un tee-shirt et des bottes ». « Je ne crois pas que j'avais la veste. » Catherine entra dans cette pièce par la voie des airs : « Je pense qu'il faut que j'aille m'installer sur la table. » Elle s'embrouilla et nota que cela ne la « surprenait plus »,

suggérant ainsi que l'expérience pouvait lui être devenue familière. « Ils me font allonger, mais je n'en ai pas envie. Je sens quelque chose approcher... Le type qui a l'air d'un docteur vient se pencher sur moi et me regarder... curiosité médicale. Je dois être un spécimen, pas en tant qu'amie mais en tant qu'individu que vous connaissez... Je sens que les choses vont se gâter. »

À ce moment-là, Catherine voulut interrompre l'exploration et nous décidâmes d'arrêter la séance. Auparavant, cependant, nous discutâmes des souvenirs qu'elle venait de ramener au jour. Elle pensait qu'elle aurait pu croiser sa mère à bord du vaisseau au cours d'un kidnapping antérieur. Elle raconta combien le cou des cinq êtres, autres que le docteur, qu'elle put voir alors était extrêmement petit et mince. « Cela fait drôle de penser qu'il peut supporter une tête aussi énorme. Ils ont des corps malingres. » Il semble que les êtres ne portaient aucun vêtement et que leur peau était « pâle, de couleur blanchâtre ». « Après être entrés avec moi dans la pièce, ils se sont dirigés vers différents endroits de la pièce, comme si chacun allait remplir une fonction particulière. »

Après la séance, Catherine souleva le problème de la réalité de ce type d'expérience. « J'ai cru que j'inventais tout ça jusqu'au moment où je me suis mise à pleurer. Je n'arrive pas encore à me remémorer cela comme un souvenir réel, comme quand je me souviens d'être allée travailler la veille... Oh ! mon Dieu, s'exclama-t-elle. Cette idée me terrorise ! Bien évidemment !... Alors... Je veux bien admettre que tout cela ne sort pas uniquement de mon imagination. D'autres réactions de ma part auraient une signification dans le cas où ce serait réel. Je ne suis pas ce qu'on pourrait appeler quelqu'un d'irrationnel à tout crin, ce qui est un soulagement ! Ça ne ressemble pas à un rêve. C'est plus réel qu'un rêve, mais moins que moi en train de vous parler. » Puis elle ajouta : « Je

ne vois pas en quoi inventer de telles histoires m'attirerait un profit au niveau émotionnel ou psychologique. Je ne vois pas de raison valable pour fabriquer de tels récits. » Cette observation exprime très judicieusement un des débats principaux autour du phénomène des enlèvements extraterrestres. Me faisant l'avocat du diable, je suggérai l'idée que de telles expériences pourraient fort bien faire d'elle une personnalité intéressante, ou excitante ou encore à la mode. Elle m'objecta ceci : « Si c'était le cas et si je me fabriquais d'aussi fantastiques aventures, dites-moi un peu *à qui* je pourrais bien *raconter* tout cela sans courir le risque de passer pour une mythomane complètement tapée ? » Catherine fit remarquer que pour « se calmer un peu », elle se répétait souvent « ce n'est que mon imagination ».

Catherine commença à concevoir une réalité possible derrière tous ces souvenirs en prenant conscience de la puissance et de l'authenticité des émotions véhiculées lors de nos travaux et qui ne semblaient pas avoir d'autres sources. « Je ne crois pas que j'aurais sangloté sans raison apparente s'il n'y avait pas eu quelque chose derrière tout ça. Ce n'est pas ma nature de fondre en larmes pour rien. » Elle fut encouragée dans cette démarche mentale par la sensation qu'elle avait dû, contre sa volonté, se lever au beau milieu de la nuit et sortir en plein hiver (et en Alaska !) pour rejoindre le vaisseau. «Je n'ai pas choisi de me sortir du lit et d'y aller. » Ces expériences lui laissèrent un arrière-goût amer de « viol ». « C'est ce que doit éprouver, j'imagine, quelqu'un qui a été victime d'un viol. » Puis j'observai qu'au-delà des larmes, Catherine s'était laissé envahir par une immense tristesse. Catherine parla d'apitoiement sur elle-même mais je suis persuadé qu'il s'agit de quelque chose de plus profond. Exprimant alors ce que j'appelle un choc ontologique, Catherine annonça : « Voilà. Je

crois que tout ce qu'il me reste à faire, c'est de prendre conscience de tout ça ! Oh ! Seigneur…»

Quand elle arriva pour une deuxième séance de régression, Catherine était accompagnée d'une amie, une jeune femme qui travaillait dans la même boîte de nuit qu'elle et qui venait pour lui soutenir le moral. Une question restée en suspens et qui l'agaçait consistait à savoir si oui ou non elle portait ses lentilles de contact pendant l'incident de Noël 1990. Elle ne se souvenait pas de les avoir mises mais, ce qui était remarquable, cela ne l'avait pas empêchée de tout voir très distinctement comme si elle les avait eues sur les yeux, alors que sans elles, « elle voit tout dans un vaste brouillard ». Catherine, on s'en souvient, était partie après notre première séance extrêmement troublée par le problème de la réalité de ses expériences. Rien n'avait été résolu pour elle entre-temps. Sans preuve matérielle concrète, elle se sentait, comme la plupart des kidnappés, pour ainsi dire non reconnue par la science et la société et par conséquent en danger car elle risquait d'être considérée comme une « malade mentale ». « Imaginez que je me fasse violer, par exemple, j'aurais beau aller à la police et donner toutes les preuves, avec des analyses, les gens me regarderaient comme quelqu'un qui a perdu la tête, même si je leur répète que cela m'est vraiment arrivé. »

Catherine entama la seconde régression en revoyant rapidement les étapes qui l'amenèrent à monter sur la table. Elle remarqua l'éclairage tamisé de la pièce et sentit à nouveau toute volonté l'abandonner. Le chef ou « examinateur », bien qu'il fût plus grand que les autres, était tout de même d'une taille inférieure à la sienne. Sa peau avait l'air « très douce - et blanchâtre, grise » -, et il ne portait aucun vêtement. « Il me regardait comme on regarde une grenouille avant de la disséquer. » En jetant un regard circulaire, Catherine observa

que tout était métallique, « comme de l'aluminium poli mais dans un ton plus sombre ». D'autres êtres s'affairaient ici et là, paraissant remplir diverses « tâches spécifiques » comme « pousser des leviers, des boutons, ou vérifier des choses ou les préparer ». Leurs mouvements étaient « très aériens, comme ceux des chats. C'est très souple et très gracieux à voir ».

Catherine était en proie à une angoisse de plus en plus oppressante ; elle pouvait difficilement respirer et les larmes dégoulinaient le long de ses joues tandis qu'elle me décrivait comment un des êtres ouvrit ses jambes et comment l'examinateur approcha son visage de ses parties génitales. Elle se rendit compte qu'elle non plus n'avait aucun vêtement sur elle. « L'examinateur dit quelque chose à celui qui est sur ma droite et ce dernier va au fond à droite de la salle pour chercher quelque chose ; l'examinateur met sa main sur ma jambe, sur ma cuisse, et je sens que c'est froid - mais pas comme des mains humaines qui sont froides. Je veux dire que c'est plus glacial. Je n'aime pas ça, et voilà l'autre qui revient et qui tend un instrument à l'examinateur. » Avec maints encouragements de ma part, Catherine parvint à dire qu'elle fut incapable de mener la moindre résistance. « Il me fait ce qu'il veut et je ne peux rien faire contre », sanglota-t-elle. « Il a posé sa main sur ma cuisse gauche et il a pris ça de sa main gauche. Ça ressemble à une espèce de cône, mais avec quelque chose au bout, et il va enfoncer ça en moi », s'écria-t-elle, au comble du désespoir. Sa voix se brisa : « Il l'entre en moi. Je sens que c'est froid. Encore plus froid que sa main. Je sens quelque chose qui remonte de plus en plus profondément. On dirait que ça remonte jusque dans les intestins. Voilà l'impression que cela donne. » Bien que l'instrument semble avoir pénétré « bien au-delà » du vagin, « ça ne fait pas mal. C'est simplement un peu gênant. Mais il ne me le demande même pas ».

L'instrument fut dirigé vers le côté droit dans la région de l'ovaire durant dix ou quinze secondes, selon l'estimation de Catherine, et elle eut le sentiment « qu'ils prélevaient des échantillons». Une fois l'instrument retiré, l'examinateur le donna à un « assistant qui le rapporta là où il l'avait pris ». Bien qu'elle ne pût rien voir de très précis, Catherine a vraiment le sentiment que des « échantillons de tissus » ont été prélevés sur la paroi de son utérus, du col et peut-être des trompes.

Je demandai alors à Catherine si elle n'avait subi rien d'autre au niveau physique cette fois-là et j'établis une sorte d'inventaire. Elle décrivit un instrument métallique, « d'une trentaine de centimètres », qu'on introduisit dans une narine sur une longueur d'environ « quinze centimètres ». Quelque peu traumatisée, elle me dit que cela devait aller jusque dans son cerveau. « C'était fait pour ça, déclara-t-elle. L'examinateur s'approcha et il avait dans la main cette chose comme munie d'une poignée. C'était un truc long et flexible. Il se pencha au-dessus de mon épaule droite et il ne me regarda pas. Ce qu'il regardait, c'était ma narine, et il fit pénétrer la chose aussi loin qu'il put. Je n'aimais pas du tout ça parce que cela m'empêchait de bien respirer ; puis il cogna contre quelque chose tout au fond et on aurait dit qu'il le poussait, et il poussait ce je ne sais quoi. »

Sanglotant et gémissant, la voix se brisant à chaque mot, Catherine me dit : « J'ai senti que quelque chose éclatait dans ma tête. En poussant comme il le faisait, il avait fini par briser je ne sais pas quoi et ça ne l'empêchait pas de repousser ce quelque chose encore plus loin. » La procédure était pénible mais en fait pas douloureuse. « Je me demande bien ce qu'ils ont pu casser là-dedans... Je ne connais rien à l'anatomie, mais je peux dire qu'il a brisé quelque chose en poussant pour entrer dans mon cerveau. J'ignore ce que ça peut bien être.

J'aimerais bien savoir si ça va guérir. » Pour répondre à l'angoisse de Catherine qui avait « entendu quelque chose craquer » dans sa tête, je tentai de la rassurer en lui affirmant qu'on ne devait pas lui avoir causé de dommage permanent au niveau du cerveau. Plus tard, Catherine me confiera qu'elle avait craint que « des fragments d'os crâniens » ne se retrouvent dans son cerveau. Je demandai à Catherine ce qu'elle pouvait voir maintenant que la sonde avait été ôtée. Elle me dit qu'il y avait un peu de sang sur l'instrument et dans sa narine, mais qu'elle ne voyait pas qu'on eût retiré quoi que ce fût d'autre. L'examinateur confia l'instrument à un assistant qui l'emporta « tout au fond de la salle, là d'où il était venu, et il fit quelque chose avec l'instrument. Je ne peux pas voir ce qu'il fait ».

C'est alors qu'en réponse à une question que je lui avais posée, Catherine observa qu'elle pouvait voir très distinctement ce qui l'entourait comme lorsqu'elle portait ses lentilles de contact, alors que justement elle ne pensait pas les avoir. À cet égard, un souvenir lui revint où l'examinateur « la regarde au visage. Il la scrute de près… » : « Comme s'ils essayaient de trouver ce qu'ils devaient faire à présent. » J'encourageai Catherine à me parler de ces yeux qu'elle ne pouvait voir que « très, très, très vaguement », et qu'elle trouvait très déplaisants. Néanmoins, elle put révéler ceci : « Ils sont très, très gros. Ils sont beaucoup, beaucoup plus gros que les nôtres, et ils ne cillent pas, et ils sont comme en biais sur la figure. Et ils sont tout noirs… Je ne distingue pas de pupille. Je ne leur vois pas d'iris, de blanc, rien. C'est tout noir. » Je lui demandai ce qui lui paraissait tellement troublant dans ces yeux. « Je crois que c'est parce qu'ils ne font pas attention à vous, répondit-elle. Ils sont scientifiques, c'est tout. Une sorte de curiosité clinique. Ils ne me regardent pas comme une personne. Ils me considèrent comme un sujet

d'expérimentation. Je veux dire que certainement ils feraient attention si je devais mourir parce que ça ficherait par terre leurs expériences. Et non pas parce qu'ils tiennent à moi ou à n'importe qui d'autre en tant que personne. »

« Le sentiment que j'éprouvai fut celui d'un complet désespoir et d'un total abandon. Je suis terrorisée parce que je sais qu'ils se fichent pas mal de ma personne et que je n'ai aucun contrôle sur les événements qui arrivent ou qui peuvent arriver. Ils pensent être supérieurs à nous. Ça aussi je l'ai perçu. Très nettement supérieurs... Cela ne m'a pas été communiqué directement ou indirectement. Non, c'est une question d'attitude. » Je demandai à Catherine si cette attitude était principalement celle de l'examinateur ou bien si elle était partagée par tous les êtres. « C'était plus flagrant chez l'examinateur, répondit-elle, mais ils l'avaient tous. »

Après cela, plusieurs êtres la firent descendre de la table et l'emmenèrent dans une autre pièce. Cette fois encore, Catherine devint très angoissée et ne perçut d'abord qu'une totale obscurité, même si elle sentait qu'il y avait quelque chose qui se trouvait à l'intérieur. Nous eûmes alors ce dialogue :

« Qu'est-ce qui fait que c'est l'obscurité totale ? demandai-je.

— Je ne veux pas le savoir, fit-elle d'une voix feutrée.

— Vous ne voulez pas le savoir ? Ou vous voulez absolument savoir ? Je suis désolé, je n'ai pas bien entendu.

— Je veux savoir mais j'ai trop peur.

— C'est ce qui s'est passé ici qui est trop effrayant ?

— Ce que j'y ai vu est par trop effrayant. »

Catherine décida qu'une aide serait la bienvenue dans ce travail de remémorisation, aussi accepta-t-elle d'essayer de rejouer au même jeu que l'autre fois et elle délégua un « espion

» dans la salle du vaisseau spatial en prenant la précaution de le munir d'une torche électrique afin qu'il puisse l'allumer l'espace de deux secondes durant lesquelles il inspecterait rapidement les alentours pour lui faire ensuite un rapport de ce qu'il aurait remarqué. Ce que l'espion vit nous choqua horriblement. Sur tout le côté gauche de la pièce, il y avait des espèces de « casiers » alignés et qui allaient du sol au plafond, c'est-à-dire sur une hauteur d'environ deux mètres. On comptait cinq ou six rangées superposées de ces casiers qui étaient au moins huit ou dix par rangée. Un ensemble correspondait à peu près d'une quarantaine de ces casiers. « Je sais que chacun de ces casiers renferme quelque chose. Toujours la même chose », déclara Catherine, mais le temps fut trop court pour pouvoir dire ce que cela était exactement. Nous accordâmes à l'espion deux autres secondes pour effectuer ses observations. Cette fois-ci il vit « des espèces de créatures à l'intérieur, mais elles ont l'air difformes. Chaque casier renferme cette espèce de chose ». Catherine annonça qu'elle avait déjà traversé cette salle alors qu'on l'emmenait dans une autre et voulait bien à présent révéler ce qu'elle avait vu durant ces quelques secondes avec l'aide de son espion et de sa lampe électrique.

Dans les casiers se trouvent « des extraterrestres, version bébés ». Ils baignent tous « dans un liquide », ils « regardent tous par ici » et « les casiers sont éclairés par-derrière ». Dans la salle, il n'y a strictement rien d'autre que ces murs recouverts de cases. Les créatures sont nues et « dans la position debout ». « Cela ressemble un peu à des poupées de Noël qui se tiennent droites dans leurs boîtes transparentes. Voilà l'effet que ça fait. » Après la séance, Catherine fit ce commentaire : « On se serait cru devant la vitrine d'une boutique de jouets. Imaginez-la remplie du haut en bas de poupées Barbie toutes bien empilées et alignées dans leurs

boîtes en plastique transparent. » En haut de chaque compartiment, on pouvait voir « la surface du liquide, de l'eau ou je ne sais quoi. Mais les créatures, elles, sont totalement immergées. Elles ont de grosses têtes et de petits corps, dans les mêmes proportions que ce que j'ai pu voir des extraterrestres adultes. C'est la même chose, mais en miniature ».

Après avoir traversé cette salle, Catherine fut emmenée par deux êtres le long d'un corridor, « qui tourna vers la droite, comme s'il suivait la courbe de l'enveloppe du vaisseau », puis ils passèrent une porte qui donnait sur une autre pièce. Catherine n'avait toujours que son tee-shirt sur le dos. La salle dans laquelle on la fit entrer était beaucoup plus vaste que toutes celles qu'elle avait vues jusqu'alors. Il fallait en quelque sorte suivre un chemin pour la traverser et les proportions de l'ensemble la laissèrent ébahie. « Je peux voir sur la gauche où se trouve la coque extérieure du vaisseau mais c'est là-bas au fond - environ une cinquantaine de mètres. Je ne comprends pas pourquoi ici c'est si vaste alors que l'autre salle n'avait que trois mètres de largeur et c'est vrai qu'ici c'est immense. »

Catherine se retrouva dans « une forêt... Cela peut paraître étrange mais c'est ainsi. La forêt se trouve dans la pièce, et il y a des arbres et des rochers et de la terre et d'autres choses du même genre là sur la gauche. D'où je suis, je peux voir ça très bien. Mais ce n'est pas ce vers quoi nous nous dirigeons. Nous tournons vers la droite. Comment se fait-il que je me suis retrouvée dans une forêt ? ». Incrédule, Catherine s'exclama : « C'est insensé ! » car bien qu'il y eût une forêt autour d'elle, elle pouvait toujours apercevoir les parois incurvées du vaisseau. « C'est illogique. Je n'y comprends rien. » Après la séance, elle spécula sur le fait qu'elle pouvait « plonger son regard très loin et repérer les parois, mais dans un tel contexte, cela était complètement farfelu ». Elle se souvint que de la forêt en

question émanaient même des senteurs spécifiques et qu'elle avait reconnu celle des sapins. Elle estima que c'était « de la haute voltige ».

Finalement, elle fut ramenée dans la première salle et on lui rendit ses vêtements. « Ils me firent redescendre la rampe d'accès, m'accompagnèrent pour traverser le pré et remonter la petite colline jusqu'à ma porte. Ils ouvrirent la porte, j'entrai, ôtai mes bottes et ma veste et je ne crois pas qu'ils m'aient suivie au-delà ; aussi je suis retournée au lit et je me suis rendormie. » La mère de Catherine semble ne pas s'être du tout réveillée durant tout l'épisode. Cette histoire de « réservoir », dont elle s'était déjà souvenue, apparaît cette fois comme une version déformée des cases remplies de liquide qu'elle avait vues à bord du vaisseau.

Avant de la faire émerger complètement de sa transe, je reparlai avec Catherine du problème de la réalité de toutes ces informations. « Je ne pense pas que ce soit seulement un rêve, dit-elle, mais je ne crois pas non plus qu'il était prévu que j'en retrouve la mémoire. C'est pourquoi cela ne semble pas totalement réel. » Puis elle ajouta : « Je ne sais pas si j'ai vraiment envie de croire à tout cela… Mais le fait est que je m'en souviens… Cela me terrorise de penser que cela est vrai. »

Il fallut attendre notre troisième séance de régression pour que Catherine aborde l'incident de la fin du mois de février 1991 au cours duquel, au volant de sa voiture, comme en état second, elle avait éprouvé l'impérieuse nécessité de se rendre dans les bois près de Saugus, au nord de Boston. C'est son propre comportement qui, la laissant perplexe, poussa Catherine à me contacter. L'affaire de Saugus peut être grosso modo considérée comme l'expérience principale de Catherine. Elle commença à me raconter comment, à l'âge de quinze ans, elle avait aperçu des lumières insolites derrière la caravane familiale. C'est alors que je lui demandai : « Si vous deviez

pousser davantage votre exploration, où est-ce que vous iriez ? »

Elle revit son parcours entre Somerville et Saugus, autrement dit environ quinze kilomètres. « Je prends des routes que je n'avais jamais encore empruntées. Juste pour le plaisir. » Elle se dirigea donc vers le nord : « Tout le long du chemin, je gardais le nez en l'air vers le ciel et je pensais à des histoires d'ovnis. J'y avais souvent songé d'ailleurs au cours des semaines passées. J'avais même bouquiné deux ouvrages sur la question, aussi ça me turlupinait parce que je venais de lire des trucs là-dessus. J'avais vaguement l'espoir d'en voir un et en même temps je n'y tenais pas trop. » Elle se posa des questions sur son avenir professionnel et se demanda s'il ne serait pas préférable d'aller à New York, pour changer un peu, « mais [ses] pensées revenaient continuellement à ces histoires d'ovnis ». Elle suivit les flèches qui indiquaient la route jusqu'à l'aciérie de Saugus, gara sa voiture sur l'aire de parking et resta assise pendant quelques minutes. Soudain, elle se rendit compte de la « situation insensée » dans laquelle elle se trouvait. Elle commença à s'affoler en se demandant ce qu'elle pouvait bien ficher là. Reprenant le volant, elle traversa une zone résidentielle et arriva dans une région boisée. Elle eut un peu peur de s'y engager mais elle se dit qu'« il fallait bien y passer », puisque c'était le seul moyen de rejoindre la nationale. Catherine se rassura en se disant que « si quelqu'un essayait de l'attaquer, il [lui] suffirait d'accélérer un bon coup et de l'écraser ».

Catherine traversa la forêt mais se rendit compte très vite que cette route ne menait nullement à la nationale et qu'il lui fallait revenir sur ses pas. L'angoisse de retraverser le même secteur se fit plus pressante mais elle dut s'y résoudre en remarquant : « Je crois que quelque chose s'est produit mais je ne sais pas ce que c'est. » À ce stade, j'interrompis sa narration

pour la prier de remonter plus lentement le film de la seconde traversée de la forêt afin de me décrire tous les sentiments qu'elle avait alors éprouvés. Elle reprit la parole : « Je voudrais ne pas être là… Il me faut traverser… Je commence de nouveau à m'engourdir… J'ai beau appuyer mon pied sur l'accélérateur et la route a beau être en pente, la voiture se met à ralentir. Elle finit par s'immobiliser complètement tandis que je m'engourdis de plus en plus jusqu'à que j'aie la sensation que mon corps tout entier s'est assoupi. » Bien qu'aux alentours du bois Catherine ne puisse distinguer aucun éclairage de ville, il faisait beaucoup « plus jour qu'il n'aurait dû ». Incapable de bouger ses mains, elle sentit soudain « que quelque chose s'approchait derrière la voiture, là sur la gauche, du côté du conducteur, comme une espèce de lampe braquée » sur elle. Quelque chose vint à sa portière et l'ouvrit : « Mais je ne pouvais pas le regarder… Il y a quelque chose, là. Je pense que c'est l'un d'eux. Une main se tend pour me saisir… Elle est longue et mince et très pâle et elle n'a que trois doigts… la silhouette, de sa main, m'aide à sortir de la voiture. » Catherine sentit qu'elle n'avait pas le choix. « Si j'avais eu le choix, je me serais sauvée à toute allure comme on se sauve de l'enfer… Je contourne ma voiture et cet être doit se trouver derrière moi à droite et ma voiture à ma gauche… Il avait d'énormes yeux noirs en amande qui luisaient. » Catherine pense que la lumière qui était apparue derrière elle au début devait provenir de l'être lui-même.

Captant sa peur, l'être fit quelque chose, peut-être avec « sa grosse main » afin de la calmer. Bien qu'elle trouve « quelque peu réconfortant » qu'il désire lui éviter d'avoir peur, en même temps elle n'aima pas « l'idée qu'il ait autant de pouvoir » sur elle. L'être marcha un moment en compagnie de Catherine en suivant la route : « Puis ou bien il m'entraîna dans le bois vers quelque chose qui s'y trouvait, ou bien nous nous sommes

envolés, je ne sais plus très bien ce qui s'est passé exactement. » Je remarquai que Catherine commençait à peiner et nous étions tous les deux fatigués, aussi suggérai-je d'interrompre la séance et elle acquiesça.

Quand elle émergea de l'état hypnotique, Catherine se mit à sangloter doucement en voyant combien elle s'était sentie démunie et impuissante et avec quelle acuité le problème crucial se posait à nouveau : « La balance penche plus du côté de la vérité que de l'autre… Je n'ai pas fini de pleurer. » Je lui demandai d'essayer de mieux cerner les raisons de sa grande tristesse. Elle me répondit : « C'est parce que je me sens impuissante ; ils peuvent très bien m'attraper à n'importe quel moment et me faire pratiquement tout ce qu'ils veulent et je ne peux pas me défendre. Cette seule idée est terrifiante. »

Je lui demandai si elle avait la sensation de ne plus être maîtresse de sa propre existence.

Elle me répondit : « Dans des proportions infimes seulement, car pour ce qui est du système général, je ne dispose d'aucun contrôle… Et c'est à cause d'eux… Avant tout ça, j'avais dans l'idée qu'on était maître de sa destinée. Vous êtes responsable de votre propre évolution, de votre propre vision de la nature des choses !… J'y croyais dur comme fer.»

Lors de sa quatrième régression, Catherine explora plus avant l'incident de Saugus, et alla même plus loin que ce qu'elle se remémorera par la suite ; elle venait de voir le premier épisode de la série télévisée *Les Envahisseurs.* Elle était à ce moment-là extrêmement motivée pour « tout savoir », assurant avec énergie qu'« il était préférable de savoir plutôt que de ne pas savoir ». Elle était également de plus en plus préoccupée par des « problèmes généraux » : « On est en train de foutre en l'air notre planète. » Selon Catherine, ces idées lui étaient venues comme des « impressions » qu'elle aurait

captées ou « des choses qui (lui) avaient été révélées ». En se remémorisant le kidnapping subi à l'âge de sept ans, et qu'elle m'a raconté au cours de la séance d'hypnose précédente, Catherine se souvint que l'être lui avait dit : « Nous avons besoin de connaître les effets de la pollution sur votre planète. » « Cela m'a beaucoup fait réfléchir, commenta-t-elle. Est-ce que c'était dans le but de conserver notre planète intacte, pour des raisons que j'ignore, ou afin de préserver leurs sujets d'expérimentation ? »

À la même époque, Catherine se sentait aussi très concernée par le destin futur de notre planète. « Je pense qu'ils ont entièrement raison. Si on ne fait rien dès maintenant, on va au suicide collectif. J'aimerais cent fois plus travailler à rester en vie, ainsi que mes amis et le reste de l'humanité, qu'à servir de cobaye à cette bande d'enfoirés qui débarquent et se servent de nous pour effectuer leurs expériences. Si le but est le même, les motivations sont nettement différenciées. » D'après l'« attitude » des extraterrestres, Catherine pense qu'« ils auraient épuisé tout leur potentiel génétique » et qu'il leur faudrait à présent venir se fournir chez nous. Mais elle ajouta : « Leurs expériences génétiques, c'est un gros morceau, mais ce n'est pas le fin mot de l'histoire... Difficile de le décrire, mais les plans sont beaucoup plus vastes. » Mais apparemment, toujours selon Catherine, s'ils ne continuent pas à effectuer ces recherches d'ordre génétique, « ils ne peuvent plus avancer. Mais ces expériences ne sont qu'une étape ».

Après cet échange, Catherine décida de continuer la recherche. « Je veux en savoir plus sur cette affaire de Saugus, parce que c'est quelque chose d'énorme. » Au début de la régression, Catherine passa brièvement en revue les événements qui ont précédé son kidnapping de la voiture ; elle ajouta ce détail : « Quand la portière de ma voiture s'est ouverte, j'ai pensé : "Oh ! Christ ! En voilà un ! " » Elle se

rendait compte à présent que son trajet vers le nord lui avait été dicté : « Ils m'ont donné à croire que j'allais dans cette direction pour d'autres raisons. » En se revoyant dans un secteur de la forêt non loin de son véhicule, Catherine se remémora ce qui suit : « Il m'emmena dans les airs, en diagonale. En quelque sorte, on s'est envolés. On ne grimpe pas directement vers le haut. On traverse plutôt un espace. Moi je m'écrie : " Ça va trop vite ! Pourquoi allez-vous si vite ? Je vais tomber du faisceau si ça continue ! Je vais retomber en bas ! " Et lui il me répond quelque chose du style : " Non, rien à craindre. " Je vois le sol défiler sous moi à une allure folle et on prend de la hauteur tous les deux pour arriver jusqu'au vaisseau.

« Le vaisseau était énorme. Tout le monde aurait dû le voir et je ne comprends pas pourquoi personne ne l'a vu. Il a des lumières qui éclairent tout autour. Il a l'aspect brillant de métal argenté, et il a toutes ces lumières autour de lui. Nom de Dieu, ce que ça peut être énorme... Il me fait entrer à l'intérieur. On se retrouve dans un hall d'entrée. Il y en a d'autres qui attendent. Ils sont quatre à présent. Ils tirent mes vêtements... Mais merde, à la fin ! Arrêtez de me tripoter ! Je peux très bien faire ça moi-même, merci bien !... Et ils prennent tous un air ennuyé. » Catherine pensa (elle ne pouvait pas parler) à quelque chose d'aussi désagréable que : « Pourquoi vous ne vous louez pas un film porno, hein les gars ? » « Mais ce n'était pas leur truc. Un film de cul, savent pas ce que c'est. Je ne sais même pas s'ils connaissent le mot voyeurisme, ce que ça veut dire, et toutes ces dégueulasseries. »

Une fois complètement dévêtue, Catherine fut emmenée par les êtres vers une immense pièce « grande comme un hangar à avions ». Elle fut étonnée d'y découvrir « des centaines de tables ». « Il y avait là des centaines d'êtres humains, et ils

étaient tous en train de subir des trucs. » Les êtres lui firent traverser toute la salle et, ce faisant, elle put voir les rangées de tables de chaque côté, séparées de seulement un mètre cinquante, dont beaucoup étaient inoccupées, un tiers seulement recevant des sujets humains. Aussi estima-t-elle avoir dénombré entre cent et deux cents personnes humaines dans toute la salle. Sous les tables, elle aperçut des tiroirs où elle imagine que l'on rangeait des instruments.

Catherine dut se diriger vers une des tables et remarqua à sa gauche un homme barbu à la peau noire. On la força à s'asseoir et l'auscultation commença. « Ils firent cavaler leurs petits doigts tout au long de ma colonne vertébrale comme s'ils comptaient les vertèbres. » Rebutée par ces attouchements, elle s'exclama (mentalement) : « Mais qu'est-ce qu'ils fabriquent, bon sang ? Lui, il me dit : " Pour vérifier que tout va bien. " " Ça, mon bonhomme, j'aurais pu te le servir ", ai-je répondu d'un ton rageur. Ils tâtent mes bras, mes jambes, mes chevilles, mon cou, mes cuisses. » Catherine posa encore d'autres questions sur le but de telles manipulations. Ils lui répondirent : « Il y a peut-être des choses que vous ignorez. » Un être de plus grande taille s'avança vers elle et la considéra attentivement en disant qu'elle posait trop de questions, qu'il serait bon pour elle d'être coopérative et que ce qu'ils étaient en train de faire « n'avait rien de négatif, que c'était nécessaire ». Il ajouta : « Je ne veux faire de mal à personne. » Bien qu'elle sentît que toutes ces réponses n'étaient que des « conneries », Catherine en subit les effets en devenant plus calme et « un peu plus coopérative ».

Tandis que l'être plongeait son regard dans le sien, Catherine éprouva la sensation qu'elle n'avait pas le choix et qu'il lui fallait se laisser faire. Je lui demandai à quoi ressemblait cette expérience. « Il me semble qu'il sait tout de moi. Il connaît toutes mes pensées. Il répond avant même que je lui pose des

questions ou que je me les formule. » L'être lui affirma, par exemple, que ce processus était indispensable alors même qu'elle « allait le lui demander ». Regarder l'être dans le fond des yeux est « effrayant » pour Catherine : « Une partie de moi-même est anéantie. Je deviens calme et sereine. » Parallèlement, elle sentait que le personnage « voulait la connaître personnellement ». « J'essaie de penser : " Et pourquoi, puisqu'en tant que personne, vous vous fichez pas mal de moi. " Mais c'est difficile de penser ça. C'est très dur. C'est dur de penser tout court dès qu'il s'agit de quelque chose qui va à l'encontre de ce qu'ils voudraient que vous pensiez. » L'être insista : « Non, c'est vrai, je veux vous connaître. Cela m'importe. » La guerre des volontés se poursuivait. Le mode de résistance de Catherine consistait « à lui rendre la tâche plus difficile qu'il ne l'aurait cru au départ ». Elle formula dans sa pensée : « Va te faire foutre » tandis que l'être essayait de lui communiquer « qu'il l'aimait ». Finalement, elle dut céder : « Peut-être a-t-il raison après tout. Il est possible que je ne sois pas à même de comprendre… J'avais peut-être tort de penser qu'il me mentait… C'est certainement que je n'arrive pas à les comprendre. Voilà pourquoi je réagis comme ça. » Elle garda à l'esprit l'idée qu'il ne devait pas savoir ce qu'aimer voulait dire et il lui répondit : « Si, nous savons. Pour nous, c'est seulement moins intense que pour vous. »

Le débat était apparemment terminé. « Il a gagné et il s'en va. Il se dirige vers le bout de la table et il me dit : " Êtes-vous prête à présent ?" Et moi, je dis : "Prête à quoi ?" Il me répond : " C'est le moment. " Et moi : " Ça me ferait plaisir que vous répondiez une fois à mes questions. " Et lui : " Vous ne devriez pas vous faire autant de souci. " Il m'annonce qu'ils vont à présent le retirer et je pense : " Retirer *quoi ?* " Il y en a un qui s'est amené en poussant un chariot sur lequel était posé un récipient. Une espèce de cylindre rempli d'un liquide clair. Il

me releva les pieds et écarta mes jambes et je me dis : “Oh ! Dieu, qu’allez-vous me faire ?”» Je pressai Catherine, en grand désarroi, de prendre de profondes respirations et de se recentrer. Je l’assurai de ma présence et lui affirmai que « le pire était pratiquement derrière elle ».

Ce qui suivit représente l’épisode le plus traumatisant de l’histoire de Catherine et les minutes les plus pénibles de notre travail en commun. Elle s’étouffait de sanglots et haletait, en poussant par moments des cris hystériques ou de colère. Je ne cessai de la rassurer, de lui répéter que j’étais là pour la soutenir et lui manifester ma compassion pour les épreuves qu’elle avait subies. Je la priai de révéler les détails de ce qu’elle voyait. J’avais dans l’idée qu’elle ne reculerait pas, trop anxieuse de tout savoir sur un tel passé même si elle allait devoir revivre des instants extrêmement déstabilisants.

L’être de grande taille introduisit dans son vagin « un gros truc en métal » qui la mit très mal à l’aise. Puis il prit quelque chose d’à peu près semblable mais plus long et plus mince « et le fit pénétrer en elle ». Elle sentit qu’il essayait d’atteindre quelque chose à l’intérieur de son corps pour le couper. Redoublant de sanglots, elle dit : « Oh ! Dieu, oh ! Dieu, ça y est, il y est. Il le coupe à présent, je le sens. » Tout en lui prodiguant des attentions et en lui réitérant mon total soutien, je lui posai des questions courtes et neutres afin de l’encourager à me confier tout ce qu’elle voyait et ressentait. Catherine raconta ceci : « Il coupe quelque chose à l’intérieur de moi… Je le sens bien… Il y est arrivé. Il extrait un gros morceau… Il sort le truc qu’il avait introduit et il y a quelque chose au bout. Ça ressemble à un fœtus… Je le vois bien. » Je demandai à Catherine d’estimer l’âge de ce fœtus et elle me répondit : « Je dirais environ trois mois, mais je ne m’y connais pas assez pour l’affirmer. C’est gros comme mon poing. »

Je demandai encore à Catherine si cela ressemblait à un fœtus humain. « C'est difficile à dire. Les yeux ressembleraient plutôt aux leurs. L'examinateur paraît fier. Du moins, c'est le sentiment que j'en ai. » Catherine fit une pause. « Il a sorti également ce truc en métal qui était censé m'ouvrir et l'a donné à l'autre, celui avec son chariot et le récipient qu'il trimballe, pour qu'il l'emporte. » L'examinateur dit à Catherine : " Vous devriez être fière de vous Et moi je continuais de penser : " Pourquoi donc ? " » Elle se sentit utilisée comme « un incubateur glorifié ». Elle pensa : « " Bande de salauds, vous vous êtes foutus de ma gueule ! De moi, vous vous foutez pas mal, et il me répondit : " Ce n'est pas vrai. " Voilà, il remettait ça ! me disais-je. "Espèce de salaud. Comment oses-tu ? Me faire des trucs pareils ! " Il s'avance vers moi jusqu'à la table et plonge dans mes yeux... J'essaie de lutter ! »

Catherine était à nouveau en proie à la colère et, bouleversée à l'extrême, elle fondit en larmes. « Il essaie de refaire sur moi la même chose qu'avant. Non, vous ne recommencerez pas ! Pas de ça », cria-t-elle. « Alors il m'a dit : " Pourquoi résister ? Pourquoi rendre la tâche difficile à tout le monde ? " Et moi je lui ai dit : " Pourquoi est-ce que vous foutez ma vie en l'air ? " (Elle sanglote.) Il me répond : " Nous n'avons rien foutu en l'air. Vous ne vous souviendrez même de rien. " Je lui ai lancé : " Foutaises. Je me souviendrai de tout, *et comment* ! " Alors il a posé sa main sur ma tête et j'ai senti comme... (elle s'arrête) Vous ne me ferez pas ça comme l'autre fois. Je ne vous laisserai pas faire... J'essaie de lutter mais je sens que c'est lui qui gagne. » Elle voulait dire par là qu'elle se calmait au point de perdre toute combativité. Catherine reçut encore une fois le message qui disait que tout cela était « nécessaire » et que « c'était pour une bonne cause ». « Mais moi je leur ai dit : " Pourquoi ne pas me parler de cette cause justement ? Comment savoir ? " et il répondit : " Nous ne pouvons rien

vous dire. ” Alors moi : “ Oui, vous ne pouvez rien me dire parce que c’est une histoire pourrie. ” Et puis j’ajoutai : “ A combien d’autres humains vous avez fait la même chose ? ” Et lui il a dit : “ Un grand nombre. ” »

Catherine comprit qu’en dépit de tous ses efforts pour lutter contre l’influence de ce personnage, elle était « perdante » et elle se sentit très troublée par le fait qu’il l’avait assurée de l’intérêt qu’eux tous lui portaient ; ils étaient « désolés de devoir lui faire du mal mais n’en avaient pas eu l’intention » (ils ne cherchaient pas à la faire souffrir). Après avoir reçu d’autres communications ayant trait aux « intentions » des extraterrestres concernant aussi bien leurs expérimentations que leur stratégie ou leur projet plus général - aucun terme du vocabulaire courant ne semblant adéquat en l’occurrence - et de nouvelles assurances selon lesquelles « ils n’allaient pas lui faire de mal», Catherine leur déclara simplement : «Vous auriez dû me le demander. » Ils lui répétèrent également qu’elle n’allait plus se souvenir de rien. Je demandai à Catherine comment il se faisait alors qu’elle et moi nous puissions remonter dans ces souvenirs et elle me répliqua que c’était parce que cela n’avait plus d’importance désormais, dans la mesure où ils avaient pu accomplir ce qu’ils avaient besoin d’accomplir. Après une ultime invitation à retrouver son « calme », dispensée autant par le regard que par des « mots » (message télépathique), l’examinateur quitta la pièce ; «les petits bonshommes » aidèrent Catherine à se lever de la table et à retraverser la pièce au milieu de toutes ces enfilades de tables.

En regardant tous ces corps étendus sur des tables, Catherine se sentit horriblement triste « pour eux... comme s’il m’avait appartenu de fomenter une émeute ou n’importe quoi du même genre mais cela m’était impossible ». Les êtres la firent rejoindre la première salle où elle avait quitté ses

vêtements. « Je me rhabille et ils essaient de me donner un coup de main. Je leur sors quelque chose dans le style : “ S'il vous plaît (ton très ennuyé), ce sont mes fringues. Je sais les mettre toute seule. ” Ils essaient de m'aider mais quoi qu'ils fassent, ils n'arrivent pas à s'en dépatouiller, Ils se méfièrent un peu de moi à ce moment-là. Ils ne voulaient pas envenimer les choses. On aurait dit que je leur faisais un peu peur. » Bien qu'elle fût toujours dans une sorte d'état paralytique, Catherine pouvait tout de même donner un peu libre cours à ses sentiments : « Ils ressentaient très bien ce qui m'agitait au niveau des émotions et ça leur fichait un peu la trouille parce qu'ils ne sont pas habitués à recevoir des vibrations aussi intenses et ils ne savent pas quoi en faire, surtout que le plus grand était parti. Je ne crois pas qu'ils aient eu la capacité de calmer un nouvel accès de ma part si cela avait dû se produire. »

C'est en marchant que « nous pénétrâmes dans ce trou qui menait vers la sortie ; on aurait même dû dégringoler jusqu'en bas mais ça n'a pas été le cas. Nous sommes partis en diagonale ». Un des êtres accompagna Catherine, par la voie des airs, jusqu'au siège du passager de sa voiture puis, faisant le tour de la voiture, l'attira vers le siège du conducteur. La portière était restée ouverte et les clés de contact sur le tableau de bord. Catherine pensa : « Quelqu'un aurait pu voler ma voiture. » La portière se referma toute seule - Catherine n'a pas d'idée très précise sur la façon dont cela s'est déroulé - et ma patiente ressortit de la zone boisée, notant qu'il était alors 2 h 45 du matin et que quarante-cinq minutes s'étaient écoulées pour lesquelles elle ne sut pas dire à quoi elles avaient été employées. Tandis qu'elle roulait, Catherine éprouvait des angoisses et se sentait « étourdie ». La peur au ventre, elle fonça droit chez elle en dépassant largement la vitesse autorisée (environ cent cinquante kilomètres à l'heure :

« Je voulais savoir jusqu'où le compteur pouvait grimper »), ce qui pouvait servir à « échapper à une agression ». Une fois rendue chez elle, elle courut droit à son lit et s'écroula de sommeil.

Le lendemain matin en regardant la télévision, elle vit qu'il était question d'un ovni ou d'une « comète » qui avait suivi dans sa trajectoire le même itinéraire qu'elle s'était vu contrainte de prendre. Elle appela une amie qui, se faisant suivre par un thérapeute, raconta à ce dernier la mésaventure de Catherine. Ce thérapeute me connaissait ainsi que mes travaux et fit en sorte que Catherine prenne contact avec moi. Après notre toute première entrevue, Catherine ne m'a pas rappelé comme il avait été convenu. Néanmoins, je l'appelai moi-même après n'avoir reçu aucune nouvelle d'elle durant une semaine. « Cela m'a encouragée à penser que vous vous intéressiez véritablement à mon cas et que je n'étais pas une parfaite cinglée qui se fait du cinéma. »

Après la séance, Catherine, Pam Kasey et moi-même étudiâmes la possibilité que l'implantation du fœtus ait été effectuée au cours de l'enlèvement de Noël en Alaska. L'argument contraire était fondé sur le fait que le fœtus semblait bien trop formé pour n'avoir que deux mois de gestation. Catherine se souvint d'un autre épisode qui eut lieu fin octobre ou en novembre 1990 « qui à l'époque n'avait pas beaucoup de signification ». Elle s'était retrouvée au beau milieu de la nuit à conduire sa voiture sur des routes désertes et, à un carrefour, elle quitta la nationale. « J'avais vraiment la trouille de me retrouver là parce que, de nouveau, c'était comme si j'attendais quelque chose. » Elle attendit, en effet, une quinzaine de minutes puis ne se souvint plus de rien jusqu'au moment où, à bord de son véhicule, elle regagna son domicile. Vers Noël, Catherine avait pris un peu de poids qu'elle perdit après l'épisode d'enlèvement du mois de février

suivant. Elle n'a pas souvenir d'aucun autre symptôme et nous n'avons pas encore complètement exploré les incidents d'octobre.

Nous devisâmes encore une fois sur la nature de telles expériences et leur réalité problématique. Catherine venait de lire l'ouvrage de David Jacobs, *Secret Life* (récemment traduit aux éditions Presses de la Cité sous le titre : *Les Kidnappeurs d'un autre mondé),* qui décrit très précisément les procédures traumatisantes de reproduction et elle se demanda : « Peut-être ai-je été inconsciemment influencée par de telles lectures », bien qu'elle ne soit pas facilement influençable. Pam me confia que Catherine lui avait dit qu'avant de lire *Secret Life* elle lui avait déjà soumis son sentiment selon lequel l'épisode de Saugus « touchait à une affaire de fœtus ». Puis Catherine se demanda « pourquoi », dans le cas où ses souvenirs ne seraient pas authentiques, elle « monterait de toutes pièces des histoires aussi bizarres et aussi dérangeantes ? » Finalement, Catherine comprit que seulement deux alternatives se proposaient à elle : ou bien elle était « folle », ou bien elle ne « voyait rien d'autre. Entendez, rien d'autre que ce qui était effectivement arrivé ».

En fin de séance, nous analysâmes cette « sincérité » de l'examinateur avec son apparent souci et son affection pour Catherine. Elle admettait que du point de vue extraterrestre et étant donné le type d'expérimentation auquel ils se livraient, ils pouvaient éprouver le même genre de sentiment envers nous que nous envers un animal qui sert à des expériences en laboratoire. Mais selon Catherine, « ce n'était pas une excuse parce qu'eux ils savent, ils savent que nous disposons de plus de conscience que ça. Ils savent très bien ce qu'ils font ! Ils n'ignorent pas le choc que cela produit sur des êtres comme nous, mais de cela ils se foutent complètement ». Deux jours après cette séance de régression, Catherine m'envoya par la

poste un petit mot de remerciement pour l'aide qu'elle avait reçue de notre part « à un moment où mes structures face à la réalité avaient été très ébranlées ».

Durant les deux mois qui suivirent, Catherine jongla avec une foule de questions à propos des preuves physiques qui pourraient attester la réalité de ces rencontres extraterrestres et, par-dessus tout, des changements de conscience qui pourraient l'ouvrir davantage à ces phénomènes et, pourquoi pas, enclencher un meilleur dialogue avec ces entités venues d'un autre monde. Nous nous revîmes le 27 juillet 1992, pour étudier dans quelle mesure et de quelle façon son attitude avait évolué, évolution qu'elle attribuait pour une bonne part à ses échanges avec d'autres kidnappés. Elle continua à avoir de la « visite » et même probablement à subir d'autres kidnappings. En ce qui concerne les indices purement physiques, nous notâmes une petite grosseur à côté de l'oreille droite, qui n'avait aucune raison logique d'être là. Une nuit, à la mi-juillet, elle dessina trois cercles sur sa jambe pour se rappeler qu'il fallait qu'elle demande aux extraterrestres la permission de voir quelques-uns de leurs écrits ; ceci en imaginant qu'ils répondent à sa requête, afin d'accroître sa croyance dans la réalité de ses expériences et aussi de satisfaire son désir de développer les échanges d'informations avec eux. La nuit où elle dessina ces trois cercles (15 juillet 1992), elle fut en effet visitée («Ils sont arrivés et m'ont paralysée »), mais elle avait eu bien trop peur pour penser à poser ses questions. Il fut vérifié qu'elle avait effectivement été enlevée cette nuit-là (cf. la discussion au cours de la cinquième régression dans les pages qui vont suivre).

Bien qu'elle fût littéralement « obsédée » par ces problèmes de réalité des informations glanées sous hypnose, Catherine en arriva à la conclusion que ces informations (ces souvenirs) « ne devaient pas appartenir à un mode de conscience normal »,

autrement dit, ces réminiscences ne se produisent que sous l'effet, ou le reflet, d'un état de conscience hors norme. La conséquence en était que : « Il va me falloir changer ma vision du monde et même plus que je n'y étais préparée. » Elle avait également décidé ceci : « Ma réaction devant le phénomène dans son entier va déterminer la nature même de cette expérience particulière… Si je suis tout le temps complètement pétrifiée et en train de me débattre, comme un animal hostile, c'est ainsi qu'ils vont me traiter. » « Si je reste calme et plus ou moins rationnelle, je pense que d'immenses progrès peuvent être faits, du moins au niveau de mon approche de tout le phénomène. »

Dans la perspective de parvenir à dominer sa frayeur et à moins se comporter « comme un animal traqué », Catherine tenta d'imaginer ce que serait « la chose la plus effrayante qui pourrait se produire ». Mais au lieu « de les laisser faire, de crever de peur et de revivre sans cesse les mêmes horribles, horribles expériences », elle se proposa ceci : « Je pourrais peut-être prendre le parti de les laisser faire, de ne pas trop lutter ou me débattre parce que cela m'empêche de garder un tant soit peu de contrôle sur moi-même, et du même coup, je peux moins observer de choses ; me laisser envahir par la peur et le désir de résistance est moins intéressant que de rester consciente ; il serait peut-être préférable d'abandonner un peu de mon contrôle et physique et mental pour essayer d'entamer le dialogue avec eux et obtenir de leur part une réponse directe, ou bien qu'ils me montrent des choses qui me seraient utiles ou je ne sais quoi encore. » Pour en finir avec les « réactions purement animales » et monter « plus haut sur l'échelle de l'évolution », Catherine développa ce qu'elle appelle son « mantra de non-peur » : « Si je sens en moi naître la peur, quelle qu'en soit la raison, je me mets en position assise et je répète : "Tu n'as pas peur. Tu n'as pas peur. Tu n'as pas peur.

” Et ça marche. » Après plusieurs séances de méditation au cours desquelles elle a volontairement imaginé que les extraterrestres entraient dans sa chambre, elle constata qu’elle conservait un meilleur contrôle sur ses sentiments de peur et pouvait retrouver son calme toute seule.

Récemment, Catherine est arrivée à la conclusion que les extraterrestres « sont plus avancés spirituellement et émotionnellement que nous et, par conséquent, [qu’] ils n’ont pas besoin de vivre sur un mode aussi émotionnel que nous le faisons. » Ce qui signifie ceci : « Si je peux recevoir d’eux quelque chose d’utile, c’est bien de pouvoir procéder à des échanges avec eux, mais à leur niveau, ce qui implique que je crée en moi-même une puissance intérieure… Quelque chose qu’ils ne pourront pas atteindre. Que personne ne pourra atteindre. » Catherine ne pense pas pouvoir empêcher les procédures des kidnappings elles-mêmes mais espère en diminuer l’impact traumatique. Elle ajoute ceci : « Je ne vais pas vraiment leur dire : “ Tenez, voici mon corps, faites-en ce que vous voulez. ” Non, c’est davantage une prise de conscience de ce qui se produit… Le fait de les inviter à me montrer leur écriture parce que je veux en savoir plus sur eux et sur ma participation à leurs projets est en soi un concept complètement différent que de leur gueuler dessus : “ Mais qu’est-ce que vous foutez, bande de salopards ! ” Peut-être qu’ils vont finir par répondre et que cela va en un sens les aider parce que je me montrerai plus coopérative. » Catherine attribua cette évolution dans son appréhension du phénomène, « ce progrès spirituel, ce progrès psychique », à l’impact exceptionnel, et qualifié de « majeur, qui vous poursuit toute la vie », provoqué par ces mêmes expériences d’enlèvement.

Au moment de notre entretien de juillet 1992, Catherine avait déjà remarqué en elle certains changements qui

correspondaient directement à cette nouvelle attitude envers les expériences de kidnapping et à une ouverture d'esprit généralement plus importante. Les enlèvements en eux-mêmes se présentaient comme des provocations : « Il existe un type d'expérience qui chamboule tout dans votre vie et dans la façon dont vous percevez les choses », fit-elle observer. Catherine rattache cette aptitude à se servir avantageusement de l'impact des kidnappings au travail d'exploration qu'elle a effectué en ma compagnie à leur propos.

Elle n'a pas été sans remarquer également que ses aptitudes intuitives dans ses rapports avec autrui se sont développées. Elle peut désormais « sentir l'aura des gens », les champs énergétiques qui les environnent et que seuls certains esprits particulièrement doués psychiquement sont à même de percevoir ; elle sait mieux aussi se mettre en harmonie avec les états émotionnels des autres, ce qui lui paraît « très utile » : « Je peux deviner, quand je rencontre quelqu'un, ce qu'il a derrière la tête, s'il me raconte des histoires ou bien s'il est sincère et honnête dans ce qu'il me dit. Je peux deviner les intentions des gens... Donc cette expérience vous donne accès à tant d'autres niveaux, conclut-elle, à tant d'autres possibilités. Tout le monde a ces aptitudes en soi, mais on ne les développe pas parce que la société nous dit : " Non, cela n'existe pas ", et voilà, tout est dit. Moi, je rouvre toutes ces portes. » Un problème qui se pose au niveau du vécu à la majorité des kidnappés, et donc aussi à Catherine, c'est ce flot pratiquement incessant d'effets sensoriels tels que des éclairs (« comme des phénomènes d'électricité statique », essaya-t-elle alors de préciser) et toutes sortes de bruits, quoique dans une moindre mesure (bourdonnements, vibrations, etc.). Peu à peu, cependant, les sensations visuelles diminuèrent de fréquence tandis que les sensations auditives augmentaient. Les changements neurophysiologiques qui

seraient responsables de ces perceptions nous demeurent inconnus à ce jour.

Nous ne pûmes décider d'un nouveau rendez-vous que pour le 26 octobre afin d'explorer davantage les expériences du 15 juillet. Dans notre approche précédente à ce sujet, Catherine avait signalé qu'elle savait que « quelque chose » s'était produit aux alentours de deux heures du matin : «... Parce que j'avais regardé la pendule. » La veille, en plus des cercles qu'elle avait dessinés au stylo sur sa jambe gauche, Catherine avait aussi inscrit ces mots : « Montrez-moi votre écriture. » Elle remarqua une lueur inhabituelle qui filtrait à travers les vitres de sa fenêtre (« comme si quelqu'un braquait une énorme torche vers mes carreaux »), et eut l'impression que des êtres étaient dans sa chambre - « l'un d'eux s'avançant vers moi muni d'un gros bâton avec une lampe au bout qu'il pointa dans ma direction, et cela était un souvenir un peu comme dans un rêve ». Elle ressentit une sorte de paralysie progressive s'emparer de sa jambe droite puis de l'ensemble de son corps. « J'ai bien essayé de crier " Non ! " mais ce fut impossible. Aucun mot ne sortait de ma gorge. Je ne pouvais pas prononcer une parole excepté une espèce de son rauque " Ahhhhhh » Elle parut trop tétanisée par la peur pour poursuivre une vision claire du phénomène.

Au début de cette séance du 26 octobre, Catherine commença par se demander si les expériences d'enlèvement visaient plus particulièrement des individus dont l'aura ou le champ énergétique, ou vibratoire, serait plus ample et jouerait, à ce titre, le rôle d'un bouclier protecteur contre les conséquences d'une « enfance malmenée ». Catherine, Pam et moi-même discutâmes quelques minutes de la relation qui pourrait exister entre les phénomènes d'enlèvement et une plus grande vulnérabilité des individus concernés due à un passé plus douloureux que la normale. Dans le cas de

quelques kidnappés, tout au moins, il semblerait que les extraterrestres puissent pénétrer justement dans ces champs vibratoires et répondre « à certaines vibrations émises par une âme éprouvée ». Nous abordâmes également la question des dimensions de la réalité potentielle d'où procéderaient les phénomènes d'enlèvement ainsi que des diverses « amplifications sensorielles » auxquelles Catherine avait été sujette depuis notre dernière entrevue. Elle exprima le désir de savoir « pourquoi toutes ces choses se produisent », et nous convînmes d'essayer de trouver des réponses aussi bien dans notre travail de régression que dans les récits qu'elle ferait de ses expériences.

Juste avant que ne démarre la régression proprement dite, Catherine me dit que cette recherche de signification lui paraissait être « un pas logique de plus » : « J'ai dépassé le stade du " Je ne suis pas folle ", du moins à quatre-vingt-dix pour cent... et celui du " Cela serait-il donc vrai ? ", et puis aussi celui du " C'est certainement moi qui fabule ", ainsi que tous ces refus et la terreur qui va avec ; autrement dit, voici venu le temps d'une nouvelle avancée, d'un nouveau progrès logique. »

C'était donc notre cinquième séance de régression hypnotique. Catherine commença par revoir ces intrusions de rayons lumineux dans sa chambre, « comme de grosses torches », et elle entendit de nouveau comme des voix humaines à l'extérieur. Elle essaya d'émerger de son demi-sommeil mais sentit qu'« ils n'allaient pas renoncer ». Cette fois encore, les êtres lui insufflèrent leurs subtils messages et elle était « furieuse parce que c'est toujours la même chose ! ». En larmes, elle s'exclama : « Ils ne me laissent jamais me souvenir pour de bon de quoi que ce soit et pourtant je le leur ai demandé. » Deux êtres la firent quitter son lit par la voie des airs « en la faisant pénétrer dans le rayon lumineux ». Elle leur

dit de ne faire aucun mal au chat qui « s'était sauvé et était grimpé à l'étage pour aller se cacher ». Catherine sentit que le contrôle parfait qu'avaient les êtres sur elle l'empêchait de manifester la moindre opposition. Elle pense que son hostilité « les rend très nerveux ».

Catherine révéla encore ceci : « Si seulement ils me le demandaient, s'ils me demandaient la permission de faire ce dont ils ont envie, peut-être que je serais plus consentante, moins terrorisée et que je serais prête à davantage les laisser me parler, mais ils ne le veulent toujours pas. Et moi j'essaie bien de leur poser des questions auxquelles ils pourraient répondre, mais j'obtiens toujours les mêmes réponses idiotes. » Néanmoins, Catherine révéla qu'au cours d'un enlèvement deux semaines auparavant - que les « blocages » de la mémoire ne nous permettaient pas encore d'explorer -, les êtres lui donnèrent effectivement quelques informations intéressantes lorsqu'elle leur demanda : « Montrez-moi la fin de l'histoire. »

Nous en revînmes au rayon lumineux et Catherine décrivit comment elle passa *à travers* sa fenêtre, les grilles d'entrée puis un arbre. Elle vit s'éloigner son immeuble de plus en plus et la ville en dessous d'elle rapetisser tandis qu'elle s'élevait dans les airs. Dans le même temps, elle observa que le rayon lumineux lui avait communiqué une énergie qui maintenait sa chaleur corporelle, alors qu'elle n'était vêtue que d'un sous-vêtement léger. Elle se sentit happée par « un trou dans le plancher » d'un vaisseau et se retrouva dans une pièce où les murs étaient plus arrondis que ce qu'elle avait déjà connu précédemment. « Ils veulent me parler de quelque chose », se dit-elle. Il y avait plein d'êtres « grouillant un peu partout » et quelques humains installés à différents endroits du vaisseau. Les êtres l'emmenèrent le long d'un large corridor qui faisait le tour du vaisseau et elle put apercevoir des étoiles « juste au-dessus dans le ciel » à travers une ouverture.

Je demandai à Catherine si elle était alors à demi endormie ou totalement réveillée et elle me répondit : « Ni l'un ni l'autre... Une fois qu'ils m'ont mise dans le rayon, je suis entrée dans cette sorte d'état de conscience qui n'est ni l'un ni l'autre, voilà. » Je la priai de me décrire davantage cet état de conscience et en quoi il diffère de « nos états de conscience éveillée ordinaires. » Elle me dit : « C'est comme si j'avais accès à une partie de moi-même complètement différente à laquelle je n'ai pas accès dans l'état de conscience éveillée ordinaire. » Dans cet état de conscience altérée, Catherine sait plus de choses sur eux : « J'en sais beaucoup plus sur eux. Ça ne ressemble pas à cette demi-connaissance que je peux avoir à l'état de veille, comme quoi quelque chose, peut-être, se serait produit. La connaissance est alors aussi réelle que lorsqu'on est pleinement conscient dans la vie ordinaire. C'est la même chose que pour la connaissance que j'ai ici, mais voilà, la porte est verrouillée dans mon esprit et moi je n'ai pas la clé, alors qu'eux ils l'ont. » Sous l'effet de l'hypnose, Catherine était entièrement disponible à cet autre royaume de l'information.

Catherine manifesta de l'irritation parce que, pensait-elle, le long parcours dans ce corridor n'était pas nécessaire et qu'ils auraient très bien pu lui faire tout simplement traverser le vaisseau ; de plus, elle avait le sentiment que, comme toujours, les êtres étaient irrités par le fait qu'elle leur résistait en posant des questions. Ils arrivèrent dans une autre pièce avec une porte qui coulissait vers le haut. Cette pièce semblait se différencier de ces autres salles typiques qu'il y avait dans tout le vaisseau avec leurs tables, leurs murs incurvés et parfois un écran ; celle-ci ressemblait davantage à une salle de conférences décorée, avec au sol un épais tapis, des panneaux muraux en acajou et un immense écran. Catherine se souvint, en réécoutant la bande enregistrée de cette séance, qu'elle avait eu cette impression : « Plus je songeais à une salle de

conférences, et plus ça y ressemblait. » Mais lorsqu'elle se rendit compte qu'il s'agissait d'une mise en scène, « les images de salle de conférences s'estompèrent pour laisser place aux images antérieures, et finalement à celles de la pièce telle qu'elle était ».

Durant la régression, Catherine était consciente d'une simulation ou illusion de salle de conférences mais elle pensait que c'était pour son bien. On lui dit : « Nous devons avoir une réunion, aussi devez-vous penser que c'en est une, alors nous pourrons vous emmener dans une salle de conférences à condition que vous soyez dans la disposition d'esprit adéquate, au lieu de lancer vos habituelles remarques impertinentes comme vous le faites toujours. » « Quand cela s'est déroulé, commenta Catherine, je commençais à peine à renoncer à lutter contre eux. Ce n'était qu'un début. Je ne suis pas là où je suis à présent. C'était une situation totalement différente. Je racontais les choses de manière différente de maintenant. » Elle sentait que les ruses « de maboule » suivaient alors son niveau de conscience. Une fois terminée la mise en scène, la salle reprit son aspect antérieur et on demanda à Catherine de s'asseoir sur une petite chaise métallique et glacée.

Elle assista alors à des scènes de nature sur l'écran : « Une caméra panotant sur une forêt - il y avait des arbres, et puis un daim, et puis, vous savez, de la mousse, de la terre et des aiguilles de sapin par terre, et moi je ressens combien tout cela est très beau, vraiment très beau. » Mais elle soupçonna aussi que ses émotions faisaient l'objet de manipulations et elle résista, les obligeant « à travailler plus dur ». Rétrospectivement, ce fut une expérience « positive » : « Parce que cela me donne un peu plus de contrôle sur la situation, et s'ils veulent que j'écoute ce qu'ils ont à me dire, il leur faudra me traiter d'égal à égal et cesser d'user de toutes ces astuces manipulatrices avec moi. »

« D'autres choses de la nature apparurent sur l'écran, telles que le Grand Canyon, et effectivement c'était grandiose, je l'avais déjà vu à la télé. Puis il y eut des images de désert, de pyramides. Je vois à présent des trucs égyptiens, des antiquités, comme des hiéroglyphes et des peintures, des images de pharaons et d'autres choses encore, et c'est moi qui assiste à cette chose, c'était votre vie... Je ressemble, Oh ! Bon sang... C'est comme si je remontais mes vies antérieures. » À ce stade, Catherine sembla assez intriguée : « Parce que j'adore tout ce qui a trait à l'ancienne Égypte, alors ça me plaît bien de penser que j'y étais déjà. » Puis les êtres lui montrèrent des peintures qu'on trouve ordinairement dans les tombes, peintures un peu écaillées : « C'est alors qu'il m'est venu l'envie de la repeindre. » Mais dans cette incarnation, elle était un homme et en considérant cette scène, elle déclara : « Tout cela me parlait énormément... Ce n'est pas de la blague. C'est même une information très utile. Ça n'a rien à voir avec leur comportement merdique habituel. » Catherine sentait à présent que son insistance pour obtenir un échange d'informations réciproque avait porté ses fruits.

Je demandai alors à Catherine de détailler davantage cette image qu'elle avait d'elle-même en peintre dans la tombe d'une pyramide d'Égypte. Elle me gratifia d'une foule de détails qui semblaient correspondre à ses connaissances en tant que peintre de l'ancienne Égypte et dont le nom tournait autour de « Akremenon ». Cela dit, certains renseignements pouvaient très bien avoir été piochés dans des ouvrages sur l'ancienne Égypte. Mais certaines finesses, comme le processus de fabrication des colorants employés par les artistes de l'époque, et qu'apparemment elle connaissait parfaitement (documents vérifiables dans des ouvrages spécialisés), n'auraient pas dû, logiquement, être connues d'elle. Elle me décrivit la couleur de la peau de cet homme, son vêtement (« juste un pagne qui lui

ceignait les reins ») et sa coiffure qui dénotaient un haut statut à la cour, comparativement à celui des esclaves. Ce qui me frappa le plus était le fait que la qualité de l'expérience de Catherine était transpersonnelle, c'est-à-dire qu'elle ne fantasmait pas *sur* le peintre. Elle *était* de fait Akremenon et pouvait « voir les choses de son point de vue à lui et non pas en tant que spectatrice ».

Catherine décrivit également la lumière de la pièce où elle se trouvait pour effectuer ses fresques (près de l'entrée, dans une sorte de goulet menant à la tombe elle-même) ; ce que Akremenon peignait exactement (la coiffe bleue de l'épouse d'un pharaon ; elle portait un vêtement blanc et tenait une petite jarre qu'elle allait offrir en expiation au dieu des morts, Anubis, afin d'être inhumée et d'obtenir la vie éternelle en compagnie du pharaon) ; un autre artiste qui travaillait sur une scène « placée plus bas » ; son plaisir à effectuer cette tâche (« J'aurais pu tomber pire. J'aurais pu, par exemple, devoir découper des blocs d'argile pour les constructions ») ; enfin, les pierres bleues si rares « venues de pays conquis » qu'il devait réduire en poudre pour en faire des pigments. Akremenon avait appris son art auprès d'un vieux maître alors qu'il était encore enfant. Après cette vision, Catherine déclara : « J'ai dû peindre des avertissements de malédiction à destination d'éventuels pilleurs de tombeaux. »

Le nom de la femme était Tybitserat et celui du pharaon, qui était, selon elle, de la Moyenne Dynastie et d'une importance « médiocre », Amen Ra (peut-être une confusion avec Amon Ra, non pas un pharaon mais un des principaux dieux égyptiens), mais elle ajouta : « À dire le vrai, je m'en fichais pas mal aussi longtemps que je me maintenais dans cette position sécurisante, oui, je m'en fichais bien. » Plus tard, en relisant mes notes, Catherine écrivit qu'il était difficile de se rappeler du nom du pharaon parce « qu'il n'était pas au cœur de ce

qu'ils voulaient me montrer. Ce n'était pas l'essentiel ou le but de cette vie-là. Je pouvais très bien mélanger plusieurs incarnations ! » Elle pense que le pharaon a changé de nom et « qu'il s'est débarrassé de toute une flopée de dieux ». (Peut-être faisait-elle référence au fameux Akhenaton qui osa abandonner le polythéisme traditionnel pour embrasser un monothéisme suffisamment controversé pour ne pas lui avoir survécu.) Catherine connaissait une multitude de détails concernant la taille des figurines qu'elle était en train de peindre sur la muraille (« les gens du peuple sont de petite taille, les personnages royaux sont nettement plus grands et les dieux, quant à eux, sont toujours les plus imposants ») ainsi que sur les problèmes complexes des proportions que tous les peintres rencontraient pour tenir compte du fait que chaque pharaon rétrogradait à sa convenance certains dieux.

Après lui avoir montré ces scènes de l'ancienne Égypte, un des êtres lui demanda : « Est-ce que vous comprenez ? » Ce dont elle se rendit compte alors fut que « tout était relié », aussi bien les canyons, les déserts et les forêts. « L'un ne peut pas exister sans l'autre, et ils m'ont fait voir comment j'étais dans une autre vie pour me faire comprendre que j'étais reliée à tout cela, à toutes ces autres choses, et que je ne peux pas m'en couper comme j'ai essayé de le faire. » Pour Catherine cela signifiait : « Je ne peux plus continuer de la façon dont je vivais avant, et je ne peux pas continuer non plus à lutter contre eux comme je l'ai fait parce que je suis également reliée à eux. Quand je leur résiste, c'est à moi que je fais violence, ce sont ces liens avec toutes ces autres choses que je combats alors que je ne le devrais pas. Voilà tout. »

Elle demanda aux extraterrestres pourquoi ils avaient besoin d'en passer par de telles mises en scène pour l'amener à ces réflexions, et ils lui répondirent : « C'est pour vous faire comprendre et appréhender les implications. C'est pour créer

en vous l'état d'esprit adéquat. » « Aussi à présent, n'est-ce pas, on sait où on va ! » Il sembla qu'elle apprit également au cours de cet épisode que certaines émotions comme « l'amour, l'attention, la solidarité, la compassion » étaient « la clé », tandis que d'autres comme la colère, la haine et la peur « n'étaient pas utiles », surtout la peur. « La peur est ce qu'il y a de pire. Ils essayaient de m'aider à dominer ma peur, et c'est pourquoi ils essayaient de me ficher une telle trouille, c'est pour m'en écœurer, que j'en aie marre, et que l'on passe à des choses plus importantes. »

Je demandai à Catherine comment était-il possible qu'un excès de terreur puisse lui donner l'envie de passer outre sa peur. Au bout d'un moment, le corps humain ne peut plus faire face, expliqua-t-elle : « C'est comme être constamment sous une extrême tension ; alors vous finissez par en être malade parce que vous ne pouvez plus vous concentrer sur quoi que ce soit d'autre... Vous arrivez à saturation et vous dépassez le problème... Il vous faut cependant effectuer ce passage après une décision consciente... Comme si vous vous disiez finalement que vous ne pouvez plus continuer comme ça, alors autant abandonner ce stress... Vous décidez de vous débarrasser de la peur... C'est ainsi que j'essaie de m'expliquer pourquoi cela m'a aidée à ne plus me laisser envahir par une peur galopante. » Je priai instamment Catherine de me donner plus de précisions sur le processus de transformation de la peur qu'elle avait pu ainsi expérimenter : « J'ai encore des accès de peur parfois », dit-elle. On dirait qu'il faut à chaque fois se hisser à un niveau supérieur. Il faut grimper d'une marche, atteindre le degré au-dessus... Vous laissez passer les choses en vous. Je veux dire que vous ressentez les choses, mais que vous les laissez vous traverser, et ça passe... Vous ne vous y cramponnez pas comme par le passé... J'en étais arrivée au point où j'avais décidé de monter d'un degré. » Ce

qu'elle retira de cet enlèvement fut « la leçon suivante » qui découlait naturellement des transformations émotionnelles que Catherine avait subies « la semaine précédant » cet enlèvement.

Avant la fin de notre séance, Catherine me confia que son prochain objectif ou « rôle » était de « montrer aux autres le chemin qui éloigne de la peur » : « Je crois que désormais je possède bien cet enseignement, aussi est-il temps de montrer la voie aux autres. » Elle dit encore qu'elle avait répété aux extraterrestres son sentiment quant « aux minables mises en scène » auxquelles ils s'adonnaient pour parvenir à leurs fins : créer ainsi une illusion de « grande salle de conférences » n'était vraiment pas nécessaire. Mais les extraterrestres insistèrent : « C'est fait pour que l'impact sur vous soit plus grand que si l'on vous disait simplement que c'est supposé être une salle de conférences. » Finalement, elle sembla accepter cette explication : « Ils ont leurs raisons et je ne devrais pas les titiller là-dessus. » Nous en arrivâmes aussi à la conclusion que ses questions permanentes et ses affirmations obstinées, bien qu'elles « rendissent les choses beaucoup plus difficiles qu'il n'était besoin », semblaient avoir été un élément extrêmement productif dans le processus de développement personnel de Catherine.

Toujours sincère avec elle-même, Catherine songea encore une fois, tandis qu'elle arpentait ce long corridor avec les êtres : « On aurait pu très bien se contenter de traverser pour aller de l'autre côté. » Puis : « Nous nous rendons au même endroit » et le sol « en quelque sorte se désintègre sous nos pas, et nous descendons le long du rayon lumineux et sapristi ! on retraverse les choses, c'est très déconcertant, et ils me ramènent chez moi… Je retourne au lit, et je m'allonge, je tire à moitié les couvertures sur moi et l'un d'eux vient me les remonter jusque sous le menton ». Chemin faisant, Catherine

avait remarqué que lorsque le rayon lumineux apparut pour la première fois dans sa chambre il était bleu, mais qu'à la fin du kidnapping, lorsqu'il la ramena et qu'elle se trouva dessus ou dedans, il était de couleur blanche. Au regard de ce travail, Catherine, comme beaucoup de kidnappés, suggéra l'idée que de telles expériences « dépassent notre continuum espace-temps », ce qui, pour elle, n'était « qu'un autre exemple » de la façon dont « toutes ces choses sont reliées entre elles et vous avec elles ».

Au cours de la réunion de groupe suivante, c'est-à-dire deux semaines après cette séance, Catherine exprima ses idées sur la façon dont on pouvait gérer sa peur à l'occasion d'un kidnapping et ce devant plusieurs victimes d'enlèvement visiblement bloquées par leurs réactions émotionnelles. « Je pense que tout dépend de la façon dont vous vous comportez avec eux, dit-elle. S'ils s'avancent vers vous et si votre première réaction est celle d'un cobaye terrorisé, recroquevillé au fond de votre lit en espérant passer inaperçu comme un rat de laboratoire dans un coin de sa cage, ils vous traiteront de cette manière quelles que soient les raisons qui les aient amenés jusqu'à vous. Au contraire, si vous réagissez comme ceci : " D'accord, on y va. Essayons de nous entendre ", je pense que leur réaction sera de vous manifester un peu plus de respect, en tout cas à un degré nettement supérieur à celui qu'ils auraient réservé à quelqu'un qui ne saurait leur exprimer qu'un rejet paniqué. » Puis Catherine exposa le processus qu'elle avait appris au cours de notre dernière régression et qui permettait de liquider la peur (arriver « à saturation, en être tellement écœuré qu'on ne peut plus s'y tenir »). Ensuite elle déclara : « Vous montez d'un degré et là vous apprenez tout ce que vous devez savoir à ce niveau-là. Mais la peur est une barrière qui empêche d'accéder où que ce soit. »

Le cas de Catherine a pu être abordé grâce à son besoin et à son désir d'en savoir davantage sur ses propres expériences. Certes, un certain nombre de points demeurent obscurs au moment où j'écris ce livre. Par exemple, Catherine a confié à Pam Kasey au cours d'une conversation au mois d'octobre 1992, qu'elle avait eu un « flash-back » qui revenait la hanter sans cesse : elle se trouvait dans une pouponnière remplie de berceaux. Une nourrice lui apporte un bébé et lui dit qu'elle doit le prendre dans ses bras. Catherine éprouve de la répulsion et du dégoût et répond à la nourrice qu'elle n'en a pas envie. « C'était très dur de ne pas éclater en sanglots devant tout le monde au moment où ces images me traversaient l'esprit. » Nous n'avons pas analysé plus avant ces images tellement suggestives.

Néanmoins, le cas de Catherine illustre parfaitement de nombreux traits spécifiques des phénomènes de kidnapping extraterrestre. La sincérité de Catherine, son courage, sa facilité à fournir de précieux détails comme les grandes lignes de ses expériences, et par-dessus tout son approche critique et saine, donnent à son histoire une valeur certaine et à ce titre doivent être salués. Initialement, Catherine était prête à rejeter comme sans importance ces mêmes expériences suggestives qu'elle pouvait déjà se remémorer consciemment. C'est avec hésitation qu'elle rechercha de l'aide et considéra longtemps comme de simples rêves des expériences d'enlèvement qu'elle ressentit par la suite comme une réalité, bien que soumise à un état de conscience différent du nôtre. Au fur et à mesure que les souvenirs revenaient à la surface et toujours sous le coup d'émotions intenses, Catherine s'accrocha à ses doutes quant à leur réalité sous-jacente, s'attachant à trouver avec mon concours des explications conventionnelles et acceptables, jusqu'à ce qu'elle parvînt à reconnaître ceci dans des notes rédigées après la quatrième régression : « Mes

structures face à la réalité ont été très ébranlées. » Dans cette acceptation naissante que Catherine laissa grandir en elle concernant la vérité personnelle de ce qu'elle avait vécu, l'élément décisif fut cette idée qu'elle entretenait d'elle-même en tant qu'individu qui n'était soumis à de fortes émotions que s'il expérimentait un vécu effectif.

Accepter la réalité de ses expériences, quelle que soit finalement leur origine, a permis à Catherine de mieux gérer les puissants affects et sensations qui les accompagnaient, et je pense tout particulièrement à la terreur, la rage et la douleur morale, pour atteindre un niveau de conscience supérieur et plus créatif. Ce qui aura plus spécifiquement contribué à une transformation personnelle chez Catherine, c'est sa décision de laisser ses peurs « saturer » tout son être au moment des enlèvements, plutôt que de lutter avec agressivité contre les effrayantes énergies dégagées par la présence et les activités des extraterrestres. Ce qui ne signifiait pas pour autant une soumission aveugle aux desseins des extraterrestres mais plutôt une reconnaissance de la nécessité de ne pas chercher à garder le contrôle face à des forces mystérieuses contre lesquelles on est impuissant.

Le changement d'attitude de Catherine, qui l'amena de la lutte hostile - qui certainement a eu son utilité pour que le sujet puisse conserver un sens de l'intégrité et du contrôle personnels - vers une sorte d'acceptation active, a eu plusieurs conséquences. On a pu ainsi assister chez Catherine à un développement personnel considérable qui s'est manifesté par un désir, toujours d'actualité, d'aider les autres kidnappés à parvenir à une meilleure approche de leurs expériences et d'approfondir la signification que tout cela peut avoir pour la destinée de la planète tout entière et de ses problèmes d'environnement. Au cours de ses enlèvements, elle a, en effet, reçu beaucoup d'informations au sujet de la pollution du

milieu naturel et de l'écroulement de l'équilibre des systèmes vivants interdépendants de la Terre. Même si Catherine n'a pas confiance dans les motivations apparentes des extraterrestres qui semblent s'attacher à faire cesser ces processus autodestructeurs (peut-être ne cherchent-ils après tout qu'à préserver leur vivier où ils puisent les sujets d'expérimentation), elle pense que nous partageons au moins avec eux cet objectif : sauver la planète.

L'attitude d'acceptation de Catherine et son ouverture d'esprit semblent avoir commencé à apporter quelques réponses à son désir d'établir avec les extraterrestres une relation davantage fondée sur la réciprocité des échanges, ou du moins quelques réponses à certaines des questions qu'elle se posait. Au lieu de s'entendre dire, comme la plupart des kidnappés, qu'« ils ne sont pas prêts pour savoir ça », Catherine a récemment vécu des expériences moins traumatisantes et, au cours de rencontres avec des extraterrestres, a pu ressentir des liens extrêmement étroits et puissants avec les systèmes vivants de la planète. Même si un esprit occidental a plus de difficultés pour accéder à ce genre de démonstration, elle eut la révélation du lien qui unit toute la conscience universelle : pour cela, elle fit l'expérience (qui la convainquit) d'une incarnation antérieure en tant que peintre égyptien à la cour d'un pharaon.

Comme cela est vrai pour tous les récits d'enlèvement, le cas de Catherine soulève plus de questions qu'il ne résout de problèmes. Par exemple, on peut se demander quelle est la technologie, ou le processus - le terme exact n'est pas encore de notre ressort -, qui fait qu'un mental peut être abusé au point de voir une forêt à bord d'un vaisseau spatial ou une salle de conférences au lieu d'une pièce plus « ordinaire » comme la majorité des kidnappés les décrivent ? Et puis, comme dans maints autres cas d'enlèvement, l'histoire de

Catherine met l'accent sur l'énigme du but réel ou de la signification de ces projets ou expérimentations visant à produire des hybrides, ce à quoi Catherine fut elle-même soumise avec tous les affres que cela impliquait. Elle décrit en effet des rangées entières de bébés hybrides en bocaux dans une sorte de gigantesque incubateur, ainsi qu'une immense salle remplie de centaines de tables d'auscultation sur lesquelles gisaient des êtres humains soumis, contre leur gré, à diverses procédures humiliantes et pénibles.

OceanofPDF.com

8

Échapper à l’asile de fous

Joe, psychothérapeute de trente-quatre ans à la tête d’une société de consultation spécialisée dans le développement professionnel, m’écrivit en août 1992 qu’il avait eu « toute une série d’expériences ET (extraterrestres) » remontant à sa plus « tendre enfance » et qu’il éprouvait à présent le besoin urgent « de faire le vide dans ses placards » étant donné les angoisses qui le « hantaient ». Comme concepteur et organisateur d’excursions (dites « aventures ») dans la nature, Joe aidait lui-même des gens à dominer leurs peurs, notamment celle de l’obscurité. En même temps, il reconnaissait bien volontiers qu’au moment où il m’avait contacté, il luttait lui-même contre « sa propre peur du noir ». Trois mois avant ce premier contact, alors qu’un kinésithérapeute était en train de lui masser la nuque, Joe fut soudain assailli par l’image de sa personne gisant sur une table, entourée de petits êtres à la tête volumineuse ; un de ces êtres lui enfonçait une aiguille dans le cou. Il se mit à hurler de terreur et désormais ne put plus nier cette évidence : ses expériences avaient sur lui un pouvoir de perturbation qu’il ne pouvait plus ignorer. Il entendit parler de mes recherches dans le domaine des enlèvements extraterrestres grâce à un autre kidnappé d’une part et, d’autre part, à la camarade d’une femme qui m’aidait dans mon travail ; aussi m’envoya-t-il un courrier dans lequel il me décrivait ses expériences.

Lorsque nous nous rencontrâmes pour la première fois, la femme de Joe attendait un bébé pour le mois suivant. Le fait que nos explorations de ses rencontres extraterrestres se déroulent sur fond de grossesse, de travail et de délivrance de son épouse ainsi que de ce nouveau rôle de père qui allait échoir à Joe peut être considéré comme une formidable opportunité pour examiner plus attentivement les relations qui pouvaient exister entre les phénomènes d'enlèvement et la conscience que Joe entretenait à propos des cycles de la naissance et de la mort, y compris la remémorisation d'une ancienne expérience à caractère spectaculaire. Au cours de quatre séances de régression hypnotique situées entre le mois d'octobre 1992 et mars 1993, dont une avant et les trois autres après la naissance de son fils Mark, nous tentâmes d'explorer les aspects complexes des relations de Joe et Mark avec les extraterrestres ; durant cette même période, Joe a tout fait pour parvenir à intégrer à sa propre identité tous les éléments attachés à ces contacts extraterrestres. La libération et l'évolution personnelles que cette intégration a permises restent une des caractéristiques remarquables du cas de Joe.

Joe est le septième rejeton d'une famille irlandaise de huit enfants. Il est né et a grandi dans une petite ville de l'État du Maine. Son père, qui vendait des cuirs et des lacets aux fabriques de chaussures, mourut de la maladie d'Alzheimer un an avant que Joe prenne contact avec moi. Joe qualifie sa famille de « très typiquement catholique romaine », et affirme qu'ils étaient manifestement heureux mais très certainement aussi névrotiques et que ses parents étaient plutôt froids, distants et « émotionnellement raides ». « Je ne recevais guère de caresses ou de baisers et je passais le plus clair de mon temps en dehors de la maison, là où je me sentais davantage en sécurité et accepté. »

« Nous avons grandi en jouant dehors », révéla-t-il au cours d'un séminaire que je dirigeais au Cambridge Hospital, « tout le temps à chasser, à piéger, à pêcher ». Joe, comme d'autres kidnappés, a senti que ses rapports avec ce qu'il nomme « les ET » lui avaient apporté une nourriture émotionnelle, un soutien et une affection « que personne d'autre ne lui dispensait ». Il décrit Julie, sa mère, comme une personne craintive qui au début ne voulut rien savoir de ces expériences ET, se mettant dans tous ses états à chaque fois qu'il voulait aborder le problème. Joe se souvient d'une fois où, tout gamin, il avait réveillé ses parents en pleine nuit pour raconter ce qui venait de lui arriver d'effrayant ; mais il s'entendit répondre qu'« il venait de faire un vilain rêve ». Joe ne croit pas qu'aucun de ses frères et sœurs ait été en butte aux mêmes contacts forcés avec des extraterrestres. « Depuis, nous en avons parlé », dit-il, et il ne reçut qu'« une réponse mitigée, entre la négation et l'acceptation ».

Entre huit et quinze ans environ, Joe aima passer les nuits d'été à dormir dehors sur le perron avec son frère cadet qui, sans croire tout à fait aux phénomènes extraterrestres, ne lui a pas moins dit récemment : « Tu as toujours eu la trouille des ovnis. » À l'adolescence, Joe se sentit de plus en plus isolé et à part, « certainement les affres typiques de la puberté, vous savez ». En se rappelant cette époque au cours d'une de ses régressions, il déclara : « Je n'arrive pas à communiquer avec qui que ce soit. Je ne me sens pas à ma place. »

La femme de Joe, Maria, est elle-même psychothérapeute et de cinq ans son aînée. Ils se sont rencontrés dans un centre de formation aux thérapies alternatives et sont mariés depuis cinq ans et demi. Depuis deux ans, ils essaient d'avoir un bébé mais Maria a fait deux fausses couches. Dans « un rêve extrêmement lucide », Joe a vu deux bébés pour lesquels il

éprouve de véritables sentiments et il se demande s'il ne s'agirait pas de fœtus issus de lui et de Maria, celle-ci ayant dû être kidnappée par les ET. Joe développa, en effet, les symptômes d'une intense identification à la grossesse de son épouse et dans une lettre qu'il m'adressa au mois d'août il m'écrivit ceci : « Ce n'est certes pas comparable avec le " travail " auquel ma femme doit se soumettre, mais je dois dire que je ressens des " contractions " qui augmentent d'intensité et qui deviennent très douloureuses si je marque de la résistance. » En revanche, après la naissance de Mark, il sentit revivre en lui cette ancienne impression de n'être pas dans la course, comme s'il avait été « la cinquième roue du char ». Joe estime que Maria, qui, selon lui, ne doit pas être elle-même une kidnappée, lui manifeste plutôt du soutien pour ce qui est de ses expériences ET et il affirme qu'ils sont liés par un échange d'aide et d'amour.

Depuis l'adolescence, Joe s'intéresse à des questions spirituelles et a enseigné ou participé à de nombreuses activités visant au développement personnel : stages spécialisés dans la guérison physique et mentale, psychosynthèses, différentes formes de méditation, fréquentation d'une église spiritualiste. À l'âge de vingt ans, il passa une année entière tout seul dans les bois au nord du Maine. Joe a exercé ses talents de thérapeute soit pour sortir des gens de l'alcoolisme, soit pour venir en aide à des victimes de viol ou d'inceste. Pendant plusieurs années il a dirigé ce qu'il appelle dans une de ses brochures « des stages de collaboration, des entraînements d'équipe et des retraites personnalisées », proposés aussi bien à des individus qu'à des entreprises ou organismes collectifs. Il est également connu pour ses qualités d'intervenant dans divers groupes de développement professionnel, surtout lorsqu'il s'agit d'excursions dans des sites naturels, comme les écoles «

Outward Bound » (écoles d'endurcissement en plein air). Et pourtant, au-delà de sa quête personnelle et de ses compétences professionnelles, Joe a toujours éprouvé des terreurs face à des forces plus sombres qui échappent à son contrôle et qui semblent associées à ses expériences ET. Environ dix ans avant que nous nous rencontrions, Joe entendit de la bouche de l'un de ses propres conseillers spirituels qu'un jour il « travaillerait avec des gens venus d'autres planètes ».

Aussi loin qu'il puisse se souvenir, Joe a toujours eu des rêves de contact avec des êtres extraterrestres. Parfois il se réveille avec le pénis très douloureux. Dans ses régressions hypnotiques, il raconta des expériences dans lesquelles son sperme avait été « extrait mécaniquement » : « J'ai également vu de petits enfants et je sentais qu'ils me les montraient parce que, dans une certaine mesure, ils étaient un peu les miens. » Joe est persuadé que les ET se sont ainsi occupés de lui depuis qu'il est « dans le ventre de sa mère », et au cours de notre dernière régression, il se souvint avoir vu ces petits êtres s'attrouper autour du lit d'hôpital de sa mère alors qu'il n'avait que deux jours. Comme beaucoup de gens ayant des histoires de kidnapping extraterrestre à raconter, Joe eut souvent, enfant, des saignements de nez inexplicables. Petit garçon, il faisait un cauchemar dans lequel une sorcière, comme on en voit dans *Le Magicien d'Oz,* vient battre des ailes contre les carreaux de sa fenêtre, le force à regarder droit dans ses « yeux énormes » et l'oblige à « enfourcher son balai en l'hypnotisant ». « Une fois que je l'avais regardée dans les yeux, je tombais sous sa domination et elle pouvait m'emporter au loin. » Durant toute son enfance Joe a été fasciné, mais aussi terrorisé, par les histoires d'ovnis. Il aimait dormir dehors mais avait du mal à trouver le sommeil parce qu'il « avait peur que, dès qu'il serait endormi,

quelqu'un vienne l'emporter ». Au cours de nos séances de régression, bien d'autres expériences de contact extraterrestre émergèrent aussi bien de la période de l'enfance que de celle de l'adolescence, notamment un incident survenu alors qu'il avait entre treize et quinze ans et que nous décrirons plus en détail dans ce chapitre.

Joe ne cessa d'avoir peur des ovnis et des extraterrestres durant toute son adolescence. Vers seize ou dix-sept ans, il essaya le LSD et fut pris de panique en apercevant « un petit vaisseau spatial » à environ deux cents mètres de lui : « Et il y avait à l'intérieur quelqu'un qui me regardait. » Il pensa : « Il est en train de m'observer. » « Puis il s'éloigna un peu et s'enfonça dans les arbres. » Durant cette même période, il eut une autre expérience : il se regardait dans le miroir de la salle de bains de son domicile lorsque qu'il sentit qu'il commençait à disparaître, se brouiller, s'effacer. « Soudain, je me suis retrouvé à regarder à travers une vitre et ce n'était plus moi. J'étais nez à nez avec un extraterrestre qui me fixait du regard. Il avait une tête toute ronde et sa peau était bosselée, comme couverte de pustules, et je crois qu'il était gris ou vert, avec peut-être une petite bouche, un cou maigre et puis, ouahh ! J'en frissonne encore tellement c'était réel. J'ai eu une trouille monstre parce que je me sentais totalement sans défense. Rien à voir avec " Salut, je m'appelle Machin, comment ça va ? ". J'ai eu l'impression horrible qu'il débarquait d'une autre dimension et que, bon sang, il allait m'emporter comme ça, pffttt ! Et crac, je n'existe plus. Les autres ne retrouveront plus que mes pantoufles dans la salle de bains. »

La douleur intense et les frayeurs qu'éprouvait Joe en association avec ses remémorisations au cours des travaux sur le corps qu'il effectua au mois de mai 1992 l'obligèrent à

venir me consulter. Il déclara devant l'assistance du séminaire : « Alors qu'un kinésithérapeute me massait la nuque, j'eus un souvenir qui remonta à la surface comme une explosion. J'étais allongé sur une table haute à peu près comme celle-ci, un peu moins large, et j'étais entouré de petits personnages qui avaient de grosses têtes et qui m'enfonçaient une aiguille dans le cou. J'étais terrifié. Je hurlais et ça s'est mis à me démanger de partout. » Il était aussi très angoissé parce que la naissance de son enfant était imminente et qu'il allait être père.

Notre première régression hypnotique se déroula le 9 octobre, environ dix jours avant la date officielle de l'accouchement de Maria. Joe parla de rêves extrêmement stressants où il voyait des ovnis, des extraterrestres et où il assistait à des procédures effectuées sur des tables installées dans une salle souterraine creusée dans le roc. De son côté, Maria faisait des rêves de « bébé venant au monde et se mettant à parler » de ses voyages à bord d'un vaisseau spatial. Joe parla encore d'autres rêves sinistres et complexes où intervenaient des animaux mythiques comme des serpents, des poissons ou des corbeaux, des femmes sexuellement effrayantes, des dieux antiques et des chevaux ailés. De vastes paysages battus par les vents et des scènes qui semblaient à la fois épiques et féeriques lui insufflèrent un sentiment d'impuissance, de perte de contrôle à mesure que le moment de la naissance se rapprochait. Il eut à nouveau ces visions d'une aiguille qui pénètre dans son cou au cours du stage de printemps sur le corps et Joe dit ceci : « Je veux me débarrasser de cette peur » grâce à ce stage. Nous repassâmes ces diverses expériences de kidnapping qu'il a connues au cours de son existence, mais finalement nous optâmes pour une régression libre dans laquelle son subconscient indiquerait lui-même la direction et l'objectif.

La première image qu'eut Joe sous hypnose fut celle d'un être non humain à visage triangulaire, avec un large front, un menton étroit et des yeux en amande immenses et tout noirs.

« Il m'invite à le suivre… Il s'éloigne et m'attire à lui. Il a de longs bras très minces. Ciel ! Son dos est pareil. » Joe commençait à respirer plus péniblement au fur et à mesure que son angoisse s'accentuait. « Il peut bouger tout doucement. Mais aussi se mouvoir rapidement. Il veut que je m'allonge sur la table. Il me regarde en plongeant profondément dans mes yeux et il me dit de me détendre. » Joe murmure alors qu'il est « terrifié » parce qu'il sait « qu'ils vont faire quelque chose ». « J'en ai des frissons tout du long de l'échine. J'ai le creux de l'aine en feu. »

Sentant que sa peur le dépassait, je demandai à Joe d'essayer de localiser cette expérience dans le temps et dans l'espace. Cela s'est déroulé à son domicile quand il était encore « jeune adolescent », c'est-à-dire âgé de quatorze ou quinze ans. Cela a débuté tard dans la soirée alors qu'il se sentait vraiment « très seul ». Anxieux et malheureux, il éprouva le besoin de « sortir faire un tour ». Joe contourna la grange dans l'arrière-cour de la maison comme s'il avait été « attiré là par une force très subtile ». Il traversa la grange (« parfois la nuit, cette grange a des allures de lieu hanté *»)* et alla regarder le ciel étoilé. « C'est à ce moment-là que le vaisseau apparut. Il est descendu tout droit. Poum ! Il était là. Petit… Une espèce de truc rond, ou plutôt oblong. Un peu comme un œuf, un œuf qui tiendrait debout… L'appareil était exactement symétrique… mais plus oblong dans sa partie supérieure… et il se tenait à environ un mètre vingt au-dessus du sol, avec une sorte de pied qui le maintenait. »

Joe claqua des dents lorsqu'il vit s'approcher de lui un personnage fluet dont le visage était « tout illuminé », vêtu

d'une combinaison moulante noire. Il sentit qu'il était déjà parti à de nombreuses reprises avec ce personnage qu'il appelle « Tanoun » et sa plus grande frayeur, à ce moment-là, fut de ne plus avoir envie du tout de revenir sur Terre. Joe se sentit poussé à partir - en ce sens qu'il n'avait pas le choix : « Mais j'étais davantage conscient du choix que je pouvais partir sans être obligé de revenir. » Il éprouva une raideur au niveau de la nuque qui s'amplifia à mesure qu'augmentait « dans son cœur » sa peur devant les conflits qui président aux liens entre les ET et les règnes terrestres. En larmes, Joe déclara : « Je ne suis pas seul avec lui. Je le sais. C'est très bien. Mais il n'est pas là tous les jours. » L'extraterrestre informa Joe qu'il devait retourner « pour travailler avec eux (les humains) et qu'il devait garder un pied dans les deux mondes à la fois ».

«Sa face ronde» tout près de son visage, Tanoun posa sa main sur l'épaule de Joe : « Il est très rassurant... et nous avons continué, moitié en marchant, moitié en volant. » Ils arrivèrent sous l'engin spatial qui parut alors « beaucoup plus vaste à l'intérieur qu'à l'extérieur ». Tanoun fit traverser à Joe un couloir qui menait à une vaste pièce avec une table sur laquelle Joe s'est souvent allongé. Une main sur la tête de Joe et l'autre sur son bassin, l'extraterrestre rassura Joe : « Ce type m'aime vraiment et en un sens je n'ai envie d'aller nulle part ailleurs et c'est un peu effrayant parce que grâce à lui je me sens différent de tout le monde. » Joe s'allongea sur la table, les deux bras le long du corps, et remarqua qu'il portait lui-même une tunique « d'un blanc métallique ». Il évitait de plonger ses yeux dans ceux de l'extraterrestre afin de réduire l'intensité du lien auquel il aspirait toutefois. « S'ouvrir franchement à eux » créerait une relation « plus véritable » avec les êtres : « Et cela me rendrait davantage semblable à eux, ce qui n'est pas le plus facile à intégrer. »

En plus de Tanoun, qui était « de service », il y avait huit ou dix autres êtres de taille plus petite autour de cette table. « Celui qui était à sa gauche » tenait une grosse aiguille, avec une espèce de poignée, et Joe anticipa la douleur qui le menaçait. Tanoun lui dit de regarder « dans ses yeux » et de se détendre en s'oubliant, mais Joe craignit « de disparaître et de ne pas pouvoir revenir », s'il se laissait aller trop complètement. « Il m'encourage à poursuivre, et j'ai peur. C'est comme si j'étais à l'intérieur de lui - dans sa tête, dans ses yeux. » L'aiguille pénétra par le côté gauche du cou, juste sous l'oreille, « presque contre l'os du crâne ». C'était très douloureux, mais l'effet s'estompa tandis que Joe « plongeait plus profondément dans ses yeux ». Une fois bien enfoncée, l'aiguille effectua des mouvements circulaires et la douleur cessa. Joe éprouva deux sensations à la fois : « Ils sont en train de me prélever quelque chose à l'intérieur et ils m'y implantent quelque chose, de sorte qu'il sera plus facile de me suivre à la trace... Ils sont en train de me fixer une image à l'intérieur du cerveau... comme une petite pilule argentée qu'ils vont laisser en place... et cela a quatre fils minuscules qui en sortent. » Quand l'aiguille fut retirée, Joe perçut ce message : « Nous sommes tout près. Nous sommes avec vous. Nous sommes là pour vous aider. Nous sommes là pour vous guider, pour venir à bout de vos difficultés. »

Ensuite, Joe fut emmené par le même couloir dans une autre pièce « vers un autre ET » qui lui parut être « le grand chef ». Il était assis sur un siège environné d'une lumière qui semblait émaner de lui. Cet être était de plus haute taille que les autres et son visage était plus semblable à celui d'un humain. « Il mit ses mains sur ma tête. Comme s'il me baptisait. Il m'aime - il me donne des énergies. Il me bénit. Il me donne ce dont j'ai besoin pour ici. Il me donne force et savoir, et je sais que je ne suis pas seul. Je suis aimé et je

peux rencontrer d'autres êtres », sur Terre comme parmi les extraterrestres. Pleurant à chaudes larmes, Joe déclara qu'on lui dit « qu'ils seraient près de lui s'il les laissait faire » : « Vous n'avez pas besoin de rester dans votre coin… Ce n'est qu'une question de temps et tout ira très bien. »

Vivant cette expérience de se sentir à la fois extraterrestre et humain, Joe se sentit mal à l'aise en retournant sur Terre. Il aperçut « cette partie de lui-même qui l'attendait derrière la grange et qui leur ressemblait ». C'était cette « partie de lui-même qui ne voulait pas s'en aller ». « Je me retirai de cette partie de moi-même parce qu'elle leur ressemblait un peu. » Puis il se retrouva « derrière la grange, avec la sensation d'être dédoublé ». Son corps était tendu et gêné. « J'ignore à quoi j'appartiens. »

Durant cet incident, Joe reçut des visions « incroyables » en « sondant leurs yeux, en se connectant à eux et en évitant toute séparation », une sorte d'approche de ce qui pourrait s'accomplir s'il entrait complètement dans le monde ET. « Je sortirais de moi-même et j'irais n'importe où - dans le monde, dans l'espace, dans les planètes, dans le firmament.

— Votre corps ou votre conscience ? Ou bien les deux ? demandai-je.

— Sans mon corps, mais parfois avec lui. Je deviens le vent. Je deviens l'espace. Je deviens la matière. Je file à toute vitesse, je tournoie, je plane, je plonge… »

Sous sa forme extraterrestre, Joe pouvait vivre au rythme de plusieurs énergies : « Des gouttes qui dansent, des orchestres, de la musique, un écrasement, un éclatement, des lieux complexes, des endroits sombres, des étendues vastes, vastes, vastes… Je me sens heureux. Je ressens l'amour. Je me sens en harmonie. Je me sens en sécurité. Je suis tout ce dont je rêvais. Et je danse. Tout est danse et rythme… danse avec des

êtres différents, des lumières différentes, des énergies différentes… Être Joe c'est tellement différent de la vie ordinaire que c'est très difficile à intégrer » quand on revient sur Terre.

Joe se souvient parfaitement de la façon dont il est retourné à son point de départ derrière la grange. Il se souvient d'avoir pénétré dans la grange puis dans la maison et d'être monté à l'étage pour rejoindre son lit. Mais juste avant que je ne le fasse émerger complètement de la transe hypnotique, Joe se souvint que Tatoun lui avait dit : « Votre bébé est l'un des nôtres », ce « nôtres » incluant également Joe dans son identité extraterrestre.

Mark, le bébé de Joe et de Maria, naquit le 10 novembre, environ trois semaines après la date prévue. Une semaine plus tard, Joe me posta ce commentaire : « Tandis que je rédige cette lettre, la maman et le bébé dorment ensemble, enfin de retour après cinq jours à l'hôpital. Mark Joseph est né par césarienne (nécessitée par une mauvaise position doublée d'une infection) mardi dernier et d'observer le chirurgien m'a ramené à mes propres expériences à bord des ovnis. C'était intéressant, éclairant et rassurant, et cela m'a poussé à accepter avec plus de confiance ce processus, tout ce processus. »

Une deuxième séance de régression fut décidée pour le 30 novembre. Tout d'abord, nous discutâmes des événements reliés au séjour à l'hôpital de sa femme et à la naissance du bébé, autant de causes de stress pour les deux parents. On aurait dit que depuis le fond de l'utérus, Mark parlait à sa mère car Maria fit plusieurs rêves dans lesquels Mark lui avait révélé le nom qu'il souhaitait qu'on lui donne. Joe parla d'une expérience de kidnapping survenue deux nuits après qu'il eut ramené la mère et l'enfant de l'hôpital et où deux

êtres se tenaient à côté de lui et lui avaient envoyé dans la tête « une salve, comme un boulet d'énergie » à l'aide d'un instrument émoussé. Il en était resté « groggy » et tout étourdi. Maria était avec lui mais il ne se souvient pas d'avoir vu le bébé. « C'est l'expérience la plus intense au niveau de la conscience que j'aie jamais faite à ce jour. »

Au début de la seconde séance de régression, Joe exprima son souci de ne pas tourmenter Maria avec ses histoires d'enlèvement ET, même si elle manifestait attention et compréhension ; il parla de sa propre résistance à admettre l'existence d'une telle puissance dans sa vie ; et de ses sentiments de vulnérabilité que toutes ces expériences créaient en lui. « J'ai peur de me retrouver face à une autre partie de moi-même. » Très secoué et au bord des larmes, Joe parla de sa détresse devant ses découvertes, notamment celle selon laquelle il était « intimement impliqué » dans le monde des extraterrestres, « une sorte de complice, d'agent double travaillant pour eux, », et de ce fait traître à ses frères humains. « Je suis coupé en deux… je mène une double vie et elle consiste à passer beaucoup de temps parmi eux. »

Mais Joe était surtout troublé par l'impression qu'il avait d'être un partenaire consentant auprès des extraterrestres en utilisant des humains non consentants pour mener à bien ces expérimentations de procréation. Même « la nuit dernière », il avait fait une expérience au cours de laquelle il vit l'énorme tête d'un enfant extraterrestre avec ses yeux magnifiques, immenses et sombres : il sut qu'il entretenait des liens spéciaux avec cet être. Même s'il estimait que le projet d'hybridation valait la peine, « un facteur d'évolution » (« chaque fois que vous effectuez des croisements, vous renforcez la vigueur des nouveaux rejetons »), il n'était pas très sûr de ce que les espèces en retireraient comme bénéfice

final. Au bord des larmes et très abattu, Joe affirma qu'il était certain qu'il avait eu récemment à bord d'un vaisseau une expérience d'ordre sexuel « avec une femme qui ne le voulait pas ». Nous décidâmes d'analyser plus en détail cet incident afin de lui permettre de prendre mieux conscience de son rôle duel et complexe et d'augmenter son pouvoir de choisir plus librement.

Au début de la régression, Joe vit « toute une kyrielle d'images » d'un vaisseau spatial et une variété de « gens » qui semblaient issus chaotiquement de toutes sortes d'espèces. Certains étaient laids à souhait, avec des faciès machiavéliques. On se serait cru aux « Nations unies » interplanétaires. Le résultat de cette vision fut que Joe se sentit tout à coup passablement « harmonieux », comme si on lui avait fait savoir : « Ils se retrouvent tous là en excellente compagnie. » Sa propre forme n'arrêtait pas de changer, « comme un caméléon ». Il se sentit « plus à l'aise sous un aspect qui ressemblait au leur... un peu transparent », avec une grosse tête et de gros yeux en amande, un torse longiligne, une peau gris clair, les mains un peu palmées au bout de longs bras et des doigts réduits à trois, plus un pouce.

« Ouaouhh ! Je sens que je ressemble à ce que je suis à l'intérieur de moi. Je me trouve très élégant, très gracieux. Et je sens que je ne marche plus - je me meus comme si je nageais. J'entre dans une partie du vaisseau qui ressemble à une valve de cœur. Cela paraît extrêmement spacieux. »

« Éthérique, fluide, immense », voilà d'autres termes qu'employa Joe pour décrire ce qu'il ressentait sous la forme d'un extraterrestre. Il éprouva une certaine « incrédulité », émettant des doutes sur son expérience et se demandant comment il pouvait à ce point s'extraire et se cacher à lui-

même qu'« il existait aussi ici, dans ce vaisseau ». « Je m'y sens d'ailleurs tellement mieux. » Il eut le sentiment qu'à l'intérieur de lui-même se livrait une bataille acharnée entre son « humanité » et son identité humanoïde qu'il avait gardée comme à distance. Pourtant, il eut l'impression d'être tout de même « plus pleinement intégré en être humain » qu'en extraterrestre.

Joe dénomma « fraternité » ou « peuple Obasaï » cette race d'êtres à laquelle il appartenait lorsqu'il endossait son identité humanoïde. Le mode de pensée était alors intuitif : « Non linéaire… Comme si mes pensées étaient accessibles à tous et qu'il n'y avait rien à cacher. La honte n'existe pas. Il existe un sens de l'unité et chacun peut avoir des idées et des opinions différentes sans que cela rompe l'harmonie générale… Cette partie du vaisseau sert à l'intégration… Elle reste longtemps autour de la Terre. » D'autres projets ne concernent pas la Terre mais impliquent «d'autres dimensions, d'autres galaxies… Mais le temps et l'espace ne sont pas la panacée… Vous voyagez quand vous pensez à l'endroit où vous vous rendez. »

Joe raconta alors une expérience qu'il avait vécue quelques jours plus tôt en tant qu'« Orion », son identité humanoïde. Il se vit faire tout à coup entre deux mètres et deux mètres cinquante de haut tout en éprouvant la sensation qu'il pouvait à volonté grandir ou rapetisser. Une jeune femme blonde d'environ trente-cinq ans qu'il appela « Adriana » lui fut présentée afin qu'il lui « fasse l'amour et lui donne sa semence ». Tout en pressentant que cette femme était « depuis longtemps impliquée », cela le troubla, du moins dans son moi humain, car une part de la personnalité de cette femme était effrayée. Adriana, révéla Joe, promenait le soir son chien lorsqu'elle fut kidnappée et c'est « dans un état de quasi-

sommeil » que les êtres l'emportèrent dans l'espace vers le vaisseau. « Elle réagit en partie avec frayeur lorsqu'ils arrivèrent en vue du vaisseau », ajouta Joe qui éprouva le désir d'être gentil et tendre avec Adriana ; il lui caressa la tête, essaya de la rassurer en lui disant « Nous prenons soin de vous » et l'encouragea à se détendre. « Je ne voulais pas faire l'amour avec elle sans qu'il y ait de sa part une certaine coopération, sans qu'elle soit d'accord. »

Adriana fut placée sur une plate-forme légèrement arrondie, la tête plus haut que les pieds. Elle était maintenue dans un état semi-comateux à la limite du rêve (« ils créaient mentalement cette espèce de filet… comme pour l'envelopper dans un réseau d'énergie doux et tendre ») tandis que de petits êtres la déshabillaient. « Dans sa semi-conscience, elle se rebellait », mais quand cette rébellion « affleurait à la surface », les êtres reprenaient un total contrôle de sa personne par une sorte de « massage » énergétique.

L'acte sexuel ou reproducteur en lui-même fut très bref. Trois ou quatre êtres observèrent attentivement la façon dont Orion fit pénétrer son pénis, petit et « presque flasque » (en érection « mais pas vraiment dur, bref pas en excellente forme… juste de quoi l'introduire »), peut-être moitié moins volumineux qu'un sexe humain habituel. Donc, il pénétra dans le vagin d'Adriana. Les testicules étaient « à peine gonflés ». « Ils ne ressortent pas vraiment. » Malgré le fait que ce fut agréable pour Joe et plein d'amour de sa part, « ce ne fut pas le comble de la paillardise… Ni un va-et-vient rythmique débridé.

C'était tout de même un peu plus qu'une simple étreinte hygiénique… Il y avait quelque chose de tendre et d'attentionné, de très naturel… comme avec quelqu'un qu'on aime ». Joe se posa la question : « Et si je changeais d'aspect,

parce que, pour le moment, quand je suis sur elle, je ne suis pas plus gros qu'elle, et on fait ça médiocrement… à la va-vite. Ça ne dépasse guère les intentions. Je n'ai pas d'effort à faire pour y arriver. Je rentre et puis ça ressort, un point c'est tout. » Un liquide clair « s'écoula ». Joe ou Orion caressa Adriana avec tendresse mais elle semblait rétive. Une partie d'elle-même « était totalement présente » et « la communication passait très bien », mais l'autre aspect « tourmenté » de sa personnalité avait l'impression d'être violé.

Des actes sexuels comme celui-ci à des fins de reproduction, dit Joe, sont « nécessaires » pour que « la race humaine ne soit pas perdue, ni sa semence, ni ses connaissances, car les êtres humains sont en grande difficulté… Un orage se prépare, une catastrophe électromagnétique », conséquence directe des technologies « négatives » qu'ils ont créées. La semence fertilisée qu'Adriana porte en elle, par exemple, doit lui être « retirée » : « Alors nous fabriquerons un bébé qui sera partiellement humain et nous l'élèverons comme l'un des nôtres… Ainsi, au cas où toute l'humanité succomberait, nous aurons conservé ses enfants. » L'objectif de ce programme d'hybridation, ajouta Joe, est d'ordre évolutif et servirait à perpétuer l'espèce humaine, à effectuer des « croisements génétiques » avec d'autres espèces à bord des vaisseaux comme dans le reste du cosmos. Joe exprima aussi avec tristesse quelques idées sur l'inévitable détérioration de notre planète. Beaucoup de gens disparaîtront mais l'espèce humaine ne sera pas totalement éradiquée.

En communiquant ces informations, Joe ne se sentait pas tout à fait à l'aise. D'un côté, en tant que « père de famille » ayant « un travail », il avait peur de se ridiculiser en rendant ces informations publiques. De l'autre, il éprouvait la nécessité urgente d'avertir ses frères humains. Sa

personnalité « égocentrique qui doute et qui a peur » l'empêchait de prendre ses responsabilités. Sa « nature humaine » craignait que les êtres aux yeux sombres fussent plus « sinistres et machiavéliques » qu'il n'y paraissait, qu'ils fussent, d'une certaine manière, des « renégats » exclus d'autres vaisseaux et qui se seraient plu à jouer avec les humains et à en faire « de bonnes vaches à lait ». Pourtant Orion ne ressentait rien de la sorte.

Après avoir émergé de la transe hypnotique, Joe parut consterné par ce qu'il nous avait dévoilé et imagina qu'il allait lui falloir beaucoup de soutien pour parvenir à intégrer les dimensions troublantes et complexes de son identité. Il éprouva « une certaine incrédulité » en découvrant qu'il vivait « une double existence », mais le pouvoir émotionnel de la séance de régression ainsi que la netteté objective avec laquelle il pouvait incorporer l'identité d'Orion réussirent à le convaincre de l'authenticité de ce qu'il venait de vivre. Parce qu'il avait été élevé dans une famille catholique où les émotions sont censées être « anéanties », Joe fut très étonné de constater combien ses expériences d'enlèvement apparaissaient tout à coup comme de véritables « canalisations » débouchant sur toute une gamme de violents sentiments. Il se sentait tout particulièrement déprimé devant la détresse infligée à Adriana et à d'autres êtres humains par les agissements de cet Orion. Finalement, Joe en revint à cette affirmation que la séance avait confirmé pour lui ce qu'il avait toujours ressenti tout au long de son existence, à savoir qu'il aurait dû « naître à une autre époque et sur une autre planète ».

Cette séance apportait donc à la fois de l'eau au moulin de Joe et beaucoup de questions confuses. Au cours des semaines qui suivirent, il eut fort à faire pour réconcilier son

identité ET et sa personnalité humaine, son désarroi en tant que nouveau parent et, probablement ce qu'il y avait de plus important, son idée que Mark était également concerné par le monde des extraterrestres. Une troisième séance d'hypnose fut décidée pour le 4 janvier 1993 afin d'explorer plus avant ces contrées.

Au début de la séance, Joe exprima ses sentiments de gêne lorsque son fils Mark est présent : ça le perturbe et il relie cette impression au manque de cajoleries qu'il a connu dans sa propre enfance. Ses rapports avec Maria étaient plus épisodiques ou « distants, émotionnellement et sexuellement parlant », parce qu'elle était très occupée par le bébé. De plus, Joe n'avait pas « ressenti leur présence » (celle des ET) récemment et « leur amour et leur soutien » lui manquaient, ce qui ne faisait qu'accroître son sentiment de tristesse et d'isolement. En même temps que sa « vision de la réalité avait été bousculée » par la révélation des rencontres ET, son « cœur avait été séduit par ce magnifique petit être. « Comment puis-je seulement comparer mes propre besoins, ceux du bébé, ceux de Maria avec ces escalades vers " des niveaux supérieurs " qu'occasionneraient ces expériences extraterrestres ? » se demandait Joe. Il se sentait parfois « battu comme un jeu de cartes ». Joe souhaitait continuer à explorer ses « rencontres avec eux » et en même temps « ne pas abandonner » son petit garçon de la même façon qu'il se sentait à présent « abandonné par eux ».

Avant que la régression ne commence, Joe me raconta un rêve qu'il avait fait récemment et dans lequel un bébé sans vie était extrait d'un avion qui venait de s'écraser. Il prit le bébé dans ses bras, le lava dans une eau boueuse et découvrit qu'il avait quelque chose d'étrange dans le dos. Alors il le tendit à une autre personne pour qu'elle en prenne soin. Joe associa

ces images à son sentiment que Mark « vient de là… incarné et partiellement ET » et qu'il avait peur qu'ils viennent pour le lui « arracher des bras ». « Je ne supporte pas l'idée que vous veniez me l'enlever », dit-il. Il se sentit vulnérable et personnellement en danger avec cette angoisse de ne pouvoir « protéger » Mark tout en se demandant s'il le devait.

La première image qu'eut Joe sous hypnose fut celle d'un ET lui montrant « un plateau sur lequel on pose les bébés pour les peser ». Il vit aussi des bébés sur de hauts sièges et qui ressemblaient à des êtres humains excepté les yeux et les orbites particulièrement creuses. « Les ET sont gentils avec les bébés », et trois êtres gris, dont l'un était « le même qui travaillait » beaucoup avec Joe, étaient en train de les nourrir d'« un liquide vert clair » à l'aide d'un tube de verre cylindrique enfoncé dans la bouche et que les bébés tétaient. Mark était au nombre de ces bébés, mais lui était grassouillet comme il l'était alors « dans la vie réelle ». Mark regardait droit dans les yeux du ET et semblait tout à fait à son aise. Les êtres frictionnaient les bébés avec un liquide vert comme s'ils avaient voulu faire pénétrer des énergies dans leur corps. Ce liquide rappelait la substance dont ils les nourrissaient. Les ET paraissaient entretenir « une relation primaire » avec Mark et les autres bébés : « Et ils n'allaient pas me laisser interférer dans cette relation qu'ils avaient avec lui. »

Joe avait l'impression qu'il s'était déjà trouvé dans une situation similaire et il en éprouva une immense tristesse pour Mark parce qu'il était conscient « que le plus dur restait à faire » pour lui. Il déclara : « Nous (Joe, les ET et éventuellement Maria) avons développé cette relation avec lui parce qu'il est né chez nous (Joe et Maria). » Mark fut d'abord un ET gris, mais sa conscience ou âme « passa du monde ET à une naissance humaine comme le fit notre bébé… et cela ne

fut certainement pas une mince affaire pour lui ». Joe fit remarquer que l'âme de Mark courait des risques « en devenant humain, en intégrant un corps… il s'engage loin ». Je demandai à Joe de m'expliquer. « C'est un peu comme enfiler un costume mouillé ou un scaphandre ; vous vous glissez dans une existence plus dense et vous pouvez y rester coincé. Ça peut vous coller à la peau… Alors vous commencez à croire aux messages que vous envoie votre corps en oubliant comment vous déconnecter énergétiquement de lui… alors que vous êtes plus vaste que lui. » Maintenir simplement une existence physique revient parfois à « se laisser totalement absorber ». Les craintes et les nécessités de s'occuper de la survie de son corps pourraient conduire Mark à faire abstraction du fait qu'il est « plus que ce corps » et « que ce n'est pas pour lui une question de vie ou de mort si ce même corps est blessé ou meurt, ou s'il est rejeté par la société ». S'il arrivait que Mark concentre toutes ses énergies sur son corps, « alors la peur s'emparerait de lui et il serait piégé ».

Je ramenai Joe à ce à quoi il avait assisté lorsque les êtres s'occupaient de Mark. Ils se trouvaient dans un vaisseau spatial et dans l'obscurité, « probablement pour que Mark ne soit pas distrait par ce qui l'entourait ». Joe n'avait sur lui qu'un teeshirt et Mark était dans ses langes. Les ET procédèrent à une sorte de « restructuration » du bébé, de sorte que puisse se manifester « davantage de lui », davantage de son énergie. « Il entre en contact avec eux… À un certain niveau, il sait parfaitement ce qui se passe… Son âme est totalement adulte, comme la nôtre, mais il a aussi oublié… et ce sera un processus pour réactiver ce niveau de conscience. » Joe vit les êtres « tenir des cristaux contre sa tête », bouger ses mains et « plonger une lampe dans ses yeux ou en passer le faisceau sur sa main… On aurait dit qu'une lueur sortait de ses yeux pour regarder ses mains. Ils l'aident à effectuer ce

contact… Ils le posent sur le dos et étendent ses membres ». Ces interventions devraient aider Mark à mieux se connecter, à avoir moins peur et à expérimenter « un plus d'âme, d'énergie et de cœur ». À cause de la trop grande densité de notre incarnation physique, « une grande quantité de conscience » est nécessaire pour mener notre connaissance au-delà du niveau d'une sagesse essentiellement technique. Pour libérer des pouvoirs latents, il nous faut faire « léviter nos corps » et survivre sans qu'il soit besoin de nous nourrir.

Joe éprouvait le poids de sa responsabilité en tant que « donateur », en veillant à ce que Mark entame dans de bonnes conditions son processus évolutif tout en s'assurant qu'« il n'oublierait pas… Il compte sur moi pour se souvenir ». Dans son rôle terrestre, Joe se voyait comme un homme dont il lut l'histoire et qui vécut « incognito » après s'être fait admettre dans un asile de fous afin d'y dénoncer les abus ; mais il fut pris au piège de son stratagème et dut y rester enfermé à vie après que tous les gens qu'il connaissait à l'extérieur furent décédés. Joe aimait ce combat en solitaire pour changer de peau et de condition, autant dire toute son « existence d'être humain », afin de vivre dans un asile. « Faisons comme si tout était merveilleux. Faisons semblant de croire que nous sommes libres et que nous pouvons marcher droit devant nous. Feignons d'y croire. Vous savez, si vous pouvez me gratter le dos, je peux le faire aussi. »

Joe se demandait comment il pourrait élever Mark dans un asile de fous et préserver son esprit.

À ce stade de notre séance, Joe tourna son attention vers son propre chagrin, sa solitude et les relations qu'il entretenait avec les êtres. Il se sentit extrêmement seul et démuni, comme recroquevillé « dans une coquille dure » ou « un œuf à la coquille sombre et coriace ». Il se rappelait la

sensation des mains des ET sur lui et sentait qu'il se « métamorphosait comme une espèce de chrysalide » tandis que des blocages énergétiques se diluaient. Il avait sept ou huit ans et se trouvait dans un endroit très vaste, comme en sous-sol. Il éprouva cette sensation d'être coupé en deux, moitié ET et moitié humain. Sa nature ET ressentait la présence « de ses mains sur ses reins, le bas de son dos », et sa nature humaine, de son côté, « essayait de se détendre et de s'ouvrir à un contact avec lui ». « Oh ! mon Dieu ! C'est presque sexuel.» Joe vivait des émotions très intenses exprimées par des «Ohhhh ! » et des « Ahhhh ! ». Ce mélange d'excitation et de soulagement des tensions augmenta d'intensité tandis que, selon Joe, l'énergie qui pénétrait son corps augmentait en violence. « Mon identité ET est la plus ancrée et c'est elle qui est le moins sujette au changement, et lui, en un sens, il orchestre tout cela. Il sait tout sur nous. Il nous aide. Oh ! mais il obtient la guérison également.» Une formidable énergie grimpa le long de sa colonne vertébrale et pénétra dans tout son corps. Tout d'abord, il crut « partir en morceaux », mais « la lumière, ce que je ressens comme de la lumière » l'a réunifié. Joe semblait continuer à absorber de l'énergie « par lentes pulsions », et cela lui apportait manifestement une grande satisfaction.

Une fois cette intégration de ses deux identités réalisée, Joe se sentit tout à coup moins seul. Il pouvait aussi communiquer avec Mark. « C'est comme si je me retrouvais sur la même longueur d'onde que lui. » Je lui demandai quelle était, à son avis, la source d'une telle énergie dont il se laissait ainsi pénétrer. « C'est moi-même, voyez-vous, c'est notre âme, notre essence même… ou bien ma personnalité ET. Elle a toujours été présente, mais je n'avais pas encore l'énergie suffisante pour y avoir accès. Elle était restée bloquée hors de moi. » Je demandai à Joe ce qui s'était passé durant cette

période où il avait entre sept et huit ans, mais il ne put se souvenir que d'une chose, à savoir que « c'était une période difficile ». Tandis qu'il parlait de dénouer les blocages, il reçut de nouvelles vagues d'énergie à travers le corps. Il laissait échapper diverses onomatopées qui exprimaient ce qu'il ressentait alors : « Tous ces frissons, ces vibrations... qui roulent, roulent, roulent en moi. J'ai l'impression de me distendre comme un ballon gonflable. » Ces sensations de plaisir semblaient prendre naissance au niveau des reins pour irradier ensuite dans tout le reste de son corps.

Après cela, le cœur de Joe s'ouvrit à Maria puis il se vit traverser et fermer une porte en verre qui donnait sur un patio avec la vision et le tintement de magnifiques cloches. Je lui demandai de me donner des précisions sur ce qu'il m'avait déjà signalé à propos des rapports entre son âme et son moi ET. « Mon moi ET est comme une autre manifestation de mon âme... Je crois que je viens seulement d'assembler toutes ces parties de moi-même en une seule. » Il fut frappé par l'image puissante qu'il avait de lui-même regardant vers le bas et découvrant son propre corps « comme par un jeu de miroirs... et à des niveaux très différents ». Ce fut pour lui une expérience très « belle » et très impressionnante que « de traverser toutes ces couches de l'être ». Les niveaux « se succédaient dans un ordre harmonieux... Tout cela semblait parfaitement intégré ». Joe comprit que, dorénavant, il pourrait se trouver avec Mark dans un asile de fous. « Depuis un lieu plus solidement ancré dans la matière, je pourrais l'emmener pour lui faire traverser le miroir. »

Arrivé à ce stade de la régression, Joe vit qu'il ne se trouvait plus à bord d'un vaisseau. Il était plutôt dans un « juste espace » ou dans « de multiples dimensions » - le terme exact n'existe pas. Un être « gris » semblait lui sourire et lui

demanda : « Alors, comment est-ce ? » Joe tenta de faire une description : « Je ne suis pas fragmenté. Ça a l'air formidable. C'est comme une unité. » Il pensa que malgré le fait que les ET avaient participé à ce processus d'intégration, « celui-ci les dépassait et était plus vaste qu'eux ». Une plus grande réciprocité semblait se créer, les rapprochant de « l'unité, de la création ». Le contact et le lien ET-humain « leur permettent de les transformer en quelque chose de plus que les ET d'un côté et les humains de l'autre... Travailler avec nous semblerait les aider à s'élever eux-mêmes ». Le ET qui avait demandé « Alors, comment est-ce ? » paraissait sincèrement curieux de tout ce qui touchait aux sentiments de Joe.

Après la régression, Joe et moi-même discutâmes des implications concernant son statut de père du petit Mark. Il estima qu'il pourrait être plus pleinement « présent pour lui », l'aider « à rester fort et connecté » à son moi supérieur. Joe ressentit ces expériences d'enlèvement, surtout celle révélée au cours de cette dernière séance, comme des sortes de « rites de passage », comme « un degré de croissance supplémentaire vers plus d'humanité ». Il éprouva le sentiment qu'en tant qu'être humain il venait de participer à « une expérience qui avait mal tourné », une aberration, en quelque sorte, de la création de Dieu.

Nous en revînmes à l'image de cette culture conçue comme un asile de fous. Joe se visualisa lui-même en train de bercer Mark pour qu'il s'endorme alors qu'il est deux heures du matin, « sentant la présence des ET et très rassuré quant à leur venue et au fait qu'ils allaient l'emporter ». Car pour l'instant, pensa-t-il, ils aident Mark à se connecter avec « sa propre âme ». Joe qualifie l'ensemble du projet ET-humain de « réorganisation... de création d'une nouvelle réalité où le statut d'être humain serait en option ». Dans cette

transformation, dit-il, une étape nécessaire était que « son humanité pénètre la douleur. » « Je suis plus intégré. Cela ne fait aucun doute là-dessus, conclut-il. Je sens que je vais faire un bien meilleur parent. »

Cette séance eut de puissantes résonances chez Joe tout au long des semaines qui suivirent. Il sentait que « les différents fragments » de son identité continuaient à se rassembler et qu'en lui-même augmentaient « l'amour et l'énergie » de son âme. Quatre jours après la séance, il eut une sorte de crise d'énergie, comme cela s'était déjà produit lors d'une séance de massage. Il se mit à transpirer et à greloter, et il éprouvait des douleurs atroces dans tout le corps en commençant par les reins pour remonter tout le long de la colonne vertébrale et se fixer à la hauteur de l'occiput. « Je gémissais et me tortillais, complètement submergé par ces douleurs à la fois physiques et émotionnelles. » Ses « guides ET » lui tenaient les mains et la tête, et il fut traversé par des images de son passé, « un épais plateau circulaire fait de soixante ou soixante-dix couches superposées, chacune équivalant à autant d'expériences… C'est comme si les ET m'avaient gardé les yeux ouverts et avaient manipulé le temps, de sorte que je faisais l'expérience de chaque plateau en une ou deux secondes… J'ai compris qu'ils contrôlaient les transformations multidimensionnelles ». Maria entra dans la pièce à plusieurs reprises, mais il ne voulut pas lui parler de peur d'interrompre le processus. Il se retrouva confronté à ses parents simultanément comme un enfant en colère et comme quelqu'un qui nourrit compréhension, compassion et acceptation à leur égard.

Il fallut deux bonnes journées à Joe pour se remettre complètement de cette expérience. Le troisième jour, il eut la vision d'« un gigantesque vagin. C'était énorme, visqueux et

sale ». « Je ne pouvais pas distinguer grand-chose, juste deux jambes et le duvet du pubis. Tout d'abord je fus dégoûté, mais je restai là. Puis je découvris peu à peu que c'étaient les cheveux d'une déesse qui naissait. Elle avait de longs cheveux noir et gris, à présent propres et bien coiffés, qui flottaient à partir des lèvres du vagin. Je pouvais " voir " à l'intérieur et aperçus le visage magnifique, sage, jeune ou plutôt sans âge de ma déesse, de mon moi féminin. J'eus une bouffée d'amour, de bien-être et de chaleur en me connectant à elle, et je compris que sa naissance était mon intégration de mes aspects mâle et femelle. C'était une vision superbe.

« La conséquence de tout cela fut que je me sentis plus en accord avec moi-même. Il m'est devenu plus facile et plus évident de discerner ce qui est le mieux pour moi - comment je peux le mieux aimer, apprécier et respecter ce moi sauvage, excessif, brute et divin ; ce moi qui émerge peu à peu. Je pense que mes guides ET ont joué un rôle important dans tout cela et qu'ils me veulent " complet et guéri ", c'est-à-dire debout et pétant le feu, prêt à tout quand géographiquement le pépin nous tombera dessus.

« Une des dernières choses que j'ai faites lundi matin fut d'appeler un de mes collègues de bureau et de lui proposer de reprendre une partie de mes fonctions. Pour moi, en effet, ce job ne représente plus grand-chose désormais - de toute façon, ce n'était pas ce à quoi je me destinais. »

Pendant les semaines qui suivirent ces déclarations, Joe eut d'autres expériences ET et put se rappeler d'un certain nombre de contacts anciens. Il était évident pour lui qu'il faisait tout ce qu'il pouvait pour développer de meilleures relations avec les êtres, qu'il considérait comme ses maîtres spirituels, ses pairs et ses guides. « Quand je me sens fragilisé, ils sont toujours présents à mes côtés. Je ressens

leur sincère compassion et leur profonde compréhension. » Il les comparait à des « psychothérapeutes particulièrement sensibles qui nous poussent à grandir sans pour autant nous traiter en petit gosse ». Ils semblaient même « provoquer le contact » dans les moments où Joe était plus spécialement dans la détresse. Joe commença également à rencontrer d'autres kidnappés au sein de mes réunions de groupe et il s'y forgea des liens d'amitié réconfortants.

Vers la mi-février, j'organisai pour Joe une conférence destinée à un séminaire de psychiatres du Cambridge Hospital pour qu'il leur parle de ses expériences d'enlèvement. Dans cette « manifestation » publique, Joe réussit brillamment à captiver un auditoire de non-initiés majoritairement composé de psy et de professionnels de la santé mentale, tous plus ou moins sceptiques quant au sujet débattu ; il sut à la perfection les entraîner avec lui, d'une manière à la fois désarmante et convaincante, dans son histoire. Les gens en ressortirent très excités, curieux et plus ouverts à des réalités qu'à ce jour ils ignoraient. À la fin de son exposé, Joe parla de « la terreur indicible » qui était encore son lot quotidien, surtout en ce qui concernait la perte de tout contrôle, mais il réitéra sa confiance dans le fait que l'objectif des relations ET-humains finirait par se révéler « bienfaisant ».

Joe me réclama une quatrième séance d'hypnose afin de tenter de reconstituer ses contacts ET durant sa petite enfance, ce qui lui permettrait ensuite de « se reconstituer lui-même comme un tout », d'approfondir sa compréhension à propos de Mark et de renforcer son rôle de père. Nous convînmes du 1" mars.

Avant de démarrer la séance, Joe remarqua qu'il était assez nerveux : « Chaque fois que je viens à une séance, quand je me relève, c'est comme si le monde était différent. » C'était dur

à porter mais en même temps plutôt « excitant », affirma-t-il, de voir ainsi le monde « comme un endroit connaissable, intellectuellement compréhensible… Je ne changerais pas ma place pour tout l'or du monde… Mais, bien sûr, ça fiche le trac ».

Joe raconta un rêve récent et compliqué où son fils Mark se transforma « juste sous ses yeux en minuscule bébé ET tout pâlot ! ». Dans ce rêve, on lui avait tendu Mark pour qu'il le prenne dans ses bras mais il l'avait redonné, avec un sentiment de culpabilité, à trois femmes qui se tenaient dans une chambre souterraine. Il dit alors qu'il voulait remonter dans la régression « jusqu'à l'époque où j'étais moi-même un petit enfant dans cette vie-ci, quand je n'étais qu'un nouveau-né et que j'étais encore relié à mon moi ET, et tellement plus que je ne le suis à présent ». Je demandai à Joe s'il ne préférait pas débuter dans la régression en attendant tout simplement que celle-ci l'entraîne naturellement vers une époque donnée. Néanmoins, sa première vision l'emmena dans un lit d'hôpital alors qu'il n'était qu'un bébé de deux jours et qu'il se sentait tout seul, vulnérable et perdu. Pleurant et gémissant, il cria ses sentiments de « vide » dans l'estomac. « Oh ! mon Dieu ! jamais je ne me suis senti aussi seul ! Oh ! j'ai tellement l'impression d'être égaré. Il fait si froid… exactement comme le sentiment de solitude. Oui, tout pareil. Oh ! tout me paraît si lointain. Absolument tout. C'est dur. C'est violent. C'est bruyant. Personne ne me cajole. » Une nourrice était présente « pour aider, mais on dirait qu'elle ne me voit même pas. Elle change mes couches ; elle m'essuie ; elle me donne à téter », mais elle n'établit aucun lien avec Joe. Un ET familier est là. Il a des yeux noirs avec « une lueur bleue ». La nourrice ne semble pas le voir, mais le bébé, lui, se sent en sécurité : « Je sens son amour pour moi… Il [le ET] est un peu comme une sage-femme… il prend la peine de me

rassurer, de me toucher, de me recoucher et de me dire que tout va bien. » Les yeux de l'extraterrestre changèrent d'aspect « comme ces nuages qui traversent le ciel ». Joe distingua sur son visage de l'attention, puis de la peine et enfin de la compassion. La nourrice quitta la pièce et Joe constata qu'une extraterrestre femelle se tenait là à côté de lui. « Ils se comportent comme des parents, dit-il. Ce sont eux qui prennent vraiment soin de moi. Ils me donnent véritablement de l'amour et cela m'aide vraiment à me sentir bien. »

Les extraterrestres ont affirmé à Joe qu'ils avaient été présents durant les deux premiers jours après qu'il fut né, mais : « C'est moi qui suis parti. C'est moi qui ne les ai pas vus... J'ai été tellement stressé à l'accouchement que je me suis fermé à tout. Je les ai en quelque sorte rejetés. Je sens qu'ils me tiennent dans leurs bras et lorsque je suis né, ça, ça a été comme une rivière, comme si je m'étais laissé porter par le courant. Et cette rivière m'a balayé et j'ai eu très peur. » J'eus le sentiment que Joe décrivait le processus de l'accouchement lui-même et je le priai de revenir au moment il était déjà né. Alors il commença à se contorsionner, à haleter bruyamment, d'abord lentement en toussant et en cherchant son oxygène ; il courbait le dos, secouait les épaules et grimaçait. « J'ai peur », dit-il. Je lui demandai où il se trouvait. « J'avance.

— Où cela ?

— Je vais sortir du ventre de ma mère. C'est très étroit ! J'ai très peur ! Je ne veux pas y aller ! »

Il poussait des gémissements de plus en plus violents, tremblait, éructait et s'étouffait bruyamment chaque fois qu'il cherchait sa respiration : « Ça y est, je sors ! Oh ! Seigneur ! » Je lui demandai alors d'essayer de trouver des mots pour exprimer sa peur. « C'est comme si je voulais faire ça [sortir

du ventre de sa mère et naître] tout en sachant que cela signifiait la solitude, et je désire cette solitude, en partie pour m'extraire de ma mère. Et j'ai peur. Et, mon Dieu ! J'ai peur de me perdre. Ahhh ! » Je le rassurai en lui disant qu'il était en sécurité à présent et je lui demandai, dans la mesure où il pouvait se souvenir de la délivrance, s'il y avait, par exemple un docteur ou une sage-femme. « Il y avait un médecin, répondit-il. J'ai eu tellement peur que je me suis en quelque sorte refermé comme une huître. Je suis retourné en moi-même. Je me suis retiré du reste du monde. Seigneur ! J'ai plongé profondément en moi. Et c'est un endroit effrayant. Oh mon Dieu ! Je ne peux pas croire [il sanglote] que je suis revenu ! Ohh ! »

Je lui demandai s'il était « revenu » d'un endroit où il avait été auparavant.

«Oui !» s'écria-t-il. Je lui demandai de donner des précisions. « Oh ! Dieu ! C'est un endroit tellement horrible ! » Je lui demandai de m'expliquer en quoi cet endroit était tellement horrible. Avec des émotions et une conviction remarquables, Joe raconta qu'il était poète et qu'il s'appelait Paul Desmonte ; il vivait dans un village près de Londres au moment de la révolution industrielle. Desmonte fut arrêté, torturé et il mourut en prison après avoir dûment blasphémé contre les pouvoirs politiques et religieux. J'engageai Joe à me décrire les détails de son arrestation, de son emprisonnement et de ses démêlés avec les autorités. Dans sa prison, on le laissa littéralement mourir de faim ; il fut battu avec un ceinturon et roué de coups de bâton ; il eut des doigts et des côtes cassés. « Jusqu'au moment où ils n'eurent plus envie de s'amuser avec moi - et pour cause, je ne bougeais plus, je ne leur donnais plus la satisfaction de m'entendre hurler. » Je lui demandai comment il était mort. « Certains diraient de faim ;

moi, je dirais plutôt de désespoir. » Après les six ou huit mois qu'il passa dans sa geôle, il cessa de prendre le peu de nourriture qu'on lui donnait et cette expérience se transforma en « une sorte de guérison ». Je le priai de préciser ce point. Il déclara : « Il me fallait être en accord avec ce que j'écrivais. Oui, je croyais ce en quoi je croyais. Je croyais que l'homme était plus grand, mais je ne suis jamais allé au-delà J'ai toujours trouvé ma place ici et j'ai lutté, lutté, lutté. Mais quand je me suis retrouvé complètement isolé, il a bien fallu que je sache ce que signifiait ce fameux " plus grand ".

— Et qu'avez-vous découvert ? demandai-je.

— Mes propres peurs. Mes propres jugements. Mes propres préjugés, et je commençai à en faire l'expérience. »

Puis « ces ET » revinrent. Joe attribue leur retour au fait qu'il luttait pour atteindre une meilleure compréhension de lui-même, pour se débarrasser « de son amertume » et de sa rivalité avec les autorités. Il découvrit qu'il n'était pas qu'« un simple mortel calfeutré dans une prison corporelle doublée d'une prison effective », qu'il pouvait « voyager et traverser ces murs ». Comme il se « calmait », il devint conscient de « leur » présence (celle des ET) et ne se sentit plus du tout seul.

À ce moment-là Joe exprima des sentiments de crainte et d'émerveillement. « Oh ! mon Dieu ! Vous voulez vraiment dire que je ne suis pas seul ? » demanda-t-il comme s'il s'adressait à l'univers tout entier. Parlant comme l'aurait fait Paul Desmonte, il affirma que « dans chaque fibre de son être, [il avait] craint cette immensité. [Il avait] eu peur de la nudité. Seigneur, l'immensité de tout cela. » « Je ne peux pas me cacher. Je ne peux pas me cacher de moi-même. Je ne peux pas me cacher d'un autre. Et c'est ma honte. C'est ce côté méprisable que je cache, que je veux ignorer et que je veux cacher aux autres. »

Je demandai à Joe de me dire ce qui s'était passé entre le moment où les ET revinrent et celui où Paul mourut. Il me dit qu'il avait peur de les perdre de nouveau et de se perdre lui-même au cours de cette « transition » vers la mort. Je l'encourageai à se maintenir dans ce moment de transition. « J'ai peur des sensations que cela engendre. Oh Seigneur !» dit-il. Je l'assurai que nous étions là avec lui et que tout irait bien. Joe entra alors dans un état difficile à décrire. Cela ne ressemblait pas à la naissance qu'il avait revécue peu de temps auparavant. Il gémissait et suffoquait, appelait Dieu et voulait de l'aide. « C'est comme si j'étais pressé comme un citron pour quitter mon corps... Je me contracte. Ohhh. Je ne suis pas totalement présent. J'ai très peur et je commence à m'envoler dans l'espace. Je ne veux pas m'en aller comme ça. » Il se mit à gémir et à suffoquer davantage puis hurla : «Ahhh ! Oh ! Ohhh ! Dieu. Ils me tirent. » Je l'encourageai à se laisser aller. Très vite il parut s'alléger. Tout un groupe d'extraterrestres l'entouraient, occupés à le chatouiller, le tripoter, le frictionner. En riant, il dit : « C'est bon d'être ici. » Cela paraissait « délicieux ». Joe possédait encore une sorte de corps, comme sur Terre, mais plus simplement structuré, plus léger, « plus fin ».

« C'est bon d'être de retour, ne cessait-il de répéter. Ça au moins, c'est beaucoup plus réel. »

Je priai Joe d'essayer de m'expliquer, à moi simple mortel « rattaché à la Terre », à quoi ressemblait ce royaume. « Il existe un fil d'or qui relie entre elles toutes les existences, dit-il, et vous-même, comme toute vie, vous y êtes relié. Et il vous nourrit pour autant que vous le laissez faire et même si vous en niez les effets, mais dans ce cas il ne vous nourrira que juste ce qu'il faut pour vous maintenir en vie. C'est un monde de choix et ce monde-ci, votre monde, commence à effectuer

des choix qui tiennent compte de cette connexion, non pas que vous vous soyez coupé d'elle, mais vous avez voyagé trop loin d'elle. On ne se perd jamais, même si on cherche à explorer l'inconnu, en explorant ce à quoi ressemble une vie sans cette connexion. » Je lui demandai pourquoi nous avions voyagé tellement loin d'elle. « Pour explorer ses plus extrêmes limites, répliqua-t-il, pour voir jusqu'où nous pouvions aller loin de notre source. Beaucoup de gens sont fatigués de cela et travaillent maintenant à revenir, à péniblement remonter le courant jusqu'à cette source. »

Je demandai à Joe pourquoi il avait fait le « choix » de retourner lui aussi, en passant plus particulièrement par la Terre-mère. Il me dit qu'il s'en retournait «vers l'endroit le plus effrayant qui soit pour faire face » à ses peurs devant sa propre réalité misérable, un endroit où il ne pouvait plus se cacher de lui-même. Les ET de l'amour nourricier, desquels il s'était détourné, avaient promis d'être à ses côtés. Avec l'aide de ses guides spirituels, il choisit très précisément sa mère parce que « ce serait pénible et difficile à porter ». La peur de sa mère, sa raideur, ses tensions, ses ignorances et ses prétentions étaient « une sorte de miroir des siennes ». Je suggérai à Joe - ce fut une des rares fois où je proposai une interprétation à un kidnappé - que la signification de cette compression dans le ventre de sa mère ainsi que la terreur de se retrouver tout seul lorsqu'il ne put former un lien avec personne dans les heures qui suivirent sa naissance devaient l'avoir conduit vers cette déconnexion d'avec sa source, et c'est ce qui avait empoisonné son existence tout entière.

« Nous sommes faits pour nous connaître, moi et le fœtus, dit-il, et ça devient plus serré et plus dur, plus dur, plus dur... Je veux naître... sortir de ce ventre, m'éloigner de cette femme... mais, avec cette peur, je me suis simplement

contracté et contracté encore, alors je me suis éloigné de tout. Je me suis fermé à tout. »

La régression touchait à sa fin. Joe parla encore de la confusion, de l'isolement et du désespoir qu'il avait éprouvés « dans ce monde horrible ». Sa peur panique est de se couper à nouveau de sa source et de « la perdre », de « les perdre, eux ». Il étendit les bras et respira profondément : « Vous-même, choisiriez-vous l'unité, ou préféreriez-vous la folie ? Le choix est tout de suite fait : l'unité. » Avant de sortir de la transe, Joe exprima encore ses sensations de nudité et de vulnérabilité, ainsi que ses craintes devant la difficulté d'intégrer son être spirituel alors qu'il réside encore dans l'épaisseur d'un « corps physique ». Comme il « revenait » vers nous, il sentit affluer en lui une masse d'énergie et de « légèreté ». Il visualisait entièrement sa vulnérabilité : « C'est magnifique, dit-il, c'est comme ce que je vois en Mark. Vous savez ? Il est incroyable ! Oui, il est comme ça, voyez-vous. Il n'a rien à cacher. C'est exactement ce que je ressens à présent... J'ai l'impression de me laisser pénétrer par la torpeur d'une sorte d'ivresse après avoir vécu avec un fardeau et des œillères. » Désormais il se sentait « suffisamment fort et suffisamment structuré pour ne pas retourner en arrière » (c'est-à-dire se couper de sa source).

Au cours de la discussion qui acheva cette séance de régression, Joe reparla des extraterrestres comme de « sages-femmes » l'aidant à maintenir sa connexion avec la divinité. Il conservait l'image d'un être dans une rivière tumultueuse où le courant était devenu trop violent. C'était comme si les extraterrestres s'étaient tenus sur un rocher sur la rive : « Et moi je me cramponne à eux. » Ils désiraient qu'il « restât connecté à travers tout ceci » au lieu de se perdre dans sa propre peur. Jusqu'à une date assez récente une part de lui-

même « était restée éloignée d'eux ». Il décrit son être familier comme « magnifique » et observe « des émotions passer sur son visage comme des nuages qui traversent le ciel à toute vitesse ». Il réfléchit encore quelques instants à cette rigueur qu'avait montrée Paul Desmonte et comment, alors qu'il était battu et qu'il n'avait plus aucun espoir, il avait envisagé la vérité de son antagonisme et s'était apaisé. C'était à ce stade que les êtres extraterrestres, déjà familiers pour lui, revinrent : « Je pouvais les voir. » Bien que martyrisé avant même que son potentiel ait pu se réaliser, Paul Desmonte réussit à « converser un moment. »

OceanofPDF.com

Commentaire

Dans le cas de Joe, on retrouve de nombreux traits caractéristiques des phénomènes d'enlèvement, mais également une invitation à nous propulser jusqu'aux confins de la connaissance et de la compréhension. Un des défis les plus significatifs relevés par les expériences de Joe concerne nos distinctions ou catégories ontologiques fondamentales - notamment la séparation de la conscience du corps physique. Nous cherchons à savoir si les ovnis et leurs occupants appartiennent ou non, d'une manière ou d'une autre, à notre monde physique. Pour Joe, les expériences qu'il a vécues, et ceci est valable pour tous les kidnappés, ont la qualité de quelque chose venu d'ailleurs et se déroulant dans le monde extérieur. Pourtant, certaines de ces expériences expriment tout le contraire. Par exemple, la vision paniquante d'un ovni et de son équipage sous l'emprise du LSD semble être le pur produit de la conscience.

Dans le même temps, les récits de Joe sur ses expériences d'enlèvement se présentent comme aussi réels - même plus, dira-t-il une fois - que ceux qui relatent des aventures vécues sur le plan de la réalité physique la plus banale, et il n'existe aucun indice permettant de ranger Joe dans la catégorie des dérangés mentaux ou de déclarer ses expériences comme des créations psychopathologiques. Comme cela est observable dans pratiquement tous les cas d'enlèvement, il ne nous reste plus qu'à choisir - en vain, selon moi - entre plusieurs modes d'explication de ces phénomènes : soit que nous conservions une vue traditionnelle de notre univers, soit qu'au contraire nous renoncions à cette façon rigide de percevoir une séparation entre la psyché et la réalité, entre l'intérieur et

l'extérieur, pour nous ouvrir à de nouvelles possibilités ontologiques.

L'étude du cas de Joe s'est déroulée dans le cadre de la grossesse de son épouse, de la naissance de leur fils Mark et du nouveau rôle que Joe devait assumer, à savoir celui de père. Les thèmes de la naissance, de la mort et de la renaissance sont constamment présents dans le matériel obtenu. Les sentiments de vulnérabilité qu'entretint Joe provinrent de la fragilité et des besoins de son bébé. Mais notons qu'en plus de toutes ces considérations, l'avènement même de cette naissance de Mark dans la vie de Joe ouvrit sa conscience à une remémorisation des relations qu'il avait eues depuis toujours avec les extraterrestres qui sont présentés comme des dispensateurs d'amour, de maternage mais aussi de traumatisme. Mark, tout comme Joe, possède une existence mi-humaine, mi-extraterrestre mais se situe beaucoup plus près que son père de sa connexion ou source extraterrestre. À travers et grâce à Mark, Joe put découvrir sa propre double identité.

Au cœur même de l'identité ET de Mark se trouve la séparation du corps et de l'esprit ou âme. Au cours de la troisième régression, Joe fut témoin des soins apportés par les extraterrestres à son fils Mark (nourriture, caresses, massages et mille autres procédures) dont le but était de faire perdurer la connexion de celui-ci avec sa source divine et d'empêcher l'enfant de sombrer dans la confusion ou de limiter sa conception de lui-même au simple corps ou ego humain. Il apparut à Joe que les ET étaient en quelque sorte des agents ou vecteurs qui permettaient à Mark de demeurer avant tout une âme en le remodelant, de telle sorte qu'il devienne un être intégré, à la fois humain et extraterrestre. En tant que parent, le rôle de Joe consistait à maintenir chez

son fils cette connexion à son moi supérieur. Le danger que Mark pouvait courir au sein de ce monde-ci, et que Joe comparait à un asile de fous, serait de succomber à une restriction de conscience occasionnée par la compétition, les pressions financières inhérentes à la vie sur Terre et surtout les exigences d'une civilité qui était la rançon du monde des affaires tel qu'on le connaît. Les extraterrestres semblent faire office, auprès de Mark et de Joe, de ce que ce dernier appelle sages-femmes, les délivrant de la prison de notre culture pour les initier à un nouveau type de conscience davantage compatible avec la survie de la planète Terre.

Les extraterrestres se présentent également comme les agents de la propre intégration de Joe et de sa remontée vers l'âme-source. À l'occasion de la seconde séance de régression, Joe découvrit qu'il possédait une identité qui était à la fois humaine et extraterrestre, ce dont de nombreux kidnappés font eux-mêmes l'expérience, et qu'il fonctionnait comme une sorte d'agent double jetant un pont entre notre monde et ces royaumes dont procéderaient les extraterrestres. Pendant cette même régression Joe avait eu la sensation que le vaisseau spatial et l'univers des ET étaient le foyer où il se sentait le plus à l'aise et il eut la tentation de n'en jamais revenir. Mais sa tâche aura été d'intégrer les dimensions à la fois humaines et extraterrestres qui sous-tendaient son être et devenir ainsi un individu relié à son être tout entier, c'est-à-dire au-delà du moi limité par les contingences matérielles de cette incarnation terrestre.

Au cours de la troisième régression, Joe éprouva un choc lorsqu'il lui fallut assister à la réunification des identités humaine et extraterrestre qui l'habitaient. Ce fut pour lui une expérience dense, profonde, à la limite de l'extase, une sorte de rite de passage aux implications aussi bien terrifiantes

qu'exaltantes qui élargirent et approfondirent le processus lui-même pendant les semaines qui suivirent. Les expériences vécues par Joe, et plus particulièrement celles qui ont trait à la naissance de son fils, sont une démonstration spectaculaire de la séparation ou de la discontinuité de l'être, ou âme, par rapport au corps. La fulgurance de cette expérience de l'âme dans le monde de l'« esprit » ou de F« autre » univers - les mots exacts manquant - contraste avec cette impression de densité engendrée par le corps physique incarné dans le monde terrestre.

Les extraterrestres sont eux-mêmes perçus par Joe, comme par de nombreux kidnappés, comme étant beaucoup plus proches de cette source divine, ou *anima mundi,* que ne le sont les êtres humains qui luttent pour dépasser cette séparation extrême qui est la leur. En conséquence, l'union de ces dimensions de l'être entraîne Joe, en principe par définition, vers un approfondissement de sa connexion à la divinité et vers un sens accru d'une unité avec tous les êtres - bref un surplus d'âme auquel il est davantage relié. Très curieusement, les êtres extraterrestres semblent à l'inverse se languir d'une plus profonde connexion avec les êtres humains, comme si la plus forte densité de notre incarnation physique les fascinait. Pour Joe, comme pour de nombreux kidnappés, l'intense communication qui se produit lorsque les extraterrestres plongent leurs grands yeux sombres dans les nôtres représente une part essentielle du processus qui doit relier les humains aux ET et les pousser à l'évolution.

Comme également la plupart des kidnappés masculins, Joe subit des épreuves traumatisantes au cours de ses expériences d'enlèvement, notamment des manipulations forcées d'ordre génital avec prélèvement de sperme en vue d'expérimentations d'hybridation entre les humains et les

extraterrestres. Mais dans le même temps, Joe a eu l'impression que, sous son identité ET, il était partie prenante dans ces mêmes expérimentations génétiques et reproductives, nous offrant ainsi une vision assez rare qui serait justement celle qu'un extraterrestre (même si, derrière elle, la perception humaine est encore sensible à l'observateur) aurait de tout ce processus d'hybridation. Joe éprouva, en effet, un certain sentiment de culpabilité (peut-être un résidu de ses émotions humaines) en copulant avec une humaine et en déposant en elle sa « semence ». Il ressentit quelque amour pour cette femme pendant l'acte sexuel, mais il était compréhensible que cette femme se sente, en partie tout au moins, violée.

Grâce à ces expériences, Joe semble avoir eu accès à de multiples informations sur la sexualité des extraterrestres et les procédés selon lesquels ils déposent une semence ou toute autre substance de fertilisation dans le corps humain. Comme beaucoup de victimes d'enlèvement, Joe fut informé par les extraterrestres eux-mêmes que sa participation à un processus d'hybridation avait pour objectif de créer de nouvelles espèces qui revigoreraient le phénomène vital, soit un degré de plus dans l'évolution. « La vigueur » résonne bizarrement à nos oreilles dans un tel contexte, surtout si l'on songe aux innombrables enfants hybrides que tant de kidnappés ont eu l'occasion de voir à bord des vaisseaux. La direction générale qu'ont prise les activités humaines sur notre planète, si l'on en croit Joe, ne peut mener qu'à l'extinction d'espèces innombrables, dont la nôtre. Le processus d'hybridation était donc un moyen, du moins c'est ce qu'il avait appris, de préserver la substance génétique humaine, même si cela doit se faire sous une autre forme. Et enfin, ce que nous ignorons est, bien évidemment, dans quelle réalité tout cela s'effectue.

Finalement, au cours de la quatrième régression, Joe accéda à une expérience très importante de vie antérieure. Le matériel revint à la surface grâce au choix que j'effectuai de s'attacher à l'expression « Je suis revenu », prononcée par Joe alors qu'il se voyait en bébé de deux jours. Il m'aura fallu une ouverture d'esprit toute particulière pour pénétrer dans cette possibilité d'une vie antérieure et considérer un «retour» sur Terre depuis un tout autre angle de vue. À moins de cela, j'aurais pu laisser échapper cette petite phrase et demander à Joe, par exemple, de me parler davantage de ses émotions comme bébé de deux jours et de tous les événements qui s'y rattachaient. L'expérience d'une vie antérieure paraissait ne pas être arbitraire. Elle reflétait plutôt bien mon patient (en tant que Paul Desmonte) dans l'expression de ses valeurs et de sa vérité, mais à cause de son attitude arrogante, autrement dit à cause d'une conscience limitée et radicale, elle évoquait aussi l'antagonisme qui allait entraîner le personnage vers le supplice. Joe a adopté les mêmes valeurs aujourd'hui, avec cette conviction que l'humain a d'infinies possibilités, mais sa conscience a évolué jusqu'à un degré où il peut communiquer ses idées d'une manière telle qu'il embrasse du même coup l'ensemble des êtres qu'il souhaite convaincre. L'expérience d'une vie antérieure semblait donc très importante, non pas tant pour le seul fait d'avoir déjà mené sa barque au sein d'une incarnation, mais parce que cela révélait le niveau d'évolution de la conscience de Joe qui dépassait largement les limites d'une seule existence biologique humaine pour s'étendre à travers le temps infini.

Cette même séance fut également remarquable pour la ressemblance des intenses émotions engendrées aussi bien par la remémorisation de Joe de sa propre naissance que par celle qu'il fit de la mort de Paul Desmonte. Dans les deux cas, cette expérience fut très éprouvante, jetant Joe dans la peur

la plus insupportable pour ensuite lui apporter quelque soulagement au moment du passage d'un état à un autre. L'impression que j'en retirai moi-même fut que la vie était un cycle de naissances et de morts, une transition permanente d'un état à un autre, évoluant avec le temps et, si l'on élargit encore la perspective, devenant de moins en moins distincts les uns des autres. Les êtres extraterrestres, les « ET », comme les appelait Joe, semblent avoir été présents aux côtés de celui-ci, un peu comme des protecteurs et des guides, pour qu'il évolue spirituellement à travers le temps, se montrant au moment où sa conscience devait s'ouvrir et s'élargir, comme juste avant la mort de Paul, et disparaissant lorsque sa psyché se rétractait, comme après sa sortie du ventre de sa mère July.

Cette dernière observation pourrait bien être référentielle pour avancer dans la connaissance des conditions psychologiques qui déterminent l'aptitude, ou la non-aptitude, des êtres humains à faire l'expérience de la présence extraterrestre dans leur vie. Si, en fait, les extraterrestres se trouvent être plus proches de la source divine ou *anima mundi* que les humains ne paraissent l'être généralement, alors il se pourrait que leur présence parmi nous, même envisagée comme cruelle et traumatique à certains égards, fasse partie d'un processus plus vaste qui nous ramènerait vers Dieu, ou un principe créateur, quel que soit le nom que vous lui donniez, ainsi que Joe l'a lui-même exprimé : « Un voyage qui emmène tellement loin, un voyage dont certains sont tellement fatigués qu'ils font tout, travailler, se débattre et lutter, pour revenir enfin à la source originelle. »

Le voyage qu'effectue Joe a lui-même subi d'énormes changements au cours de son existence. Il a su se débarrasser d'un certain nombre de tâches professionnelles

fastidieuses en les cédant à un collègue et ainsi se libérer pour poursuivre ses recherches spirituelles et thérapeutiques. Il a également accepté de « sortir de l'anonymat », d'atteindre un public et de devenir un conférencier de plus en plus apprécié qui s'exprime sur les problèmes de l'évolution de la conscience. Il parle également très volontiers de ses expériences et de son identité ET et n'hésite jamais à partager connaissance et informations. Ensemble, il nous est arrivé à plusieurs reprises de nous manifester publiquement. Et je dois avouer que sa façon tranquille, évidente, précise et positive d'exposer les choses m'a beaucoup impressionné ; il sait exprimer aussi bien ses doutes que ses prises de conscience successives qui, de fait, l'ont amené à s'ouvrir à des expériences et à d'autres types d'intelligence qui l'ont transformé en profondeur et peut-être, avec lui, des millions d'autres Américains.

OceanofPDF.com

9

Sara : fusion des espèces et évolution humaine

Sara était une étudiante de vingt-huit ans. Elle m'écrivit un jour pour solliciter une séance d'hypnose. Elle projetait de partir en voyage et souhaitait me voir auparavant « afin de libérer certaines émotions et informations qui perlaient à la surface et de diminuer les sentiments d'angoisse et de confusion qui l'avaient tellement submergée ». De nombreux détails de la vie de Sara ne seront pas divulgués dans le but de protéger son anonymat.

Dans sa lettre, elle me disait que environ deux ans auparavant, tandis qu'elle subissait une série de massages pour des douleurs à la nuque, « elle avait fait l'expérience de petits êtres entrant en communication avec elle télépathiquement ». Elle se rendit compte également qu'elle dessinait, spontanément, avec un stylo dans chaque main (« Jamais avant cela je ne m'étais servie de ma main gauche. ») ce qu'elle prit pour des êtres extraterrestres avec une insistance toute particulière pour leurs yeux. Dans ces dessins on voyait aussi des ruelles et « des sortes de corps subtils » comme un « corps subtil d'entité ».

Sara appartient à ces kidnappés, dont le nombre va croissant, qui trouvent un intérêt spirituel à comprendre ce qui leur est arrivé. Sa recherche de sens et son combat pour repousser les frontières de sa propre conscience lui permirent

d'accéder à de prodigieux enseignements en un temps très court. Elle m'indiquait aussi dans cette lettre qu'elle avait récemment commencé « à recevoir des informations reliant d'autres entités au sort de la planète et à son évolution écologique, notamment au niveau de l'inversion des pôles et du magnétisme terrestre ». Le désir de se rendre utile et « de faire quelque chose de constructif pour le monde » est vital pour Sara même si elle ignore encore les formes que cela prendra.

Sara passa son enfance dans les faubourgs d'une ville industrielle, au cœur d'une famille protestante « conventionnelle », et estime avoir été amenée à considérer la réalité de la façon la plus claire qui soit. Elle n'a jamais usé de drogues et ne boit jamais d'alcool. Elle rattache cela à ses expériences de rencontre et croit que depuis qu'elle a arrêté de consommer du café, du chocolat et presque tous les types de sucre, ses expériences sont devenues beaucoup plus conscientes et claires.

Le père de Sara est mort. Sara se demande s'il n'était pas dyslexique et elle soupçonne que cela a dû entraver sa réussite professionnelle. C'était un homme frustré, physiquement et verbalement brutal envers la mère de Sara et criant après la petite Sara. Celle-ci assista maintes fois à de violentes altercations entre ses parents et il arriva même qu'elle vît son père frapper sa mère. Effrayée par cette violence, Sara allait généralement se terrer dans une autre pièce pour éviter d'être battue. Sara se souvient que son père était très bon avec elle lorsqu'elle était toute petite, mais lorsqu'elle commença à rapporter d'excellentes notes de l'école, il prit ses distances. Par contraste, la mère de Sara connaissait une belle réussite professionnelle.

Sara était très proche de son grand-père maternel qui mourut lorsqu'elle était adolescente. Il était « très bienveillant ». « Nous avions pour habitude de nous asseoir pendant des heures et je lui faisais la lecture… C'était mon seul soutien, vraiment un modèle pour moi. » Pendant au moins dix ans après sa mort, Sara eut souvent l'impression que son grand-père revenait dans sa chambre, surtout lorsqu'elle travaillait à son bureau. Sara se souvient très bien de cette « drôle de pièce » qu'il y avait dans la maison de son grand-père. Elle y entrait souvent lorsqu'elle était enfant, refermait la porte derrière elle et y restait un bon moment. Dans « une sorte d'état second », Sara voyait alors flotter dans cet endroit comme « un brouillard d'énergie » mais elle ne peut rien se rappeler d'autre à ce sujet.

Sara était une petite fille intellectuellement très précoce et elle apprit à lire toute seule de très bonne heure. Elle était déjà attirée par tous les mystères et les ouvrages qui traitaient de fantômes et de phénomènes de possession. Sa famille se rendait à l'église presque tous les dimanches. « Je n'aimais pas beaucoup cette idée de péché originel. Cela ne voulait rien dire selon moi… Mais j'aimais infiniment l'Esprit saint. » Elle le décrivait « comme la trame reliant la réalité tout entière ». Vers onze ou douze ans, elle voulut étudier de plus près certains problèmes théologiques tels que la dichotomie du bien et du mal et elle lut beaucoup d'ouvrages sérieux sur les autres religions.

Tandis qu'elle était encore étudiante, elle participa à des études sur la perception extrasensorielle. Elle n'a jamais cessé de s'intéresser aux moyens de parvenir à intégrer les découvertes des sciences physiques à celles des explorations de la spiritualité et de la conscience humaine. Il lui est un jour arrivé de ressentir dans son corps comme une décharge

électrique. Une autre fois : « J'ai senti que je quittais mon corps et que je ne pouvais plus y revenir, et cela a duré au moins deux jours. » Cette dernière expérience l'a particulièrement commotionnée.

Quand elle eut quitté le collège, Sara épousa Thomas. Mais très vite elle se sentit extrêmement malheureuse et frustrée de cette vie commune trop conventionnelle. « Il se moquait de tout ce que je lui disais éprouver », dira Sara. Elle et Thomas restèrent mariés plusieurs années parce qu'ils s'aimaient beaucoup. De plus, Sara aspirait « à une existence ordonnée et confortable ».

Une année après ce mariage, Sara tomba gravement malade. Même s'il n'existe pas de preuve formelle pour étayer cette hypothèse, Sara attribue cette maladie et ses douleurs fulgurantes au niveau de la nuque et de la tête à une présence venue d'un autre monde qui hanterait sa vie (« Ils m'ont assommée »). Au cours d'un après-midi où elle se promenait avec Thomas, ses jambes se dérobèrent tout à coup sous elle et elle s'écroula. Elle eut aussitôt une forte fièvre. Son état était très sérieux et elle dut s'arrêter de travailler. Sa convalescence fut très longue et c'est pendant cette période difficile que Sara et Thomas s'éloignèrent l'un de l'autre pour finir par divorcer. Le couple n'avait pas eu d'enfant et, à sa connaissance, jamais Sara n'a encore été enceinte. À propos de sa maladie, Sara déclara : « C'était pour mon bien », autrement dit une intervention du destin qui l'a menée vers ce chemin actuel d'ordre spirituel.

Environ cinq mois avant qu'elle ne m'envoyât un courrier, Sara rencontra un jeune homme du nom de Miguel. Dès leur second rendez-vous, alors qu'ils déjeunaient ensemble, Miguel aborda le sujet des ovnis et révéla à Sara qu'il avait vu un vaisseau spatial (cette espèce de synchronisme, ou

synchronicité, ou de coïncidence significative est chose courante parmi les victimes d'enlèvement). Sara parle de Miguel comme de son « ami extraterrestre ». Miguel lui raconta qu'il avait vu des extraterrestres dans ses rêves et Sara eut même le sentiment qu'il pouvait être l'« envoyé » de quelque espèce étrangère à notre planète. Miguel agissait parfois avec un degré d'indifférence et de mollesse tel que cette attitude rappela à Sara ces enfants hybrides que les kidnappés peuvent voir à bord des vaisseaux. Au dire de Sara, il a dû se trouver tout petit dans un de ces incubateurs et manifester « d'énormes besoins. » Il n'empêche, Sara appréciait cette opportunité qui lui était offerte de discuter avec lui de ses rencontres extraterrestres.

Le cas de Sara concernant les expériences d'enlèvement est étroitement mêlé à toutes sortes d'autres phénomènes paranormaux. Elle dispose d'une mémoire qui remonte à un âge extrêmement précoce - « six semaines ou même moins » : « ... On me prenait, on m'emmenait et on me regardait. » Elle pense même que « quelqu'un prenait une photo... C'était comme les premiers balbutiements de la conscience de soi. » « Si je ferme les yeux, je revois tout. » Ses expériences de fantômes « sont un leitmotiv durant toute l'enfance », démarrant dès qu'elle eut quatre ans. « J'étais devenue une formidable raconteuse d'histoires de fantômes. » Parfois elle construisait ses histoires en embellissant un peu des personnages dont elle avait le portrait et racontait « des histoires de vie antérieure » fondées sur des interprétations imaginatives de leur vie. Elle se concentrait sur les yeux de la gravure et entrait dans un état second (« mesmérisée »). Le portrait entrait en « vibration vivante » et prenait « un aspect tri-dimensionnel ».

En dehors de ces histoires à faire peur, elle aimait aussi jouer à ce qu'elle appelait des « séances » avec ses petits camarades. Un jour, au cours d'une sieste partagée avec les autres enfants, elle demanda à sa meilleure amie, Annie, qui était aussi la plus petite, de s'allonger sur le plancher et annonça : « On va essayer de te faire léviter. J'ignore où j'ai bien pu piocher ça, mais le fait est que nous nous plaçâmes tous en cercle. Je crois que je me suis mise près de la tête d'Annie et j'ai commencé à marmonner quelque chose ; alors, eh bien, oui, voilà, la petite fille s'est soulevée de terre. » Tous les enfants présents « eurent le sentiment que quelque chose d'étrange s'était passé » et personne ne souffla mot de cela. « Je me souviens de cette nuit-là comme si c'était hier... Oh ! Seigneur ! Durant cette nuit, la chambre tout entière était baignée par quelque chose de bizarre... Il y avait comme de l'électricité dans l'air. Je crois après coup que cela n'avait pas été perçu par les autres. » Je lui demandai si un des enfants avait raconté quoi que ce soit à ses parents. « Je ne pense pas que quiconque en ait eu seulement l'idée. » Selon Sara, c'était comme si les enfants avaient reçu « une suggestion selon laquelle ils ne devaient rien révéler au-dehors ». Il y a à peu près deux ans de cela, Sara demanda à la fille qu'elle avait fait léviter : « As-tu eu l'impression que c'était nous qui t'avions élevée dans les airs ? » et la fille répondit oui, et que toute l'assistance en avait eu les cheveux dressés sur la tête.

Plus tard, au cours de la régression hypnotique, Sara relia cette information à la capacité de léviter (de s'envoler) vers un vaisseau spatial, d'y entrer et d'en sortir. « C'est comme si je flottais dans les airs autour d'un vaisseau, comme si quelqu'un me faisait une démonstration de lévitation. Comme pour me faire voir comment cela se passe : " Tiens, vois par toi-même ! " Alors, ils me laissent léviter, ils me laissent jouer,

en quelque sorte. Oui, c'est un peu ça, ils me laissent léviter tout autour du vaisseau, en haut, en bas. »

Sara cessa de raconter des histoires de fantômes vers l'âge de neuf ans mais elle continua cependant à ressentir de temps à autre des présences dans la maison. « Quand j'avais treize ans, je voyais tout le temps des choses chez nous... comme si elles grimpaient les escaliers... Je n'osais pas vraiment regarder. Je me cachais aussitôt sous les couvertures. Et je me disais très fort, en moi-même - je ne l'ai jamais vraiment prononcé à voix haute : " Je ne suis pas encore prête ! Excusez-moi, mais je n'ai que treize ans et il faut encore attendre. " Cela est arrivé maintes fois. Maintes fois, maintes fois. »

Au cours de notre première entrevue, Sara parla de ses insupportables douleurs au niveau du crâne et du cou, sujet qu'elle avait déjà abordé dans sa lettre. Pour plus ample information, elle me confia que deux ans auparavant, alors qu'elle subissait des soins d'ordre physique, elle « commença à voir dans sa tête une foule de personnages » qui parfois semblaient lui parler. Elle fermait alors les yeux : « Et je voyais ces petits êtres là, juste dans le coin de mon cerveau, et ils semblaient être très lumineux, très jaunes et très lumineux, un peu arrondis... Après quoi, mes douleurs disparaissaient. » Les petits personnages « paraissaient jaunes et ronds et en un sens bienveillants... Le sentiment dominant que j'en eus est l'apaisement, le calme. Ils sont si calmes ». Ils ont des corps « très légers » avec de grosses têtes. Sara ne se souvient pas de traits particuliers en ce qui concerne leur visage, même pas en ce qui concerne les yeux. Néanmoins, elle éprouva (et éprouve encore) un amour immense pour eux et venant d'eux. « Je me sens chez moi, dit-elle, vous savez, cette impression idéale qu'on peut avoir d'une famille

sécurisante. » Après cette première connexion avec ces êtres dont elle se souvient comme des « êtres lumineux », Sara porta sa main à ce point derrière la nuque qui lui faisait de plus en plus mal et elle « se brancha » sur les « êtres lumineux ». Elle appelle cela « écouter » et elle estime que, ce faisant, elle y trouve toujours un grand soulagement.

Sara mentionna également deux expériences qui eurent lieu six mois avant notre rencontre. Au cours de l'une d'elles, il apparut que « quelque chose » la regardait depuis l'encoignure de la porte alors qu'elle était au lit, une présence confirmée par cet homme qu'elle vit alors. « Tout ce que je peux en dire, c'est que je voyais une forme. C'était très décharné. C'est tout ce dont je me souviens. » Au cours d'un autre incident, elle sentit que quelque chose se trouvait près de son lit. La présence fut encore une fois confirmée par la vision du même homme. Bien que ce type d'expérience fût plutôt éprouvant à cette époque, elle eut le courage de s'asseoir dans son lit et d'essayer de tendre les bras vers l'entité avec amour et compassion. Après cela, la présence parut se dissiper.

Environ une semaine avant qu'elle ne se rende à l'est des États-Unis pour venir me voir, Sara eut un accident de voiture dont les effets relancèrent ces fameuses douleurs à la tête et à la nuque qui avaient commencé à se manifester cinq ans auparavant. À cause de cet accident, Sara dut repousser notre rendez-vous de plusieurs jours. C'était Miguel qui conduisait et lui-même en sortit complètement groggy. Il commença de son côté à « décoller » avec des distorsions de la vision et tous deux eurent comme la sensation qu'une force « magnétique » avait bousculé leur véhicule qui était alors sorti de la route et avait sauté par-dessus le remblai pour se retrouver « plié en deux ». Sara souffrit de commotions

cervicales avec atteinte de tendons et de ligaments. On dut la transporter à l'hôpital en ambulance.

Après cet accident, Sara fermait de plus en plus souvent les yeux car en dehors des « êtres lumineux », elle commençait à visualiser un autre type d'entité. « Quand je ferme les paupières, je peux les voir… Je les vois bien… Ils se tiennent là, alignés, ils ne sont que trois ou quatre petits bonshommes noirs en train de baragouiner. » Plus tard, elle déclara : « J'ai l'impression que ces petits êtres vivent dans ma tête. » Contrairement aux « êtres lumineux », elle décrivit « les autres » comme des êtres « frénétiques ». Peu après l'accident, elle se sentit contrainte d'effectuer son « écoute » quotidiennement et de noter par écrit les informations qu'elle en recueillait. Elle comprit que cela seul rendrait désormais tout nouvel accident inutile.

Quelques jours après l'accident, Sara et Miguel eurent une expérience dans laquelle une étrange lumière vert et jaune pénétra dans la chambre. D'habitude, Miguel n'est pas peureux, me dit Sara, mais il se trouva qu'ils étaient tous les deux aussi terrifiés l'un que l'autre et elle remarqua qu'il avait dû même perdre connaissance pendant le temps que dura le phénomène. Sara se sentit comme « physiquement clouée », incapable de faire un mouvement. Elle vit « trois choses se pencher au-dessus d'elle, comme trois têtes recouvertes de voiles », et elle pensa : « On doit pouvoir communiquer avec ce genre de chose… C'est là, c'est bien réel… Ne t'affole surtout pas… Tiens le coup… Ne rate rien de ce qui arrive et prends des notes. » Puis « toute la chose s'estompa progressivement ».

Sara n'avait pas manqué aussi de remarquer des engins inhabituels dans le ciel. Alors qu'elle se trouvait en compagnie d'une amie, elles virent toutes les deux « un truc bizarre suspendu dans les airs ». Sara leva les yeux : « Et en une

fraction de seconde, je me sentis comme… comme si j'étais là-haut et pourtant j'étais ici. Je me suis retrouvée en quelque sorte dans le vaisseau spatial, en train de me regarder moi-même. Comme si j'étais à deux endroits différents à la fois et c'est alors que je me suis dit : "Oh ! Ouaouh ! En voilà une histoire, tu reviens rien que pour te regarder. " » Une autre fois, Sara observait ce qu'elle prenait au début pour une étoile. « Mais ce n'était pas le moment de la journée qui s'y prêtait : c'était l'après-midi ! Elle était extrêmement brillante. Et trop basse, pour tout dire à une certaine distance. » Au bout d'un moment : « J'en ai eu marre. Je n'avais plus rien à faire et j'ai repris le chemin de la maison. Je suis donc montée dans ma voiture et j'ai démarré. C'est alors que le truc s'est précipité vers moi, mais alors à toute allure, il est arrivé là au-dessus… On aurait dit une étoile filante. C'était tellement lumineux. » À ce moment-là elle songea : « Dieu, faut que je raconte ça à Miguel », mais elle n'en fit rien : «Comme si j'avais tout oublié !»

Le désir de Sara de se faire hypnotiser était né de son envie « de connaître la vérité… Je ne veux pas que ce soit une histoire que moi, ou n'importe qui d'autre, aurait inventée. Je veux vraiment savoir ! Je veux vraiment savoir ! C'est la seule chose qui m'importe, même si c'est complexe, si ça fait mal et tout ce que vous voudrez… Je veux savoir ce que sont ces petits personnages. » En fait, Sara souhaitait prendre en main ses expériences. « Pour vous dire le fond de ma pensée, je ne sais pas si je me crois moi-même… Il y a quelque chose en moi qui ne doute pas. Mais il y a une autre partie de moi-même qui ne croit en rien et c'est celle-là qui me détruit. »

Dès qu'elle entra dans la transe, Sara prononça ces paroles : « Je vois la maison de mon grand-père… J'oscille entre elle et mon lit blanc à baldaquin qui se trouvait dans la maison de

mes parents quand j'étais toute petite. Je me souviens que dans ce lit je faisais des rêves qui me jetaient par terre et je me réveillais en sursaut, cramponnée à une des colonnes du lit pour ne pas perdre complètement l'équilibre. On aurait dit qu'on me laissait littéralement tomber sur le sol et parfois d'une très grande hauteur pour ensuite me remonter dans mon lit. J'en ai eu pas mal, de ces rêves-là où il semblait à chaque fois que j'étais sur le point de mourir. » Je demandai à Sara d'essayer de me décrire plus en détail ces sensations et elle me confia : « J'avais vraiment la sensation de quelque chose d'argenté et de fulgurant, comme si j'étais tombée dans la cage d'un ascenseur. » Elle décrivit d'autres images de « matériau blanc et brillant » et d'un « endroit d'où elle serait tombée ». Puis elle se vit « dans un champ, en train de regarder quelque chose qui ressemble à un vaisseau spatial à une distance d'environ trois cents mètres ». « Et moi je suis toute seule dehors dans ce champ. »

Le vaisseau était « une chose blanche avec un dôme qui avait quelque chose à l'arrière et une entrée verticale... et des lumières qui en sortaient ». « Je vois plein de petites choses qui ressemblent à de petits squelettes, ou plutôt un croisement entre un squelette et un insecte avec des pattes. Voilà, c'est ça, ils montent et descendent les plans inclinés... Il y a de la lumière qui vient de - je vois une des portes qui est abaissée et de la lumière en sort et elle éclaire la petite créature qui monte et descend le plan incliné, avec des allures de gros squelette. Elle a comme une bulle sur la tête, mais je dirais plutôt des filaments - c'est alors que je me sens repartir pour glisser depuis quelque chose et tomber dans mon lit... Verticales. Les descentes sont toutes très verticales. Et ça va rudement vite ! À toute allure ! Presque trop.»

Sara se souvient qu'elle se réveillait souvent terrorisée par ces glissades vertigineuses depuis le vaisseau : «Terrifiée à l'idée que je pourrais en mourir… C'était plutôt violent… C'est une bonne chose que j'aie pu rejoindre mon lit car j'aurais aussi pu le manquer. » Les associations suivantes se rapportèrent à un long cylindre blanc et brillant et la sensation que sa tête heurtait une « trappe ». Elle eut alors l'impression de remonter dans le temps jusqu'à un « lieu où elle était morte ». Elle vit un être qui se tenait assis dans ce qu'elle considéra comme une énorme chaise ou un trône argenté tout en métal. Bien que sa tête fût bien « la chose la plus étrange que j'aie vue de ma vie », néanmoins elle le reconnut. « Il y a comme une auréole autour de sa tête. C'est transparent et je vois à l'intérieur d'une tête de mort. À l'intérieur cependant, ce n'est pas exactement comme un squelette humain… Il y a cette espèce de filament circulaire autour de lui, et le sourire est morbide, comme un rictus de tête de mort. Mais, voyez-vous, je n'ai pas peur. Ils ne sont pas méchants du tout, ils sont gentils. Ils sont gentils… Pas un seul n'essaie de me faire peur. Ce n'est pas de leur faute s'ils ont cet aspect-là. »

Comme de nombreuses victimes d'enlèvement, Sara a donné un nom à son entité familière. Il s'appelle Mengus. « Il est vraiment très paternel, très bienveillant », dit-elle. Puis elle se souvint d'elle à l'âge de dix ans, puis à seulement cinq ans, à l'intérieur du vaisseau (« Je suis plus petite que lui ») : « Je suis montée d'un seul coup jusqu'à Mengus, me tenant tout près de lui. » Elle communiquait avec lui « comme dans un rêve, comme dans ma tête… moitié par télépathie, moitié verbalement » en anglais. « Il se contentait de hocher la tête. » Elle lui demanda : « Qu'est-ce que vous faites tous sur la Terre ? et il lui répondit : « Oh ! nous visitons. »

Sara vit ensuite dans le vaisseau ce qui pourrait être apparenté à un tableau de bord, un peu comme dans la cabine de pilotage d'un avion mais avec plus de métal. « On dirait que je flotte au-dessus de tout ça. » Et elle demanda à Mengus ce que c'était. Il lui dit : « C'est notre système de propulsion. » Elle tripota un tas de manettes : « Mais comme rien n'était en fonction, je ne créais aucune perturbation... Il me laissa faire, voyez-vous. Il est vraiment très gentil avec moi... Imaginez cette petite fille qui regarde partout, n'est-ce pas charmant. » Bien qu'elle ressente de la part de Mengus beaucoup de chaleur et de générosité... ces sentiments étaient tout de même mêlés à une émotion extrêmement coercitive. Du sérieux. « Ce type est vraiment très sérieux. » Mengus lui dit quelque chose dans le style : « Pour l'instant, tu es très jeune, mais c'est comme une phase préparatoire, et c'est très important... Nous allons t'amener à cela en douceur, mais ce ne sera plus un jeu et il ne faudra plus uniquement voler dans tous les coins, c'est du sérieux, aussi fais bien attention. » C'était un peu comme s'il lui avait dit : « Ne bousille pas tout. » La dose formidable d'amour qu'elle sentait en lui permit à Sara de l'écouter et d'apprécier le fait qu'« il n'y ait pas de place pour l'erreur... J'ai l'étrange sentiment qu'à présent il est mort... un vague sentiment de tristesse ».

Je demandai à Sara ce qui lui faisait dire qu'il devait être mort. Elle me répondit : « Je sens ses vibrations et si je cherche aujourd'hui à les capter, je sens bien qu'elles ne fonctionnent plus et qu'elles ont été recyclées (voir les déclarations de Paul au chap. 10 à propos de ce qui arrive quand un être meurt). Je ne peux plus le capter, il doit être mort... Mengus était vraiment très gentil. Je pourrais dire qu'il fut mon premier vrai professeur... J'ai l'horrible sentiment qu'une des petites choses que j'ai dessinées, ce

genre de bébés, c'était… une nouvelle incarnation de Mengus. »

Revenant à son expérience quand elle était jeune enfant, Sara reparla du phénomène de flottement ou lévitation décrit plus haut et cette sensation que ces aptitudes, bien que « très rigolotes », lui viennent d'une « vie antérieure ». En fait, ces phénomènes « n'étaient pas rigolos au sens habituel du terme », mais exprimaient en partie la façon dont nous évoluons. « J'avais vraiment pris conscience que le véritable amusement peut dépendre d'un grand travail et d'un grand progrès. » L'énergie vibratoire des êtres transparents, affirma Sara, « était bien plus élevée que la vibration conventionnelle que nous connaissons ici… Ils sont tellement plus conscients ! Ils ne cachent rien au fond de leur subconscient. Ils sont tout simplement éveillés. Ils sont éveillés et responsables, et ils sont réceptifs et ils sont concis et précis et leurs yeux sont ouverts… Leur cœur aussi est ouvert. Ils n'ont pas peur, ils ne sont pas mesquins et avares de leur amour, et ça c'est merveilleux. Ils sont tellement, tellement, tellement, gentils… J'ai l'impression qu'il y a quelque chose de transparent à l'arrière de leur tête… Notre tête à nous n'est pas transparente, vous savez bien, elle est couverte de cheveux et tout. C'est comme ça qu'on recouvre tout ce que l'on ne veut pas montrer aux autres et eux, c'est l'inverse, complètement ouverts et évidents. On peut voir en eux et ils marchent à la télépathie, aussi sont-ils incapables de garder la moindre chose secrète. Le résultat c'est que chacun se sent moins isolé. Ils ne jouent pas du refus de la même manière. Et j'aime ça. Dieu ! Comme j'aime ça ! Je voudrais bien retourner avec eux ».

Sara découvrit que pour se retrouver en compagnie de ces êtres, du moins de la façon heureuse et innocente qu'elle

venait d'exposer, elle était prête à remonter le temps « d'avant cette vie ». « Je crois que je vais essayer», dit-elle. Puis elle se vit en train de flotter dans un vaisseau spatial blanc muni de nombreuses petites ouvertures. Le vaisseau survolait une région désertique - « On se balade et quand je regarde en dessous, c'est tellement beau... Je crois que je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie, si totalement heureuse. Ouaouhhh ! On arrive près de cette crête, et il y a toute cette grande étendue de désert, avec ces teintes rouges et ces jaunes et ces orangés, c'en est sensuellement délicieux. Oui, c'est ça, un délice. » Dans cette vie-là, le corps de Sara « ressemblait à un squelette... comme celui de Mengus... C'est horrible. Vos os font un petit bruit, un cliquetis macabre. Quand vous bougez, on dirait que tout va se disjoindre ». Encore une fois, Sara fut enthousiasmée par les possibilités de manœuvre de l'engin spatial et par la façon dont « il peut se rendre, comme un éclair, ici ou là ».

Depuis cette perspective (sa vie à la fois antérieure et chez les extraterrestres), Sara émit des opinions sur les choses « stupides » auxquelles se livrent les humains et sur son envie de se confronter avec eux directement. « Mais il est beaucoup plus efficace d'y aller avec subtilité et être sûr que ce soit bien entré dans leur cervelle. » Les êtres humains sont « si égocentriques qu'à moins de changer cela, ils n'évolueront jamais. Et de fait, ils entretiennent contre vents et marées cet ego et, du coup, les voilà extrêmement menacés »... Dans le même temps, il existe des choses « précieuses » qui les concernent : « Ils peuvent respirer le parfum des fleurs, par exemple. Et cela peut paraître incroyable mais ils sont capables de sentir la chaleur du soleil sur leur peau. » Tout comme un être extraterrestre : «Je me déchargeai peu à peu de mes structures physiques, c'est pourquoi à un certain niveau vous êtes plus léger... Cela représente certains

avantages. Le premier étant de ne plus connaître des choses comme la déprime. Mais d'un autre côté, vous vous sentez un peu décalé, déplacé... Votre sens olfactif n'est plus tout à fait le même. Vous ne percevez plus, par exemple, toute la richesse d'un odeur », fit-elle observer. Mais en même temps, les extraterrestres ont eu accès à une « plus grande vision » et possèdent davantage de clairvoyance et de patience. Aussi : « Vous avez à l'intérieur de votre tête ce qui vous rend capable d'accéder télépathiquement à tous les genres d'information. Vous possédez désormais cette flexibilité informationnelle. Je veux dire par là que vous pouvez savoir tout ce que vous avez besoin de savoir. »

Sara comprit que le but de ce survol d'une région désertique était d'effectuer une reconnaissance de la planète « pour déterminer ses ressources et les chances de viabilité d'une région comme celle-ci au cas où une catastrophe planétaire se produirait ». Ce désert apparaissait comme un « environnement stable » potentiel en cas de grabuge, parce qu'il était plat et en altitude. À l'occasion de cette expérience (voyager en vaisseau en étant elle-même une incarnation extraterrestre), Sara se sentit « tiraillée » entre sa forme humaine et sa forme extraterrestre, comme s'il lui fallait se décider une bonne fois. L'identité corporelle et humaine était esthétiquement agréable à cause de l'épaisseur « de chair et tout ce qui allait avec », mais dans le même temps elle était attirée par les perspectives nettement plus grandioses que lui garantissait son identité extraterrestre.

Sara revint vers le présent et commença à décrire un énorme et inquiétant nuage noir qui bouchait tout le ciel et d'où des ondes magnétiques semblaient sortir pour l'atteindre : « Comme une chape de goudron qui aurait plu sur ma tête. » Ce nuage fut interprété par Sara comme le symbole de la

projection de la conscience et des vibrations négatives des êtres humains. Ses effets étaient débilitants et elle s'en sentit la victime. Le nuage fonctionnait un peu comme un gigantesque masque ou bouclier pour cacher à la vue quelque appareil « de hockey » que les êtres humains dessineraient s'ils devaient fabriquer un vaisseau spatial. Cet appareil était la source de la vibration négative et était piloté par un être humain. Cela parut tout bonnement « stupide » aux yeux de Sara. « Tout cela me donne vraiment mal au cœur », dit-elle. Le « but » de l'avion était « ostensiblement la guerre », dit-elle, mais pas la guerre pour tuer des gens. C'était une guerre « de cerveaux... pour contrôler les gens ». Elle comprit pourquoi elle avait éprouvé « un tel désir de se protéger de cette chose ».

Après cela, Sara se remémora que, dans son enfance, il lui était arrivé de « léviter » ou de « flotter » et « de faire des bonds » un peu partout dans sa chambre avec son lit à baldaquin. « Je sens comme si quelqu'un me lançait en l'air. » Deux « types comme Mengus » étaient chargés de ce travail. Sara eut l'impression qu'il y avait un champ magnétique entre leurs doigts et son propre corps. Faire des bonds comme ça « était assez drôle... » et elle « riait aux éclats », et puis les êtres se sont mis à discuter entre eux, pas avec elle, puis, tête la première, ils se sont échappés par la fenêtre. C'étaient des visites amicales, « comme venir prendre le thé », mais les êtres devinrent « fous » après le collège parce qu'elle menait « une vie tellement conventionnelle et stupide... une existence à très courte vue », surtout lorsqu'elle commença sa carrière professionnelle (dans les affaires).

Sara se plongea ensuite dans une autre expérience qu'elle avait vécue des années plus tard. Elle se trouvait seule, allongée sur le toit pour prendre un bain de soleil, quand : « Je sentis que quelque chose planait juste au-dessus de moi. »

Elle vit une silhouette « qui ressemblait moitié à Mengus, moitié à une personne… Cela avait la forme extérieure d'un être humain, mais plus léger et libre de voler ». Sara reçut un message de cet être. « Ceci est très important. » Il affirma que l'intention n'avait rien d'agressif mais que c'était apparenté à un test « de compatibilité génétique ou quelque chose comme ça », « un test d'infiltration ou de praticabilité », « une fusion dimensionnelle ».

Je demandai à Sara de me donner des précisions sur cette « fusion dimensionnelle ». Elle me décrivit alors ce qu'elle pensait être l'image principale de notre première séance de régression. « C'est comme un avion… une feuille de cellophane… On voit un grand miroitement de glace et une fine lame de rasoir doit séparer cette dimension terrestre et physique du royaume d'où viennent les êtres. » Dans ce contexte, je lui demandai de me donner davantage de détails de la rencontre. L'être possédait « un vague contour de pénis, mais pas comme un pénis physique » pour la pénétrer. Cette expérience n'avait rien de commun avec tout ce qu'elle avait connu à ce jour dans des relations sexuelles humaines. « L'être se sentait lui-même assez agressif, et cet aspect ne me plaisait guère. Car on n'y trouvait aucune composante émotionnelle… Cela ressemblait plus à un territoire d'exploration scientifique. » Je demandai à Sara s'il y avait une activité orgasmique quelconque. « C'était bien plus subtil, bien plus subtil, répondit-elle. Dans cette dimension, les choses ne se produisent pas entièrement comme ça… Aussi est-il délicat d'essayer d'en faire une évaluation par le langage et par des termes descriptifs réalistes car ce n'est pas ainsi que les choses se passent dans cette dimension. Disons que ça se produit pour moitié ici et pour moitié ailleurs qu'ici. » Après cette expérience, Sara éprouva la sensation qu'on lui

avait « bandé les yeux ». « L'être ne m'a pas tout dit, il s'est contenté de : " Hé, fais-moi confiance, c'est important. " »

Puis elle dit : « Si un être pouvait se projeter lui-même sur une feuille de cellophane et que cette feuille vienne tout à coup s'immiscer dans cette réalité, moi pouvant observer cette intrusion, eh bien, ce serait comme ça. » Je lui demandai alors si cela s'était vraiment produit (si cela lui avait « sauté au visage » de cette façon). « Oui », me répondit-elle, et il y a de cela deux semaines. Elle était partie faire du ski. Dans sa chambre d'hôtel se trouvait un grand miroir. Elle se réveilla en plein milieu de la nuit et vit qu'à la place du miroir, il y avait comme un long corridor. Elle essaya de le suivre mais elle se cogna le front contre le miroir. Miguel ne l'avait pas accompagnée pour cette balade dans la neige mais : « A la seconde même où je me tapai contre le miroir, Miguel était là, dans la chambre et j'ai essayé de crier son nom, mais aucun son n'est sorti de ma gorge. Je ne pouvais pas crier. » Elle partageait sa chambre avec une amie qui, de son côté, avait aperçu en effet une forme se dessiner dans la pièce. Paradoxalement, cette amie « se rendormit aussitôt ».

Le choc contre la glace avait été très violent mais la douleur s'estompa grâce à « l'interpénétration des différentes dimensions tandis que le miroir s'ouvrait… C'était comme si un être à la ressemblance de Miguel, ou un simulacre de Miguel, était entré dans la chambre… L'être avait des yeux noirs pénétrants, d'un noir tellement sombre qu'il rappelait ceux d'un insecte doté d'une tête démesurée par rapport au reste du corps mais d'un petit corps rabougri qui se servait du costume pour paraître plus important… Cela me choqua mais là n'était pas le but… C'était plutôt de parvenir à expliquer quelque chose par la démonstration, et notamment que toute cette interpénétration dimensionnelle existait bel et bien… En

me frappant sur le crâne, ils me prouvaient ainsi “ Hé, tu vois bien que c’est physiquement réel. ” » Car la plupart du temps, nombreux sont les humains qui se révèlent être trop « denses » et/ou trop préoccupés pour qu’ils perçoivent le contact.

« Au niveau de l’espèce proprement dite », Sara s’est sentie en parfaite « compatibilité » avec le type d’être auquel appartenait Mengus, mais l’être qui était apparu dans la chambre d’hôtel semblait représenter une autre espèce à laquelle était relié Miguel, peut-être dans une existence antérieure. Aux yeux de Sara, ces deux espèces essayaient de nouer des contacts entre elles, comme le prouvait la relation même qui s’était établie entre Sara et Miguel. Chaque espèce, ajouta Sara, possède son propre « plan vibratoire », de sorte que deux espèces devaient, pour se connecter ensemble, « créer un nouveau plan d’interaction vibratoire ». On retrouve d’ailleurs le même exemple dans les relations humaines lorsque celles-ci transgressent les barrières raciales. Tout ceci pourrait bien provoquer un nombre incalculable de choses « avec seulement un petit coup de pouce magnifiquement bien placé ».

Je priai Sara de me donner plus de détails sur l’être qu’elle vit dans sa chambre d’hôtel. Sa tête était proéminente et il était « luisant », presque « reptilien, comme un serpent, une sorte de serpent » et tout en longueur. « Il y avait comme des “ veines rouges ” qui couraient sur sa tête et qui lui donnaient l’aspect d’un corps retourné comme une chaussette. La créature n’était pas en soi si laide que ça. C’était même assez beau… Un peu comme une créature marine, un mollusque ou un escargot sans sa coquille. » Elle paraissait vulnérable, en quête de « compréhension » ou de « coopération ». Pour Sara, admettre que cette créature existe véritablement équivalait à « pousser ses limites dans l’acceptation et la tolérance ». « Cela

revenait à ouvrir mon cœur à quelque chose de différent de ce que je suis. Cela me fait du bien, en un sens. J'ai besoin de prendre conscience de cela. Voilà le genre de chose que je dois apprendre et mettre activement en pratique. » C'était « gentil » de la part de l'être d'avoir « endossé » le costume de Miguel afin de créer tout de suite le sentiment d'une certaine familiarité. Lorsque Sara regarda l'être dans les yeux, elle y vit « tant d'amour » qu'elle ressentit de l'amour elle aussi. Elle perçut également quelque chose « de triste », comme si l'être « était las des batailles » et disait : « Faisons une trêve ! » « Ils étaient fatigués de tous ces gens terrorisés par eux... j'eus pitié de lui », conclut-elle.

Nous arrêtâmes la régression à ce moment-là et l'esprit de Sara commença à émettre des doutes sur son expérience et à chercher des moyens de les « expliquer... Cela pouvait tout aussi bien être des aberrations ou des fantasmes », proposa-t-elle. Puis elle me fit remarquer ceci : « Non, ce n'est pas de l'imagination. Je pense que c'est bien réel. C'est plus réel que de l'imagination. Mais disons que ça À ce genre de réalité qu'ont les hologrammes... comme une image projetée, mais... je ne sais pas. J'ai reçu ce choc à la tête... puis ça a été " Bon Dieu, ce que ça m'a fait mal "... Mais j'ai traversé quelque chose, ça j'en suis sûre, et quelque chose de bien réel, conclut-elle, toute cette douleur qui faisait comme une brûlure, une crevasse... » Après être revenue à la réalité ordinaire, les deux réalités semblaient « beaucoup plus tangibles, ou plus harmonieusement égales ».

L'objectif ultime de cette interpénétration des espèces, dira plus tard Sara, était de provoquer « l'évolution personnelle » pour aboutir à une « entente universelle ». La douleur intense servait de son côté à percer le refus immobiliste des humains et à nous atteindre alors que nous sommes « endormis ». La

douleur est donc le « point extrême de la tangibilité physique ». Chaque espèce apporte sa contribution au creuset général. Les êtres tels que Mengus, par exemple, me dit encore Sara, sont spirituellement plus avancés que les humains qui ont encore besoin de devenir « un peu plus que des Mengus ». Les créatures comparables à Mengus recherchent, de leur côté, à davantage s'incarner dans la corporalité pour atteindre, par exemple, « l'aptitude à sentir olfactivement ». Dans cette chaîne des connexions des espèces, chacune conserve certains de ses éléments originaux.

Le processus de connexion des espèces réclame, quant à lui, « énormément, énormément, énormément d'amour ». La plupart du temps, commenta Sara, l'amour humain est beaucoup trop possessif, abritant des émotions telles que la jalousie. Or cet amour inter-espèces se situe davantage dans l'« inconditionnel ». « Je pense que c'est la seule et unique raison pour laquelle nous sommes ici. Une question d'âme… » Quelques semaines après cette séance, Sara m'écrivit pour me remercier et termina par ces mots : « Les choses semblent enfin se calmer un peu. »

Environ six semaines après cette dernière séance de régression, Sara et moi nous vîmes pendant une heure pour discuter des implications et des idées qui avaient jailli de notre travail et voir dans quelle direction et sous quelles formes Sara pourrait envisager la suite. Après quelques considérations sur différents aspects de la recherche ovni, les enlèvements extraterrestres et autres affaires du même genre, Sara suggéra que les extraterrestres emploieraient certaines formes technologiques « afin de nous être plus accessibles », pour apparaître, par exemple, dans des engins « qui ressembleraient à des avions, ce qui rend fatalement la chose plus aisée pour nous ». Comme beaucoup d'autres kidnappés

avec qui j'ai travaillé, elle aborda également la question des changements cataclysmiques planétaires auxquels il faudrait s'attendre et se demanda comment un intérêt commun pour les problèmes écologiques et de préservation de l'environnement pourrait unir enfin tous les hommes et les aider à transcender leurs préjugés ethniques, culturels et autres.

Sara me confia qu'elle éclatait parfois en sanglots parce qu'elle se languissait de son « chez elle », mais que pour elle cela n'avait « rien à voir avec ses parents terrestres ». Il existe dans « une autre dimension ». Disons plutôt qu'elle éprouvait une mélancolie rattachée à un sens plus profond d'une appartenance. Nous parlâmes longuement de ce que pouvait être ce « chez elle » et ce qu'il représentait pour elle. « Se sentir chez soi, c'est dimensionnel, et non spatial », dit-elle. Néanmoins, il existe une communication entre les dimensions. « Fermez les yeux : il y a toujours communication, affirma-t-elle. Le contenu en est à presque cent pour cent émotionnel », ajouta-t-elle. Il lui était difficile de décrire cela avec cohérence. « C'est un peu comme… Disons que l'émotion de l'amour est ce qui serait le plus… le soutien vital inconditionnel. Je ne rapporte pas cela à la vie humaine, mais à la créativité… un genre d'amour qui fait croître. Ça vous renverse. Quand on éprouve cela et quand la connexion est là, le sentiment d'amour est fantastique. »

Lorsque Sara atteint ce stade ou d'autres états apparentés, elle affirme se sentir « très heureuse ». « On dirait que le champ magnétique autour de moi change complètement… que l'espace ou quelque chose comme ça s'écoule, que vous pouvez voir comme une explosion thermique. C'est cela que l'on ressent. » Sara sent bien également que cet état lui est en quelque sorte tellement familier qu'elle l'a toujours accepté

comme allant de soi et que si elle y prêtait davantage attention, beaucoup d'autres choses deviendraient accessibles pour elle.

Malgré la joie qu'elle éprouve lorsqu'elle pénètre dans l'autre dimension, Sara estime que ce ne serait pas « moralement correct » de « sauter » définitivement ou trop facilement par-dessus l'abîme qui sépare les deux plans. « Dans le passé », c'était comme si elle avait obéi « à un engagement, comme une étudiante envoyée en stage » pour passer une année sur Terre. Faisant partie, en effet, d'« un programme d'immersion, ou absorption », elle s'était « bien débrouillée » et avait su prendre ses « responsabilités » pour le mener à bien.

D'une manière ou d'une autre, Sara exprime le désir de se servir de l'« écologie comme un moyen d'aider les gens à effectuer… une transition… Les gens vont devoir redéfinir philosophiquement ce que l'environnement signifie pour eux. Les gens pensent " Ah oui, mon environnement. " Mais l'environnement n'est complet… que quand il est infini. Et ses caractéristiques sont en nombre infini, allant du physique au psychique en passant par l'émotionnel pour s'étendre à l'inter-plan et au croisement des espèces… Vous êtes votre environnement… C'est d'une immensité bien supérieure à ce que les gens s'imaginent », fit-elle remarquer. Sara devisa ensuite sur les difficultés de l'espèce humaine à atteindre un niveau d'amour inconditionnel « qui affirmerait la vie et la créativité », ce qu'elle attribua à toutes ces façons que nous avons « de nous différencier », comme par exemple l'emploi des genres, des appartenances ethniques et des barrières religieuses. L'écologie pourrait bien servir alors à découvrir « ce que nous possédons tous en commun et transformer les consciences… Si vous faites vraiment, mais alors vraiment, ce qui est bon pour vous, vous ne pouvez manquer de faire ce

qui est bon pour le reste du monde. Les deux choses sont en effet synonymes ».

Sara déclara qu'elle éprouvait encore parfois une sorte de « besoin émotionnel. » En reprenant sa métaphore de l'étudiante envoyée à l'étranger pour parfaire son éducation (en l'occurrence envoyée sur Terre depuis une autre dimension), elle me dit : « Je pourrai certainement retourner chez moi pour les vacances, ou me trouver dans deux endroits à la fois », mais elle m'avoua que ce serait plus utile d'atteindre l'état de conscience dans lequel « cela n'a plus tellement d'importance pour moi d'être rentrée chez moi ou pas. C'est aussi pourquoi je peux rentrer chez moi parce que justement *je n'ai pas besoin* d'y retourner ». Sara exposa encore d'autres impressions sur la façon dont son cheminement spirituel lui permettait d'atteindre ce lieu en elle-même où elle pouvait « dispenser de l'amour aussi bien ici (sur Terre) que là (dans l'autre dimension)».

OceanofPDF.com

Commentaire

Lors d'une de nos rencontres, Sara me demanda si je pensais que la direction prise par sa réflexion reflétait quelque chose de pathologique - du style « c'est moi qui invente tout ça ». Elle ne fut pas mécontente d'apprendre que de nombreux autres kidnappés se débattaient avec les mêmes problèmes philosophiques. Je lui fis part aussi de quelques-unes de mes propres spéculations à propos des implications qu'entraînaient les phénomènes d'enlèvement extraterrestre et jusqu'où les expériences qu'elle m'avait décrites pourraient nous mener.

Depuis sa plus tendre enfance, Sara s'était intéressée à des sujets philosophiques et spirituels, et apparemment elle avait dans le même temps développé certains pouvoirs paranormaux comme cette aptitude à faire léviter un autre enfant, ou du moins cette possibilité de créer l'impression qu'elle pouvait faire léviter un enfant. Sa curiosité et ses possibilités semblant parallèlement intimement liées à des rencontres extraterrestres et ce depuis toujours, c'est-à-dire depuis qu'un personnage de mentor, qu'elle nomme Mengus et qu'elle décrit comme son premier professeur, était apparu dans sa vie alors qu'elle était tout enfant. Les expériences d'enlèvement de Sara furent d'abord amusantes et heureuses, du moins dans la petite enfance, quoique à un autre niveau elles fussent extrêmement sérieuses ; ces expériences semblent suivre son évolution individuelle et spirituelle ainsi que sa détermination à trouver une motivation et une action qui répondraient suffisamment à sa soif de servir la planète autant qu'elle le pourrait. Mais, tout bien considéré, Sara pense qu'au fond le phénomène d'enlèvement dépasse le plan

physique et qu'on ne peut l'appréhender d'un seul point de vue technologique.

À croire que depuis son enfance, les rencontres de Sara auront été comparables à une préparation de la conscience pour le travail qu'elle brûle d'accomplir dans sa vie. Ce travail semble, quant à lui, relié à l'usage d'un concept élargi de l'écologie ou de l'« environnement » ayant pour objectif de faire évoluer le paradigme qui admettait une conscience de division et de séparation vers celui d'ouverture, de créativité et d'amour inconditionnel. Sara rattache sa propre évolution à ses rencontres et à son rôle d'étudiante chargée de mission entre, d'une part, un univers non physique, d'où procèdent les extraterrestres ou « êtres de lumière >» et, d'autre part, la planète sur laquelle elle s'est engagée à vivre.

Au cours de nos séances, Sara fit des efforts répétés pour tenter de décrire avec des mots le processus permettant aux extraterrestres de pénétrer dans notre univers physique et elle, en retour, pénétrer dans le leur. Une des images frappantes qu'elle me donna fut celle de cette feuille de papier cellophane qui se déchire, créant ainsi la fissure par laquelle pouvait se glisser une connexion entre deux dimensions, l'une physique et l'autre pas. Sara elle-même peut parvenir dans l'autre univers et s'est longtemps languie de rejoindre pour toujours ce qu'elle appelle, comme le font d'ailleurs nombre de kidnappés, son « chez elle » dans l'autre dimension, c'est-à-dire le lieu où se trouvent ses vrais parents. Mais elle en est empêchée par le défi constant imposé par son humaine nature de répondre à ses propres besoins égoïstes, notamment son désir d'être aimée. Sara, comme beaucoup d'autres victimes d'enlèvement, comprend très bien qu'en transformant sa conscience et en participant au processus, elle peut contribuer de manière subtile mais efficace à

l'avènement d'un élargissement du niveau général. Comme elle le dit elle-même : « Si vous faites vraiment, mais alors vraiment ce qui est bon pour vous, vous ne pouvez manquer de faire ce qui est bon pour le reste du monde. »

Il est probable que Sara, comme d'autres kidnappés, fasse partie d'un projet extraterrestre de croisement des espèces et d'évolution. L'objectif de ce programme pourrait être de créer de nouvelles formes de vie spirituellement plus évoluées et moins agressives, tout en conservant les performances sensorielles qui accompagnent l'incarnation dans une existence humaine physique. Une partie de notre longue séance de régression hypnotique concerna plus particulièrement des souvenirs d'une rencontre avec un être extraterrestre, expérience qu'elle dit avoir vécue moitié dans notre réalité physique, moitié dans une autre dimension non physique. Un des aspects les plus délicats à saisir dans ces différentes sortes de connexions interdimensionnelles et inter-espèces est qu'il existe diverses fréquences vibratoires dans lesquelles les extraterrestres venus d'autres dimensions peuvent vivre ; mais il leur faut effectuer des ajustements radicaux pour établir des connexions. Une bonne part de l'intense détresse physique que Sara ainsi que d'autres kidnappés expriment au cours des régressions hypnotiques pourrait provenir d'une décharge corporelle de ces mêmes incongruités vibratoires qui se sont tapies dans l'individu, parfois au cours d'une existence entière, à cause de puissantes forces intérieures répressives dont la source se situe aussi bien dans la psyché humaine que dans un éventuel contrôle imposé par les extraterrestres.

Un des moments les plus forts de la première régression de Sara fut celui où elle se souvint d'avoir été violemment frappée ou « cognée » alors qu'elle ne percevait à la place d'un

miroir qu'un long couloir qui l'invitait, une « erreur » qui aurait bien pu être orchestrée par les êtres eux-mêmes. Juste après ce choc et la douleur aiguë qui s'ensuivit, elle put reconnaître dans sa chambre la présence d'un représentant d'une autre espèce d'extraterrestre, d'apparence nettement plus reptilienne, espèce probablement connectée à son fiancé Miguel comme elle avait été elle-même connectée à l'espèce de Mengus. L'aspect étonnamment physique de ce type d'expérience semble être en usage parmi les extraterrestres dans le seul but d'obliger Sara, et les autres humains, à reconnaître la réalité des entités et des domaines que notre civilisation occidentale a résolument (et récemment) décrété comme n'ayant aucune existence possible. Pourtant, ce type de choc à la fois ontologique et physique pourrait fort bien être un pas initiatique dans le processus d'un développement de la conscience humaine, processus que l'on retrouve, selon toute apparence, au cœur même du phénomène d'enlèvement.

OceanofPDF.com

10

Paul : un pont entre deux mondes

Paul avait vingt-six ans lorsqu'il se présenta à moi à l'issue d'une conférence sur les ovnis dans le New Hampshire. C'était un jeune homme de belle allure, très sensible, une de ces personnes que l'on rencontre de plus en plus fréquemment parmi les kidnappés et qui ont découvert qu'elles possédaient une double identité, à la fois extraterrestre (généralement, elles n'emploient pas ce terme) et humaine. Dès le début de notre travail, Paul s'est signalé comme quelqu'un de persuadé d'avoir pour mission d'« être un exemple » d'amour et d'ouverture afin de permettre aux êtres humains de transgresser les peurs qui les paralysent et les empêchent d'utiliser les dons qu'ils possèdent. Le but de notre recherche commune a été d'aider Paul à découvrir en profondeur son identité complexe et de prendre en main de façon vraiment responsable ses propres pouvoirs de transformation et de guérison personnelles. Après une première entrevue, nous organisâmes ensemble deux séances de régression hypnotique, tandis que de son côté il assistait à deux réunions de groupe. Au cours d'une de ces réunions, Paul, Pam Kasey et plusieurs kidnappés s'attachèrent à explorer les pouvoirs thérapeutiques de leurs énergies conjuguées. Lorsque nous nous rencontrâmes, Paul et moi, celui-ci vivait encore chez ses parents et avait monté sa propre affaire de

publicité. Il travaillait dur afin de pouvoir s'offrir un appartement.

Comme beaucoup de kidnappés que j'ai connus, Paul prit contact avec moi après avoir longtemps consulté un psychothérapeute, qu'il ne cessa d'ailleurs de voir régulièrement jusqu'à ce que nous prîmes rendez-vous. Il alla d'abord consulter Mlle T., psychologue, afin d'analyser et comprendre des expériences « bizarres » qui l'avaient amené à formuler des doutes sur sa santé mentale. Une de ces expériences se produisit cinq heures après avoir fumé de la marijuana : il aperçut « une sorte de créature » sur les marches de sa maison. Paul souhaitait aussi vérifier si ces expériences étaient ou non reliées à des difficultés grandissantes. Il alla donc voir cette dame, de manière assez irrégulière, durant une année et demie. Cette thérapie incluait quatre ou cinq séances d'hypnose dont l'objectif était de déceler d'éventuels souvenirs concernant des abus sexuels de la part de la grand-mère du sujet, ce qui en fait n'apparut pas. Ce qui revint à la surface, ce furent des récits additionnels de rencontres avec des êtres étranges, rencontres qui semblaient remonter jusqu'à la petite enfance (trois ans) et être ressenties comme puissamment réelles par Paul avec, pour conséquence, un impact « violent » sur sa vision du monde et tout ce qu'il avait « connu auparavant ».

Au fur et à mesure que notre travail avançait, Paul trouvait qu'il devenait de plus en plus « éveillé à une connexion » lui permettant « d'apprécier toute chose étrangère venant d'un autre monde », ce dont Mlle T., et cela peut se comprendre, ne sut que faire. Au cours d'une séance, il appela les êtres à manifester leur présence, ou à prouver leur réalité à travers les énergies qui leur étaient propres ; c'est alors qu'ils entendirent un grand coup près de la porte du bureau. Mlle

T., effrayée, n'en chercha pas moins à en savoir plus sur ce bruit insolite. Paul avait hâte d'éclaircir le mystère et perçut comme un « grésillement » électrique dans la pièce mais rien de visible derrière la porte. Mlle T. avait les yeux écarquillés de terreur et ce fut Paul qui dut la calmer. Il avait le pressentiment que quelque chose « allait se produire » pour Mlle T. durant le week-end à venir et il lui en fit part. Étant donné qu'à la séance suivante, elle commença tout de suite par le prier de ne plus lui donner d'informations de ce genre, Paul lui demanda s'il s'était passé quelque chose. La thérapeute lui raconta que son lit s'était mis soudain, mystérieusement, à faire des bonds dans la chambre. Elle avoua avoir été terrifiée et, si l'on en croit Paul, fit tout pour faire comme si rien ne s'était produit à l'exception d'« un nettoyage complet de la maison des esprits malins qui auraient pu s'y trouver ». Sa conviction, dira Paul, était que quelque chose de « bon ne peut se manifester à vous que sous des auspices plus heureux ».

En dépit du sentiment qu'avait Paul d'être en quelque sorte « réprimé » par Mlle T. à cause des sueurs froides que lui donnait tout ce qui avait trait aux extraterrestres, un certain nombre de souvenirs remontèrent des profondeurs au cours des séances d'hypnose avec cette thérapeute. Par exemple, Paul m'a décrit comment au début d'une séance il s'était attendu à visualiser sa grand-mère se livrant à des attouchements sur lui ou « quelque chose du même genre quand soudain… » : « Je vois le vaisseau, je suis dehors dans l'arrière-cour, la cheminée, et il y a ces petits personnages qui s'avancent et j'en eus la chair de poule » (nous explorerons plus en détail cet épisode au cours de notre première régression ; Paul avait alors six ans et demi).

À son dernier rendez-vous avec sa thérapeute, Paul se souvint d'un enlèvement qu'il fit remonter à une époque où il n'avait que deux ou trois ans à cause du fait qu'il portait un pyjama rouge fait d'un seul tenant avec des boutons sur le devant et que sa mère lui confirma qu'en effet, à cet âge-là, il allait au lit dans ce vêtement. Il se vit ensuite « sur une table » : « J'ai eu une trouille d'enfer. » Il se souvenait que les extraterrestres qui s'étaient introduits dans sa chambre « lui avaient pris la main », lui avaient « communiqué » qu'il « n'avait qu'à être fort » et l'emportèrent « en passant à travers la porte ». Paul ne parvint à avoir en revanche que des « visions éclairs d'un vaisseau » sans savoir comment il a fait pour y entrer. Depuis sa table, il put observer que la pièce environnante semblait faite d'une espèce d'alliage métallique uniforme et que les objets qui s'y trouvaient paraissaient inamovibles. Il essaya de se soulever mais un extraterrestre appuya deux doigts sur sa tête pour le maintenir, apparemment sans effort, dans la position allongée ; alors, il se calma un peu.

Je demandai à Paul s'il pouvait voir l'être en question. « Pas encore. Une minute plus tard, je le pouvais », répondit-il. La créature portait une « combinaison qui semblait avoir des coutures… Puis tout à coup il s'est tourné, comme un éclair. Il bougeait à une telle vitesse ! Et moi j'ai regardé sa tête, et elle était relativement classique. Les yeux étaient grands, ça oui, et sombres, et je me suis dit " d'accord " [cela dit dans un murmure], et je me suis rallongé… Je pensais : " D'accord. D'accord. Ouais. Il ne veut pas que je l'observe. " » En me référant à de nombreux autres cas, je suggérai à Paul que, peut-être, c'était lui-même qui ne voulait pas regarder, ce que Paul jugea « bougrement possible » dans la mesure où il était terrorisé. Lorsqu'il vit que deux autres extraterrestres se tenaient derrière lui, il pensa : « Qu'est-ce qui se passe ?

Pourquoi personne ne m'adresse la parole ici ? » Puis Paul baissa les yeux et s'aperçut que l'être « commençait à faire quelque chose au niveau de mes jambes, avec ses longs, longs doigts ». « Il ou elle - je ne saurais dire exactement -, avec ce truc qui n'avait que deux doigts et un pouce, me tâtait le mollet avec des attouchements légers de haut en bas, puis soudain j'ai vraiment senti ma jambe, mon mollet, c'était comme une douleur, et j'ai pensé : " Ouhhh, j'ai tellement mal à ce mollet. " » Paul ne se souvient pas d'avoir aperçu un instrument quelconque mais revoit très bien sa jambe toute « gonflée » comme si on lui avait « injecté quelque chose ».

Paul décrivit avec d'autres précisions cette douleur dans la jambe, qu'il était parvenu à faire revivre en présence de Mlle T. : « D'abord violente, elle se mit à diminuer, alors l'être commença à m'aider à me relever... Il m'emmena... » C'est alors que sa thérapeute annonça la fin de la séance : « Bon. Ce sera tout pour aujourd'hui. » Paul pensa : « D'accord. » La séance une fois terminée, Paul continua à ressentir la douleur dans sa jambe. Mlle T. lui demanda : « Ça va ? » Il répondit : « Oui, oui, tout va bien. » « Vous voyez ce que je veux dire ? Moi je ne sais pas. Enfin, j'imagine. Bien sûr je peux marcher. Je peux prendre le volant jusque chez moi, etc. » Paul et sa thérapeute discutèrent de la possibilité d'une séance plus longue, vu de l'absence de soulagement qu'il éprouvait et étant donné que Mlle T. semblait dépassée par ces problèmes-là, ils décidèrent de l'arrêt de la thérapie. Paul se donna une dernière chance de recevoir une aide quelconque en l'appelant au téléphone quelques jours avant notre rencontre : il exprima ses difficultés à gérer les souvenirs qui lui revenaient (« à les rassembler ») mais la thérapeute - elle-même tellement mal informée au sujet des problèmes de rapt extraterrestre - sembla ne rien avoir à dire à son patient et conclut par : « Appelez-moi si besoin est. »

Le fait que Paul se soit accroché aussi longtemps à la bouée que représentait une thérapie inefficace n'est pas à mettre sur le seul compte du nombre infime de personnes qualifiées pour s'occuper de cas d'enlèvement. Il faut aussi accuser la solitude extrême du sujet et son habitude depuis toujours de ne pas recevoir d'aide ; notons également une vieille tendance, comme tous les enfants de parents alcooliques (ses deux parents avaient des problèmes de cet ordre), à protéger les adultes de son entourage de sa propre détresse. Sa décision de cesser de voir Mlle T. lui fut aussi dictée par son désir de ne plus la protéger de la détresse qu'elle éprouvait face à ce cas incompréhensible.

Avant la fin de notre première séance, Paul exprima son sentiment de « venir d'ailleurs » (« J'ai, toute ma vie, dit à ma mère que j'étais un enfant adopté. Je ne suis pas d'ici. ») et ses difficultés : « Les gens comme moi doivent louvoyer, s'adapter à ce qui se passe s'ils veulent vivre et survivre ici. » Il faisait notamment référence au climat émotionnel hostile et négatif qu'il rencontrait dans la vie sociale courante et ne cachait pas son désir d'être « un investigateur de ce qui serait positif pour devenir un exemple de ce que l'on doit faire pour libérer la communication. « Le modèle, on l'a. Mais ce monde-ci l'a pratiquement mis en pièces. C'est à moi de recoller les morceaux et d'ouvrir la voie. »

Paul a longtemps soupçonné le mari de sa mère de n'être pas son véritable géniteur. Selon Paul, son « père » était stérile et sa mère avait eu une longue liaison avec un autre homme qu'elle avait espéré épouser mais qui était resté avec sa femme parce que cette dernière était atteinte de leucémie. Paul questionna sa mère à ce propos et, de guerre lasse, elle confirma ses soupçons ; cela s'était passé environ un an avant que je ne rencontre Paul. Cette découverte (« mon père

n'était pas mon vrai père ») rajouta bien évidemment de l'eau au moulin de Paul en ranimant son impression de « ne pas appartenir à ce monde-ci ». Le père de Paul (le mari de sa mère) avait des problèmes au niveau du contrôle des pulsions. On pourrait rattacher cela au fait que *sa* mère (celle du père), si l'on en croit ce que la maman de Paul lui a raconté, avait pris l'habitude d'« ôter ses vêtements (ceux de son fils) et ceux de son frère et de les (les deux garçons) soumettre à des attouchements bizarres ». Ce même père de Paul se serait également livré à des manifestations « exhibitionnistes » et aurait « fait des avances » à la sœur de Paul (de trois ans plus jeune que lui) : « Mais ça s'est arrêté là. Ça n'a pas été plus loin. »

D'après ce que m'en a dit Paul, sa mère est sans doute une personne craintive. Paul avait le sentiment qu'il l'intimidait avec son intense curiosité et son intelligence. « Elle essayait de me brimer », dit-il, et c'est ce qui le fit un moment douter de ses capacités mentales. Naturellement, cet inconfort moral ne pouvait être qu'aggravé par ses expériences de rencontre et d'enlèvement. « Je prends des précautions parce que je ne veux pas faire fuir les gens en les effrayant. Vous voyez ce que je veux dire, surtout quand c'est votre propre mère… Je la fermais, tout simplement. » Le lendemain du jour où il vit l'être dans les escaliers de la maison, Paul rapporta l'affaire à sa mère. Elle avoua de son côté qu'en haut des marches, elle « éprouva une espèce de panique incroyable qui l'arrêta en plein élan. Elle descendait l'escalier et dut s'arrêter ». Pour Paul, c'était « une confirmation venant de quelqu'un d'autre, selon laquelle il y avait bien quelque chose exactement au même endroit que lui l'avait vu », mais sa mère nia avoir vu quoi que ce soit. La mère de Paul connut elle-même une aventure de « temps manquant » (trou temporel dans la chronologie du quotidien) de deux heures qu'elle reconnut

lorsque Paul l'interrogea à ce sujet, mais elle n'y avait guère prêté d'attention. « Mais enfin, maman ! Deux heures, et en plein milieu de la journée ! Tu ne t'es donc pas posé de question ? » La sœur de Paul a décrit l'ovni qu'elle et leur mère virent ensemble, mais elle demeure vague sur les détails.

Lorsque nous nous vîmes, Paul et moi, pour entamer le début de nos travaux communs, nous commençâmes par parler de son programme de méditation extrêmement sévère et des tensions que cela provoquait en lui. Paul exprima son vœu de développer ses potentialités psychiques, d'atteindre un état supérieur de conscience et d'éveil au cours de ses méditations. Il ne me cacha pas son désir d'en « savoir plus » sur son propre passé, et notamment de découvrir « qui étaient ces gens » qu'il avait rencontrés à l'âge de six ans et demi.

Avant d'en dire davantage là-dessus, Paul me cita un incident effrayant qui s'était produit tard dans la nuit, ou très tôt le matin, environ un mois avant notre rendez-vous. Il s'était réveillé après une nuit peuplée de rêves lorsqu'il entendit un bruit assourdissant « comme quand le camion des éboueurs passe sous les fenêtres ». Il alla regarder à la fenêtre pour vérifier mais, ne voyant rien, repartit se coucher. Se retournant dans son lit et cherchant péniblement le sommeil, il sentit tout à coup qu'il y avait « quelque chose dans la chambre ». Mais lorsqu'il eut la sensation que cette fois il y avait « quelque chose au-dessus » de lui, c'était trop tard, il ne pouvait plus faire un geste et fut pris de panique. « D'abord, je l'ai senti à distance, puis ça s'est rapproché et là, ouhooo ! C'était tout proche. Trop proche ! Arrière !... La terreur au ventre, j'ai essayé de distinguer ce que cela pouvait bien être, et c'est là que je me suis aperçu que je l'avais pas plus loin que le bout de mon nez... Oui, je le sentais juste là... à dix ou

quinze centimètres de mon nez. » Il voulut ouvrir les yeux mais en fut incapable. Il se « rendormit » (paradoxe communément rencontré dans la description des terreurs provoquées par une rencontre à des fins d'enlèvement) puis s'« ébroua » de nouveau pour regarder, mais « il n'y avait rien ». Bien qu'à présent il fût pleinement conscient, il se disait « des blagues à propos du souffle parce qu'il ne pouvait plus parler » et était encore pour quelques instants incapable d'effectuer le moindre mouvement. S'il ne vit aucun être au cours de cet incident, il n'en demeura pas moins que Paul se sentit envahi par « quelque chose qui avait véritablement fait quelque chose ».

Nous étions, bien sûr, tentés de pousser l'analyse d'un tel événement, mais nous préférâmes nous concentrer sur l'épisode qui s'était déroulé fin 1972, lorsque Paul avait six ans et demi. Comme je le fais toujours, nous passâmes en revue ensemble, et de la manière la plus détaillée possible, le contexte dans lequel la rencontre a eu lieu afin que je puisse toujours m'orienter pendant la régression et éviter de rattacher les associations de mon patient à des faits anecdotiques qui nous éloigneraient du problème. Un grand nombre de ces informations étaient déjà apparues au cours du travail entrepris avec Mlle T. Aussi est-ce plus rapidement que Paul me décrivit la maison, l'emplacement de sa chambre, et comment sa mère le borda dans son lit ce soir-là. Paul ne se souvient pas de s'être endormi mais d'avoir plutôt contemplé le bureau, de s'être levé et d'avoir marché jusqu'aux portes de verre coulissantes qui séparaient sa chambre de l'entrée donnant sur la cour. Une voix familière qui résonnait dans sa tête lui demanda de sortir de la maison : « Comme si je devais y rencontrer quelqu'un. »

En décrivant son comportement durant cette nuit-là, Paul tint le langage du Paul adulte qu'il est, observant ce que fait un petit garçon « depuis ses yeux… » : « Je ne ressens pas ce qu'il ressent mais je comprends ce qu'il ressent. » L'enfant se tint sur le pas de la porte, leva les yeux et vit « un vaisseau qui passait comme un éclair » au-dessus de la maison. « C'était tout éclairé… C'était rond, comme un cercle parfait… énorme… effrayant », plus large à l'horizontale qu'à la verticale, « long et lisse » à l'arrière. « Il (l'enfant) était en train de décoder où nous irions (ce « nous » référait tant au petit Paul qu'au Paul adulte qui observait tout cela, comme s'ils étaient ensemble). Alors, nous avons descendu les marches du perron et nous nous sommes dirigés vers la cheminée (une structure installée dans la cour) et là nous nous sommes assis. » Le petit garçon pénétra dans la cheminée comme si « nous guettions la venue de quelqu'un ».

« Moi (le Paul qui vous parle depuis l'intérieur du petit Paul), je n'avais vraiment aucune idée de qui devait venir, et je fus terrifié lorsque je commençai à comprendre qu'il y avait bien quelqu'un là. » Paul (adulte) note ceci : « Ça devait être plus éclairé parce qu'à l'intérieur de la cheminée je pouvais voir les briques, des briques réfractaires… Je dois aller avec lui (le petit Paul) parce que je suis, nous sommes liés en un sens, donc nous sommes ressortis et c'est alors qu'il y eut deux groupes qui arrivaient de chaque côté de la maison. » Les êtres étaient de petite taille, pas plus grands que des enfants de six ans, mais l'un d'eux paraissait un peu plus grand. Ils « n'étaient pas humains », dit Paul, mais néanmoins lorsqu'« ils se rapprochèrent », le garçon se sentit mieux et « tout excité » de se retrouver parmi eux. Les êtres touchaient et caressaient le garçon qui éprouva « un grand calme, vraiment comme quand on est à la maison », ce qu'éprouva également mon patient, le Paul adulte, au même moment sous hypnose.

Dans les notes de Pam Kasey, je retrouve la description des attitudes corporelles de Paul durant cette régression. Elles donnent une intensité remarquable à cette expérience. « Paul a de nombreuses réactions sous l'effet de cette information, une tension involontaire qui manifeste sa résistance à chaque information nouvelle, souvent suivie d'un rire nerveux, d'une profonde respiration, une sorte de convulsion, puis un relâchement jusqu'à l'information suivante. Son visage grimace ; il fronce les sourcils, se renfrogne, serre les dents, puis part d'un rire, secouant emphatiquement la tête, nerveux, impatient, fatigué, épuisé. Ensuite, cela devient plus difficile - le corps se tortille, se tend, la tête se balance dans tous les sens envoyant promener l'oreiller, le visage se tord, les expressions varient à chaque seconde qui passe -, les bras restent de chaque côté du corps mais les mains s'agrippent, s'ouvrent et gesticulent. »

Au début de la régression, je ramenai Paul à cette nuit fatidique en l'encourageant à *avoir* six ans et demi plutôt que de rester un observateur adulte. « Je ne peux pas... Je crois que j'ai peur... C'est de plus en plus douloureux si j'essaie d'être lui. » Comme je l'encourageais à laisser cette peur opérer, Paul commença à ressentir des engourdissements au niveau du visage, puis un peu partout, à l'abdomen, à la poitrine et aux mains. Sa peur augmenta : « Je vis un gros œil devant moi... avec ses mains sur moi... On aurait dit que je me rapetissais... Il y en a d'autres là... et ils ne me laisseront pas éprouver quoi que ce soit. » Puis Paul sentit qu'il était allongé, le dos nu, dans une pièce au plafond en forme de dôme ; il vit «des outils et un banc ». Tout son corps était à présent insensibilisé : « Je pouvais voir par la fenêtre... C'est l'espace... Je ne voyais que les étoiles. Il y en avait en pagaille... On dirait qu'on bouge. »

Cette fois encore, Paul avait du mal à raccorder son moi adulte au petit garçon de l'époque et à cette expérience - « tout m'empêche d'effectuer cette connexion » -, mais il fut capable de déclarer : « Je peux être moi… Je sens des plaques, comme des grilles, qui m'appuient sur le ventre. » À ma demande il décrivit un des êtres humanoïdes. Il n'avait pas de cheveux sur le crâne et ses yeux étaient larges et noirs sans iris apparent. Le nez était « aplati, comme celui d'un singe », et la bouche paraissait avoir « des écailles tout autour, avec comme des strates sur les lèvres ». L'être le fit se lever et l'emmena par une porte. « Je suis sorti. Nous regardons les instruments de bord du vaisseau. C'est bien un vaisseau. Oui ! C'est un vaisseau ! Un vaisseau spatial ! »

L'être sembla être pour Paul «un ami» ; il lui montra le tableau de contrôle et lui dit : « Vous êtes comme moi, à bord du vaisseau ». Au début, Paul ne comprit pas, mais l'être donna de plus amples explications : « Vous venez d'ici. » Puis sous le regard attentif d'autres silhouettes humanoïdes, l'être conduisit Paul vers une structure en forme de passoire située un peu plus bas sur le côté de cet énorme appareil. Il dit à Paul : « C'est ici que nous nous réunissons. » Le personnage qui accompagnait Paul lui montra un lit qui ressemblait fort à ce qu'il connaissait sur Terre, un lit avec des draps, mais « il flottait dans les airs ». L'être dit à Paul : « Voilà vos quartiers. Ici, c'est chez vous. C'est là que vous vous installerez quand vous viendrez voyager avec nous. » En fait, ces « quartiers » semblèrent extrêmement familiers à Paul car il estimait qu'il y avait déjà séjourné « soixante-dix fois ». C'est alors que Paul fut traversé de doute et d'impressions confuses, mais il dit : « Je crois que je suis là. J'ai l'impression d'être dans la pièce qu'il me montre et en même temps je me rends là où il veut m'emmener. »

Je demandai alors à Paul d'essayer de me préciser la durée et la fréquence de ces nombreuses visites qu'il rendit au vaisseau. Paul me répondit : « Il me dit qu'elles sont toutes connectées. C'est la même.

— Qu'est-ce qui est la même ? demandai-je.

— Les existences. Ce sont toutes la même… C'est proche. C'est proche de ma vie. C'est proche du présent… J'étais dans le vaisseau avant d'être ici (c'est-à-dire sur Terre). » Paul fit à ce moment-là l'expérience de ce qu'on pourrait appeler un passage à travers une barrière d'informations : il ressentit intensément la rétractation puis la libération de son corps (Pam Kasey en a noté la description.) « Oui, ça s'écroule petit à petit, mais c'est rudement enchevêtré… C'est clair pour lui (l'être) et pour moi, mais je ne peux pas l'appréhender ici (autrement dit dans la perspective rationaliste occidentale que mes questions pouvaient représenter pour lui). »

L'être fit alors savoir à Paul qu'« il lui révélerait tout ce qu'il chercherait à savoir ». Notre séance devint donc une exploration de la double identité de Paul, de sa nature humaine depuis un point de vue extraterrestre, et des relations humano-extraterrestres à travers le temps. Paul lui-même se comparait à « une espèce d'espion » envoyé sur Terre pour des objectifs précis. « Il (l'extraterrestre) dit que votre esprit vient d'ici (du vaisseau et non pas de la Terre). Il dit que ce qui vous crée se trouve ici, et il dit encore que le principe même de l'être humain provient de la manière dont nous vous intégrons dans tout cela, mais vous venez d'ici. »

Paul ajouta : « Chez nous, c'est sur cette planète-là. Ils y sont très paisibles, très paisibles. Ils ne sont pas comme ici. Ils se sont fait tuer ici bien avant. » Je demandai à Paul où se trouvait cette planète. « C'est bon. D'accord. D'accord. C'est

vrai, vous ne pouvez pas savoir. Moi non plus d'ailleurs. Mais je peux savoir. D'accord. D'accord. D'accord. Je peux la voir. Elle est rouge, et c'est - mais c'est bleu. C'est différent. Elle tourbillonne comme le fait Jupiter. » La planète en question se situe « dans cet univers mais beaucoup plus loin que ce que vous pourrez jamais imaginer ».

Je demandai à Paul comment les êtres faisaient pour se déplacer d'un endroit à un autre. « C'est comme le fait d'espérer, me répondit-il. L'énergie, comme concentrée sur elle-même, et vous voilà ailleurs… Tout peut se concentrer, s'inverser, se replier… De même, vous pouvez déplacer une seule personne à un moment, ou à un autre un grand nombre de gens… Mais personne n'est censé savoir ça. Les gens ne doivent pas savoir ces choses, pas encore. » Je lui demandai pourquoi. Parlant comme un extraterrestre, il me répondit : « Ici, il y a longtemps, on nous a fait du mal… Votre peuple nous a fait du mal… C'est dans votre nature d'être violents. » Puis il parla du besoin qu'ont les humains « de tout contrôler » et de s'isoler des autres êtres, dont les extraterrestres eux-mêmes. « Les humains ne sont qu'une forme parmi d'autres. Vous êtes une autre forme vivante de l'énergie. Vous croyez être indépendants de la vie, et c'est une erreur. Vous provoquez la mort. Vous provoquez des morts sans nombre et c'est de votre faute. Et nous avons essayé de vous aider, mais lorsque nous sommes venus, nous avons été tués par beaucoup d'entre vous. »

Les gens comme lui, poursuivit Paul, étaient « ici pour intégrer, et c'est long… parce que si nous devions arriver pour faire s'écrouler l'humanité, ça ne servirait à rien. C'est ce qui s'est produit avant.

— Avant quoi ?» demandai-je.

Il ignora ma question et continua : « Vous êtes des gens déjà bien trop violents, vous êtes trop violents et trop hostiles. C'est trop imbriqué dans votre nature et il va vous falloir venir à bout de cela. Vous devez comprendre cela et cela va prendre un peu de temps… Nous ne pouvons pas débarquer comme ça. Nous ne pouvons pas débarquer comme ça. Nous devons intégrer tout cela. »

Je tentai de ramener Paul à ce qui s'était passé dans ses quartiers à bord du vaisseau, mais mes efforts furent vains et il resta fixé sur ses difficultés à saisir pleinement « l'information qui restait cachée » en lui : « C'est trop énorme pour qu'on puisse le comprendre. » Je compris que je n'avais pas d'autre choix que de le laisser continuer. Il reparla des ennuis qu'avaient eus les extraterrestres lors de leurs rencontres avec les humains. « Nous sommes nombreux ici (c'est-à-dire des êtres à double identité). Quand on arrive comme ça d'un seul coup, ça coupe le pouvoir. Ici tout le monde est enveloppé de pouvoir. » Il me raconta combien c'était difficile « pour notre espèce (à nous, les Terriens) de vraiment nous ouvrir à une autre ». En tant qu'être humain, mais identifié également à un extraterrestre, il a énormément de « problèmes ici ». Il essaie d'aider les êtres humains mais il s'est senti agressé. « Tout ce qui est nouveau se fait agresser… J'essaie de faire ce que je dois faire pour vous aider, mais je subis des attaques… Les êtres humains croient qu'ils sont tout, qu'ils tiennent tout. Mais il y en a autant ici… Il y a tant de vie, et pourtant les humains ne recherchent que la mort. Ils choisissent la destruction, et ce choix se fait aux dépens de la vie, de la connexion, de la création. Ici, c'est l'enfer… Tout le monde a tenté de vous l'expliquer. On a essayé de vous faire comprendre que cet endroit doit évoluer. Mais les êtres humains continuent à se piétiner et à tourner en rond. »

Paul prit ensuite un ton prophétique pour aborder le sujet de l'entêtement stupide des humains, le refus d'accepter « ce que nous avons fait ou de recevoir de l'aide ». « C'est pourquoi les gens nous aiment quand nous venons et que nous les emmenons avec nous et puis nous tombons malades comme vous… Les êtres extraterrestres peuvent s'incarner dans votre plan mais être aussi connectés avec d'autres hors de votre plan. » Cela permet aux extraterrestres d'« accepter les autres, de communiquer avec eux et de s'intégrer à eux… Les humains ne peuvent même pas s'intégrer à quelque chose qui appartient à leur propre plan, alors imaginez quelque chose qui appartiendrait à un autre plan ! Vous n'êtes pas fichus d'accepter la vie autour de vous ». Ségrégation, isolement et peur sont les caractéristiques du comportement humain envers la vie.

Paul exprima ses difficultés à exister sous ses deux différentes identités. « C'est plus dur pour nous d'être ainsi fragmentés. » Sous son identité humaine, il ressent les énormes « pressions de la société humaine… C'est vraiment intolérable. C'est tellement stressant. C'est le mot : stressant ». Puis il parla de la manière dont nous avons développé une sorte de « coquille » protectrice en une « chose séparée et indépendante ». « Cette coquille ne devrait être qu'une chose mineure C'est très peu de chose et vous vous y cramponnez. Comme si c'était vous qui l'aviez créée. C'est tout à fait nouveau. Ce n'est qu'une petite pellicule. Une petite pellicule et vous en avez fait tout votre univers… C'est comme une pellicule de l'apparence. »

Comme il essayait de répondre à mes questions, Paul se retrouva à « sauter » d'une identité à l'autre ou d'une perspective à l'autre, ce qui finit par le harasser. Son flot de pensées semblait suivre une direction bien à lui, sans égards

pour mes questions. « Quel est le but de ce contrôle auquel vous aspirez et en plus sur quelque chose que vous ne comprenez même pas en premier lieu ? Qu'est-ce que vous allez contrôler ?... Je ne comprends pas ça... Vous ne contrôlez rien du tout... Si vous considérez la fréquence et l'énergie, et leur façon de se structurer autour de la forme, vous commencez alors à mieux saisir, et vous commencez à comprendre l'évolution, la façon dont elle se connecte à la structure moléculaire - et ainsi de suite d'éon en éon ! Ça va beaucoup plus loin que ce que vous pourrez jamais concevoir, et cela aussi on a essayé de vous le dire mais vous ne comprenez rien.

— Et qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— La conscience, répliqua-t-il, des formes plus élevées de la conscience... Vous n'arriverez pas à appréhender l'infini mais n'empêche que c'est là !... Les êtres extraterrestres ont accès à cette conscience supérieure qui vous traverse et qui est une intelligence qui existe et vibre partout.

— Dans les individus, les nations, les mondes ? demandai-je.

— À travers tous les univers, oui. La conscience existe à chacun de ces niveaux. Elle est infinie. »

Nous explorâmes ensuite ensemble le type d'information que Paul avait reçu durant ses kidnappings concernant cette conscience plus vaste. « Ça commence comme une énergie que vous ne pouvez percevoir, mais ça évolue et ça devient intelligent. Ça peut se fondre dans différentes dimensions... revêtir des formes un peu comme une cellule absorbe une autre cellule pour prendre une autre forme. L'énergie reflète une autre forme ; elle incorpore une nouvelle forme et la structure qui va avec. Elle communique avec cette forme et la comprend. Ça prend les enseignements et ça grandit. Ça crée. C'est de la création en action et qui acquiert de plus en plus

d'intelligence. Ça grandit encore. Les choix à effectuer sont de plus en plus nombreux en quantité comme en variété. » Paul parla longuement des multiples façons dont la matière et l'énergie « se recourbaient » ou se changeaient l'une en l'autre. En référence aux attitudes récalcitrantes que les humains observaient, selon Paul, face à ce processus créatif, il fit ce commentaire : « Vous refusez de changer et de grandir. Changer est pour vous synonyme de peur. Le changement résonne chez vous comme une destruction. Faut dire aussi que vous avez échafaudé tellement d'opinions désuètes qui pourtant fonctionnent encore ! Alors vous vous y cramponnez ! Vous changez parfois, le temps d'une seconde, puis vous vous raccrochez à vos vieilles habitudes, et c'en est fait pour toujours. Vous êtes définitivement fixes. »

Curieusement, Paul révéla que l'intelligence des extraterrestres ne parvenait pas à bien saisir pourquoi les êtres humains sont tellement destructeurs, résistent tellement au changement, et je lui demandai si les procédures physiques cauchemardesques auxquelles se livraient les extraterrestres sur nos corps humains étaient censées leur fournir justement des renseignements à ce sujet. « Oui, en partie », répondit Paul qui reconnut que les « expérimentations » et les auscultations avaient pour objectif de mieux comprendre, d'aider et d'« adapter », mais il ajouta sans autre explication : « Il y a eu des erreurs de commises ». En dernière analyse, « nous (Paul parlant en tant qu'extraterrestre) ne comprenons pas pourquoi vous êtes tellement orgueilleux » au point de n'avoir rien appris. « Cela nous pose des problèmes complexes, déclara-t-il. Un organisme qui en est arrivé à ce point de décomposition devrait faire un retour en arrière sérieux et s'analyser. Il devrait comprendre… que vous avez trop tiré sur la corde, que

ça va péter… Nous ne comprenons vraiment pas pourquoi vous avez opté pour la destruction. »

Une intervention et un changement demeurent possibles, même sans que cela soit bien compris, dit encore Paul. « Nous pouvons nous en occuper, mais vous aurez à accepter d'autant plus de changements. Et ça va aller de plus en plus vite, et ce sera de plus en plus dur pour vous d'effectuer ces changements… L'intelligence est à l'œuvre dès maintenant… elle maintient les différents niveaux ouverts. » Selon Paul, nous avons déjà un petit peu évolué, mais notre « humaine nature » manifeste une résistance à de nouveaux changements. Je fis part à Paul de mon impatience et lui demandai comment Pam et moi-même pourrions faire pour contribuer à faire changer les choses. Il me répondit qu'il lui était difficile de « jouer les espions » à qui on aurait montré « les différents niveaux ». « Il y a tant de choses autour de vous qui viennent frapper à votre porte puis s'en retournent. Cela s'est déjà produit. Cela s'est produit tant de fois. » En dépit de la grande distance que l'humanité a parcourue, elle continue de s'isoler du reste. « Cette connaissance de l'évolution, ce processus d'enseignement ont grandi avec vous. Vous possédez la mémoire du début des temps. Le début des temps, du moins si vous pouvez imaginer cela. Moi, je ne le peux pas car je suis en partie humain et cela m'est également difficile. »

À ce stade de la séance, Paul parut éprouver une immense tristesse tandis qu'ensemble nous contemplions le « déséquilibre » et la « profonde solitude » de nous autres, les humains. D'une voix pleine de nostalgie, il me dit : « Je me sens vraiment bien à bord du vaisseau… Je veux rentrer chez moi… Et c'est à bord du vaisseau. Là c'est chez moi. Ma demeure est là. » (De très nombreux kidnappés tiennent le

même discours.) Je lui rappelai alors combien il avait émis de doutes lorsqu'on lui avait montré pour la première fois ses « quartiers ». Il répondit : « Ce n'est pas difficile pour mon vrai moi d'accepter. Je le sais bien. Là où c'est difficile, c'est pour le Paul dans sa coquille. » La planète dont il avait précédemment parlé était celle dont il venait originellement et les « quartiers » étaient : « [...] Là où je me trouvais lorsque nous voyagions et explorions. » Paul se rend compte à présent qu'il a parcouru « un plus grand espace-temps » qu'il ne l'avait cru tout d'abord, y compris des vies antérieures.

Luttant contre les doutes qui l'assaillaient concernant ce qu'il avait vécu (rire nerveux, mouvements brusques du corps et commentaires ponctuels du genre « c'est plus volumineux que ce que j'aurais cru » ou bien « c'est tellement bizarre »), Paul me confia qu'« ils étaient venus sur cette planète » il y a des milliers d'années de cela. « Nous étions entrés en contact ici, auparavant, avec des formes de vie primitives... En un sens, j'ai croisé des dinosaures... Il y a longtemps de cela - oh ! mon Dieu ! Cette forme-là, nous avons pu entrer en contact avec elle.

— Les reptiliens ? demandai-je.

— Oui, hein ! Cette forme-là était plus belle que les humains », fit-il en éclatant de rire.

Je lui demandai comment cette information lui était parvenue à bord du vaisseau. Il répondit : « Je ne sais pas. C'est un peu comme un souvenir. C'est dur. C'est dur parce que je sais que je peux reprendre contact à n'importe quel moment.

— Avec qui ? demandai-je.

— Avec mes frères sur cette planète. Dans l'espace. Dans ce vaisseau. »

Je proposai à Paul d'appeler les extraterrestres les « frères » puisque pour lui ils représentaient « son peuple » ou « ses frères ».

Des images parvinrent alors à l'esprit de Paul à une vitesse vertigineuse et je l'encourageai à se recentrer en lui-même et à prendre tout son temps. Il dit : « Cette forme reptilienne était très intelligente, une forme d'énergie qui s'était développée jusqu'à ce degré et qui fonctionnait très bien. » Je lui demandai ce qui lui était arrivé. « Elle a simplement évolué après cette période. Elle a donné naissance à d'autres formes de vie... Oh ! bon sang ! Elles (les créatures reptiliennes) peuvent raconter le temps. Elles peuvent ressentir le temps. Elles savent ce qui va se produire dans le futur. Elles comprennent. Elles éprouvent une telle compassion... Elles sont capables de manifester de la compréhension et de la compassion pour l'avenir de *votre* existence. »

Paul laissa passer en lui des vagues d'énergie qui lui faisaient mal au ventre et donnaient à ses mains la sensation d'être des « aiguilles ». Il prétendit que cela lui donnait un certain « bien-être » et qu'il ressentait cela « comme intégré ». Il remarqua que les souvenirs qui lui revenaient n'étaient « pas d'ailleurs » et demeuraient « très clairs ». Nous en arrivions au terme de cette séance et je demandai à Paul de quelle manière les réminiscences qu'il avait obtenues aujourd'hui pourraient nous être utiles, à nous les humains qui nous efforcions de comprendre la nature de nos tendances à la violence. Sa première réponse fut que ce qu'il avait mis au jour durant cette séance l'aiderait à mieux « comprendre qui il était véritablement ». « Je suis un mélange - et cela est difficile pour moi de comprendre -, un carrefour entre, d'une part, ce que j'ai appris sur moi-même et les frères qui m'accompagnaient, et, d'autre part, ce que les êtres humains appellent un

extraterrestre. » Paul avait du mal à saisir le mot, mais il le perçut comme quelque chose qui ressemblait à «TA» : les TA auraient évolué au cours d'une longue période mais d'une manière complètement différente des humains, dit-il. Ils ne s'attendaient pas à rencontrer autant de problèmes quand ils « s'intégrèrent à nous les Terriens ». Je lui demandai pourquoi ils avaient décidé de s'intégrer à nous. « C'est ainsi que la création fonctionne, répondit-il, mais les humains ne sont pas prêts pour cela, alors que nous, nous le sommes… *Nous,* nous voulons apprendre. »

Je demandai à Paul pourquoi les relations entre humains et extraterrestres, après une certaine évolution, étaient beaucoup plus manifestes actuellement. Il répondit que l'évolution humaine avait atteint un stade où une connexion était devenue une éventualité plus acceptable. « La perspective ou évolution humaine s'est suffisamment développée pour que l'intelligence accepte plus de choses, mais cela reste tangent. Des retours en arrière sont toujours possibles. » Tandis que nous parlions de ces questions, Paul ressentit une énergie brûlante lui traverser le corps pour finalement venir se concentrer dans ses mains. Je me demandai ce qui pourrait bien donner le petit coup de pouce qui nous ferait enfin « basculer » de l'autre côté de ces limites. « Acceptez *tout* », dit-il. Et cela représente « tant de choses ». En ce qui le concernait personnellement, cela voulait dire qu'il ne connaîtrait de réelle croissance que s'il acceptait pleinement son identité TA : « Ce que je suis. » Il exprima encore une fois la difficulté qu'il y avait à se trouver « au milieu ».

« Je suis entre les deux. Je suis plus qu'un TA et je suis plus qu'un être humain… C'est difficile ! Combien de gens découvrent qu'ils ne sont que des êtres entre deux mondes. »

On aurait dit qu'au fur et à mesure qu'il s'ouvrait aux éléments composant sa complexe identité et à la responsabilité que cela supposait, Paul accusait de plus en plus de fatigue corporelle. « Ça prendra du temps. Je me sens très fatigué. » Une grande vague de chaleur l'envahit ainsi que des picotements généralisés comme des coups d'aiguille « s'enfonçant » dans ses organes, notamment l'estomac, la poitrine, le visage et les mains, ce qu'il relia à des « bonds de croissance ». Je lui massai les mains avec force pour dénouer les blocages énergétiques qui s'y étaient réfugiés.

Au sortir de l'état d'hypnose, Paul admit qu'il se « sentait beaucoup mieux » et fortement « recentré ». Nous discutâmes de la responsabilité inhérente à sa double identité et de l'énergie associée à l'information dont il était le canal. Peut-être que la coquille que nous avons construite, ou même notre course à l'autodestruction, ne serait pas aussi terrible après tout. L'orgueil, la peur, « cet ego et tout son attirail » seraient déjà « une phase finale » qui ouvrirait sur la sensibilité et se transformerait « en un cancer » qui « balayerait tout avec lui ». L'« unification » humano-extraterrestre créerait alors un nouvel équilibre, un pas de plus dans l'évolution, une sorte de mutation cosmique au sein de « l'équilibre entre création et destruction ».

Lorsque nous analysâmes après coup cette séance, Paul s'étonna d'avoir ainsi engrangé dans sa mémoire d'anciens souvenirs » tels que cette intelligence reptilienne et la perspective virtuellement illimitée que cela impliquait. Mais les êtres humains ont perdu l'accès à cette puissance « incroyablement intelligente » que sont leur mémoire et sa banque de données. Un exemple : « Les gens considèrent les dinosaures comme une bestiole au cerveau minuscule et aux pattes de devant en pâte à modeler. Ils mangeaient, dormaient

et se reproduisaient. Voilà tout. Ils auraient été tués par l'arrivée sur Terre d'un météore parce qu'en fait personne ne sait rien sur leur disparition. Et, bien sûr, il y a tous ces commentaires dans le style : " Ils n'avaient pas des mains comme les nôtres... Ils ne construisaient pas des maisons comme nous le faisons... " Bref, vous voyez ! C'est tellement égotiste et crétin ! Vous voudriez qu'ils soient comme vous, qu'ils aient votre type d'intelligence. Mais vous ne savez rien de leur culture... Vous avez retrouvé quelques ossements, ça oui. Mais vous ne savez rien d'eux. Rien du tout... Il se trouve que cela aura été le chemin pour moi et pour une longue période, mais nous ignorons tout du règne animal. Absolument tout. Pourtant, il est toujours là, présent, et la communication est toujours possible... Que penser de l'intelligence de l'énergie qui crée la forme ? »

Je m'absentai quelques minutes puis la séance se termina par un échange entre Paul et Pam sur la domestication des animaux par les humains qui en faisaient des illustrations exemplaires de ce besoin « de tout contrôler à cause de la peur qui les tenaillait », de la vision rétrécie de leur propre identité et de la culture « tordue », compétitive et intolérante qu'ils avaient développée.

Notre deuxième rendez-vous fut fixé à six semaines plus tard. Avant d'entamer la régression proprement dite, Paul exprima son désir de venir à bout des obstacles psychologiques qui l'empêchaient d'effectuer une complète transformation personnelle et de remplir sa mission. Plus précisément, il eut l'impression que, durant toute sa vie, il avait appartenu à des systèmes bancals, à commencer par son milieu familial qui répondit le plus souvent à ses besoins d'amour et de soutien par des violences et des « manipulations pour le rendre conforme ». De même, les

systèmes sociaux et politiques ne pouvaient qu'opposer des limites à sa capacité de dispenser de l'amour. Son rêve était de faire tomber les barrières de la peur entre les gens et de créer « un réseau de lignes de communication » fondées sur de nouvelles structures s'appuyant sur l'amour et la guérison. Mais il redoutait les pressions généralement exercées sur tout individu qui s'élèverait contre les limites familiales, « un véritable raz de marée de toute la société contre celui qui oserait repousser les frontières ». Il exprima aussi un certain souci à mon égard. « Vous allez créer une terrible panique avec ce travail, et ne pensez même pas au succès. »

Paul revint sur ce besoin qu'il avait de se sentir à l'aise dans le climat émotionnel de la maison avant de « s'ouvrir davantage » et fit quelques commentaires sur les difficultés à poursuivre des recherches dans le domaine des enlèvements extraterrestres : il avait ressenti cela chez ma femme avec qui il avait eu un bref entretien juste avant la séance. Il devint évident que la question de la confiance entre lui et moi était posée car non seulement il me percevait à un certain degré au travers du prisme de ses désillusions auprès de thérapeutes précédents, mais je devais également faire figure d'autorité représentant essentiellement le type de hiérarchie sociale avec lequel justement il se sentait en conflit. Nous discutâmes de tous ces aspects du problème en nous efforçant de bien distinguer ce qui se rapportait à une réalité tangible de ce qui en était une interprétation de la part de Paul. Au bout du compte, il put « me faire suffisamment confiance » pour entamer cette deuxième séance. Je reconnus bien volontiers qu'il était tout naturel pour quelqu'un dans son cas de tester ma capacité de réponse et il me confirma que ce « type de test » ne devait pas être entendu comme quelque chose d'« hostile » ou de « violemment contraignant, sinon, la confiance n'aurait jamais plus pu régner entre nous… Je sais que vous venez de

loin vous-même... et je me sens heureux de vous raconter tout cela, tout ce qui arrive ».

Paul s'attarda encore un peu sur le fait que partager ses peurs avec d'autres gens concernant tous ces phénomènes de kidnapping l'avait beaucoup secoué. Pam l'avait, en effet, présenté à d'autres kidnappés qui éprouvaient des difficultés similaires, mais bien que cela l'aidât un peu il affirma que, avec son habitude « de rejeter les choses », il en était arrivé à penser qu'il « sombrait ». Je fis alors allusion au « voyage du héros » pour lequel il s'était embarqué et il rappela combien « le doute et la peur incommensurables étaient présents ». Au cours de la régression, il voulut « pénétrer dans cette douleur incroyable juste au niveau du cœur, de la poitrine ». Se souvenant de son trajet en voiture jusqu'à mon domicile cet après-midi-là, il fit cette réflexion : « J'ai pleuré tout le long du chemin. Je ressentais tout. Toute la douleur de ce monde... Quand je me suis garé en face, ça me dégoulinait sur les joues comme un torrent... Je fonds en larmes devant tout le monde. » Je lui demandai s'il avait pu pleurer ainsi avec son père. « Probablement », répondit-il mais cela aurait été des pleurs de défaite. « Je pleure de douleur, de puissance, en venant ici. » Ma dernière question concerna ce qu'il désirait explorer plus particulièrement cette fois. Il souhaitait « atteindre à coup sûr » cette douleur. « Faut que ça me sorte de la poitrine, et ça ira mieux après. Je n'ai jamais éprouvé quelque chose de semblable auparavant. »

La première image qu'eut Paul sous hypnose fut celle d'une expérience récente d'enlèvement. Une silhouette encapuchonnée à bord d'un vaisseau le prit par la main, passa avec lui une porte et l'emmena à travers un couloir jusqu'à une pièce sombre. Dans cette pièce une lampe était allumée et on le ficela à une chaise. La silhouette avait une

grosse baguette à la main et montra sur un écran Paul en train d'être battu par quelqu'un de sa famille. « Puis il me montra le monde et tous ces gens étaient en train de mourir. Il me dit que j'allais remédier à tout cela et que je savais déjà comment, que c'est déjà en nous et que ça n'attend que nous pour se répandre. »

La scène changea et Paul se revit petit garçon. Il avait aux alentours de douze ans et se trouvait dans la cave de la maison lorsque cet épisode débuta. « Je me débats. Je me débats tout seul. La chose qui m'attaque sait que je suis là, mais, d'une certaine manière, je suis protégé. Du moins, je le crois. J'ai pensé : " Ça va se manifester et me tuer. Je crois que ça veut me tuer, oui, ça doit être ça ", tandis que la chose se rapprochait de moi mais elle fut arrêtée par une espèce de barrière protectrice. Mais il faut qu'elle fasse ce qu'elle a à faire. Elle va trouver d'autres moyens. Elle va réessayer. Elle va essayer de me déchiqueter, de me mettre en pièces... Nous nous sommes déjà battus de la sorte auparavant. C'est pourquoi je suis encore ici. Il dit qu'il se bat comme ça avec tout le monde. » Cette bataille a pris des teintes mythiques pour Paul comme s'il avait été « confronté à la destruction elle-même cherchant à anéantir toute création (certains l'appellent Satan)... J'appelle au secours, mais il n'y a personne qui puisse m'entendre ».

Dans l'obscurité, Paul parvint à apercevoir une créature non humaine et luisante, qu'il qualifia de « symbolique » et qui l'observait. « Elle contrôle les humains dans une certaine mesure » et elle cherchait à le détruire. Mais « une force créatrice » veillait en lui et l'empêchait de « se perdre ». Cette fois encore il sentit la paralysie envahir progressivement et sans recours tous ses membres. Mais la créature ne pouvait pas le tuer : « Parce que j'en sais trop sur ce que je suis

réellement et sur l'origine de ma force. Elle (la créature) ne peut pas m'en séparer. » La mort ne peut venir que de l'« isolement » alors que Paul était « connecté dans le dos par des fils » que la créature « essayait de couper ». Admettant volontiers qu'il s'exprimait par symboles, Paul ajouta que les fils, qui le « reliaient à d'autres parties » de lui-même, furent coupés par la créature. Paul éprouva aussitôt une grande détresse dans toutes les fibres de son corps et il dit : « C'est trop pénible. C'est trop douloureux d'être ici. Ça me fait mal. »

Paul quitta l'image de la cave de ses parents et se retrouva allongé sur le dos dans son lit pendant la nuit alors que « des choses... bougent dans l'ombre autour de lui ». Il ne pouvait pas faire le moindre geste et vit « une chose dans le placard » avec une face horrible, comme ce personnage dans le film *L'Exorciste* qui l'avait tellement effrayé quand il était petit. La présence sembla allumer la lumière mais recula pour rester dans l'obscurité du placard. Paul « voulait lui courir après ». Mais dans le noir il pouvait voir la présence « tapie dans un coin ». « Je sens d'ici sa respiration. En un sens c'est dangereux mais j'en ai tellement pris plein les flancs. » Il décida de tendre la main vers la créature. Un changement dans l'état de conscience et Paul revint dans la pièce : « Ouais ! Youpi ! Voilà ! Je l'ai eue ! On dirait que je l'ai eue. Ses bras ne vont pas dans le bon sens. Ils ne se meuvent pas comme je le fais, moi. C'est gluant. Ça ne ressemble pas à moi. Je ne sais vraiment pas ce que c'est. Elle voudrait que je comprenne ce qu'elle est. » La créature essayait de communiquer avec Paul et de le toucher, ce qui lui fit « dresser les cheveux sur la tête ». « Elle me parle de moi. Elle essaie de me dire quelque chose à mon propos. » La présence dit à Paul : « C'est moi. » Et elle ajouta « qu'il (Paul) avait le pouvoir de créer cette chose ». « Mais je ne vois pas comment j'ai pu faire. Je ne vois pas ce que j'ai fait. » Une fois encore, le corps de Paul s'engourdit et

Paul se retrouva avec la créature dans les bois. Ils parlaient. La silhouette semblait rapetisser, « un mètre vingt environ », et « lui ressemblait. Avec des yeux, un nez, etc. », à l'exception des « avantages… là il n'y avait pas grand-chose ». Les oreilles étaient de «simples petits trous dans la tête… Ouah ! Quelle drôle d'allure ! » La tête était très grosse en proportion du « corps extrêmement mince ». La créature tendit à Paul une main composée de deux ou trois doigts et d'un pouce : « Elle voulait simplement parler avec moi. Elle ne comprend pas pourquoi j'ai eu une telle frousse.

— Et pourquoi avez-vous eu la frousse ? demandai-je

— J'ai peur, voilà tout ! Imaginez une chose aussi bizarre !… C'est tellement différent de moi ! L'être n'arrêtait pas de me toucher, continua Paul qui admit qu'il ne comprenait pas pourquoi. Elle veut que je comprenne ce qu'elle a à me dire. Elle voudrait que je comprenne comment être moi-même. Elle essaie de m'aider à être moi. »

Paul pensait à présent qu'il devait avoir environ neuf ans lorsqu'il fit cette expérience. Toujours dans les bois, il aperçut un engin derrière la créature. « Elle continue de pencher sa tête, mais je ne peux pas, je ne peux pas, je ne peux pas lui parler. Je ne sais pas quoi lui dire. » La silhouette tendit ses mains en direction de Paul : « Elle veut que je lui prenne les mains. » Mais Paul était trop effrayé : « Je ne pouvais décemment pas faire ce qu'elle attendait de moi… Elle était trop différente. » La créature tira Paul par les mains pour le faire pénétrer dans l'appareil. « Oh ! mon Dieu ! » fit-il en se sentant littéralement passer à travers la porte qui fermait le vaisseau - « comme au travers d'un liquide et pourtant c'était bien là ». À l'intérieur du vaisseau, il faisait tout d'abord très sombre. Paul se trouvait assis lorsque plusieurs êtres se mirent à le fouiller, comme si « ils étaient embarrassés à

propos de quelque chose ». Bien qu'il sentît que d'une certaine manière il avait autorisé les êtres à le toucher, il résista à toute communication avec eux, ce qu'ils ne comprirent pas.

Les êtres voulurent ensuite que Paul s'allonge sur une table, ce qu'il fit. Il était nu, paralysé et il avait froid. «Je ne comprends rien », dit Paul dans la terreur et la plus grande confusion. « Ils vont m'ouvrir le ventre. » À l'aide de quelque chose qui ressemblait à une lampe, les êtres procédèrent, en effet, à une incision d'environ quinze ou vingt centimètres de long au-dessus du genou de la jambe droite. Les chairs s'ouvrirent sur une largeur d'un centimètre ou deux, laissant apparaître le muscle, les ligaments et l'os, mais il y avait peu d'hémorragie - « Ça aurait dû saigner abondamment ! Pourquoi est-ce que cela ne saignait pas ? » L'opération ne fut pas douloureuse, mais la vision qu'en avait Paul était horrible. « Ils regardent ce qui se passe à l'intérieur... Ils me prélèvent un petit morceau d'os. » Et « toujours avec le concours de cette espèce de lampe », les êtres refermèrent la plaie : « A présent, on va causer ! »

Enfermé dans sa peur panique, Paul avait du mal à respirer, ce qui se reproduisit dans le même temps dans mon cabinet. Il sentit que les êtres essayaient, mais sans succès, de comprendre pourquoi il était tellement effrayé. Les êtres expliquèrent à Paul « qu'il existait des liens entre eux » et qu'« il avait la même origine qu'eux ». À ce moment-là de la séance, Paul subit une espèce de division de la conscience. Sous son identité extraterrestre, il comprenait que les êtres tentaient de lui apporter leur aide, mais en tant qu'humain « il avait du mal à comprendre ce qu'il était et à l'expliquer aux autres gens ». L'opération à la jambe et « les nombreuses » autres choses auxquelles on l'a soumis avant et depuis n'avaient pas d'autre motif que de « transformer des choses en lui pour qu'il

devienne une sorte « d'agent de liaison » qui pourrait « les introduire » auprès des humains, dont moi-même. Mais Paul avait peur pour ses « nouveaux amis » : « *Ils* vont se faire massacrer tellement les gens auront la trouille. »

Les extraterrestres, au dire de Paul, lui ont enseigné beaucoup de choses, comme par exemple, comment il fait pour « penser » ou « comment l'énergie est à l'œuvre » en lui. Je priai Paul de s'étendre un peu plus sur ce sujet. « C'est quelque chose d'extrêmement puissant... Votre pensée a un énorme impact sur ce vers quoi se dirige cette énergie, et ils m'ont appris à prendre conscience de la cible vers laquelle envoyer cette énergie. Ils m'ont montré comment faire. Ils m'ont appris à ressentir les choses au niveau du corps. Us m'ont appris aussi à le ressentir chez les autres et dans leur corps. Ils m'ont fait voir toute leur technologie.

— Quoi par exemple ? demandai-je.

— Leur façon de s'autoguérir quand ils se coupent ou se blessent. »

En fait, Paul (comme de nombreux kidnappés) a toujours eu des talents psychiques qui ne semblent que se développer au fur et à mesure qu'il ramène à la lumière ces souvenirs de rencontres extraterrestres. Mais ce qui est moins courant dans son cas, c'est le fait qu'il puisse communiquer ces talents à autrui d'une manière aussi simple. Pam Kasey l'avait observé en train d'user de métaphores appartenant à la vie ordinaire pour permettre à des gens de déplacer la conscience d'un endroit à un autre du corps et déboucher ainsi sur la solution d'un problème. En posant quelques questions très simples, il peut aisément amener des gens à accéder à un niveau de conscience où ils reçoivent déjà des informations qui, jusqu'à présent, étaient restées ignorées d'eux. Ses

qualités d'enseignant sont extraordinaires. Pam et bien d'autres personnes ont pu le constater.

Paul expliqua alors que « lorsqu'ils se livrent à ces expérimentations, certains sujets peuvent mourir », mais « ils les ramènent » toujours (à la vie, sous-entendu) grâce à l'énergie des autres êtres. « Ils lui (le mort) font boire une espèce d'énergie qui est la conscience » d'un ou de plusieurs êtres, parce que celui qui est mort « n'était pas censé mourir à ce moment-là ». Il donna comme exemple le cas du « vaisseau qui s'est écrasé dans le désert après avoir été abattu par nous (les Terriens). À l'intérieur, deux des leurs étaient morts ».

La séance en était arrivée à un point où Paul se posait des questions sur la réalité de cette expérience et sur le fait qu'il *se trouvait effectivement* présent sur le site de l'accident. « Je suis là, avec eux. J'ai le sentiment d'être leur ami. Je sais qui leur a tiré dessus. Et pourquoi avons-nous tiré sur eux ? Pourquoi alors ont-ils tiré sur eux ? Ils n'auraient pas dû. Des hommes en uniforme. Ils me montrent qui leur a tiré dessus. Je ne fais pas partie de ce groupe. Ce sont des militaires. Des soldats. Ce sont eux qui ont tiré. Eux (les êtres) ont été blessés. Je ne peux rien faire pour eux.

— Et qu'est-ce qui est arrivé ensuite ?

— Des jeeps sont arrivées. Nous devions absolument repartir, redécoller. Nous devions laisser le reste derrière nous. » Je demandai à Paul s'il faisait partie des extraterrestres ou s'il se trouvait là sous sa forme humaine, et Paul répondit : « Je suis un humain… Nous devons quitter cet endroit », poursuivit-il. L'armée arrivait sur le terrain et elle allait s'emparer de tout ce qu'il y avait. Les militaires allaient s'emparer du vaisseau, oui ils allaient s'emparer du vaisseau. Mais Paul vit que ses frères extraterrestres étaient « blessés par la peur que leur

inspiraient ces hommes… Ils (les ET) ont dû me montrer ça… Et je n'aime pas voir ça.

— Pourquoi ? demandai-je.

Je ne veux pas être un humain. Je ne le veux pas. Le fait d'être un humain me désole. Je — ne voulais pas les blesser. »

Paul expliqua qu'il avait aussi neuf ans lorsqu'il se retrouva sur le lieu de l'incident, dans un autre vaisseau qui venait sauver les êtres morts.

Paul était angoissé à l'idée que certains de ses « amis » morts ne pouvaient pas être « récupérés » et étaient condamnés à être abandonnés dans le désert. Il aurait voulu les aider et se sentait très triste en pensant qu'« ils allaient subir toutes les souffrances qu'engendraient la peur de ces gens… l'ignorance de ces êtres humains ». Sa vie, ajouta-t-il, est vouée à apporter « un développement de conscience » mais pour cela « il doit s'aimer lui-même et rester ici ». Sous hypnose Paul éprouva la sensation que « son cœur s'ouvrait davantage ». « Il fait chaud… Les choses se mélangent… » Il a l'impression que « la paix et l'amour étendent leurs ailes… La planète (Terre) va évoluer grâce à l'attention que nous nous portons à nous-mêmes, mais il faut commencer par soi-même ». « Je dois accepter ce que l'on m'a enseigné », surtout ce type de guérison qui commence au niveau du cœur « pour ensuite se répandre partout ailleurs ». Paul révéla que les êtres extraterrestres lui avaient démontré que « la haine d'autrui » était la cause de la maladie du cœur et que « la force à développer se trouvait tout autour de soi… Ils (les ET) m'ont fait voir comment utiliser cela (cette connaissance) ».

Selon Paul, « son propre rôle était de faire office de pont entre les extraterrestres et le monde humain. » Ils voudraient que je crée un groupe qui serait apte à les rencontrer. « Ils ont

besoin que nous perdions cette frayeur qu'ils nous inspirent, ils voudraient que nous soyons plus ouverts ; ils voudraient que nous comprenions », afin d'entamer un échange d'amour. Il était donc nécessaire pour lui et pour les autres humains de se confronter à sa propre peur si nous souhaitions « transformer cet endroit où nous vivions, où Paul vivait ». « Et il va y avoir du boulot ! ajouta Paul. Je vais avoir besoin qu'on me donne un coup de main. J'ai besoin que vous m'aidiez. » La séance arrivait à son terme. Paul devisa encore quelques secondes sur son « besoin de progresser » et exprima son amour pour moi et pour Pam. « Je peux vous faire, à tous les deux, entièrement confiance pour m'aider. Pourquoi trouvez-vous cela si difficile d'aimer son prochain ? » Nous parlâmes alors de ce rapprochement entre une histoire personnelle de blessure, comme cela arrive couramment dans la vie ordinaire, ou même chez les extraterrestres (comme cet incident dans le désert), et la mauvaise volonté ou l'incapacité à ouvrir son cœur.

Avant de conclure, nous discutâmes de ce qui semblait être, pour Paul, la conscience d'un incident comparable à celui qui apparemment s'était produit à Roswell, dans l'Etat du Nouveau Mexique, où un véhicule de l'espace se serait écrasé quelques jours après qu'on eut observé au-dessus de la région des phénomènes de « soucoupe volante ». Paul pense que les extraterrestres ne devaient certainement pas s'attendre à une réception aussi hostile de notre part. « J'ai le sentiment qu'ils sont arrivés les bras ouverts et qu'ils ont reçu une épée à travers le corps... Ils ont été massacrés, selon toute vraisemblance, ce qui n'a pas arrangé les choses. Ils ne nous comprennent absolument pas. Ils commencent seulement. » Cet accueil initial, pour le moins fâcheux, a rendu désormais toute relation « plutôt difficile ».

Dans la mesure où, dans la chronologie qui a cours sur Terre, Paul naquit seulement dix-neuf ans après le fameux incident de Roswell, je lui demandai comment il se faisait qu'il était présent, du moins en conscience, sur le site (et s'il faisait bien référence à cet incident-là). « Je l'ignore. Je me laisse porter. Je me contente de me laisser porter, ce qui est une chose importante pour accepter que des informations viennent à vous. » J'essayai de me représenter la conscience comme une espèce de « texture en continu » qui vous permet de vous balader « n'importe où sous certaines conditions ». La réponse de Paul fut complexe. Il acquiesça à cette image mais ajouta : « En même temps, vous vous enroulez, en quelque sorte. Votre énergie, vous pourriez, quand vous mourez, la rétracter un petit peu pour la ramener au cœur même de la conscience, et le souvenir de ce que vous êtes peut rester là très présent et très incorporé à cette énergie. Très soudé ! Puis il retourne vers le tout et le tout se remet à croître et vous, vous revenez... Les souvenirs sont là, mais il vous faut refaire apparition et reprendre forme... Vous avez le sentiment d'être indépendant parce que vous êtes concentré sur une seule direction, un seul objectif : retrouver une structure moléculaire et vous arracher de chaque chose, vous arracher de tout à cause de ce à quoi vous êtes connecté... Les voies que vous devez suivre et dont vous procédez véritablement sont toutes-puissantes. C'est considérable ! Mais tandis que vous allez de l'avant, vous oubliez ce que vous quittez. C'est ce qui me retenait, je crois. Je pense que ce sont ces fils qu'en un sens je sens dans mon dos, enfin peut-être. Je ne suis pas très sûr. »

Je demandai à Paul quelle « forme » il avait durant cet épisode. Avait-il l'apparence d'un petit garçon de neuf ans, ou n'était-il qu'une conscience ? Il répondit : « Je me sentais totalement moi-même, puis quelque chose changea autour de

moi pour me montrer un exemple de ce qui était arrivé, pour m'aider à comprendre, vous voyez ça ? Aussi étais-je très conscient de qui j'étais, mais tout changeait si radicalement que l'information passa spontanément. » Paul avait eu l'impression que son corps s'était trouvé, au sens littéral, à bord du vaisseau durant l'incident. « J'ai la sensation d'avoir été présent. Et je ressentis cela comme quelque chose de réel. »

En repassant sur certains détails de la séance, Paul remarqua que « cette chose gluante et brisée » représentait l'extériorisation de sa propre peur de l'inconnu. L'image qu'il avait de notre séance renvoyait à une de celles du film *L'Exorciste* qui lui avait fait une peur bleue étant enfant. « Lorsque je les ai rencontrés (les extraterrestres) et que je les ai touchés, ça ressemblait à... oh ! c'est gluant ! Et puis glacial et un tas de trucs du même genre et c'est ça qui m'effrayait le plus. » Les extraterrestres semblaient résister, et même faire opposition, à toute confusion d'identité ou fausse attribution qui se produisit alors. Par exemple, quand ils emmenèrent Paul à travers les bois jusqu'au vaisseau, il reçut des communications de leur part qui disaient notamment qu'ils « avaient tendu la main » et se demandaient « ce qui n'allait pas ». « Comme s'ils m'avaient dit : " Allez... Vous êtes ce que vous êtes et nous ce que nous sommes... Où est le problème ? " Et ils essaient alors de vous communiquer leurs pensées. Ils ne veulent pas vous dominer. » Paul eut le sentiment que les extraterrestres le regardaient d'un air de dire : « Pourquoi ne pas communiquer avec moi ? Comment en êtes-vous arrivé à ne pas accepter ce que vous êtes ? »

Je discutai ensuite avec Paul de la difficulté qu'ont les humains à accepter et à reconnaître la source de puissance dont nous venons. Il répondit : « Accepter qu'un autre être

humain soit une source d'information est déjà assez difficile comme ça. Alors, imaginez, accepter que des non-humains soient pour vous une source d'information, des gourous, des enseignants - je veux dire par là que c'est incroyable tout ce qu'ils ont pu m'apprendre à présent que je l'accepte de plus en plus. Il se pourrait bien qu'ils m'aient montré où se situait la force créatrice. Ce sont eux qui ont pris la peine de faire en sorte que j'y sois relié et de manière magistrale. » Paul émit quelques réflexions sur le fait d'avoir connu les affres du « doute total » à propos de la réalité de ces rencontres extraterrestres, ce qu'il attribua à sa « définition limitative de Dieu » acquise durant son enfance, tandis que ses parents « papillonnaient » d'une religion à une autre ». Malgré cela, Paul grandit en développant le sentiment qu'il « comprenait la connexion à une source. La terminologie et tout ce qui se trouve entre sont alors immatériels ». Il s'émerveilla également de la technologie « incroyable » à laquelle il avait eu accès grâce à ces rencontres extraterrestres, surtout le « flot d'informations » qu'il avait reçu à propos de la guérison. « J'en ai des cahiers remplis et c'est du sérieux. »

À la fin de la séance, je dus m'absenter quelques instants pour régler des affaires domestiques. Paul, se sentant tout à coup vulnérable, demanda à Pam si j'étais « déçu ». Puis il ajouta : « John en sait plus qu'il ne veut en dire. » C'était une sorte de projection que Paul exprima spontanément en disant : « On aurait pu aller beaucoup plus loin... On aurait pu continuer. Je ne devrais pas m'arrêter là. » Pam dut le rassurer en lui affirmant que le travail avait été fait très en profondeur, que je n'étais pas du tout déçu des résultats et que mon absence momentanée n'avait rien à voir ; je lui confirmai bien sûr tout cela dès que je le rejoignis.

Quelques jours plus tard, une autre kidnappée, Julia, une jeune femme avec qui j'avais travaillé pendant presque trois ans, m'appela pour me parler de Paul qu'elle avait rencontré au cours d'une de nos réunions de groupe. Bien qu'ils ne se fussent pas connus « sur Terre », elle sentait qu'elle le connaissait très bien grâce à des rencontres sur des vaisseaux (il est très fréquent que des kidnappés affirment avoir connu d'autres victimes comme eux à bord des vaisseaux). Elle fit des commentaires élogieux sur la personnalité extrêmement « puissante » de Paul qui « exsudait l'amour ». C'était un « roc solide et très centré ». Au sein du vaisseau, elle avait perçu que Paul avait une « présence » d'une puissance similaire en qualité à celle de « son docteur » - c'est-à-dire l'extraterrestre principal qui préside à tout le processus d'un enlèvement de personne humaine - ou à celle de n'importe quel autre extraterrestre. Elle ajouta que Paul bénéficiait en particulier de dons remarquables de guérisseur et qu'il enseignait à des gens comme elle comment « extraire le désespoir et la douleur des gens ». Paul lui apparaîtrait, ainsi qu'à d'autres personnes, comme quelqu'un qui posséderait des dons certains pour soigner les souffrances et les dissoudre, notamment en se servant de ses mains. Julia n'avait jamais eu l'occasion de lui parler directement et ignorait donc tout de ce qui s'était révélé au cours de nos séances.

OceanofPDF.com

Commentaire

Le cas de Paul illustre bien ce que j'observe de plus en plus fréquemment chez beaucoup de kidnappés qui ne se focalisent pas exclusivement sur les aspects traumatiques de leurs expériences mais qui, au contraire, cherchent à communiquer les informations qu'ils pensent avoir reçues au cours de leurs rencontres avec les êtres extraterrestres. Les deux régressions que nous avons menées ensemble incluaient des incidents traumatiques, et plus particulièrement le choc de se sentir impuissant devant l'opération à la jambe à laquelle il avait été soumis, mais tout cela paraissait aux yeux de Paul d'une importance moindre que le fait d'accéder à la connaissance qu'il avait reçue pendant ces enlèvements. Cette information concerne des sujets tels que la peur et l'esprit de destruction, notre résistance au changement, la nécessité d'ouvrir son cœur et la puissance de transformation de l'amour, les moyens de transport spatial, les techniques de guérison que les extraterrestres lui avaient enseignées ; la nature même de la conscience (conçue essentiellement comme la source primale de toute création), et enfin la double identité à la fois humaine et extraterrestre de Paul et son rôle comme guérisseur et comme pont entre deux mondes. Un des thèmes centraux de tout ce matériel est la qualité extrême et sans rémission de l'esprit de destruction qui caractérise la race humaine, ce qui, même fondé sur la peur, demeure tout de même assez incompréhensible pour les extraterrestres eux-mêmes. Il semblerait qu'aux yeux des extraterrestres nous ayons délibérément opté pour la mort plutôt que la vie, et leurs expérimentations seraient en partie un effort pour tenter d'en savoir plus sur cette attitude butée et perverse, et en partie une intervention de leur part pour nous obliger à gravir

les degrés qui nous mèneraient de la destruction vers la création.

Il est difficile de décider d'un mode d'évaluation de telles données. En premier lieu, comme le dit Paul lui-même, ce n'est pas très aisé d'accepter la puissance et la connaissance de créatures gourous qui ont une allure aussi étrange et qui bousculent si profondément notre sens des réalités. Dans la mesure où chacun de nous peut être demain exposé directement ou indirectement à de tels phénomènes, Paul estime que notre premier devoir est d'accepter le fait de sa propre expérience. De plus, ses comptes rendus défient parfois également notre sens habituel de l'espace-temps, comme dans cette faculté d'être « présent » comme petit garçon de neuf ans à Roswell en 1947, c'est-à-dire dix-neuf ans avant d'être officiellement né. Ces voyages dans le temps et l'espace ne peuvent avoir de sens que si l'on conçoit la conscience comme une sorte d'hologramme de la source universelle qui peut créer la matière et la forme et à laquelle Paul, comme en vérité nous tous, peut avoir accès s'il s'ouvre et « se laisse porter » vers cette information primaire ou texture en continu. En fait, bon nombre des enseignements accumulés au cours de ces deux séances de régression concernaient principalement la forme et la puissance de la conscience créatrice de l'identité, ainsi que la nécessité absolue de nous ouvrir à ses qualités infinies.

Ce qui rendit les communications de Paul si étonnantes et persuasives, ce fut l'intensité des émotions et des mouvements corporels, ainsi que la sensation qui accompagnait chaque nouvelle vision. Travailler avec Paul revint à donner au thérapeute le rôle d'accompagnateur qui facilite le cheminement du patient pour accéder à la connaissance engrangée en lui et qui affectait puissamment

son corps quand elle se frayait un passage jusqu'à la conscience et la communication avec le monde extérieur. L'idée que la conscience est comparable à une infinie source d'énergie et de forme à laquelle chacun peut avoir accès rend peut-être caduque celle de considérer chaque communication de Paul - comme par exemple sa présence à Roswell - en termes de : « Y était-il d'une manière factuelle ou bien était-ce concrètement un événement repérable dans notre espace-temps linéaire ? » Je prévois que cela ne satisfera pas tous les gens qui souhaitent s'en tenir à une vision de la réalité quadridimensionnelle. D'un autre côté, il n'est pas sans intérêt de mettre au défi nos limites épistémologiques et d'étendre nos critères pour appréhender des informations qui incluent la puissance ou l'intensité avec laquelle quelque chose est ressenti et communiqué, et l'utilité potentielle que la connaissance peut avoir dans tous ces problèmes de dilemme que connaissent nos contemporains.

Selon ces critères, il fait peu de doute que Paul a su trouver aux informations qu'il avait révélées au cours de notre travail commun une importance considérable, comme ce fut d'ailleurs le cas pour nous (Pam et moi-même) qui les avons reçues. En outre, les messages permanents et insistants sur la nécessité pour l'homme de changer, d'ouvrir son esprit et son cœur et sur les conséquences catastrophiques de cette « coquille » défensive qui recouvre l'identité humaine dans sa totalité - messages qui renferment l'essence des informations que Paul a reçues et communiquées - sont autant de communications à valeur pratique si l'on considère la situation actuelle et l'état de crise du globe.

En fin de parcours fut soulevée la question de mon rôle dans le développement et l'ouverture personnelle de Paul. Les personnes qui connaissent Paul en dehors de mon cabinet,

c'est-à-dire Pam, Julia et quelques autres kidnappés, attestent tous des capacités intuitives extraordinaires et de ses dons de guérisseur. Paul est venu me trouver pour libérer en lui tous ces pouvoirs des limites de la répression (terme qu'il utilise aussi bien pour décrire les réactions de sa mère face à son intelligence et ses talents que pour commenter l'inaptitude de sa thérapeute précédente devant un tel cas), répression qui était elle-même le résultat de plusieurs ensembles de forces. Cela concernait notamment la répression des idées et des souvenirs enfermés à l'intérieur de lui-même (réponse adaptive si l'on considère leur intensité, le besoin qu'avait Paul de fonctionner normalement dans la vie de tous les jours et l'absence de soutien dans un entourage à qui il lui était impossible de révéler des informations aussi inhabituelles), la nature ontologiquement subversive des informations elles-mêmes, et la puissance fulgurante des énergies en jeu ; autant d'éléments qui exigeaient la création d'un environnement de soutien extrêmement dynamique qui mettrait Paul suffisamment en confiance pour qu'il en vienne à sortir ce qui restait bloqué en lui.

Paul a la sensation d'être un pont entre deux mondes. Il ressent très profondément qu'il possède une identité à la fois humaine et extraterrestre. Il conçoit comme formidable ce devoir qu'il a d'intégrer ces deux dimensions primordiales de lui-même - un défi commun à beaucoup de kidnappés qui font l'expérience de cette espèce de double existence. Paul estime que cette aventure est au centre même de son travail. Pour lui, comme pour d'autres kidnappés qui sentent qu'ils ont accédé à la source de l'énergie créatrice dans le cosmos, son identité humaine et sa participation aux affaires de ce monde sont devenues extrêmement pénibles, surtout face aux institutions destructrices ou aux systèmes vitaux que nous avons créés. Également comme pour nombre de kidnappés,

son « chez lui » se trouve à bord des vaisseaux ou avec « eux ». Pourtant, dans le même temps, Paul pense avec grande conviction qu'on lui a donné, ou choisi, un rôle à tenir sur la planète Terre, comme s'il devait donner l'exemple d'un être d'ouverture et d'amour, afin de contribuer à faire évoluer et changer la conscience humaine. Quant à moi, comme Paul me l'a démontré, mon rôle consiste à faciliter son acceptation et à mettre en lumière la terrible responsabilité dont lui et ses semblables ont été investis face à une culture qui s'oppose à chaque instant à ce qu'ils sont et à ce qu'ils tentent d'accomplir.

OceanofPDF.com

11

La mission d'Eva

Eva, trente-trois ans, employée dans un bureau d'expertise comptable, tomba un jour sur un article du *Wall Street Journal* qui donnait un compte rendu de mes travaux avec les kidnappés de l'espace. Elle appela à mon cabinet en me disant qu'elle aimerait bien me rencontrer parce qu'« il se pourrait bien (qu'elle) eût le même type d'expérience » que ce qui était décrit dans l'article et elle ajouta : « C'est très important pour des foules de gens. » Au cours d'une conversation téléphonique qu'elle eut ensuite avec Pam Kasey, Eva lui révéla qu'elle avait eu « nuit et jour le sentiment de la présence d'entités... des rêves » où des êtres se trouvaient dans sa chambre et « encore là » lorsqu'elle se réveillait ; elle se souvenait d'incidents dans la petite enfance ou même l'adolescence où elle ne pouvait plus faire un mouvement tandis que son vagin était exploré par de petits « nains » qui avaient pénétré dans la pièce on ne sait comment.

Ces rencontres inhabituelles firent penser à Eva qu'elle était peut-être « folle ». Même si au moment où nous nous rencontrâmes elle avait déjà entamé un cheminement d'ordre spirituel, Eva s'était toujours considérée comme « quelqu'un de très logique » et ces expériences contrastaient singulièrement avec les notions de la réalité qui lui étaient familières. Néanmoins, elle avait bien l'intention de découvrir la vérité qui se cachait derrière ce type d'expérience, ce qui en soi correspondait à une détermination bien en accord avec

l'idée qu'elle se faisait d'elle-même en tant que pionnière chargée d'une « mission globale » destinée à aider ses semblables. Jusqu'à ce qu'elle tombe sur l'article de journal, Eva se sentait horriblement seule dans l'aventure que représentaient ces rencontres. La veille de l'entretien qu'elle eut avec Pam au téléphone, Eva écrivait dans son journal : « Je vais essayer de m'en tirer par mes propres moyens. C'est dur. Personne à qui parler. Personne sur l'épaule de qui pleurer, à qui demander du réconfort, de la compréhension. C'est un lourd fardeau à porter toute seule. Comment puis-je aider Sarah (sa fille) ? Elle n'a que six ans. » Malgré le trouble jeté en elle par ces expériences, Eva sentit bien dès le début de notre travail en commun que tout cela était relié à un but et qu'elle faisait office de « véhicule » qui devait transmettre l'information dispensée par une autre source plus subtile. En janvier, février et mars 1993, nous procédâmes à des régressions hypnotiques.

Eva est née en Israël et est l'ainée d'une famille de trois enfants. Son père était banquier et travaillait dans l'immobilier, ce qui le faisait voyager énormément. Eva grandissait tandis que la famille vivait successivement en Angleterre, au Venezuela, en Floride et à New York. Elle se maria en 1980 et s'établit définitivement aux États-Unis en 1985. Tout enfant, elle estime que sa créativité a été brimée à cause du fait qu'il fallait se soumettre aux exigences imposées par le père, qu'elle respecte toujours infiniment mais qu'elle décrit comme froid (« Il est plutôt distant », dira-t-elle lorsque je l'interrogeai sur l'éventualité d'un abus sexuel). Eva a grandi comme une jeune personne consciente, avec une volonté développée de faire plaisir aux autres aux dépens, si nécessaire, de sa propre liberté et de sa propre imagination.

David, le mari d'Eva, est ingénieur électronicien dans une grande entreprise de photographie. Son mariage est, d'une certaine manière, traditionnel dans la mesure où l'entretien de la maison et le soin porté aux enfants lui furent aussitôt dévolus tandis que David, dont dépendaient principalement les revenus du ménage, travaillait tard dans sa société. Avec le sens des responsabilités qui la caractérise, Eva « fit un pacte » avec elle-même selon lequel personne ne souffrirait du travail qu'elle faisait pour sa propre évolution. En conséquence, elle ne révéla rien à son mari des étranges rencontres qu'elle effectuait ou des séances de travail que nous avions ensemble, et ce jusqu'après la seconde régression en février 1993, c'est-à-dire neuf mois après notre premier contact. Elle craignait, en effet, non seulement que David ne la comprît pas, mais que cela jetât le trouble dans son esprit et provoquât des tensions au sein du couple.

Eva et David ont deux enfants : Aaron, âgé de neuf ans, et Sarah. Après la première régression en janvier 1993, Eva m'avoua son inquiétude au sujet de Sarah qui, pensait-elle, pourrait bien faire l'objet d'expériences semblables. Environ trois ou quatre fois par an, elle est réveillée par des « cauchemars ». Par exemple, un mois ou deux avant cette séance de régression, au cours d'une nuit, Sarah se réveilla et appela sa mère en hurlant. Eva se précipita dans la chambre de la fillette qui lui dit d'abord qu'elle avait fait un mauvais rêve puis qu'elle avait vu un fantôme « qui volait dans la chambre », qui était tout blanc et qui voulait l'« emporter », alors qu'elle ne « voulait pas le suivre ». Pour Eva, il était clair que Sarah était « complètement réveillée » et « très énervée » par ce qui était arrivé, bien qu'elle n'en soufflât mot le lendemain matin. Eva ne pense pas que son petit Aaron soit lui-même concerné par ces phénomènes, mais « il est complètement dans les ordinateurs et les vaisseaux spatiaux

», qu'il crée sur l'ordinateur : « Son imagination est tellement délirante que s'il se réveillait en pleine nuit et me racontait ensuite un rêve qu'il aurait fait, je ne pourrais vous dire si c'était réel ou non. »

La première expérience d'enlèvement dont se souvient Eva remonte à l'époque où elle avait quatre ou cinq ans et où elle vivait en Israël. Elle partageait sa chambre avec sa petite sœur qui semble avoir continué de dormir pendant tout l'incident qui toucha Eva. D'autres détails de cette rencontre seront donnés dans le compte rendu de la première régression. Avant de bavarder avec Pam Kasey, Eva avait noté dans son journal qu'elle avait commencé à lire le livre de Whitley Strieber, *Communion*, mais qu'elle préférait le mettre de côté pour le moment afin de ne pas être « influencée par rien ni personne ». « Puis quelque chose chatouilla ma mémoire », et elle se souvint qu'elle s'était réveillée durant la nuit et qu'elle avait vu « trois " petits nains " d'environ un mètre de haut ». Ils avaient la peau d'un brun sombre et toute ridée, avec des têtes triangulaires. Ils se tenaient près de son lit et tâtaient son sexe en se servant de ce qui lui parut être « des genres de doigts qui sondaient et exploraient sans pour autant user de la force ou d'une excitation ou intensité d'ordre sexuelle ». Elle se sentit sans défense, ne pouvant plus bouger, et lorsqu'elle essaya de crier, aucun son ne sortit de sa gorge, du moins au début.

Dans son journal, Eva écrivit : « Ils traversèrent l'espace (peut-être en un quart de seconde) qui séparait le mur (extérieur) de la porte (on aurait dit qu'ils étaient passés à travers le mur) et ils disparurent juste au moment où ma maman avait fait irruption dans la chambre. Je lui dis alors qu'il y avait des nains dans ma chambre, qu'ils venaient juste de traverser la porte. Elle inspecta les lieux. Évidemment, elle

ne vit rien du tout. Elle me dit que ce n'était qu'un rêve et qu'il fallait me rendormir. J'étais terrorisée. Je n'en croyais rien. J'étais sûre, moi, que ces êtres étaient bien réels. Je les avais vus. Je les avais entendus. Je les avais sentis. La première fois que ces souvenirs me sont revenus, c'est la nuit dernière. J'ignore la cause de ce phénomène. Aussi je prends la peine de les noter pendant que je les *ressens.* Jusque dans mes veines. Comme si cela venait de se produire. Et je sais que c'est vrai parce que j'en ai partout la chair de poule. »

Environ dix jours après notre premier rendez-vous en octobre 1992, Eva nota dans son journal qu'en retournant, au volant de sa voiture, vers Boston, tout en réécoutant la cassette de sa régression, elle commença à sentir affluer d'autres détails de cet enlèvement vécu pendant son enfance. En écoutant attentivement le moment où elle essaie de crier pour appeler sa mère : « Je n'ai fait qu'un bond sur le siège de ma voiture et tout à coup une image m'a traversé l'esprit comme on reçoit des phares de voiture en pleine figure. Je revoyais un vaisseau spatial qui ressemblait à ça (croquis sur la page de son journal). C'était énorme, de couleur grise et métallique. Il se trouvait tout près, au-dessus de moi. Puis j'ai aperçu le visage d'un être féminin avec de grands yeux (ronds et sombres) et verts (comme les sourcils) - une teinte vert pâle tout autour des yeux et jusque sur les bords (croquis). Puis cette vision disparut. » Cette réminiscence fut brève, quelques secondes tout au plus, mais extrêmement vivante et avec de nombreux détails très précis dont les lignes, la forme et la structure du vaisseau.

Eva se souvient d'un autre incident alors qu'elle avait six ans et qu'elle rattache à présent à une expérience d'enlèvement. Elle avait été atteinte de pneumonie et avait été emmenée aux urgences dans un hôpital. Les lumières

violentes qui l'accueillirent la terrorisèrent et déclenchèrent une réminiscence d'enlèvement. À la date du 22 mai 1992, elle écrivit dans son journal : « Cela n'est pas comparable à ces lampes qu'on trouve chez les dentistes. Imaginez-en plusieurs ensemble ! Juste au-dessus de vous. Comme autant de petits projecteurs. Et vous, vous êtes dans votre lit, impuissant. Et il y a des étrangers tout autour de vous. Ils vous touchent, vous palpent, vous auscultent, font des expérimentations sur vous. Arrêtez ! Je n'en peux plus. » Lorsque le médecin de l'hôpital la pria de s'allonger sur un lit et d'ôter ses sous-vêtements, elle refusa tout net. Sa mère la pressa d'obtempérer mais elle maintint son refus de s'étendre et d'ôter sa chemise. Et elle se mit à hurler de terreur : « Ils m'ont obligée… J'ai trouvé ça épouvantable. »

Sous hypnose, Eva se souvint d'avoir observé la présence d'un vaisseau spatial environ un an plus tard dans la partie gazonnée qui jouxtait l'immeuble où sa famille habitait. C'était en Angleterre. « Il est très bas et il a comme trois feux qui sortent par l'arrière. C'est gris et à l'arrière il y a, oui, ce qu'on pourrait appeler des fenêtres, avec comme des lumières qui s'en échappent. » Eva pense qu'ils « figèrent » sa mémoire pour qu'elle ne puisse plus s'en souvenir. « Vous ne vous rappelez absolument plus rien. Sinon, il y a des interférences avec votre vie de tous les jours. »

Eva pense que les extraterrestres possèdent « un mécanisme de filature », et raconte une histoire qui renverrait à l'éventuelle pose d'un implant alors qu'elle avait neuf ans et qu'elle vivait encore en Angleterre. Elle s'exerçait aux barres horizontales lorsque, ratant son coup, elle chuta et alla se cogner la tête au sol « de manière assez violente ». Elle sentit alors « quelque chose qui avait bougé » dans sa tête, « quelque chose grâce à quoi ils me suivent à la trace… ». Je lui

demandai si elle avait vraiment senti quelque chose bouger ainsi dans sa tête, et comment elle pouvait savoir ça. « Je le sais, c'est tout. Ils reçurent le signal » comme quoi elle avait eu un accident et ils revinrent « pour réparer les dégâts ». Je lui demandai de nouveau comment elle savait cela. « Je le sais », répondit-elle.

Deux autres incidents eurent lieu lorsqu'Eva eut atteint dix-neuf ans et qu'elle servait dans l'armée israélienne. Au cours du premier, dont elle se rappellera avec maints détails dans la première régression, elle eut la sensation que quelqu'un lui « avait donné un coup », puis lui passa « un masque à gaz, ou quelque chose comme ça », pour la réduire à l'impuissance. Elle se réveilla et entendit des murmures dans sa chambre (elle se trouvait alors toute seule dans l'appartement de ses parents) : « Il y avait un être femelle et deux ou trois mâles. J'étais pétrifiée... littéralement pétrifiée et j'ai senti quelque chose entre mes jambes... J'avais très peur, mais en même temps j'essayais de rester logique et d'analyser la situation... J'ai senti la femme et les hommes se pencher au-dessus de moi. » À cette époque-là, Eva ne songeait pas que ce pût être « quelque chose d'extraterrestre ». « Je pensais que c'étaient des voleurs et j'attendais qu'ils s'en aillent. » Lorsqu'elle put à nouveau bouger et jeter un œil dans l'appartement, il n'y avait plus personne.

L'autre incident se produisit alors qu'Eva était de service nocturne au contrôle aérien. Tard dans la nuit - peut-être trois heures du matin -, elle piqua du nez de fatigue. « C'est alors que je me mis à flotter au plafond tout en me voyant au-dessous... Ma conscience était là-haut. Mon corps physique était resté en bas... Une voix dit alors : " Viens avec moi, c'est bien " et j'ai su immédiatement que j'avais le choix entre vivre ou mourir. » Bien que son cœur se mît à battre la chamade et

qu'elle « ruisselât de sueur comme jamais », Eva n'eut pas un seul instant d'appréhension concernant une éventuelle maladie qui aurait menacé sa vie. « Je n'avais pas envie de mourir et j'ai dit : " Non, je ne viendrai pas. " » Eva « savait » qu'elle ne serait pas morte mais elle ne comprend pas pourquoi, en tout cas, elle trouve cet épisode assez troublant.

Durant le mois qui a précédé sa lecture de l'article du *Wall Street Journal,* Eva vécut deux expériences qui l'auront probablement sensibilisée à son contenu. Dans le premier incident, daté dans son journal des 14 et 15 avril, elle se réveilla au beau milieu de la nuit et vit « un rectangle violet, comme une porte qui donnait sur quelque espace invisible, peut-être une autre dimension. » Elle vit alors « la partie supérieure de gens portant du blanc et qui se tenaient à la tête de son lit ». Elle cligna des yeux, pensant : « C'est mon imagination. Mais quand je les ouvris à nouveau, ils étaient encore là. C'est alors que je compris qu'il se passait quelque chose de… jusqu'à un certain point, réel… J'ai eu l'impression qu'ils " me ramenaient chez moi " - quel que soit le sens à donner à cela. »

Le 6 mai, huit jours avant qu'elle ne tombe sur l'article de journal, Eva écrivit dans ses notes personnelles : « La nuit dernière, en allant me coucher, j'ai eu envie de les rencontrer. Je demandais, je priais pour que la rencontre s'effectuât. Je me portais volontaire (c'est-à-dire que je proposais mon corps) pour qu'ils m'examinent et accroissent leurs connaissances de nous, les Terriens. J'allais juste m'endormir lorsque j'éprouvai un étourdissement bizarre. Comme un manque de gravité, comme si je me trouvais au centre d'une tornade, comme aspirée vers quelque chose. Je savais que je n'arrêterais certainement pas le phénomène rien qu'en touchant physiquement mon mari qui était dans le lit à côté

de moi. Mais je savais aussi que mon vœu était exaucé et je ne voulais pas m'en tenir là. Soudain, je vis (ou sentis ?) une lumière bleu clair m'environner. C'était un bleu pâle et pourtant il y avait en son centre une lumière blanche. C'était une lumière apaisante et pourtant je savais qu'elle allait me conduire vers plus de connaissance. C'était magnétique. Mais c'est surtout le sentiment que j'en avais qui reste au-delà des mots pour le décrire. Les mots sont trop limitatifs physiquement. Quand je vis/sentis cette lumière, l'impression d'étourdissement/de tourbillon cessa. Je restai prostrée. Je n'ai pas bien dormi. Je revois tout ça très bien. Je me suis levée au moins deux ou trois fois, cette nuit-là, ayant des difficultés à retrouver le sommeil. J'étais agitée. Quand je me suis levée le lendemain matin, j'étais complètement crevée ! Comme si j'avais voyagé toute la nuit. J'espère que c'est le cas. Et je souhaite vivement qu'un jour je puisse me remémorer ces voyages-là et tout ce qui les concerne, de telle façon que je puisse m'en servir pour aider l'humanité. »

Le matin suivant, le mari d'Eva, qui semble avoir dormi durant tout l'incident, lui dit qu'il avait entendu « un grand bruit » au cours de la nuit. Eva, elle, « se sentait pleine d'énergie, d'amour et d'espoir ». Mais dans le même temps, elle était terrorisée et elle écrivit dans son journal : « J'ai bien cru que j'allais devenir cinglée. Je ne pourrai jamais raconter ça à David. Il penserait que je suis maboule. J'ai eu si peur. Je ne pouvais plus fermer l'œil. Je ne savais plus quoi faire. Faudrait que je trouve de l'aide ! Quelqu'un à qui parler de tout ça. Pour l'instant je n'ai que moi, mon stylo et ma feuille de papier. Mais j'ai vraiment besoin de quelqu'un d'humain pour m'entendre. Et qui ne porterait aucun jugement. Qui n'aurait pas de préjugés. Qui ne me créerait pas de culpabilité. Quelqu'un qui pourrait peut-être me fournir des explications. » Elle écrivit encore d'autres choses, parmi

lesquelles sa certitude que les êtres ne nous veulent aucun mal, qu'ils sont là pour aider : « Je les aime. »

Au cours des semaines qui précédèrent notre première rencontre d'octobre 1992, Eva eut plusieurs autres étonnantes expériences provoquant en elle le sentiment d'étranges présences ou la perception consciente d'entités inhabituelles, dont « des êtres venus de dimensions totalement différentes ». Au cours d'une séance d'hypnose au pendule, plongée dans un état qui avait des effets thérapeutiques, elle remonta de « cent soixante ou cent quatre-vingts ans en arrière » et se « déplaça d'une dimension à une autre », éprouva une « différence dans les vibrations énergétiques » et se retrouva « sur une planète, étoile ou galaxie différente » : « Je ne connais pas son nom. » En date du 22 septembre dans son journal, en revenant d'une de ces échappées énergétiques thérapeutiques, Eva expliqua qu'elle « vivait dans deux dimensions simultanément » : « Je le sens viscéralement… J'étais dans une dimension supérieure où notre temps linéaire n'a plus cours. »

Après bien des difficultés à arrêter une date, Eva et moi nous nous rencontrâmes enfin pour la première fois le 15 octobre 1992. Au cours de cet entretien, Eva me fournit la plupart des renseignements que j'ai déjà cités et exprima son souhait d'explorer davantage ses expériences au moyen de l'hypnose. « C'est pour cela que je suis venue », me dit-elle. Mais nous eûmes encore du mal à convenir d'un rendez-vous toujours repoussé ; aussi la première régression n'eut-elle lieu qu'en janvier 1993. Mais dans la semaine qui avait précédé, « les choses avaient déjà commencé à refaire surface ».

Le 6 décembre, Eva raconta dans son journal l'expérience étonnante qu'elle fit durant la nuit. « J'étais presque endormie. Mais pas tout à fait. J'étais allongée sur le ventre,

la tête tournée du côté gauche. J'avais les yeux fermés. Du coin de l'œil j'aperçus un vaisseau spatial gris (croquis du vaisseau et des symboles qu'elle vit alors). Je me suis complètement paniquée. J'ai voulu me mettre à hurler. Je n'ai pas pu. » Elle comprit qu'elle pouvait arrêter le phénomène mais : « J'ai pris mon courage à deux mains avec la conviction qu'il " fallait y aller ", ne serait-ce que pour en savoir le plus possible pour P.C. (peut-être K.) et J.M. » Après cela, elle ne « se souvint plus de rien » et la première chose dont elle se souvint ensuite fut qu'elle « gisait sur une surface dure. Il devait y avoir deux personnes dans la pièce ». « Je gardais les yeux fermés et contractés tellement j'avais peur de les ouvrir. »

«Je me souviens d'eux" (?) ou de moi, je ne sais plus très bien, portant un vêtement/tunique gris sombre avec plein de boutons qui descendaient dans le dos. J'étais dans la position du fœtus et je leur tournais le dos. Ils étaient en train de fabriquer quelque chose sur moi, au niveau de la colonne vertébrale. J'avais toute la colonne vertébrale qui me piquait et je la sentais glacée. C'était épouvantable ! On aurait dit qu'ils me fouillaient dans le corps avec un instrument pointu (une seringue ?) et qu'ils le faisaient pénétrer entre chair et peau. La sensation de picotement persista. À un moment donné, j'ai commencé à bouger, essayant de leur résister, tout en étant terrorisée à l'idée des conséquences que cela pourrait entraîner. J'ai alors essayé de capter des informations tout en gardant les yeux fermés. L'air était humide. Ce sur quoi j'étais couchée était dur et un peu glissant. J'avais l'impression que la pièce n'était pas très bien éclairée, mais ayant toujours les yeux fermés, je n'aurais pas pu l'affirmer. »

« Je continuais à résister et à un moment je compris qu'ils étaient convenus d'arrêter là cette situation/expérimentation.

Avant de faire d'autres croquis, je me souviens d'avoir vu ce symbole (dessin) en rouge. Ce n'est pas la première fois que je le vois... Une autre chose que je me rappelle est de m'être retrouvée dans mon lit et d'avoir entendu mon mari. Et j'étais dans la position du fœtus ! Or je m'étais couchée sur le ventre. J'ai eu une frousse incroyable car c'était quelque chose qui ne m'était jamais arrivé auparavant. J'ai voulu réveiller mon mari pour lui dire que j'avais été « emportée » quelque part. Mais je savais aussi qu'il ne me croirait jamais. Il penserait plutôt que j'étais dérangée. J'ai bien songé à appeler P.C. ou J.M. Mais pourquoi les embêter avec ça. C'était dimanche et il était cinq heures et demie du matin. J'ai été comme commotionnée toute la journée du lendemain. Je le suis encore d'ailleurs. Je vais essayer de me détendre un peu, accepter tout cela et voir si je peux y comprendre quelque chose. » Elle se sentit « crispée durant deux jours » et essaya « d'oublier tout ça ».

Le 22 décembre, Eva exprima dans son journal les hésitations qu'elle avait eues à consigner en détail dans ses cahiers cette dernière expérience : « Le fait de le coucher sur papier signifierait la légitimation de toute cette aventure, et je n'étais pas prête pour une telle éventualité. » Elle développa rhumes et grippes et se demanda si ce n'était pas « des conséquences de cet enlèvement » où elle s'était retrouvée « nue » et de l'injection qu'on lui inocula, « quelle qu'en fût la nature ». « La nudité et l'injection d'un produit étranger pourraient avoir causé cette réaction en moi. P.-S. Personne chez moi actuellement n'a pris de coup de froid ou n'a de grippe. » Lorsque nous discutâmes ensemble de cet incident six semaines plus tard, Eva s'étonna de l'intensité des sensations d'ordre physique qu'elle éprouva et cela même la convainquit que « c'était réel ». « Les sensations étaient bien

là. J'ai bien senti quand ça me faisait mal. Ça me piquait. Il faisait froid. »

Eva arriva chez moi le 18 janvier 1993 pour la première régression hypnotique. Elle paraissait anxieuse mais également curieuse : « J'aime l'inconnu », me dit-elle et nous discutâmes de sa détermination à se lancer dans cette analyse en dépit des problèmes de dates des vacances. Avant de commencer notre travail, nous reparlâmes de l'incident de son enfance où des « nains » étaient entrés dans sa chambre ainsi que du récent épisode cité plus haut.

Aussitôt dans la transe, Eva indiqua qu'elle se trouvait allongée « sur quelque chose de dur avec quelque chose au-dessus » d'elle qui ressemblait à des hiéroglyphes. Elle s'effraya et s'entendit hurler. Une silhouette en noir et vert sortit de ce qui pouvait rappeler un ascenseur gris. « Il fait froid dans cette pièce... Il leur dit d'arrêter. Ils me donnent quelque chose et j'ai l'impression d'être aspirée par une lumière blanche et je ne le vois plus. C'est le matin. Je suis une enfant vivant en Israël. Je ne me souviens plus de rien, j'entends simplement ma mère qui me demande de me lever pour aller à l'école, de m'habiller. »

Je ramenai Eva à l'expérience vécue pendant la nuit. Elle se souvint d'avoir vu, « quand ils la ramenèrent », un appareil gris « en forme de dôme » avec des lumières rouges au-dessus du balcon de l'appartement familial, situé au quatrième étage. L'arrière de l'engin avait l'allure d'une roue circulaire qui tournait et émettait « une espèce de lumière ou d'énergie » : « C'est le moyen de se déplacer. » Elle vit trois êtres qui rappelaient des nains, avec la peau brune et « toute ridée », portant des tenues vert olive et marron foncé avec des ceintures noires. Ils n'avaient pas de cheveux sur leur crâne en forme de poire ; leurs yeux étaient sombres, « comme bleu

nuit », et leur nez « écrasé ». « Il y en avait un plus petit que les deux autres, et ils me regardaient tous. » Bien que la mère d'Eva vérifiât chaque fois que toutes les portes étaient bien fermées, lorsqu'Eva se mit à crier, les êtres disparurent comme s'ils étaient passés par l'espace entre la porte et son cadre. Quand Eva raconta à sa mère qu'elle avait vu des nains et qu'ils s'étaient échappés à travers la porte, sa mère répondit : « De quoi tu parles ? » La porte étant bien fermée, « ce n'était qu'un rêve ». Eva insista sur le fait qu'elle les avait vus partir mais sa mère lui répéta : « Ce n'est qu'un rêve. Rendors-toi. » « Et c'est ce que je fis », dit Eva.

Je me demandai si Eva pouvait se souvenir du début de l'incident. Elle me dit que son père devait avoir lu ou inventé une histoire avant qu'elle et sa sœur ne s'endorment. Le lit avait un garde-fou qui devait éventuellement empêcher Eva de tomber. Elle fut réveillée par « un vrombissement » et les êtres, qui étaient plus petits que des humains, sont d'abord apparus juste derrière le rebord du lit : « Et ils étaient semblables à des torches électriques braquées du dehors dans la chambre. » Les êtres paraissaient « savoir pour qui ils venaient parce qu'ils se rapprochèrent ». Elle eut peur, trop effrayée même pour appeler sa mère et elle ferma les yeux et se recroquevilla face au mur dans la position du fœtus (« la meilleure position défensive ») « pour que cela cesse ». Elle entendit murmurer, et les êtres, pour la calmer, lui injectèrent quelque chose dans le dos, où elle sentit comme un coup d'aiguille. Cette fois-là - le premier incident dont Eva put se souvenir -, elle s'envola de son lit à l'horizontale sur ce qui ressemblait à une espèce de civière en bois et en tissu. Puis elle fut « aspirée » au-dehors dans la nuit jusqu'à l'arrière du « vaisseau » qui se trouvait dans la lumière « comme si un rayon d'une énergie spéciale » émanait depuis l'intérieur de l'arrière du vaisseau. Eva éprouva à la fois de la terreur et les sentiments les plus

confus en apercevant son balcon et l'immeuble voisin depuis l'extérieur de la maison.

Une fois arrivée dans le vaisseau, Eva se retrouva dans une « salle d'auscultation », sur une table, « avec plein de petits personnages et de lumières » autour d'elle. « Il y avait des boutons verts et rouges un peu partout… Ça ressemblait à des systèmes ordinateurs. Mais un peu différents. » Les petits personnages du vaisseau lui rappelèrent les nains de *Blanche-Neige* et paraissaient plus légers que ceux qu'elles avait vus dans sa chambre. Un de ces êtres communiqua aux autres - pas à Eva directement -, avec une voix « qui ressemblait davantage à la nôtre », que leur objectif était seulement de faire « quelques expériences » avec elle mais de ne lui faire aucun mal. Elle était « en état de choc » et sans défense lorsque les êtres se mirent à piquer ses jambes, sa colonne vertébrale, son cou et son front « avec des trucs pointus » comme si « ils essayaient de comprendre ». Elle put remarquer un instrument argenté muni d'un bout arrondi qu'on lui introduisit dans le front. Un liquide blanc ou jaunâtre coula sur son nez.

Selon Eva, les êtres parurent à la fois excités et amusés « parce qu'ils continuaient de communiquer entre eux » d'une manière très animée. Peut-être y mettaient-ils « trop de zèle » car le chef arriva, leur communiqua quelque chose et « très graduellement, ils arrêtèrent ». « Il acquiesça au projet initial mais il était comme un professeur qui s'absente un moment : les élèves s'en donnent alors à cœur joie et font des bêtises. » Le retour s'effectua dans le sens inverse du kidnapping. Eva eut l'impression « de faire une glissade vers le bas » qui la ramena dans son lit. Une fois revenue, « ils se tinrent derrière le bord du lit pour être sûrs que tout allait bien ». Lorsqu'elle

put retrouver l'usage de son corps et de sa liberté de mouvement, elle se « mit à hurler et ils se sauvèrent ».

Après avoir fait remonter des profondeurs cette expérience, Eva eut la sensation que « ce n'était pas la première fois ». Bien qu'elle ne pût en donner plus de détails, elle comprit que quelque chose s'était produit lorsqu'elle n'avait que deux ou trois ans. Elle est convaincue que les êtres sont capables de la « suivre à la trace » et rappela à cet égard l'incident survenu à l'âge de neuf ans où elle eut le sentiment qu'ils avaient « réparé » un implant qui avait bougé de place après un accident. Eva est persuadée aussi que les souvenirs qu'elle pourrait avoir des enlèvements de l'enfance ont été verrouillés par les extraterrestres eux-mêmes.

Je demandai sans détour à Eva quelle était la rencontre qui lui revenait ensuite à la mémoire. Elle répondit : « J'avais dix-neuf ans, je vivais en Israël, je servais dans l'armée et j'étais endormie. C'était au milieu de la nuit dans l'appartement de mes parents et j'étais seule. Je me suis réveillée parce que j'avais entendu des voix murmurer ; je sentais et entendais que des gens entraient dans ma chambre et dans le salon et j'ai alors pensé à des cambrioleurs ou des gens du même ordre, alors je n'ai pas bougé. » Eva savait parfaitement que les fenêtres étaient fermées et la porte verrouillée, « et ça couine très fort quand vous les ouvrez ». Elle resta figée en voyant « trois êtres qui se tenaient là devant moi… Ils chuchotaient et l'un d'entre eux sortit de la chambre et l'autre y entra, et ils se sont mis à me palper entre les jambes et je n'y comprenais rien parce que je n'étais pas en train de rêver ». À présent complètement affolée, Eva essaya de crier mais elle ne put émettre aucun son. Elle sentit des sortes de doigts qui exploraient son vagin. « Ce n'était pas du tout plaisant. Je n'arrivais pas à comprendre. » Elle crut un moment que c'était

ses propres doigts, mais en vérifiant où se situaient ses mains, elle sentit « qu'elles étaient posées de chaque côté » de ses hanches.

Eva ne sait pas si cette expérience s'est déroulée dans l'appartement ou bien ailleurs. Elle a gardé les yeux obstinément clos durant tout l'incident et malgré le fait qu'une lumière intense parvenait à filtrer à travers ses paupières, elle pense qu'il était très tôt le matin. Elle demeura perplexe quant aux positions qu'a adoptées son corps. « Quand je me rendis compte de ce qui se passait, je devais me trouver sur le côté, mais pendant l'événement lui-même j'étais sur le dos. Je ne sais plus très bien. » Après cela, Eva essaya de tout oublier, ce qu'elle fit jusqu'au moment où elle prit contact avec moi et qu'elle put relier cet incident à toutes ses expériences durant l'enfance. Elle pense avoir ainsi effectué une dizaine de rencontres depuis qu'elle a dix-huit ans et que les êtres « sont davantage intéressés par les humains adultes que par ceux qui sont encore dans l'enfance ».

C'est à ce moment de la séance qu'Eva abandonna ses révélations pour aborder la question des motivations des extraterrestres et le sens que l'on doit donner à tous ces phénomènes d'enlèvement, en accord avec les informations qu'elle a reçues des extraterrestres eux-mêmes. « Le but est de vivre en harmonie, dit-elle, et non pas de simplement nous prendre quelque chose. Ils veulent nous étudier pour savoir ensuite comment communiquer... Ils appartiennent à des dimensions différentes, des mondes existant au sein d'autres mondes, et passer de l'un à l'autre revient à glisser sur des montagnes russes. Il vous faut accélérer l'énergie, et vous passez alors dans une autre dimension où la réalité est différente. En transitant entre deux réalités vous avez la sensation de vous contracter et d'être en expansion tout à la

fois… En quelque sorte vous devenez la partie d'un tout et le tout devient une partie de vous-même. Mais, en même temps, vous vous contractez en un point infinitésimal… Cela peut paraître absurde parce que ce sont deux idées antithétiques, mais cette absurdité contient le secret du passage d'une dimension à une autre. »

Un changement de perspective s'opéra alors chez Eva et, pendant tout le reste de la régression, elle tint un langage qui correspondait à un point de vue extraterrestre, n'utilisant plus que le pronom « nous ». « C'est comme si ce n'était pas moi qui parle », dit-elle. L'intensité de son expérience dans cet univers fut physiquement pénible pour elle et lui causa des douleurs dans les mains à cause des énergies qui s'y bloquaient. Les extraterrestres étaient partis et elle vit la forme d'un triangle blanc. « C'est trop intense… Ils peuvent causer des dommages » au corps humain. Les êtres « provenaient de dimensions différentes, au-delà de ce qui est physique, observa Eva, et ils ont besoin de quelqu'un qui soit plus proche de l'humain et qui soit capable de communiquer physiquement, d'une certaine manière, avec eux… L'information qu'ils peuvent véhiculer est d'une telle intensité qu'ils ont besoin de quelque chose qui la freine un peu ». Les rencontres avec des êtres humains auraient cette raison d'être, autrement dit, elles serviraient à ralentir l'intensité de la transmission des informations.

L'information qu'apportent les extraterrestres, selon Eva, provient d'une autre intelligence, d'un univers au-delà du monde physique. Mais la plupart des gens la méprisent, trompant leur peur en traitant ces idées de « cinglées » ou de « délires de l'imagination ». Pour être réceptif à cette information, les êtres humains doivent faire table rase de leurs préoccupations quotidiennes, de leurs responsabilités

habituelles (travail, enfants, mariage... et tout ce qui se rattache à notre « inconscient » ordinaire). Néanmoins, et Eva insista sur ce point, il est important pour nous de maîtriser notre amour du pouvoir et du contrôle sur tout ce qui bouge sur ce plan et de reconnaître que la vie existe aussi ailleurs même si elle «n'apparaît pas sous la même forme physique ». Un des problèmes qui perturbent le contact, ajouta Eva, est que les humains sont enracinés dans ce besoin qu'ils ont d'avoir « des preuves matérielles », de tout vérifier par leurs « cinq sens » : « Ce en quoi nous allons essayer de les contenter. » C'est une tâche ardue pour les extraterrestres : « Car nous ne sommes pas composés de structures physiques... Nous n'appartenons pas à cet espace-temps. Nous ne possédons pas de forme... Nous sommes en totalité. En parlant de moi, je pourrais aussi bien dire moi que un. Ça ne change rien... Je suis issue de moi ou de ce que vous compareriez à Dieu. » Eva elle-même se considère « comme un véhicule par lequel passe cette information ». À la fin de la régression, Eva me remercia : « ...De nous avoir écoutés. » Elle eut du mal à rouvrir les yeux : elle avait peur.

Une fois sortie de la transe hypnotique, Eva déclara que cette expérience lui paraissait très authentique. « C'était moi. Je sais que c'était moi qui étais là... Mais il y avait un autre moi. » Elle parla aussi de la difficulté qu'il y avait à intégrer à sa vie de tous les jours tout cet univers nouvellement ouvert pour elle grâce à ces diverses rencontres. « Mon cheminement à présent risque d'être très solitaire », commenta-t-elle. Eva me fit remarquer qu'elle n'avait rien révélé de tous ces changements à son mari. «Je ne lui ai dit que deux mots par-ci, par-là. » Je l'invitai à partager en revanche ce qu'elle traversait actuellement avec les gens des réunions de groupe qui avaient lieu tous les mois. Elle acquiesça bien volontiers. Puis elle en arriva à la récente expérience de sa fille avec un «

fantôme » qui se déplaçait dans sa chambre. La séance se terminant, elle ajouta qu'elle ressentait toujours un certain engourdissement au niveau des mains mais, dans l'ensemble, elle se sentait beaucoup mieux. Elle se considère elle-même comme une « pionnière » et une « combattante » qui aime les « défis ». Mais dans le même temps : « Je me sens très malheureuse parce que je ne comprends rien à tout cela. » Elle hésite à parler à autrui des informations qu'elle a obtenues grâce à sa peur, car qui pourrait la comprendre ? Je partageai alors avec elle mes sentiments sur quelques-uns des combats que je menais pour apprendre à trouver les voies de communication qui permettraient de véhiculer les informations que moi-même j'avais reçues.

Après la séance, Eva eut une brève mais intense migraine qui s'estompa très vite. Puis elle se sentit bien. Elle écouta la bande enregistrée durant la séance et estima qu'elle était maintenant plus apte à accepter la réalité de ses expériences qu'avant la séance. Elle appréciait plus particulièrement le fait d'avoir rencontré quelqu'un à qui parler de toutes ces choses et qui ne croirait pas qu'elle avait « tout inventé ». Elle sentit ses énergies lui revenir, mais désirait à présent exercer un meilleur contrôle sur elles. Écrire régulièrement dans son journal - une quinzaine de pages par jour - lui aura été également d'un grand secours. Nous convînmes d'un autre rendez-vous de travail pour le 22 février, c'est-à-dire un mois plus tard, dont l'objectif principal consisterait à intégrer l'expérience des enlèvements à sa vie quotidienne d'épouse et de mère.

Avant de démarrer la régression, Eva me fit part des difficultés qu'elle avait à « gérer toutes ces ordures accumulées », entendant par-là la tension qu'elle éprouvait entre sa vie normale « conservatrice » et la sensation

d'expansion de conscience et de connaissance insufflée par ses expériences d'enlèvement. Ayant un fils et une fille, Eva avait le sentiment d'avoir accompli « un cycle » et elle était prête désormais à se concentrer sur sa « mission globale », et plus particulièrement son rôle d'« intermédiaire entre l'humanité et quelque chose d'autre - ET, ovnis, appelez-cela comme vous voudrez -, une plus haute intelligence ». Elle parla alors du refoulement de sa créativité et de son besoin, en grandissant, de faire plaisir aux autres (nous avons déjà abordé le sujet plus haut). Peut-être que sa mission sera de devenir thérapeute, se demanda-t-elle, et d'aider les gens à sortir des effets pernicieux des systèmes institutionnels. Quelques jours avant cette séance, Eva eut la vision d'un triangle lumineux blanc et jaune pointant vers le bas (symbole féminin traditionnel ou archétype de la mère) avec des cercles (l'univers, le tout) à l'intérieur.

Avant de commencer notre travail, Eva parla encore de son désir de ramener au jour encore plus de renseignements sur ses expériences, de « débloquer tout ça » pour une cause plus vaste que son moi personnel et « de jeter les ordures à la poubelle ». Elle exprima une nouvelle fois combien elle avait du mal à naviguer entre ce que nous appelons communément « le monde qui définit la réalité pour la plupart des gens » et les nouveaux univers sur quoi débouchaient ses expériences. « Car pour moi, les deux sont réels », dit-elle.

Dès les premières minutes de la transe, Eva émit des idées plutôt abstraites au sujet des dimensions de la réalité, de ce qu'il est possible de percevoir et d'exprimer, de la vérité cosmique et autres questions similaires. Mais la majeure partie de la séance concerna essentiellement la bataille que livrait Eva pour intégrer ses deux existences, celle de tous les jours et celle rattachée à ses expériences d'enlèvement, en

soulevant plus particulièrement le problème qui à cet égard restait en suspens, à savoir comment parler ouvertement de tout cela à son mari. Sa première image fut ensuite celle de cercles noirs entourés d'une lumière dorée, un peu comme « les taches solaires » pendant une éclipse, et « descendant vers la Terre ». Certaines personnes pouvaient voir cela, fit-elle, mais pour les autres cela n'existait même pas. Elle décrivit la chose comme de l'énergie qui ne peut être perçue par les cinq sens mais qui, néanmoins, est bien réelle. Ce phénomène peut être perçu par ceux qui peuvent se mettre en harmonie avec le taux vibratoire de cette communication et demeure invisible pour le reste des mortels. « Pour voir au-delà du niveau physique des choses, les gens doivent vouloir pénétrer dans ce type de communication », conclut-elle.

Puis reprenant le mode pluriel (« nous »), elle s'engagea sur la difficulté qu'il y avait à faire passer l'information sur de tels problèmes qui appartiennent à un univers « en dehors de notre espace-temps ». Elle semblait débattre de tout cela avec moi comme si j'avais été là en tant que protagoniste plaidant pour une philosophie matérialiste. « Ou bien vous percevez la chose et elle existe pour vous, ou bien vous ne la percevez pas et elle n'existe pas. C'est la même chose ici (c'est-à-dire dans le cas des cercles noirs entourés de lumière dorée). Vous essayez de percevoir les choses à l'intérieur de certaines limites, alors que cela va bien au-delà... C'est comme l'existence et la non-existence simultanée, et vous essayez de nous faire dire est-ce que ça existe ou bien est-ce que ça n'existe pas ? » Le débat se poursuivit à propos du « moi » d'Eva (personnel) et des identités désignées par « nous » (extraterrestre/universel).

L'objet noir et or, ajouta Eva, était dense, et à l'intérieur il y avait différentes énergies et couleurs, vertes, jaunes et rouges.

« La façon dont je vous décris cet objet, dit-elle, est un peu comme si ça avait un intérieur et un extérieur, avec des contours, mais en fait ça n'en a pas. Aussi c'est difficile pour nous de la (Eva) situer à l'intérieur et à l'extérieur ». Ces couleurs, toujours selon Eva, représentent différentes fréquences ou « niveaux d'énergie, mais le rouge n'existe pas vraiment, ni le jaune, ni le vert, ni aucune autre couleur ». Le commentaire se poursuivit encore quelques instants dans cette veine. Eva parla de l'information en ce qui concerne la « vérité cosmique », la confiance, la communication à travers les couleurs et les vibrations, et d'autres choses encore.

Mais elle revint bientôt sur Terre en remarquant qu'elle souffrait d'une « vieille habitude de ne pas croire en elle-même » et qu'elle était confrontée à la difficulté d'accepter les nouveaux aspects d'elle-même qui avaient été jusqu'à maintenant « tenus enfermés ». Elle avait « une doctrine terrestre très rigide », me fit-elle remarquer. Je l'encourageai à m'en dire un peu plus à ce sujet. Elle répondit du tac au tac : « Je crois que, premièrement, mes responsabilités concernent avant tout ma famille, mes enfants et toutes les choses du quotidien. Et d'une. Une fois ces choses accomplies, je crois que je suis libre de me consacrer à tout ce qui me plaira et de me manifester dans ce qui me motivera, et ce du moment que PERSONNE, et je le souligne et l'écris en gros caractères, PERSONNE ne puisse en souffrir, physiquement, émotionnellement ou mentalement. Si ces deux conditions sont remplies, alors tout le reste ira bien. Voilà quelle est ma doctrine. »

Le dilemme d'Eva étant à présent bien posé, nous pouvions continuer nos explorations. Je lui dis que sa doctrine ne serait pas opérante au niveau cosmique, qu'elle aurait plus de difficultés à se mouvoir entre ses responsabilités terrestres et

son moi supérieur si elle obéissait à des structures aussi rigides. Elle suggéra alors l'idée qu'il lui faudrait être « Superwoman », mais j'insistai sur le fait que l'évolution spirituelle ne se gagne pas sans peine, happant souvent au passage ceux que nous aimons. La discussion se poursuivit en jonglant avec ces types d'argument et une résistance considérable (« de la tension dynamique » comme elle disait) de la part d'Eva, qui alla jusqu'à nier la lutte qu'elle menait en réaffirmant son « accord » avec elle-même pour ne pas blesser qui que ce soit, tandis que dans le même temps elle répétait avec force les motivations qui devaient la pousser de l'avant.

J'encourageai Eva à ne pas laisser de côté ce qu'elle ressentait dans son corps. Elle me dit que c'était dur : « Vous êtes un corps et vous n'êtes pas un corps » et mes paroles la troublaient. Je lui redemandai le nom de son mari, et elle me demanda à son tour en quoi cela était intéressant et elle fit cette remarque : « Des chocs dans ma tête, comme si quelqu'un tapait avec un marteau... mon cœur bat très vite. » Puis encore des refus, celui de la douleur, de la confusion, et celui de se laisser distraire de considérations plus abstraites afin de réduire son corps à l'obéissance, mais Eva admit tout de même que les « défis devaient être transcendés d'un degré ». Puis elle reconnut : « Elle *(sic)* a mal au côté droit... C'est la douleur d'Eva. Je la ressens à présent. Ça ne fait pas mal mais c'est une douleur. » Puis elle lança : « C'est vous qui l'avez fabriquée ! » Nous revînmes à son pacte : « Ne blesser personne », et, dans un langage plein de circonlocutions, elle admit que le problème des accords de réconciliation sortait des limites de l'« incarnation » ou « de l'espace-temps linéaire » pour ceux qui opéraient « à l'intérieur de ces limites spatio-temporelles ».

Dans cette séance, les choses commencèrent vraiment à démarrer lorsque je demandai à Eva ce que cela « coûtait » à sa mission globale de ne pas converser de toutes ces expériences avec son mari et ses enfants. Elle me répondit : « Si c'était en dollars, je ne pourrais pas me le permettre. » Puis elle ajouta vivement : « On plaisante, bien sûr. » Elle me parla alors de la vulnérabilité de son mari, surtout avec le genre de carrière qu'il menait dans le monde des affaires. C'est un « type très bien », mais qui a apparemment accepté la « perspective terrestre » dominante et « les systèmes de croyance » de cette culture, et il se consacre à son travail avec « sa femme bien à lui - du moins, c'est ce qu'il croit - comme la plupart des hommes dans votre société - la possession - et c'est cette même femme qui se paie ces grands voyages dans le cosmos... Comment croyez-vous qu'il prendrait la chose ?» demanda-t-elle. Je reconnus bien volontiers que le sujet était délicat et je demandai à Eva si le fait de garder le silence devant son mari ne l'avait pas, elle, « morcelée », d'une certaine manière. « Parfois ça la *(sic)* fait pleurer », admit Eva et elle se plaignit : « Elle est malheureuse » dans son métier mais elle est obligée de continuer à travailler « pour des raisons financières ».

J'encourageai Eva à reparler à la première personne et lui avouai mon étonnement devant les sacrifices qu'elle faisait au nom de ce pacte intérieur. Elle refusa le mot « sacrifice » et reconnut que « quelque chose ne tournait pas rond ». Elle me confia alors qu'elle avait l'intention de quitter son travail, même sachant que cela allait épouvanter son mari, et réaffirma sa détermination d'aider les autres. Elle allait lui dire ceci : « Voilà, je suis comme ça. C'est une partie de moi-même et c'est ce que j'aime. Et si tu ne peux pas l'accepter, cela voudra dire que tu ne peux pas m'accepter pour ce que je suis. » Elle souhaite « désespérément » développer sa propre

créativité, comme elle dit, et doit trouver un «terrain d'entente - un compromis » avec David pour pouvoir poursuivre sa mission globale. Eva parla alors des affligeantes rencontres qu'elle avait faites dans le passé quand elle avait tenté de faire comprendre à David sa détermination de suivre sa propre voie.

Raconter ses aventures extraterrestres à David, anticipait-elle, allait se présenter comme le défi le plus ardu qu'elle aurait à mener. « C'est un peu comme ces taches solaires du début de la séance, dit-elle, ce rond doré. La frontière n'est plus très bien définie. » Elle essaya de garder cachées ses rencontres dans son « petit sac » avec un cadenas, là où elle enferme aussi son journal et les cassettes de notre travail et « toutes ces choses-là ». Mais les appels des gens du groupe de soutien commençaient à pleuvoir, aussi laissa-t-elle progressivement « le secret s'effilocher ». David était au courant, par exemple, qu'elle avait commencé à voir un psychiatre. Aussi la frontière qui séparait « ce qu'il savait et ne savait pas » n'était-elle plus « qu'un point de vue, la limite se rétrécissant comme une peau de chagrin ». Eva eut un moment l'intention de lui raconter « brièvement » ses rencontres. « Ce n'est pas la peine de lui donner trop de détails - juste en parler, comme ça, ainsi que des communications supérieures et du sens général de la mission globale, ce sera bien suffisant. » Je lui exprimai mes doutes : serait-ce aussi simple que cela ? Puis nous discutâmes des tensions qui attendaient Eva. Mais d'une manière qui lui ressemblait bien, cette perspective lui parut intéressante et excitante.

La séance arrivait à sa fin. Eva demanda à rester seule cinq minutes. Puis elle parla d'un livre d'enfants écrit en hébreu, appelé *Soul Bird* (littéralement : *Oiseau Âme)* et qui met en

scène un oiseau qui serait niché à l'intérieur de chaque être humain puisque celui-ci serait fait de nombreux compartiments : « Un pour la colère, un pour le bonheur, un pour la jalousie, pour l'amour, la haine, et nous sommes les seuls à posséder une clé pour chacun de ces compartiments. Et c'est nous qui décidons quel compartiment nous voulons utiliser à tel ou tel moment. » Après quelques secondes de réflexion, Eva dit : « Aussi peut-être devrais-je ouvrir plus de compartiments ? » Nous parlâmes de l'heure et ses pensées retournèrent sur David. Peut-être qu'en remplissant sa mission elle causera de la peine à quelqu'un ? Peut-être est-ce ce que David souhaite ? « Peut-être est-ce quelque chose qu'il crée pour pouvoir le transcender, en tant que personne, jusqu'au niveau supérieur. » Elle songeait à lui dire toute la vérité sur ses expériences avec l'arrière-pensée que cela pourrait provoquer en lui des changements de conscience comme cela arrive « devant un défi majeur ». La séance se terminait. Nous devisâmes encore un peu sur les restrictions particulières que l'environnement matériel place sur la voie de l'évolution des consciences.

Après cette séance, Eva eut à nouveau un épouvantable mal de tête et elle eut très soif durant un jour ou deux, ce qu'elle associa à sa dépense d'énergie et à son ouverture à « l'information cosmique ». Dans une lettre qu'elle m'adressa deux semaines plus tard, elle exprima son attirance pour « les défis de l'inconnu (conscient) ». Dans les notes de son journal datées de trois jours après la séance de régression, elle s'étendait sur les projets qu'elle faisait de se rendre en Israël pour l'été et sur ses expériences de vie antérieure, dont un enlèvement où elle s'était retrouvée sous la forme d'un petit garçon de cinq ou six ans en plein XVII^{e} siècle (description au cours de la troisième séance de régression qui eut lieu le 15

mars). Elle abordait également la question de l'écroulement de son sens de l'espace- temps en rapport avec ses rencontres (« passé et avenir sont déjà dans le présent et dans l'éternité »), son aspiration à trouver une paix et une connaissance totales, plus quelques autres considérations philosophiques et spirituelles sur l'évolution de la conscience et « les vérités cosmiques », le tout inspiré de l'écoute des cassettes enregistrées au cours de la séance du 22 février.

Eva adopta la voix de son identité cosmique (nous/elle) pour décrire ce besoin qu'avaient les êtres d'« ajuster leur communication pour que d'un niveau vibratoire très élevé elle redescende vers la vibration (verbale) terrestre ». « Pour ralentir de cette manière et vibrer à des niveaux plus subtils… cela demande de l'entraînement… Nous nous servons du corps physique d'Eva, avec son consentement, et cela de façon permanente à présent. Eva n'a pas cessé d'être de nature terrestre mais elle s'est fondue en nous de telle sorte que ses pouvoirs terrestres ont augmenté formidablement, pour ainsi dire. » Eva mettait en garde également contre les limites qu'impliquait l'usage des mots pour décrire des expériences aussi profondes, et tout particulièrement la relation qui existe entre le plan d'existence terrestre et les autres réalités.

Dans ce même journal elle racontait comment elle en était venue à tout révéler à David après notre séance de régression. « Il n'a pas manifesté un intérêt grandiose pour tout cela. Pas la moindre marque de soutien. Cela ne me surprend pas. Je ne m'attendais pas à autre chose. Je ne lui en veux pas. J'accepte le fait totalement. Voici mon hypothèse : il se trouve à la fois dans une attitude de refus et il se sent blessé. » Bien que David insinuât qu'il devait faire lui-même partie de l'échiquier, Eva me confia plus tard qu'elle n'était pas certaine

que cela fût vrai. David prétendit avoir eu une marque au pied, qu'il avait vu des nains, mais cela n'avait pas l'air de l'intéresser plus que cela. « S'il est concerné ou non, la suite le dira... Pourtant, il a dit qu'ils devaient le recontacter. Il aurait reçu beaucoup d'informations à communiquer. Il a aussi avancé que pour me débarrasser de la peur, je devrais leur apprendre un jeu auquel nous pourrions jouer tous ensemble. Et en échange, ils m'apprendraient un de leurs jeux. Il est intéressant de noter au passage que le lendemain matin, ma peur était réduite à zéro pratiquement. Et le point rouge sur mon nez apparut deux jours après cela. C'est comme un rêve, excepté que la suggestion était donnée par les deux parties et que la peur s'est envolée d'elle-même. »

Peu après notre séance de février, Eva eut encore un rêve où des maisons brûlaient, ce qu'elle interpréta comme suit : « Cela représente le fait de brûler " des ordures " qu'il fallait détruire, en relation avec d'autres gens. » Eva m'envoya aussi deux chapitres de son journal datant de l'été précédent. Dans l'un, elle se décrivait comme se trouvant en dehors de « la planète Terre » et observant un vaisseau spatial environné de lumière dorée. Elle pouvait communiquer télépathiquement avec les entités qui étaient à bord et apprit qu'elle était très aimée et qu'un jour elle les rejoindrait. « J'étais sans âge et pourtant une jeune âme. » Dans l'autre chapitre elle racontait une vie antérieure et se revoyait adolescente dans les années 1930 ou durant la Seconde Guerre mondiale. Elle vit qu'elle avait un bébé dans les bras et resta persuadée que cette expérience explique son amour pour les enfants. Dans un billet daté du 9 mars qui accompagnait un présent composé de fruits et autres produits alimentaires pour célébrer la fête juive de Pourim, Eva écrivait : « Merci à vous et aux autres car j'apprends à gérer les énergies de manière plus productive. »

Nous convînmes d'une troisième régression pour le 15 mars. Au début de la séance, Eva raconta comment, avant un cours à son centre d'éducation sur les énergies et la guérison, elle essaya de faire un petit somme, ne parvint pas à s'endormir vraiment, se sentit très agitée et écouta de la musique : « Et ça a démarré. » Elle se revit sous la forme d'un petit garçon de cinq ou six ans dans les montagnes, quelque part en Europe. Elle vivait avec son père, un grand blond costaud, dans une cabane en rondins. Elle décrivit leurs vêtements, y compris les dessins qui ornaient leurs tabliers blancs. « Nous avions sur la tête un bonnet, ou une casquette ou quelque chose comme ça. » En se tournant vers la gauche, elle aperçut « une soucoupe volante, un vaisseau spatial ». Après quelques minutes : « Je me suis avancée vers le vaisseau spatial et mon père se retrouva aussitôt figé. Je veux dire qu'il ne pouvait plus faire un seul geste : il ne pouvait plus parler, non plus. Il était, comment dire, comme un morceau de glace. » Avec les yeux du petit garçon, elle vit encore ceci : « Encore un de ces nains qui apparaissent. » Puis elle se retrouva dans le vaisseau qui décolla tandis qu'elle regardait son père par les ouvertures ; celui-ci «se dégela» et leva des yeux embués vers elle. « On aurait dit qu'il comprenait. Qu'il avait tout compris depuis le début, que je lui avais été confiée physiquement parlant grâce à ma naissance terrestre… » mais que dans un autre sens Eva n'était pas son enfant. « Il acceptait les choses comme elles étaient. »

« Je me rappelle bien ces nains, les mêmes que ceux que j'ai vus quand j'avais quatre ans, cinq ans. Leurs yeux étaient les mêmes, très sombres, mais j'y lisais beaucoup d'émotion, de compassion, d'amour. C'est comme si " nous étions revenus pour vous ", quelque chose comme ça, et je revois encore une teinte lavande, c'est bien ça. » Incidemment elle sut que cela se passait en 1652. C'est cette expérience qui persuada Eva

qu'elle n'était « pas d'ici », pas « terrestre ». « Les ET, dit-elle, ont la faculté de pénétrer dans notre dimension spatio-temporelle et de la quitter comme bon leur semble ». Elle relia cette faculté à son expérience de 1652. « C'est comme si j'avais été emmenée sur Terre - je ne sais d'ailleurs pas pourquoi j'y avais été amenée à cinq ou six ans seulement, ou quel que soit l'âge que j'avais alors, pour être renvoyée dans une autre dimension qui n'a rien à voir avec l'espace-temps que nous connaissons. » Eva, dans cette vie, est « une forme d'énergie qui a pris corps afin de remplir une mission », qui aurait à voir avec l'expérience totale de « la vie en termes terrestres ».

Puis vinrent d'autres considérations sur les difficultés de perception et de communication entre les cultures extraterrestres ou spirituelles et les formes terrestres ainsi que les choix qu'effectuent nos âmes parmi « l'infinitude de probabilités que nous pouvons choisir », dont celle qui consisterait à s'incarner sur Terre en optant pour telle époque et tel endroit. Eva revint ensuite sur sa conversation avec David à propos de ses expériences. Avec lui comme avec d'autres gens, elle parla « de choses auxquelles elle n'aurait jamais pensé auparavant ». David parut être « au début en état de choc », suivi d'un « refus global ». À présent, il se réfugie dans les sarcasmes : « Avec tes petits copains de l'autre côté du miroir, et qui sont et ceci et cela, et patati et patata. » Eva décrivit d'autres expériences de kidnapping où s'étaient déroulées « diverses procédures, opérations chirurgicales, appelez cela comme vous voudrez » pour lui ôter des piles énergétiques. Elle avait découvert des points bleus et rouges sur sa main, sa poitrine et à d'autres endroits du corps, qui ne sont pas partis.

Eva espérait en savoir davantage sur cette vie antérieure de 1652 grâce à l'hypnose et je la mis en garde contre le fait d'essayer de viser des objectifs trop spécifiques. Elle suggéra : « Très profondément, peut-être que nous savons où nous allons et ce bien avant de venir ici… Les ET eux-mêmes que nous voyons physiquement ne sont qu'une forme qu'ils adoptent pour entrer dans notre dimension… quelle que soit la source d'où ils proviennent… Mais ils ne vivent pas physiquement en permanence sous cet aspect. » Leur âme peut se manifester sous différentes formes. « C'est pourquoi nous en avons des images si différentes. Certaines personnes les voient rouges, d'autres gris, d'autres encore bruns, avec des rides ou bien sans rides, etc. - cela correspond à une combinaison entre leur aspect énergétique biochimique et nos modes de perception… Mais il existe un terrain commun. »

La première image qu'eut Eva une fois entrée dans la transe fut celle d'une petite fille de quatre ou cinq ans nageant avec ses amis dauphins à l'intérieur d'une grotte. Une force l'obligea à sortir de l'eau tandis que « les dauphins » l'attendaient. La petite fille est alors tirée « hors du souvenir de la source » de son être pour être projetée dans le « devenir et la responsabilité ». Cette perte de mémoire est nécessaire : « Parce que dans le monde physique, si vous conservez le souvenir de la source, vous n'aurez pas envie de faire des expériences, vous n'aurez qu'un désir, celui de revenir en arrière. » Je ramenai Eva à la petite fille dans la grotte. « Elle revient, oui, incarnée pour effectuer une mission », dit Eva. Puis, d'une manière extrêmement abstraite, elle ajouta : « L'aspect énergétique de la petite fille va changer avec l'expérience. » Son énergie deviendra plus subtile et plus élevée : « Jusqu'à ce que, d'un certain point de vue, vous puissiez dire qu'il n'y a plus de vibration énergétique. Tout est revenu à l'unité et le processus recommence. » Selon Eva : «

Les kidnappés sont des âmes qui, pour des raisons ou des objectifs personnels, ont choisi la probabilité de la forme physique. » Mais à travers leurs expériences, « elles retrouvent peu à peu le souvenir de la source... Le processus d'enlèvement n'est rien d'autre, retrouver la mémoire... Cette expérience d'enlèvement est elle-même un mécanisme qui permet d'éliminer les structures qui empêchaient de se reconnecter avec la source, et qui purifie le véhicule physique de telle sorte que la remémorisation peut mieux s'effectuer et la communication des connaissances mieux passer auprès des autres ». Les « tortures physiques et émotionnelles » subies au cours des enlèvements feraient partie du processus de rééquilibrage. « Moi-même, je n'ai jamais eu vraiment peur et s'il y eut de la peur, c'était davantage dû au fait que je ne pouvais pas comprendre ce qui m'arrivait, mais pas cette peur de quelque chose d'horrible, de sombre, de mal et d'inconnu. Pour ainsi dire, le processus m'a toujours paru familier. »

Je questionnai Eva sur ce qu'elle entendait par « familier ». Les enlèvements lui semblaient « familiers ». « Je me retrouvais comme chez moi. Jamais je ne me suis sentie dans quelque chose d'inconnu », me répondit-elle. Je lui demandai jusqu'à quand remontaient ses souvenirs d'enlèvement. Elle s'arrêta sur des vies antérieures se situant durant les Première et Seconde Guerres mondiales et « au Maroc bien longtemps avant cela ». Et chaque fois, sa « ligne de conduite » avait été d'« aider l'humanité à sortir de ses aveuglements ». Je lui demandai de donner des précisions sur cette vie au Maroc. Elle avait vécu en tant que riche marchand sous le nom d'Omrishi au début du XVIII^{e} siècle ; ce marchand était en fait là pour essayer de « couper l'herbe sous le pied » à des membres corrompus de la famille héréditairement régnante qui se trouvait à la tête du village. Omrishi était bien connu à

cause de sa fortune et de ses « idées et idéaux » réformistes. Il organisa des milices pour obtenir une plus grande équité d'ordre économique pour tous les villageois et n'hésita pas à tenter d'infiltrer le gouvernement local avec ses partisans. Il prévoyait notamment de provoquer un tel chaos au sein de la communauté que cela entraînerait fatalement la chute du régime en place et la fuite de ses membres, mais il fut trahi par une femme qui avait eu vent de ses complots et qui l'avait dénoncé en haut lieu.

Des hommes à cheval, vêtus de noir avec des turbans blancs sur la tête - « les gardes du corps de la famille au pouvoir » -, vinrent arrêter Omrishi sous sa tente. Les femmes du camp hurlaient et les enfants se cachaient partout où ils pouvaient, car tout le monde avait compris ce qui se passait. Il fut emmené vers une bâtisse de pierres blanches d'une puanteur abominable parce que les gens venaient y vomir et s'y soulager. Omrishi devait être décapité ; aussi avertit-on la population de se rassembler au centre du village pour assister à l'exécution, car il fallait « incruster profondément la peur en chaque individu ». Pendant sa détention, Omrishi fut conduit sur le lieu de son exécution pour qu'il voie où cela allait se dérouler. Le lendemain matin, à dix heures : « Ils m'emmenèrent, ils me posèrent la tête sur le billot et plop. » L'impression qu'Eva en retira : « Soulagement, libération, envol, expansion, joie… Il n'y a pas de description possible pour cela, dit-elle. Tout ce que je vois, c'est une lumière blanche, une lumière dorée. » Elle vit une colombe qui s'envolait d'une cage : « Symboliquement, c'est moi… C'est mon âme. »

Je priai Eva de me parler plus amplement du « voyage » de son âme et ses pensées retournèrent vers la petite fille nageant avec les dauphins. Cette image représentait « le

chemin de l'âme de l'enfant » qui réintègre la « dimension physique de temps à autre » pour plusieurs raisons. La première est qu'il faut « expérimenter la vie physique, le corps physique, les sensations et les perceptions physiques, les sentiments, les émotions, la douleur et tout ce que le monde physique peut offrir ». De plus, « grâce à la compréhension obtenue par l'expérience », les âmes peuvent « retourner de temps à autre » vers la forme physique « pour venir en aide à ceux qui ne sont pas encore parvenus à se souvenir ». Omrishi, par exemple, avait semé « une graine dans le cœur des gens » et, « le temps terrestre suivant son cours, cette graine deviendra un arbre qui portera des fruits ».

Je demandai à Eva quel était le rôle des enlèvements dans tout ce processus. « C'est pour nettoyer le corps, le corps physique, afin que davantage d'information passe à travers lui, répondit-elle. Ils (les ET) ont toujours été présents ici. C'est une question d'évolution si nous pouvons les percevoir. Il y a des périodes dans le processus évolutif de l'humanité où ils sont présents mais où nous sommes incapables de les voir ; ce n'est pas le bon moment pour nous de les percevoir. » Omrishi les avait perçus non pas comme des êtres arrivant à bord de vaisseaux de l'espace, mais à travers « une communication plus élevée » et la méditation d'où il puisait son inspiration.

« Tout le monde reçoit de quoi être guidé, dit Eva, mais bien peu de gens sont à l'écoute. » « Les kidnappés se trouvent être au niveau où ils peuvent se purifier… et faire passer des informations… Les enlèvements sont on ne peut plus réels, physiquement parlant », ajouta-t-elle, mais les gens ne devraient pas trop insister là-dessus. « Ils devraient plutôt rechercher un équilibre et essayer de comprendre le phénomène dans sa totalité, et non pas essayer de prouver

que cela existe ou non. » L'intérêt devrait se porter sur « les informations confiées aux kidnappés... Ces informations devraient être collectées, rassemblées et développées sur le plan physique pour être utilisées. Or on perd du temps à vouloir prouver sempiternellement que les choses existent ou n'existent pas ». (Eva parla aussi de mes propres « extrêmes », aussi bien dans le domaine intellectuel que dans mes exigences d'amour inconditionnel, une vraie « tension cosmique », et me conseilla de « faire retraite » dans un endroit isolé sans personne autour de moi afin de trouver un équilibre à ces polarités et « connecter mon être au cosmos ». Repérant en moi des émotions de tristesse et de solitude, elle dit ceci : « Vous avez besoin de savoir que vous n'êtes jamais seul. Demandez à être connecté et vous nous sentirez... nous, les êtres non physiques qui guidons votre route depuis toujours. »)

Pour Eva, cette séance fut probablement la plus forte. Son impact, me confia-t-elle deux mois plus tard, « se propagea au-delà de toute expression ». Elle se sentit « pratiquement » chez elle en ce qui concernait la plupart des choses dont il avait été question, un peu « comme être acteur et spectateur en même temps ». Elle revit sa vie sous les traits d'Omrishi comme un moment de sa propre évolution dans ce rôle de pionnier qui tentait d'apporter « des changements paisibles » pour une « meilleure harmonie entre les gens ». Elle émet des doutes quant à la conscience que cet Omrishi aurait eue de tout cela, « d'une plus haute vision des réalités, comme on dit », surtout au XIII^{e} siècle. Il cherchait simplement « à faire quelque chose pour son peuple là où il se trouvait ». Il entama une « communication », mais son objectif plus large, qui était d'amener la paix et l'équité aux gens, est resté un objectif à réaliser dans le futur.

OceanofPDF.com

Commentaire

Eva est une pionnière, investie d'une mission globale de guérison et de paix. Toutes les expériences d'enlèvement qu'elle a vécues durant sa vie représentent un puissant véhicule pour l'évolution de sa conscience et lui permettent d'atteindre à certaines profondeurs inhérentes à cette mission. Elle effectua des rencontres qui furent autant de précieuses sources d'« information » émanant de diverses dimensions au-delà ou en dehors de notre réalité physique. Elle pense qu'elle est elle-même « une forme énergétique qui a pris corps pour mener à bien une certaine mission ». Comme la plupart des kidnappés, Eva a subi de grandes perturbations sinon des terreurs au cours de ces rencontres avec des êtres extraterrestres. Mais sa détermination d'abonder dans le sens de ce type d'expérience, de renoncer à ce besoin que nous avons de tout contrôler et de faire obstruction à l'intensité et au sens, a permis à Eva de dépasser sa peur et ses traumatismes pour atteindre un meilleur équilibre intérieur et une plus grande puissance personnelle. C'est très caractéristique chez elle que de consigner dans son journal ses lendemains d'enlèvement, ses fatigues mais aussi ses « espoirs » d'avoir été emmenée « en voyage ».

Dans les descriptions qu'Eva fait de ses enlèvements, on remarque le thème permanent de l'évolution planifiée des relations humano-extraterrestres, du moins dans la mesure où elles affectent notre conscience. Elle répète souvent que durant les enlèvements elle avait accès à une autre dimension (ou d'autres dimensions) d'existence, une réalité élargie, dans laquelle les concepts humains de temps et d'espace ne s'appliquent plus. Ce royaume abonde en paradoxes - comme,

par exemple, l'idée d'une expansion à l'infini et d'une contraction tout aussi extrême en un même point et cela au même moment. Eva possède une très bonne élocution et pourtant il lui arrive de ne pas trouver les mots convenables pour exprimer l'ineffable beauté et la puissance inimaginable du royaume spirituel. Les kidnappés, ajoute-t-elle, sont des âmes « qui ont choisi la probabilité de la forme physique », et les expériences d'enlèvement ne sont qu'un véhicule pour retrouver le chemin de la mémoire qui mène à la source originelle de l'être, source dont nous avons été en grande partie coupés, du moins dans cette culture qui est la nôtre.

Comme beaucoup d'autres kidnappés, Eva semble exister à la fois sous forme humaine et sous forme extraterrestre. D'ailleurs, au cours de nos séances, quand il lui arrivait d'entrer profondément dans ces remémorisations, l'identité extraterrestre, « l'autre » identité, prenait le relais. Elle se mettait alors à parler en adoptant le point de vue d'un certain « nous » cosmique qui était relié aux possibilités d'une plus haute conscience pouvant se traduire par des formes d'harmonie et de paix sur le plan terrestre. Ce qui était essentiel pour que cet élargissement de conscience s'opérât étaient l'effondrement des frontières, l'anéantissement de cette séparation qui coupe les êtres humains d'une autre race d'êtres ou d'entités, y compris les extraterrestres eux-mêmes, qui peuplent les royaumes spirituels.

Depuis l'« autre » perspective, Eva est consciente des niveaux d'énergie plus hauts ou plus intenses où vivent les extraterrestres, et des problèmes complexes que suscite l'ajustement de cette intensité (dans le sens du « moins ») pour parvenir à se manifester sur le plan terrestre. Eva pense que même les formes physiques que peuvent susciter les phénomènes d'enlèvement - êtres humanoïdes, vaisseaux

spatiaux, passage des corps à travers les murs - représentent principalement des adaptations de cette plus haute énergie pour parvenir aux modes de réception que la conscience humaine limitée impose, une sorte de technologie conforme à nos possibilités limitées de réception. Les extraterrestres, ou bien la source d'où ils émanent, doivent créer les formes physiques que nous serons capables de reconnaître.

L'exploration d'Eva de quelques vies antérieures fait partie du processus d'élargissement de conscience au-delà d'une perception purement physique ou matérialiste de la réalité. À cet égard, les extraterrestres ont pour fonction, comme des énergies spirituelles ou des guides, de servir cette évolution de la conscience et de l'identité. Le fil de la mission personnelle est déjà repérable dans des vies antérieures telles qu'Eva les a décrites. Par exemple, dans la personnalité d'Omrishi, un brave marchand marocain du XVIII^{e} siècle, elle se trouve déjà concernée par des problèmes de justice et d'équité, même si cela demeure à l'échelle d'une petite localité ; et sous la forme d'un petit garçon vivant au XVII^{e} siècle, elle découvre que son âme n'appartient pas à ses parents terrestres mais à un monde de l'être plus vaste.

Pour Eva, intégrer cette évolution personnelle, notamment à travers ses expériences de rencontre, à ses responsabilités quotidiennes a été une tâche colossale et un aspect très important de notre travail. Le pacte qu'elle avait passé avec elle-même de ne jamais blesser qui que ce fût devait fatalement rencontrer des obstacles et créer d'inévitables tensions entre sa vie spirituelle et sa vie relationnelle avec son mari qui avait gardé une attitude pratique et conservatrice liée au monde des affaires. Eva avait songé un moment à complètement séparer les deux domaines, mais cette fragmentation de son être devint vite intolérable. Le livre de

son enfance intitulé *Soul Bird*, qui mettait en scène des compartiments ou des tiroirs où chaque sentiment était rangé, semblait résumer cette lutte pour atteindre la paix intérieure à laquelle Eva aspirait. Elle prit un jour le risque de tout révéler à son mari et bien qu'elle fût assez déçue par ses réactions, elle se sentit encouragée par le fait qu'il émit une suggestion d'ordre pratique pour éventuellement parvenir à entrer en communication avec les extraterrestres ; il laissa entendre également que, lui aussi, aurait eu des contacts avec eux. Eva était donc extrêmement seule quand nous nous sommes rencontrés, mais elle découvre à présent mille et une manières de parler avec d'autres gens de la véracité et de la puissance des expériences et des connaissances qu'elle a eues.

La dernière séance de régression d'Eva avait débuté avec l'image d'une petite fille nageant en compagnie de dauphins au sein d'une caverne qu'elle doit cependant quitter pour assumer des responsabilités plus importantes. « Il fait sombre, mais pas vraiment... On joue ensemble et ils sont mes amis », dit-elle. Cette image, sur laquelle nous sommes revenus au cours de la séance, semblait représenter pour Eva le voyage de l'âme à travers le temps, les cycles de la naissance et de la mort, ceux de l'incarnation, et enfin le retour à l'esprit. L'image est hors du temps et très intimement reliée à la mission d'Eva, l'incarnation physique d'un rêve de paix, d'harmonie, d'égalité et de bonheur auquel sa vie est attachée.

Eva recommanda de ne pas considérer les phénomènes d'enlèvement en termes trop étroitement matérialistes, et nous invita à ne plus perdre notre temps à chercher des preuves de cette réalité au moyen de méthodes qui relèvent toutes des sciences physiques. Les implants, par exemple,

m'écrivit-elle après ses trois premières régressions, ne sauraient apporter la preuve certaine que les enquêteurs espèrent tant. Car pour être supportés par nos organismes, ces implants devraient être composés de substances que nos tissus ne se feraient pas un malin plaisir à rejeter, autrement dit, ils contiendraient des éléments qui nous seraient familiers. Et, ajouterai-je, il est peu probable qu'un phénomène sous-tendu par une telle intelligence, une telle subtilité et une telle sophistication, dévoile ses secrets à des chercheurs employant des méthodes d'investigation dérivées d'une conscience fonctionnant à un niveau aussi bas que le nôtre. « Personnellement, je continue à croire, m'écrivit Eva, que nous devrions porter notre attention et nos efforts sur une meilleure communication mutuelle, quels qu'en soient la forme et le niveau, avec nos amis extraterrestres ; et puis apprendre, accepter et intégrer leur sagesse à notre monde et à notre culture. Le temps, l'argent et l'énergie gâchés à essayer de prouver l'existence des extraterrestres sont vraiment inutiles ».

OceanofPDF.com

12

La montagne magique

Dave était infirmier dans une localité isolée au sud de la Pennsylvanie centrale. C'était un garçon de trente-huit ans assez puéril. Il me téléphona en juin 1992 sur les conseils de son maître coréen de karaté et de tai kwan do (chi) qui connaissait bien mes travaux avec les kidnappés et qui pensait que les problèmes de son élève pourraient bien avoir un rapport avec les phénomènes que j'étudiais. Comme je n'étais pas disponible au moment de son coup de fil, mon assistante le mit en contact avec Julia, une kidnappée avec qui j'avais travaillé pendant deux ans. Julia et Dave conversèrent à plusieurs reprises et convinrent qu'il serait bien pour Dave de me coucher par écrit le récit de ses expériences.

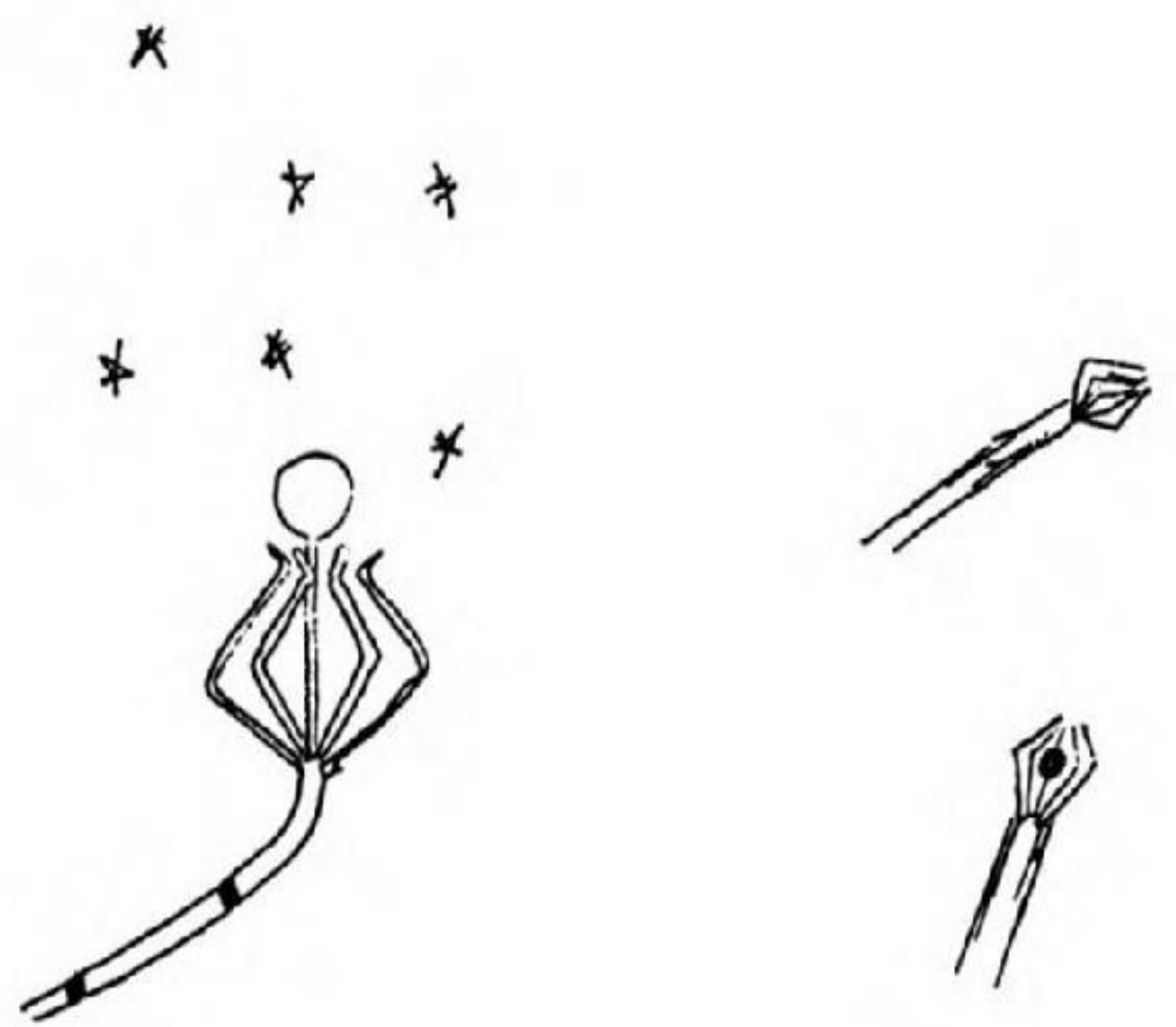
Dans ce courrier, rédigé en juillet, juste avant une puissante expérience au cours de laquelle il avait vu un être le regarder fixement au travers d'une vitre, Dave estimait que ses expériences d'enlèvement devaient remonter à la période où il n'avait que trois ans ; il y témoigne également d'une cicatrice inexplicable en forme de croissant qui serait apparue un jour sur son corps, de plusieurs trous temporels (temps manquant) et d'une observation époustouflante d'ovnis lorsqu'il avait dix-neuf ans. Il exposait en outre l'intérêt qu'il portait à son entraînement au karaté et à ses efforts assidus pour contrôler son chi (énergie) aussi bien dans les cours avec son professeur, le maître Joe, que dans le privé. À la fin de cette lettre, il avait ajouté, sans autre commentaire : « J'aimerais être hypnotisé. »

Le 23 juillet, Dave et moi eûmes une conversation téléphonique où il me confia d'autres souvenirs conscients concernant une expérience d'enlèvement qui avait eu lieu deux semaines plus tôt et qui s'accompagnait de la sensation que quelque chose avait été placé dans son anus ; il me décrivit aussi combien étaient irrésistibles et envoûtants les yeux de la créature aperçue à la fenêtre et qui lui paraissait être familière et du genre femelle ; enfin, il me raconta comment il s'était retrouvé, au lit, pelotonné contre son épouse, après l'expérience.

Les expériences de Dave se composent des éléments traumatiques bien connus des rapts ovnis. Mais ce cas a un intérêt particulier à cause des liens que ces événements peuvent avoir eu avec un entraînement spécifique destiné à ouvrir et à maîtriser le chi, énergie que Dave qualifie de « force qui anime l'univers d'où procède la réalité ». Avec l'éveil de cette énergie en lui, Dave avait été très étonné du nombre de synchronicités ou coïncidences qui s'étaient produites dans sa vie et qui semblaient avoir un sens. Comme il nourrissait depuis l'enfance un vif intérêt pour les choses de la nature, les rencontres, les enlèvements et les expériences d'énergie primale ne firent qu'amplifier son émerveillement devant la puissance de la nature.

Dave avait été très attiré, notamment, par la montagne de Pemsit, haut lieu des traditions et de la magie fondatrices de l'Amérique, et qui se trouve près de chez lui. C'est là que beaucoup de ses expériences se déroulèrent. L'univers était devenu pour Dave un endroit imprégné de mystère et d'étrange intelligence. En assumant la réalité et le choc de telles expériences, y compris ceux de deux vies antérieures que nous découvrirons dans sa dernière régression, Dave est devenu un maître au sein de sa communauté dans l'exploration des expériences qui échappent à la normalité. Un certain nombre

d'autres kidnappés cherchent à le contacter, au point que Dave songe sérieusement à changer d'orientation pour se consacrer à l'hypnose et au travail de soutien auprès de groupes de kidnappés. Il adore la nature et la photographie (il m'a envoyé, ainsi qu'à ma femme, plusieurs clichés de fleurs sauvages très réussis). Dave et moi nous rencontrâmes le 13 août 1992 lorsqu'il vint à Boston dans le but d'explorer ses expériences.



Instrument d'auscultation (et pénétrant, c'est-à-dire ouvert) dessiné par Julia ; et le même instrument dessiné « fermé » par Dave. Les deux croquis ont été exécutés indépendamment.

Dave a grandi dans une petite communauté très soudée d'une vingtaine de foyers accrochée à flanc de colline près d'une crique de la vallée de la Susquehanna (Pennsylvanie) - « C'est là qu'est la faille de Pennsylvanie. On peut d'ailleurs voir de longues crêtes parallèles et des brèches dans la montagne à travers lesquelles la rivière s'engouffre. J'imagine que la rivière était déjà là quand la montagne s'est formée, et ça a créé des effondrements. » Sa petite ville était située au pied de cette montagne. Les amis de Dave étaient ses voisins, et les mères « étaient comme toutes les mères ». Il pouvait aller et venir comme bon lui semblait et entrer chez tout le monde sans frapper à la porte. « Ma grand-mère vivait au bas de la rue, mon oncle dans la maison d'à côté... C'était mon clan qui était là. »

Dave est l'aîné de quatre garçons. Ses frères sont de trois, six et neuf ans plus jeunes que lui. Le grand-père avait une entreprise de plomberie, chauffage et fourniture de fuel et le père, quant à lui, se chargeait de vendre le fuel aux clients. Dave fut toujours très proche de sa mère. Ses trois frères semblent eux aussi avoir eu des expériences d'enlèvement, ainsi que le fils de l'un d'eux qui ne souhaite pas se faire connaître.

La grand-mère de Dave avait du goût pour l'ornithologie ; elle adorait observer les oiseaux et apprit à Dave à les identifier. Par conséquent, tout enfant déjà, il développa un profond amour pour le monde de la nature et dès qu'il eut neuf ou dix ans, il partit souvent pour explorer les bois et les montagnes des environs. Sa première partie de pêche en compagnie de son père se déroula alors qu'il n'avait guère plus de cinq ans et, plus tard, il se mit à chasser et à piéger. Adolescent, il passa « un temps considérable dans la montagne ou au bord de l'eau ». Il grandit avec le sentiment d'être très proche des Indiens originaires de ce pays. « Les Indiens, m'écrivit-il,

accordent une signification spirituelle toute particulière au daim blanc. Vous savez, je suis spirituellement relié à ce daim blanc. C'est en quelque sorte mon animal totémique. »

À sept ans, Dave perdit l'œil droit à la suite d'un « duel » avec des bouts de bois contre un garçon du voisinage. Selon le témoignage de Dave, les gosses se battaient ainsi à l'épée en utilisant des branches mortes. La mère de Dave avait protesté et demandé que ces jeux cessent ; Dave avait laissé tomber son bâton et s'était assis au pied d'un arbre avec ses copains. Mais un autre garçon avait saisi le bâton et en avait frappé l'arbre contre lequel il s'était brisé. Un des morceaux en biseau a alors sauté à la figure de Dave, lui atteignant l'œil et lui lacérant le visage sous la paupière inférieure. Le sang se mit à couler de l'œil endommagé et il fut emmené d'urgence chez le médecin puis à l'hôpital.

Il fut opéré sous anesthésie générale à l'éther. Le chirurgien ne put rien faire pour sauver son œil qui dut être énucléé. Dave n'avait rien su du risque qu'il encourait et il ne savait toujours rien lorsqu'il se réveilla, un pansement sur la tête. Il ne se souvient pas d'avoir posé de questions sur le déroulement de l'opération elle-même, mais il se rappelle parfaitement avoir fait « d'horribles cauchemars » durant plusieurs nuits consécutives où il se mettait à hurler au point d'ameuter tout le personnel de garde et d'empêcher de dormir tous les autres enfants de la chambrée qui lui lançaient des « chut ! » exaspérés. Le père de Dave ne lui parla de sa nouvelle situation que plusieurs jours après l'opération. Il apprit ainsi qu'il allait devoir « porter un œil de verre ». Plus tard, on saura que le père de Dave avait été tellement bouleversé de faire part de cette éprouvante nouvelle à son fils qu'au sortir de l'hôpital il s'était « écroulé en larmes ». « Il m'a dit, commenta Dave en parlant de son père, que j'avais pris la chose mieux qu'il ne l'avait fait lui-même. » C'était bien là une attitude de ce père

que celle de ne pas montrer ses émotions jusqu'à ce qu'il ait une attaque, il y a de cela dix ans. « Car depuis lors il a des difficultés à contrôler ses émotions et il lui arrive parfois de pleurer. » Dave, quant à lui, n'a jamais déprimé sur la perte de son œil jusqu'au jour où il put partager cette peine avec sa femme.

Dave se souvient d'avoir eu la volonté de ne pas laisser ce handicap affecter son existence. « Je peux continuer à voir très bien, et cela ne me fait pas mal », se dit-il à lui-même. Au cours de sa scolarité, où ils n'étaient que six élèves dans sa classe et environ soixante-quinze dans tout l'établissement, personne ne lui fit de « remarques désobligeantes à ce propos. Tout le monde était au courant de ce qui s'était passé et puis tout le monde se connaissait très bien ». Mais plus tard, dans les plus hautes classes où ils étaient plus nombreux, on ne manqua pas de le traiter de « bigleux », même sachant qu'il n'avait plus qu'un œil.

Dave fréquenta le Penn State College durant un semestre lorsqu'il eut dix-sept ans et termina ses études dans un autre collège de la ville. C'est à cette époque qu'il commença à suivre une formation d'infirmier sur le tas puisqu'il n'existait pas alors de formation officielle. À vingt-cinq ans, il sentit que le temps était venu de se marier et d'avoir des enfants : « Mais je n'ai pas rencontré la personne adéquate avant mes trente-deux ans. » La femme de Dave, Caroline, est l'aînée d'une famille de quatre enfants. Ils espéraient avoir des enfants très vite après leur mariage mais le logement ne possédait « pas suffisamment d'espace ».

Le couple emprunta de l'argent afin de se faire construire une maison plus spacieuse, mais finalement le coût dépassa largement leurs estimations. Dave se mit donc lui-même à l'ouvrage et se retrouva avec une hernie discale qui l'immobilisa plusieurs mois. Ils emménagèrent dans leur

nouveau logis en juin 1992 : « Nous avions tous les deux quatre ans de plus sur les épaules et nous ne savions plus très bien si nous désirions toujours avoir des enfants. » Dave ne pense pas que ses expériences d'enlèvement et d'ovni aient pu interférer dans sa vie sexuelle ou aient pu influencer sa décision concernant le fait d'avoir ou non des enfants. Il affirme que, d'une manière générale, lui et sa femme « s'entendent très bien ».

La première expérience que Dave rattache à des phénomènes de kidnapping se déroula lorsqu'il n'avait que trois ans. Dans sa toute première lettre, Dave avait signalé qu'il se souvenait de « trois motocyclistes qui descendaient la rue dans sa direction, mais à une vitesse telle que cela n'était pas normal ». Quand ils passèrent près de lui, il eut la « sensation qu'il y avait comme un vide, puis les motocyclistes remontèrent un sentier en direction de la maison d'un ami ». « Je m'y rendis, mais ils n'étaient pas là. » Au cours de notre premier entretien du mois d'août 1992, Dave ajouta que les motocyclistes paraissaient arriver sur lui « trop vite », qu'il avait pris peur, et que ces personnages étaient « noirs ». Il se souvient également de s'être « étonné » de voir que les motocyclistes parvenaient à grimper le sentier boueux et glissant à une telle allure, d'autant que la voie était sans issue et débouchait sur la cour pavée de la maison de son ami. Il se remémore très bien aussi avoir alors éprouvé les mêmes sensations, « une sorte de vibration, de picotement », qu'il ressentit plus tard à l'occasion d'autres enlèvements. Dave et moi allions explorer en détail cette expérience au cours de la seconde séance de régression hypnotique.

Les autres souvenirs qui revinrent ensuite à la mémoire de Dave réfèrent à la période de ses douze ans. Il se baladait dans les bois et les montagnes des environs comme il aimait souvent à le faire. Il se souvient d'avoir suivi un sentier

menant à un croisement de deux autres chemins : le sol était couvert de mousse et un arbre surplombait le passage. « C'était un endroit splendide. Je contemplais avec émerveillement un tel décor et je me disais : " Dieu, que c'est beau ! " Je levai les yeux pour admirer les branches de l'arbre, et puis c'est tout ce dont je me souviens. » Ici, il y eut un trou dans le temps et la première chose dont Dave a pu se souvenir ensuite fut : « Je marchais dans la cour qui est en contrebas de notre maison. » Au cours de la semaine ou de la quinzaine suivante, Dave était retourné à plusieurs reprises dans le même coin, sans trouver aucune trace qu'il aurait pu rattacher à son expérience. Rétrospectivement, Dave se souvient d'avoir eu cette impression que « l'état de conscience » dans lequel il se trouvait avant ce trou temporel était quelque peu « différent », plus fort, « plus incisif » que l'état normal.

Un autre épisode de nature comparable se produisit à la même époque alors que Dave se trouvait dans la cabane d'été de son oncle. Il se souvient qu'il marchait le long d'un chemin qui suivait une ancienne voie ferrée en bordure d'un lac. Cette fois encore, levant les yeux pour admirer les ramures des arbres, il refit le même plongeon dans l'inconnu : « La seule chose dont je me souvienne ensuite est que je marchais pour revenir vers la clairière où se trouvait la cabane. » Ce qui d'habitude aurait demandé quelques minutes avait été remplacé par un trou temporel de quarante-cinq minutes et ses oncle, tante et cousins étaient « très inquiets ». Ses cousins lui dirent qu'ils étaient partis à sa recherche et qu'après son retour, ils se sont demandé où il avait bien pu passer. Mais Dave ne sut que répondre, ne se souvenant strictement de rien.

Dave se souvient que lorsqu'il était enfant, il s'intéressait déjà aux « soucoupes volantes », ce qui, selon lui, peut avoir eu quelque influence sur ses premières expériences à l'âge de

trois ans. En outre : « Mon père avait raconté quelque chose à propos de gens qui voyaient des soucoupes volantes et moi, depuis ce temps-là, j'ai toujours été émerveillé par cette idée. » Dans son collège, lorsqu'il avait quatorze ans, il décrocha tous les prix. Pour entrer dans une grande école, il dut rédiger un exposé et il choisit de traiter un sujet se rapportant aux ovnis, mais il ne parvient pas à se rappeler ce qu'il avait pu dire à cette occasion. Il parla de cet exposé à son ancienne maîtresse de catéchisme qui lui dit qu'elle avait déjà vu un ovni en train de décoller d'un point de la montagne qui se trouve près de chez elle.

Bien d'autres choses du même genre se produisirent durant l'adolescence de Dave et qui lui paraissent pour le moins bizarres. À quinze ans, lui et un de ses petits voisins découvrirent une caverne dont l'entrée mesurait bien trois mètres cinquante de large et qui se situait « au pied de la montagne, là où elle plonge dans la rivière ». Son camarade aurait voulu y pénétrer et l'explorer, mais Dave eut peur et dit : « Non, non, moi je n'y vais pas. »

« Pourtant la région n'est pas immense », commenta Dave, mais il ne put jamais retrouver cette caverne. Environ une année plus tard, il roulait la nuit en voiture avec des amis, à une vitesse approximative de cent kilomètres à l'heure et sous un violent orage, lorsqu'un autocar « nous dépassa » à au moins cent trente à l'heure. Dave dormait à l'arrière de la voiture et ce sont les exclamations de ses amis qui le réveillèrent en sursaut : « " Nom de Dieu ! " Ils ont dit quelque chose comme ça. » En effet, le petit groupe venait de se rendre compte qu'« il leur manquait au compteur cent trente-cinq kilomètres... Tout ce dont ils se souvenaient c'était qu'ils se trouvaient à cent trente-cinq kilomètres en arrière » par rapport à ce qu'ils auraient dû logiquement avoir parcouru. Aucun des garçons n'était capable de rendre compte du temps

manquant, mais ils entendirent ensuite parler d'un terrible accident d'autocar dans lequel soixante-cinq personnes avaient été tuées.

Trois semaines après, Dave, ayant obtenu tous ses diplômes, rejoignit le collège de Penn State ; c'est alors qu'il fit l'expérience ainsi que son camarade de chambre d'un trou temporel de plus d'une journée et pour lequel ils ne pouvaient donner aucune explication. Ils s'étaient couchés un samedi soir et s'était réveillés en pensant, en toute logique, qu'il était dimanche. Mais les camarades qui logeaient au même étage qu'eux vinrent leur secouer les puces en riant : « Eh ! Les copains ! Vous êtes en train de sécher le cours de chimie ou quoi ? » Inutile d'insister sur la surprise des deux garçons se retrouvant non pas le dimanche matin, mais le lundi, la journée déjà bien entamée.

À dix-neuf ans, Dave eut l'occasion d'observer de près un ovni, ce qui l'affecta très profondément. Il se trouvait avec son frère Ralph et un ami, Jerry. Ses parents avaient déménagé dans un endroit, un peu en dehors de la vallée, qui se situait à flanc de coteau. La nuit était claire et les garçons s'étaient allongés dans la cour, « appuyés sur les coudes », et dominaient une vaste étendue de terrain. « C'est alors que cette lumière s'est élevée au-dessus de la montagne », à l'horizon : « Elle suivit immédiatement une trajectoire à angle droit et commença à se diriger vers la rivière ; elle s'arrêta et prit la direction de la vallée ; puis elle s'arrêta de nouveau et obliqua vers nous. Elle mit du temps pour se diriger vers nous, et personne ne pipait mot ; quand je me tournai vers les autres, ils étaient comme moi en train d'observer la " chose Les garçons ont d'abord pensé qu'il s'agissait d'un avion de taille énorme, mais très vite ils comprirent que l'engin rasait de trop près le sol et qu'il était bien trop silencieux pour que cela fût un avion. »

L'engin s'immobilisa juste au-dessus d'eux, un peu sur la droite. À l'arrêt, il sembla se mettre à pivoter : « De sorte qu'on voyait tout l'arrière. Une lumière blanc bleuté commença à émaner d'un anneau de sources lumineuses juste à l'arrière de l'engin. Elles clignotaient et se rapprochaient de nous (Dave émit alors une sorte de sifflement chuinté) puis ça s'est arrêté. C'est alors que la lumière blanc bleuté est sortie de l'arrière de l'engin en devenant extrêmement brillante... On aurait dit ensuite que l'engin avait été catapulté avec un lance-pierre. Il est reparti. Il s'est éloigné à une vitesse folle. Et il allait de plus en plus vite et sa trajectoire a tracé comme un arc dans le ciel. Ça n'allait pas tout droit comme un avion. L'angle qu'il suivait augmentait de manière vertigineuse et quand on l'a perdu de vue, il était à quarante-cinq degrés, et malgré cela il a disparu à l'horizon en moins de dix secondes. »

Après que l'ovni eut disparu, Dave se souvient d'avoir dit : « Eh ben ! Je serais curieux de savoir où ce truc peut bien être *à présent* ! Et Jerry de proposer ; " En Chine peut-être ! " Et moi j'ai répondu : " Ouais, et peut-être bien même sur la lune. " » Puis les trois garçons se sont « rués à l'intérieur de la maison pour prévenir les parents et les frères et leur demander de venir voir. Ils s'écrièrent : «On a vu quelque chose !» et tout le monde a couru dehors. « Mais il n'y avait plus rien à leur montrer. » Au cours de cette observation, Dave eut l'impression suivante : « Quelque chose est peut-être passé entre moi et cet engin... Je sentais comme un vide à ce niveau-là, mais tout restait très confus... Je me demande si cette lumière bleutée avait quelque effet sur nous. C'était une lumière d'un blanc bleuté, très intense. » Quelques semaines plus tard, Dave se rappelle avoir lu des documents sur les observations d'ovnis qui se seraient produites dans le même secteur et durant la période où lui-même a pu voir cet engin.

Jerry, qui d'habitude est un garçon tranquille, était devenu un véritable moulin à paroles. Il ne tarissait pas : « Ben alors ! Ah là là ! » Dave pense que Jerry, qui admet les rencontres mais dénie toute éventualité d'enlèvement, est lui-même une victime de rapt ovni. Ralph aussi fut très impressionné par cette aventure. Dave repense à l'étonnement et à l'émerveillement dont il fut saisi. Il eut cette pensée : « Je ne croyais pas que ce qui pouvait se trouver à l'intérieur pouvait être de l'ordre de l'humain. » Il pense aussi avoir aperçu un visage à l'intérieur de l'engin « en train de le regarder », et quand plus tard il vit sur la couverture du livre *Communion* une illustration représentant un extraterrestre, il reçut un grand choc : « Car c'est ce que j'ai cru voir et qui me regardait lorsque j'avais dix-neuf ans. » Une tête large et des yeux noirs en amande : voilà qui rappelait étrangement quelque chose à Dave !...

Dans sa première lettre, Dave avait signalé qu'« il considérait cet engin comme un miracle très impressionnant de la technologie », et qu'il n'en avait jamais vu de semblable. Il commença à se documenter et dévorait tout ce qui lui tombait sous la main concernant ce domaine de l'inconnu, « espérant trouver un indice quelconque » qui l'aurait mis sur la piste de ce qui habitait ces engins. Il lut notamment les ouvrages de Castaneda et réfléchit à « ces pouvoirs magiques que l'individu peut acquérir ». Il s'intéressa également au bouddhisme tibétain et découvrit que « les bouddhistes tibétains se présentaient comme des gens connaissant tout sur les ovnis ».

À vingt-cinq ans, Dave s'était construit une cabane dans un endroit isolé. Il n'avait pas terminé ses travaux qu'il s'y installait déjà. Il vécut là deux semaines consécutives avant d'avoir seulement fini d'installer sa chambre. Il avait laissé dehors devant la porte un sac de papier kraft rempli de canettes de bière vides et se préparait à aller dormir. Il

entendit soudain un bruit qui ressemblait à celui que ferait un animal qui s'approche de sa cabane, puis un brouhaha qui indiquait que l'animal avait renversé le sac poubelle et son contenu. Puis il y eut d'autres bruits, comme si cette fois l'animal s'éloignait en donnant des coups de patte dans les canettes. Agacé par cette sérénade, Dave se saisit d'une lampe torche et la braqua à travers les carreaux de la fenêtre sur le fameux sac et c'est là qu'il eut la surprise de constater que le sac était toujours debout et que rien n'avait été renversé ou dispersé. Nous notâmes tous les deux l'aspect incongru de l'incident. Dave se demanda à l'époque s'il n'avait pas eu affaire « à un esprit ou quelque chose du même genre », sans pour autant ramener cela à une histoire d'ovni.

En 1988, peu de temps après avoir lu *Communion*, Dave fit un rêve qui pour lui exprimait la puissance de son chi. Dans ce rêve, un Espagnol tenait en laisse un dogue qui montrait férocement les crocs à Dave. L'homme fit entrer le chien dans une cage et Dave, rassuré, pensa qu'il pouvait s'approcher. Puis l'homme, avec seulement deux doigts de sa main droite appuyant sur l'épaule droite de Dave, plaqua ce dernier au sol comme si le poids avait été d'une tonne. C'est alors que l'homme libéra le chien : « Je me résignai à mourir, dans ce rêve, et je ressentis cela comme une réalité. Il n'y avait rien qui pouvait me faire me raccrocher à l'idée que ce n'était qu'un rêve. » Dans sa première lettre, Dave m'écrivait : « Tout à coup, je me sentis envahi par un sentiment de rage qui prit sa source dans la poitrine, descendant ensuite jusqu'à l'ombilic. De là, cela a quitté mon corps sous forme d'énergie. Comme une fusée qui part. C'était incroyable. J'ai été catapulté en arrière à une vitesse vertigineuse. J'ai senti que l'homme et le chien étaient projetés loin de moi comme des grains de poussière. » Dave se retrouva sur le côté du lit opposé à celui où il s'était installé pour dormir. Il aurait pu d'ailleurs venir

écraser son épouse mais, heureusement, elle était partie au travail.

Au cours de ces dernières années, Dave ainsi que ses voisins et ses amis ont eu un certain nombre d'expériences ou d'étranges « coïncidences » rattachables à des phénomènes ovnis. Par exemple, Rob, un voisin, a été tué dans un accident de voiture en février 1990, neuf jours après qu'il eut aidé les pompiers à éteindre un incendie qui avait pris dans la cheminée de Dave. Plusieurs années auparavant, Rob avait vu une énorme boule de lumière dans les bois au bout du chemin qui mène chez Dave, puis son emploi du temps fit l'objet d'un trou temporel de quarante-cinq minutes alors qu'il se rendait chez Dave pour mieux observer cette boule insolite. Rob avait eu six fois l'occasion de voir des ovnis au-dessus des terrains de l'autre côté de la route et ce depuis le chemin menant chez Dave. Dave se souvient de certaines révélations de Rob : « Il a vu un ovni tandis que nous assistions au travail des pompiers ; il prit un drôle d'air tout à coup, puis il s'est précipité pour aller les aider. »

En octobre 1990, le maître Joe, le professeur de karaté de Dave, obtint un travail à mi-temps là où Dave travaillait. Dave apprit qu'il était septième dan de karaté et qu'il connaissait « la science secrète du chi » grâce à son maître instructeur, « un Coréen, qui lui-même détenait son savoir de bouddhistes vivant dans un monastère en Corée ». On affirme que le maître Joe a supporté un jour sur le ventre le poids d'un camion de trois tonnes et demi, tandis que son dos reposait sur un lit de verre pilé. Dave commença à parler de l'énergie chi avec ce maître à l'automne et au cours de l'hiver 1990-1991 ; il lui fit part de ses expériences de prémonition et commença à prendre des cours.

Dave et son maître s'attachèrent tout d'abord à ouvrir les méridiens par où passe l'énergie, ce qui provoque toujours des

sensations de picotement. Cette énergie est censée provenir d'une région que les Coréens nomment « Dungan », qui se situe un peu sous le nombril et qui serait reliée à la volonté. Selon le maître Joe, vous « créez la puissance » dans les doigts et autres parties du corps, et vous « contrôlez le chi avec les yeux et l'esprit. » Dave déclara : « Mon seul objectif dans le karaté, c'est d'apprendre à contrôler mon chi. » Dans la première lettre qu'il m'avait envoyée, Dave écrivait que tandis qu'il progressait dans ses cours, il eut quatre expériences de chi. Dans ces moments-là, il pouvait réaliser des performances physiques tout à fait inhabituelles. Un matin, en émergeant d'un rêve, il se sentit « prêt à extérioriser » son chi en face de lui. Il demeura complètement éberlué par le fait qu'il poussa sa femme hors du lit sans même avoir eu la sensation de la toucher. Cette simple expérience encouragea Dave à s'atteler à la tâche pour parvenir à maîtriser les énergies du chi.

En septembre 1991, il fit cette fois l'expérience d'une étonnante synchronicité que son maître pense être reliée à l'énergie du chi. Avant de se rendre pour les vacances avec sa femme dans un parc national en Caroline du Nord, Dave rêva d'une fille qui lui rappelait quelqu'un avec qui il avait failli se marier autrefois. Leur relation avait dû être interrompue parce que la jeune fille avait quitté la région pour le Massachusetts.

Une fois arrivé sur place, Dave rencontra une jeune employée du parc, Charlotte Hampton, avec qui il se sentit d'étranges affinités. Elle travaillait plus particulièrement dans la librairie du parc ; d'abord distante, elle commença très vite à lui faire du charme. Dave se rendit compte de son côté qu'à travers leurs regards passait un étrange et très intense contact énergétique, ce qui persuada Dave de se tenir coi. Il comparait cette sensation à celles que provoqueraient les « manœuvres » de sorciers ou de chamans afin de se garantir les faveurs d'une personne. En fait, il s'avéra que cette fille était bien celle qu'il

avait vue en rêve quelque temps auparavant, et qu'elle avait elle-même eu diverses expériences d'ordre psychique ayant des rapports avec les propres expériences d'enlèvement de Dave.

Dave arriva pour la première séance de régression hypnotique le 14 août 1992, c'est-à-dire dans la matinée suivant notre premier entretien. Julia était présente. Nous décidâmes d'explorer plus particulièrement l'expérience d'enlèvement de la nuit du 8 juillet qui eut lieu juste après qu'il m'écrivit sa première lettre. Avant de commencer la séance, nous fîmes le compte de ce qu'il pouvait se remémorer consciemment de cette expérience.

Il venait de passer une soirée assez ennuyeuse au domicile de ses parents, à une quarantaine de kilomètres de chez lui, où il avait tapé sa lettre sur leur traitement de texte. Il quitta sa famille aux environs d'une heure moins le quart du matin et arriva chez lui à une heure trente. Sa femme dormait dans leur immense lit et ne s'éveilla pas lorsqu'il alla se coucher vers deux heures ou deux heures et demie. À peine s'était-il allongé qu'il entendit du bruit dans la maison, « comme un grincement », et il se dit : « Oh ! cette nuit, ils vont venir. » Dès qu'il fut endormi, « dans la trame d'un rêve » (expression elle-même ambiguë qu'emploiera Dave à plusieurs reprises) : « Je me retrouvai dans notre salle à manger. Mais ce n'était pas tout à fait pareil que chez nous. La fenêtre était située sur une autre cloison, et tout comme ça. » Il y avait une grosse dame avec lui dans la pièce et Dave ressentit « leur présence ». Il fut alors envahi d'un sentiment « qui, à présent il s'en rendait compte, lui était familier, comme lorsque les motocyclistes avaient dévalé la rue dans sa direction et tout ce qui avait suivi ». « La vibration partit alors du nombril pour remonter dans ma poitrine et là, ça fourmillait en moi. Des picotements partout. »

La femme le fit se jeter par terre comme s'il devait se cacher des extraterrestres, Dave sentant bien encore à ce moment-là qu'il pouvait garder quelque contrôle, lever la tête et regarder les bois à travers une fenêtre. C'est alors qu'il vit une créature femelle braquer son regard droit sur lui depuis l'autre côté de la vitre. Dave se souvint qu'un autre kidnappé, son ami Randy, lui avait dit : « Ce sont les yeux. Ils vous hypnotisent avec leur regard. » « Je ne me rappelai pas les paroles de Randy jusqu'au moment où je tombai moi-même sur ce regard dont je ne suis pas parvenu à me détourner. J'étais curieux et je fixai à mon tour la créature dans les yeux. » Dave ne pouvait apercevoir que « l'angle supérieur droit de la tête » de la créature et qui paraissait démesurée. Il y avait comme un écran qui empêchait de voir le reste. « La peau paraissait très douce et d'un gris clair. » Je demandai à Dave quelle sensation lui avait procurée ce contact avec le regard de la créature. « J'ai tout de suite su qui c'était, répondit-il. C'était une créature femelle qui m'était proche et je savais que je la connaissais très bien, et que je l'aimais beaucoup et c'est pourquoi je la regardais de manière aussi directe. »

Puis Dave déclara : « Ce fut alors le noir, j'ai dû perdre connaissance, ou quelque chose comme ça... La première chose dont je me souvienne ensuite fut que j'étais couché de côté sur mon lit, recroquevillé dans la position du fœtus. J'étais coincé comme ça, tout pelotonné contre mon épouse, vraiment tout contre elle, et je ne formais plus, en quelque sorte, qu'une petite boule toute ronde. » Dave se rendit compte alors que « ce n'était pas un rêve ». Caroline l'enserra dans ses bras. Dave avait cette sensation : « On aurait dit qu'il y avait un être qui se tenait juste derrière moi, et j'avais peur de me retourner et de le voir. Au bout d'une minute, cette crainte s'estompa, je me ressaisis et jetai un coup d'œil au réveil sur la table de nuit du côté de ma femme : il était quatre heures

du matin. » Ensuite, pour Dave, tout est devenu très confus. « J'ai pensé que je venais d'être enlevé », dit-il mais avec également l'impression que la grosse dame du salon « n'était autre que son épouse au lit avec lui ».

Dans la régression proprement dite, Dave commença à parler de la maison de ses parents, de sa frustration à taper cette lettre, et combien il en avait eu « les cheveux qui se dressaient sur la tête à revivre pour des besoins épistolaires toutes ces aventures » qu'il avait connues au cours des années précédentes. Il sentit monter en lui « des sentiments belliqueux quant à toute cette affaire ». Et tandis qu'il était dans son lit et qu'il écoutait les bruits étranges qui se produisaient dans la maison, il pensait : « Oh ! cette nuit, ils vont venir. » Puis Dave devint plus angoissé alors qu'il décrivait comment il s'était tourné sur le côté droit, vers sa femme, et avait sombré dans le sommeil, sur quoi il se retrouva dans une pièce de la dimension de sa salle à manger mais avec une table différente, plus longue, que celle qu'il possédait effectivement. Une luminosité provenant d'une source extérieure éclairait toute la pièce. Il décrivit à nouveau la grosse dame (cette fois vêtue de noir) et la grande fenêtre (« juste une feuille de verre, alors que chez nous les fenêtres s'ouvrent ») avec la forêt derrière. Cette fois encore, il sentit « leur présence, avec le sentiment qu'ils sont arrivés... C'est comme une impression extrêmement puissante qui vous étreint des pieds à la tête. Vous ne pouvez résister à cela. Quand ils sont là, ils contrôlent tout et vous ne pouvez pas lutter contre cela. Je me rends compte que j'y suis habitué. Pour je ne sais quelle raison, j'y suis préparé, encore une fois ».

Dave décrivit à nouveau la scène où la grosse dame le plaque au sol puis où il reprend ses esprits et aperçoit une partie du visage de la « visiteuse » qui le fixe de son regard à travers la vitre. La peau semble douce, comme un cuir, et d'un gris clair.

« Mon regard remonte vers les yeux, et je sais que c'est elle et je sais qu'elle est en train de me regarder. Son regard (celui de la créature) est simplement et totalement là. Les yeux paraissent immenses, noirs, avec un aspect un peu liquide. » Dave parut ensuite se livrer un combat intérieur, comme s'il cherchait à résister à ce qu'il était « censé faire, à ce qu'ils attendaient » de lui. J'évoquai ce besoin que Dave devait avoir de conserver un certain contrôle comme manifestation de sa force. Il rattacha ce « trouble » ou cette « sensation de danger » à quoi il se sentait à présent confronté à ses expériences du chi et d'une réalité différente, comme cela lui était déjà arrivé au cours de ses exercices de karaté. Par exemple, même lorsqu'il effectue certains mouvements et découvre dans le même temps qu'il ne se « trouve plus tout à fait dans la réalité ordinaire », il doit tout de même « continuer et faire comme si de rien n'était » ; et cela il ne pouvait pas l'expliquer aux autres étudiants car ils n'auraient pas compris ce dont il était question. « C'est à ce caractère extrêmement étrange des expériences de ce type que je me suis habitué. C'est mon esprit qui s'accroche malgré moi à ce qu'il connaît, par habitude de la réalité telle qu'elle s'est toujours présentée à lui jusqu'à maintenant, du moins je le suppose. »

Le conflit, et ce que Dave appela « l'entêtement », commença à déborder sur notre relation. « Cette chose anormale était encore trop difficile à digérer, dit-il, et une partie de moi-même refusait de céder, de renoncer au concept de réalité qui m'avait été inculqué. » Je ramenai Dave à la fenêtre, à la créature et à son fameux regard dans lequel il plongeait, et enfin au moment où « tout est devenu noir », et je lui demandai de décrire ces yeux. « Ils sont énormes, et ils sont noirs, et ils sont en amande, et on dirait qu'ils sont liquides… étirés à chaque extrémité… Je reconnais l'être. C'est elle. Je sais qui c'est. Comme si elle était mienne, et moi à elle. Je ressens cela

comme quelque chose de très réel. Je l'aime vraiment… Je sens qu'elle a quelque chose d'à part, même parmi eux… Et elle me fait sentir que moi aussi je suis à part mais que je ne vis pas en fonction. » Dave et moi-même évoquâmes alors l'inconvénient de porter un « œil de verre », de la honte qu'il en ressentait et du chagrin de recevoir des quolibets à ce propos.

L'être femelle, qui porte le nom de Velia, l'aime et l'accepte de manière inconditionnelle, déclara Dave, même avec son œil unique et ses manies de fumer de la marijuana, et ce contrairement, par exemple, à la fiancée qu'il avait eue lorsqu'il avait vingt ans et qui avait tendance à toujours le critiquer, le rabrouer et l'empêcher de faire ce qu'il voulait. De façon répétée, je demandai à Dave de se recentrer en se concentrant sur une respiration ample et profonde. Je l'assurai également qu'il n'avait pas à avoir honte de ne pas garder un contrôle intégral. Dave n'en continuait pas moins à lutter contre les blocages qu'il sentait se former en lui tandis qu'il fixait les yeux de la créature. « Il suffit de les regarder un bref instant et ils, ou elles, augmentent leur puissance de contrôle sur vous, ou bien ils vous annihilent complètement… Je me demande où est-ce qu'ils vont m'emmener. » J'encourageai Dave à se laisser aller. « Je pense qu'ils sont plus d'un. » Il se mit à pleurer dans un mélange de peur et de soulagement. « On a quitté la maison à présent. Ils sont nombreux, mais je n'arrive pas à les voir. J'ignore où nous sommes. Je pense qu'on se dirige vers un vaisseau, qui doit se trouver quelque part dans la clairière que j'ai tracée cinq ans auparavant. » Dave expliqua qu'avant même de bâtir sa cabane, ils avait déboisé un secteur pour en faire une clairière à environ cinquante mètres de chez lui, et, qui sait, peut-être inconsciemment une invitation lancée aux engins ovnis…

Voici la description que Dave fit du vaisseau : « Énorme et rond. Ça a près de vingt mètres de diamètre. Je crois qu'il est

surmonté d'un dôme. » Perdant cette fois tout contrôle, Dave déclara qu'il fut emmené dans l'appareil par l'arrière. Il exprimait une peur grandissante car il racontait qu'on l'avait obligé à s'étendre sur une table au sein d'une pièce ronde et grise où planait une odeur « de terre ». Plusieurs êtres s'affairèrent autour de lui pour lui « faire quelque chose ». Dave se sentit alors paralysé, ne pouvant plus bouger que les yeux ; il ressentit une espèce d'« encouragement sévère », sous forme télépathique, que les êtres lui communiquèrent concernant une mission qu'il allait devoir remplir.

La créature femelle était présente, « m'apportant son aide, ajouta-t-il. Mais je pense que c'est plutôt ce type qui menait l'affaire ». La femelle lui faisait télépathiquement parvenir ce message : «Tout ira bien», qui avait le pouvoir de considérablement diminuer ses angoisses. « Je crois qu'ils m'ont fichu quelque chose dans le cul, et ça me met hors de moi… Je sens qu'ils me relèvent les jambes et les écartent. » Dave devint honteux et embarrassé comme quelqu'un qui a subi des procédures humiliantes ; je lui parlai longuement de forces inconnues dans cet univers sur lesquelles nous n'avons aucun contrôle ainsi que des possibilités nouvelles que peut procurer la reconnaissance d'être justement impuissant ; enfin, j'abordai la question et l'inadaptation de nos concepts habituels de la masculinité dans des circonstances pareilles. Dave parla alors d'un instrument flexible, d'un mètre vingt de long, « avec une petite cage grillagée » au bout de laquelle il y avait un petit objet sphérique. Sur environ la moitié de sa longueur, l'instrument fut introduit dans son anus tandis que la créature femelle continuait de le rassurer.

Dave exprima tous les sentiments de quelqu'un qui a été violé ainsi que sa résignation devant l'inévitable et insurmontable procédure ; il évoqua également les sensations de « picotement » qui l'accompagnaient. « Ça se glisse en moi.

Ça grimpe dans mes boyaux bien au-delà de l'anus. » J'encourageai Dave à exprimer totalement son angoisse et sa colère, ce qu'il ne put faire que dans une certaine mesure.

Il apparaîtrait que ce type d'expérimentation sur lui remonte déjà à d'autres incidents lorsqu'il avait douze ans, et même probablement trois ans. Au bout de deux minutes, l'instrument était retiré. Dave pense que cela devait être une sorte de « test d'information pour savoir comment vous vous portez physiquement, dans quelle condition physique vous vous trouvez, comment vous supportez les choses, qu'est-ce qui peut vous atteindre et vous affaiblir, si vous êtes en bonne ou mauvaise santé ».

Ensuite, Dave sentit qu'un instrument pointu, manipulé par un autre être, plus grand, lui touchait le milieu de la tempe droite et, contre toute attente, cela ne piqua « qu'un petit peu ». La créature femelle « qui se trouvait alors sur sa droite », continuait à lui communiquer : « Tout va bien. Aucun souci. » « Elle ne me quitte pas des yeux et réagit exactement comme moi... Je me sens en totale confiance avec cet être. » Puis une espèce d'appareil de succion fut placé à l'extrémité du pénis de Dave. Dave eut des difficultés à aborder cet aspect du processus bien qu'il ne le trouvât pas aussi humiliant que « la chose » qu'on lui avait « placée dans le cul ». « Cela m'a fait éjaculer, et d'une manière plaisante que je n'avais jamais connue auparavant. C'est que les circonstances étaient complètement en dehors du contexte de plaisir que je pouvais connaître. » Et enfin, Dave pense qu'ils lui ont « placé quelque chose dans le ventre, un petit appareil sensoriel circulaire d'une vingtaine de centimètres de diamètre pour vérifier des choses à l'intérieur... Ça faisait comme de petites vibrations. Ce n'était pas désagréable ».

Ceci termina « les examens physiques », déclara Dave, puis : « Alors, elle s'entretint avec moi un moment, me disant par

exemple que j'allais très bien. » Cet « échange » eut lieu alors que Dave se tenait assis au bord de la table, les bras pendants, « les jambes se balançant ». Il reçut aussi quelques instructions concernant une sorte de mission que Dave allait devoir accomplir : « Nous ne disposons pas d'un temps illimité sur Terre. Nous y sommes pour une période définie, et nous devons bien remplir ce temps qui nous est imparti, et c'est pourquoi probablement, depuis ce moment, j'ai acquis un tel sentiment de ce qui est mortel. Je ne resterai pas toujours ici. » La créature femelle acquiesçait au fait que Dave se soit choisi un maître (maître Joe) pour guide : « Je sais que je ne fais que commencer à faire ce que le maître me demande de faire. »

Après ces procédures et les communications qui s'ensuivirent, ils l'aidèrent à « descendre de la table et à quitter le vaisseau ». « Les êtres m'ont fait léviter ou quelque chose du même genre », pour l'accompagner tout au long du chemin qui le ramenait à sa maison, y compris en passant à travers la porte fermée et verrouillée ; sur la voie du retour, Dave était conscient « que quelque chose luisait, là-bas derrière », une lueur émanant du vaisseau posé dans la clairière. Les êtres lui firent monter les marches en volant et jouer les passe-muraille pour regagner son lit ; ils le « remirent dans ses draps » près de sa femme qui dormait à poings fermés. Dave se coula vers Caroline et « se pelotonna » tandis que les êtres repartaient en passant à travers le toit mansardé de la chambre. « À cause de ce qui venait de m'arriver, je cherchai du réconfort. Je voulais être tout contre elle lorsque je me réveillerais. »

Après la séance, nous tentâmes de tout repasser en revue pour analyse. « Quel enfer ! » commenta-t-il. Quand je remarquai qu'il voulait éluder les plages délicates, il demanda astucieusement : « Pensez-vous que je pourrais découvrir autre chose ? » Il se sentait plutôt « lessivé, vidé », mais étonné de la quantité d'informations qu'il avait fournie. « Ce n'était pas

comme si je m'étais véritablement trouvé là, mais je me souviens d'avoir été là », dit-il. L'ovni, à présent, il se le rappelait, s'était trouvé à environ trois mètres ou trois mètres cinquante au-dessus du sol de la clairière et il était convaincu de ceci : « Je leur avais préparé cet endroit pour atterrir. » A peu près deux semaines après son kidnapping, Caroline révéla à Dave qu'une semaine seulement après l'incident elle avait aperçu dans la chambre ce qui pouvait être interprété comme un visage d'extraterrestre et qu'elle s'était dit : « Oh ! c'est là qu'ils sont entrés, ou c'est là qu'ils entrent. »

Désireuse d'apporter son aide, Julia évoqua la courte période de dépression qui suivait généralement les séances d'hypnose : «Mais ça passe et on continue quand même... Tout n'est pas rose et pourtant, en ce qui me concerne, j'ai aimé retrouver la mémoire de tous ces événements. C'est libérateur. C'est merveilleux. » Elle était frappée par le fait qu'elle aussi avait eu des moments où elle avait pu communiquer avec les êtres tandis qu'elle était assise, jambes pendantes, les pieds se balançant, au bord de la table d'auscultation. « Après ce qu'ils avaient fait », cela paraissait plutôt insignifiant, frivole ou même « incongru comme détail... décalé ». Julia se souvient, elle aussi, d'un instrument flexible comparable à un tuyau surmonté d'une « cage » (voir les croquis en début de chapitre). Puis Dave voulut nous quitter, alléguant qu'il ne tenait pas à rentrer de nuit en Pennsylvanie : « Les phares des voitures me gênent pour conduire. Je ne supporte pas ces violentes lumières. »

Dave arriva à bon port. Je conversai avec lui par téléphone dès le lendemain. Il déclara qu'il se sentait « ragaillardi » grâce à ce travail que nous avions effectué ensemble et qu'il avait raconté ses expériences à son ami Jerry et à sa femme Caroline qui avait manifesté son trouble devant tout ce que Dave avait dû apprendre sur toutes ces choses qui lui étaient

arrivées. Dave avait relativement quitté son attitude de défense et, du coup, ses expériences lui paraissaient « beaucoup plus réelles ». Deux jours plus tard, en parlant avec Julia, il sembla qu'il avait retrouvé sa joie de vivre, qu'il avait développé en lui « une nouvelle approche de l'existence » et qu'il essayait de répondre au « déluge de questions » que lui posaient tous ses amis. Julia lui conseilla cependant de garder le silence sur les détails des séances d'hypnose. Dave ajouta qu'il comptait nettoyer la clairière qui se trouvait derrière sa maison et Julia faillit ne pas résister à la tentation de lui demander si c'était pour mieux permettre aux ovnis d'atterrir. Dix jours plus tard, Julia le rappela pour savoir comment il allait. Il avait en effet éprouvé une sorte de dépression passagère après son travail avec moi, mais son travail d'infirmier était aussi en cause : « maintenir des mourants en vie coûte que coûte » ne lui paraissait plus aussi « pertinent ». Il affirma enfin ne pas craindre les extraterrestres et avoir nettoyé sa clairière « pour leur donner un bel endroit où atterrir ».

Le 9 septembre, Dave écrivit à Julia une lettre qui fut la première d'une longue correspondance qui s'étala sur l'automne et l'hiver de cette année-là. On y trouve toutes sortes de renseignements concernant les expériences d'enlèvement, des exemples de coïncidences apparemment signifiantes et mille autres descriptions d'incidents qui s'adressaient aussi bien à ses frères qu'à d'autres personnes de la petite communauté où Dave habitait. Dans une longue lettre manuscrite qu'il m'avait envoyée, il fournissait une foule de détails sur des expériences semblables vécues par des collègues ou des amis. Il écrivait notamment : « Je connais au moins quinze kidnappés dans ce seul secteur, dont mes trois frères. » D'autre part, dans le domaine professionnel, assister des personnes en phase terminale et avec qui il n'avait plus de communication lui paraissait désormais plus difficile à

assumer et il avait demandé à ne plus travailler qu'à mi-temps. Il pensait, en effet, que son vrai travail concernait à présent davantage le chi mais il hésitait encore à prendre « de lourdes responsabilités ». En karaté, il était maintenant ceinture bleue, « à mi-chemin de la ceinture noire ». En octobre, il me confia, lors d'un entretien téléphonique, que sa femme avait vu un extraterrestre au pied de son lit.

Dans un autre courrier daté de janvier 1993, Dave racontait en détail des phénomènes de synchronicité dont nous avions déjà débattu par téléphone. Il y joignit la photo d'un daim très rare, en partie albinos, avec quelques taches sombres sur l'arrière des oreilles et de la queue (comparable à un cheval pie) et qu'il avait tiré à la chasse en décembre. « Si j'avais pu voir combien cet animal était beau, je ne crois pas que je l'aurais abattu. » Lorsqu'il emmena la dépouille chez un taxidermiste, il admit qu'il n'avait encore jamais rien vu de pareil. Lorsqu'il appela Charlotte Hampton, quelques jours plus tard, pour parler de cette histoire, celle-ci affirma qu'elle aussi avait aperçu un daim pie au sein d'une harde et « qui fréquentait l'endroit où elle travaillait ». Le daim pie était le seul qui ne se sauvât pas lorsqu'elle s'approchait d'eux.

Dans cette même lettre, il évoquait aussi son projet de revoir Charlotte Hampton à Gettysburg en pensant que ce désir était rattaché à une vie antérieure : « Des sentiments que j'ai éprouvés il y a plusieurs années de cela selon lesquels j'aurais vécu la guerre civile. » Il ajoutait que Julia lui avait dit ceci : « La première fois que je vous ai vu dans le salon, je vous ai vu en uniforme de confédéré. » En ce qui concerne sa conviction d'avoir été kidnappé entre deux heures et demie et trois heures du matin dans la nuit du 18 au 19 décembre, il me confia : « J'y suis arrivé avec une formidable sensation de paix. Je pense que c'est parce que vous m'avez hypnotisé et que j'ai résolu le conflit en moi-même. »

Au début du mois de février, Dave raconta à Julia que « six êtres étaient apparus dans la chambre de Caroline » vers une heure du matin, tandis que lui-même était sorti poster justement cette lettre qu'il venait de m'écrire. Elle se réveilla en sursaut, se redressa sur son séant en serrant ses bras croisés contre sa poitrine et découvrant des êtres tout autour de son lit. D'après les notes de Julia, quatre d'entre eux « s'échappèrent en traversant le mur situé derrière le placard de Dave (en direction de la clairière). Les deux autres se cachèrent derrière le store ». Si l'on en croit Dave, cela avait mis Caroline très en colère et cela lui a demandé au moins vingt-quatre heures avant qu'elle ne se décide à raconter sa mésaventure à Dave. Dave dit aussi qu'il avait l'intention de se soumettre à des séances d'hypnose afin d'aider d'autres kidnappés.

En mars, Dave revint à Boston pour que l'on procède à d'autres séances de travail. Il souhaitait cette fois que l'on s'attache plus particulièrement aux expériences d'enlèvement de l'enfance, celles qui semblent avoir des liens avec la montagne Pemsit. Deux séances eurent donc lieu les 11 et 12 mars, séances auxquelles assistaient Julia et Kishwar Shirali, psychologue clinicienne indienne passionnée par les phénomènes transpersonnels et véritable puits de science en ce qui concerne la mythologie hindoue.

Au début de la première séance, nous repassâmes en revue les expériences dont nous venons de parler et que Dave avait vécues depuis sa visite du mois d'août. Nous ne manquâmes pas de remarquer combien il pouvait être effrayant et impressionnant de faire l'expérience dans notre propre existence de schémas ou de structures de synchronicité. Dave m'exposa ce qu'il avait appris concernant le chi et ses relations avec l'évolution spirituelle humaine, les chaînons supérieurs, les sources primales d'énergie dans l'univers, le rôle des aigles

dans les émanations spirituelles, la capacité des bébés à percevoir d'autres réalités et les clés que nous donnent les rêves. Il ajouta encore qu'il était en train d'apprendre à ouvrir son chi et à le contrôler avec ses mains qui deviennent alors brûlantes. Le docteur Shirali fit allusion à des processus similaires que l'on rencontre souvent au cours des méditations des yogis et des bouddhistes. Dave déclara aussi qu'il avait discuté avec son maître Joe de la possibilité qu'auraient eue les extraterrestres de maîtriser cette faculté de communiquer télépathiquement en se servant justement de l'énergie chi et rien ne disait, en effet, qu'ils ne portaient pas un intérêt tout particulier aux humains qui étaient parvenus à réguler cette énergie en eux, à changer « leur point d'ancrage ».

Quand je demandai à Dave ce qu'il souhaitait faire au cours de cette régression, il me répondit : « Je veux tout savoir sur la montagne Pemsit, car on dirait bien que tout cela, c'est lié au chi. Moi, en tout cas, je sens que le chi a partie liée avec cette expérience, quelle qu'en soit la raison. Ce qui me turlupine le plus, ce sont ces trois motocyclistes qui dévalaient la rue dans ma direction, moi n'ayant que trois ans. » Dave nota que toutes ses expériences précoces de « visiteurs » se sont déroulées dans la montagne, ce qui n'était pas pour le rassurer, étant donné les mythes et la puissance spirituelle que les Indiens autochtones y rattachaient. Beaucoup de gens qui ont eux-mêmes vécu dans ce lieu où l'horizon est barré par la montagne pensent qu'il y a là « une base ovni ».

Dès le début de la régression, les pensées de Dave s'envolèrent vers Sober's Hollow, un plan d'eau où il allait régulièrement pêcher avec Rob, dont nous avions déjà évoqué en août les rencontres ovnis et la mort tragique, et avec un autre ami dont le fils avait été également tué dans un accident de la route. Cet ami est un kidnappé et Dave a pu voir son fils au cours d'une expérience d'enlèvement deux jours après qu'il

avait été tué *et* avant même que Dave ait eu connaissance du drame. Dave se mit alors à pleurer et se souvint d'avoir regardé son petit chien beagle, Spotty, écrasé par un camion alors que lui-même, tout gosse, se tenait sur le seuil de sa maison. Il exprima sa crainte d'« être avec eux... Je descends les marches et commence à traverser la rue. Il y a à peine quatre pas à faire. Jusqu'au pylône télégraphique. Et voilà qu'arrivent les trois motocyclistes vrombissant depuis le haut de la côte. Ils devaient être à environ trois cents mètres et ils me visaient ».

Dave ressentit à nouveau ce conflit en lui-même pour tenter de garder un certain contrôle et ça lui vrillait le ventre. Comme je lui demandais ce que cela avait de si effrayant, il se trouva que les motocyclettes (à présent au nombre de deux) chevauchées par toujours trois motocyclistes tout de noir vêtus « se transformèrent en extraterrestres ». Ils l'emmenèrent en le « faisant voler » derrière un buisson sur la prairie de Shaeffer (endroit proche, en haut de la colline) et le laissèrent sur l'herbe. Les êtres étaient grands et « squelettiques » avec de grands yeux noirs relevés en amande sur les côtés. Dave était paralysé et terrorisé. Un être femelle pressait quelque chose de pointu contre sa tête et, avec ses mains, « trifouillait quelque chose » dans ses cheveux, tandis que les deux autres, des mâles, restaient là penchés sur lui à le regarder. Dave n'avait sur le dos qu'une chemise et pense qu'ils lui ont ôté le short qu'il portait quand il est sorti de chez lui. Un message communiqué par le seul mental eut le pouvoir d'apaiser sa peur. L'être femelle appliqua également ses mains sur le bas-ventre de Dave pour le « tester ».

Dave pleurait à chaudes larmes dans la transe tandis qu'il se remémorait que l'être femelle lui disait que « tout cela recouvrait quelque chose d'important ». C'étaient des larmes de soulagement : « J'imagine que c'est parce que j'ai toujours

gardé tout cela enfermé en moi et que ce qui est arrivé exactement m'a toujours tracassé. » Un an ou deux plus tard, lorsqu'il questionna son père sur ces fameux motocyclistes, celui-ci lui répondit : « Tu as dû rêver ça... » « Mais je savais que ce n'était pas un rêve. » L'être femelle lui dit encore qu'il lui « manquait »... puisqu'il avait été « ici (sur Terre) » depuis qu'il était né. « J'ai été envoyé ici pour accomplir quelque chose », dit Dave. « Des vagues de peur » continuaient d'envahir par moment Dave, mais sans excès, tandis qu'il décrivait combien lui et l'être femelle manquaient l'un à l'autre, quelle fut sa « promesse » (celle de l'être femelle) de l'emmener « sur la montagne » et à quel point il était conscient qu'« il existe plus de choses pour nous que ce que nous connaissons ici-bas». L'être femelle lui dit aussi qu'il aurait « de grandes difficultés avec ses congénères », mais qu'il s'en « sortirait victorieux » à la fin ; elle lui expliqua qu'il vivait là sur cette montagne parce qu'ils y avaient un « endroit privilégié... qu'il aimerait de plus en plus cette montagne et qu'arrivera le moment où il saura tout à leur sujet ».

Quand ils en eurent « fini » avec Dave, les êtres redevinrent des motocyclistes qui disparurent en haut d'un raidillon qu'en toute logique il était impossible de grimper comme ils l'avaient fait et qui s'achevait brutalement dans la cour de la maison d'un ami. Dave chercha après eux, mais il n'y avait plus personne nulle part. L'être femelle avait dit à Dave : « Ce sera dur pour nous d'être séparés, mais ils ont du travail à faire avec les êtres humains et je risque de leur être très utile, alors il faut que nous nous quittions. » Dave éclata en sanglots en répétant ces mots d'adieu et je le questionnai sur le degré de familiarité qu'il semblait entretenir avec cet être, même à cet âge tendre (trois ans, souvenons-nous). Il me rétorqua : « Je crois que je l'ai toujours connue », ce qui voulait dire « avant cette vie-ci » ou quelque chose d'approchant.

Nous étions parvenus à un stade de la régression où il nous fallait choisir entre « avant cette vie-ci » ou bien explorer l'autre expérience associée à la montagne. « Je préfère la montagne, décida-t-il. Le sommet de la montagne, là où les strates rocheuses sont apparentes, est un lieu très puissant, dit-il. C'est pourquoi ils ont choisi cet endroit... Ils y trouvent une certaine énergie. » Dave éprouva alors comme une énergie qui le picotait depuis le bas-ventre et qui irradiait dans tout le reste du corps et même hors de son corps, un peu comme cela s'était déjà produit en évoquant des expériences qui avaient eu lieu alors qu'il avait trois et douze ans.

Dave se souvenait comment il procédait pour atteindre le sommet de la montagne quand il avait douze ans. «Je pense que les Indiens avaient coutume de s'y rendre. Je suis en quelque sorte un Indien des temps modernes... Tous ces souvenirs ne demandent qu'à refaire surface... Je me revois au sommet de la montagne », au-dessus de Spangler's Hollow, sur le chemin « qui monte au-dessus de chez Matt... Puis tout à coup, je m'aplatis sous l'arbre », dit-il tandis qu'il sent les picotements le parcourir de la tête aux pieds. Des choses « flottant dans les airs se rapprochent en suivant la courbe » d'un sentier qui d'habitude ne se trouvait pas à cet endroit, comme s'il avait été créé de toute pièce en pleine côte, à flanc de montagne. Dave exprimait à présent une peur grandissante. Il se rappelait ce sentiment « de choc et de surprise » lorsqu'il se mit lui-même à voler, soutenu par les êtres, les pieds en avant, tout le long du chemin. « Entre le moment où ils ont commencé à me faire flotter, que nous avons tourné en suivant le chemin et la seconde où j'ai aperçu le vaisseau, il fallait bien compter soixante-quinze mètres. » Il se trouvait dans une trouée, suspendu dans les airs. « C'est incroyable, commenta-t-il, même si je me suis déjà trouvé à bord avec eux », auparavant.

Il faisait jour et pourtant l'engin sphérique semblait luire avec une intensité remarquable et Dave se sentit pris d'une « terreur et d'un émerveillement devant cette puissance ». (Il se souvenait de ses leçons de catéchisme lorsqu'il avait quatorze ans et qu'il avait questionné son professeur sur les ovnis ; celle-ci lui avait répondu qu'elle avait vu quelque chose d'aussi brillant que le soleil et qui avait à plusieurs reprises décollé depuis le haut de la montagne.) Ensuite, toujours par la voie des airs, les êtres firent entrer Dave dans l'appareil en passant par le dessous ; ils l'installèrent sur une table « comme jaillie du sol et tenue par un piédestal de couleur claire fait d'un seul morceau ». La pièce et son plafond étaient très lumineux et Dave aperçut sur sa droite un genre de tableau de bord. Il était terrifié, s'attendant à quelque « examen » barbare. Il vit une demi-douzaine d'êtres, plus la femelle qu'il connaissait bien, et quelques autres plus petits ; un être mâle dirigeait les opérations. Il ressemblait à la femelle, à l'exception de ses yeux qui étaient de forme plus ronde.

C'est à ce moment-là que Dave revécut les sensations de peur, de paralysie, de désespoir et de solitude qu'il avait alors éprouvées. Il pense qu'il devait avoir treize ans, « en pleine puberté ». Le moment le plus pénible de « cet examen-là », dit-il, fut lorsqu'ils lui « introduisirent quelque chose dans l'anus... Ils m'avaient déjà fait ça quand j'avais douze ans ». Dave était déterminé à « ne pas lâcher » et à se remémorer tout ce qui était possible concernant cette expérience. La femelle était à côté de lui, faisant tout pour le rassurer. Un des mâles lui écarta les jambes et « introduisit cette chose d'une bonne soixantaine de centimètres, qui ressemblait à ces trucs avec quoi on débouche les lavabos. Ça a un embout plus large, comme un petit grillage, une structure grillagée - un machin comme ça tout au bout... Ils l'ont fait pénétrer à une profondeur que l'on n'aurait pas crue possible. C'est pour

tester quelque chose en moi… Pour savoir comment je vais ». Dave manifesta gêne et humiliation mais peu de douleur, « comme un animal dans un zoo ». La peur et l'angoisse « recouvrirent » toute colère. « Vous ne pouvez rien faire, leur pouvoir est total. » Après avoir manipulé cette sonde pendant environ deux minutes, les êtres la retirèrent et lui firent part de leur contentement devant son bon état de santé.

Dans une certaine mesure, Dave partagea cette satisfaction car « il se sentait un peu des leurs ». « Je les connaissais… J'admire leur puissance… Je me sens autant sinon davantage des leurs qu'appartenant à la race humaine. » Je lui demandai de préciser ce « des leurs » et ce « davantage ». Il me répondit : « C'est mieux d'être avec eux qu'avec les humains. » Il se souvenait notamment de cette école où les autres élèves, en voyant débarquer ce nouveau venu, n'avaient pas eu pitié et l'avaient méchamment plaisanté sur son œil de verre ; il s'était alors retrouvé isolé comme on isole les « monstres ». L'être femelle l'avait averti qu'il allait en baver à cause de cet œil, mais « plus tard, dans la vie, ça n'aurait plus d'importance ». Il avait également appris qu'il avait perdu cet œil pour que dans cette vie-ci il sache « comment vivre avec ça », parce qu'il lui faudrait « aussi apprendre à vivre avec beaucoup d'autres choses ». Cela impliquait une préparation quasi guerrière, y compris ce travail avec le maître Joe sur la maîtrise du chi. Dave répéta alors que le maître Joe était persuadé que les extraterrestres sont attirés par un personnage comme Dave à cause de la puissance de son chi.

Dave se demanda à nouveau si les extraterrestres « nous ont connus avant cela, dans d'autres vies antérieures » et s'il les y avait rencontrés. Peut-être était-ce après tout « une relation qui s'étalait dans le temps », suggéra-t-il. « Peut-être interviennent- ils pour recycler les âmes ou quelque chose comme ça, et qu'ils ne sont pas uniquement concernés par

notre existence individuelle du moment mais par toutes nos réincarnations successives et par le développement de notre âme, l'évolution de la Terre. » Peut-être que s'il était né avec « une énergie plus haute » il aurait hérité de la responsabilité de devenir un enseignant et d'« en profiter pour servir d'exemple et de montrer au monde qu'il existe plus de choses autour de nous que ce que notre œil perçoit, que le spirituel en nous est la partie la plus importante de notre être… Si seulement les gens pouvaient se rendre compte combien cette spiritualité est importante, nous n'aurions pas sur le dos tous les problèmes que nous connaissons… Le chi n'a de limites que celles de l'imagination », conclut-il.

La séance se terminait. Le docteur Shirali était très impressionnée par la puissance d'évocation de Dave et l'impact que de telles expériences pourraient avoir sur notre façon d'envisager les choses. Elle éprouva elle aussi des fourmillements au niveau des mains et des pieds au cours de cette régression. Elle émit l'idée que peut-être nous avions besoin de faire des expériences de ce genre (« d'un autre monde ») pour nous éveiller à la réalité d'autres dimensions. Elle fut plus particulièrement frappée par la façon dont l'utilisation consciente de la respiration pouvait créer dans la transe un fil conducteur entre « mon être intérieur » et celui de Dave. Julia fut elle aussi très secouée par cette séance. « On touche à une foule de choses auxquelles j'ai pensé il n'y a pas longtemps », dit-elle à Dave. Cette fois encore, elle fit remarquer combien l'instrument qu'évoquait Dave était comparable à celui qu'elle avait dessiné deux ans auparavant. « Ces instruments ne ressemblent en rien à ceux que l'on connaît actuellement et qu'on utilise couramment », fit-elle observer. Elle révéla que sa fille âgée de huit ans avait également vu un vaisseau de forme sphérique.

Nous convînmes d'un rendez-vous dès le lendemain matin afin d'examiner plus en détail les questions que Dave avait soulevées en fin de séance, à savoir si les extraterrestres nous avaient connus dans des vies antérieures. Julia et le docteur Shirali étaient fidèles au poste, mais Pam Kasey n'avait pu se libérer. Avant de provoquer la transe proprement dite, j'encourageai Dave à laisser les associations se former dans son esprit et plus particulièrement en ce qui concernait cette familiarité qu'il disait avoir avec l'être femelle lorsqu'il n'avait que trois ans et qu'ils manquaient beaucoup l'un à l'autre.

La première image qui lui traversa l'esprit fut, après un long silence, qu'il était un Indien originaire de cette même Amérique où il vivait et qu'il s'appelait Panthère-près-de-la-crique ; il appartenait à la tribu de Susquehannock vivant près de la montagne Pemsit et il étudiait pour devenir sorcier-guérisseur de sa tribu. C'était à l'époque où « les Indiens n'avaient seulement jamais entendu parler de l'Homme blanc », dira Dave plus tard. Le jeune garçon vivait dans les falaises rocheuses près de la rivière. « L'aigle est vraiment un être à part. La montagne aussi est un endroit tout à fait spécial. Les sorciers de la tribu la gravissent pour s'isoler et avoir de visions. » Quand il fut prêt, il grimpa lui aussi au sommet de la montagne pour avoir des visions, et c'est là qu'il rencontra Velia (l'être femelle), « son amie et protectrice ». Il se sentit triste parce qu'il aurait voulu être davantage avec elle et aussi parce que quelque chose allait briser sa vie. Dave pleura un peu en se remémorant les guerres territoriales avec les Iroquois et « cette grande bataille près de Hollowman's Island ». Il portait une peau de daim, un arc et des flèches, une massue et se préparait à partir au combat.

La bataille faisait rage dans la plus grande confusion. On entendait de toutes parts des cris de douleur ; il reçut une flèche en plein cœur. « Ça brûlait, puis je ne sentis plus rien.

C'était complètement insensible. » Il se mit à cracher un sang noir qui lui remplissait la bouche et l'étouffait. Puis il sombra et mourut. « La chose dont je me souviens ensuite est que j'étais en dehors de mon corps. » Il vit son corps gisant à terre sur le dos et un des Iroquois se pencher au-dessus de lui pour le scalper. Puis il se sentit « flotter dans les airs, se dissipant peu à peu, en s'étalant tel un brouillard fait de gouttes de cristal »... «Je me suis répandu partout. Je m'infiltrais partout. C'était une sensation de paix... Je sentis confusément que Velia devait être là après que j'eus quitté mon corps, après être mort. » Je lui demandai à quel moment il l'aperçut. En fait, il ne l'avait pas encore vue : « Je sentais sa présence. » Après qu'il se fut mis à flotter dans les airs, « il sut qu'elle était là ». « Je pense que je la connaissais bien avant, ajouta-t-il. Je pense que pour les Indiens, c'est plus facile de mourir. C'est quelque chose de naturel pour eux, c'est le retour à la quiétude. C'est tranquille. La mort fait partie de la vie, alors ce n'était pas trop difficile à accepter, pas autant que pour nous, en tout cas. » Dave fut assez surpris de découvrir cette vie antérieure particulière. « Je n'aurais jamais, jamais cru que cela aurait pu faire partie d'une de mes vies passées. » Quand nous avions évoqué cet incident au cours de la régression, Dave n'avait pas pu se souvenir du nom de ce garçon.

Je questionnai alors Dave sur la nature de la relation qu'il entretenait avec Velia après qu'il fut mort. Il me répondit : « Quand je suis sorti de mon corps, avant que je ne me dissipe comme un brouillard, elle m'a dit qu'elle serait avec moi quand je reviendrais. » Avec un nouveau sentiment de tristesse, il dit : « Alors je suis né, une nouvelle fois, en Virginie. » Il pleurait doucement et je lui demandai pourquoi tant de tristesse. « Je pense que je vivais là quelque part et que j'y étais vraiment heureux... mais je dus quitter cet endroit. » Je le priai de revenir en arrière et de me dire comment s'était effectué le

passage de l'état de « brouillard se dissipant » à celui de nouveau-né quelque part en Virginie. « Je me suis en quelque sorte rassemblé et j'ai à nouveau émergé dans ce monde. » Je le pressai de me dire comment cela s'était fait. Devait-il s'incarner d'une manière ou d'une autre ? « Je devais intégrer l'utérus d'une femme », dit-il. Le nom de cette femme était Mary Peg et elle avait de longs cheveux noirs. « Le nom de mon père était John » et c'était un homme corpulent à la chevelure blond clair. Ils habitaient dans une petite cabane et possédaient une petite ferme grâce à laquelle ils survivaient.

Je demandai à Dave pourquoi ce fut cette Mary qui fut choisie et comment il se retrouva dans son ventre. « Je me suis installé en elle une nuit d'hiver, dit-il, tout le monde dormait et il restait quelques braises dans la cheminée. Je suis entré dans son ventre. Je savais que c'était là que je voulais aller. Alors elle devint enceinte. Elle était couchée et elle dormait et moi je me suis blotti en elle. » J'interrompis Dave pour lui faire observer que pour qu'une femme tombe enceinte, ses ovules doivent être fécondés. Il m'expliqua alors que Mary et John venaient de faire l'amour, que « l'ovule était fécondé après qu'ils eurent fait l'amour et ce fut lorsque l'ovule fut fécondé » qu'il s'était immiscé en elle.

Je n'insistai pas sur le fait (discordant) que Mary était déjà endormie lorsqu'il « entra » en elle et lui demandai : « Et alors, qu'est-ce qui s'est passé ? »

C'était « sombre et chaud » à l'intérieur du ventre de Mary, son accouchement fut rapide et il se souvenait d'avoir ressenti « une forte pression » et d'être venu au monde « tête baissée ». Il était son premier enfant, mais plus tard, il eut une petite sœur qui mourut très tôt. Dave se mit à pleurer en se rappelant le chagrin de Mary : « Je ne crois pas qu'elle ait vécu très longtemps. » Cette tristesse avait aussi pour cause la guerre civile et la propre mort de Dave. « Nous vivions là sur

cette ferme et c'est là que j'ai grandi. J'étais un grand costaud et je pense que j'ai dû partir à la guerre. » Il était beau, bon cavalier et servait d'éclaireur ou d'espion pour les confédérés. Il fut fait prisonnier par les soldats de l'Union et pendu. Il avait dix-neuf ans.

Dave suggéra que toutes ces morts dans des vies antérieures devaient avoir quelque relation avec le fait qu'il ne fut pas, dans celle-ci, envoyé au Viêt-Nam. « Des types de mon âge y sont allés. Pas moi, cette fois. Je me suis senti frustré pendant toutes ces vies » de n'avoir pu devenir un adulte. « Je n'ai pas reçu d'affectation », m'écrivit plus tard Dave en réponse à mes questions. « Ils tiraient à la loterie selon votre date de naissance afin de déterminer qui serait engagé et dans quel ordre. Ma date à moi est sortie en numéro 353 et ils n'ont jamais envoyé autant de gens. D'autre part, je n'aurais certainement pas été pris à cause de mon œil. »

Je demandai à Dave de revenir sur Velia. « Eux » non plus ne vivent pas pour toujours, dit-il, mais Velia avait été à ses côtés au cours de toutes ces vies passées. Il affirma qu'il l'aimait. « Elle est toujours là. Sa présence est palpable. » Il pense que sa première rencontre avec elle remonte à l'époque où il était un petit Indien d'Amérique. Il avait environ quatorze ans et se trouvait près d'un fleuve lorsqu'il l'aperçut « remontant le fleuve dans les airs en suivant le tracé d'un sentier ». Il fut surpris de la découvrir au point d'en être « transi de peur car il ne savait pas qui elle était ». Je demandai à Dave à quoi elle ressemblait. « Comme elle est toujours, répondit-il. Elle avait la peau grise, une tête volumineuse, de grands yeux noirs et me dit que je ne pouvais pas vraiment savoir quelque chose sur elle… Elle était comparable à un esprit… Elle m'a littéralement mis sur le flanc… Je n'avais pas le choix. Je me suis retrouvé par terre (plus tard il dira qu'elle l'a fait léviter pour mieux le « terrasser »)… Elle me parla un instant puis elle s'en alla…

Ensuite je me suis relevé et je me suis senti heureux que cela soit arrivé - c'était un peu comme avoir été choisi. »

Il discuta de cette rencontre avec un sorcier : « Il les appelle les gardiens », dit-il. Le sorcier, lui aussi, « décrivit les mêmes circonstances qui se produisent au cours de telles expériences et ce qui arrive aux élus », et il expliqua que les gardiens « essaient de vous mettre davantage en contact avec la partie spirituelle qui est en vous ». Je demandai à Dave comment ils procèdent. Il me répondit : « Simplement en étant dans les parages, accessibles à votre être intérieur et ce par leur propre puissance. » Je demandai encore s'il se souvenait d'autre chose à propos de la rencontre au bord du fleuve. « Velia a dit que si nous devions perdre le contact avec la Terre, cela serait très mauvais pour nous... comme si ce contact avec la Terre faisait partie de notre spiritualité, de la part de spiritualité en nous... et du monde de la nature, et du Tout. »

Velia lui dit encore (télépathiquement comme toujours) qu'un jour il apprendrait des choses sur les aigles. « Les Indiens savaient que les aigles étaient spirituellement importants, qu'ils symbolisaient quelque chose, qu'ils étaient une partie du Grand Esprit. » Elle lui révéla aussi qu'elle avait « souci de lui » et qu'elle veillerait toujours sur lui. Après la rencontre avec Velia, Dave aperçut une panthère noire ; il pense qu'il reçut ce nom de Panthère-près-de-la-Crique, m'écrivit-il plus tard, « parce qu'une panthère avait été observée près de la crique » le jour où il était né. « Aussi, lorsque je vis cette panthère noire près de la crique après cette rencontre, j'ai interprété cela comme un bon présage. C'était un type de synchronicité similaire à ce que je connais actuellement. »

Je lui demandai s'il en savait plus sur Velia qui semblait exister sous une forme ou une autre que Dave soit ou non incarné dans une vie. C'était difficile pour Dave de répondre : « Je ne pense pas que ce soit la même chose quand vous êtes

mort - au même titre que vous ne pouvez pas la poursuivre comme un être corporel. » Cela devait signifier, du moins je le suppose, que même si elle existe sous une forme désincarnée et que vous êtes vous-même humainement mort, il vous est difficile de la trouver. Néanmoins, « elle serait toujours vivante », à ceci près que sa forme désincarnée « n'a pas autant d'importance que son être. Ce sont des êtres beaucoup, beaucoup plus spirituels... Ils veulent que nous sachions, ajouta-t-il, que ce n'est pas la matière qui en nous est l'essentiel, et que c'est cette même matière qui nous crée tous ces problèmes ». Je demandai à Dave d'être plus précis. « En tant qu'indien près de la Terre, vous êtes vraiment un être spirituel, dit-il, et quand vous vous en éloignez pour vous ancrer davantage dans la matière, c'est alors à votre détriment. »

Nous arrivions à la fin de cette séance et Dave éprouvait une grande tristesse au souvenir de ce passé de petit garçon dans la montagne et il tentait d'imaginer comment les choses avaient été avant l'arrivée de l'homme blanc. « C'est ce qui a déclenché en moi cet intérêt pour le spirituel dans cette vie-ci, et je ne cesse d'y penser... Je regrette cette époque où les arbres étaient immenses et où tout était pur... » Voilà pourquoi, expliqua-t-il, après avoir vu un ovni à l'âge de dix-neuf ans, il commença à lire les ouvrages de Don Juan. Il cherchait à retrouver les connaissances des anciens Indiens et admirait la façon dont ceux-ci savaient rester proches de la Terre.

Après la régression, Dave établit un lien entre le fait qu'il ne voulut jamais quitter la maison tout le temps que ses frères grandirent, alors que parfois il aurait bien aimé voler de ses « propres ailes », et sa mort prématurée dans les deux vies antérieures que nous avions explorées. « Je ne voulais pas quitter mes frères cadets parce que c'étaient des enfants, vous

savez. Je voulais les voir grandir, je voulais vraiment les voir grandir... Et cela est devenu très important pour moi quand j'eus atteint mes dix-neuf ans... À ce moment-là je pensais qu'ils allaient bientôt avoir cet âge-là, eux aussi, et la différence est grande quand vous passez de quatorze ans à dix-neuf ans. Je voulais, pour chacun de mes frères, assister à cette transition. »

La veille de la dernière régression que nous avions projetée, Dave découvrit qu'il avait eu un jour une vision, plusieurs années avant d'avoir été un espion capturé pendant la guerre civile. Il révéla également que Mary, sa mère vivant dans cette petite ferme de Virginie, était en fait Charlotte Hampton : « Mais j'avais peur d'une telle révélation. » Cela nous conduisit à discuter de la réalité des expériences de vies antérieures. Je suggérai l'idée que la conscience pourrait être une sorte « de substrat perpétuel » et que cela nous rendrait potentiellement identifiables à n'importe quel objet du cosmos ne dépendant plus que de telle ou telle tâche à accomplir dans le domaine de l'évolution. Le docteur Shirali cita ce point de vue hindouiste qui veut que « le tout divin se trouve également à l'intérieur de nous-mêmes. Le brahma est la totalité, et la partie est le reflet du tout et le tout se reflète dans chaque partie... Le temps ne peut être linéaire ». Dave répondit à ces propos en affirmant que « seulement une partie » de lui-même s'était trouvée en compagnie de Velia auparavant.

Julia, qui avait elle-même fait l'expérience de remonter des vies antérieures, fut très émue par cette régression. Elle commença à pleurer au fur et à mesure que, sollicités par ce qui se produisait dans mon cabinet, de nouveaux détails lui parvenaient de son propre lointain passé. « Je trouve mes propres réponses », dit-elle. Elle remarqua que plus d'une personne « pouvait potentiellement accéder à une même vie antérieure ». Elle avait aussi apporté un croquis qu'elle avait

fait d'une sonde anale, qui correspondait très exactement à ce qu'avait dessiné Dave de son côté, à ceci près que l'appareil de Julia était « ouvert » et celui de Dave « fermé ». « La seule raison qui me l'a fait percevoir ouvert, dit-elle, c'est parce que le docteur me l'a montré. »

Dave a appelé cette séance « la pierre de faîte » parce qu'elle étayait tout un ensemble d'informations. Je lui demandai quel rapport il établissait entre son caractère infantile actuel et ses morts adolescentes successives dans ses vies antérieures. « J'ai aujourd'hui trente-neuf ans, bientôt quarante, et je ne me comporte pas du tout comme on le fait normalement à cet âge, dit-il. À présent, je comprends pourquoi… Je suis un gosse pseudo-homme. » Dix-neuf ans, fit-il en fin de séance, aura toujours été « l'âge le plus difficile ». Lorsqu'il atteignit cet âge, ainsi que ses frères ensuite, il avait craint que ceux-ci « n'y parviennent pas ».

Je conversai avec Dave quelques jours après qu'il fut rentré chez lui en Pennsylvanie. Ses expériences l'avaient profondément secoué et il lui fallait du temps pour les assimiler. Il se sentait un peu seul dans cette épreuve et il marchait beaucoup, essayant de « faire le point ». Sa femme, disait-il, « ne peut pas me suivre trop loin », et le maître Joe était très occupé, même s'il admettait la validité des expériences de vies antérieures comme cela était enseigné dans le bouddhisme. Au début du mois d'avril, Dave m'envoya un courrier où je compris qu'une meilleure intégration de tout le matériel mis au jour au cours de nos séances de travail s'opérait. « Cela donne du sens à toute chose dans cette vie-ci. Ce qui se trouve au sommet de la montagne n'est plus un mystère pour moi. »

Dave résolut le problème soulevé par ses contacts avec Charlotte Hampton, qui était en fait sa mère durant la guerre civile, en les reliant à la nécessité d'« ouvrir les voies du chi ».

Le 25 mars, il dîna avec elle à Philadelphie : « Nous nous sentions tellement bien ensemble que c'en était surnaturel. » Julia lui révéla aussi qu'elle avait été cette petite sœur morte en bas âge dans cette même famille de Virginie, ce qui expliquait cette connexion qu'ils avaient maintenant. « Votre travail nous a tous réunis dans cette vie présente », m'écrivit-il.

Au début juin, nous eûmes une longue conversation au téléphone. Dave se sentait beaucoup mieux et faisait d'énormes progrès auprès du maître Joe. Il avait « trouvé ses mains », comme il disait, au cours d'un rêve, ce qui, lui avait-on enseigné, représentait une étape importante dans la maîtrise du chi et lui permettait désormais de voler dans ses rêves. Des gens commencèrent à le solliciter pour des conseils, dont un jeune et excellent karatéka de dix-sept ans (recommandé par le maître Joe en personne) qui avait eu des expériences d'enlèvement depuis l'âge de cinq ans. Quelques jours plus tard, Dave révéla à Pam qu'une jeune fille lui avait spontanément déclaré que « les êtres ont un endroit à eux au sommet de la montagne », ce qui le sonna littéralement. Il lisait à ce moment-là un ouvrage qui mettait en scène une femme qui devenait chaman et qui avait des expériences d'enlèvement : il eut alors l'idée de tisser des liens entre le chamanisme et les kidnappings.

Fin juin, Dave m'adressa une autre longue lettre bourrée d'« étranges coïncidences » et de nouveaux rapprochements pertinents entre les gens qu'il connaissait dans cette vie-là et dans les autres qui ont précédé. La spiritualité rattachée aux anciens Indiens d'Amérique, le chamanisme, les mystérieux pouvoirs de la nature, les autres réalités, le chi, le karaté, la maîtrise des rêves, les enlèvements ovnis, les vies antérieures et la multiplicité des phénomènes de synchronicité semblent donc se présenter comme les pièces d'un puzzle complexe que

Dave, selon les termes du maître Joe, va devoir apprendre à rassembler.

OceanofPDF.com

Commentaire

Le cas de Dave illustre à la perfection le fait que les phénomènes d'enlèvement ne doivent en aucun cas être étudiés isolément. En effet, les expériences d'enlèvement de Dave sont reliées à toute une série d'autres forces et énergies naturelles avec lesquelles il a toujours été en contact depuis son enfance. Notons le respect profond de Dave pour la nature et ses mystères, son intimité avec les valeurs et le chamanisme traditionnels des anciens Indiens, son sens particulier de la signification spirituelle de certains animaux (notamment l'aigle et le daim) et une détermination à réussir à maîtriser le « chi » qu'il définit comme « la force qui anime l'univers d'où procède la réalité ». Au fur et à mesure que Dave s'ouvrait à ces réalités ainsi qu'à d'autres phénomènes naturels ou à des enseignements spirituels, le monde devenait un lieu d'émerveillement et de crainte sacrée, la terre elle-même se sacralisant tous les jours davantage. Cette évolution chez Dave s'accompagnait de « coïncidences » apparemment signifiantes et en nombre remarquable (les synchronicités) qui, rassemblées, donnaient à penser à un schéma, une trame de connexions, une sorte de projet dans ce cosmos que Dave habitait.

La montagne Pemsit, près de laquelle Dave avait grandi, est un haut lieu de traditions indiennes, un endroit extrêmement « chargé », souvent associé, par les populations locales, à des histoires d'ovnis. Une observation extrêmement spectaculaire s'était produite d'ailleurs aux alentours de cette montagne lorsque Dave avait dix-neuf ans, avec pour autres témoins un ami et un de ses frères, sans que ceux-ci se soient trouvés ensemble. La presse avait confirmé les faits. Ce fut un moment décisif dans la vie de Dave. Au cours de cette vision,

où il crut apercevoir les yeux noirs d'un extraterrestre qui plongeaient droit sur lui depuis le vaisseau, il se décida à lire tout ce qui lui tombait sous la main sur le sujet. Il voulait savoir ce qui se cachait à l'intérieur d'un ovni. Il découvrit même des textes bouddhistes tibétains qui semblaient parler des ovnis comme de réalités allant de soi.

Les expériences d'enlèvement elles-mêmes qu'a connues Dave n'ont pas échappé au caractère traumatique et humiliant qui est le lot commun de tous les kidnappés. Comme les autres, il a su ce que c'était d'être emmené de force hors de son foyer ; il a subi des prélèvements de sperme et l'horreur de l'introduction de sondes anales, bien que les extraterrestres ne cessassent de le rassurer en prétextant qu'ils se livraient à des tests de bonne santé. Mais comme nos explorations communes se sont effectuées alors que la personnalité de Dave était en pleine évolution accélérée, Dave a pu mieux gérer sa détresse et sa rage en développant parallèlement un sens de la curiosité, de l'émerveillement devant tout ce qui se révélait à lui, et un renoncement progressif à maintenir un contrôle là où un processus d'une puissance impensable ne laissait à cet égard aucun espoir. Dans ce contexte, il prit conscience qu'un lien d'amour spécial le rattachait à un être femelle protecteur qu'il appelle Velia et qu'il connaît depuis qu'il a trois ans. Notre travail nous a révélé par ailleurs qu'il la connaîtrait en fait depuis bien plus longtemps que cela, notamment dans des vies antérieures.

Velia semble être l'agent principal présidant à l'évolution de conscience de Dave. Nos investigations ont précisé qu'elle communiquait avec lui télépathiquement et qu'elle lui a transmis des messages concernant les dangers que courent notre survie et celle de la planète tout entière, ou ceux qu'entraînerait fatalement la rupture du lien émotionnel et

spirituel avec la nature. Grâce à Velia, cette identification que Dave entretient avec le respect de la nature, typique des anciens Indiens, peut être rattachée au rôle contemporain qu'il s'est choisi en cherchant à militer pour le retour à ces valeurs. À ce propos, il est intéressant de noter qu'au cours de notre dernière régression, Dave mit le doigt sur le fait que les sorciers des anciennes tribus connaissaient déjà les extraterrestres, les considérant comme des « gardiens » ou des protecteurs de la nature.

Inutile de préciser que tout ce que nous venons d'exposer ici n'a strictement aucune résonance dans les systèmes de pensée ou les paradigmes ontologiques qui font autorité actuellement dans le monde occidental. Les forces invisibles de la nature, des intelligences cosmiques qui veillent sur notre destinée, des êtres qui pénètrent dans notre monde sous des formes physiques mais qui ne sont pas eux-mêmes des êtres physiques, des histoires de vies antérieures et mêmes des ovnis ! Pensez donc ! Et pourtant, Dave n'est pas le genre de personnalité qui prête aisément le flanc à des expériences de ce type qui donc expliqueraient (pathologiquement, j'entends) les phénomènes dont il a été l'objet. En effet, c'est un garçon pratique, travaillant dans le bâtiment et proche des réalités matérielles. C'est un être très respecté de son entourage et qui exerce la même activité depuis quinze ans. Rien en lui ne donne à penser qu'il est atteint de troubles pathologiques. Il n'a rien d'un rêveur, d'un fantasmeur ou d'un mythomane. Comme la plupart des kidnappés, il aura même résisté avec une constance remarquable avant d'accepter la réalité de ses expériences d'enlèvement. Dans la première régression, il n'a pas hésité à traiter d'« anormales » les informations qu'il avait glanées, même ayant eu des souvenirs conscients de rencontres extraterrestres avant notre entretien. Certains pourraient

prétendre que Dave aura été influencé par ses lectures, mais, nous l'avons vu, le processus s'est effectué en sens inverse : ce n'est qu'*après* avoir vécu des expériences qu'il a cherché à s'informer dans des ouvrages traitant de ces sujets parce qu'il ne comprenait pas ce qui lui arrivait.

Le cas de Dave nous oblige malheureusement à nous poser encore une fois la même question, celle que tous les autres kidnappés soulèvent systématiquement : comment devons-nous considérer la conscience elle-même en tant qu'instrument de connaissance ? Nous nous trouvons devant un échantillonnage de preuves physiques qui corroborerait les expériences de Dave - observations d'ovnis en même temps que d'autres nombreux témoins, une cicatrice inexplicable en forme de croissant apparue après un kidnapping, un réseau d'événements trop complexes, trop étendus et trop imbriqués les uns dans les autres pour être attribués au seul hasard. Malgré cela, la preuve de l'existence d'un autre monde, invisible et pourtant puissant dans son influence, repose largement, dans le cas de Dave, sur les rapports de ses expériences, l'intensité des émotions avec laquelle il relate les faits et le jugement de l'enquêteur quant à la sincérité et à la véracité des communications ainsi obtenues. Sur ce dernier point, pour moi, cela ne fait aucun doute. Finalement, Dave nous a quittés avec le choix soit de rejeter en bloc toute cette aventure considérée alors comme le produit d'une sorte d'aberration mentale ou de névrose collective, soit de considérer que la conscience peut être conçue comme un instrument de connaissance possible et que la réalité envisagée par les méthodes empiriques occidentales est réduite à des limites inacceptables.

Les expériences de vies antérieures de Dave appellent quelques commentaires car elles fournissent une explication

alternative à certains aspects de sa vie et de sa personnalité qui autrement ne seraient fondés que sur sa biographie actuelle. Je n'ai, en effet, rien trouvé dans sa famille ou son histoire personnelle qui justifiât ce caractère d'éternel adolescent qui me paraît assez inhabituel chez un homme de trente-neuf ans. Par exemple, n'entretenant pas de « dépendance » envers le foyer parental, on s'explique mal ce qui l'obligeait à demeurer coûte que coûte au sein de la maison familiale tant que ses frères cadets n'avaient pas atteint l'âge de dix-neuf ans. Or au cours de deux précédentes vies antérieures, il mourut, adolescent, de mort violente (expériences revécues avec beaucoup d'émotion dans la troisième régression), ce qui rendrait compte de son angoisse et de ses propres craintes à devenir complètement adulte. Certains encore argumenteront, comme on le fait traditionnellement, en disant que ses expériences de vies antérieures ont été suscitées par une imagination exaltée en relation avec les valeurs indiennes et les histoires de guerre civile. Mais le contraire est tout aussi probable, c'est-à-dire que les expériences de vies antérieures de Dave, qui continuent à imprégner sa conscience, sont de formidables sources d'inspiration pour son imagination.

Le cas de Dave met également en lumière un des plus passionnants mystères dans lesquels baignent les phénomènes d'enlèvement : la création ou la mise en scène, on suppose par les extraterrestres eux-mêmes ou les intelligences qui les gouvernent, d'autres réalités physiques (voir à cet égard les cas de Catherine et de Carlo, aux chap. 7 et 14). Son épopée abonde en pièces ou salles de toutes sortes, comme cette salle à manger dans la première régression, qui ne sont pas tout à fait les mêmes que dans le quotidien connu ; et puis on découvre des paysages avec des grottes ou des chemins qu'on ne retrouve plus sur le terrain

par la suite. Ce qui n'est pas pour nous rassurer, loin de là. Car nous voilà du même coup confrontés à une réalité physique que nous pensions stable et sûre et qui devient soudainement affreusement arbitraire, fluctuante et inconnue... Or c'est là que nous habitons ! Et tout ce qui semble suffisant et nécessaire en l'occurrence pour qu'un de ces changements insolites et dangereux s'opère à notre grand désarroi, c'est le choix pur et simple de quelque intelligence inconnue dont la puissance nous demeure inconcevable. Les phénomènes dont il est question ici ne peuvent que nous répéter ce même message : contrairement à ce que nous pourrions croire, nous n'avons vraiment que très peu de contrôle sur la pseudo-réalité qui nous entoure.

En conclusion, le cas de Dave nous parle essentiellement de la puissance, de la formidable énergie du spirituel comme du matériel qui résident dans la nature. Grâce à son travail de karatéka sur le chi, Dave essaie de parvenir à la maîtrise des expressions de cette même énergie qui vibre en lui ; et en cela il est la démonstration que dans cette vie une maîtrise constructive est possible. Peut-être est-ce même la leçon principale à tirer de ce cas. Dans la lettre du 8 avril qu'il m'a fait parvenir, Dave m'écrivait que la montagne Pemsit était « un lieu de haute puissance. C'est pourquoi les visiteurs s'y rendent... La puissance est un mystère qui nous demeurera toujours incompréhensible. Tout ce que l'on peut apprendre, c'est à la maîtriser. Peut-être est-ce de cela que l'humanité a besoin, apprendre à maîtriser sa propre puissance ».

OceanofPDF.com

13

Le voyage de Peter

Avant d'être diplômé d'une école d'acupuncture, Peter a d'abord été directeur d'un hôtel. Il avait trente-quatre ans lorsqu'un étudiant comme lui en acupuncture, qui m'avait entendu dans une conférence sur les enlèvements ovnis au Cambridge Hospital, lui parla de mon travail. « Cela pourrait bien me concerner aussi », pensa-t-il alors et il m'appela. C'était en juin 1992 et nous nous rencontrâmes pour la première fois le 23 de ce même mois.

Peter représente un des cas les plus dramatiques (au sens de spectaculaire) qui illustrent la façon dont les expériences d'enlèvement peuvent être transformées en conjonction avec l'évolution de conscience du sujet. Ses kidnappings furent initialement vécus comme d'intenses traumatismes que nous analyserons lors de nos premières séances d'hypnose. Mais graduellement, ces expériences, en même temps que nous procéderons à leur exploration, deviendront l'élément central d'un voyage initiatique qui a conduit Peter à percevoir d'autres dimensions ou réalités au-delà du monde manifesté que nous connaissons habituellement. Peter fait partie de ces kidnappés avec qui j'ai travaillé et qui se sont découvert une double identité, à la fois humaine et extraterrestre. Avec son moi extraterrestre, Peter a pris conscience d'avoir participé de son plein gré à des programmes génétiques d'hybridation et son cas soulève, bien sûr, la question du statut ontologique d'un tel processus. Peter fait également figure de chef de file

parmi les kidnappés dans la mesure où il a décidé de se manifester « publiquement », donnant soit des conférences, soit des interviews à la télévision ou à la radio dans le but avoué d'éduquer les masses sur tous ces graves problèmes. Entre février 1992 et avril 1993, nous procédâmes à sept régressions hypnotiques.

Peter ne cache pas non plus qu'il a été terriblement affecté par de très réalistes images apocalyptiques qui représentaient la destruction de la planète ; aussi avons-nous mené ensemble une analyse pour savoir s'il devait prendre ces prophéties au pied de la lettre ou s'il ne fallait y voir que des métaphores ou des avertissements contre un possible avenir catastrophique. Les expériences d'enlèvement auront représenté pour quelqu'un comme Peter une espèce de « seconde » existence d'une puissance et d'une signification époustouflantes. Sa femme, Jamy, s'est toujours montrée fidèle au poste, une vraie partenaire lui prodiguant son soutien à chaque instant de ce parcours difficile ; malgré cela, Peter a senti à un moment donné qu'il lui fallait donner la priorité à la part d'existence qui, en lui, était rattachée à ces phénomènes. Ce qui ne manqua pas d'engendrer, on s'en doute, quelques tensions au sein du couple, ce qui se produit souvent lorsqu'une seule personne dans un foyer est en butte à ce type d'expérience. Parmi mes patients qui ont été victimes de rapt, il faut dire aussi que Peter est celui qui aura subi le plus grand nombre de tests psychologiques. La raison pour laquelle Peter a été choisi pour ces tests sera expliquée un peu plus loin.

Peter a grandi dans une famille catholique romaine qui vivait à Allentown, une ville industrielle à l'est de la Pennsylvanie. Son père avait eu la poliomyélite à l'âge de deux ans et il lui en était resté des séquelles importantes

(claudication, paralysie du côté gauche, faiblesse musculaire) mais il put travailler à peu près toute sa vie comme employé dans un garage de réparation de carrosserie automobile. Peter avait été au collège et était même entré dans une école de médecine où il suivit les cours pendant un an. Puis il se lança dans la vie active pour aider sa famille. Son père avait quatre-vingts ans lorsque Peter prit contact avec moi. Ils s'écrivent régulièrement. La mère de Peter est née et a été élevée en Angleterre. Elle travaille comme tricoteuse dans une fabrique de confection tout en s'occupant de sa famille.

Peter avoua au docteur Steven Shapse, psychologue, qu'il avait toujours été le clown de sa classe, qu'il chahutait tout le temps, et qu'il s'était adonné à la boisson et à la marijuana très tôt. Il a deux sœurs, Linda et Corinne, qui ont respectivement six et trois ans de plus que lui. Peter se sent très proche de Linda « sans savoir pourquoi ». Linda est entrée au couvent dès l'adolescence pour devenir nonne et c'est là qu'elle a terminé ses études. Elle a elle-même un jour observé un ovni et croit tout ce que dit Peter à propos de ses expériences d'enlèvement, bien qu'elle ne prétendît jamais en avoir connu de semblables. Corinne, de son côté, n'a aucun souvenir de cet ordre.

Peter fréquenta diverses écoles, tant publiques que paroissiales, et obtint ses diplômes au lycée d'Allentown en 1975. Il passa ensuite à l'université de Pennsylvanie une licence d'enseignement qui complétait en 1981 un programme de six ans faisant de lui un cuisinier professionnel et un professeur d'art culinaire. Entre 1982 et 1984, il travailla dans un nouvel hôtel sur la grande île d'Hawaï, où il rencontra sa future épouse, Jamy, de trois ans son aînée. Jamy est une spécialiste du shiatsu, une technique de massage japonais en profondeur, et, comme Peter, elle

travaille en tant que thérapeute et guérisseuse. Elle a elle-même un diplôme de psychologue conseil. Leur relation est très chaleureuse, intime et confiante. Ils peuvent aborder ensemble les sujets les plus délicats sans problème.

Le couple a décidé de ne pas avoir d'enfant, du moins pour le moment. Peter attribue cette décision au fait que Jamy est l'aînée d'une famille de sept enfants dans laquelle l'alcool a fait des ravages. « Elle s'est déjà beaucoup trop occupée d'enfants comme ça, commenta Peter en ajoutant : il est possible que mon destin ou qu'une certaine prédétermination dans ma vie soient reliés à cette affaire d'extraterrestres, et que j'aie quelque chose à y faire. Cela exclut à l'avance que des enfants y soient mêlés. » De 1986 à 1990, Peter et Jamy dirigèrent un petit hôtel d'une douzaine de chambres et un restaurant sur une île privée près de Saint-Thomas, sur une des îles Vierges appartenant aux États-Unis. Au printemps 1990, Peter vint à Boston en compagnie de Jamy pour suivre des cours d'acupuncture à la New England School d'où il sortit avec un diplôme en 1993.

Dès notre premier entretien, Peter affirma qu'il avait toujours su qu'« il y avait des anges gardiens ». « J'ai toujours su qu'il y a des êtres... J'ai toujours eu des tendances à la spiritualité et j'ai toujours su que je pouvais entrer en contact avec Dieu. » Il dit aussi qu'il avait toujours su « qu'il y avait des ovnis et des extraterrestres ». « J'ai toujours eu cela dans l'esprit depuis que je suis tout petit. » Au cours des régressions, Peter aura à maintes reprises des indices qui laisseraient à penser qu'il avait fait des rencontres dès la petite enfance. Mais dans la sixième régression, il eut des visions de lui-même en tant qu'enfant de quatre ans jouant avec des enfants hybrides. Ces images perdurèrent alors qu'il se voyait à huit ou neuf ans. Dans ce premier entretien, Peter

dit se souvenir consciemment d'avoir longé un long couloir dans la maison familiale, couloir qui menait à un pièce de rangement, et d'avoir eu peur de ce qui pouvait se trouver de l'autre côté de la fenêtre de cette pièce et près de laquelle il aimait s'asseoir. Il se souvient aussi des êtres qui le regardaient jouer avec d'autres enfants ou bien « se contentant de m'observer en tant que petit garçon ». Au début de la troisième régression, il se remémora avoir été heureux de pouvoir voir les extraterrestres, alors qu'il n'était qu'un gamin, d'avoir été choisi par eux et de « s'envoler à travers les fenêtres ».

Toujours dans la troisième régression, Peter revécut un kidnapping extrêmement traumatisant survenu à l'âge de dix-neuf ou vingt ans, au cours duquel on lui préleva contre son gré des échantillons de sperme. Nos explorations révélèrent également qu'il reçut des « visites » durant son séjour à Hawaï, où lui et Jamy vivaient en pleine nature dans un endroit assez isolé de l'île. Peter se souvient d'avoir aperçu « quelque chose de l'autre côté des vitres » de leur maison. À l'époque, « il avait pris l'habitude de penser que c'était un hibou qui venait ainsi régulièrement lui rappeler que c'était " l'heure " ». Mais à présent, Peter se rend compte que « ce n'était pas un hibou » mais un extraterrestre. « Je m'étais toujours senti, d'une certaine manière, en communion avec ce hibou. »

L'expérience la plus saisissante dont put se rappeler consciemment Peter avant notre rencontre se déroula aux Caraïbes en 1987-1988. À ce moment-là, il lui arrivait parfois d'aller se coucher tenaillé par la peur et d'être réveillé en sursaut avec la sensation qu'on le touchait ou que quelque chose « entrait en contact avec la base de sa colonne vertébrale ». À notre première conversation, Peter déclara qu'il

avait senti la terreur fondre sur lui, ainsi que la fureur et la pénible impression de perdre tout contrôle tandis qu'une grande lumière envahissait la chambre et qu'il sentait une « présence » autour de son lit. « Je me souviens que tout mon corps vibra et trembla pendant peut-être une, deux ou trois secondes ».

Une fois au moins, Peter put voir de petits êtres encapuchonnés dans la chambre et il se mit à les engueuler avec rage. Il se souvint aussi consciemment que sous leur influence il s'était dirigé vers le patio, qu'il s'était « baigné de lumière », qu'il s'était mis à « léviter » jusqu'à un « vaisseau circulaire avec un dôme à son sommet » et des lumières clignotantes blanches, rouges et bleuâtres « qui couraient tout autour » et que « c'était visible au-dessus de la ligne d'arbres derrière la maison ». À l'époque, selon les dires de Jamy, Peter avait donné cette description : « Ils ont un rayon laser qui a pénétré directement ici (il montre le milieu de son front) et c'était tellement brillant, vous savez, que ça m'en faisait mal aux yeux. » Pendant ces expériences, Jamy était en principe « sans connaissance ». Après un retour, Peter se souvient d'avoir découvert deux petites lésions rougeâtres derrière son oreille, comme deux boutons en train de guérir. La rapidité avec laquelle ils disparurent et leur étrange symétrie ne correspondaient en rien à ce qu'il connaissait en fait de piqûres d'insectes. Notre conversation progressant, Peter sentit monter en lui une sourde terreur au point de s'arrêter de parler, complètement « choqué » tout d'un coup. Aussi décidâmes-nous d'explorer désormais ces expériences en profondeur et sous hypnose.

Deux jours plus tard, Peter déclara à Pam que l'unique raison pour laquelle il croyait que ce qu'il m'avait dit « était vrai était que des émotions étaient présentes ». Il estima qu'il

prenait « de la distance » par rapport à ce qu'il nous avait révélé et « voulait croire que ce n'était que pure imagination ». La première régression fut programmée pour le 13 février. Peter avait quelque appréhension et avait mal dormi les nuits précédentes, d'autant que Jamy était absente. Dans un de ses rêves il communiqua « avec ces êtres » pour savoir comment « nous pouvons avoir la connaissance intérieure, et une connaissance et une puissance qui dépassent le simple intellect ». II avait « le sentiment » que les êtres ont peur « des pouvoirs que nous pourrions posséder ».

Peter choisit de travailler plus particulièrement sur un incident qui s'était produit aux Caraïbes, probablement en février ou mars 1988, et qui débuta par l'apparition au pied de son lit de deux êtres. Peter devint anxieux : « Comme si je voulais attacher ma ceinture de sécurité. » Ses pensées remontaient à cette période. Je l'assurai que je ne le laisserais pas tout seul et qu'en toute circonstance, je saurais intervenir. Il n'avait rien à craindre.

Sous hypnose, Peter redonna la configuration de la maison et de l'hôtel-restaurant où ils dînaient chaque soir ; ce qu'il y eut au souper ; comment il était allé se coucher en éprouvant des sensations de peur que « quelque chose arrivât ». Il se souvint alors de s'être levé tandis que Jamy dormait ; avec l'impression de devoir se vêtir un peu (il dormait nu le reste du temps). Tout en se sentant angoissé et vulnérable, pour une raison inconnue, Peter se leva tout de même et se dirigea vers un divan qui se trouvait à l'autre bout de la pièce et c'est là qu'il vit : « ...Cette petite créature... Voilà que ça recommence. Ça remet ça, encore une fois. Je traverse la pièce et je me sens humilié. Voilà ce que je ressens principalement. Vous me regardez (en s'adressant à la créature) alors que je suis tout nu. » Il comprit aussi qu'il

n'avait « plus le contrôle », qu'il se retrouvait en position d'« infériorité », impuissant, et cela le rendit fou de rage. « Je suis paralysé. Je voudrais l'aplatir et je ne suis capable de rien.» Toute volonté en lui était annihilée : «Ils m'ont mis K.O. »

Peter vit deux êtres, celui « qui contrôlait ses sentiments » étant légèrement plus grand que l'autre. Le haut de sa tête arrivait seulement au niveau de la poitrine de Peter. Les êtres étaient minces et portaient des genres de combinaisons moulantes avec des cagoules, le tout dans une matière un peu comparable à du lycra ou du latex. Il apparut que la colère qu'entretenait Peter ne faisait qu'accentuer sa perte de contrôle. Poussé par une force inconnue qui le souleva, il se retrouva allongé sur le lit. Sa peur grandissait et je l'encourageai à se concentrer sur sa respiration afin de se détendre. « Je sais qu'ils vont venir me braquer cette lampe dans la figure et qu'après les choses se gâteront… La lumière me frappe en plein front, et ça me fait sauter en l'air. C'est seulement après que ça va mieux… C'est l'instant où je perds connaissance, où je perds la mémoire, où je perds tout contrôle, où j'oublie que je fais partie de tout cela. »

L'être de plus petite taille tenait un instrument qui ressemblait « aux gyrophares des voitures de police ». Peter se mit à hurler et à pleurer : « Le voilà qui vient pour me frapper avec cette lumière ! Le voilà !… L'autre être connaît ma conscience. Il sait ce que je ressens. Mais il est détaché et il ne veut pas que je sache ce qu'il va faire. » Cet être-là contrôlait le plus petit : « Sa réplique… la petite merde qui fait le sale boulot pour lui. » Le petit être leva la lampe : « Il la maintient là et me la colle dans la tête. » Après cela, Peter se sentit glacé, grelottant et tremblant de tous ses membres, en proie à la terreur, «le contrôle de toutes ses fonctions ayant été interrompu ». Il se produisit alors un changement - à la

fois dans le discours de Peter et dans la séance elle-même : Peter se détendit et devint plus serein. « Mon corps est comme court-circuité, coupé de mon cou, de ma tête. » En dépit du fait qu'il fut toujours complètement nu, la peur et la gêne avaient également disparu.

« Le petit bonhomme est alors venu près de moi. Il refait quelque chose avec son truc, comme des vagues au-dessus de moi et au-dessous de moi. Comment peut-il aller au-dessous de moi ? » La lumière fit léviter Peter au-dessus du lit et il se sentit « vraiment tout léger ». Les bras mus et levés par une force inconnue, Peter se retrouva en train de se diriger vers la porte. Il regarda Jamy, toujours endormie : « Et je sais qu'il n'y a rien à craindre pour elle » ; ce qui lui fut également confirmé par les êtres. Il regarda de plus près un des êtres (« C'est comme si maintenant c'était un copain. À présent, je n'ai plus peur ») dont la figure lui parut laide et difforme. « Je ne peux en voir que la moitié. Elle est toute ridée. On dirait un de ces personnages de Walt Disney... Avec ces gros sourcils. Oui, des sourcils énormes. » La peau de la partie supérieure de cette figure semblait épaisse, avec « des bosses » et « comme trois arêtes et trois sillons. Une véritable caricature comique ». Les yeux n'étaient pas trop grands mais très sombres, « à la fois bleus et noirs », et très enfoncés dans les orbites, « comme les yeux d'un animal, les yeux d'un raton-laveur ». Le nez était écrasé « et donc élargi ».

Ensuite, Peter fut emmené par la voie des airs et traversa ainsi la salle à manger et la cuisine ; puis il passa la porte d'entrée pour arriver sur la galerie qui était éclairée par une douce lumière blanche qui laissait deviner les arbres alentours. En quittant la maison, Peter put voir que la source de cette lumière provenait d'un petit vaisseau spatial. Tandis que lui et les êtres « grimpaient en hauteur », Peter ne pouvait

plus apercevoir que la lumière blanche en regardant vers le haut, mais il demeurait « conscient de la présence du reste de l'île dans le lointain », de l'océan et « de tous les arbres qui étaient là en dessous ». En plongeant son regard vers le bas, il put voir le petit toit de sa maison et se demanda comment cela se faisait qu'il n'avait pas peur alors que d'habitude il souffre tellement du vertige. À présent, il avait le sentiment que c'était une aventure et qu'il était vraiment content que Jamy aille bien. Il pénétra d'abord dans un petit engin qui à son tour entra « par une ouverture en dessous » dans un vaisseau plus important. Puis il se rendit compte de l'obscurité qui l'entourait « comme à l'intérieur d'une maison » lorsque les lumières sont tamisées. Tout était silencieux à l'exception d'une espèce de ronflement. Peter vit des bancs et des uniformes ou « combinaisons, comme portent les sportifs de compétition » qui traînaient là et il a pensé : «Pourquoi est-ce qu'ils ne les accrochent pas ?... On aurait dit qu'ils m'avaient invité dans l'intimité de leur foyer. »

Peter put alors marcher tout du long d'un banc circulaire fait, semblait-il, d'une espèce de matière moulée et pourvu de cases ou compartiments ; avec ce « tour de piste », Peter se sentit « très honoré... comme quelqu'un à qui on réserve un traitement particulier ». « Ils m'ont laissé regarder partout... Je voulais dire aussi qu'il y a également d'autres humains ici, mais je ne sais rien d'eux. » Il regarda par les ouvertures comme il l'aurait fait « depuis une tour de contrôle ». Il pouvait apercevoir l'île voisine : « C'est magnifique parce que le clair de lune éclaire toute la baie et qu'on voit toutes les petites lumières des autres hôtels. On peut bien les voir. » Peter vit « un autre être qui rejoignit une autre table de contrôle ou quelque chose du même genre », et il observa que des tenues étaient pendues à une barre. Le vaisseau prit alors de la hauteur et, en regardant par les ouvertures, «la Terre devenait

un petit point minuscule ». Peter commença à s'affoler, l'esprit complètement troublé, se sentant perdu tout à coup. «Mais où suis-je donc ? Où est la Terre ? Vais-je seulement y retourner un jour ? »

Peter demeurait incrédule sur ces souvenirs qui lui revenaient et s'interrogeait sur une telle expérience. Je l'encourageai à « s'exprimer sans réfléchir » et nous aurions ensuite tout le loisir d'analyser ce matériel. Curieusement, il ne ressentait plus le fait d'être sans vêtements. Il traversa une sorte de « porte coulissante » qui pénétra à moitié dans l'épaisseur de la cloison. Il descendit deux ou trois marches et se retrouva dans une salle basse où étaient réunis environ une centaine d'hommes et de femmes. « Je ne les vois pas comme s'ils étaient nus... Je les vois recouverts de quelque chose qui a la couleur de la peau, une sorte de combinaison couleur chair. » Il eut l'impression de participer « à un cocktail mondain où vous ne savez pas à l'avance qui vous allez rencontrer ». L'être de plus haute taille que les autres, et qu'il avait déjà vu au début, s'avança vers lui et lui communiqua télépathiquement : «Ce sont tous des habitants de la Terre. Vous pouvez faire connaissance avec eux. Ils sont tous là pour vous. » « Dans la mesure où ils avaient tous vécu les mêmes expériences que moi, sous-entendu », ajouta Peter. Peter eut envie de s'adresser à un homme de l'assistance qui était justement en train de converser avec une femme. Cet homme reconnut Peter mais lui dit : « Pas maintenant. Il faut que je m'en aille. Plus tard. »

« C'est le moment que je n'aime pas du tout », fit alors Peter. « Je ne me sens pas bien. » Il demanda à se rendre aux toilettes et, en revenant, déclara : « Je me sens vraiment paniqué, John. » Il tourna à droite et pénétra dans une autre salle où « un des êtres travaillait sur écran ou un truc comme

ça ». « Je crois que je vais me mettre à pleurer, fit Peter, tellement j'ai la peur au ventre. J'ai l'impression d'être un petit enfant. Et que je vais subir un viol ou une chose du même genre. Ce n'est vraiment pas beau. Ni amusant. » J'encourageai Peter à prendre de profondes respirations. « Cette salle respire l'air stérilisé, quelque chose de médical, d'effrayant. » Le sol était noir, comme s'il était recouvert d'obsidienne, et il y avait un mur de verre avec des êtres humains suspendus, comme dans le film *Coma,* avec des casques sur la tête. « Deux êtres » manipulaient des boutons sur le « tableau de bord » ou sur un panneau mural. Ils voulaient que Peter monte quelques marches, ce qu'il fit, pour qu'un « casque » ou « dôme argenté » vienne lui emboîter le crâne tandis qu'il devait rester sur une table.

Peter refusa mais il se retrouva tout de même sur la table qui était « la plus confortable qu'il ait connue de toute son existence. Comme si elle avait été moulée sur les formes de son corps… C'était même la table d'auscultation la plus vaste » qu'il ait jamais vue. La table en question se pencha à quarante-cinq degrés tandis qu'un des êtres passait les commandes à un autre. « Je hais celui-là. Je déteste quand il passe ainsi les commandes car je sais que ça va faire mal », s'écria presque Peter. « Je ne vous dirai pas ce qui se passe à présent. » On lui maintint les jambes serrées et on l'attacha solidement tandis qu'un être femelle lui communiquait : « Tout va bien se passer. » Mais lui était conscient de ceci : « Je ne suis qu'un parmi des centaines de milliers d'autres. Je ne suis pas le seul. » Puis il sentit « que sa force vitale » était aspirée par le haut de son crâne. « Je ne sais plus rien de ce qui se passe ensuite… Je veux que ça s'arrête… Je veux me reposer. »

Dans le même temps, plusieurs êtres observaient de près Peter : « Pour voir comment je réagissais. » Puis on l'emmena sur une autre table : « Froide, glacée, en métal », qui épousait ses formes anatomiques, « une grande invention médicale », commenta-t-il avec autant d'horreur que d'ironie. Là on le mesura sous toutes les coutures, avec des tests, des essais d'« endorphines » ou « quelque chose qu'ils vous collent dans le cerveau ». Ensuite, à l'aide d'un instrument qui rappelait à Peter celui à fibre optique qu'utilisent les dentistes, les êtres explorèrent son aine « jusqu'à l'os » en perçant « directement la peau ». Bien que cet instrument ait paru s'enfoncer profondément dans la cavité abdominale, Peter, curieusement, ne ressentit pas de douleur. Ses parties génitales « étaient juste retombées sur le côté » et évidemment pas concernées par le processus. « Je suis étonné des techniques qu'ils possèdent et auxquelles nous n'avons pas encore songé », dira-t-il avec une relative sincérité.

Puis vint le moment le plus effrayant et le plus humiliant. « Ils me tripotent les jambes. » Puis les êtres font pénétrer dans son rectum une sonde afin d'effectuer un prélèvement de selles. « Ces types ignorent comment il faut manipuler les gens... Ils n'ont aucune technique d'infirmier. » La sonde pénétra très profondément et Peter eut la sensation qu'ils déposaient à l'intérieur de son corps « un implant » ou « une puce ». « Pourquoi devez-vous me faire cela ? » cria-t-il. « Je vais me sentir traqué (il hurle presque), je ne pourrai plus me sauver. Voilà comment je vois les choses. Je suis coincé à vie. Comme un animal tatoué. J'ai la sensation qu'ils m'ont placé un énorme truc dans les boyaux, qu'ils l'ont ouvert et qu'ils y ont mis quelque chose d'autre dedans et qu'ils ont fixé le tout dans mon ventre. Et c'est profond en moi. »

Défait, abattu et humilié, Peter dit : « Ce qui m'emmerde le plus, c'est qu'ils m'avaient dit qu'ils allaient me faire ça. Ils me l'ont montré sous le nez... À présent, j'ai le sentiment de ne plus pouvoir aller nulle part. Je suis sous contrôle en permanence.

Comme un ours polaire avec son collier à bip-bip. » Peter suggéra que « cela se produisait à chaque fois » et que les êtres, systématiquement, ôtaient ou replaçaient des implants. Pour Peter, ce fut cette expérience d'enlèvement qui 1' « endoctrina ». « C'est celle-là qui a fait de moi l'un des leurs, l'une de leurs créatures ou l'un de leurs animaux... Je me sens vraiment seul à présent, complètement isolé, et j'ai très peur... J'ai été vaincu. » J'argumentai autant que cela était possible en faveur des sentiments bien compréhensibles qu'il avait pu éprouver en pareille circonstance en insistant sur le fait qu'il fallait les distinguer d'une défaite effective.

La séance arrivait à sa fin. Peter et moi parlâmes encore un moment des impressions pénibles de Peter qui se sentait humilié, violé. Et pourtant, malgré cela, il avait la sensation que, d'une certaine manière, il avait été « consentant, désireux d'aider ces gens à jeter un pont entre leur monde et le nôtre ». De plus, Peter entretient cette conviction : « Les autres gens, cette centaine d'êtres humains qui se trouvaient dans cette salle, devaient être aussi des volontaires. » Quoique traumatisé, avec le sentiment d'avoir été violenté, « à un niveau psychologique, à un niveau totalement différent, Peter comprenait que cela ne l'avait pas blessé ». Il comparait le processus à celui d'un accouchement pour une femme. « Elle accepte le phénomène et elle s'y soumet. Ça ne la rend pas cinglée d'accoucher ; elle ne devient pas folle en voyant le bébé. Il y a des accès de colère. Des accès de haine, et toutes

sortes de réactions du même genre. Mais cela fait partie du processus de la naissance. »

Peter n'était pas alors en mesure de dire clairement qui ou ce qu'il fallait servir. Peut-être était-ce le fait même d'« accepter des êtres venus d'une autre planète » afin de faire évoluer notre propre conscience. « Ce serait pour nous faire évoluer vers une plus haute conscience », suggéra-t-il. Peut-être aussi, au-delà du sentiment d'avoir été en quelque sorte violé, les kidnappés peuvent-ils finalement « se sentir mieux à propos de toutes ces choses ». Dans un petit mot qu'il m'envoya quatre jours après cette séance, Peter exprimait sa gratitude pour « la merveilleuse expérience d'ouverture » qu'il venait de vivre et affirma qu'il se sentait « moins effrayé », et qu'il comprenait « un peu mieux ce que ces " expériences " étaient » pour lui.

Une deuxième régression fut prévue pour le 19 mars. Jamy accompagnait Peter. Quatre jours auparavant, Peter avait eu une nouvelle expérience de kidnapping alors qu'il se trouvait dans la demeure de son ami Richard dans le Connecticut. Il arrivait d'un stage de guérison énergétique et comptait retourner à Boston le jour même. Bien qu'il fût à l'intérieur de la maison au moment de l'incident, trois collègues femmes qui avaient également passé la nuit-là purent observer en détail un petit ovni au-dessus de la maison alors qu'elles se promenaient. L'une d'elles, que j'avais déjà interrogée et qui était certainement elle-même une kidnappé, écrivit aussitôt ce qu'elle venait d'observer :

« Nous nous promenions à environ cinq minutes à pied de la maison. C'est alors qu'on entendit un bruit effrayant derrière nous, sur la droite, au-dessus de la rivière. Ça venait de la maison de Richard - j'ai tout de suite pensé au barrage (de l'eau qui déferlerait depuis le barrage) -, ce n'était pas un

avion ou un hélicoptère, ni un engin que j'aurais déjà entendu. Mais c'était extrêmement puissant et ça s'est mis à accélérer depuis la rivière, c'est passé près de nous à toute allure et ça a disparu. J'ai vu une forme, un peu comparable à un croissant, avec du sombre en dessous, peut-être un peu d'orangé, et ça m'est passé au-dessus, là sur la droite. »

Dans d'autres notes qu'elle avait prises, cette même dame remarquait qu'elle avait pensé aux ailes d'un « oiseau gigantesque » plutôt qu'à un engin, et exprimait son excitation d'avoir vu une chose pareille. Elle était certaine que « Peter se trouvait à l'intérieur du vaisseau » mais lorsque Pam lui demanda si elle avait songé une seconde à vérifier si Peter était ou non dans la maison, elle répondit : « Peter n'y était pas. Pour moi, Peter n'y était pas. Il n'y avait personne. » Mais elle n'éprouva ni le désir ni le besoin d'aller vérifier par elle-même ! Peter venait à peine de se « réveiller » de son kidnapping et était encore sous le choc lorsque cette dame entra dans la maison et lui raconta ce qu'elle et ses amies venaient de voir. Ce ne fut qu'en revenant à Boston, sur la route, que Peter se décida à parler à ces dames de son histoire d'enlèvement. Les deux autres dames aussi avaient été très impressionnées par ce qu'elles avaient pu voir. L'une d'elles, si l'on en croit Peter, « était tellement émue par toute cette affaire qu'elle était au bord des larmes ».

Avant de démarrer la régression proprement dite, Peter et moi repassâmes en détail cet incident et la décision qu'avait prise précédemment Peter de ne pas alors se promener avec les trois dames. La maison était située dans un endroit très agréable et Peter avait pourtant envie d'aller se balader. Mais il avait mal dormi la nuit d'avant et le stage l'avait mis sur les rotules. « Aussi avais-je plutôt décidé de ne pas les accompagner. » La maison était un peu fraîche et un petit feu

de bois ronflait dans la cheminée. Peter s'installa à côté du feu en se mettant une couverture sur les jambes. Il « pria un moment » puis s'endormit. Il était 10 h 15 du matin, selon sa propre estimation, les dames ayant quitté la maison pour leur balade à 10 h 10. C'est à 11 h 05 qu'il se « réveilla », alors que Richard, le propriétaire des lieux, entrait dans la maison.

Au cours des quatre journées qui ont précédé cette séance, Peter put retrouver consciemment des souvenirs de cet enlèvement. Il avait vu les êtres extraterrestres à côté de lui et il se souvenait d'avoir éprouvé le sentiment qu'« il fallait que nous nous dépêchions ». Il se souvenait également de détails de l'intérieur du vaisseau. Il éprouvait des bouffées de terreur mais s'étonnait que cela ne lui fît pas mal lorsqu'un être pratiqua quelque chose au niveau d'un œil, au point qu'il s'en ressentit encore après. « Mon œil m'a fait mal encore le lendemain », déclara-t-il plus tard. « C'est incroyable. » La veille, il avait parlé à son thérapeute de son expérience et celui-ci l'avait fait allonger par terre pour qu'il exprime ses émotions au cours d'un exercice de bioénergie. C'est cela qui lui rappela certains détails du temps où, gamin, il jouait dans la pièce de rangement dans la maison de ses parents : « Un souvenir très précis du vaisseau planant au-dessus de l'arrière-cour, au-dessus du toit de la maison... et moi qui sortais. »

Durant encore vingt bonnes minutes ou une demi-heure, nous discutâmes des tensions que toutes ces expériences faisaient endurer au couple Peter/Jamy. Jamy se sentait comme exclue des aventures que vivait Peter et elle avait peur qu'il ne finisse par la quitter. Peter avoua combien ce type de vécu « sapait les fondements mêmes de tout son système de croyances » et avait transformé son existence. Jamy, de son côté, exprima son impression d'être inutile : « Je ne peux rien

faire qui puisse l'aider. » Je lui dis qu'en effet c'était très difficile à supporter pour les conjoints de partager leur vie de tous les jours avec quelqu'un investi d'une mission aussi exigeante et j'essayai de lui manifester le mieux que je pouvais mon soutien et ma sympathie dans l'épreuve qu'elle subissait. Peter dit alors : « Une partie de moi-même souhaite mener la vie la plus normale possible et laisser ces histoires à leur juste place. » Mais il pria Jamy de ne pas cesser de le soutenir afin qu'il puisse continuer d'avancer. Il ne ressortit de ce dialogue aucune résolution très nette si ce n'est celle de rester indissociables et solidaires, chacun étant au maximum attentif à ce que l'autre vivrait.

La séance avait été programmée avant l'expérience du 15 mars, mais nous décidâmes tout de même d'explorer cet incident sous hypnose parce qu'il était encore tout frais dans l'esprit de Peter. Dès le début de la régression, nous revîmes en détail les événements de la nuit et du matin qui précédèrent le kidnapping, et, plus particulièrement, la décision qu'avait prise Peter de ne pas aller se promener. Il avait éprouvé le besoin impérieux de rester seul. « Mais je panique à l'idée, John, que ce sont eux qui m'ont communiqué ça, que, d'une certaine manière, ils m'aient suggéré de rester. » Il s'est installé près du feu et a « piqué du nez ». Ce n'était pas très précis pour Peter ; s'était-il endormi vraiment ou non ? En revanche, il se souvenait de s'être réveillé mais « dans un autre état de conscience ». « Comme si une partie infime de mon cerveau seulement était consciente et que c'était cela qui était vivant », fit-il observer. « Ce qui se passe dans votre corps sombre complètement dans le sommeil et un déclic se fait dans le cerveau pour vous connecter avec les êtres. »

Puis il entendit des bruits : « J'entends la vibration. Je sais qu'il y a un vaisseau derrière moi. » A présent, il était paralysé, conscient « des choses qui se produisaient » mais « sans aucun contrôle sur elles ». Les yeux fermés, Peter sentit pourtant « une présence ». « Alors j'ouvre les yeux. Il y a un être de l'autre côté du divan et je sais qu'il faut y aller. Je sais que je dois me presser. » Il se lève, la porte était grande ouverte. « Il y a un petit être juste en face de moi. Il fait partie du peuple bleu. C'est un homme bleu. Il est tout bleu. Il est très sombre. » Le vaisseau « ressemble à un soleil couchant » et Peter s'envole vers lui en compagnie d'un être « sur sa gauche, et le grand sur sa droite », en gardant les bras le long du corps. Une fois à l'intérieur, le vaisseau « se déplaça à une vitesse ahurissante ». « On décolle. On s'envole, zoum ! »

Ensuite, Peter descendit le long d'une sorte de rampe et prit place dans ce qui pouvait s'apparenter à une chaise roulante. D'abord il eut assez peur puis, très curieusement, il commença à se détendre alors qu'un « bras rétractable comme ceux qu'on voit chez les dentistes » s'approchait de lui. L'instrument pénétra au-dessus de l'angle intérieur de l'œil gauche. « Ça me rentre dedans. Ça me rentre dedans. Ils y sont ! Et ils fourragent là-dedans. Ça tourne dans tous les sens. Puis ça ressort. Voilà et ça les excite. Ils ont l'air tout content. Ils ont ce qu'ils voulaient… Je ne suis qu'un bout de viande pour eux, dit-il. Je les hais. Je déteste tout cela. Comment, bon Dieu, peuvent-ils donc se livrer à des choses pareilles ? Aucune considération pour moi. Je déteste tout cela. » Il sentit qu'il avait des pulsions de colère envers eux : « Mais je ne pouvais pas. »

Ce que Peter comprit qu'ils avaient « obtenu », c'était de l'information. « Il y a quelque chose qu'ils ont placé à l'intérieur de moi pour observer en permanence comment les

choses se déroulent et pour traquer ma mémoire... un truc qui, en quelque sorte, enregistre tout dans le cerveau. » L'idée de Peter était qu'ils devaient lui avoir placé dans le cerveau « une petite pastille noire », et cela peut-être au cours d'un enlèvement précédent, et que l'instrument flexible, fin et long, d'apparence métallique, « a pour fonction d'aller rechercher cet objet ». Ensuite, sur « un panneau amovible », ils lisent ou déchiffrent les informations ainsi obtenues. Peter a le sentiment que les êtres étaient intéressés par ce qu'il venait d'apprendre au cours de son stage : « Ils veulent savoir si je peux être un meneur de jeu valable. Ce sont mes réactions aux situations qui les intéressent et qui sont inscrites dans mon cerveau, imprimées sur ce truc qu'ils m'ont implanté. »

À ce moment de la régression, le ton de la voix de Peter changea pour devenir plus monotone : il adoptait le point de vue des extraterrestres. « Nous désirons étudier les réactions chimiques du cerveau, dit-il alors, et comment les gens réagissent afin de déterminer quand il est opportun d'être présents... Car en mesurant les impulsions, nous saurons à quel niveau le choc s'effectuera, aussi serons-nous mieux à même de le contrôler et ainsi d'être sur la même longueur d'onde avec les êtres humains tandis qu'ils subissent ce choc de nous découvrir pour la première fois. » Puis Peter retrouva sa voix normale pour affirmer que les êtres travaillent avec nous, mesurant ce que contiennent nos cerveaux pour pouvoir définir comment nous réagirons lorsqu'ils se manifesteront devant nous.

Je ramenai Peter à l'expérimentation sur son œil. Il exprima à nouveau du ressentiment puis il dit qu'il se sentait « préparé à quelque chose ». « Cela dure depuis que je suis tout petit. » Je lui demandai de me donner des précisions sur son rôle de chef de file et il me parla d'un processus qui avait lieu « dans

le monde entier » et grâce auquel « la connaissance partagée » du processus d'enlèvement se développait ; que lui-même était un de ceux qui « acceptaient les choses aisément, dont la possibilité que les extraterrestres débarquent sur notre planète ». Des êtres humains ont été kidnappés et ce « partout dans le monde », ajouta Peter, et ces individus, et plus particulièrement certaines personnes importantes ou influentes, sont là pour aider à minimiser le choc qui se produira immanquablement le jour où les extraterrestres se manifesteront de manière directe sur Terre. L'espèce de « puce » espionne dont il a été question serait, en fait, un engin de « détection » et « de mesure pour savoir jusqu'à quel degré la conscience peut devenir opératoire ». Les souvenirs concernant les expériences d'enlèvement reviendront à la surface, affirma encore Peter, à un rythme en accord avec le choc ressenti par lui et les autres devant l'évidence de l'existence des extraterrestres. « Ils étaient tout excités » à cette idée, dit-il, parce que « j'avais moi-même atteint un certain niveau ».

Peter ne se souvient pas des circonstances précises de son retour sur Terre. Il fut « redescendu » sur le terrain qui jouxtait la maison et, là, « le grand être » lui fit passer la porte en marchant. Peter se rassit dans sa chaise et ramena la couverture sur lui. « Je regardai l'être, et il me regarda. Je m'assis sur la chaise et je m'endormis. La chose dont je me souviens ensuite est que je me suis réveillé et que j'ai regardé l'heure à ma montre. » Après la régression, nous discutâmes du changement du timbre de voix qui s'était produit au cours du travail. Peter se souvenait que cela avait commencé quatre années auparavant lorsqu'il vivait dans les Caraïbes ; il ressent cela comme un élargissement de sa propre énergie qui permet à l'« énergie extraterrestre » de passer à travers lui. Cela peut se produire lorsqu'il est apte à « commander à son

esprit, à faire taire son ego ». Comme d'autres kidnappés doués des mêmes capacités, comme par exemple Eva et Jerry, Peter n'a pas entièrement confiance dans les informations qu'il capte par ce moyen, tout en sachant que « cela provient d'une conscience supérieure, d'un plan spirituel ». Et c'est ce qui s'était produit cette fois-là : « Une émission en direct. »

Avant de terminer la séance, Peter exprima ses idées sur la possibilité selon laquelle cette reconnaissance (« qu'il y ait des êtres sur d'autres mondes et qu'ils représentent d'autres formes de vie ») pourrait nous aider à envisager différemment la façon dont nous nous considérons les uns les autres sur Terre. « Un changement subtil était en train de s'opérer » sur cette planète et qui devrait changer le point de vue que nous avons de nous-mêmes et notre façon de vivre. « Quand ils se montreront, nous apprécierons mieux ce que nous avons. » Sa propre tâche, dit-il, consiste « à se soumettre au plan divin ». « C'est comme si les extraterrestres observaient les choses à travers moi. Ils ont un projet pour moi », conclut-il. Peter ne redoutait pas les changements qui allaient devoir advenir. Même si cela devait bouleverser sa propre existence, il était persuadé que cela allait également le « soutenir énormément, d'une certaine manière ». Sa conscience était en train de « se secouer », et « si cela peut apparaître certains jours terrifiant, certains autres on se sent parfaitement bien et en sécurité ».

Nous avions retenu le 2 avril pour notre troisième séance de régression, c'est-à-dire deux semaines plus tard. Peter souhaitait se confronter de manière plus aiguë à sa peur des extraterrestres et il espérait « pouvoir communiquer consciemment avec eux ou se trouver en leur présence sans être anéanti par la peur comme il l'avait été ». Cette séance fut de ce fait une des plus spectaculaires auxquelles j'ai pu assister. Pour l'enquêteur que je suis, l'expérience que j'ai

vécue alors ne peut que me convaincre que quelque chose de réel et d'important est arrivé au sujet, quelle qu'en soit la source. Nous commençâmes par revoir les circonstances dans lesquelles l'incident s'était déroulé. Peter se sentait soutenu par Jamy et ne doutait pas du rôle qu'il allait devoir de plus en plus assumer en tant que thérapeute professionnel mais il n'en ressentait pas moins une grande solitude « à cause de toutes ces expériences qu'il devait retraverser au cours des régressions hypnotiques ». Peter gardait à l'esprit qu'il fallait explorer les expériences qui dataient de l'enfance ou celles qui s'étaient déroulées à Hawaï mais nous décidâmes de laisser faire son « radar intérieur ». Son inconscient choisirait lui-même quel chemin il souhaitait emprunter.

Dès qu'il entra en transe, Peter eut la vision d'une visite à Hawaï où, environnés de lumière, deux êtres l'embarquèrent par la voie des airs. Puis très vite « une autre vision » vint remplacer la première. Il était petit enfant à présent, ayant peut-être quatre ans, et il était « très heureux de les voir ». « J'aime ça », dit-il en volant tout le long du couloir, à la fois intrigué et excité « parce qu'il pouvait traverser les fenêtres ». Puis la scène changea à nouveau (« tant de souvenirs se bousculent, John »). Cette fois, il est plus grand : « Environ huit ans, et je me rends compte maintenant qu'on va moins rigoler. Il y a d'autres choses à faire que de jouer. Il y a plus de travail, d'expérimentations qu'ils veulent faire. Ils veulent faire quelque chose avec moi. À présent, ils veulent me mettre quelque chose à l'intérieur. Et ils m'observent. J'ai été choisi. C'est à moi de commander aux autres enfants qui jouent, et je ne sais pas ce qui va arriver… On dirait que je suis vieux à présent et que je ne sais plus jouer. Il faut que je fasse quelque chose. »

Puis Peter se souvint d'avoir été « à bord du vaisseau ». « Il y a un mur de verre. Les enfants jouent d'un côté et, de l'autre, ils sont là à observer. C'est comme une grande salle de jeu. Et maintenant je dois m'en aller. » Les êtres le ramènent vers eux. Il remarque qu'ils possèdent de longs doigts. « Le plus grand, ses doigts viennent au contact de mes yeux, il les ouvre et plonge son regard dedans. Ils me disent de ne pas avoir peur. Ils me communiquent cela par leur mental. »

Décontracté à présent, Peter dit « se trouver comme chez le dentiste », avec le même appareil, « celui de l'autre fois », qui lui explore le nez. « Ils enfoncent dedans. Ils remuent quelque chose. Ils y mettent quelque chose (gestes à l'appui) là tout en haut. » Cet incident rappela à Peter le temps du collège, la fois où il refusa de se rendre à l'hôpital après avoir eu le nez cassé dans un accident de voiture. « Il me vient juste à l'idée que c'est pour ça que je n'y suis pas allé. » Ce n'était pas seulement l'association avec cette procédure traumatisante mais aussi : « Je pense que je savais qu'il y avait quelque chose à l'intérieur de mon nez et je ne voulais pas qu'à l'hôpital on le tripote. »

Les souvenirs changèrent à nouveau de registre. Peter est à présent plus âgé et la peur grandit en lui. Il sent qu'il « essaie d'éluder quelque chose qui ne demande qu'à jaillir à la surface ». Il parla de changements majeurs qui devaient s'effectuer « sur cette planète » d'après ce que lui avaient dit les extraterrestres. Ils peuvent voir l'avenir, dit-il, « et souhaitent nous aider à éviter ce qui devrait exsuder de… John, c'est trop étrange pour moi », dit-il tandis que d'autres images de possibles futurs affluaient dans sa tête. Je l'encourageai à respirer profondément et à laisser passer toutes les informations qui se présenteraient sans les juger ou les interpréter. Sa panique grandissait de seconde en seconde

et je lui enjoignis de se recentrer sur lui-même, de laisser son corps se détendre, se relaxer, et de dire « tout ce qui voulait trouver un chemin d'expression », y compris les jugements eux-mêmes.

Ce qui suivit est un des épisodes les plus troublants de ma carrière dans le domaine des régressions. Peter se mit à hurler de terreur et de colère en revivant un incident. Il avait dix-neuf ans et se trouvait sur une table d'auscultation, « simplement allongé là ». Une écuelle fut placée sous son pénis, il fut forcé d'éjaculer et du sperme fut prélevé. « Ils dominaient complètement mes réactions sexuelles, dit-il. Ils me vident. Je me détends. Ils sont contents. Ils ont eu ce qu'ils voulaient », s'exclama-t-il avec amertume. Je lui demandai si cela s'était produit d'autres fois. « Ils le font tout le temps. Chaque fois qu'ils viennent, ils font ça. Ils me prennent du sperme. Ils me prennent la semence. Puis ils me laissent m'en aller. » Je lui demandai si ce n'était pas les mêmes êtres qui jouaient avec lui lorsqu'il était enfant. « C'est différent, dit-il. Ils n'ont pas autant d'attentions... Ils ne me désirent pas. Ils ne veulent que ma semence. Ils veulent mon essence. » En pleurs et tout tremblant, Peter se souvint combien la pièce était froide et combien il se sentait seul et abandonné. « Je voudrais leur casser la gueule mais je ne peux rien faire. Je ne peux rien contre eux. » Pour diminuer son sentiment d'humiliation et de honte, j'assurai à Peter qu'en effet il n'aurait rien pu faire pour se défendre.

«Toutes les cellules de mon corps sont en train de vibrer, dit-il. Tout remue là-dedans. Tout vibre. » Je lui demandai où est-ce qu'il se trouvait à présent. « Je suis allongé à plat. Je suis comme en suspension, comme tenu avec des fils. Je suis suspendu. Je voyage. » Son esprit était de toute évidence retourné au départ du kidnapping ou à un autre de la même

période. Peter parla de la terreur qu'il éprouvait à se sentir tout à coup soulevé, paralysé, avec des lumières tout autour de lui. « Je suis suspendu dans les airs ! Ils m'ont eu ! » s'écria-t-il en respirant péniblement, se souvenant alors « plus clairement » avoir été emmené à bord du vaisseau contre son gré et n'avoir été capable de bouger que la tête alors qu'il ressentait « sous la peau » vibrations et tremblements. S'il avait été libre, dit-il, il se serait débattu. Il se concentra sur « cette petite créature sur sa gauche ». « Je lui aurais arraché la tête si j'avais pu. Je l'aurais tuée. Je luttai avec toute l'énergie qui me restait dans le corps mais en vain », explosa-t-il, fou de rage.

Peter continuait de crier, d'exprimer sa fureur, tandis qu'il racontait qu'on l'avait emmené vers cette salle où se trouvait « la table d'opération avec toutes ces lumières au-dessus », et d'où il pouvait apercevoir une autre pièce à sa « droite avec une vitre derrière laquelle il y avait tous ces gens en suspension ». « Ils sont sur des tables et ils ont ces trucs sur le crâne, ces casques de métal sur la tête... Et maintenant c'est mon tour d'être suspendu. » Il se calma un peu, respira profondément. Peter se vit allongé sur une table, soumis à une procédure similaire à celle qu'il avait décrite dans la première régression. Une incision fut pratiquée à gauche des testicules : « Ils cherchent la cavité. » Un instrument semblable à une grosse seringue ou à un tuyau pompa le sperme. Un des êtres se pencha au-dessus de Peter et lui dit qu'« ils n'auront pas besoin de procéder ainsi de nouveau s'il se décontractait ». Mais qu'ils aient pris sa semence cette fois-là encore, ou non, par ce procédé quasi chirurgical, ce qui est sûr, c'est « qu'ils l'ont prise de l'autre manière » (c'est-à-dire par succion) « de nombreuses fois » durant toute la jeunesse de Peter.

Après que tout fut terminé : « Ils me remercièrent. Je restai là, allongé, à me reposer... Ils savaient que ça avait été pénible. » Ils dirent alors à Peter : « Tout va bien. » « Ils voudraient faire en sorte que je ne sois pas aussi commotionné. » Peter apparaissait de plus en plus fatigué et il gémissait doucement tandis qu'il se remémorait une autre procédure dans laquelle on « fourrageait » sous son bras : « On doit me faire des marques ou quelque chose comme ça... C'est beaucoup plus profond que ce qu'ils ont fait... notamment quelque chose qui a descendu toute ma trachée... Mais je crois que j'en ai assez, John, j'aimerais arrêter pour aujourd'hui. »

Le temps qu'il nous restait fut consacré à une discussion sur l'impact de telles expériences sur le subconscient de Peter. Peter estime que sa terreur venait principalement du fait qu'il lui fallait « élargir sa conscience jusqu'au point où il pouvait accepter les êtres et ce qu'ils faisaient ». Ce qui le terrorisait était d'« étendre sa propre réalité ». Je trouvai cela étonnant dans la mesure où il m'avait semblé qu'au cours de ses expériences il avait certainement accepté la réalité des êtres. Peter répondit : « La voie que tous nous suivons (les kidnappés et probablement les autres gens aussi) est celle qui ramène toutes ces choses à la conscience où nous pouvons nous remémorer nos expériences consciemment sans l'aide de l'hypnose. »

Peter tenta encore de me dire ce qu'il cherchait à atteindre. «La terreur, expliqua-t-il, concerna davantage le fait d'avoir une expérience qui dépasse ma perception habituelle et acceptée de la réalité que les expérimentations physiques ou diagnostics, quoi qu'ils fassent sur moi. » Les kidnappés, selon Peter, restent figés « à un degré de terreur qui se situe au-delà de notre perception de la réalité ». L'aspect physique

de l'expérience, toujours selon Peter, est essentiel aux transformations de la conscience concernée. « Il vous faut expérimenter les choses dans votre corps avant de pouvoir l'accepter au niveau psychologique. C'est par le corps que passe l'expérience d'un individu. Lorsque les sensations physiques deviennent effectives, elles deviennent une partie de la réalité. Le simple fait d'accepter la réalité n'a pas cette force… Quant à eux, ils ont besoin que nous élargissions notre vision de la réalité pour pouvoir communiquer avec nous, et venir parmi nous… C'est une évolution de la conscience. »

Me faisant l'avocat du diable, je suggérai alors que peut-être les êtres n'avaient-ils en tête que le projet de lui voler son sperme afin de pouvoir repartir et se multiplier sur leur propre planète, et que ce n'était qu'une « vue de l'esprit » de penser qu'ils se sentiraient concernés par l'évolution de la conscience humaine. Il objecta avec véhémence : « Cela est impossible. Je sais qu'ils m'aident, qu'ils élargissent ma réalité, et qu'ils veulent que j'y arrive pour pouvoir communiquer avec moi… Ils ont besoin que ma conscience évolue. Ils ont besoin que mon cerveau se développe et se réveille.

— Dans quel but ? demandai-je.

— Pour avoir une interaction avec notre planète. Et ainsi avoir une interaction avec notre force vitale.

— Mais dans quel but ? insistai-je.

— Pour empêcher notre espèce de s'éteindre. »

Donc, nos intérêts et les leurs sembleraient coïncider si l'on en croit toujours Peter, qui affirmait que les êtres « manifestaient de l'intérêt » pour notre planète, et leur mauvais vouloir, ou leur désaccord, correspondrait à ceux « des personnes âgées qui prévoient qu'un enfant va faire une

bêtise ou va se blesser… Nous fonçons droit vers un cataclysme et ils veulent nous aider… Mais tant que les kidnappés ne pourront pas sortir de l'ombre, accepter et vivre avec ce qu'ils savent, ils ne pourront rien faire ». Ma dernière question touchait à l'origine même des intentions des êtres - tout cela était-il de leur fait ou bien « y avait-il derrière tout cela une force spirituelle quelconque» ? Le sentiment de Peter : «Ils agissent grâce à une puissance supérieure », tout en ignorant tout de cette puissance. « J'ai la sensation qu'il existe des êtres réels, physiques, qui ont su maîtriser le temps ou l'espace ou tout ce que vous voudrez. Ils voient bien ce qui se passe. Ils voient aussi les possibilités qui peuvent exister, et ils sont là pour nous aider, c'est un peu comme nous sauver, nous empêcher de nous faire du mal à nous-mêmes ! »

La séance s'achevait. Peter réitéra son idée selon laquelle l'aspect physique lui paraissait central pour l'expansion de la conscience. « La mémoire du corps rend les choses réelles », dit-il. « Il y a deux choses. » Le prélèvement de sperme se distingue du développement de la conscience même s'il prend l'aspect d'expériences physiques terrorisantes ; mais les objectifs « sont entremêlés ». Pour les êtres humains, suggéra Pam, par le fait qu'ils sont incarnés physiquement, le corps « est notre moyen d'apprendre ». Peter acquiesça « absolument ». Les êtres seraient comparables « à des anges de Dieu d'une forme un peu spéciale ». « Des messagers ou des êtres à travers lesquels Dieu travaille, comme il le fait à travers vous ou moi ou Pam… La pure conscience de la forme sur le plan spirituel ne peut pas avoir l'expérience du corps physique, fit observer Peter. Elle doit s'incarner afin de connaître toutes les expériences du corps physique. Un peu comme si la conscience disait : " Bien, aujourd'hui, qu'ai-je envie d'apprendre ? " et qu'elle choisissait la Terre comme endroit adéquat pour apprendre des choses physiques. »

La quatrième régression que nous avions prévue se déroula six semaines plus tard, le 14 mai. La dernière séance avait beaucoup aidé Peter à accepter ses expériences mais, en même temps, il se sentait plus isolé et solitaire. Pourtant, « plonger au plus profond d'une telle agonie » l'avait entraîné vers « le sentiment d'être heureux de vivre ». Il avait enfin accepté pleinement que « cela fût réel, et non plus des inventions de l'imagination », et en même temps il avait accepté qu'il n'était pas lui-même « un monstre ». Il se sentait davantage « complet » et ses expériences étaient une sorte de « cadeau » - « cela m'a ouvert sur moi-même ». Reconnaître le caractère unique de ce qu'il venait de traverser permit à Peter de mieux supporter son isolement moral. Avant, dit-il « il se sentait isolé et exclu du reste des gens. Ce travail m'a permis de m'en rendre compte…

À présent, j'ai le sentiment qu'il m'arrive quelque chose de singulier dans la vie, mais je ne me sens plus solitaire et délaissé. Je suis tout seul… Connecté au tout mais encore seul ». (Je ne fis aucun commentaire sur la complexité de ces sentiments.)

Dans ce contexte, les kidnappings eux-mêmes n'étaient « plus aussi terribles, horribles, traumatisants, méprisables, cruels, etc. ». Je priai Peter d'essayer de préciser la nature de la connexion qu'il avait découverte. « J'ai l'impression de faire partie d'un continuum », dit-il. J'appartiens à un réseau. Je suis une perle dans tout un collier, en quelque sorte. Je suis une des perles, et pourtant je suis relié au processus dans son entier. Je peux être heureux dans ma solitude… C'était vraiment très important pour moi d'être connecté. Maintenant, je sais que je le suis. D'une certaine manière, je l'ai appris. C'est simplement quelque chose d'un peu plus profond… Ce travail a accéléré tout le processus en moi, d'une

manière ou d'une autre. » Une fois encore, nous décidâmes de laisser le « radar intérieur » de Peter choisir la direction qu'il souhaitait emprunter au cours de la régression.

Dès qu'il fut en transe, la peur se saisit à nouveau de Peter. Il se trouvait à Hawaï, avant de vivre avec Jamy, et quatre êtres entouraient son lit. Son camarade de chambre se trouvait dans une autre pièce. Peter commença à crier, submergé par la panique et la colère : « Ils vont *encore* remettre ça ! Ils vont *encore* remettre ça ! J'en ai tellement marre de remettre ça, merde ! » Il se remémora qu'on lui avait alors donné le choix de pouvoir se souvenir ou non de l'expérience, mais « de toute façon fallait y passer ». On aurait dit qu'ils étaient revenus après « un long laps de temps » et qu'ils voulaient voir « comment il avait évolué, qui il était ». « Comme s'il fallait qu'ils vérifient comment leurs expérimentations fonctionnent. » Et il se retrouva encore une fois dans le vaisseau où des expérimentations allaient être effectuées sur beaucoup d'autres êtres humains.

Haletant, Peter remarqua à présent qu'il lui fallait « franchir le pas ». « Les êtres me veulent pour ce que je suis. Ils me veulent pour ce que je représente, pour ce que j'ai à l'intérieur. » Il porta une main à son cœur : « C'est là, c'est là, et ils me veulent pour ça… J'ai la sensation qu'ils cherchent à m'extirper quelque chose de là. C'est en moi. Comme s'ils voulaient mon amour… Ils voudraient que je les aime. Ils voudraient que je sois attentionné envers eux. » J'observai la peur et la haine qu'exprimait Peter. Toujours haletant, il dit encore : « Faut dépasser ça. » Le processus avait dépassé les expérimentations, dit Peter. « Ils veulent que je les comprenne. Ils veulent que je comprenne ce qu'ils font. Je commence à vibrer. » Je l'encourageai à laisser venir ces vibrations. « Ils

veulent que je comprenne qu'ici il existe de la compréhension, de la vérité. Il y a un sens à tout ça. »

En dépit de ces affirmations positives, l'expérience devenait encore une fois très stressante pour Peter. « Je veux arrêter », gémit-il, tandis que la peur et l'intensité de la vibration dans son corps augmentaient. Puis il se mit à hurler d'une manière effrayante : « Je ne veux pas le perdre. Je veux m'en aller. Je ne veux pas plonger dans ces profondeurs. » J'essayai de le réconforter et de le rassurer, et lui demandai de rester centré sur lui-même en se concentrant sur sa respiration. C'est alors qu'il dit qu'il se sentait serein tandis qu'il partait dans les airs avec de petits êtres et qu'il quittait la maison d'Hawaii pour rejoindre « un gros vaisseau ». Tandis qu'ils décollaient, un des êtres mâles qui était « toujours avec eux » (« C'est celui qui veille sur moi ») assura Peter que tout allait bien. « J'ai confiance en lui », fit Peter.

Il était important pour Peter de me faire savoir que malgré sa propre détresse, les êtres n'étaient « pas là pour faire du mal à qui que ce soit ». Ils sont là depuis longtemps, expliqua-t-il, « et ils nous connaissent très bien... Ils ont cette sagesse à nous communiquer. Ils peuvent voir ce qui risque de nous arriver, et ils nous observent». Tandis qu'il s'exprimait ainsi, l'esprit de Peter avait des « visions éclairs » des pyramides d'Égypte et des « aspects de Mars ». Mais la colère et la peur l'envahirent à nouveau comme il revoyait la salle au sol noir et la table sur laquelle on le forçait à s'allonger. Un être posa ses longs doigts maigres « comme des serres » sur sa poitrine et plongea dans ses yeux. « Ces yeux. Ces yeux », dit Peter. Cette fois encore, un tube fut introduit près de ses testicules, avec le même résultat ; mais Peter était plus calme à présent. Il « avait appris à ne plus avoir peur ». Puis il quitta cette salle

pour se rendre dans une autre où il y avait une vingtaine de personnes, essentiellement des femmes et des enfants.

Ce que Peter sembla alors revivre fut son retour vers sa maison des Caraïbes, comme cela a été décrit dans la première régression. Il traversa la porte d'un grand vaisseau pour pénétrer dans un plus petit qui se mit à descendre. Puis une ouverture sous ce petit vaisseau laissa passer Peter, qui atterrit en volant sur le perron de sa maison. Il s'observa lui-même en train d'entrer chez lui et s'étendre sur le divan. «Tout ceci a rapport à ma masculinité pour une raison que j'ignore. Ça a rapport avec moi. Ils me veulent. Ils veulent mon cœur. Ils veulent ce qui m'anime... Ils peuvent travailler ainsi avec vous toute une vie, commenta-t-il. Ils aiment les gens ouverts », quel que soit leur âge, même des gens très âgés. « Ils cherchent à découvrir comment nous rendre ouverts à eux. Ils essaient de trouver ce qui rend quelqu'un plus ouvert, moins craintif qu'un autre, et ils se soucient véritablement de notre cas. » Les êtres ont peur de nous, dit encore Peter : « Parce qu'ils ne possèdent pas cet " instinct du tueur ", comme je dirais, que nous avons, et la capacité de se battre et de s'entre-tuer. C'est de cela qu'ils ont peur... C'est ce qu'il y a de plus effrayant pour eux, notre faculté de haïr... C'est comme ma fureur pendant qu'ils se livrent à des expérimentations sur moi, ça leur est tellement étranger. Ils n'y comprennent rien. Ils ont peur de nous. »

Peter remarqua que « c'est notre perception des événements. Personne parmi nous n'a réellement été blessé. Certains kidnappés disent avoir des cicatrices et autres dommages psychologiques, mais je veux dire ceci : " Ne voyez-vous pas que vous ne savez plus où vous en êtes ? " Les êtres avec qui j'ai travaillé, ajouta-t-il, sont ici pour trouver le moyen de communiquer avec nous, ainsi qu'une ouverture et un terrain

communs ». Les être avec qui Peter se sent connecté, du moins, sont des êtres qui commencent de bonne heure avec des enfants, « prennent soin d'eux, travaillent avec eux, les étudient pour savoir comment ils fonctionnent et ce qui les rendraient ouverts, aimants et attentionnés, car ce sont les qualités que les êtres recherchent ».

Beaucoup de gens plus âgés, continue Peter, ont vécu des enlèvements dans leur enfance « et ne s'en souviennent plus ». Alors les êtres reviennent et étudient les mêmes gens lorsqu'ils ont pris de l'âge pour voir quelles qualités d'ouverture ils auraient en commun et ce qui les développerait encore davantage. « Ils essaient d'étudier une chose précise. Ils sont conscients de la colère, de la haine et de l'aptitude que nous avons à leur faire du mal. Leur évolution leur a ôté le sens de la lutte... C'est un peu comme si, étant tellement ouverts, ils savaient que nous pouvons leur faire du mal plus facilement... Ils désirent notre amour et la façon dont nous aimons, prenons soin des autres et avons de la compassion. Ils sont également terrifiés par notre rage, notre puissance de haine, nos facultés de tuer et tout ce qui va avec, alors ils essaient de séparer ces deux aspects... Ils tentent génétiquement de prendre les plus hautes qualités humaines en les séparant des plus basses pour, dirais-je, les réincorporer dans leur propre espèce... Toutes ces histoires de sperme et de reproduction... c'est vraiment pour nous aider à acquérir les plus hautes qualités de l'espèce humaine. » Les êtres ne peuvent pas se manifester de manière plus évidente actuellement sur la planète, sinon « nous les attaquerions ». Si nous devions « réagir militairement, avec cette fureur, tout serait perdu. Alors ils prennent des précautions. Ils ne peuvent pas débarquer comme ça ».

Je demandai à Peter comment nos qualités d'ouverture et d'amour pouvaient servir les êtres dans leurs objectifs. « Ils sont aussi humains », suggéra-t-il, et dans leur évolution, ils ont « suivi la voie de l'intellectualisme rationnel ou peu s'en faut et perdu la plupart de leurs émotions, et c'est ce qu'ils cherchent à retrouver. Et cela se fera à travers notre espèce et notre planète… Ce sont des humanoïdes et nous venons de la même origine qu'eux, à cette différence que nous, nous sommes restés au cœur de nos émotions et que ce sont ces émotions qui ont régi notre planète… La façon dont nous réagissons en tant qu'espèce vient de nos émotions… Dans leur évolution, eux, ils ont choisi de réagir depuis l'intellect, le mental… Ils souhaitent partager cette croissance intellectuelle avec nous si dans le même temps nous pouvons partager nos émotions avec eux ». Mais parallèlement, ils redoutent notre aspect destructeur. « Cela pourrait faire un beau mariage en un sens », observa Peter.

Ma dernière question à Peter concerna le fait de plonger dans les yeux de ces êtres et la qualité de ce regard. Pour Peter, regarder intensément dans les yeux des êtres renvoie à « une aspiration à la connexion ». « Quand un être me regarde… c'est qu'il aspire à se connecter avec moi, avec nous, comme s'il disait : " Je voudrais tant que tu nous comprennes, que tu ressentes ce que nous ressentons. " » Je demandai à Peter ce que les êtres attendaient de nous. « C'est comme une fraternité qu'on aurait oubliée. C'est comme une amitié perdue, et que nous ne comprenons plus. » Ils aspirent à l'amour, la compassion, la joie, « tout ce qui guérit sur cette planète, toute la bonté qu'ils peuvent voir ici… cette aptitude au contact entre humains et qu'ils connaissent si peu ». Je demandai à Peter s'il pouvait lire tout cela dans leurs yeux. « Dans leurs yeux, il existe une froideur, répliqua-t-il. Il y a une froideur, un vide absolu, mais derrière leurs yeux, il y a,

comment dirais-je, comme un autre œil. Et cet autre œil derrière l'œil est, je dois dire, triste et mélancolique, et il essaie de me rassurer, mais en même temps il voudrait que je l'aide. Il veut entrer en contact avec moi. Il veut vraiment se connecter à moi. C'est presque comme regarder un petit enfant (Peter sanglote à présent). Imaginez seulement que vous soyez quelqu'un d'un peu plus âgé et d'un peu plus sage, et nous pourrions avoir une relation ou quelque chose comme ça. »

Je questionnai Peter sur la tristesse qu'il semblait éprouver ainsi que sur ses larmes. Il répondit : « Je suis triste parce que je suis faible et infirme et que je ne peux rien faire. J'ai tellement peur de ne pas pouvoir leur apporter ce qu'ils désirent tant, et je pleure comme quelqu'un qui ne pourrait pas protéger ceux qu'il aime... Un peu comme une mère et son fils. Comme une mère qui ne pourrait pas donner son amour, qui ne pourrait pas vraiment se connecter à son enfant. » Nous nous acheminions vers la fin de cette séance. « Cela va au-delà des expériences, à présent », dit Peter.

Je remarquai que pour de nombreux kidnappés la résistance se concentrait principalement sur la reconnaissance des yeux. Peter répondit à cela : « Il y a vraiment dans leurs yeux de profondes aspirations. C'est un peu comme un sentiment amoureux qui ne trouverait pas les voies de son expression. Ils ont une formidable compassion pour nous dans leurs yeux... Quand vous regardez la première fois cet œil, se souvient alors Peter, c'est d'abord quelque chose de mécanique, de froid, de pas humain. C'est glacé et indifférent, mais si vous regardez mieux, si vous le fixez, comme je le fais moi-même, alors je peux voir plus profondément dans cet œil. C'est exactement comme regarder un humain. Vous voyez l'œil, mais après vous conservez le

contact et vous voyez la personne, et c'est ça qui se produit… De l'autre côté de la pupille, il y a l'être, la créature », conclut-il. Dans ce sens, notai-je, les êtres « n'ont pas encore été trouvés ou reconnus par nous ». Peter répéta alors combien nos deux espèces étaient apparentées, quelle fraternité nous liait et quelle humanité les habitait. « J'ai simplement l'impression qu'ils sont un peu décalés… Ils ont choisi une autre manière de créer… Ils ont des émotions, fit-il avec emphase, mais pas aussi développées que les nôtres, ou bien ils ont connu ça et ils l'ont perdu et à présent c'est ce que nous avons à offrir, nos émotions… Ils ne sont pas tellement différents de nous », conclut-il.

J'avais déjà pris la décision en mai, c'est-à-dire avant cette régression, de demander à un collègue psychologue clinicien de soumettre Peter à une série de tests. C'est généralement coûteux en temps et en argent et il m'est pratiquement impossible de soumettre ainsi tous mes patients, ou même ne serait-ce qu'un certain nombre. Je choisis pour cette tâche le docteur Steven Shapse de l'hôpital McLean de Harvard, parce les résultats ne sauraient manquer d'attester une valeur scientifique. Dans le même temps, connaissant mieux Peter, il m'apparaissait évident qu'aucune pathologie même sous-jacente ne pouvait rendre compte, ou même simplement éclairer, les expériences dont il avait été le héros. Certaines, reliées à des phénomènes de kidnapping, ainsi que les divers ajustements personnels qu'elles ont imposés au sujet, furent très évidemment d'énormes stress. Mais Peter n'en demeura pas moins un individu sain d'esprit, stable de caractère et agréable de compagnie, qui a toujours entretenu des rapports excellents avec son entourage.

Mon idée était que si cette impression toute personnelle était partagée et confirmée par un clinicien de talent, cela aiderait

considérablement à dissiper sur ce cas la suspicion selon laquelle les rapports de kidnappés ne sont que le produit de troubles psychiatriques. Car même si certains kidnappés peuvent manifester parfois une certaine pathologie significative à cet égard, le fait que quelques sujets, ou même un seul, échappent à ce jugement permettrait d'éliminer toute interprétation des phénomènes en cause au moyen de dérangements psychologiques. Au moment où je priai le docteur Shapse de faire passer à Peter tous ces tests, je ne doutais pas moi-même qu'une explication psychiatrique serait écartée, car je n'en avais encore à ce jour trouvé aucune dans tous les cas qu'il m'avait été donné d'étudier.

En mai et au début de juin, le docteur Shapse et Peter se rencontrèrent par deux fois et, en plus d'une entrevue clinique classique, travaillèrent sur le WAIS-R (Wechler Adult Intelligence Scale-Revised = test d'intelligence standard dit de Wechler pour les adultes) ; le BVMG (the Bender Visual Motor Gestalt Test = test destiné à évaluer les dysfonctions organiques du cerveau) ; ainsi que le TAT (the Thematic Apperception Test), le MMPI-2 (the Minnesota Multiphasic Personality Inventory-2), et enfin le RIBT (Rorschach Inkblot Test), autant de tests d'expression destinés à révéler la nature du fonctionnement et de la structure psychologique du sujet.

Le docteur Shapse trouva que Peter « fonctionnait à un haut degré, qu'il avait l'esprit alerte, qu'il était doué de concentration, d'intelligence, d'élocution, et ce sans visible anxiété ». On ne découvrit aucun dysfonctionnement neurologique à caractère organique. « Le stress situationnel est situé à haut niveau et l'expérience de ce stress se révèle sévère. » Peter exprima de la tristesse au cours du TAT et on aurait dit qu'il « combattait des forces mauvaises ». Le docteur Shapse en arriva à cette conclusion : « Très significative est

cette absence de pathologie. Pas de psychose ou même de désordre affectif majeur ne peuvent être diagnostiqués... On remarque également un niveau moyen concernant les préoccupations sexuelles. Ce profil peut laisser supposer que le sujet aurait subi des violences sexuelles... Il semblerait que les thèmes psychologiques sous-jacents n'aient pas d'impact générant un dysfonctionnement à l'heure actuelle. » Aucun diagnostic d'ordre psychiatrique ne put donc être établi. « Les stress psychosociaux » furent déclarés modérés dans ce cas : « Remémorisation d'expériences déstabilisantes inhabituelles. » Lorsque je demandai en privé au docteur Shapse ce qui, dans ses résultats, pouvait relever d'une affaire d'enlèvement, il me répondit : « Je ne vois rien qui s'y rapporte. » La suggestion d'abus sexuel est intéressante à la lumière des procédures traumatisantes infligées par les extraterrestres à leurs victimes. Rien dans l'histoire personnelle de Peter ne fait référence à un abus sexuel quelconque de la part d'un être humain.

Dès juin 1992, Peter commença à jouer un rôle important dans la communauté des kidnappés, prenant souvent la parole en public et apparaissant à la télévision pour décrire ses expériences. Le 15 juin, il participa à un colloque de kidnappés, organisé par le physicien du MIT David Pritchard et moi-même. Dans une déclaration d'une dizaine de minutes, Peter donna le détail des expériences traumatisantes qu'il avait pu reconstituer au cours des séances de régression et expliqua comment il était parvenu « à une certaine compréhension après être passé par une rage indicible et un violent ressentiment ». Comme nous l'avions fait nous-mêmes quelque temps auparavant, il évoqua le grand intérêt que les êtres portaient à « notre capacité de ressentir, d'avoir des émotions, d'éprouver de la compassion et de l'affection, et de nous élever vers une fulgurante spiritualité, qualités qui nous

rendent humains et qui sont partagées par toutes les races de cette planète ». Le fait que l'on soit obnubilé par les aspects traumatisants des procédures et expérimentations vécues au cours des enlèvements, ajouta-t-il, était dû à notre incapacité à « intégrer ces expériences dans notre entendement conscient de la réalité perçue tout simplement parce que l'on n'a pas pensé que cela soit possible ». Il s'adressa enfin aux chercheurs et enquêteurs présents dans l'assistance (au nombre de quatre-vingts environ) pour leur confier qu'il pensait sincèrement que les extraterrestres n'avaient aucune intention de nous faire du mal et que leur objectif était « de nous amener au niveau où nous pourrions avoir consciemment une interaction avec eux sans que cela nous paraisse terrorisant ».

Le 15 août, le producteur David Cherniack vint filmer Peter en conversation avec moi pour la chaîne publique canadienne ; il s'agissait d'une émission d'une heure sur les phénomènes d'enlèvement intitulée *Sky Magic* (Ciel magique) dans la série *Man Alive* (L'Homme vivant). Dans cette discussion, Peter évoqua la manière « instinctuelle animale » avec laquelle il avait réagi à ses expériences, comment on se retrouve embarqué en un lieu où l'on est tellement « distendu que l'esprit manque d'exploser », les changements dans la qualité même des enlèvements, leur remémorisation au cours des régressions hypnotiques, la trouille de constater que tout ce qu'on a pensé est possible, et combien c'était « hallucinant » de « se heurter à une réalité tout autre », et divers autres sujets que nous avions abordés au cours de nos séances de travail. Ce qui fut assez impressionnant, ce fut le passage, dix minutes environ, d'une bande enregistrée au cours de la régression du 12 avril et où Peter avait eu des réactions spectaculaires ; la caméra, pendant ce temps, prit des gros plans de Peter qui revivait l'horreur de ces moments dans la

peur, les tremblements et les larmes. Ce programme fut diffusé en octobre à la télévision canadienne et reçut des critiques très favorables. Il n'a pas été programmé, en revanche, aux États-Unis.

Dans les mois qui suivirent, avec l'autorisation de Peter, je me suis servi à plusieurs reprises de la vidéo de cette émission, notamment pour les besoins d'un exposé au Département de psychiatrie de l'hôpital Brigham & Women de Harvard, afin que l'assistance puisse ressentir la puissance émotionnelle qui se dégage de ces phénomènes. Mais j'ai cessé de me servir de cette vidéo lorsqu'il m'est apparu que de nombreuses personnes, y compris des kidnappés, étaient *trop* secouées par les images qu'elle contenait et que cela risquait de susciter de nouvelles défenses plutôt qu'une ouverture accrue sur toutes ces expériences. Il m'est arrivé de montrer en novembre la cassette au cours d'un dîner-rencontre des Skeptical Inquirers (« Enquêteurs sceptiques ») de Nouvelle-Angleterre et de voir plusieurs des personnes de l'assistance se trouver tellement mal à l'aise qu'elles tournèrent le dos à l'écran et qu'elles n'eurent de cesse de trouver mille interprétations les plus extravagantes des phénomènes de kidnapping.

Le 2 décembre, Peter et moi nous présentâmes devant un public de deux cents cinquante personnes à la Divinity School de Harvard pour parler des « Phénomènes d'enlèvement extraterrestre ». Je fis d'abord un exposé général sur la question et montrai un passage de la cassette vidéo. Puis Peter prit la parole pour raconter ses expériences pendant une quinzaine de minutes. Suivait une heure de discussion avec l'assistance. Pour préparer notre prestation, Peter et moi avions discuté au préalable par téléphone quelques jours avant. Peter me disait combien il s'était senti « nu devant Dieu

» quand il s'était trouvé au cœur même du cyclone de la terreur et de la désespérance, comme il avait dû abandonner tout contrôle et tout choix, et pourtant il était resté connecté à quelque chose de plus grand.

Dans son propre exposé, il déclara que ce « voyage » lui a permis de « trouver sa place dans l'univers ». Il avait cru être abandonné de Dieu et réduit « à un simple échantillon de sperme ». Pourtant, après les régressions hypnotiques, il avait acquis « la sensation d'un formidable élargissement ». Dans sa solitude, il avait découvert qu'il ne faisait qu'un avec Dieu et l'esprit. « L'expérience d'enlèvement, dit-il, m'a permis d'éprouver cette solitude tout en me sentant totalement connecté à cette source une et indivisible. » Il parla aussi de « la ressemblance à Dieu » partagée par tous les peuples de la Terre qui ont en commun cette même humanité et qui « luttent tous pour comprendre les mystères du monde spirituel et de la connexion que nous avons avec lui ».

Plus tard, il dit encore : « J'ai commencé à savoir, à un niveau strictement cellulaire, que nous n'étions pas seuls dans l'univers, que Dieu créait de nombreuses créatures à son image. » Les êtres extraterrestres « ne sont pas tout à fait comme nous. Eux aussi luttent. Eux aussi posent des questions à l'existence. Eux aussi cherchent. Ils se nourrissent. Ils procréent et meurent. Ils désirent être acceptés pour ce qu'ils sont… Dieu créé bien plus de choses encore dans l'univers dont nous n'avons pas la moindre idée. Comme des milliers d'autres gens comme moi qui ont vécu ce type d'expérience, qui ont vu la création divine sous d'autres formes, je sais au plus profond de moi-même que les êtres sont à bien des égards semblables à nous ». Puis il conclut sur ce qu'il avait découvert à travers ses enlèvements : « Je suis connecté à un processus de création qui possède des

dimensions beaucoup plus vastes que celles qu'on m'a jamais demandé d'imaginer au cours d'enseignements précédents touchant à telle ou telle spiritualité. »

Entre mai et novembre 1992, Peter confia à Pam puis à moi-même qu'il se sentait en paix, relativement à l'aise avec toutes ces expériences, bien dans sa peau, et qu'il avait « recollé tous les morceaux » avec sa famille et ses amis. Mais dix jours après notre intervention à la Divinity School, Peter m'écrivit que depuis novembre dernier il souhaitait se « souvenir davantage », « aller plus profondément » et me demanda s'il était possible de prévoir d'autres séances de régression. Il précisait aussi qu'il venait d'avoir son diplôme national d'acupuncture. Nous décidâmes donc d'une séance pour le 14 janvier 1993. Au début de notre entretien, il m'avoua qu'il s'était « fait violence » pendant un certain temps, mais qu'il n'y tenait plus et qu'il était prêt « à faire resurgir quelque chose de plus important, de plus vaste ». Tandis que nous déterminions ensemble l'objectif de notre travail, Peter se souvint d'un incident à Hawaii où « trois personnes » qu'il identifia comme des « témoins de Jéhovah, ou quelque chose du même genre », frappèrent à sa porte. « Je revois encore le visage de la femme, dit-il, qui me fixait comme si elle savait quelque chose sur moi. »

Peter raccrocha vaguement ce souvenir à une expérience d'enlèvement qui s'était produite fin août sur l'île de Nantucket. Il rendait visite à un ami, Craig, chargé de surveiller les incendies. Au cours de la nuit, Peter entendit un bruit effrayant, vit des lumières, et eut dans la tête une vision où un être traversait la chambre en volant pour atterrir près du lit de Craig puis revenir à Peter et lui dire : « Voilà, c'est le moment de partir. » « Alors nous sommes partis et nous sommes revenus », dit Peter. Le lendemain matin, Craig

déclara que lui aussi avait entendu un bruit assourdissant qu'il avait préféré interpréter comme celui de « criquets » mais il avait eu peur de seulement se rendre dans la salle de bains. Avant d'entamer la régression, nous repassâmes en revue ce qui était arrivé dans l'existence de Peter, notamment les progrès de Jamy en tant que thérapeute et leur désir d'avoir des enfants. Peter se sentait lui-même davantage en confiance : « A un certain niveau, on prend soin de moi... La route est dégagée pour moi et je peux faire mon travail. »

Nous convînmes avec Peter de laisser faire les choses durant la régression, sans se préoccuper plus particulièrement d'un épisode de son histoire personnelle. Le premier souvenir qui revint à la mémoire de Peter fut qu'il observait de nuit, depuis une hauteur où il vivait à Hawaï, « cet énorme vaisseau qui surplombe le golfe ». À ce moment-là, trois personnes, « genre ces fous de Dieu », passèrent la porte du salon. « Je crois qu'ils me parlaient de Dieu, de la religion, qu'ils voulaient me convertir à quelque chose... C'étaient eux ! » s'exclama Peter. « Il y a un rapport entre eux et le vaisseau. Ce serait en quelque sorte leur forme humaine d'emprunt. Les voilà revenus. Les voilà revenus. Je ne peux pas me défendre contre eux. Je ne peux pas lutter. »

L'attention de Peter se reporta alors sur Nantucket. Il revoit un être voler vers le lit de Craig et il commence à avoir peur pour lui, mais : « C'est le moment de partir... J'ai toujours très froid quand ça arrive », dit Peter. Du brouillard emplit alors toute la pièce : « Cela me glace... et cela me calme aussi. » Deux êtres sont venus le chercher : « Mais c'est plus subtil à présent... Il y a tout un tas de formalités qui n'ont plus cours... ce n'est plus la peine d'avoir peur... C'est une sorte d'entraînement, une initiation pour accepter ce qui est vraiment la vérité. » Néanmoins, Peter s'assit sur le lit en

claquant des dents tellement il avait peur. « Comme si son « esprit » était grimpé au plafond, il pouvait voir son corps allongé dans son lit. Les êtres l'attendaient : « Ils ne me forçaient pas la main. » Il voulait être sûr que Craig était hors de danger.

La peur de Peter s'accentuait à présent tandis qu'il se remémorait qu'on lui donnait le choix d'accompagner ou non les êtres, « de traverser la cloison, de traverser le plafond du second étage ». Ce choix prit un pouvoir métaphorique dans cette séance, incluant, selon les termes de Peter, « la liberté de se rendre au niveau supérieur. C'est le niveau d'où l'on part avec eux ». Il évoqua un « immense réseau » de connexion, une « conscience du grand tout »... « Je suis eux et ils sont moi et il y a le vaisseau ! » Sa pensée retourna à la femme plantée à sa porte à Hawaï et qui « le fixait du regard ». « Je n'étais pas prêt à accepter Dieu ou Jésus ou tout ce que vous voudrez... Ce qui m'effraie, c'est qu'ils prennent des formes humaines lorsqu'ils viennent à vous. Ils sont rentrés directement par la porte. Ce qui m'effraie c'est que n'importe qui que vous pouvez rencontrer dans la rue pourrait être un de ces foutus extraterrestres ou quelque chose de la même engeance. »

Peter en revint encore à Nantucket et il s'assit en se balançant sur le lit, les genoux relevés sur sa poitrine, les bras autour des jambes. Le choix qui consistait à accepter ou non « de se lever et de plonger » à travers le mur d'angle ou la toiture en pente de la maison revenait à présent à passer dans « une autre dimension ». « Cela n'a rien à voir avec traverser physiquement un mur. C'est plutôt comme pénétrer dans un champ d'énergie... Cette fois-ci, ils ne m'ont pas fait traverser le mur. Je l'ai fait moi-même. Je regarde en bas et je peux voir que je monte, d'un degré, de deux degrés, de trois degrés, et je pénètre dans le champ. Un, deux trois », murmura-t-il.

Je lui demandai : « Et le quatrième degré ? Y en a-t-il seulement un ? »

Il est difficile de rapporter les événements qui se sont alors déroulés dans cette régression. Ce « quatrième degré » devint symboliquement très important. Signification et action, passé et présent, événement physique et métaphore semblaient se condenser dans ce seul choix du « quatrième degré » qui représentait donc une participation volontaire. Peter s'assit au bord du lit en proie « à la terreur de l'acceptation, de l'acceptation de la responsabilité ». Ce qui était en jeu c'était « un pas de plus dans 1'évolution, laissant loin derrière la nature animale ». Il sentit qu'en traversant le mur, il pouvait « transcender le temps et l'espace ». Il voulait « pousser un cri de guerre et d'assaut et partir avec eux ». Mais la lutte dura encore quelques minutes. « Personne ne peut m'aider, dit-il. Il n'y a même plus de terreur. C'est un choix. » Mais il avait peur « qu'une fois ce pas franchi, il n'y eût rien derrière ». Contrairement aux autres kidnappings, les êtres « ne vont rien faire cette fois... Il ne se passe rien sinon cet instant du temps en moi ». J'essayai de maintenir Peter sur cette notion de choix individuel et solitaire mais je ne pus rien faire d'autre que d'être avec lui.

Le quatrième degré touchait donc dans une certaine mesure à une question de foi. En effet, que se produirait-il s'il se lançait et découvrait qu'« il n'y avait rien derrière » ? Voilà ce qui le tourmentait toujours. « Et s'il n'y avait rien de l'autre côté du mur ? » Cela signifiait l'« échec » total pour Peter : «Tout ça pour rien, tout ce travail pour du vent... Et qu'est-ce qui arriverait si je ne me décide pas ! Si je craque ! Si je ne fais que la moitié du chemin ! Si je n'y arrive pas ! Comment vous faire confiance ? Comment être sûr que je peux y arriver ? Et s'il n'y a rien ? » Peter répétait sans arrêt ce type de

questions. Je ne pouvais que l'encourager à approfondir encore davantage son doute et sa peur. Il cria, gémit, et son corps se mit à trembler lorsqu'il se rapprocha du moment fatidique du choix existentiel. Il se détendit un bref instant, le temps de faire une plaisanterie : « J'ai le vertige en altitude. Et si je me cassais la figure en bas ? »

Finalement, il déclara : « J'ai foncé tête baissée à travers ce mur. » Mais ça manquait de conviction et sa conscience retourna vers le lit. «D'accord, je vais me lever !» dit-il. «Je marche, je marche ! Je ne cours pas. » Il siffla entre ses dents tandis que l'action était revécue jusqu'à son maximum. Mais le doute persistait. « Je fais des aller et retour à présent », dit-il en revenant vers sa chambre pour vérifier s'il avait véritablement passé au travers de la cloison. « Est-ce que j'ai vraiment traversé ce mur ? » demanda-t-il. J'éclatai de rire. « Ça s'est fait en une fraction de seconde », dit-il. Alors il éprouva un sentiment de « grande certitude et de sérénité pour avoir traversé le mur comme Peter Pan », et il voyait à présent les sapins au-dessous de lui.

Une fois dehors, Peter regarda vers le bas. « Je me rends compte que je suis en train de voler et je vois le sol. je vois le côté de la maison... Je vois le vaisseau au-dessus de nous et je me dirige vers lui... puis je me retrouve à l'intérieur... Dedans, tous les bébés sont là, tous les enfants sont là. » Il se tenait dans une salle qui était « comme en marbre noir ou quelque chose comme ça ». Tout autour, le long d'un mur incurvé qui semblait suivre la ligne générale du vaisseau, il y avait de petites lumières à hauteur de hanche. Il pénétra dans la salle où il vit trois chaises et une table ainsi qu'« une autre chaise pour lui à l'autre bout ». « Des images et encore des images » arrivaient, mais la conscience de Peter continuait à

divaguer dans tous les sens, comme pour éviter d'affronter ce qui allait arriver à présent.

Peter vit trois êtres. Le premier, directement face à lui, possédait « un front vraiment énorme » et paraissait plus âgé que les deux autres. Celui qui était sur sa gauche était un extraterrestre femelle. Le troisième était aussi un extraterrestre. C'étaient ces trois-là qui lui avaient rendu visite à Hawaï. Peter était là « pour apprendre des choses sur le futur », déclara-t-il. Le large front du premier était comme éclaté en son milieu. « C'est le même qui a surveillé toutes les opérations… J'ai l'impression qu'il est plus beau, enfin, je veux dire que c'est incontestablement lui le chef. » L'être femelle se révéla être son professeur. « Elle va être mon gardien, ou quelque chose du même genre. Elle va veiller sur moi. Elle est… il y a quelque chose qui va apparaître… Oh ! mon Dieu !

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— C'est qu'on va… on va baiser. » À ce moment-là, la peur, et non le désir, s'empara de Peter. « Je vais faire l'amour avec elle, dit-il. Je comprends tout maintenant. C'est ça qui se préparait », qui lui était communiqué principalement par l'être le plus vieux et que Peter appelait aussi « Monsieur Je-sais-tout » ou « Grosse-Bulle ».

« Je ne veux pas faire ça, dit-il. Je veux foutre le camp d'ici. »

Peter reçut un choc quand on lui annonça que les bébés qu'il avait vus en entrant dans le vaisseau étaient ses enfants hybrides ou extraterrestres et qu'il « procréait avec des extraterrestres ». « C'était à ça que servait mon sperme », dit-il. Sa peur augmentait de seconde en seconde tandis qu'il considérait les implications d'une telle révélation. Il se rappela qu'en effet il avait à maintes reprises copulé avec un extraterrestre femelle. « J'ai la drôle de sensation qu'elle est

ma véritable épouse. C'est la personne à qui je suis le plus relié, et c'est elle que je vais retrouver ici, ou avec qui je suis, bref... » Cette information lui fut communiquée par « Grosse-Bulle » et la femelle en personne, et cela ne laissa plus aucun doute en lui. Tandis qu'il parlait de tout cela, Peter sentait que sa conscience était comme séparée de son corps physique, « comme si elle se trouvait sur des hauteurs d'où elle pouvait me percevoir en bas Peter assis sur cette table ».

C'en était « trop » pour Peter. « Ce n'est pas tellement la question de faire ou non l'amour, mais procréer avec elle !... dit-il. Oh ! mon Dieu, John, le plus dur à avaler, c'est que cette femme est également humaine, et qu'ils lui ont pris des ovules et à moi mon sperme pour les mettre en contact et fabriquer des enfants ici. » En pensant à ce qu'il venait de déclarer, Peter ajouta : « Ça m'est difficile de trouver les mots pour exprimer à quel point je suis choqué, écœuré par ce que je viens de voir... La pensée qui m'horrifie le plus, c'est qu'elle pourrait bien être une pure extraterrestre et que moi je la percevrais comme une humaine, bref que j'aurais fait l'amour avec une extraterrestre. » Je demandai alors à Peter ce que cela pouvait avoir de « si horrible ». « Ils voudraient que je l'aime comme on aime un être humain, répondit-il, et que je prenne autant de plaisir amoureux avec elle qu'avec ma femme... Le problème, c'est mon attachement et mon amour pour elle en tant qu'extraterrestre. Parce que, dans ce cas-là, qu'est-ce que devient ma femme sur Terre, John ? Hein ? Qu'est-ce qu'on en fait ?»

En outre, Peter avoua quelque répulsion d'ordre physique. « Je ne peux pas faire abstraction du fait qu'il s'agit de créatures d'une laideur effrayante qui m'ont terrorisé avec leur peau lisse et glacée et faudrait que je fasse l'amour avec ça... Je veux croire que je n'ai pas fait l'amour avec une

extraterrestre. » Peter exprima encore ses craintes d'être coupé de la Terre et de sa « famille terrestre », de perdre le contact « avec tout ce qu'il aime ici ». Ses pensées tournèrent à la confusion lorsqu'il se mit à considérer « tous ces enfants » qu'il devait avoir, si l'on tient compte, en effet, de tous les prélèvements de sperme auxquels il avait été soumis.

En dépit de la détresse qui l'avait gagné, Peter estima que tout ce processus faisait partie d'un plan auquel il avait donné son accord. « La première étape consiste simplement à fabriquer des enfants, les zygotes, les petits. La seconde de regrouper les parents », un humain et un extraterrestre. Un lien « est créé entre les deux afin qu'ils élèvent les enfants d'une manière à la fois terrestre et extraterrestre ». Nous parlâmes un moment du choc que ça avait été pour lui d'apprendre qu'il était un « père d'extraterrestre » même s'il admettait que ces enfants hybrides avaient besoin comme tous les enfants d'« une mère et d'un père ». « Avec la perspective de la destruction de la planète comme on le sait », dit-il, cela signifiait que ce sont ces « enfants-là » qui repeupleraient la planète. « Un peu comme des graines de pavot… des cosses disséminées un peu partout sur la Terre. »

Devant le caractère insolite d'une telle information, je demandai à Peter quel était alors son degré de conviction. « Un pour cent, dit-il. C'est quelque chose qu'il faut apprendre. C'est du futur dont il est question, c'étaient des impressions. C'était de la connaissance, mais c'était vrai, du ressenti. » Nous en revînmes à la scène précédente avec les trois êtres sur les trois chaises - le vieux chef qui sait tout, la femelle humano-extraterrestre et le « pur extraterrestre » sur la droite. On aurait dit qu'ils réaffirmaient l'engagement de Peter dans ce qu'il vivait à ce moment-là, comme s'il s'agissait d'une espèce de « mariage arrangé » avec l'être femelle. « Ça

ressemble à un lien noué pour des raisons supérieures aux individus, dit-il. Si je ne fais pas ça, mon espèce risque de disparaître. Cela va bien au-delà du fait de donner mon sperme. La question est celle qui consiste ou non à devenir père. Voulez-vous bien participer à cette procréation, oui ou non ? » Cette décision a dû être prise « une bonne dizaine de fois au cours de ma vie », suggéra Peter.

Peter était convaincu que sa partenaire humano-extraterrestre était cette femme qui s'était rendue chez lui à Hawaï. Elle était assez simple, avec des cheveux auburn, « pas commune, plutôt neutre dans son apparence. Pas laide. Je dois dire que je ne me souviens pas vraiment de son visage ». Ces réflexions le conduisirent à aborder le problème de sa propre lutte pour vivre « dans deux mondes parallèles ». D'une certaine manière, son vécu dans l'autre monde avait plus d'impact sur lui. « Je plonge beaucoup plus profondément dans ma propre réalité de ce côté-là », avoua-t-il. « Ce qui me fait le plus peur à présent, dit-il, c'est de retourner chez moi et de raconter tout ça à Jamy. Imaginez un peu : " Alors, chéri, comment s'est déroulée ta séance aujourd'hui ? " - " Bien. Alors voilà, j'ai revu ma femme extraterrestre et mes gosses..." !»

La séance touchait à sa fin. Peter parla des potentialités de son travail dans cette vie et des responsabilités complexes qu'il avait endossées. Franchir le quatrième pas, « passer le mur », représentait un approfondissement de son engagement dans le projet extraterrestre de procréation, et surtout de son engagement à jouer un rôle de père, ce qui impliquait immédiatement une relation amoureuse avec un être femelle « parce que le processus lui-même impliquait la présence de deux individus ». Il fallait qu'entrent en jeu « l'énergie des parents, leurs sentiments, leur connexion mutuelle, que les

parents soient époux ou simples partenaires, afin que tout cela soit transmis à l'enfant ». Peter souligna l'importance de l'intervention parentale auprès des enfants hybrides après que les extraterrestres eurent « élevé » des embryons à bord du vaisseau, où même par la suite, quel que soit le lieu où ils grandiront.

Cette séance aura été assez éprouvante. Je passai rapidement en revue ce qui s'était produit et soulevai quelques questions sur l'aspect littéral et métaphorique de ce que Peter venait de revivre. Pour Peter, il semblerait que ses difficultés concernaient essentiellement un certain degré de l'évolution et que le fait d'« accepter et de choisir, de choisir consciemment, de traverser le mur » représentait son engagement vers ce degré.

Quelques jours après la régression, Peter confia à Pam qu'il avait tout raconté à Jamy et que celle-ci avait été « formidable » et le soutenait inconditionnellement. Il se sentait beaucoup plus détendu, confiant et « assez fort » pour « plonger encore davantage ». Les régressions avaient, selon lui, le pouvoir « de remettre son ego à sa place ». Aussi avait-il pu remplacer terreur et colère par un « espace » où était désormais possible une connexion avec les extraterrestres et « le programme de procréation ».

Une sixième régression fut décidée pour le 11 février, autrement dit quatre semaines plus tard. Honey Black Kay, un thérapeute qui voulait en savoir plus sur les phénomènes d'enlèvement, était présent. Pour lui, en début de séance, Peter rappela ce qu'il était advenu au cours de la dernière régression et l'acceptation de sa femme Jamy. Peter avait lui-même du mal à accepter « la totalité de tout cela » et ne manqua pas de remarquer une certaine « absurdité » dans ce qu'il avait découvert. « Je suis passé du rôle de victime à celui

de participant consentant », dit-il et il s'attacha à cette importante évolution qui consistait à maîtriser sa peur de traverser le mur de la maison de Nantucket au cours de la régression du 14 janvier. Il démarrait donc cette nouvelle séance avec une anxiété mêlée d'impatience sur ce qu'il allait cette fois découvrir de nouveau.

Une fois en transe, Peter se revit d'abord sur une table « à nouveau à un de ces moments où ils me prennent du sperme », puis au moment où les trois personnages lui avaient rendu visite à Hawaï ; enfin, il revint à l'expérience à Nantucket, au mois d'août, celle que nous avions explorée au cours de la dernière régression. Derechef, il éprouva les mêmes émotions concernant la fameuse décision de « passer à travers le mur », avec tout ce que cela impliquait pour lui. Et une fois encore, il ressentit ces vibrations dans son corps tandis qu'il s'asseyait au bord du lit et que le contrôle de lui-même lui échappait concernant le fait de traverser ou non le mur. En dehors du programme de procréation lui-même, il avait la sensation de « perdre son identité » dans cette découverte qu'il faisait d'être, en un sens, « partiellement extraterrestre ». Dans l'état hypnotique, il ressentit ceci : « Je commence à vibrer au niveau cellulaire. »

Peter poussa alors un long cri suivi d'une profonde inspiration : il se revoyait, encore une fois, sur une table, à côté de laquelle se trouvait sa partenaire humano-extraterrestre qui lui disait quelque chose comme : « Tu sauras tout plus tard… Cette partie-là n'est pas si importante. » Peter sentit son esprit s'ouvrir et disposer d'« une liberté de choix pour se rendre dans n'importe quel souvenir ». De nouveau, Peter longeait le long couloir qui menait à la salle où se tenaient les trois êtres. Ils lui dirent que « depuis qu'il était tout petit, il avait accepté tout cela et que c'était lui qui avait

choisi de venir ici (sur Terre) ». « Alors ils étaient d'abord venus à moi et j'avais décidé de jouer avec les bébés, les autres êtres, les extraterrestres. Les autres êtres m'observaient en train de jouer avec eux parce que je ne manifestais aucune peur, aucune difficulté à participer à leurs jeux, et ils m'ont demandé si je voulais continuer. » Peter déclara que c'est en tant que gosse de quatre ans qu'il avait accepté de continuer de jouer avec les enfants hybrides, ce qu'il décrit ainsi : « Davantage une interaction avec moi qui reste simplement assis là près d'eux, une communication. »

Je demandai à Peter de décrire les enfants hybrides. « Ils avaient de grosses têtes, et quelques touffes de cheveux, et ils ont la tête plus grosse que le reste du corps », dit-il. « Leur peau ressemble à la nôtre. Un peu plus rêche - plus charnue. Ils ne sont pas grassouillets comme les bébés. Leur graisse est celle des vieillards, leurs bras sont maigrelets, mais ils ont des ventres proéminents. Ils sont rigolos. Us sont malins aussi. On dirait des petits bébés. »

Lorsque les trois êtres se rendirent chez Peter à Hawaï, ils lui demandèrent à nouveau « s'il voulait continuer ». Bien qu'il ne fût pas « prêt à s'en souvenir » à ce moment-là : « J'ai toujours eu le choix d'aller de l'avant. » Un nouveau choix semblait se présenter à présent, « quelque chose d'autre », fit Peter, tandis qu'il se souvenait d'avoir été entraîné le long d'un couloir où « ils allaient lui montrer des choses ». Chemin faisant, on lui montra des images de chaque côté. Il vit des explosions nucléaires, des parties entières de l'Europe et des États-Unis complètement détruites, « des masses de gens brûlés, désespérés... la race humaine changeant de forme et de texture ». Peter, la « femme » et les milliers d'enfants qu'ils avaient procréés ensemble « participant de ce changement en repeuplant la Terre ». Je demandai à Peter pourquoi cette

repopulation était nécessaire. « À cause de la destruction de la Terre, à cause de ce qui arrive, à cause de ce qui va arriver. »

Je priai Peter de donner davantage de précisions. Il dit qu'il y avait « de la bagarre pour savoir qui allait prendre le contrôle de la Terre », bagarre entre «tous les êtres du reste de l'univers », et pas seulement « ceux avec qui je suis associé ». Cela d'ailleurs « aurait déjà commencé » depuis environ deux mille ans, affirma-t-il, mais « les choses allaient se précipiter ». Cela n'avait plus de rapport avec « le bien et le mal », expliqua-t-il, mais avec « les différentes possibilités de futur ». « Tout le processus de reproduction » auquel il participait jouait « un rôle essentiel » dans le développement de cette situation. Peter parla de prophétie, de « révélations », et de gens « enlevés » comme on le décrivait déjà dans la Bible. Mais pour lui, « cela n'avait rien à voir avec la religion » car il y avait « des vaisseaux prêts pour les événements à venir ». Il avait regardé dans « le grand vide noir » du futur et avait vu la Terre tout en bas, « avec des gens qui montaient ». « Je le sais plus que je ne le vois », dit-il. En même temps, il sentit qu'il « perdait tous ceux qu'il avait aimés, que le contact était interrompu avec toutes ses attaches terrestres ».

Plutôt que le mot « rapt » ou « enlèvement », Peter préfère parler ainsi : « Des êtres viennent nous aider à accéder à un degré supérieur de l'évolution... » « On va faire table rase. Voici venir le nouveau millénium pour la Terre, engendrant un tout autre monde. » Il avait suivi « l'enjeu » où « de plus grandes forces avaient joué le futur de la planète pour les deux mille ans à venir ». Tandis qu'il gisait sur un lit, Peter vit devant lui des êtres humains nus, soit se tenant debout, soit « articulés comme des pantins ». Il commença à qualifier cette vision d'étrange » et de « bizarre » et je lui demandai de laisser de côté tout jugement et commentaire pour le moment et de

se concentrer pour raconter son expérience « brute ». Il estima alors se situer en l'an 2010 et, cette fois encore il vit « des gens grimper dans les airs » pendant une longue période alors que « des vaisseaux se manifestaient sur Terre » et l'exploraient.

Dans tout cela, le rôle de Peter consistait à « fabriquer des bébés » en compagnie de la femelle humano-extraterrestre avec qui il avait été lié, à amener tout le processus « à la conscience », et à collaborer avec la femelle pour « les soins à donner aux petits ». Il devenait le chef « d'une nouvelle tribu originale, d'une nouvelle race d'humains ». Même si Peter disait avoir accepté le plan de repopulation, cela le troublait quand même énormément, surtout cette histoire de « destruction des populations terrestres » qui risquait de se produire en une fraction de seconde. Bien que rien n'eût pu empêcher cela, affirma Peter, l'aspect positif serait que cette évolution procurerait « une seconde chance » à l'humanité. La tribu hybride, dit-il encore, serait morcelée et installée dans diverses régions du globe, telle une « population transplantée » et plus avancée, possédant « la connaissance d'un autre monde » et prête à démarrer « une nouvelle existence... un nouveau système ».

Je demandai à Peter ce qu'il adviendrait de nous autres, les « natifs » de la Terre. Un grand nombre de gens parviendraient à survivre, dit-il, mais les épidémies, la pollution « et tout le bazar » détruiraient « les infrastructures de la civilisation humaine telle qu'elle se présente de nos jours ». L'ensemble de la société se sera écroulé. Je lui demandai ce que nous tous ici présents étions censés faire d'une information aussi déprimante. Peter répliqua qu'il n'y avait « pas de coïncidence », si j'avais déjà milité contre le nucléaire, ce qui impliquait que des efforts préventifs étaient possibles. Mais il ajouta que

nous envisagions le futur « tout à fait à l'horizon » et qu'à cet égard la situation était sans espoir : « Le bateau va couler et vous êtes sur le canot de sauvetage. »

Peter avoua qu'il en avait gros sur le cœur à cette seule pensée, mais qu'il était résigné. Malgré le fait que ces visions semblaient à la fois immuables et totalement réelles, il déclara qu'« à un certain niveau, des négociations se déroulent sur l'avenir de la planète, notamment sur les différentes possibilités... S'il existe de la conscience dans l'univers, on a un repère où que nous soyons », fit-il observer d'un ton vague. « Si le monde éclate, comme on le prévoit, et si une autre, une tout autre conscience se met à l'habiter, alors il y aura progrès. » Après tout, nota-t-il, les croisements humano-extraterrestres ne sont-ils pas des « croisements avec notre propre espèce, à un certain niveau » ?

La régression s'achevait là. Mlle Kay remarqua qu'une puissante énergie avait circulé dans toute sa colonne vertébrale d'un bout à l'autre de la séance. Peter, remarquant nos mines déconfites, dit alors : « J'ai l'impression de vous avoir sapé le moral. » Il répéta néanmoins que ses sentiments avaient eu une puissance remarquable et que son « histoire » lui avait paru des plus réelles. La fin de la discussion porta sur le caractère fiable des prophéties de Peter. Il refusa la notion de « réalités probables » et celle d'un pouvoir quelconque qui nous permettrait de choisir un avenir différent. Car dans cette régression, il avait eu la conviction que « nous n'étions pas la seule conscience qui avait son mot à dire dans notre propre futur ». En offrant le contrôle « à des forces plus puissantes », Peter affirma qu'il se sentait aussi « plus libre, plus à l'aise ».

Dans une conversation téléphonique avec Pam, trois semaines plus tard, Peter lui confia qu'il n'avait pas été très

bien dans sa peau pendant un certain temps, surtout parce qu'il se sentait isolé avec, en lui, le terrible secret de la « fin terrestre ». Personne ne veut connaître une chose pareille, dit-il, mais il continuait de se faire l'expression du processus d'évolution qu'il avait visionné dans la régression, avec les extraterrestres et les hybrides débarquant sur Terre, visions « très réelles ». Il développait aussi de nouvelles énergies thérapeutiques très importantes qu'il rattachait à cette connexion qu'il avait avec les extraterrestres, et il découvrit qu'il pouvait transmettre de manière positive cette même énergie à d'autres personnes. Il demanda à Pam si l'on pouvait organiser une nouvelle séance de régression.

Nous nous revîmes donc le 22 avril. Peter commença par nous raconter une séance chez son thérapeute où il s'était enroulé par terre dans la position du fœtus, agrippé à un oreiller, pleurant et se balançant, sentant qu'il était lui-même un extraterrestre ou bien une conscience qui s'était glissée dans son corps d'humain. Il se demandait alors : « Mais qui suis-je ? » car il sentait bien qu'il se « perdait lui-même, dans une certaine mesure ». « Je suis une âme individuelle qui vient juste d'entrer dans cette vie-là » et donc dans le « corps de Peter ». Dans d'autres existences, passées ou futures, il serait « quelque chose d'autre », mais « toujours Peter ». « Je suis toujours cette âme… Et cette âme est extraterrestre… Je ne sais pas exactement ce que cela signifie, dit-il, si j'ai été créé par eux ou si ce sont eux qui viennent prendre possession de mon corps ». Si c'était le cas : « Alors je me sentirais perdu, ne sachant pas qui je suis. Je ne serais qu'un véhicule à leur service. Une machine. Où serait alors mon libre arbitre ? Cela prendrait une tout autre tournure. »

Peter exposa ensuite en détail avec Pam les changements qu'il avait observés concernant le développement de ses

aptitudes de guérisseur. Cela s'était révélé au cours d'une classe à l'école de Barbara Brennan : un professeur, remarquant quelque chose dans son aura, avait touché sa tempe et Peter avait aussitôt senti que « quelque chose avait explosé » dans sa tête. Il assista aussi à des transformations d'ordre vibratoire dans son propre corps que le professeur ainsi que d'autres élèves perçurent également comme de puissantes pulsations au sein du champ énergétique. Après être retourné à Boston, Peter passa deux nuits « à vibrer et à trembler » de la tête aux pieds. Une nuit, il se réveilla pour entendre ce message : « Tu dois transmettre l'énergie d'une certaine vibration aux gens. C'est ce que tu as à accomplir. » Peter éprouvait des sentiments mitigés à ce propos. Certes, dans une certaine mesure il l'acceptait et l'efficacité de ses talents de thérapeute était là pour l'encourager mais dans le même temps, « il ne désirait pas vraiment se présenter comme quelqu'un qui transmettrait l'énergie des extraterrestres ! ».

Peter avait l'intention de consacrer cette séance à « approfondir les connaissances ». Il avait « digéré le problème physique » du phénomène d'enlèvement. Il souhaitait à présent travailler davantage « au niveau de l'âme ». Bien qu'il éprouvât la sensation qu'il « était au bord d'une connaissance plus vaste », Peter avait tout de même « peur » de ce qu'il allait découvrir.

Les premières images de la transe furent celles d'êtres extraterrestres présents dans sa chambre, d'enfants, de la sensation qu'éprouve un bébé ou un fœtus, ce qu'il estima très troublant. Il sut ensuite que son propre corps « était exactement comme s'il se trouvait lui-même dans le corps d'un extraterrestre ». « Je sens que ma tête est énorme. Mon cou est tout mince. Mon corps aussi est mince. Mes doigts sont longilignes et maigres, et je pense que je me tiens là et

que je discute avec cet autre extraterrestre. » Il était « l'un d'entre eux », et cette conversation se déroulait avant qu'il ne vienne sur la planète Terre. Mais « le futur comme le passé, c'est la même chose », et il regardait l'un comme l'autre « de la même manière ». Peter savait qu'il pouvait transcender son corps, « recevoir des informations et travailler avec eux ». Je suis eux... On dirait que je suis arrivé ici (sur Terre) pour certaines raisons», dit-il.

Il avait cette conversation avec une amie extraterrestre qu'il connaissait depuis des « éons ». Ils se disaient au revoir : « Car c'était la dernière fois que nous nous voyions sous cette forme... Je ne veux pas la quitter. Je ne veux pas partir », dit-il. « Je commence à avoir peur à présent. C'est tout nouveau pour moi » ; mais il lui fallait pourtant s'en aller car il avait lui-même « choisi de le faire pour l'aider, elle, et aider tous les autres ». Ce projet d'aide consistait à donner à sa partenaire extraterrestre « son sperme d'humain, comme le fait un mâle, une personne appartenant à la Terre ». Aussi était-il allongé sur la table pour qu'on lui « prélève du sperme ». « Mais à présent, elle se tient là près de moi. Elle plonge son regard dans mes yeux et elle me réconforte... Il y a encore autre chose qu'ils veulent changer - ma structure moléculaire ou quelque chose du même genre », fit Peter.

Sous hypnose, Peter commença à sentir le trac monter en lui et il se mit à crier et à gémir bruyamment en se débattant contre « l'envie de voir » ce qui allait se produire ensuite. Quelque chose lui glaça le sang et il ressentit « une subtile vibration » dans son corps. Les images affluaient sur les changements terrestres qui allaient se dérouler avant l'an 2002 tandis qu'il gisait sur la table, « flanqué de deux êtres qui lui parlaient » ; d'autres êtres « travaillaient avec des gens en Europe, en Afrique et en Orient. Mais, ajouta-t-il sur un

ton ambigu, nous sommes les extraterrestres qui sommes parvenus jusqu'ici. C'est nous qui y sommes parvenus. » Puis il se vit « dans l'océan » alors que de grands bouleversements se produisaient sur la croûte terrestre et qu'un gigantesque raz de marée venant du sud recouvrait une grande partie de la côte est et du golfe du Mexique.

Je questionnai Peter sur la source de telles informations, à quelle aptitude il devait de les connaître et quel était le rôle qu'il était censé tenir dans ce processus. Il me répondit que les informations provenaient des extraterrestres eux-mêmes, que son travail consistait à préparer l'avenir en transformant « la structure énergétique » ou les vibrations des gens avec qui il collaborerait, et, en tant qu'extraterrestre ayant revêtu une forme humaine, de procréer une race hybride en compagnie de sa partenaire humano-extraterrestre. Il m'expliqua ceci : « Quand je suis ramené au vaisseau, comme ils disent, et qu'on nous prélève sperme et ovules, nous étant des corps physiques humains, ces prélèvements peuvent être utilisés et mélangés selon notre système reproductif à nous. »

J'observai que d'après ce que nous savions, les êtres hybrides semblaient apathiques ou manquant de vitalité ; aussi pouvait-on se demander comment ils allaient pouvoir repeupler le monde. Peter me dit que c'était en fait une fausse impression fondée sur la perspective et les limites humaines qui étaient les nôtres et qui donnaient la mesure de ce que nous pouvions accepter. « C'est nous qui les percevons sans vitalité…Ils sont eux-mêmes, totalement, les extraterrestres, et (Peter parla alors en leur nom) nous ne sommes pas sans vitalité. Nous ne manquons de vitalité qu'à vos yeux… Nous sommes sans forme. Nous ne sommes pas comme vous. » Puis il reprit : « Je vois cela comme un humain et comme un extraterrestre en même temps. C'est important pour vous que

vous nous voyiez comme nous sommes réellement, et quand vous jugez que les bébés sont sans vitalité, c'est simplement parce que le phénomène n'est pas humain. Je ne peux pas percevoir leur esprit ou leur être », dit-il. Guère satisfait de cette réflexion, je m'étonnai que nous ne le puissions pas, en effet. La réponse de Peter resta confuse, se référant constamment à mes critères selon lesquels je décidais de ce qui était ou non vivant : « L'incarnation de l'âme, de Dieu. Vous ne faites que voir là une différente espèce d'homme, et c'est tout. »

Je fis quelques commentaires sur le fait que les êtres hybrides « avaient besoin » de soins, semblait-il. Quelle « meilleure façon » y aurait-il d'amener les humains à « nous accepter, fit Peter (il parlait à nouveau à la première personne du pluriel, au nom des extraterrestres) que de nous montrer à eux sous notre forme la plus vulnérable... Ils ont la bonté dans le cœur, un thème commun à tous les humains », fit-il remarquer. « Ce qui brise le cœur, c'est de se souvenir qu'eux aussi participent de nous et qu'ainsi ils se reconnectent, pour ainsi dire, avec leur propre espèce originelle. » « Les kidnappés humains, expliqua Peter, ont également une identité extraterrestre, de sorte que, lorsqu'ils rencontrent les enfants extraterrestres qu'ils ont procréés, surgit aussitôt un conflit entre le souvenir de cette connexion avec leur espèce originelle (je présume extraterrestre étant donné le contexte) et leur connexion humaine avec le bébé, l'enfant, le petit. » Je lui fis remarquer que ce moment crucial faisait de véritables ravages chez les kidnappés en question, sur quoi Peter était d'accord : « Oui, à vos yeux, c'est cruel. » Il se sentait lui-même « coupé en deux », sa « nature humaine résistant à l'autre, celle qui sait, celle qui a tant à dire ».

Il fallait tracer les voies et creuser les tunnels par lesquels les gens allaient pouvoir accéder au futur. Il y aurait « du changement », comme « un voile qu'il allait falloir traverser… L'espèce humaine perdurerait », annonça Peter, mais sous une forme différente. « La Terre deviendrait un lieu d'interaction avec d'autres êtres », y compris les enfants hybrides que l'on créait maintenant. Une fois que les humains qui « participent à ce plan » auront passé l'épreuve du temps et « celle de la transformation de la conscience, il n'existera plus de colère, de haine ou de ressentiment » parmi les kidnappés à qui on a « montré leurs enfants… Ce que vous estimez cruel, justement, poursuivit-il, n'est que le travail de l'esprit humain qui essaie de comprendre ». Je n'étais pas très convaincu de ce que je venais d'entendre mais il fallait avancer.

Peter revint sur le thème de l'évolution humaine et se laissa à nouveau gagner par la « peur » en développant une espèce de scénario de sauvetage. « Nous ne pourrons pas tous devenir ce nouvel être, dit-il. Ceux qui ne conviendront pas à cette nouvelle situation s'élimineront d'eux-mêmes. » Le changement risque d'être fabuleusement beau car la conscience se sera ouverte « à une vibration beaucoup plus forte et beaucoup plus subtile ». Sa peur était surtout celle de laisser derrière lui « ce qu'il savait ». « Mais la partie en moi qui est plus élevée sait ce qui transcende toutes ces choses, tous ces hommes qui meurent effectivement. » Le « degré suivant », fit Peter, consistait « à permettre à des gens de se tenir prêts à traverser le voile quand le moment sera venu ». Il vit trois formes qui seraient censées pouvoir sans inconvénient (à travers les voiles ou sans qu'il y en eût) entrer en interaction avec tous les groupes : les êtres humains tels que nous sommes actuellement, un mélange d'humain et d'extraterrestre, et les extraterrestres eux-mêmes.

La vision de Peter était celle d'une espèce d'« âge d'or pour la connaissance et l'ouverture de conscience, avec toutes les opportunités que cela impliquait ». Peter lui-même se souvenait que très profondément en lui « son âme était presque une extraterrestre », et sous sa forme incarnée sa tâche consiste à utiliser ses systèmes reproductifs pour donner naissance à une espèce intermédiaire et pour, « en quelque sorte, changer les vibrations des autres humains qui se trouvent ici en prévision des transformations à venir ». Les gens de son âge étaient « la première génération » incluse dans le processus. « Nos enfants (hybrides) forment la seconde… La partie la plus effrayante, fit-il, c'était ce changement radical dans l'éveil de sa conscience, avec en prime le fait de se mettre au travail et celui de prendre conscience de qui il était, du moins dans cette incarnation. » Il éprouva l'incommensurabilité de tout cela et estima qu'une telle information ne manquerait pas de me transformer, moi aussi, John Mack) d'une manière quasi fondamentale, me donnant à réfléchir, « au-delà du paradigme purement clinique, sur ce que pouvait être la fameuse " expérience " ». Il suggéra que nous nous retrouvions « du même côté de la barrière ». « Vous êtes l'un des nôtres, dit-il, vous êtes l'un d'eux. »

Peter trouva cette séance particulièrement pénible et il accusa une grande fatigue pendant plusieurs jours consécutifs. Ce qui le troublait le plus, c'était ce sens tellement aiguisé qu'il avait eu de sa nature d'être extraterrestre, ce qui lui paraissait en soi complètement « fou », et il se demandait si d'autres kidnappés parvenaient à se percevoir eux-mêmes de cette manière. Pam lui fit part de quelques informations concernant d'autres sujets avec lesquels nous avions travaillé et qui avaient eu des expériences de double identité tout à fait similaires. Peter

demanda à me revoir afin de pouvoir intégrer les informations qu'il venait d'obtenir dans la dernière régression.

Nous nous rencontrâmes donc le 19 mai et Peter me fit tout de suite part des « océans de doute, de désespoir et de questions » qu'il avait traversés depuis la dernière séance. Nous nous posâmes, en effet, le problème de savoir sur quel plan de réalité nous devions envisager ce qu'il avait révélé la dernière fois. Il me dit qu'il me voyait comme une sorte de « sage-femme » et qu'après chaque régression il parvenait à un niveau supérieur de résolution, de « transformation ». Il était plus que jamais convaincu qu'« il existait quelque part une puissance plus grande que lui, que nous, et qu'ils (les ET) contrôlent en partie sa destinée (celle de Peter) et celle de la planète ». « L'esprit occidental, la structure socio-économique dans laquelle j'ai grandi ne me conviennent pas. Je suis un homme différent de ce que j'étais avant d'entamer cette série de régressions », dit-il. « Je fais à présent confiance à l'univers ; en attendant le grand appel, en attendant que quelque chose change. »

« Je suis connecté aux êtres, poursuivit-il, et j'ai l'intuition qu'ils sont eux-mêmes reliés à Dieu, quel qu'il puisse être… Comme des intermédiaires, ils font la même chose que ce que nous ferions si nous devions intervenir pour éviter qu'une espèce ou toute autre chose ne disparaisse complètement. » Nous essayerions « d'aider sans intervention trop directe ». Les êtres « agissent avec Dieu », suggéra-t-il, pour reproduire « les plus hautes qualités humaines ». Dans le même temps, on dirait, toujours selon Peter, qu'« ils ont pu transcender le temps et l'espace et visualiser une possible future évolution de la planète », en utilisant « la mythologie des ovnis » pour nous obliger à « prendre conscience que nous ne sommes qu'une partie d'un ensemble plus vaste ». Peter se sentit alors

contraint de se tourner vers lui-même et il projeta, selon ses termes, une quête visionnaire de dix jours, une balade en solitaire dans le Montana à la fin du mois de juillet, afin de mieux explorer toutes les questions soulevées au cours de ce printemps.

Le reste de la séance fut consacré aux implications pratiques que ces changements allaient fatalement amener. Peter continuait de se sentir isolé et un peu livré à lui-même au cœur de toutes ces expériences. Bien que le processus de transformation eût eu une influence certaine sur ce sentiment, il n'en gardait pas moins des craintes quant à sa relation avec Jamy, au « beau rôle sécurisant » qu'il aurait pu jouer dans la société en tant que « jeune homme savant » et acupuncteur « professionnel ». Il recherchait encore le soutien de son père et de sa sœur, mais il n'avait plus eu de nouvelles d'eux depuis qu'il leur avait envoyé des vidéos sur ses conférences et qu'ils avaient dû le voir s'exprimer de manière pathétique sur ses expériences sur un écran télévisé. Lui et moi, conclut Peter, « ainsi que les autres personnes du groupe (kidnappés et chercheurs) vont être chassés de ce monde normal et sécurisant pour entrer dans quelque chose d'autre », et c'est ce qui le troublait. Néanmoins, affirma-t-il, il avait envie de continuer ce travail et d'apporter « de subtils changements vibratoires dans nos champs d'énergie ».

OceanofPDF.com

Commentaire

Le cas de Peter nous entraîne aux confins des mystères de la conscience, ceux de l'évolution de l'identité humaine et ceux qui touchent au but apparent du phénomène d'enlèvement lui-même. Ses régressions successives semblent suivre une progression, allant des procédures traumatisantes « standard » aux expériences spirituelles les plus complexes incluant l'ouverture et l'élargissement de la conscience ainsi que des visions de futurs possibles pour l'humanité. Les souvenirs d'événements plus spécifiquement physiques, comme les pratiques des extraterrestres sur la personne humaine, sont ici largement remplacés par des communications entre Peter et les êtres qui semblent en ce cas faire partie d'un système d'enseignement complexe et réciproque.

On remarque aussi que chaque découverte au cours d'une régression ensemence le travail de la régression suivante, même si toute sélectivité n'est pas abandonnée de la part du sujet ou de celle de l'investigateur. Comme c'est la règle dans la majorité des cas pour ce type de travail, la direction de la progression dépend d'une ouverture et d'une entente mutuelles chez le sujet comme chez l'enquêteur. Le phénomène n'a rien en soi de linéaire, comme c'est le cas lorsqu'on « dirige » un témoin ou un patient. Ce qui émerge est interactif ou intersubjectif, riche, partiellement inconscient, créatif dans son propre développement et limité par sa propre objectivité.

De la notion de progrès dans le cours des régressions naît un curieux problème. En effet, l'essentiel des enlèvements subis par Peter - l'examen au cours de l'expérience de Nantucket en août 1992 dans la cinquième régression étant

l'exception - se produisit avant que celui-ci et moi-même fassions connaissance. Par conséquent, s'il est évident qu'on assiste à une évolution de conscience au cours des séances, cela signifie que 1° Peter perçoit différemment des expériences qui se sont déjà produites ; 2° sa psyché ramène à la conscience ces éléments de kidnapping qui serviront au moment de cette évolution ; ou bien 3° une idée plus insolite - sa conscience transformée est en fait en train de changer la nature des expériences passées elles-mêmes. Dans la mesure où nous ignorons dans quel type de réalité tous ces événements ont lieu, il nous est difficile de choisir entre ces trois possibilités.

Il existe un problème de temps dans la narration de ces régressions. Peter et moi parlons d'événements qui se sont déroulés dans le passé. Mais, comme la plupart des kidnappés, il les revit tellement intensément sur le moment qu'il parle souvent au présent. Pour faciliter la lecture, j'ai tenté de rédiger ces rapports de la façon la plus équilibrée, juste, fidèle et pertinente que possible en usant soit du présent lorsque cela était vraiment impressionnant, soit du passé lorsque cela facilitait la lecture et la compréhension, ayant conscience moi-même de la complexité que ces exposés peuvent présenter parfois.

La première régression avait mis l'accent sur une expérience située en 1988 dans les Caraïbes et dans laquelle Peter, ainsi que beaucoup d'autres personnes, avait vu un vaisseau spatial, et avait été soumis à des explorations anales humiliantes et à la pose d'un implant qui devait le rendre repérable où qu'il allât. Même dans cette première régression, Peter avait déjà eu le sentiment qu'il était plus ou moins participant, quels que fussent les traumatismes subis. La seconde régression et les événements qui entourèrent

l'observation dans le Connecticut ébranlèrent plus particulièrement le système de références et de croyances de Peter parce qu'il se trouvait qu'il y avait des témoins à son expérience d'enlèvement. Les procédures auxquelles il fut apparemment soumis au niveau du cerveau, bien qu'émotionnellement très choquantes, furent elles aussi reliées au rôle de chef de file de Peter, comme si on avait testé ses aptitudes à devenir un intermédiaire entre la Terre et le royaume extraterrestre au cas où les extraterrestres décideraient de se manifester de manière plus directe.

La troisième régression, qui comprit un épisode dramatique et extrêmement déstabilisant de prélèvement de sperme, explorait les relations entre l'expérience corporelle et l'évolution de conscience. Peter avait besoin de ressentir profondément dans son corps, avec toute la terreur que cela impliquait, ce qui tout simplement, mais avec ô combien d'acuité, lui arrivait. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'il pouvait reconnaître l'existence même des extraterrestres et accepter ainsi ce qu'il allait apprendre d'eux. Dans la quatrième régression, nous commençâmes à aborder l'aspiration commune aux humains et aux extraterrestres à se connecter entre eux, une relation d'amour qu'on pourrait qualifier de non partagée et essentiellement perçue grâce aux échanges des regards. Le processus de création d'hybrides semblerait, quant à lui, être une sélection des qualités d'amour et d'affection des humains en éliminant nos tendances destructrices. À travers nous, les extraterrestres redécouvriraient leur émotivité perdue, la capacité d'éprouver de l'amour sous une forme plus incarnée. D'eux, nous connaîtrions une plus vaste réalité et la possibilité de dépasser les frontières terrestres de notre conscience. Après sa quatrième régression, en juin 1992, Peter commença à prendre la parole en public, à exposer ses expériences, leur

signification et la croissance personnelle et spirituelle qu'elles ont engendrées.

La cinquième régression fut la plus complexe. Le passage à travers le mur de sa maison de Nantucket aura été une métaphore puissante pour exprimer la transition de la conscience, une sorte de saut dans le vide et dans la foi en une autre dimension de la réalité. Une fois franchi ce « quatrième degré », il s'ouvrit davantage à l'idée qu'il était partie prenante du programme de procréation des extraterrestres. Il découvrit, toujours avec horreur et scandale (« Et qu'est-ce que je fais de ma vie sur Terre, John ? Et qu'est-ce que je fais de ma femme ? »), qu'il avait une compagne femelle extraterrestre avec qui il créait volontiers des enfants hybrides dans le but ultime de repeupler la planète « après sa destruction, comme nous le savons ».

Dans la sixième régression, Peter découvrit qu'il était « en partie extraterrestre » et entreprit la tâche délicate et pénible de réconcilier ses deux identités. La séance fut principalement consacrée à son acceptation - impliquant qu'il faisait office de messager - de l'apocalypse qui menaçait la Terre, des « négociations » cosmiques dont son avenir faisait l'objet, et du rôle qu'il avait accepté de jouer en créant une race d'êtres hybrides qui représentaient un autre moment dans l'évolution humaine ou humano-extraterrestre.

Dans la septième régression d'avril 1993, Peter fit l'expérience de l'anéantissement de ce qui était auparavant le passé, le présent et l'avenir, et comprit que sa conscience pouvait transcender son corps. Nous explorâmes plus en détail ce mélange d'humains, d'extraterrestres et d'hybrides qui allaient se manifester sur la planète après les bouleversements annoncés. Après la destruction générale, Peter eut la vision d'un nouveau millénium, un futur « âge

d'or » fait d'ouverture de conscience et de connaissance. En plus de son rôle de procréateur participant, à ce stade, à l'évolution, Peter sut qu'il recevait des extraterrestres en cadeau une énergie particulière, à savoir qu'en tant que thérapeute il pourrait désormais transmettre cette énergie à d'autres et changer ainsi leurs vibrations pour leur permettre de « traverser le voile » et les introduire à un autre futur.

Le cas de Peter semblerait répondre à certaines questions que nous nous posons au sujet des phénomènes d'enlèvement, notamment leur nature même, tout en en soulevant bien d'autres. Il apparaîtrait que les rapports humano-extraterrestres auraient pour finalité l'évolution, tant biologique que spirituelle. Une nouvelle race ou « tribu », une forme hybride, serait créée entre l'espèce extraterrestre et les êtres humains. Peter, et d'autres gens avec lui qui partagent la double identité humaine et extraterrestre, semble donc jouer un rôle vital dans la création de cette tribu (au singulier ou au pluriel), en copulant avec une compagne extraterrestre ou elle-même hybride afin de donner naissance à des rejetons capables de survivre dans un monde post-apocalyptique. Dans le même temps, Peter, et d'autres personnes comme lui, fait l'expérience d'une expansion ou transformation de la conscience qui lui permet de dépasser les simples limites de l'existence terrestre en devenant « un enfant du cosmos ». Peter remplit également la fonction d'enseignant en transformant la conscience d'autres gens qui participent ou prendront part à ce processus évolutif. Un aspect plus directement relationnel apparaît cependant et qui consisterait, pour les humains comme pour les extraterrestres, à se livrer à une tâche à la fois traumatisante et follement joyeuse : celle de développer mutuellement leurs qualités et leurs identités.

Tout ce matériel n'est bien évidemment pas sans soulever d'importantes questions d'ordre ontologique. Dans quel domaine de la réalité ce programme de procréation et la double identité de Peter, par exemple, se situent-ils ? Bien que pour Peter et les autres kidnappés le processus ne soit que trop réel, force est d'admettre que nous ignorons « où » et « quand » tout ceci se déroule ou se déroulera. Et est-ce que les mots veulent seulement encore dire quelque chose ? On dirait que des êtres à moitié incarnés et dérivant depuis une autre dimension se sont mis en tête (ou ont été recrutés pour cela par quelque autre intelligence dite « supérieure ») de devenir plus corporels, du moins suffisamment pour pouvoir se combiner biologiquement aux humains. Mais il faut bien avouer que nous ne savons rien de ce que ce processus complexe, opérant à la limite du biologique et du spirituel, implique véritablement. Si le phénomène est d'ordre « génétique » dans le sens que nous donnons ordinairement à ce mot, nous ignorons tout des altérations génétiques que les extraterrestres pourraient ainsi provoquer et qui permettraient à notre espèce de survivre.

Dans une perspective purement scientifico-philosophique à l'occidentale, tout ce que nous venons d'exposer n'a strictement aucun sens, on s'en serait douté. Pourtant pour Peter, dont la santé psychologique semble bien établie autant par les relations que j'ai entretenues avec lui que par des tests psychologiques sophistiqués que je lui ai fait subir, ces expériences sont tellement réelles et précises, tellement richement structurées et consistantes, accompagnées par tellement d'informations physiques qui ne font que corroborer ses découvertes, que le fait de les jeter au panier, sans autre forme de procès, du moins il me semble, ne ferait que renvoyer la balle aux sceptiques et leur ferait supporter le poids d'une responsabilité épistémologique.

Avec les visions apocalyptiques de Peter, nous avons affaire au même problème ontologique. Sont-ce des images réelles de ce qui va arriver inéluctablement dans un temps défini à l'avance ? Ou bien ces prophéties ne sont-elles que des incorporations puissantes, projetées dans les esprits des hommes (car beaucoup de kidnappés sont concernés), de ce qui, en un sens bio-spirituel, est déjà en train de se produire sur notre planète sous forme d'un désastre écologique naissant, sinon avancé, dont l'impact, bien sûr, atteindrait fatalement une dimension cosmique ? En d'autres termes, est-ce que ces images, qui affectent si intensément le sujet qu'il ne peut s'empêcher de les considérer comme des prédictions et de désespérer à l'idée de perdre tout contact avec la Terre devenue zone interdite, est-ce que ces images, donc, représentent véritablement des futurs possibles fondés sur une extrapolation bien compréhensible de la situation au train où vont les choses ? Doit-on voir là une proposition à choix multiples qui nous serait offerte par une plus haute intelligence aux méthodes d'intervention subtiles, et qui nous inviterait ainsi à nous transformer en nous proposant une relation avec des intermédiaires quasiment incorporés qui, dans le même temps qu'ils se révéleraient à nous, nous changeraient ?

Le 26 août, Peter et moi procédâmes à une huitième régression qui fait figure de post-scriptum à tout notre travail en commun. Dans cette séance, nous avons exploré une expérience d'enlèvement qui avait eu lieu quelques semaines auparavant, à la fin de son périple, de sa « quête visionnaire », dans le Montana. Il se souvint d'une relation sexuelle particulièrement émouvante avec sa partenaire extraterrestre qui avait alors pris une forme hybride extrêmement aguichante. Cette fois-là n'avait pas été uniquement l'exécution d'une tâche programmée, un échange pour

simplement procréer une nouvelle espèce. Cela avait été une union très agréable, étonnante en un sens, entre un être humain pleinement incarné et un autre être de toute évidence pas très versé dans les choses denses de l'amour sexuel. Et pourtant, après coup, Peter avait éprouvé dégoût et répulsion, aussi bien sur le moment que dans le souvenir qu'il en avait à présent (c'est-à-dire en transe hypnotique).

Cela suggère que les relations humano-extraterrestres semblent beaucoup plus compliquées et vastes qu'un simple programme de procréation d'hybrides. C'est comme si on assistait aux tentatives boiteuses et laborieuses de la part d'une intelligence, dont nous ignorons presque tout, pour parvenir à créer la fusion de deux espèces qui semblent chacune avoir des besoins et languir après quelque chose que l'autre pourrait lui offrir. C'est là une expérience qui, autant que nous le sachions, pourrait être aussi formidable, frustrante et exigeante que n'importe quelle autre. Car cela n'implique rien d'autre que l'union de races d'êtres différentes, dont les habitats se sont situés jusqu'à maintenant dans des dimensions ontologiques séparées. Pourtant, histoire de compliquer encore les choses, il semble évident dans les comptes rendus de Peter comme dans ceux des autres kidnappés que les extraterrestres comme nous-mêmes provenons d'une même source, quitte à ce que nous nous soyons scindés à un moment donné, et que cette longue quête des uns vers les autres correspondrait à ce désir de retrouver une fraternité perdue (voir la quatrième régression), et retourner ensemble vers la « source originelle » (le « chez soi ») cosmique d'où nous procédons tous, comme Peter et d'autres kidnappés en ont fait l'expérience.

OceanofPDF.com

14

Un être de lumière

Ce chapitre est le résultat d'une inhabituelle collaboration littéraire entre Edward Carlos et moi-même. En vérité, Carlos en est le coauteur.

Carlos, donc, est un homme de cinquante-cinq ans, marié et père de trois grands enfants - deux garçons et une fille. Carlos exerce sa créativité d'une manière quasi quotidienne en s'adonnant au dessin, à la peinture, à la poésie, à l'écriture de pièces de théâtre, d'essais ou de romans. D'autre part, il participe à des créations théâtrales en tant que producteur et metteur en scène. Il enseigne également les arts plastiques dans un petit collège du sud où ses classes sont extrêmement populaires et n'hésite pas parfois à y organiser des stages spécifiques à la demande expresse de ses étudiants. On peut dire que Carlos a largement contribué à l'épanouissement culturel de sa région sans compter son bénévolat auprès des prisons et des établissements d'enfants handicapés, moteurs ou mentaux, ou de personnes âgées. Notons enfin qu'il milite volontiers pour des problèmes d'environnement.

Carlos m'adressa un courrier en juillet 1992 sur la recommandation de deux des personnes concernées par le rapport Allagash (Fowler 1993), où il était question d'un incident de « temps manquant » survenu le dimanche de Pâques 1990. « Six heures (ou plus) en plein après-midi disparurent dans le néant au cours d'une excursion en

montagne » dans l'île d'Iona (Nouvelles-Hébrides) située dans les détroits qui séparent l'Irlande de l'Ecosse.

Carlos avait déjà exploré ses expériences de rencontre au cours de plusieurs séances d'hypnose, en tout dix-sept heures de travail, avec le docteur James Ward, un psychiatre habitant près de chez lui et dont nous reparlerons. Carlos passa plusieurs jours avec moi au mois d'août. Nous eûmes ainsi le temps d'avoir de très longs échanges qui duraient parfois des heures, ainsi que deux séances d'hypnose qui totalisèrent six heures en tout. Même si, personnellement, je continuerai dans ce chapitre à utiliser le mot « enlèvement », je dois signaler que Carlos, de son côté, insiste pour nommer ses expériences des « rencontres », se qualifiant lui-même dans ces cas-là d'« interlocuteur » et non pas de victime ou de kidnappé. Il prétend que, dans une certaine mesure, il a été participant, co-capteur (plutôt que récepteur) du processus visuel et partenaire d'une expérience partagée. Carlos estime que ces différences subtiles de langage ont leur importance pour exprimer la manière dont un enquêteur-hypnotiseur va s'adresser aux autres en ufologie et celle dont un artiste-interlocuteur peut percevoir le phénomène de l'intérieur.

Le cas de Carlos aborde les frontières de plusieurs des grands mystères qui entourent le phénomène d'enlèvement. Tandis qu'elles jettent quelque lumière sur certaines dimensions du phénomène, ses expériences n'en débouchent pas moins sur d'autres interrogations et des plus essentielles. Comme pour beaucoup d'autres cas du même genre, les circonstances objectives sont très suggestives et provocantes - observations d'ovnis, traces de brûlis au sol où un engin est censé s'être posé, coupures et cicatrices diverses et inexpliquées apparaissant sur le corps après un enlèvement, et, surtout, des clichés photographiques spectaculaires de

rayons lumineux plongeant du haut des nuages vers les eaux de la baie de Iona. Mais les pièces à conviction principales semblent se situer au niveau de l'expérience vécue et racontée sous hypnose. Or, nous disposons en Carlos d'un sujet très intelligent, sensible et sincère, ne souffrant apparemment d'aucun désordre mental ni d'aucune altération de la pensée ou de la perception, et qui met toutes ses capacités au service d'une meilleure compréhension des événements qui lui sont arrivés.

Les informations fournies par Carlos peuvent être envisagées de deux manières différentes qui, à première vue, pourraient paraître contradictoires : ou bien Carlos nous permet de pénétrer au cœur de technologies que nous ne pouvons qu'imaginer mais qu'une intelligence plus avancée que la nôtre a su maîtriser ; ou bien nous devons nous ouvrir à d'autres réalités ou royaumes d'êtres qui n'appartiennent pas à l'univers tel que nous le concevons. Mais à y regarder de plus près, cette distinction n'a guère d'influence. En effet, les progrès de la technologie et l'élargissement de notre conception de la réalité sont inséparables. Ce qui est unique dans l'investigation des phénomènes d'enlèvement, et très bien illustré ici, c'est, de fait, la nécessité pour la conscience humaine d'évoluer de telle sorte que nous puissions concevoir les choses bien au-delà de notre niveau technologique actuel ou de nos idées académiques sur une réalité qui nous rassurerait.

Grâce à l'hypnose, Carlos (qui préfère qu'on le nomme ainsi tout court) a pu se remémorer de nombreuses expériences de rencontre, à commencer par celles qui eurent lieu quand il avait à peine trois ans et demi. Il sera toujours assez délicat de situer les souvenirs des rencontres que Carlos aura effectuées au cours de toute son existence dans des moments

et des endroits précis, cela par opposition avec les souvenirs qui reviendront à la surface lors des séances qui ont débuté en février 1992. En tant qu'artiste, Carlos est doté d'un sens du visuel extrêmement fort. Cela lui aura permis d'être extraordinairement sensible à la lumière et à l'énergie provenant de forces qui semblent être au centre de ses expériences et peut-être aussi du phénomène des enlèvements ovnis eux-mêmes. Carlos a eu un passé de « visionnaire », comme il dit lui-même, dont il prit davantage conscience au cours de la trentaine d'heures qu'il passa sous hypnose et qu'il commence à relier désormais à ses histoires de rencontre.

En 1970, Carlos avait été invité par un pasteur anglican, qui passait par sa ville et qui avait vu son exposition sur saint Michel et les anges déchus, à exécuter une œuvre pour l'église Saint-Michel-et-Tous-Les-Saints de Tollcross, à Édimbourg, œuvre qui représenterait donc principalement cet archange. Après l'avoir reçu une semaine durant en Ecosse, le pasteur lui proposa de l'accompagner dans l'île d'Iona. Carlos ignorait à vrai dire où pouvait bien se situer cette île (en avait-il seulement jamais entendu parler ?) mais, curieusement, il sentit qu'il avait toujours désiré s'y rendre. Il avait dans la tête des images sur le passé monastique de l'île, images avec lesquelles il se sentait en communion. Les deux hommes prirent donc le train. Pendant le voyage, Carlos s'attacha à peindre rapidement quelques aquarelles en admirant les paysages qui défilaient. Carlos se sentait tout à coup très proche de cette contrée qu'il traversait et il se mit même à pleurer d'émotion : « Comme si pour la première fois de ma vie, je rentrais chez moi. » Carlos avait été élevé dans la religion catholique romaine et personne dans sa famille ne connaissait cette petite île de Iona, Carlos lui-même n'ayant jamais eu l'occasion de s'y intéresser. Et pourtant, il se

sentait remué au plus profond des tripes et excité comme jamais en se rendant sur les lieux. Ils arrivèrent sur l'île par le ferry qui partait de l'île voisine qui porte le nom de Mull.

Avant de quitter Édimbourg, une vieille dame, auteur britannique célèbre qui avait plusieurs fois écrit sur Iona et les anciennes légendes écossaises en général, avait invité Carlos chez elle pour parler de sa prochaine expédition sur l'île. Cette dame dit, notamment, à Carlos que lorsqu'il se trouverait sur l'île, il lui faudrait aller plus particulièrement dans la baie des Phoques (Bay of Seals) et y entonner des hymnes afin d'entrer en communication avec les phoques qui, selon la légende locale, renfermaient les âmes des moines tués au cours des raids vikings. Les moines actuels croient, quant à eux, que les seigneurs écossais qui, comme les moines, ont été inhumés sur l'île reviennent sous la forme de sirènes (les phoques accusant l'aspect physique de femmes avec de grands yeux et de longues crinières sortant des eaux). Le lendemain matin de son arrivée, Carlos parcourut le petit kilomètre et demi qui représentait la largeur maximale de l'île et qui reliait la ville même de Iona à la fameuse baie, et là, « juste histoire de voir », il se mit à chanter des chants grégoriens en grec et en latin. À sa grande surprise, un phoque s'avança dans la baie jusqu'au rivage et suivit Carlos sur environ sept cents mètres tandis qu'il longeait la plage. Il continua même à le suivre alors que Carlos revenait sur ses pas. Charmé par cette amitié soudaine répondant apparemment à la légende, Carlos avoua : « Ce fut une merveilleuse nouvelle expérience. »

Le soir même, Carlos assistait à une fête de danses traditionnelles qui se déroulait toutes les semaines dans le gymnase de la petite école locale. La musique démarra vers minuit. Après deux bonnes heures passées à danser avec des

dames qui visitaient l'île et qui logeaient dans l'abbaye toute proche, Carlos se sentit d'excellente humeur, comme libéré et ouvert à tout, « vraiment fabuleux ». Avec une exubérance et une vitalité énergétique remarquables, il se mit à dévaler à toute allure, les bras « en croix », le petit sentier qui menait aux quais, à la sortie de la ville, et ce sous une pluie battante et glacée. C'était l'endroit où il était arrivé, le premier jour. Malgré l'obscurité et l'humidité « pénétrante », Carlos aperçut juste devant lui, au-dessus de la mer, une sorte de bulle rose faite de brume. C'était à environ quatre-vingts ou cent mètres de distance et on aurait dit que c'était « éclairé de l'intérieur ». Ce brouillard lumineux semblait se condenser devant lui comme un point qui prendrait forme et grandirait depuis son centre de vision. Il y eut comme un petit éclair et il se mit à se développer, juste devant Carlos, au-dessus des flots, dans le ciel nocturne, devenant même enveloppant. Carlos affirme n'avoir pris aucune boisson pendant les danses et que la bulle était tellement palpable que quiconque l'aurait accompagné aurait pu la voir de la même façon, réelle ou non. Puis, en l'espace d'« une seconde », il se retrouva dans la bulle et le décor changea.

Il n'était plus l'homme de trente-quatre ans qu'il était alors mais un jeune orphelin de douze ans sur une plage au bout de l'île, près de l'abbaye, c'est-à-dire éloignée des quais. Avec lui, il y avait un ami proche qui avait posé pour lui en saint Michel, en Adam pour une histoire de Paradis terrestre, et en ange déchu. Cet ami a « dans la vie réelle » douze ans de moins que Carlos, mais dans cette autre réalité que Carlos nomme « vision », il était orphelin comme lui et du même âge. La scène se situe au VI^{e} siècle, l'époque de saint Columba, historiquement associé à l'île d'Iona. Dans la vision, on trouvait encore deux moines de cette communauté qui

élevaient les deux orphelins. Carlos reconnut l'un des deux moines : c'était aussi un jeune homme qui avait posé pour lui lorsqu'il avait exécuté des croquis de Dionysos et du Christ. En revanche, l'autre moine ne lui dit rien de précis.

Toujours dans cette vision, extrêmement réelle pour Carlos, un petit bateau accostait - dans une petite crique limitée par deux rochers qui en formaient en quelque sorte l'« entrée ». Cette barque arrivait d'un navire viking plus important amarré au large (en fait, ce n'était pas la première fois que les Vikings mettaient à sac la petite communauté de l'île). Le moine qu'avait reconnu Carlos s'écroula, mort, sur la plage, bientôt suivi de l'autre petit garçon : « Je me rendis compte tout à coup qu'il était mort. » Les événements furent tellement soudains que Carlos ne saurait dire très clairement comment ces deux-là avaient été massacrés, si par exemple ils avaient reçu une flèche. Le moine survivant se précipita vers Carlos, sauta sur la dune où l'enfant se tenait, lui prit la main et l'entraîna en courant le long du rivage. Ils ne s'arrêtèrent que près d'un de ces énormes rochers qui fermaient la petite baie. Ils s'écroulèrent d'épuisement. Le moine jeta sur l'enfant son manteau pour le protéger. (Carlos ne saurait ici affirmer s'il était mort ou vif.) Les Vikings, « pensant qu'on était tous morts », dépassèrent les deux fuyards et s'enfoncèrent dans les terres. La vision se termina sur un fondu au noir et Carlos se retrouva sur le quai de Iona, trempé jusqu'aux os. Il retourna à son petit hôtel où lui et le pasteur étaient descendus.

Le lendemain matin, avant de quitter l'île pour retourner à Édimbourg, Carlos se sentit poussé à revenir un moment à la baie des Phoques où il reprit son chant « rien que pour voir si le phoque revenait lui aussi ». Cette fois, la tempête faisait rage. Il avait plu toute la nuit et ça dégringolait encore. « Je

traversai une péninsule traîtreusement mouillée, couverte de gros galets et de rochers, pour pouvoir contempler ces eaux noires qui bouillonnaient et mugissaient à mes pieds. J'envoyai dans le ciel d'orage mon *Dies Irae* et le *Asperges Me* empruntés au répertoire grégorien. C'est alors qu'un énorme lion de mer tout blanc aux défenses gigantesques émergea des eaux sombres en me flanquant une frousse de tous les diables. Je n'y ai rien compris. C'était trop d'un coup !»

Carlos retourna donc à Édimbourg pour parachever son projet, *Le Triomphe de saint Michel,* une série de peintures sur toile et dont la transparence devait rendre la lumière de l'île et décrire un passage de l'Apocalypse. Parmi ces scènes figuraient plusieurs personnages masculins nus représentant les anges déchus en arrière-plan de la figure centrale de l'archange Michel. Pendant plus de vingt ans, les autorités de l'église exposèrent l'ouvrage (mesurant soixante-quinze mètres sur trente, chaque panneau étant accroché à vingt mètres de hauteur) pour une durée de deux mois en automne, depuis la Saint-Michel jusqu'à la Toussaint, période de pèlerinage où, de toutes les paroisses d'Ecosse, les fidèles affluaient vers Édimbourg.

Deux mois après être rentré chez lui, Carlos vit le jeune moine qui l'avait sauvé dans la vision faire son apparition sur le campus de son collège sous la forme d'un jeune étudiant qui se présenta à son bureau pour lui demander des renseignements sur les cours de dessin. Carlos n'en crut pas ses yeux. Les deux hommes sentirent immédiatement qu'ils se connaissaient déjà et ils se lièrent d'amitié. Se rendant compte que quelque chose dans sa vision pouvait resurgir dans le futur, Carlos en conçut un grand trouble et décida de retourner coûte que coûte à Iona.

Carlos est un extraordinaire mélange de sang espagnol, écossais, irlandais, germain et germano-juif. Son prénom rappelle un peu le temps des exploits de l'Armada espagnole et ses déboires dans les Hébrides, peut-être au large de Mull et Iona, justement. Il avait grandi dans un petit village à l'ouest de la Pennsylvanie, au sein d'une famille catholique. Ses parents, encore très jeunes à l'époque de la Grande Dépression, travaillaient extrêmement dur, soutenus par leur seule foi. Les parents, élevés chacun dans une ferme, valorisaient tout spécialement l'éducation scolaire parce que c'était grâce à la présence du collège que fréquentaient leurs propres enfants qu'ils pouvaient eux-mêmes poursuivre et achever la leur, ce qui était une situation typique de la vie des petites communautés rurales au début de ce siècle. La sœur de Carlos, de dix ans son aînée, fervente catholique elle aussi, se maria lorsque Carlos était encore enfant. Elle et son époux eurent quatre enfants et toute leur famille continua à habiter dans la même petite ville que Carlos. Quand Carlos eut seize ans, son père, entrepreneur et occasionnellement employé comme manœuvre aux chemins de fer, mourut d'une attaque. Il avait été un gros fumeur. Être confronté à la mort sera un thème récurrent dans la vie de Carlos. Cette mort prématurée l'affectera énormément, le premier épisode ayant été de se rendre à la morgue en compagnie de sa mère et de sa sœur afin d'identifier le corps, avec le traumatisme que cela ne pouvait manquer de générer chez le jeune homme. « Je n'étais jamais allé à la morgue auparavant. En voyant mon père sur une planche, une table, et ma mère qui se met à crier, à pleurer et même à l'embrasser, je me suis écroulé par terre et j'ai versé toutes les larmes de mon corps. » Mais la mère de Carlos continua à tenir la petite boutique du pays (épicerie et fournitures en tous genres) et ce jusqu'à sa retraite, puis

donna un coup de main en cuisine à un parent qui tenait un restaurant.

Carlos a toujours été encouragé par sa famille à poursuivre des études, surtout dans le domaine de l'art - il obtint divers diplômes en peinture et sculpture, en thérapie par l'art et une licence ès arts comparatifs. Il affirme qu'il doit en grande partie à l'influence et aux encouragements de sa sœur le développement de ses talents artistiques. Carlos attendit la fin de ses études pour se marier. Il avait alors vingt-six ans. Lui et sa femme, professeur de mathématiques, s'installèrent dans une ville universitaire dans les montagnes du sud et ils y élevèrent leurs trois enfants. Bien qu'il soit pris à plein temps par son travail d'enseignant, il essaie malgré tout de se réserver des plages de calme pour œuvrer pour son compte.

Depuis toujours, Carlos souffre d'une insuffisance respiratoire due à des allergies diverses. À l'âge d'un an, il fit une grave pneumonie, au point que l'infirmière de garde crut bien faire en informant ses parents qu'il était déjà cliniquement mort. Ses parents, affolés se précipitèrent à l'hôpital où l'on découvrit in extremis que le pouls battait encore. On le mit sous une tente à oxygène. Sous hypnose, en compagnie du docteur Ward, Carlos se souvenait de l'enfant qu'il avait été « et qui était en train de mourir ». « Et la créature éthérée » qu'il avait été auparavant « investit le petit corps inanimé... Entrer dans ce corps était très pénible », dit Carlos. Il ressentit une intense « résistance à s'emparer d'un corps... j'aime avoir un corps », articula-t-il mais il ajouta : « Mais je ne voulais pas venir (sur Terre). Le corps est sujet à tellement de problèmes. Il réagit à tout. C'est comme une pâte à modeler, une méduse échouée sur la plage. Il gobe tout, les stimuli comme les microbes. La structure cellulaire est tout le temps en train de changer et de se transformer. Croître est un

vrai supplice. Vieillir est une galère. Et tous ces moments pénibles que le corps doit traverser… jamais il n'est en paix, jamais il n'est vraiment tranquille. »

Sous hypnose, Carlos décrivit la sensation qu'il eut en réintégrant son corps d'enfant à l'âge d'un an. « Je me suis senti glisser dedans, comme vous mettez un pantalon, des chaussettes et des chaussures. J'entrai aussi dans les doigts, les orteils, et les muscles. C'était pénible et ça faisait mal. Je n'ai pas aimé cette sensation ; je crois que c'était sale ; j'en avais la nausée ; j'étais mal à l'aise. J'étais un petit bébé rondouillard et crasseux qui ne pouvait rien faire. Je n'avais aucune présence. C'était une dimension tellement différente. C'était une telle chute vertigineuse. »

Au cours d'une séance d'hypnose avec le docteur Ward, Carlos se souvint d'avoir éprouvé le sentiment qu'en dépit de sa douleur à réintégrer son corps, il s'était en quelque sorte « porté volontaire pour débarquer sur la Terre physique ». «J'ai choisi d'accepter le corps. » Lorsque je lui demandai pourquoi il avait « accepté », il parla de ses responsabilités comme enseignant et comme artiste. Il est, en tout cas, très troublé par le fait que les êtres humains traitent si mal « leurs potentialités » et, toute sa vie, il s'est senti concerné par les déprédations que nous faisons subir à notre « Jardin d'Éden. » Par l'art, il enseigne en fait « l'esthétique de la transcendance ». « Par la pratique des arts, j'aide les gens à mieux prendre conscience qu'ils peuvent comprendre et s'identifier aux choses autres qu'eux-mêmes, de telle sorte que ces choses ne pourront pas les détruire. »

La première expérience de rencontre que fit Carlos se déroula à la fin de l'été ou au début de l'automne 1940, lorsqu'il avait trois ans et demi et qu'on put observer dans le ciel une immense aurore boréale. Un tel événement était assez

rare en Pennsylvanie et Carlos se souvient de la panique qui avait saisi nombre de ses concitoyens en voyant un spectacle aussi insolite au-dessus de leur tête. L'incident frappa énormément le petit Carlos également et demeure encore aujourd'hui très vivant dans sa mémoire. Il affirme que ce spectacle grandiose de lumières colorées a influencé la manière dont il peint actuellement.

Le petit Carlos de l'époque avait été tellement intrigué par cette apocalypse céleste qu'il avait refusé d'aller se coucher. « J'étais très en colère parce que mes parents m'avaient tout de même mis au lit. Pour moi, c'était l'événement majeur de ma jeune existence et malgré cela, on m'ordonna d'aller passer mon pyjama et d'aller me coucher. Mais mon père travaillait alors sur la voie ferrée et devait se lever à quatre heures et demie du matin pour être sur place à six heures. Je ne suis pas allé au lit tout de suite. Je me suis mis à la fenêtre et j'ai continué à contempler ce spectacle ahurissant. C'est alors que je me suis mis à appeler mes parents : « Maman, papa, venez voir, il y a un ange ! » Mon père me répondit de loin : « Très bien. Et à présent, dépêche-toi de dormir. » Le petit Carlos ne pouvait comprendre la réaction de ses parents alors qu'il vivait « le jour le plus important de toute son existence ». L'ange était apparu sous la forme d'« une lumière jaune ou d'une brume jaune » qui s'était approchée de lui et il fit tout de suite un rapprochement avec la statuette d'un ange blond et androgyne qui l'avait fasciné un soir sous le sapin de Noël. Il avait joué avec ce petit personnage comme avec un avion, le faisant décoller du pied du sapin pour lui faire traverser les airs à travers toute la maison avant de le poser au haut de la crèche. L'ange sera la figure la plus remarquable des remémorisations de Carlos durant toute cette saison.

Toujours sous hypnose, Carlos se souvint qu'en dehors de « la forme immobile de l'ange jaune » il émergea « une de ces petites créatures blanches qui ont de si gros yeux », un genre d'être extraterrestre qu'il reverra au cours de plusieurs séances de régression. « C'était une petite créature comme moi, à peu près de ma taille. Elle était très décharnée et avait une grosse tête par rapport au reste du corps et elle avait de grands yeux. Les yeux avaient un peu l'aspect de ceux des chats. Ils étaient parfois d'un bleu lumineux, comme s'ils étaient éclairés de l'intérieur… La créature était chauve, sans un poil sur le crâne, sans forme de corps. Je ne suis pas très sûr de moi concernant les mains. Je ne les ai jamais vraiment perçues comme des mains semblables aux miennes, bien que j'aie pu voir cette créature à plusieurs reprises. » À la place des doigts, il semblerait qu'il y ait eu « des serres ou des pinces ». « Je ne garantis rien sur le nombre de doigts, qu'ils soient deux, trois ou quatre, disons plutôt deux. » Plus tard, Carlos pensera qu'il devait certainement confondre les « mains » de diverses créatures qu'il avait pu rencontrer et qu'il situe au nombre de quatre races, types ou espèces. Il pense finalement que les mains auxquelles il vient de faire allusion doivent appartenir à d'énormes créatures robotiques dont les formes varient selon les fonctions qu'elles ont à remplir. Il pense également que toutes ces espèces sont liées d'une manière ou d'une autre et qu'elles se complètent en collaborant.

Puis Carlos se souvint comment, quand il était enfant, il s'envola « dans les airs en entrant dans le reflet d'une petite créature ». Il passa à travers la vitre de sa chambre et s'« envola » en compagnie de l'être. « Il m'emmena par-delà les collines et autour de la maison et j'ai trouvé ça fantastique. Je m'amusais comme un fou. Une fois même, je me suis mis à faire la planche et puis je suis revenu à ma position de vol

antérieure. » Il volait à côté de la créature comme s'il était maintenu et propulsé par l'énergie de la lumière dans laquelle ils baignaient. « J'étais très conscient des distances. Et aussi du mouvement, des couleurs et des nuées épaisses qui planaient dans le ciel. J'avais conscience de la présence lointaine des étoiles. Il existait des lumières bien au-delà des étoiles et des planètes, bien plus loin que cela. » Carlos sent bien que parfois il mélange ses souvenirs de vol plané avec ceux où il est lévité et entraîné dans un tunnel lumineux qui le conduit d'un site à un autre, comme à l'intérieur d'un appareil. Voler dans les airs sera un thème répétitif et facteur de profondes émotions dans le monde onirique de Carlos.

Tandis qu'il « visitait ainsi les alentours et les fermes de ses voisins », Carlos avait la sensation que ce n'était pas la première fois : « J'ai déjà fait ça avant d'être un petit enfant, une pré-créature, (autrement dit avant qu'il n'investisse une apparence humaine). » Ce fut une « expérience impressionnante » (adjectif qu'il emploiera fréquemment avec moi) que de revenir ainsi « vers la lumière ». Carlos estime qu'il lui est difficile de décrire les aspects de cette expérience de métamorphose et de changement transsubstantiel du corps matériel dans sa forme et son énergie, expérience qu'il aura connue au cours d'autres rencontres. Il éprouve alors la sensation de littéralement « se dissoudre » ou de « se désagréger au niveau cellulaire » et ce à travers un processus extrêmement pénible où il doit « passer de la forme matérialisée à la pure énergie lumineuse », c'est-à-dire qu'il devient le ciel lui-même, la lumière « qui traverse toute chose ». La créature accompagne ce retour à la « lumière énergétique ». « Elle me ramène là d'où je viens - avant que je n'entre dans mon corps, avant que je devienne un corps - et qui était un endroit de lumière, un endroit où règne la lumière

énergétique. » De la créature elle-même, il dit : « Ce n'est qu'une forme de lumière émergeant de cette même lumière. »

Même si cette expérience peut être qualifiée de relativement située « géographiquement », elle n'en demeure pas moins « hors de l'espace. Il n'y avait plus d'espace-temps ». Je demandai à Carlos où est-ce qu'il localisait alors sa conscience. «J'étais conscience ; l'expérience était conscience, une pure expérience de l'âme. L'âme était l'infini lui-même », dit-il. « L'essence même de l'expérience, c'est celle d'une énergie d'avant la forme. » Carlos essaya également de me décrire la « beauté » du mouvement. Il parlait toujours de l'expérience vécue à l'âge de trois ans et demi, mais je le soupçonnai d'y avoir mêlé des éléments d'enlèvements ultérieurs. Carlos, quant à lui, est absolument persuadé que l'événement était bien tel qu'il l'avait décrit et que ce qui avait affleuré d'autre au cours de la séance n'était certainement pas des associations parasites avec d'autres expériences. Par ailleurs, il déclara que les autres expériences maintiennent cette même imagerie concernant la lumière que celle évoquée au cours de cette première séance de régression. « La transformation ne survint qu'à partir de la seconde régression. Le retour à la forme d'énergie- lumière à trois ans et demi fait partie de ces nouvelles directives qui devaient m'aider à accepter de nouveau l'intention première qui était déjà d'accepter la forme humaine. Cette expérience de la lumière revint ainsi dans au moins trois séances de régression. »

Carlos remarqua ceci : « Vous êtes au cœur de l'énergie universelle. Vous êtes le mouvement de l'énergie et de la lumière, mais vous êtes aussi conscient que tout cela ne se situe pas dans un espace quelconque. Le mot " non-spatialité " est ce que je trouve de plus proche pour exprimer le plus

objectivement possible ce que je viens de dire… Je crois que j'ai essayé de peindre ce sentiment ou sensation sans même savoir ce que je faisais. C'est un peu comme nager sous l'eau. Vous voyez des formes, des distances, de la lumière. Mais vous ne pouvez pas percevoir votre propre corps. Votre corps se confond avec l'eau, aussi si vous pouvez voir au-delà de la perspective du corps, eh bien, c'est un peu ça… L'expérience était joyeuse, une de ces choses les plus époustouflantes qu'il m'ait jamais été donné de vivre. Il me semble en fait que j'ai essayé de peindre cette lumière toute mon existence. Je dis cela au sens littéral. » Carlos avait, en effet, souvent produit des œuvres de très grandes dimensions - huiles et dessins sur divers supports - où il s'attachait à représenter des ciels, des nuages, des perspectives, des paysages visionnaires. Ce travail de titan culmina lors d'une exposition intitulée *Lightfall* (Fontaine ou Cascade de lumière), inaugurée en novembre 1992 ; la première pièce offerte au regard du public était la photographie d'un crépuscule pris lors d'un second séjour sur l'île de Iona et durant un moment où sa conscience avait en quelque sorte « décroché ».

Quand il eut cinq ans, Carlos refit une pneumonie. La fièvre était telle qu'il sombra dans le coma et que sa famille crut bien le perdre. Comme son médecin d'alors pensait que ces problèmes étaient dus à de graves allergies (notamment à la fumée de cigarette), ses parents traversèrent le pays pour se rendre à Philadelphie et soumettre le petit Carlos à des examens. Durant cette hospitalisation, Carlos reçut « plus de deux cents, si ce n'est même quatre cents coups d'aiguille sur la peau », autant de tests à tous les allergènes possibles. Au beau milieu de cette impressionnante série de piqûres, il démarra une belle rougeole qui lui valut d'être mis en quarantaine. Ses parents ne pouvaient plus le voir. Cette période fut extrêmement pénible pour l'enfant.

Sous hypnose en compagnie du docteur Ward, Carlos s'était souvenu de ce qui pourrait bien être une expérience de sortie de corps, ou dédoublement ou voyage astral, pendant sa maladie. C'est au cours de cet incident qu'il eut la visite, encore une fois, de trois ou quatre créatures aux larges yeux, comme celle qui était venue le voir à la maison alors qu'il avait trois ans et demi. Cette fois-là encore, donc, il était retourné à cet endroit de lumière, d'énergie, de puissance d'où il pouvait voir, tout en bas, son propre corps.

Carlos attribue sa guérison de la pneumonie au fait qu'il s'est retrouvé baigné d'une énergie lumineuse thérapeutique que lui avaient envoyée les créatures extraterrestres. Écoutons-le nous décrire le processus : « Ce sont comme des rayons laser qui viennent pénétrer mon corps depuis la plante des pieds et les paumes des mains, rentrant peut-être même par le dessous des côtes, et qui irradient à travers tout le corps, s'infiltrant partout et changeant de couleur jusqu'à ce que la lumière ait rempli tout l'intérieur du corps et le guérisse. » C'est à ce moment-là que la fièvre brisa « le noyau central jaune, environné d'une masse orange puis d'un halo brumeux rouge-mauve-rose, et que la lumière de guérison se borda de bandes très nettes bleues et vertes à la surface interne de la peau. Le liseré bleu et vert marquait l'emplacement du point de rupture, de la soupape de refroidissement pour ainsi dire. Puis mon corps se remit à fonctionner après cette longue, longue maladie ». Finalement, les créatures « me ramenèrent : je retournai dans mon corps ».

Dans la transe hypnotique, comme dans l'expérience elle-même, Carlos manifestait une immense répugnance à « retourner » dans son corps. « Je criais et sanglotais pour ne pas retourner dans cette vie, dans cette conscience. Mais les créatures m'y ont ramené. » Carlos se souvient d'avoir encore

beaucoup crié et pleuré, même après la séance d'hypnose, avec en prime des symptômes respiratoires et la sensation de picotements et de variations de température. « Je pleurais et j'étais fou de rage. Les émotions de toutes sortes avaient eu raison de moi. » En longeant le couloir qui menait du bureau du docteur Ward à la salle de bains, c'est-à-dire à l'autre bout du bâtiment, Carlos sentit des forces mauvaises monter en lui au point qu'il craignit d'avoir envie de tuer quelqu'un. « J'étais comme un fauve, un lion. J'étais devenu une sorte de chaman. » Et de fait, avec ses cheveux qui lui tombent sur les épaules, Carlos a bien l'allure d'un lion.

Carlos ne parvient pas à se remémorer d'autres expériences de ce type qui dateraient de l'enfance ou de l'adolescence. Mais depuis qu'il est étudiant dans un collège de l'ouest de la Pennsylvanie qui forme des enseignants, jusqu'à aujourd'hui, il compte un certain nombre d'expériences qui se rapportent à des enlèvements. Alors qu'il était étudiant et qu'il assistait à une réunion familiale, il vit « un énorme engin volant - de la grosseur d'un terrain de base-ball - de forme ronde comparable à une soucoupe renversée surmontant une autre soucoupe, les deux éléments étant séparés par une espèce de bande métallique terne, des hublots, probablement, et ce à l'extérieur, tout autour. Excepté cette bande qui supportait les ouvertures, tout était extrêmement brillant et d'une teinte argentée. Presque tous mes parents étaient avec moi dans la cour. Seules ma mère, ma grand-mère et mes tantes étaient dans la cuisine. L'engin a gardé sa position dans le ciel pendant au moins vingt minutes, suffisamment longtemps, en tout cas, pour que tout le monde puisse bien le voir et pour que j'aille chercher ma mère et qu'elle s'avance, elle aussi, sur le pas de la porte pour le regarder à son tour, Puis l'engin a pris de la hauteur et a disparu en quelques secondes en suivant une trajectoire nette, droite et silencieuse ».

Un an plus tard, Carlos aperçut pendant une nuit, alors qu'il roulait en voiture et se trouvait à environ mille cinq cents mètres de chez lui, une boule de feu « plus grosse que ma voiture mais pas aussi volumineuse que l'engin spatial. La boule de feu volait parallèlement à ma voiture mais un peu éloignée et légèrement au-dessus des champs, puis elle fonça à travers les bois où elle éclata en quatre lumières plus petites qui partirent dans des directions différentes et disparurent ». Carlos crut d'abord qu'il avait eu affaire à un météore, mais un météore ne se manifeste pas de cette manière. De plus, son aspect avait laissé Carlos assez perplexe. Il ne se souvient pas de s'être arrêté mais il était arrivé tout de même deux heures plus tard chez lui... alors qu'il lui restait, souvenons-nous-en, un kilomètre et demi à parcourir en voiture ! Il a pu par la suite rassembler quelques vagues détails sur une expérience d'enlèvement en relation avec cet épisode.

Les souvenirs les plus oppressants que Carlos a pu retrouver concernant un kidnapping, moments souvent accompagnés de nausées et autres symptômes physiques, sont ceux qui touchent à ses propres enfants - lui et son épouse ont deux fils qui sont âgés à présent de vingt-huit et vingt-six ans, et une fille de vingt-quatre ans qui vient de se marier. Carlos fondit en larmes dans mon cabinet en revivant le traumatisme qu'il subit le jour où il se rendit compte qu'il ne pouvait pas protéger la jeunesse de ses gosses. « Je suis paralysé et ils m'arrachent mes fils des bras », se lamentait-il, ne parvenant pas à contrôler le flot de ses émotions. Il hoquetait de chagrin. Il me confia aussi qu'il avait vu sa fille à bord d'un vaisseau : « C'était une petite fille qui essayait d'attraper un instrument et moi je ne voulais pas qu'elle s'amuse à ça. J'avais une telle peur qu'elle touche à ces trucs-là ! »

Carlos soupçonne que ses problèmes de santé, y compris ses allergies et ses maladies respiratoires, sont dus aux expérimentations subies au cours de ses kidnappings et aux implants qu'on lui aura posés. Il a déjà subi deux interventions chirurgicales au niveau du nez à cause de ses difficultés respiratoires, il est souvent sujet à des infections des sinus ou des bronches et il est obligé d'avaler continuellement des médicaments pour garder des narines fonctionnelles. À quarante ans, on lui retira une tumeur derrière l'œil droit, qu'il attribue à la présence d'amiante dans son environnement scolaire d'alors mais qu'il rapproche plus aisément aujourd'hui de ses aventures avec les extraterrestres. Il estime que cette intervention à l'œil lui a ôté de l'acuité visuelle pour son travail et qu'il est obligé à présent de porter des lunettes. Une proéminence a aussi poussé sur son front à la hauteur où cette tumeur s'était logée et Carlos se pose encore des questions sur l'origine réelle d'une telle manifestation. Il y a de cela plusieurs années, une marque, ou un renflement, à l'abdomen avait été diagnostiquée comme cancéreuse. Après une opération, on avait fêté une rémission, qu'en fait Carlos attribue à la transmutation des énergies lumineuses auxquelles il s'expose en jardinant et en peignant tous les jours au soleil couchant avec de l'aquarelle ; il renvoie le phénomène également aux énergies transmises au cours du processus d'enlèvement.

Carlos est également persuadé que le fait de s'identifier à d'autres espèces au cours d'un enlèvement aide considérablement à créer et à développer des valeurs écologiques. Depuis l'enfance, Carlos est un fou de la nature - « J'ai tellement joué dans la nature. J'ai grandi dans les bois en jouant à Tarzan » - et il a toujours eu un contact privilégié avec les animaux. Sa jeunesse à la campagne s'est déroulée constamment environnée de chats et de chiens. Adolescent, il

a eu deux chevaux et a passé des heures à galoper sur toutes les collines de Pennsylvanie. « Je crois qu'avec les bêtes j'ai vraiment le truc. On communique très bien. » Une fois adulte, il continua à avoir auprès de lui chats et chiens qui le suivent partout, dans ses balades autour des lacs, dans les champs et dans la forêt autour de sa maison. Carlos a épousé les causes les plus diverses en faveur des animaux et de la protection de l'environnement.

Au cours d'une séance d'hypnose avec le docteur Ward, Carlos retrouva quelques détails sur son épisode à Iona et qui indiqueraient que nous avons affaire à deux rencontres importantes. Puis il compléta ces informations au cours de longues conversations et de deux régressions avec moi. Pour plusieurs raisons, il est difficile d'obtenir de Carlos une narration chronologique cohérente, son mode de penser tendant à négliger la forme linéaire pour préférer les associations qui s'entrechoquent dans le temps. Il faut également compter avec la perte de toute notion traditionnelle de temps et d'espace, comme cela se produit souvent dans ce type d'expérience. Dans le cas d'une expérience aussi riche en images, sensations et émotions que son aventure à Iona, un ordre précis des événements est pratiquement impossible à établir. Sinon, bien sûr, on peut situer les thèmes principaux de ces expériences dans une fourchette à peu près logique de six heures environ, mais cette logique est-elle en l'occurrence « correcte » ? Commençons donc par les événements dont Carlos a pu se souvenir consciemment.

Lorsque Carlos est retourné à Iona vingt ans après sa première visite, autrement dit en avril 1990, il avait des raisons professionnelles pour cela - des recherches sur les hymnes chrétiens et la poésie de saint-Columba ainsi que les éventuelles relations de cette imagerie avec la poésie

druidique dédiée à la Terre et à la féminité dans la nature - mais son vœu secret était en fait de « valider ses expériences visionnaires ». Carlos pensait que s'il pouvait trouver la caverne qu'il avait visualisée lors d'une régression un an après sa toute première visite à Iona, ou bien s'il pouvait découvrir le moindre vestige d'une entrée en pierre, aucun de tous ces éléments ne figurant sur les cartes, cela corroborerait à la fois sa vision et son travail de régression. (Dans cette fameuse régression, l'enfant qu'il était alors s'était caché avec le moine à plat ventre dans un petit renfoncement du rocher ; il faisait nuit et ils étaient trempés.) Carlos pensait ne séjourner que deux jours sur l'île. Mais des problèmes de voiture sur l'île de Mull, et cela pendant les congés de Pâques, l'obligèrent à prolonger jusqu'à dix jours. Ce fut pendant cette période que la rencontre qui est l'événement crucial du cas de Carlos se produisit.

Le premier jour, Carlos partit grimper sur les rochers qu'il avait vus dans sa vision. Il sentait qu'intuitivement il retrouverait la petite caverne même s'il ne l'avait pas vue lors de sa première visite. La marée était haute. Il remarqua une fissure dans la roche mais ne trouva aucune caverne. Il se dit : « Je l'ai donc imaginée », mais se souvint qu'il était resté « terriblement troublé ». Il prit quelques clichés et quitta les lieux. Une nuit ou deux après cela, il y retourna à marée basse (« En fait je n'avais jamais fait attention au phénomène de marée »), contourna la falaise en s'enfonçant dans une structure rocheuse qui se trouvait la plus proche, cet énorme bloc de pierre sur la plage près duquel il s'était laissé tomber : « Et là se trouvait la caverne. » Il y pénétra et « s'y blottit » comme il s'était vu le faire dans la vision. Cette découverte eut sur Carlos un impact considérable. Il « exultait » parce que cela signifiait que : « Mes visions sont vraies, elles ne mentent pas, et je touche à la vérité. »

Le 15 avril, dimanche de Pâques, après trois ou quatre jours passés sur l'île, Carlos entreprit de traverser l'intérieur des terres, assez montagneux, jusqu'à la baie de Saint-Columba, ce qui représentait une balade de trois heures environ depuis le village en passant par la baie des Phoques où il comptait ramasser des galets verts pour ses enfants. Il partit vers midi afin d'être rentré avant la nuit. Il allait devoir grimper jusqu'au sommet qui s'élevait à l'ouest de l'île. Lorsqu'il atteignit un plateau qui formait la dernière marche avant d'arriver au sommet, il s'éloigna du chemin de quelques pas pour satisfaire un besoin naturel contre un rocher. En se retournant pour revenir sur ses pas, il se sentit étrangement perturbé et comme étourdi, à la limite titubant. Tout lui paraissait tout à coup différent et il ne reconnaissait plus rien même s'il savait parfaitement qu'il se trouvait sur l'île d'Iona. D'abord, il ne put pas retrouver le sentier et lorsque enfin il y parvint, il ne savait plus où il en était. Très vite il se rendit compte qu'il se dirigeait dans le sens inverse de ce qu'il avait décidé originellement - il redescendait au lieu de continuer à gravir la montagne. Il fit donc demi-tour pour reprendre la bonne route et remarqua alors qu'il s'était probablement écoulé deux ou trois heures (« comme les montres se dérèglent sur moi, je n'en porte jamais ») et qu'il était à présent trop tard pour achever cette randonnée qui demandait en tout au moins cinq ou six heures jusqu'à la baie de Saint-Columba et retour. Il décida que le mieux serait de revenir le lendemain. Il repartit donc vers le village, dans un état curieux proche de la transe, et arriva bientôt du côté du *maercher,* une sorte de lande qui surplombe la baie des Phoques.

De là-haut, Carlos pouvait embrasser toute la baie. C'est alors qu'il vit une immense et longue traînée de lumière rose orangé qui descendait des nuages épais jusqu'à la surface de la mer. Ce spectacle lui parut « miraculeux, époustouflant,

impressionnant, inquiétant ». Arrivée au ras des vagues, la nuée ardente forma un cercle, toujours de cette même couleur pêche, d'où sortit un brouillard pareillement teinté. Il vit à l'intérieur et à l'extérieur de ce cercle des milliers d'étincelles qui « jaillissaient et retombaient sur l'eau comme ces feux de Bengale que les gosses utilisent le 14 Juillet ». (Plus tard, sous hypnose, il parlera de « fontaine lumineuse », d'un « tunnel » menant à un vaisseau spatial. Se souvenant soudain qu'il avait autour du cou son appareil photo muni d'un objectif pour les plans rapprochés, il recula de plusieurs pas afin de prendre un maximum de distance et de fixer la scène d'une manière aussi large que possible. Carlos décrit cette féerie comme « l'événement naturel le plus incroyable qu'il ait jamais vu ».

J'ai pu accéder au cliché : on y voit le rayonnement, les nuages, le cercle à la surface de l'eau et aussi d'autres traînées lumineuses plus petites qui s'élancent vers la mer et que Carlos n'avait pas tout de suite remarquées à ce moment-là. La photo a été prise sur diapositive. Après un premier tirage, Carlos montra le résultat à deux collègues physiciens de son université. Ils pensèrent d'abord qu'il pouvait s'agir d'un pilier solaire mais ils renoncèrent à cette hypothèse en raison de ce qu'ils pouvaient observer de la forme du phénomène, du grand arc de cercle, de l'aspect vaporeux et de l'activité des étincelles à l'intérieur de la chose comme au-dessus de la mer où finalement la lumière s'est enfoncée. Carlos avait également calculé qu'au même moment, le soleil s'était trouvé plus au nord-ouest que le rayonnement lui-même. Carlos, enseignant lui-même la photographie, affirme qu'il ne pouvait s'agir d'un rayon solaire, et d'ailleurs il ne parle pas de « rayon » ou de « rai de lumière » mais bien de « fontaine » ou « cascade lumineuse ». Le plus âgé de ses deux collègues physiciens connaissait l'île d'Iona et lui raconta que

saint-Columba avait lui aussi assisté à de tels spectacles lumineux.

Revenons sur le terrain. Après qu'il eut pris la photo, la nuée lumineuse se rapprocha et enveloppa Carlos qui « ne se souvint plus de rien » et s'écroula sur le sol. Il ne peut pas affirmer avec certitude si c'était la même lumière ou si c'en était une autre mais la couleur était exactement la même. Lorsqu'il « se réveilla », il faisait déjà nuit et il était assis sur la plage « à une centaine de mètres de là et complètement sonné ». Le rayonnement lumineux avait disparu, mais il pouvait encore voir un nuage « qui rutilait et puisait dans une luminosité orangée ». Le soleil s'était déjà couché. Carlos prit une autre photo (où l'on voit de petits traits de lumière descendre du nuage). Puis il rentra à pied dans le noir. Il prit encore un autre cliché mais la luminosité avait encore baissé et on ne voyait plus de rayons. D'une manière extrêmement étonnante, Carlos, immédiatement après ces événements, ne se souvenait plus de ce qui s'était produit. Il finit quand même par se rendre à la baie de Saint-Columba en traversant la montagne et me dit, avec un petit rire forcé : « Et j'ai trouvé mes galets verts. » En fait, il n'eut plus aucun souvenir de la nuée lumineuse pendant quatre mois consécutifs, jusqu'au jour où il regarda les diapositives qu'il avait prises de son séjour dans l'île.

La rencontre effective, se souvint Carlos sous hypnose, avait débuté par une altération de la conscience au moment où il était allé uriner hors du sentier. Là il s'était senti grimper dans les airs et pénétrer par en dessous dans un vaisseau en passant par un tunnel de lumière comparable à un rayon laser. À bord, il se retrouva face à face avec « une charmante petite créature » qui l'emmena à travers tout le vaisseau. Au début de la rencontre, la créature paraissait entraîner Carlos

d'un endroit à un autre simplement en tenant son bras. Plusieurs types d'extraterrestres semblent avoir été observés par Carlos au cours de cette rencontre. Il y aurait « de petites créatures graciles » comme celle qui l'avait amené au vaisseau et qui l'escortait tout du long. « Elles triment comme des esclaves et ne font pas attention à moi », une fois revenues à l'intérieur du vaisseau, elles remplissent diverses fonctions. Elles ont des têtes rondes et blanches, sans cheveux, « elles sont chauves ». Il observa que leurs yeux étaient « d'un bleu profond, brillant, lumineux » et non noirs, contrairement à ce que rapportent beaucoup d'autres «interlocuteurs» (kidnappés) ; mais Carlos expliqua que la couleur change et que ce n'est pas qu'une question de perception. « La couleur dépend de la communication et du contrôle. »

Carlos raconte que ces grands yeux semblent parfois être recouverts par des « lunettes », surtout quand c'est la nuit ou qu'on se trouve dehors, ce qui doit faire partie de leur structure propre ou en être un parallèle. « Je ne saurais dire si c'est vraiment de la " chair " ou bien si ce que je vous décris là (sous hypnose) sont des genres de lunettes, de masque ou de casque. » Il fut question de casque collant à la peau dans une séance ultérieure. Mais avant cela, je demandai à Carlos de me décrire encore les yeux : « C'est possible que je vous aie décrit soit les yeux, soit les deux. C'est comme si on regardait à travers des verres épais, mais j'arrive quand même à percevoir ce qu'il y a en dessous, de la chair visqueuse. Les globes oculaires et les pupilles sont transparents, c'est pourquoi dans le noir les gens les voient tout sombres. » Derrière les « lunettes », Carlos a pu apercevoir des pupilles verticales comme des fentes et il les a comparées à celles des chats ; il vit aussi l'iris circulaire et large « où dansaient les bruns et les rouges », avec des mouvements de rétrécissement et d'élargissement, de contraction et d'expansion, « pas

comme nous ». Les changements de coloration semblent « affecter l'ensemble de l'iris ».

Selon Carlos, les créatures ne sauraient répondre à une description stéréotypée, certaines espèces paraissant totalement androgynes. Au cours des expérimentations qu'il dut subir, il avait remarqué qu'il y avait souvent présente une entité de corpulence plus imposante, « d'apparence plus femelle », qui détenait les rênes de quelques-uns des programmes en cours (c'est ce même personnage femelle qui rassura et calma Carlos lorsqu'il se paniqua lors d'une séance). Il la décrit comme faisant partie des gris en ajoutant que la vapeur qui l'environne change souvent de couleur, « du rose irradiant, en passant par le mauve et les rose tendre pour aboutir à l'orangé ». Il y aurait « toujours une sorte de brouillard autour d'elle... Elle est mince, comparable aux autres plus petits ; elle est plus grande et semble par conséquent plus élancée ; elle possède les mêmes yeux et c'est à peine si elle a un nez et une bouche ».

Carlos donna aussi la description de diverses salles à bord du vaisseau, toutes avec des plafonds incurvés, ainsi que des couloirs qui les relient entre elles. Il nomma une de ces salles « la rotonde : elle est vaste ». Une autre était « pour moitié plus haute et pour moitié plus basse avec tout un enchevêtrement de fils électriques au plafond, comme les veines d'un cerveau. Sur le côté, entre ces deux parties de la salle, il y avait des ouvertures ou des écrans qui recouvraient tout l'espace central. Cela formait comme un balcon duquel on pouvait tout voir, un peu comme un miroir qui refléterait sur ses deux faces ; on peut soit y projeter quelque chose, soit y voir quelque chose. On aurait dit que des fenêtres/écrans étaient fabriquées d'un mélange de métal, de cristal, de miroir et de verre ». Si on devait représenter la chose d'une manière

graphique, Carlos pense qu'il lui faudrait peindre un paysage ou un ciel nuageux au-dessus de feuilles de plastique suspendues les unes en face des autres. Il avait déjà peint une toile avec de la peinture acrylique après avoir terminé sa commande pour Édimbourg, et il avait utilisé des matériaux comparables qu'il pensait avoir un certain rapport avec cette vision d'un écran qui se double d'une fenêtre. Laissons-le continuer : « Il y a un balcon, ou galerie, à ces fenêtres avec une rambarde. De là on voit des plans inclinés au-dessus de machines qui vont du sol jusqu'au niveau de ce balcon. En bas, il y a des bureaux, d'un jaune-beige, avec des instruments sur des panneaux de contrôle attenants. On voit plein de petites créatures qui s'affairent au sol, ou bien alors elles sont assises à l'aplomb des murs inclinés pour surveiller les appareils de contrôle. » Carlos se souvint qu'il avait arpenté le balcon et regardé par les fenêtres qui étaient à l'horizontale.

Au cours de son expérience à Iona, comme dans d'autres enlèvements, Carlos ressentit d'intenses douleurs physiques, de la peur et des nausées. Ce qui le troubla le plus, ce sont ces grosses créatures aux allures de robot avec leurs yeux noirs immenses qui lui parurent posséder des qualités essentiellement reptiliennes, l'ensemble rappelant étonnamment quelque insecte. « Je n'ai pas de problème quand je me retrouve en face des petites créatures qui sont si mignonnes, ou bien les plus grandes, mais les affreuses me terrorisent et me révulsent », dit-il. Les robots à face de reptile et au corps d'insecte étaient « engagés » par l'entité femelle pour exécuter certaines tâches spécifiques. « Elle est un peu comme un médecin/philosophe/ psychologue. On a affaire à une opération, mais c'est plus qu'un simple examen physiologique », dit-il encore.

Leur pratique « vous foutent les nerfs en pelote ». Mais il ajouta : « Ce n'est pas quand ils vous entaillent ; ce n'est pas la douleur. C'est votre propre trouille parce que vous ne savez pas ce qui vous arrive, parce que même si cela vous est déjà arrivé et que vous le sentez, vous oubliez les fois précédentes, bien que votre mémoire fonctionne toujours au moment du contact avec eux, alors vous voyez se pointer vers vous ces robots qui vous paraissent si bizarres et si effrayants. » La nausée, selon Carlos, apparaît quand la peur devient trop intense, « surtout quand vous avez affaire à la machine reptilienne ». « Je la vois comme la créature qui suscite en moi la frayeur et je suis pris de nausée, et cette nausée est engendrée par la peur. Et non pas de ce qu'ils font... La créature robotique, tout comme l'entité femelle, est environnée d'une espèce de brume de teinte rosée. J'en ai une frousse abominable ; c'est quelque chose de monstrueux. Son corps a l'allure d'une espèce d'insecte à face de reptile. Ça se dirige droit vers vous... Je détourne mon regard. On dirait qu'une larve se meut à l'intérieur d'un cuir épais - une machine sombre, effrayante et d'une force colossale. Nous la voyons ainsi parce que nous nous fions à son aspect extérieur, cette espèce de chair qui serait faite d'un mélange de cuir et de métal. Ce robot est doté d'un mécanisme opérationnel, c'est peut-être une créature biomécanique ; c'est une de leurs créations mentales. Ils peuvent fabriquer des trucs comme ça, et nous, nous pouvons les percevoir. »

Comme la vision assez vague de cette créature au cours de notre première régression avait donné des nausées à Carlos, je lui suggérai de la laisser de côté et de poursuivre le travail sur d'autres aspects de l'incident que nous analysions. Une fois sorti de la transe hypnotique, cependant, Carlos déclara qu'il voulait absolument se confronter à ses terreurs pendant la séance et c'était pour cela que dans une large mesure il

avait sollicité mon aide. C'était une chose importante pour lui d'être confronté à sa terreur devant les créatures robotiques ; il n'avait pas vraiment peur des autres espèces. Les nausées et le sentiment de peur avaient persisté depuis la toute première régression, affirma Carlos, où il n'avait plus pu sortir une parole, mais, auparavant, ces états émotionnels avaient toujours été présents lors des expérimentations extraterrestres ou de ces scènes où il voyait ses propres enfants qu'on lui arrachait des bras. Dans la seconde régression, il fut capable de se mesurer plus en détail à ces perceptions et de traverser cette partie de l'expérience dans sa totalité.

En dépit de la grande détresse qui accompagnait le récit de cette rencontre, Carlos éprouvait le sentiment que l'expérience d'Iona possédait un aspect purifiant, enrichissant et même extatique, paradoxe que l'on retrouve chez bien d'autres kidnappés tout au long de leurs comptes rendus.

Cet aspect de l'expérience, en effet, sera mieux perçu par le récit de Carlos qui concerne plus particulièrement les événements entourant la vision de la grande tramée de lumière couleur pêche. Après qu'il eut pris sa première photo de la fontaine de lumière, il fit quelques pas en arrière tout en gardant l'œil collé à l'objectif afin de prendre un meilleur plan d'ensemble où l'on verrait les nuages au-dessus de la baie. C'est alors qu'il s'est rappelé que la lumière, peut-être un rayon seulement, tomba sur lui et il se sentit « des fourmillements » par tout le corps avant de s'effondrer sur le sol. Rétrospectivement, il pense qu'un éclair très brillant l'a obligé à se « protéger les yeux avec ses mains ». « J'étais environné par un gigantesque cercle de lumière rosée qui dansait autour de moi, puis je me suis senti soulevé, emporté vers le vaisseau, et je crois que j'étais complètement dévêtu

mais je n'en suis pas sûr. Je me trouvais dans un autre temps. J'ignore même à quel moment et comment cela s'est fait que je me sois retrouvé tout nu. » Carlos avait à présent des difficultés à faire la distinction entre les souvenirs de diverses rencontres ; il savait que la nudité faisait partie du rituel à un moment donné du phénomène d'enlèvement.

Comme il grimpait le long de la nuée lumineuse, il aperçut « le bord du vaisseau au milieu des nuages et pénétra à nouveau dedans par en dessous ». Une fois à bord, il vit un petit groupe, entre cinq et neuf, de ces « petites créatures blanches ». Elles se tenaient « dans un brouillard blanc, brillant, lumineux ». « Je savais qu'elles essayaient de m'enseigner quelque chose. Les yeux sont les dernières choses que je vis, ces yeux bleus, puis elles disparurent complètement dans cette espèce de brume ou brouillard. Mais avant cela, elles passèrent par toutes les couleurs et c'était absolument prodigieux à voir. » La présence de ce brouillard me poussa à lui demander s'il se trouvait vraiment à bord à ce moment-là. « Oui. Le brouillard était dans le vaisseau lui-même. » Plus tard, Carlos eut la pensée que ces effets visuels impressionnants faisaient partie intégrante du message ; durant toute sa carrière de professeur d'arts plastiques, il a toujours été attentif au fait qu'il était crucial de s'identifier à la nature subjective des « objets » que l'artiste devait « traiter » dans son œuvre.

Dès le début de la seconde régression, Carlos exprima des sensations intenses tandis qu'il revivait l'expérience de cette lumière aux modes changeants. Initialement, il avait parlé d'un rayon plongeant sur lui « pour l'aspirer » en le confondant avec la draperie lumineuse. Mais après une analyse plus approfondie, Carlos affirma qu'il fallait faire la différence entre l'expérience de la grande traînée lumineuse

au cours de laquelle « une espèce de transformation physique, cellulaire, moléculaire s'était produite dans son corps » alors qu'on l'entraînait vers le vaisseau, et « cet état extatique qui avait des pouvoirs de transmutation, au niveau physique mais aussi dans une dimension d'ordre spirituel ». Cet aspect extatique de l'expérience, bien que similaire dans certaines de ses manifestations, était passible d'être obtenu par la méditation. Il parla de « merveilleux » picotements qui s'amplifièrent jusqu'à atteindre la densité d'un orgasme où son corps se convulsa en un spasme qui dura bien une demi-minute avant que le processus ne s'arrête et qu'il se retrouve en train de haleter, de gémir, de crier, de chercher sa respiration et même de grogner. La violence de cette réaction secoua tout aussi violemment le lit de mon cabinet sur lequel était allongé Carlos pour la régression. Après cela, Carlos se trouva « dans le noir » tout en continuant à « percevoir la lumière ». Il résista autant qu'il le put à l'envie de quitter cette sensation mais sa conscience s'affairait déjà sur ma suggestion. Il ressentit pendant encore un moment des fourmillements partout tandis que nous échangions des impressions et qu'il disait se sentir rudement « vivant, rempli d'une paix vitale remarquable». «C'est *ça* la vie !» affirma-t-il.

Rien n'empêche de penser, comme le fait d'ailleurs Carlos lui-même, aux expériences d'enlèvement en termes de transmission d'information - message venant des extraterrestres, ou ce qu'ils peuvent représenter, et à destination du sujet ; message venant du sujet à destination d'une personne sélectionnée pour prendre en note ce qui sera dit (moi en l'occurrence) ; et enfin, message venant de l'enquêteur (moi) à destination de lecteurs ou de témoins (le public). Dans tous les cas de figure, l'enquêteur sélectionne et interprète des informations puisées dans un ensemble de données diverses, mettant en avant telle ou telle de préférence

à d'autres, ce qui en soi est déjà une interprétation. Dans le cas de Carlos, ce qui constitue le cœur même et le sens de son histoire, ce sont justement ces informations sur les technobiologies impliquées dans le phénomène de transmutation ou métamorphose du corps matériel en énergies, quelles que soient les formes adoptées. Je ne saurais trop insister sur l'importance essentielle de cet aspect des données rapportées par nos patients car nous abordons là ce qui pourrait nous éclairer sur le fait que des êtres humains puissent jouer aux passe-murailles et à Peter Pan lorsque les extraterrestres projettent de les emmener à bord des vaisseaux spatiaux. Ce qui me paraît, quant à moi, le plus remarquable dans cette affaire, c'est le fait qu'il ait été permis à Carlos de « voir », ou du moins d'assister, au processus en pleine action. Pourquoi a-t-il reçu une telle information ? Cela demeure pour l'instant un mystère. On pourrait penser qu'en tant qu'artiste extrêmement sensible à tout ce qui touche à la lumière, Carlos pouvait prétendre à un tel privilège, mais cela ne nous renseigne pas plus. Le 15 avril 1990, force est pour nous de constater que l'expérience de Iona fut particulièrement riche en renseignements concernant ce processus extraordinaire. Et Carlos d'ajouter que l'endroit serait idéal pour poursuivre nos investigations.

Notons à cet égard deux moments remarquables au sein de l'expérience de Iona. Le premier se situe lorsque le rayon lumineux arrive sur Carlos et marque le début du second épisode de l'enlèvement, c'est-à-dire lorsqu'il est aspiré vers le vaisseau. Le second moment notable concerne la vision à bord de divers instruments apparemment en cristal. Carlos affirme avoir déjà eu affaire à ces visions de machines cristallines au cours de ses travaux avec le docteur Ward. Il semblerait qu'il s'agisse d'une imagerie miniature télévisée/projetée de nature

holographique où des scènes précises et multiples de sa propre existence étaient représentées devant Carlos.

Carlos identifie « les étincelles de lumière » qui sont des « petits centres vitaux d'être énergétique » à la fontaine de lumière elle-même. Après que le rayon lumineux lui fut tombé dessus - ce qu'il considère comme quelque chose de comparable à une énergie d'ordre sexuel, faisant par là même référence à cet orgasme incroyable qu'il avait eu pendant l'hypnose -, son corps lui sembla partir « en lamelles… se gonflant et se contractant dans le brouillard ». Il ressentit des picotements vibratoires puis : « Mon corps est en train de se dissoudre et de s'évanouir dans sa transparence… Le corps se dissout et s'élève. Je suis devenu translucide. J'ai la vision d'une coque vide et transparente qui ne correspond pas à la matérialité mais qui lui est connectée. C'est la forme, le moule, la structure en creux de la matérialité… La structure moléculaire, la structure cellulaire du corps se fond dans la lumière… C'est la transformation d'un état vers un autre état, mais vous emportez le noyau de la forme résiduelle… un peu comme un fantôme. Son image est une sorte de mémoire du corps, elle est claire, elle est là, ça a une forme et ça bouge (dans des directions précises et avec une certaine force) ; donc je bouge ; je m'élève ; je me meus, tête en avant. » Je demandai à Carlos vers où il se dirigeait. « Je me dirige vers la lumière, et la lumière est un noyau en fusion, un feu volcanique et liquide, mais c'est la lumière et elle est blanche, et ma transparence me permet d'y accéder, et il y a une clarté argentée dans mon déplacement vers le haut. » La lumière est « comparable à une membrane visqueuse que vous devez traverser, mais ça n'a rien de solide. C'est quelque chose de réceptif (au corps comme à l'expérience du changement d'énergie) et je ne sais pas ; c'est un peu comme ça que j'imagine l'orgasme féminin (du moins, je crois) ».

Tandis que Carlos grimpait dans les airs et pénétrait dans le vaisseau tout environné de lumière même à l'intérieur, ce dernier devint orange, jaune puis blanc, suivant le « spectre des couleurs ». Puis Carlos se retrouva dans la « rotonde » du vaisseau, au niveau du balcon ou galerie. Il pense s'y être rendu tout seul, cette fois-ci, mais il perçut la présence d'une dizaine ou d'une douzaine de petites créatures blanches à bord. Puis il se vit dans la grande salle avec tous les instruments comme il l'avait déjà décrite, avec de nombreuses créatures affairées autour de lui. On aurait dit que sa présence à lui était passée inaperçue, aussi se sentit-il particulièrement anonyme, comme si rien n'avait été prévu à son endroit. Pourtant, il fut emmené par une des créatures à un niveau inférieur où il y avait une espèce de plate-forme noire, comme si elle était en marbre ; un chemin circulaire courait autour d'une plate-forme centrale sur laquelle étaient installées toutes sortes de structures en cristal. Le sol ressemblait à un « parquet de danse » fait dans « une drôle de matière ». Ça ne paraissait pas vraiment très dur, mais on pouvait se tenir dessus. Carlos eut l'impression qu'en dessous il y avait carrément le vide, l'espace. Ce parquet circulaire était à la fois à l'intérieur de la salle et à l'extérieur de la plateforme. En dessous, il vit des « tableaux de bord » ou de contrôle avec plein de boutons comme des ordinateurs et qui étaient situés tout autour de cette salle au plafond très haut. Des petites créatures, assises devant, y travaillaient. Une galerie en hauteur avec des ouvertures courait aussi au-dessus de leur tête ; cette galerie avait une rambarde et donnait vers l'intérieur de la salle en en faisant tout le tour. De là-haut, on pouvait aussi voir vers l'extérieur grâce aux ouvertures.

Il y avait une espèce de table qui était en même temps « un bloc de cristal » dans lequel ou sur lequel Carlos s'était

retrouvé et qui serait, semble-t-il, aux investigations auxquelles il était soumis. La créature femelle décrite plus haut était présente, « tel un médecin spirituel », et dirigeait ces êtres au faciès de reptile et au corps d'insecte, ou ces entités robotiques, qui devaient à tour de rôle effectuer « une opération » extrêmement douloureuse avec un instrument spécial que Carlos décrit ainsi : « Quelle que soit la nature de ces cristaux, plus proche du métal que du verre, c'est lumineux. Je les vois bien (ces instruments de cristal utilisés dans les examens). C'est comme un tube de cristal coupé en biseau et dont la section serait octogonale mais dont la partie centrale serait plus renflée que les deux côtés. L'extrémité a elle-même la forme d'une pyramide à degrés. De là partent des rayons laser pour pénétrer dans le corps avec une sensation de piqûre d'aiguille qui fait assez mal. »

Carlos trouva quelques différences dans ces flots de souvenirs apparemment semblables d'une séance à une autre. « Cette situation-là que je viens de décrire appartient à une autre époque que celle de Iona au cours de l'expérience vécue dans ma dernière existence ; je pense que cela remonte au moment où j'avais cinq ans et où je souffrais de pneumonie. Dans les paragraphes précédents où je mentionne de " vagues détails ", je crois que je fais référence à des souvenirs concernant la rencontre que j'ai faite lorsque j'étais jeune homme et que j'ai vu la boule de feu. Un seul souvenir semble pouvoir, sous hypnose, provoquer la remontée de plusieurs autres souvenirs simultanément, mais certains aspects du processus de transformation diffèrent, pour des raisons, buts ou intentions variés. Ces différences subtiles dépendent de la fonction de métamorphose ou de l'investigation que j'ai fini pas définir comme étant également métamorphosante, c'est-à-dire que des fonctions de transformation y sont injectées. Ceux qui ne voient que les

expérimentations ne peuvent fournir qu'une interprétation plus simpliste de leur aventure. La " table " de cristal était utilisée au cours des expérimentations, du moins une fois, sinon à chaque fois. Il est possible que d'autres sujets parlent alors de table et même s'en souviennent parce que cela fait davantage référence à leur quotidien. Disons qu'ils interprètent le symbole comme si c'était effectivement une table... La grande structure de cristal, cependant, est installée au sol, au centre même de la rotonde, et il s'agit d'un mécanisme bien différent. Opérationnellement et fonctionnellement, ça n'a rien de commun avec les petits instruments utilisés au cours des auscultations. Cette immense structure de cristal intervient habituellement au moment de 1' " apprentissage ", mais cet enseignement est par nature métaphorique, par opposition à un enseignement traditionnel, verbal et explicatif. »

Carlos estime que le temps grammatical et la personne à laquelle il parle pour décrire cette expérience donnent des détails intéressants sur le processus de description de la transe, et il invite expressément le lecteur ou le chercheur à fixer son attention sur la façon dont la mémoire interfère avec la perception. Parfois il lui faut décrire l'expérience dont il vient juste d'être témoin ou qu'il vient juste de vivre dans le passé immédiat de la régression hypnotique, mais sa verbalisation est un va-et-vient incessant entre le fait d'« être » cette expérience et celui de la « décrire » - il importe alors de tenir compte de l'effet de miroir inhérent à la signification donnée au temps. Carlos est conscient que le processus hypnotique, s'il oblige la mémoire à se clarifier et à accoucher, entraîne aussi nombre de confusions dans les retranscriptions à cause des subtilités structurelles des expressions vocales/verbales.

Carlos poursuivit cette clarification en y incluant des digressions destinées à mettre en évidence ou à compléter ce que le langage trop limité ne saurait offrir pour décrire les informations données sous transe hypnotique : « Je traversai ce corps - faisant éclater une expérience touchant à la lumière, qui n'est pas sans rappeler le moment où j'ai été guéri de la fièvre. D'abord la lumière est dans le corps. Elle a l'aspect d'un noyau doré qui grandit et s'étale en prenant des teintes jaunes et orangées... Le cœur central se retrouve à l'intérieur d'une aura (il prend place), à l'intérieur du corps. Il (le phénomène lumineux) continue (à envahir tout l'intérieur du corps - les muscles, les tissus, les organes, le sang, les nerfs, etc.) jusqu'à la surface même de la peau ; c'est à ce moment-là que la peau se dissout, une sorte de dissolution de toutes les cellules anatomiques, puis apparaissent de minces pellicules bleues et vertes (à la surface du derme et de l'épiderme) et c'est alors qu'il (le phénomène lumineux de guérison) peut reformer la chair, la transformer. » On ressent généralement d'innombrables picotements. Carlos avait tendance, tandis qu'il racontait cela, à se frotter et à se gratter un peu partout. Puis il ressentit « une pression, une étreinte. Le corps se rétractait réellement tout en éprouvant une sorte d'expansion. Un effet de pompe ». « Je ne le ressens que modérément à présent, mais on dirait que ça augmente d'intensité. La lumière s'étend de plus en plus. Elle me remplit totalement. À la place du jaune, le centre est maintenant d'une lumière blanche en fusion. Je vois la lumière (diffuse) comme du jaune qui s'étend et devient (ou provient) de la lumière blanche au centre, la teinte jaune se répandant vers l'extérieur en même temps qu'une espèce de brume, et vous vous sentez le corps brisé et soudain totalement libre, et vous pouvez vous rendre à l'un des deux endroits. Cette fois-là, je suis de la lumière dorée. J'ai d'abord

vu cette couleur à l'extérieur de moi. Je… C'était interne. C'est le contraire de ce que nous faisons habituellement. Ce n'est pas moi qui du dehors observe l'intérieur ; c'est plutôt moi qui vois mon (propre) intérieur (l'intérieur de mon corps) depuis cette coquille (la forme corporelle ou la structure physique vue comme une enveloppe transparente de la forme corporelle) qui est translucide et qui disparut au moment du passage… J'ai vu ma forme transparente comme le cristal. C'est cette image de fantôme à laquelle j'ai fait allusion auparavant (au cours de la séance), mais c'est translucide. »

Carlos pense que, d'une certaine manière, ce processus de transmutation du corps en lumière est à rapprocher du « processus de transformation et de disparition du vaisseau spatial ». Avant cela, il avait déjà décrit ce processus (« quand je me suis transformé en lumière ») comme une « incroyable douleur tandis que son corps changeait ». « On a la sensation que le corps se met à enfler tant et tant qu'il finit par éclater ; cela m'effrayait beaucoup… J'avais l'impression que mon corps allait exploser. Puis ça s'arrête et vous êtes devenu de la lumière. » L'expérience devient ensuite « joyeuse et enchanteresse ». Mais avant de retrouver sa forme physique, de redevenir un être incarné : « Sous forme de lumière, je dansais dans cet immense espace circulaire, seul d'abord, puis en compagnie d'autres créatures qui avaient subi la même transformation. C'était très joyeux et j'étais très heureux. Cela me paraissait vraiment miraculeux d'être devenu cette lumière, de me mouvoir de cette façon, de danser, de partager… de partager cette joie non incarnée avec les autres créatures, mes compagnons. » Si cet épisode semblait être une fête, Carlos estime quand même qu'un aspect éducatif y était inclus, que cette activité possédait un caractère métaphorique. Carlos indiqua, par exemple, que le mécanisme d'identification empathique à autrui est

essentiellement inhérent à ses propres aptitudes créatives, comme elles le sont pour tout le monde d'ailleurs, et que sa qualité d'artiste recrée le processus métaphoriquement expérimental comme une création d'images. Pourtant Carlos établit des distinctions dans les façons dont l'art s'exerce et avec quelle intensité, à savoir que l'intensité, ou compréhension de la créativité en tant que contenu ou signification, est en soi une composante humaine des degrés de l'entendement.

À ce stade, Carlos ressentit son existence sous forme de lumière dorée et associa l'énergie qui produisait la transformation au « trou noir qui s'ouvrait comme un " sas " dans le sol qui entourait la structure de cristal sur la plate-forme au milieu de la rotonde. Le sol s'ouvre sur le vide ; sur de sombres profondeurs, ou quelque chose comme ça ; un endroit où les choses se meuvent, de l'intérieur, une énergie ou mouvement, qui jaillit vers la place où je " me tiens ", ou plutôt au-dessus de laquelle je flotte, et c'est comme de l'air, mais pas un courant d'air froid ou quelque chose du même genre... Disons plutôt que cela m'ionise. Je veux dire par là que toute la surface de mon corps est comme environnée d'un phénomène électrique, et dans la chaleur au cœur de la structure génératrice de cristal elle-même située à l'intérieur de l'espace circulaire au sol, il y a le noyau de lumière. Ouaouh ! J'y suis enfin parvenu ! ». C'est-à-dire que Carlos a enfin réussi à exprimer en mots le processus, même s'il demeure conscient d'avoir été passablement maladroit ou même obscur.

Après relecture de tout ce qui a précédé, Carlos fit ce commentaire : « Je crois que les êtres humains évitent bien de reconnaître le " matériel " que représentent l'art ou les " expériences " qui ont manifestement de la signification, et que

chez ceux qui appréhendent ces possibilités il existe une tendance à se référer à des interprétations toutes faites plutôt que de se laisser entraîner vers l'inconnu et d'être à l'écoute des choses par l'intérieur... Les expériences sont difficiles à décrire avec des mots ; il est plus aisé d'en donner des images métaphoriques. » Carlos affirma encore avoir tellement d'images à la disposition de ses capacités imaginatives, perceptives et mémorielles qu'il lui arrive fréquemment qu'un seul mot ou une seule phrase courte réfère à toute une activité ; alors, au moment où il tente d'exprimer verbalement l'imagerie, il se retrouve simultanément devant un autre train d'images vécues tandis qu'il prononce n'importe quel mot, même s'il colle parfaitement à un épisode lointain, pour s'en servir par la suite. « Parfois, il m'arrive de n'avoir aucun terme à ma disposition pour décrire l'expérience... Parler sous hypnose est assez proche de l'écriture d'un rêve au beau milieu de la nuit lorsque ce dernier vous a réveillé en sursaut et que vous ne voulez pas en perdre le souvenir. On ouvre vaguement un œil avec des images résiduelles mais trompeuses dansant encore dans la tête, et on jette sur le papier un mot ou deux en espérant que cela permettra le lendemain matin de recoller les morceaux et de se souvenir du rêve entier. »

Au cours de notre seconde séance de régression, Carlos eut la sensation qu'on pratiquait sur lui des expériences au niveau de l'anus, expériences qui n'auraient pas dû se produire dans cet enlèvement mais qui auraient dû être situées à d'autres occasions. « Ils vérifient qu'en moi tout va bien, et ils opèrent sur moi, c'est-à-dire qu'ils m'examinent les organes, les muscles, etc. Si quelque chose ne tournait pas rond, ce processus pourrait devenir thérapeutique (parfois, pas toujours). »

Carlos subit donc des examens ; une forte lumière «regarda» son cœur, ses côtes et d'autres parties du corps ; « vérification que tout va bien physiquement et vérification que ma constitution me permet de continuer ».

« Je suis soumis à un scanner lumineux. Cela se fait avec la lumière rose, à nouveau… chaque couleur a une fonction différente. » Même l'instrument parut se métamorphoser en lumière. « La lumière a pénétré dans mon corps… Vous voyez, ils pénètrent dedans, c'est comme un instrument, mais ça se dissout comme moi je me suis dissous, et c'est ici une partie du processus, la métamorphose ; ils peuvent provoquer le changement avec leurs instruments qui ressemblent à des lasers… Dans mon cœur, je ressens une intense chaleur. Je pense qu'elle guérit quelque chose. Elle doit nettoyer les artères ou quelque chose du même genre. »

« Parfois, poursuivit Carlos, ils peuvent entrer par la plante des pieds. » Parfois cette invasion inquisitoire du corps s'effectue par les orifices naturels. L'inspection anale, par exemple, provoque des « fourmillements » qui se propagent dans tout le corps et ce durant toute l'épreuve. Cette sensation semblerait liée à une absorption d'énergie lumineuse. Carlos suggéra ceci : « C'est de la matière lumineuse mais cela peut prendre une autre forme solide connue de nous. Et ça fait ce que ça doit pour savoir où en est mon développement, en termes d'instruments différents de ce que nous connaissons, mais nous voyons toujours comme des aiguilles… mais ce n'est pas en soi douloureux (dans la procédure) sauf si on se laisse envahir par la peur ; je dirais même que cela est presque érotique pour le corps dans son entier. » (Carlos fait ici référence à la procédure dans sa totalité et non pas juste les sensations liées à l'examen anal. Mais…) « Quand ils y sont (à l'intérieur de l'anus), je sens la

radiation qui part en larges vagues circulaires - jusque dans les jambes, les pieds, et jusqu'en haut (geste indiquant le torse)... on a en quelque sorte le croupion bouillant et la chaleur irradie de là jusque dans toutes les parties du corps. Ça picote de partout à la surface de la peau, parce que ça ressort de partout, un peu comme lorsque je sors de mon corps (au cours de certaines autres procédures ou processus vécus métaphoriquement). La sensation de chaleur part de la région anale mais je sens que l'énergie se répand partout. J'entends par là qu'elle possède une qualité d'ordre orgasmique, au même titre que respirer procède de l'orgasme et de l'érotisme, mais ce n'est pas le grand frisson, l'orgasme cosmique, comme lorsque je me manifeste sous forme d'espace-lumière et d'énergie. Vous savez, ça démange et ça indique qu'il y a de l'énergie, et si c'est érotique, c'est parce qu'il s'agit du corps. »

Après ces tests et expérimentations divers, Carlos suggéra que parfois il pouvait être sujet à des manifestations physiques que les créatures n'avaient pas nécessairement prévues et qui se révélaient plus particulièrement après les enlèvements. Carlos est persuadé qu'on a affaire-là à une ironie liée au phénomène de guérison, des effets secondaires, en quelque sorte, aux expérimentations et à l'usage de certains instruments ; il s'agit alors de cicatrices, de boutons ou verrues, de bleus, de croûtes et autres taches insolites sur le corps du kidnappé.

Malgré la détresse qui l'affecte, Carlos essaie de considérer les choses avec recul et ouverture d'esprit. « Si les créatures ont besoin de faire ces tests et de m'obliger à éjaculer pour comprendre comment fonctionne le corps humain, à travers toutes les métamorphoses qu'il subit au niveau physique et terrestre, alors je sais que je suis un sujet volontaire. Lorsque

mon corps est soumis aux expérimentations par la lumière, je suis énergisé ; je suis ré-énergisé… Et ce n'est pas simplement une guérison. Si mon corps physique change, cela veut dire qu'il s'opère en lui des changements cellulaires et que les sensations physiques qui en résultent sont perçues. Alors cette guérison qui se produit en moi a pour fonction de me maintenir et de me rendre apte à recevoir l'enseignement. »

Quand il se trouve en état de transe hypnotique, Carlos semble capable de percevoir le processus de transformation des créatures elles-mêmes en lumière. « Leur corps qui est d'abord celui de petites créatures blanches se transforme en lumière, comme une lumière incandescente. L'apparence (ou le noyau de lumière) est solide. Elles changent de couleur et une brume les environne tout à coup (environne le noyau central ; le cœur de la lumière est entouré d'un brouillard dense et plus opaque qu'à la périphérie). Les yeux sont les derniers éléments à disparaître (c'est ainsi qu'on perçoit le processus de disparition des créatures devenant de la lumière), puis elles se fondent ou sont absorbées dans cette lumière. » Carlos affirme que les créatures, comme lui-même, sont des humains mais provenant d'une source énergétique lumineuse : « Ce sont des créatures de lumière mais biologiquement différentes de nous… Nous sommes ou existons grâce à ou à travers notre chair ; elles, elles sont ou existent par ce qu'elles sont. »

Il est arrivé parfois que Carlos se ressente lui-même comme un extraterrestre dans ce sens qu'il se voit isolé, étranger et identifié à un être extraterrestre, existant « sur plus d'un niveau de conscience », perçu comme différent, « une hybridation ». Lui et eux sont « des intermédiaires entre la source de la connaissance de la vie dans l'univers » et les

habitants de la Terre. Sa transmutation et la leur sont pour ainsi dire indissociables. Durant les rencontres et même séparé d'eux, Carlos peut parfaitement faire l'expérience dans sa tête ou son « casque » d'une identification à une créature extraterrestre, y compris une de celles qui ont un aspect reptilien. « J'ai la sensation que je regarde autour de moi à travers son " casque " (ou sa tête à structure reptilienne, ou encore son crâne robotique...). En fait, ce n'est pas vraiment un casque. » Carlos insiste sur ce terme pour désigner ce qu'« ils se mettent sur la tête ». Carlos ajoute qu'il est persuadé que la structure de la tête des créatures robotiques est comparable aux casques portés par les autres. Il pense que les fonctions doivent en être similaires.

Au cours de sa première régression avec le docteur Ward, Carlos eut l'impression que les créatures portaient des masques ou des écrans qui augmentaient leur capacité visuelle, ce qui peut être rapproché du fameux casque comme appareil et élément d'un uniforme à la fois. « Le casque que les créatures portent les aide à voir les différents aspects de phénomènes comme les progrès d'une maladie, les formes ou manifestations de l'oxydation, les interactions des atomes chimiques, les différences de température, le degré d'exposition au radium, l'état des organes internes, etc. » Carlos eut l'occasion de porter ce casque ou du moins de l'examiner : « J'ai regardé à travers et j'ai alors eu une vision robotique ou extraterrestre. Je sens que ce que je vois est enregistré. Le fait de regarder à travers et les yeux du masque (ou casque) ressortent. Le casque possède la même forme (que la tête des extraterrestres, et les yeux proéminents du casque correspondent à ceux des créatures), aussi, quand vous les observez, cela vous donne des frissons tellement ces créatures ont un air bizarre... On voit en quelque sorte une double paire d'yeux, d'yeux sombres, quand on les observe du dehors, bien

qu'il n'y paraisse rien, comme si ces créatures ne portaient pas ces casques. Les vrais yeux des créatures et ceux du casque ou masque qui lui font pendant sont perçus simultanément et c'est assez déconcertant. »

Depuis l'intérieur de la « tête » robotique, Carlos peut percevoir la température ainsi que d'autres processus biologiques. « Cela est assez comparable à ce que nous obtenons avec des ordinateurs ou des générateurs électriques. Quand je suis moi-même une créature ou dans la " structure " d'examen d'une créature (ce n'est pas tout à fait un uniforme ou un costume), moi aussi j'étudie.

— Et vous étudiez quoi ? demandai-je.

— Les humains », répondit-il.

« J'ai attendu cinquante ans pour vous répondre cela, vous savez... Ce que nos petits ordinateurs font ici sur Terre est pareil à ce qui se produit à l'intérieur des casques. Ce sont des mécanismes qui fonctionnent au niveau du front intérieur. Ce qui parvient au niveau de l'arcade supérieure induit un mécanisme intérieur et vous disposez alors de moyens de voir qui sont interchangeables et variés. C'est comme de plonger dans cette machine qui a une forme humaine... C'est comme regarder dans les circuits d'un ordinateur ou les relais d'un appareil électrique. Et il y a une foule de raccordements des deux côtés du front. L'intérieur du casque en est bourré... (Carlos hésite une seconde puis ajoute :) Je ne vais pas vous raconter ça, non, finalement... pas maintenant. Mais je peux très bien percevoir la chaleur des humains, je peux voir la nuit, je peux voir la forme, et je peux voir tout ce que je veux chez ceux que j'observe. Je peux les rendre lumineux... Non pas les changer en lumière, mais je peux projeter de la lumière en eux et chercher à les aider ou les guérir (le mécanisme permet à son bénéficiaire de projeter

une telle lumière). » J'en conclus que Carlos devenait dans une certaine mesure semblable aux extraterrestres avec leurs grands yeux, un examinateur ou un analyste lui-même.

Sous hypnose Carlos ajouta : « Sur Terre, il y a des périodes où des morceaux du temps et de la conscience ordinaire disparaissent, et moi je suis (je deviens) comme l'une de ces créatures et cela pour un temps, mais je n'en suis pas fondamentalement conscient, (peut-être est-ce pour accélérer le processus d'apprentissage). » Carlos suggérera plus tard qu'au moins c'est un bon moyen d'expérimenter l'identification à d'autres espèces, et que peut-être même cela servirait un but : celui d'installer une éventuelle acceptation de leur existence et de leur statut. « Les informations ou les visions en passent par une imagerie accessible. » Grâce à l'hypnose, il nous a été possible d'accéder à ces brèves images perdues du temps. Carlos émit aussi l'idée que peut-être encore faudrait-il relier tout cela à « une période avant son existence, quand il traversait une étape où il était lui-même une créature ». « J'ai pris tout mon temps pour considérer si je voulais me manifester humainement, et puis je me suis décidé et je me suis porté volontaire pour m'incarner sur Terre. » Cette capacité à adopter le point de vue d'un extraterrestre, acte d'identification sinon de prise de forme, est importante pour quelqu'un comme Carlos, son art et ses talents de thérapeute. De cette position extraterrestre avantageuse, il peut regarder « par la fenêtre » (comme du bastingage d'un navire) et observer la Terre en dessous de lui… ». « Je suis au sommet ! Et de là, j'ai du travail…»

À ce stade de son récit, Carlos se mit à réfléchir. Il se rappelait avoir exécuté (et à continuer de travailler sur) une série de treize grands dessins et peintures représentant des vues panoramiques depuis des sommets de montagne.

L'ensemble formait un vaste décor (quatre séries de treize œuvres en tout) pour lequel il envisageait de concevoir et de faire construire un bâtiment approprié qui serait en même temps un endroit de méditation, de prière et de travail pour éveiller chez les gens une conscience écologique plus importante. Simultanément, Carlos travaillait sur sept ensembles de treize dessins sur le thème d'Éros et de la mer qu'il pense devoir à son expérience à l'île de Iona. Carlos commença à exposer une partie de ces œuvres en novembre 1992 dans un bâtiment appelé la *Cloud Méditation Chapel* (la chapelle de la méditation des nuages) ; cette exposition a ensuite circulé dans diverses galeries sous le nom de *Fontaine de lumière - Le passage mystique* avec, généralement à l'entrée, des photographies prises à Iona. Le chiffre treize symbolise aussi bien en numérologie qu'en mythologie la sagesse. Carlos s'explique : la sagesse est un attribut de la déesse Sophia. Cette sagesse est désormais une nécessité dans le monde actuel, où l'homme ne manifeste que son avidité destructrice, afin d'inverser le processus et de revenir à des normes humaines acceptables. Carlos se sent tout à fait concerné par une sagesse en action en faveur de la planète, de sa sauvegarde, de celle des autres espèces et de l'équilibre écologique d'un univers auquel appartiennent la Terre et ses habitants. Pour Carlos, ce chiffre treize implique également l'idée d'une ouverture ; c'est un nombre irrationnel qui renvoie à l'irrationalité (et non pas au non-rationnel) de l'esprit créateur ; c'est un vecteur de réception « participatoire »… bref, tout sauf un nombre fermé et formel comme peut l'être le douze, par exemple. Carlos pense qu'il faut y voir une signification astronomique (en référence aux planètes et au soleil) comme une implication en termes religieux. À ce propos, il nous rappelle que le nombre des participants à la Cène était bel et bien douze plus Un.

Après tous ces rapprochements entre ses expériences avec les extraterrestres et son art, Carlos ajouta : « J'ai visité l'intérieur du vaisseau et j'ai regardé par les ouvertures ce qu'on voyait de là-haut. Comme artiste, je pensais que ma perception intérieure ou inspiration concernant la Terre en tant que forme ou image de la conscience me venait de ces panoramas que l'on a du haut des montagnes. Or je disposais cette fois d'une vue sur trois cent soixante degrés en allant d'une ouverture à une autre. Je sais qu'une vue panoramique comme celle-là est une élévation spirituelle ; chaque étape de mes déambulations, chaque moment de ces visions furent un grand moment d'inspiration. L'essence même du spirituel prend alors une forme visuelle, et qui ne se sent pas meilleur en assistant à un lever ou à un coucher de soleil ; on est tous revivifiés par le spectacle de la nature. Cela peut même guérir. Mais d'habitude, on est tellement pris par les activités du quotidien qu'on ne prend pas le temps d'entrer ainsi en contact avec les forces naturelles comme on le devrait. Certes, il est facile d'admettre l'existence de phénomènes magnifiques comme le passage des nuages au-dessus de nos têtes ou le soleil qui pointe à l'horizon, un daim qui saute dans un fourré, des poissons qui nagent entre deux eaux. Mais il faut bien admettre aussi que notre présence ou notre intervention ont alors souvent un caractère agressif : nous voulons transformer à notre profit ou détruire ce qui se trouve à notre portée. Or les changements qui se produisent dans la nature chaque matin et chaque soir sont en soi des sources inestimables de forces puissantes. C'est ainsi que j'ai été guéri de mon cancer. Mon Dieu, tout vient à la fois. C'est très étonnant, l'intégration, savez-vous ? » Je demandai à Carlos de me donner quelques précisions sur cette histoire de cancer. « Eh bien, chaque soir, je profitais de la tombée de la nuit, avec tous ces changements de teintes et de lumière,

pour faire des aquarelles. La lumière passait ainsi à travers moi, transformant mon être physique. Peindre est une grande détente pour moi et, du même coup, le cancer a disparu tout seul. Jardiner, manipuler les fleurs et la terre peut aussi beaucoup aider ; ça agit un peu de la même façon. »

Carlos est quelqu'un qui sait voir la beauté qui l'entoure, qu'il soit lui-même sous le casque d'une créature extraterrestre à bord d'un vaisseau spatial du côté de l'île de Iona, ou qu'il observe la planète comme le ferait un extraterrestre depuis les hauteurs du ciel. « Je vois apparaître les îles. Je vois la brume se lever, et aussi le soleil se coucher là-bas. Je vois les nuages se former. On se croirait au paradis... Je me vois moi-même (à présent comme et dans les aptitudes d'une) petite créature, mais j'observe... La Terre est un jardin, et les créatures en sont les jardiniers, au sens où nous l'entendons... Je suis un enseignant, capable de communiquer et d'agir. L'art est une réalité, une spiritualité, et qui fonctionne - et la Terre est vraiment aujourd'hui dans le besoin impérieux de connaître la signification profonde de l'art. »

OceanofPDF.com

Commentaire

Ni Carlos ni moi-même ne fûmes à même de séparer clairement les différents niveaux de sa narration et de définir ce qui était métaphorique et mythique, et ce qui s'était produit dans (ou appartenait à) notre monde concret au sens littéral du terme. Il est évident que le cas de Carlos nous oblige à faire abstraction de cette obligation de précision qui est tellement commode, sinon primordiale, pour la pensée occidentale et sa perception de la réalité. Peut-être sera-t-il suffisant, pour entamer un début d'interprétation de toutes ces expériences, de dire que pour Carlos lui-même elles furent puissamment réelles et qu'il nous appartient d'admettre que la question posée sur l'univers auquel nous appartenons reste pour le moment sans réponse. De même que la nature des êtres extraterrestres (ce qu'ils sont ou qui ils sont), ces « créatures » ou « êtres de lumière » comme les appelle Carlos, restera une inconnue. Dans le même temps, notons que la relation profonde qui s'est établie entre ces êtres et Carlos est au cœur même des transformations de ce dernier : « Je suis un chaman/ artiste/enseignant », dira Carlos sous hypnose en attribuant son évolution à ses expériences de rencontre extraterrestre. « Ce sont des maîtres », ajoutera-t-il, mais cette relation semble, d'autre part, à certains égards, réciproque : « Ils sont également très intéressés par ce que nous pouvons leur apprendre... Le chaman utilise des techniques particulières pour transformer la psyché, et ce qu'il fait, c'est jouer de la communication émotionnelle entre celui qui édicte et la communauté, entre le maître et le disciple, entre la personne qui voyage et celle qui reste ou vit sa vie sur place. J'enseigne à travers l'émotion et l'expérience. » Carlos est persuadé que l'enseignement et les résultats du processus

induisent de subtiles transformations dans l'esprit. « Enseigner, c'est vraiment comme créer de l'art, c'est une activité d'ordre spirituel. »

En tant qu'enseignant en arts plastiques et dans le milieu théâtral, Carlos a l'ambition d'apporter à ses étudiants une expérience esthétique transcendante et puissante qui leur permettra d'accéder au merveilleux, à la sauvagerie et à la liberté de la nature et de la création dans sa totalité. Il se sert de ses aptitudes de peintre et d'écrivain pour développer une plus grande conscience écologique de l'environnement. Carlos ne s'est pas privé d'ailleurs de militer politiquement dans les associations de protection de la nature et, peu de temps après son retour d'Iona, il aida les « Verts » du Tennessee à former leur parti, n'hésitant pas à monter lui-même à la tribune. Il souhaite faire passer ce message : « La plénitude de l'être vivant sur la Terre. » C'est sans arrêt que Carlos établit des liens entre l'évolution de sa propre conscience terrestre et ses relations avec les créatures. « Leur fonction est de protéger… Ils sont au courant de toutes mes transformations. » Carlos a comme souci majeur de parvenir à casser en toute personne qu'il rencontre ce sens de la séparation que nous avons d'avec l'ensemble de la planète ; il cherche à rétablir le contact avec la Terre et à provoquer en chacun de nous une prise de conscience de sa grande fragilité. Pour Carlos, les rencontres « emplissent son art de… d'imageries, donnent du sens au paysage intérieur, à la vision » qu'il a du monde.

Nous aurons, bien sûr, remarqué qu'un des thèmes centraux qui apparaissent dans tout ce compte rendu, c'est, à travers les phénomènes de transformation et de métamorphose, celui de la lumière dans tous ses aspects et ses manifestations énergétiques. Là encore, la lumière est quelque chose de bien réelle pour lui tout en demeurant une

métaphore, « une métaphore adéquate pour exprimer à la fois l'énergie créatrice et l'esprit », m'écrira-t-il le 16 septembre 1992 après nos séances du mois d'août. Pour Carlos, la lumière est inséparable de l'esprit et profondément associée à la sexualité mais sur un plan cosmique. « Mon orgasme cosmique sous hypnose, écrira-t-il, était physique et spirituellement extatique - la lumière en lutte avec mon humanité, la dimension angélique avec tous les démons qu'on lui attribue contre ce que j'ai d'humanité en moi. »

D'autre part, Carlos possède un sentiment particulièrement aigu de la relation qui existe entre ses expériences de rencontre et les différentes dimensions de sa transformation personnelle ainsi que de son évolution spirituelle. Examinons le processus de plus près.

Les aspects traumatiques de ce type de vécu, la désespérance qui l'accompagne, les expérimentations dérangeantes et la douleur ont su, malgré tout, ouvrir Carlos à sa « propre nature lumineuse » et au « monde de l'âme » : « L'âme, c'est le monde lui-même, l'âme, c'est moi », dit-il. La souffrance et le traumatisme semblent parfois inséparables du développement de la conscience que Carlos expérimente en relation avec ses enlèvements, surtout en ce qui concerne son impuissance à protéger ses propres enfants. Il reconnaît volontiers que lorsqu'il a des insomnies la nuit, il quitte le lit conjugal pour essayer de faire son possible pour justement protéger sa femme contre d'éventuelles intrusions qui troubleraient son sommeil et son bien-être. Pourtant, la peur et le sentiment de protection ne sont que quelques-unes des nombreuses émotions qu'évoque le phénomène d'enlèvement.

Une des émotions les plus puissantes aura été pour Carlos le sens du fantastique qui dépasse l'entendement. À la fin de la première régression, Carlos m'avait dit : « Quelque chose de

fantastique qui vous prend à la gorge. C'est le mystère. C'est l'extase. Quand je prononce ce mot " fantastique ", je réfère au fait d'être, mais dans des proportions plus gigantesques, dans un monde, un univers, un mouvement, une énergie plus vastes... où existeraient toutes les forces énergétiques qui donnent la tension, le stress, le mouvement, l'énergie, les composantes électriques, les molécules atomiques et tout cela. Voilà ce que j'appelle le fantastique, l'incroyable, le fabuleux... Nous sommes capables d'y accéder, mais nous ne savons pas le faire. » Un mois plus tard, Carlos m'écrivait encore : « Avoir conscience de l'omniprésence d'un prédateur fait partie de la peur, mais pour moi il existe aussi une certaine fascination qui vient contredire le propos du prédateur. La fascination est provoquée par cette crainte sacrée que l'on éprouve devant le mystère et peut-être aussi devant quelque présence inquiétante. » La fréquentation de la mort semble participer de la vie intime de quelqu'un comme Carlos et les thèmes de la mort et de la naissance sont rattachés à ses expériences extraterrestres et ce dès la petite enfance, lorsqu'il se « réincarna » dans un nouveau corps à l'âge d'un an, puis après avoir été sauvé d'une mort certaine vers cinq ans grâce aux pouvoirs de guérison de l'être extraterrestre. « Nos œuvres d'art (dont les siennes) sont remplies d'images de la mort », écrit-il. « Ma propre existence trempe constamment dans les relents de la mort. Toute ma vie, j'ai assisté à la mort, encore et encore ». La connexion intime que Carlos semble avoir avec une source cosmique qu'il nomme, comme beaucoup d'autres kidnappés, son « chez lui », son « foyer », lui a fait aspirer à la mort. « Je prie chaque jour pour qu'elle vienne et aussi loin que je puisse me le rappeler, c'est ce que j'ai toujours fait. » Carlos aime le fait d'être incarné et vivant dans ce corps, mais l'expérience même de cette « prise de corps » est pour lui pénible, douloureuse,

ressentie comme une perte, notamment celle d'un être cher à assassiner. Il craint « de n'être pas autorisé à mourir » et de devoir « simplement devenir très, très vieux »... « L'expérience humaine est une perte. Mais la perte ne se situe jamais au niveau purement matériel parce que tout est là. Aussi, voyez-vous, ce qui est vraiment trop pénible, c'est la perte des personnes, j'ai perdu tellement de gens que j'aimais et qui sont morts dans cette vie... » Les expérimentations élaborées auxquelles Carlos (comme de nombreux autres kidnappés) fut soumis ont été bien plus que de simples auscultations. Carlos a la sensation que ces procédures ont transformé la « structure énergétique » de son corps. « C'est comme une opération, mais qui serait en même temps un examen de ce que je suis en tant qu'être humain au niveau des muscles, de la chair, des os, etc. Ils savent qu'une des composantes est l'organisme dans sa totalité. C'est un réceptacle, une modalité sensorielle... Apparemment une machine, mais en fait non. Nous sommes faits d'une substance bio-réelle dont les modalités sensorielles lui permettent de percevoir et de mémoriser ce qui devient notre histoire. Une de mes fonctions dans cette affaire est que je suis soumis à des examens, parfois même guéri de mes problèmes, et que je suis relié à mon environnement où sont incluses toutes les créatures. » Carlos a le sentiment qu'il a bénéficié d'une préservation de son équilibre et de son intégrité physiques, « un renouveau », qui lui a donné les capacités de se tourner vers l'enseignement tandis qu'au cours du processus il devenait une sorte d'hybride mi-homme, mi-extraterrestre.

Le discours que tient Carlos sous l'effet de la transe hypnotique n'est pas toujours, pour moi chercheur et thérapeute, extrêmement cohérent, surtout lorsqu'il tente de décrire ces processus complexes. Comme nous avons pu nous en rendre compte, Carlos est prodigue en images et en

réflexions qui souvent se bousculent et s'entrechoquent. Tandis qu'il commence à s'attacher à une anecdote, le voilà qui « saute à une autre ». À peine a-t-il prononcé un mot ou une phrase que d'autres concepts ou idées suggérés par une autre pensée ou image surgissent tout à coup. Il lui arrive aussi de se cramponner à une expression particulière pour décrire quelque chose alors que ce vocabulaire ne rend que très maladroitement compte de ce qui le tourmente à ce moment-là. « C'est comme écrire en abrégé, en se servant d'un mot comme rappel ou symbole de ce qu'on est censé développer par la suite. »

Donnons un exemple. Sur une des cassettes sur lesquelles j'ai enregistré toutes les séances, j'ai entendu : « On m'examine, et cet examen… et les guérisons… sont faits pour savoir si des changements moléculaires se sont produits dans mon corps. Les métamorphoses… diffusion… est le processus que je dois subir mentalement et physiquement… dans la chair… de mon être physique, pour pouvoir passer par là où nous devons passer… les processus… tout naturels… et non pas se dissoudre en un processus non naturel qui est trop rationnel ou trop non rationnel, ou trop irrationnel… »

Pour Carlos, la composante irrationnelle de la psyché renvoie à la créativité et aux dimensions spirituelles de l'être humain ; rationalité et non-rationalité sont des termes qui, utilisés ensemble, impliquent une dualité ou un mécanisme de polarité dans le discours verbal. Il résume son commentaire dans une parenthèse afin d'en étendre les implications. « Une fois qu'on m'a ouvert (c'est-à-dire ici entaillé comme lors d'une opération), ou sondé, ou pénétré, il se produit (parfois) une intensification du processus de guérison en moi. Mais il (le corps) a besoin d'être examiné sur la base de chaque étape, à savoir moi étant là (c'est-à-dire

mon corps physique dans son évolution et son développement), moi étant ici (c'est-à-dire avec les changements provoqués par l'expérience), afin que le processus maintienne son rythme et ses résultats… parce que la métamorphose est une transformation perpétuelle et qu'il ne peut y avoir dans ce monde-là des stases. Chaque fois qu'il se produit un contact, il y a altération. »

Carlos, en retour, pense que l'ouverture dont il fait preuve est en soi une méthode d'enseignement et de communication, que « cette même ouverture est en même temps un exemple (comme moyen de communication) et (un moyen d'opérer au sein du processus de communication) par… comme (le processus de) l'osmose ». « Et en un sens parallèle au contact avec les créatures, je suis (également) en train d'avancer, de sonder, d'enseigner et de transformer tous ceux avec qui (je suis ou entre) en contact, dans la mesure où chaque individu et chaque situation m'affectent. » Dans son art, Carlos « pratique et renforce encore la métamorphose » parce qu'il croit que son art « est tout à la fois une façon d'explorer et de partager, une forme extérieure du processus de création qui passe à travers lui ».

D'une manière plus essentielle encore, les rencontres qu'a effectuées Carlos auront contribué à une profonde ouverture spirituelle, lui faisant approcher une lumière ou énergie divine qu'il nomme son vrai « foyer » et qui serait la source de sa guérison personnelle et de ses pouvoirs de transformation. Au cours de nos séances de travail, lorsqu'il se trouvait proche de cette lumière, Carlos était soudain submergé d'intenses émotions de peur, de désir, de fascination et d'une grande aspiration à rejoindre l'être/énergie/lumière. Le temps et l'espace se dissolvaient alors et Carlos n'était plus que pure énergie et lumière, ou conscience dans une éternité infinie, «

une pure expérience de l'âme… ». « Je reviens à la source parce que je ne suis *pas seulement* humain. J'ai besoin de revenir à la source pour pouvoir continuer. »

Comme beaucoup d'autres kidnappés, Carlos a développé un sens aigu des nécessités écologiques. Il se sent extrêmement concerné par la destinée de notre planète. Il est bien évidemment difficile de déterminer si cette conscience écologique est un avatar d'un travail personnel, qui peut se produire chez tout un chacun, ou si cela fait partie intégrante du processus d'enlèvement extraterrestre. Carlos est personnellement persuadé que les extraterrestres, malgré leurs maladresses et parfois même leurs méthodes brutales, tentent de prévenir l'« autodestruction que nos comportements ne sauraient manquer d'occasionner ». « Ils essaient de sauver toutes les espèces. Pas seulement la nôtre et les espèces animales. S'il y a de la cruauté chez eux (l'usage qu'ils font de leurs machines, de leurs robots), ils savent fort bien de leur côté de quoi *notre* propre cruauté est capable, combien notre volonté (c'est-à-dire notre volonté de puissance) et nos limites sont dévastatrices et présentent un véritable danger pour toutes sortes de choses. » La Terre et les systèmes qui y sont reliés risquent « de disparaître ». « Les extraterrestres sont semblables à de petites répliques minuscules d'un plus vaste ensemble qui serait au service de la survie. Ce sont des jardiniers de la Terre qui font tout leur possible pour nous enseigner comment atteindre à une plénitude et ne pas se laisser enfermer dans les impulsions humaines qui ne mènent qu'à l'extinction. Ils veulent que nous découvrions l'équilibre dans notre environnement, une plénitude dans ce jardin qu'est la Terre. »

Le cas de Carlos ouvre sur des mystères incommensurables. Pourtant, nous possédons certains repères, certains schémas

qui peuvent nous aider à y voir un peu plus clair. Ses expériences semblent rattachées à la destinée de la planète et à la mise en pièces du tissu cosmique que sa destruction provoquerait. Au cours de notre première séance, Carlos dit ceci : « Si la Terre explose, si disparaît cette étrange et magnifique petite boule flottant dans l'univers, ce jardin d'Éden, même avec sa nature de prédateur… si elle est anéantie, alors ce sera une perte pour tout le reste car c'est une manifestation de l'être qui apporte la compréhension de toutes les autres choses de l'univers. » La Terre est « essentielle » à l'unité de l'univers : « Je ne sais pas s'il y en a d'autres comme elle. » Carlos a le sentiment que « nous jouons nos dernières cartes » avant l'apocalypse finale et qu'il va nous falloir « vivre cela et lutter ». « Ceux qui comme nous vont vivre cette apocalypse spirituelle constituent un paradigme d'initiation », m'écrivit-il. « Nous allons être initiés, mais nous allons aussi initier. »

Parmi les « leçons » qu'il aura tirées durant toutes ces aventures, il faut citer la nécessité pour l'humanité de développer ses facultés d'empathie et d'identification. « Si les humains manifestaient davantage d'empathie et savaient davantage s'identifier à ce qui n'est pas eux, ils cesseraient d'être des prédateurs qui détruisent tout. » Pour ce faire, il nous faut acquérir un meilleur sens de notre place réelle dans l'ordre universel. La largeur et la profondeur de vue d'un Carlos proviennent de ses connexions avec le monde extraterrestre et même de son aptitude à voir avec des yeux d'extraterrestre. Il m'écrivait encore : « La dernière image que je garde de nos séances d'hypnose et que ma mémoire a engrangée lorsque nous avons discuté juste après, c'est une image de moi en petite créature blanche avec mes propres yeux bleus, immenses et lumineux, se tenant sur la galerie dans le vaisseau. Je regardais par les hublots tandis que j'en

faisais le tour et je voyais ce paradis merveilleux, la Terre, dans toutes les directions. »

Remarquons enfin que Carlos compare les expériences dites « proches de la mort », qu'il a connues lui-même, au phénomène d'enlèvement extraterrestre qu'il considère comme ayant de plus grands pouvoirs de transformation sur l'être. Les rencontres extraterrestres apporteraient « une bénédiction, alors que l'expérience proche de la mort serait plutôt... un moment intermédiaire. Une sorte d'étape de l'âme avant qu'elle prenne son envol ». Autre moment important de la transformation intérieure, c'est la guérison, physique et émotionnelle, qui semble une spécialité des extraterrestres. « Vous êtes malade et, tout à coup, vous voilà guéri. À chaque guérison, l'évolution émotionnelle est établie et reliée au monde des humains, et je peux me mettre à utiliser cela pour dispenser un enseignement aux autres. »

OceanofPDF.com

15

Arthur : un kidnappé volontaire

Arthur m'a appelé en janvier 1993 à l'instigation d'une dame avec qui j'avais parlé d'une spectaculaire observation d'ovnis qu'il avait faite à l'âge de neuf ans en compagnie d'autres membres de sa famille. Cette dame connaissait bien mes travaux avec les victimes d'enlèvement et Arthur était curieux d'explorer cet incident de son passé. Il avait trente-huit ans lorsqu'il me contacta pour la première fois. C'était un brillant homme d'affaires qui possédait des propriétés sur les deux côtes des États-Unis et qui militait pour l'extension d'un capitalisme protecteur de l'environnement et de l'avenir de la planète. Lui-même et les autres membres de sa famille attribuent son haut degré de conscience sociale et écologique ainsi que son sens de la responsabilité aux effets profonds et durables de cette fameuse expérience d'ovnis vécue à l'âge de neuf ans.

J'ai pensé qu'il était pertinent d'exposer en finale le cas d'Arthur, même si nos investigations ensemble n'en sont qu'à leurs débuts, parce que je crois qu'il offre un exemple positif parmi ce que pourraient être les possibles futurs humains qui se présentent à nous. Dans une très large mesure il est important de reconnaître que ce sont nos comportements, exprimés à travers nos institutions, qui influencent le plus radicalement l'écologie planétaire. Parmi ces institutions, les

entreprises et les industries qui ne recherchent que le profit, et qui envahissent pratiquement toutes les terres du globe, sont peut-être les agents les plus destructeurs que l'être humain ait créés. D'un autre côté, ces mêmes entreprises, mieux administrées grâce à une conscience éclairée sur les relations qui existent entre le vivant et l'environnement, pourraient aider à arrêter cette dévastation et devenir un des instruments les plus performants pour restaurer et préserver la santé de la planète.

Si, comme Arthur le pense, ses rencontres extraterrestres ont provoqué en lui cette évolution de la conscience vers une responsabilité personnelle et collective, il devrait, comme les autres personnes dans son cas, avoir beaucoup de choses à nous apprendre sur le but poursuivi en fait par les phénomènes d'enlèvement. Mes relations avec Arthur, par le fait des nombreux voyages dus à son métier, se sont limitées à une première entrevue, une séance de régression hypnotique et quelques conversations téléphoniques. De son côté, il put participer à une réunion de groupe quelques jours après la séance de régression.

Arthur est le cinquième rejeton d'une famille catholique romaine de six enfants. Il s'agit de ce qu'on appelle une « grande famille » conservatrice de la côte Est au sein de laquelle l'on ne compte plus les juges, les avocats et les hommes d'affaires. Son père était un avoué célèbre et sa mère une star de l'immobilier. Cette famille possède de nombreuses ramifications et Arthur la décrit comme étant à la fois traditionnelle et « extrêmement fermée ». Lui et ses frères et sœurs furent élevés « comme des gosses de riches trop gâtés », dira-t-il, entourés de femmes de chambre et de serviteurs soumis à leurs moindres besoins. Arthur pense que certaines valeurs lui viennent justement de ces gens de maison « qui

étaient avant tout de bonnes personnes ». Il a donc passé une grande partie de sa vie dans une immense propriété rurale que sa famille possédait depuis plus d'un siècle. L'incident ovni survenu lorsqu'il avait neuf ans se situe dans les environs de cette demeure. Arthur ne se souvient pas d'autres phénomènes traumatisants du même ordre durant toute son enfance dans cette région bucolique.

Arthur acquit très tôt un amour passionné pour la nature et il passa beaucoup de temps dans les bois ou à pêcher dans les environs immédiats. Aussi loin qu'il puisse se souvenir, il a toujours eu également un contact particulier avec les animaux. Alors que son grand-père et son arrière-grand-père chassaient et empaillaient volontiers le gibier, tel un moderne saint François d'Assise, Arthur communiquait avec les animaux de la forêt y compris les porcs-épics, les putois, les marmottes, les lapins et les oiseaux. Pour illustrer cette période, Arthur m'a raconté une anecdote qui s'était passée à la ferme de son ex-épouse. Celle-ci avait beaucoup de lapins dans sa propriété et ils les apprivoisaient en se mettant à leur hauteur, « le menton à ras de terre » ; de cette façon, les lapins ont moins peur de vous et deviennent « incroyablement calmes » en votre présence, et même curieux de vous ; ils s'approchent de vous facilement pour vous renifler et vous pouvez « leur gratouiller la tête ».

Les lapins, selon Arthur, ont un muscle derrière les oreilles qu'ils ne peuvent pas atteindre lors de la toilette ou lorsque cela les démange, mais qui peut se fatiguer. « Aussi, si vous mettez votre doigt entre l'oreille et là et si vous faites ça (geste de gratter et de frotter), le lapin se laisse faire et pose son menton sur le sol, et vous pouvez en faire ce que vous voulez. » Dans cette espèce d'« euphorie », ajoute-t-il, le lapin peut même aller jusqu'à vous lécher le nez et si vous continuez à

lui gratter la tête, « il devient complètement apprivoisé, soumis, et un lien se crée ».

Arthur a raconté cette histoire au cours de la première demi-heure de notre entrevue pour faire une analogie qui illustrerait la façon dont on peut communiquer avec les extraterrestres. « La façon dont vous communiquez avec ces êtres est essentiellement télépathique, mais le seul moyen d'enclencher le phénomène télépathique est d'éliminer la peur. La peur bloque tout. Vous ne parviendrez jamais à communiquer avec eux si vous ne vous débarrassez pas de la peur et autres émotions négatives... Si vous vous laissez envahir par des émotions négatives comme la peur, la colère ou l'envie de détruire ou toute autre chose du même genre, c'est fichu. Ils ne communiquent pas dans ces conditions... Ils veulent simplement qu'on communique avec eux sans peur, et c'est un peu pour cette raison qu'ils éprouvent des difficultés avec la race humaine. »

D'après Arthur, les êtres essaieraient de créer « cette espèce d'euphorie ». Peut-être que « la lumière provoque cela », en tout cas, c'est ce qu'ils cherchent à faire d'une manière ou d'une autre. Ils « utilisent un langage différent », mais « si vous réagissez par de la peur, autrement dit négativement, ils ne peuvent plus. Au contraire, si vous ne réagissez pas avec de la peur, il vous est alors possible de communiquer avec eux et cette communication devient incroyablement inspirante. Je ne sais pas comment décrire une chose pareille mais je sais que du moins ma famille est convaincue que ces phénomènes ont profondément affecté ma vie tout entière et ma façon de voir les choses en ce qui concerne la société et mes engagements dans diverses causes ». Arthur peut aussi bien « apprivoiser » des poissons : « Je sais comment attirer une truite dans une rivière. » Les lapins et tous les autres

animaux « ont une pensée aussi profonde que nous » à leur manière, affirme-t-il. « Et vous savez, c'est absolument magnifique cette confiance, cet amour immense, ce contact privilégié, cette affection échangée. C'est la base. L'énergie vitale est là. » Au cours de son enfance, Arthur eut à maintes reprises, comme beaucoup de kidnappés, des infections étranges au niveau de la gorge et des sinus. Arthur est quelqu'un qui lit beaucoup et tout au long de ses études, poursuivies assez loin, il se souvient d'avoir « débattu » avec ses professeurs « à propos de la religion ou d'autres sujets du même ordre ».

Arthur a créé plusieurs sociétés qui marchent bien et qui représentent un capital d'environ dix millions de dollars. Chacune de ces sociétés a créé à son tour une branche à caractère philanthropique. Par exemple, Arthur et son ex-épouse ont investi la plus grande partie de l'argent de la vente d'un restaurant (cédé à quinze millions de dollars) dans l'achat d'un terrain qui sert de réserve pour les oiseaux migrateurs ; le reste de cet argent a été octroyé à divers programmes de sensibilisation aux problèmes d'environnement. D'une manière générale, Arthur travaille en collaboration avec plusieurs centaines d'entreprises américaines auxquelles il fournit des technologies spécifiques, à condition que les royalties en soient versées à des fondations particulières.

« Tout le monde peut créer une entreprise et gagner des millions de dollars », dira Arthur. Le défi demeure donc celui-ci : « Que faire de cet argent pour promouvoir des objectifs de plus haut niveau qui sensibiliseraient les gens et donneraient de votre entreprise l'image d'un modèle à travers ses produits et ses résultats. » Les résultats sont encore bien plus gratifiants, si l'on en croit Arthur. En effet : « Les gens sont

motivés par bien d'autres choses que l'argent. » Son ex-femme n'hésite pas à inscrire sur les emballages des messages écologiques et elle reçoit, à cet égard, un courrier volumineux où les gens expriment leur satisfaction et leurs encouragements. Elle essaie de répondre, en écrivant à la main, à chaque consommateur qui s'est ainsi manifesté. Mais même si cela en vaut la peine, « ça reste égoïste, dit Arthur, parce vous restez en dehors au lieu de vous jeter dedans ».

Un article dans la presse de Nouvelle-Angleterre daté de mars 1993 fut consacré aux activités d'Arthur et de son ex-femme. Cet article faisait état des systèmes ingénieux de recyclage qu'ils avaient mis en place, dont un programme en faveur des sans-abri, un nouveau concept d'emballage destiné au dialogue, ainsi que de « petits essais » sur l'environnement sur ces mêmes emballages. L'article citait une réflexion de la belle-mère d'Arthur : « Il est infatigable... C'est le genre de type que vous suppliez de prendre votre argent pour le mettre dans sa poche. » Dans la dernière conversation que nous eûmes ensemble en août 1993 (il appelait pour « faire le point » et pour savoir quand se tiendrait la prochaine réunion de groupe), Arthur déclara à Pam qu'il avait vendu sous licence ses fameux emballages à plusieurs grosses chaînes de magasins d'alimentation. Il ajouta qu'il avait « des foules de projets sur les rails », qui concernaient aussi bien les jardins des particuliers, le développement d'un « capitalisme plus démocratique » et « une fondation pour les femmes inventeurs » qu'il créait grâce aux bénéfices générés par ces mêmes emballages révolutionnaires.

Arthur est persuadé que la pauvreté et la destruction de l'environnement sont arrivées à un point critique. Pour mieux saisir ce qui se passe chez l'individu qui se retrouve sur le trottoir, il vécut lui-même plusieurs jours de suite comme un

clochard errant dans les rues. La détérioration de la couche d'ozone et l'augmentation incontrôlable de la population mondiale sont pour lui les « dangers » primordiaux qui menacent l'équilibre de la planète. Arthur a financé également de sa poche l'élaboration de législations « cousues main » qui devraient avoir un impact constructif « au niveau mondial » sur l'environnement. Il passe aussi « énormément de temps à discuter de tous ces problèmes avec les gens de la politique, dont il ne raffole pas pour autant ». Il lutte inlassablement en faveur des sujets de réflexion et des définitions qu'il est absolument nécessaire de mettre à l'ordre du jour concernant les droits de l'homme et de l'environnement et il n'hésite pas à insister sur l'importance de telles options au niveau même des traités commerciaux internationaux.

Il y a de cela seulement un an, affirma Arthur, il ne savait pas grand-chose sur la façon dont le gouvernement fédéral et le système économique fonctionnaient : « Mais quelque chose a fait que cela est devenu prioritaire, et j'ai alors consacré un temps et un argent fous à essayer d'influencer les choses, que ce soit au niveau des élections au Congrès ou à celui d'une réunion des partis qui d'habitude se tapent dessus, comme les syndicats et (un grand organisme industriel)... En fait, je ne les connais pas. Pour moi, ce sont des étrangers. Et je ne sais pas pourquoi je fais tout ça. Je sais simplement que cela est important, que c'est nécessaire, bref je fais cela comme je fais le reste. »

Arthur prétend qu'il est encore « totalement amoureux » de son ex-femme, Alice, et qu'elle demeure « sa meilleure amie ». Ils se séparèrent sans heurt parce qu'elle voulait vivre dans une ferme : « Et moi cela m'est impossible... Je pense qu'aimer quelqu'un c'est faire tout ce qui peut l'aider à développer ses potentialités, à se réaliser, à être heureux et en

bonne santé, et quand l'autre est ainsi accompli, il vous renvoie encore plus d'amour. » Alice et une de ses anciennes fiancées sont restées très proches et se soutiennent dans tous les cas. « C'est comme ça pour la plupart des gens dont je me sens proche dans cette vie, les hommes comme les femmes, et même si ce sont de simples copains. »

Depuis qu'il est petit garçon et durant toute son adolescence, Arthur s'absentait souvent et rentrait tard le soir. Il connaissait par cœur tous les environs de la propriété familiale. Pourtant il lui arrivait de se laisser prendre par la nuit ou de se perdre en chemin. Un jour, alors qu'il avait six ou sept ans, il vit quelque chose qu'il prit d'abord pour les lumières de sa maison à travers les arbres, mais il se rendit vite compte qu'il en était à plus de quatre cents mètres : « C'étaient deux lumières blanches comme des phares mais plus écartées l'une de l'autre et elles se trouvaient à mi-chemin de l'arbre. » Il ne savait plus trop où il était (« je tournais en rond et j'étais complètement perdu »). « Il devait être assez tard parce que la nuit était tombée. » Au cours de son adolescence, Arthur se souvient d'au moins deux épisodes de « temps manquant ». Il lui est arrivé par exemple, en suivant les traces d'un daim dans la forêt, de se retrouver des heures plus tard à essayer de regagner l'endroit d'où il était parti. Lorsqu'il put se remémorer avoir vu des êtres extraterrestres lors de l'incident survenu quand il avait neuf ans, ces êtres lui apparurent comme de « vieux copains de jeu ».

L'expérience ovni qui représente l'événement central de la vie d'Arthur s'est déroulée durant l'été 1967. Il avait donc neuf ans. Nous explorerons en détail cette affaire au cours de la séance de régression mais Arthur se souvenait déjà consciemment d'un tas de choses qu'il me raconta la première

fois que nous nous rencontrâmes. Lui, sa mère, sa sœur aînée et un (ou peut-être deux) de ses frères revenaient à la maison après avoir été au cinéma dans une localité voisine. Il croit se rappeler que le film était une comédie : « Parce que mes parents ne nous emmenaient jamais voir autre chose. » C'était sa mère qui conduisait. Arthur et sa sœur étaient sur la banquette arrière, le ou les frères sur le siège avant. Ils suivaient une petite route de campagne et il faisait nuit noire. Sa mère dit alors : « Cet avion vole vraiment trop bas. » Puis elle ajouta d'une voix blanche : « Ce n'est pas un avion », et elle ordonna à tout le monde de se pelotonner au fond de la voiture. « J'ai vu sa main passer sur nous pour nous faire nous recroqueviller… On ne bougeait plus d'un poil », dit-il et il pensa : « Mais moi je commençais à trouver cela drôlement excitant. »

Arthur et sa sœur essayèrent de glisser un coup d'œil entre les deux sièges avant et c'est alors qu'ils virent un objet d'« environ trente ou quarante mètres de long » au-dessus de la voiture. « Ça avait des tas de lumières différentes, mais je ne pourrais pas vous dire de quelles couleurs elles étaient, en tout cas il y en avait de différentes couleurs. » La lumière « commença à atteindre la vitre de la portière de ma mère ainsi que la mienne ». Arthur trouva curieux qu'une lumière vienne d'en haut pour frapper le sol sans créer d'ombre portée. « Dehors, c'était tout lumineux. » Mais Arthur savait que ce qu'il venait de voir « était la source lumineuse ». « Une lumière absolument incroyable. Un blanc pur, si cela peut seulement exister. Totalement pur, et tout en était imprégné. » Les sensations d'Arthur furent alors « celles de nager et d'être dans l'eau, dans une eau phosphorescente ». Les différentes lumières aperçues sur l'engin ressemblaient à des « ampoules d'arbre de Noël, mais ce n'étaient pas des boules ». Il se

souvient tout de même d'avoir remarqué des teintes spécifiques : du rouge, du blanc et « un violet rosâtre ».

Sa mère et son jeune frère étaient terrifiés, sa sœur intriguée, et lui-même au comble de l'excitation. « Je n'avais absolument pas peur. C'était même tout le contraire. J'étais pris d'une totale euphorie, je ne vois que ce mot pour vous décrire mon état d'alors, mieux que le meilleur orgasme sexuel, mieux que de posséder la chose que vous convoitez le plus au monde, mieux que d'aller pêcher au lancer pendant une semaine. » Cette conscience de la rencontre qu'il était en train de vivre n'est pas aisée à décrire : « J'étais presque volontaire. » La perspective depuis laquelle Arthur se souvient d'avoir vu le reste de sa famille lui parut cependant très étrange, comme si la voiture avait pu être convertible, sans toit, et qu'il ait eu cette vision d'en haut. Sa mère avait dû garer la voiture parce que celle-ci était arrêtée sur le bas-côté de la route.

En se blottissant au fond de la voiture, Arthur avait eu cette pensée : « C'est vraiment super. » Puis il sentit qu'il percevait comme une espèce de message venant de l'objet. Ces messages ou pensées « étaient offerts, je ne vois que cela à dire ». Il comprit ceci : « Tu vas en savoir plus… Le moyen d'en savoir plus c'est de ne pas avoir peur et d'être réceptif - à un million de choses différentes en même temps. C'est tellement difficile à décrire… Je ressentais une sorte de tristesse à l'idée que cela ne pouvait pas être enseigné et en même temps un bonheur à l'idée que cela allait l'être. » Plus il serait réceptif, moins il aurait peur : « Et plus la compréhension serait grande et profond le sentiment. » Arthur ne se souvient pas d'avoir vu des êtres, mais il pensait à eux comme à « de petits anges enjoués », des êtres lumineux possédant « des traits, mais pas vraiment définis ».

À ce moment-là, Arthur commença à éprouver des angoisses et ce pour la première fois au cours de la séance : « Juste un malaise au niveau du ventre. » Sa conscience sembla se disperser et il dit : « On dirait que je suis en train de communiquer que je ne suis pas ici mais que je me trouve quelque part ailleurs. » Pourtant, pour Arthur, ce n'était pas « une peur panique ». « C'est impressionnant. Je peux le comprendre… Le mot " grand " est faible mais il n'empêche que c'est si grand… Les sujets (que les êtres) essayaient de communiquer étaient en quelque sorte si nouveaux, si grands, et tellement incroyablement beaux, mais aussi tellement énormes que je ne m'y suis pas habitué. J'ai une petite cervelle et ils la remplissent avec des tonnes d'eau et ça déborde de tous les côtés, alors évidemment vous vous retrouvez, oh ! là, là, enfin vous voyez ce que je veux dire ? »

Arthur estima que son angoisse et que cette sensation de légère dissociation ne servaient qu'à « ralentir la vitesse » avec laquelle l'information lui parvenait. « Ils (les êtres) savent qu'ils peuvent nous submerger et que l'angoisse est un blocage, quelque chose qui peut se mettre entre… S'ils nous assomment ou nous terrorisent à mort, ils ne peuvent plus communiquer avec nous. »

Arthur ne pourrait affirmer combien de temps la voiture est restée à l'arrêt. Il fallait d'habitude une vingtaine de minutes pour regagner la propriété depuis cette salle de cinéma où la séance avait démarré aux alentours de huit heures trente ou neuf heures du soir. La grand-mère les attendait et aurait été certainement très inquiète s'ils étaient tous arrivés avec deux heures de retard, aussi estima-t-il que l'incident ne les retarda probablement que d'une heure ou au maximum une heure et demie (« en principe, on prenait le temps de manger des glaces »). Arthur n'a pas non plus de souvenirs précis du

retour au bercail. Personne ne pipait mot et sa mère n'a rien raconté de l'incident à sa propre mère ou à son mari. Arthur a d'ailleurs trouvé cela étrange : « Parce que chez nous, tout le monde raconte tout et que ce n'est pas la coutume de taire quoi que ce soit. »

Il semblerait qu'aucun des témoins de l'incident de ce soir-là n'ait parlé de ce qui s'était produit et ce pendant plus de vingt-cinq ans, jusqu'au jour où une grande réunion de famille rassembla durant l'été 1989 les centaines de membres de toutes les branches de la famille dans le but de célébrer les cent ans de la propriété. Au cours de cette fête, Karen, la sœur d'Arthur, s'approcha de lui et lui demanda s'il se rappelait « cette fameuse nuit où ils étaient rentrés en voiture du cinéma ». Tout d'abord, cette suggestion ne lui dit rien. Karen demanda alors : « Crois-tu que maman s'en souvienne ? » Arthur ne pouvait pas non plus répondre à cette question, alors Karen commença « à décrire sa version des faits ». « Elle se mit à me raconter une chose, puis une autre, et ça déclenchait en moi d'autres images et puis d'autres, et ce que je lui disais alors lui rappelait à son tour d'autres souvenirs, etc. » Arthur témoigne : « Karen m'a dit qu'une lumière incroyable avait rempli tout l'espace de la voiture » et que leur mère avait été terrorisée. D'autres détails vinrent confirmer ce qu'Arthur m'a lui-même rapporté. « Karen se souvient d'anges. Elle a un faible pour les anges. »

Pam conversa avec Karen au téléphone quatre semaines après la première entrevue que nous avions eue avec Arthur. Son compte rendu corrobore celui d'Arthur à ceci près qu'elle se souvient d'une « lumière d'un blanc bleuâtre ». Comme Arthur l'avait fait remarquer, l'intensité de cette lumière éclairait tout l'intérieur du véhicule « comme en plein jour ». La réaction de Karen avait été l'ébahissement et elle demeure

ouverte à l'éventualité d'un enlèvement extraterrestre mais ne peut guère donner d'autres détails elle-même. Contrairement à son frère, elle n'a pas trouvé cela bizarre que sa mère taise l'incident : « Quand elle ne comprend pas quelque chose, elle n'en parle pas. » Karen attribue cet oubli davantage à la « négligence » qu'à la peur.

Une fois que les souvenirs de l'incident furent ravivés, Arthur eut à cœur de demander à sa mère et à ses frères s'ils se rappelaient eux-mêmes quelque chose. Au cours d'un dîner au printemps 1990, alors qu'étaient présents les deux frères aînés et leurs épouses, Karen, la fiancée qu'avait alors Arthur, sa mère et le frère cadet, Arthur posa la question fatidique sur l'incident survenu en 1964. Sa mère répondit qu'elle avait vu un engin en forme de cigare, « comme un dirigeable, avec toutes sortes de lumières » et qui se propulsait à la même allure que la voiture qu'elle conduisait. Elle était « morte de peur », mais « principalement pour ses enfants ». « Ma mère, elle est comme ça », fit remarquer Arthur. Elle se souvenait aussi d'avoir étendu la main pour enjoindre à ses enfants de se tapir au fond de la voiture derrière les sièges. Le frère cadet partage les mêmes souvenirs que sa mère. Lui aussi était terrorisé et il se souvenait que la lumière « était tombée » juste devant lui. Les deux autres frères ne se rappelaient rien et pouvaient ne pas avoir été présents.

Arthur avait Donna dans sa vie (la fiancée du moment) et elle assistait à un dîner familial peu de temps après cette fameuse grande réunion dynastique. Elle lui raconta un incident survenu alors qu'elle était enfant et où elle vit un « ange » sur le rebord de sa fenêtre. Depuis elle continue à communiquer avec les anges. Elle lui dit aussi que toute sa vie elle avait rêvé de rencontrer quelqu'un comme lui (Arthur). À son tour, Arthur lui raconta ses propres expériences et elle

l'encouragea à les explorer plus avant, notamment en me contactant. Donna aussi est persuadée que toutes les implications d'Arthur « dans tous ces projets et causes à défendre » ont partie liée avec son expérience ovni. « Donna et ma sœur ont été les deux seules personnes à affirmer que j'étais le seul qui pouvait éclaircir tous ces mystères parce qu'elles pensaient que cela avait profondément transformé ma vie et, vous savez, je serais curieux de savoir si j'aurais été quelqu'un de différent si tout cela ne m'était pas arrivé. » Arthur a le sentiment, rattaché à l'information reçue durant cette expérience ovni vécue à l'âge de neuf ans, qu'il y a « quelque chose » qu'il est censé communiquer. « Mais j'ignore quel est le message… L'expérience vécue quand j'avais neuf ans n'est que le point de départ ou la clé de quelque chose d'autre… quelque chose d'important pour les autres. Et c'est très simple, élémentaire, et cela est certainement ancré déjà en moi mais je ne sais pas comment faire pour le communiquer. »

La régression fut décidée pour le 25 mars afin d'entrer sans trop d'encombres dans l'emploi du temps extrêmement chargé d'Arthur. Après notre entrevue initiale, Arthur avait pu converser avec Ted, le frère qui n'avait pas assisté au dîner du printemps 1990. Ted ne pouvait pas préciser s'il avait été parmi les membres de sa famille dans la voiture le soir de l'incident de 1964, mais il était « à cent pour cent convaincu qu'il s'était passé quelque chose de signifiant ». Ted croit en fait avoir été présent « simplement parce qu'il est quelqu'un de tellement traditionnellement républicain conservateur » que normalement il n'est pas enclin à croire aux ovnis et à toutes ces choses, tout en affirmant que cela existe.

Arthur raconta une histoire étrange de photographies que son grand-père, un des pionniers en la matière pour l'époque,

avait prises d'« elfes et autres manifestations du petit peuple », avec leur menton « plus pointu » que celui des humains, et qui habitaient dans le creux des rochers. Arthur suggéra que ces images devaient être des maquettes en pâte à modeler que son grand-père, homme très créatif, fabriquait et disposait dans la nature pour les photographier ensuite. Mais ce qui est moins évident c'est la source d'inspiration de son aïeul pour se livrer à une telle activité. Peut-être, imagina Arthur, que sa propre imagination établit quelque rapport avec ce petit peuple vu sur les photographies du grand-père. En tout état de cause, ces photographies lui laissèrent une drôle d'impression : « J'ai rencontré ces petits êtres. Ted aussi est persuadé que ces êtres naturels et minuscules existent. Et pour quelqu'un comme Ted, c'est comme si vous demandiez à Richard Nixon d'y croire aussi ! » Avant de débuter la régression, Arthur réaffirma sa conviction : « Il y a un message que je suis censé recevoir. »

Au début de la transe hypnotique, je plantai le décor en faisant remonter le temps à Arthur jusqu'à la nuit de l'incident, alors qu'il avait neuf ans, et je lui demandai d'exprimer tous les sentiments, toutes les images ou les sensations qui lui venaient. Le film, il s'en souvint alors, était *La souris qui rugissait* avec Peter Sellers : « Et je crois qu'on a dû se bourrer de bonbons, de popcorn et autres saloperies. » Il se souvint à nouveau de qui se trouvait dans la voiture au retour et des vêtements que portait sa mère. Celle-ci prononça une phrase dans le style : « Cet avion vole vraiment trop bas », mais très vite sa voix devint nerveuse quand elle déclara : « Ce n'est pas un avion. » L'énorme engin avait des lumières « qui formaient une sorte de T immense, mais allant en s'estompant vers l'arrière ». Arthur vit « du rouge, du vert et du jaune ». Sa mère lança son bras derrière le siège en enjoignant aux enfants de « s'accroupir au fond de la voiture ». « Mais je me

souviens d'avoir pensé que c'était super, peu importait ce que cela pouvait bien être. » L'engin arriva sur eux par l'arrière et les rejoignit sur la gauche « comme s'il était apparu de nulle part, comme ça, plof, au-dessus de nos têtes », à une hauteur de quinze à trente mètres, et il paraissait remplir « tout le ciel ».

Dans ses souvenirs conscients, Arthur était incapable de donner de plus amples détails de l'engin, mais à présent il se souvenait de nervures, d'une sorte d'écoutille et de sillons, l'engin semblait fait d'« un métal lumineux vraiment très brillant, comme un métal chauffé à blanc ». On aurait dit que l'appareil lui-même était allumé, qu'il était « la source de cette lumière » tout en ayant à sa surface des points lumineux. Arthur répéta ce qu'il m'avait déjà révélé : « La chose la plus fantastique que j'aie jamais vue… Moi, j'étais prêt à y aller… À coup sûr, je ne serais pas resté tapi derrière le siège de voiture. » La lumière qui descendait de l'appareil dardait sur la voiture et illuminait tout l'espace environnant : « On aurait cru que la voiture flottait dans l'eau. » La lumière était partout, et sans ombres portées.

Arthur pouvait voir sa mère, son frère et sa sœur « recroquevillés » sur leur siège. Bien qu'il pût voir son jeune frère Peter en bas du siège avant, il ne put apercevoir un autre garçon à l'intérieur de la voiture, ce qui lui fit douter qu'il y ait eu quelqu'un d'autre à bord. Puis il revit la voiture arrêtée sur le talus mais il ne se rappelait pas le moment où sa mère la gara. Il ne voyait plus rien, excepté cette lumière, et il eut la sensation que la voiture se trouvait tout à coup en dessous de lui : « J'avais la sensation d'avoir lévité. » C'est alors que je perçus chez Arthur la montée d'une tension et celle d'une analyse plus critique qu'avant. Je l'encourageai à conserver autant que possible ces sensations et ces images

brutes et de ne pas porter de jugement ou de tenter d'interprétations. Puis il y eut un moment dans cette séance où je ne pus que laisser faire les choses, c'est-à-dire celui où Arthur commença virtuellement à pleurer en constatant que la voiture ne se trouvait plus sur la route et qu'il était entouré d'un décor inconnu.

Arthur éprouva de « nombreuses émotions très différentes », dont la « frayeur » : « Mais quelque chose me disait que je ne devais pas avoir tout le temps peur. » Aussi « incroyable » que cela puisse paraître, Arthur eut la sensation qu'il s'élevait au-dessus de l'emplacement de la voiture familiale : « Et je ne pouvais plus parler à personne » parce qu'ils étaient tous « blottis » au fond de la voiture pour se protéger : « Et je savais qu'ils ne pouvaient pas m'entendre. » Alors Arthur éprouva un sentiment de « confusion » : « On aurait dit que toutes les cellules de mon corps se mettaient à danser, mais mon corps, lui, ne bougeait pas de place, il était plutôt en train d'éclater. » Cette impression « de ne plus être dans son corps » semble avoir été pour Arthur une source de terreur. Il pouvait voir sa mère et son frère dans la voiture, mais plus sa sœur. Et la perspective était celle qu'il aurait eue « s'il s'était trouvé sur la voiture » et qu'il aurait regardé à travers le toit. Toujours dans cet état second, il pense qu'il a dû « passer à travers le toit » de la voiture, d'une manière ou d'une autre : « Mais je ne peux pas me remémorer comment cela s'est fait. »

Puis un « message » parvint à Arthur : « Comme s'ils étaient inquiets pour moi… qu'ils ne voulaient pas me faire de mal… Ils savent que j'ai peur », et ce message l'« aida vraiment » à reprendre son calme. Ensuite (la source de la communication n'étant pas très claire à cet endroit) : « Ils essaient de me dire qu'il existe un fil, comme un fil d'araignée, entre nous mais c'est très fragile… " N'aie pas peur sinon ça brisera le fil. " » Je

demandai à Arthur s'il fallait prendre cette image de manière littérale, physique, ou s'il fallait y voir une métaphore désignant une connexion particulière. Arthur pouvait effectivement voir une « lumière comme un fil, un fil d'araignée lumineux » dans le ciel avec l'obscurité tout autour. Puis il vit plus de six « petits êtres lumineux rassemblés » qui lui dirent qu'il ne fallait pas qu'il ait peur pour ne pas briser le fil avec sa peur.

Je priai Arthur de me donner une description des êtres aperçus alors. « Ils ressemblaient à des embryons, ce sont simplement de gentilles petites choses… Ils sont luminescents », à moitié translucides, avec de grosses têtes et des corps tout petits, « des petits bras malingres et des doigts minuscules. Ils en ont peut-être même pas cinq ». En outre, Arthur réussit à voir les « petites jambes », les faces lisses avec « leur petite bouche, leur petit nez et pas un seul cheveu… comme des bébés, des embryons », répéta-t-il. Les yeux étaient tous très noirs et plus ronds que les nôtres. « Les êtres paraissaient si près les uns des autres qu'ils se touchaient », remarqua Arthur. « Ils semblent timides, et leurs bras recherchent toujours le contact avec ceux des autres… Comme une nichée de lapins. Ils se serrent les uns contre les autres comme des petits lapins. » Je demandai à Arthur ce qui pouvait bien le maintenir ainsi dans les airs et il me répondit que c'était « le fil » dont il estima le diamètre à environ un huitième de pouce, « un peu comme un fil de cerf-volant… ». « Il me retient, mais je ne sais pas comment. » Les êtres « avaient des allures rigolotes » mais ils paraissaient aussi « futés rien qu'à la façon dont ils se comportaient… Des petits lapins, je vous dis. Ils ne veulent blesser personne. Les petits lapins non plus ne veulent de mal à personne. Ils veulent jouer, et c'est tout ». Même conscient qu'il « pouvait casser le fil quand il le voulait », Arthur grimpa le long du fil avec l'aide

des êtres le long du fil jusque « dans la pièce » comme il l'aurait fait en grimpant à « une corde ou quelque chose du même genre ». Le fil suivait la courbe d'un arc « ou d'un demi-arc ». Il monta donc en suivant cette courbe avec, sous lui, le noir de l'obscurité. « Je n'aurais pas pu le faire en marchant parce que c'était bien trop raide, et puis il n'était pas question de marcher. Je m'élevais en suivant un angle. » Arthur se retrouva « dans l'espace ». « Je pouvais voir les étoiles et puis cette chose oblique et toute lisse (c'était la première fois qu'il faisait directement allusion au vaisseau spatial et au fait qu'on l'y avait entraîné). C'est un grand truc tout rond avec des bords, comme un bol renversé, oui c'est ça, un bol aplati et renversé. » Extérieurement, l'engin paraissait fait d'acier trempé et poli. Le fil ou la corde paraissait baigner dans une lumière ambiante, et les êtres lui disaient « de ne pas avoir peur ». Arthur « montait simplement » le long du fil, « dans la position debout », comme tiré par une force invisible. Le fil pénétrait apparemment dans l'engin « comme un fil de téléphone ». Arthur pouvait à présent voir les êtres à l'intérieur de l'engin, ce qui le troubla beaucoup parce qu'il les voyait alors qu'il était encore lui-même en train de s'élever le long du fil. « Ils n'étaient pas en bas à ma hauteur et pourtant je pouvais les voir à travers ce fil... Ils étaient dans une bulle de lumière et cela se passait probablement dans la chose en acier. » De ce point de vue, en effet, les choses semblaient compréhensibles mais ces propos ne firent qu'ajouter aux problèmes que je me posais déjà et je préférai glisser dessus pour le moment.

Arthur ne se souvient pas exactement de la façon dont il est entré dans l'appareil : « Il n'y avait pas de porte ou d'ouverture. » Une fois à bord, il se retrouva dans une immense salle au plancher inégal et ondulé, environné de toute une rangée de lumières roses. Les êtres papotaient

joyeusement et semblaient particulièrement heureux qu'Arthur ne soit pas terrorisé. « Ce sont un peu comme des copains de jeu, vous savez... Tout ce qui leur importe, c'est de ne pas faire de mal à qui que ce soit. » Je marquai ma surprise lorsque Arthur compara les dimensions de cette immense salle à celles du parc de Fenway à Boston « mais la tête en bas ». Les êtres continuaient à « discuter » entre eux, sans intervention de sons ou de vocables, se bousculant et se touchant les uns les autres, comme s'ils voulaient jouer. Ils se mirent à toucher le visage d'Arthur « d'une manière très gentille. Comme vous caressez un lapin... ce dont je me souviens, c'est qu'ils touchèrent ainsi avec leurs mains mon visage et mes épaules », comme « par curiosité », et ils « m'entouraient ». L'humeur était aussi à la plaisanterie mutuelle. Je réclamai un exemple de bonne blague : « Euh, imaginez qu'on vous envoie par la figure des giclées de couleurs... et plein de sentiments amusants avec. Un million de sentiments différents et amusants... C'est ainsi qu'on communique avec les petits lapins », répéta-t-il.

Tous ces jeux et ce souci d'obtenir d'Arthur qu'il soit calme et sans peur semblaient n'être qu'une préparation à « quelque chose de plus sérieux » qui allait suivre. Des êtres plus sombres voulaient qu'il en sache davantage sur le « champ d'existence » qu'il avait perdu, dans cette contrée où tout est vert, où « il y a des feuilles et des fleurs, de l'herbe et des oiseaux, des poissons et toutes sortes de choses ». Mais « un grand rideau noir va tomber par-dessus. Ils veulent que j'en fasse l'expérience. Cette obscurité est comparable à une gigantesque inondation, et elle va submerger la totalité de la planète et tout détruire ». Je demandai à Arthur pourquoi ils voulaient tellement qu'il soit au courant de cela. « Parce que je pense qu'ils veulent nous aider. Ils ne veulent pas que cela se produise - c'est tellement contradictoire. » Je lui suggérai de

s'enfoncer tout de même davantage dans cette contradiction. « Ils se rendent compte que nous ne sommes pas brillants, dans tous les sens du terme. Nous sommes plutôt des créatures stupides. » La destruction pourrait être évitée mais la seule chose « qu'ils peuvent faire pour ça, c'est à travers leurs communications ». Dans le même temps, « ils craignent de nous effrayer car la peur que nous éprouverions suffirait à casser tout le processus ».

Cette chape d'obscurité est similaire à un énorme «ballon d'eau », noir et gigantesque, qui recouvrirait alors toute la planète et l'étoufferait. Je demandai à Arthur comment il « visualisait » cette idée. « Ils veulent me dire quelque chose d'important et leur façon de procéder c'est de vous faire ressentir la chose. » En voyant la nuée sinistre et destructrice, Arthur éprouva de la peur, de la suffocation et l'horrible sentiment « que tout allait devoir périr ». À la fin de ce qu'on pourrait envisager comme une sorte de mise en scène ou de démonstration, les êtres firent disparaître la menace, rassurés sur le fait que le message avait été enregistré par Arthur qui avait compris que le problème était sérieux. Je demandai à Arthur de quelle manière un message aussi troublant avait affecté sa vie de petit garçon de neuf ans. Il me répondit de façon assez indirecte ceci : « Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est lorsque des gens peuvent communiquer entre eux comme vous pouvez le faire avec ces petits personnages. » Le danger qui pesait sur nous était le résultat de notre échec à promouvoir la vie, à nous débarrasser de nos peurs, et à communiquer les uns avec les autres et avec la nature. L'image qu'il avait vue lui avait glacé le sang et l'avait attristé, surtout sur le moment tandis que les êtres « vous font vibrer de tant de vie et qu'ils vous montrent tout ce que la vie n'est pas ».

Arthur retrouva ensuite le fil le long duquel il était parvenu jusqu'au vaisseau et qui était devenu du même coup pour lui une sorte de métaphore pour exprimer la communication et la relation d'amour, « comme avec les lapins… ». « Il y a des gens qui ont besoin d'aller au-delà de ce qu'ils croyaient pouvoir réaliser », déclara-t-il. Les seules choses qui pourraient tuer cette « énergie vitale » sont la peur et l'obscurité qu'elle engendre. Je priai Arthur de m'en dire davantage sur la peur. « Ça bloque tout », dit-il. À cause de la peur qui nous étreint, nous ne pouvons plus communiquer avec l'autre, avec les êtres ou avec les animaux. « Cela exclut même la vie à l'intérieur de nous. » Je ne saisissais pas très bien quelle était la source de la peur et ce que nous étions censés faire à ce propos. Pour « éloigner les ténèbres », dit Arthur, il suffirait « d'être simplement confronté à de petites peurs de temps à autre. Puis d'avoir affaire à des peurs plus importantes et ainsi les gens s'habitueraient et deviendraient plus forts ». Courir le risque de manifester de l'empathie, dire bonjour, être « gentil avec tout le monde » comme par exemple avec « un douanier ou une serveuse de bar », donna-t-il comme exemple. « La récompense, affirma-t-il cette fois, est bien meilleure que la peur et le risque… Nous menons une bataille perdue d'avance, mais il est possible de retourner la situation », conclut-il.

J'avais le sentiment que nous étions allés jusqu'au bout de ce qui était possible dans cette perspective et je demandai à Arthur si les êtres lui avaient fourni d'autres informations lorsqu'il s'était trouvé à bord du vaisseau. Il se souvint alors d'une autre salle plus petite où se tenaient « d'autres personnages plus sombres », comme des « gnomes » ou de « petits moines » revêtus de robes et de capuches. Ces êtres avaient des airs « graves » et ne semblaient « pas particulièrement enclins à rigoler ». Ils lui tâtèrent le cou et le

derrière des oreilles, puis lui installèrent « quelque chose de doux et de froid, en caoutchouc, derrière la nuque ». Plusieurs de ces êtres se trouvaient derrière lui et il vit « un couple plus loin sur sa droite ». Ces entités paraissaient beaucoup plus « ambivalentes, commenta Arthur, plus complexes... Elles se livrent à des choses. Elles bougent dans tous les sens et arborent une gestuelle excessive, mais en revanche elles se meuvent plus en douceur et elles sont plus sérieuses... Ce n'est pas comme avec les petits lapins » qui étaient plus joueurs et alors « vous vous tenez à carreau ». Ces êtres lui firent part de leurs craintes de voir l'humanité provoquer des catastrophes par leurs actes inconsidérés, et lui avouèrent n'avoir aucune confiance en notre intelligence.

La communication venant des êtres plus sombres était aussi « plus intense ». « Ce sont des milliards de choses, une infinité de choses qui vous traversent l'esprit lorsqu'ils vous envoient des informations. C'en est incroyable parce que vous ne pouvez pas, vous, ingurgiter toutes ces choses en même temps. » Pourtant le message principal qui ressort de toutes ces communications est sans équivoque : « Arrêtez de foutre la merde dans la vie et sur votre planète... Bande de sinistres crétins que vous êtes ! » Je demandai à Arthur comment ce message lui était parvenu. Était-ce au moyen d'instruments fichés dans sa nuque ? Ou bien cela lui parvenait-il « par l'arrière de l'oreille droite, là où ça fait mal, mais pas une douleur fulgurante. C'est plutôt lancinant, comme quelqu'un qui vous appuierait dessus une batte de base-ball - là derrière l'oreille, et puis non derrière la tête ». En tout cas, ce fut « véritablement une avalanche d'informations ».

Je demandai à Arthur si, et de quelle manière, toutes ces informations affectèrent le petit garçon qu'il était alors. Sa réponse fut le reflet de son propre combat pour assimiler

l'impact. « C'était là, je sais, mais ça, je sais, je sens ce qu'ils veulent dire… Oh oui ! J'en suis sûr. Ça je peux. On est passé en quelque sorte du jeu et de la joie à, comment dire, aux choses sérieuses. Et c'est plutôt important. C'est du sérieux. Mais l'impression était plutôt un choc. » Je lui demandai de me préciser la nature de cette impression de choc. « Ça ne fait pas mal, dit-il. Simplement, tout votre cerveau, toutes vos cellules s'enflamment, ou alors vous vous rendez compte que vous flottez dans cette espèce de plasma infini, ces incroyables particules de lumière. Non pas comme un éclair d'orage, plutôt comme un, oui c'est le sentiment que la communication est passée.

— Le sentiment ? Quel sentiment ? demandai-je.

— Celui qu'on a sur les montagnes russes lorsque vous vous trouvez tout en haut et qu'ils vous poussent dans la descente et que vous allez vous précipiter en chute libre. Vous voyez d'ici le vertige… Ce n'est plus tout à fait une blague.

— Ils veulent s'assurer que vous avez bien perçu le message ? suggérai-je.

— Oui, c'est ça. Un peu comme s'ils vous accrochaient par le revers de votre veste et qu'ils vous parlaient, en vous secouant sans vous faire vraiment mal, histoire de marquer le coup, et vous, vous n'avez plus qu'à prendre la parole devant tout le monde. Faut vous botter les fesses pour aller au feu. À vous d'enseigner aux autres. »

C'était la fin de la « leçon ». En dehors de la pression de l'instrument derrière sa nuque, Arthur ne se souvenait d'aucune autre procédure pénible. Il fit des comparaisons entre les êtres sombres et les êtres lumineux. Les êtres sombres possédaient « davantage d'intelligence et d'informations », alors que « le petit peuple » était « plus

simple, ou plus amical ». Mais les êtres sombres « respectaient ou admiraient le petit peuple » qui devait, « en un sens, leur être supérieur. Il était mieux considéré… ».

Je demandai aussi à Arthur s'il pouvait décrire les visages des êtres sombres. « Des traits profondément marqués, des sourcils, des yeux sombres et enfoncés dans la tête, un peu comme des vieillards », dit-il. Ils portaient des capuchons et des robes sombres ; ils paraissaient assez «trapus». Les communications avec eux, ajouta-t-il, étaient « trop envahissantes », réclamant « de notre part un long moment pour les assimiler ». Aussi les êtres sombres avaient-ils besoin du petit peuple pour que celui-ci « transmette des messages plus légers à certains moments ».

La séance tirait à sa fin et je demandai à Arthur s'il pouvait se remémorer quoi que ce soit concernant son retour sur Terre. Il ne le pouvait pas, excepté le fait que sa mère était encore « recroquevillée » sur son siège tandis que lui-même regagnait la voiture familiale. « On aurait dit qu'elle était gelée. » Son frère et sa sœur étaient de nouveau là. Arthur ne situa pas le moment où sa mère avait remis le moteur en route : « Mais je me souviens très bien qu'on n'a pas desserré les dents, tous autant que nous étions, et pour des gens comme nous, c'était plutôt inhabituel. On est assez loquace dans la famille. Mais c'est dans un silence de mort qu'on est arrivé à la maison. » Il ne souvient pas non plus de ce qui lui est arrivé alors plus particulièrement. Ils rentrèrent donc une heure ou une heure et demie plus tard que prévu.

C'est alors qu'Arthur se rappela avoir vécu une expérience au cours de l'été précédent dans la propriété familiale. Sans trop savoir pourquoi, il s'était arrangé pour pouvoir passer deux mois consécutifs sur place. « Fallait que j'y aille pour un autre épisode. » Un jour qu'il était à la pêche, « l'autre épisode

» se produisit et Arthur pense que dans son emploi du temps manquèrent, cette fois, pas moins de cinq bonnes heures dont il ne sut rendre compte. Cette nuit-là, il alla dormir dans une « petite chambre retirée » au sein de la grande propriété et ses rêves, dont il n'a aucun souvenir, le convainquirent cependant qu'il venait de vivre une autre puissante expérience mais qu'il lui faudrait remettre à plus tard son investigation. En considérant le travail commun que nous avions accompli, Arthur déclara que l'impact de cette expérience vécue dans l'enfance lui avait laissé le sentiment qu'il faisait « partie d'un puzzle » et qu'il lui faudrait faire son possible « pour arrêter… ».

Arthur m'exprima d'autre part son souhait de rencontrer d'autres personnes appartenant au même puzzle : « Pour voir si nous pourrions créer, si le fil pourrait créer une synergie… Si nous nous rassemblions, cela ferait une bonne centaine… » Arthur accepta de venir à la réunion de groupe quatre jours plus tard. Il parla plus amplement du problème du dosage. La manière dont les êtres communiquent, dit-il, « c'est trop pour nous à absorber d'un coup. Et quand on est au seuil de la peur, on ne peut plus rien absorber du tout ». Je demandai à Arthur ce qu'il pensait des découvertes qu'il venait de faire. « C'est extrêmement troublant… Intuitivement, je crois à tout cela, mais pas intellectuellement. » Pendant toute la régression, il lui fallut lutter contre « la tentation de basculer dans la peur… La peur est toujours présente. Elle ne décroche pas, fit-il mais (référant à ma présence) c'est comme si quelqu'un vous tenait la main alors que vous subissez une intervention chirurgicale… Il faut surmonter cette peur et ne pas lui permettre de prendre possession de vous. »

Le « voile de ténèbres, se souvint-il, servait à vous faire sentir combien il peut devenir menaçant si vous ne faites rien

- c'est pour vous faire prendre conscience de l'importance de la chose ». La tâche qui lui reste à accomplir est désormais « de passer à travers toutes ces épreuves et d'aller vers les autres », me suggéra-t-il.

Le 31 mars, Pam eut une conversation avec Arthur par téléphone, c'est-à-dire deux jours après la réunion de groupe. Il se disait très frappé par l'angoisse qui régnait parmi les gens du groupe et par le manque assez remarquable d'empathie à l'égard des êtres extraterrestres. À cet égard, Arthur remercie l'enfance heureuse et sécurisante dont il a bénéficié et qui lui évite aujourd'hui ces écueils. Finalement, il se sentait très content des résultats de nos investigations communes et il s'en ouvrit même à des amis proches, mais il évita de donner davantage de détails à sa sœur afin qu'elle n'en fût pas « influencée », c'est-à-dire qu'elle conserve toute sa crédibilité comme témoin indépendant. Il avait remarqué déjà que la philosophie de la vie que sa sœur arborait était assez semblable à la sienne et il se demandait si c'était parce qu'ils avaient partagé le même type d'expérience d'enlèvement. Depuis sa régression avec moi, Arthur se sentait plus convaincu que jamais de l'authenticité du message des extraterrestres et également plus déterminé que jamais à accomplir ce qui serait en son pouvoir pour apporter son aide.

OceanofPDF.com

Commentaire

Les entreprises qui ne visent que le profit font partie de ces puissantes institutions que l'humanité a inventées pour produire des biens matériels. Les effets s'en font d'ailleurs sentir dans le monde entier et à tous les niveaux de l'existence. Ces entreprises peuvent être des agents de destruction permanente de l'équilibre écologique, ou bien une source potentielle de bénéfices pour la planète et ses habitants. Arthur est un homme d'affaires performant à la vision extrêmement pointue. Sa vie est devenue un modèle de celle du chef d'entreprise responsable (Everett, Mack et Oresick 1993). Dans ses propres unités comme dans ses partenariats avec d'autres industriels, il a su consacrer du temps, de l'énergie et des ressources financières importantes pour la préservation de l'environnement. Et ses centres d'intérêt vont du recyclage local au militantisme politique à l'échelon national ou international où il n'hésite pas à discuter les affaires sur des bases d'exigence écologique qu'il essaie de faire partager ou qu'il impose carrément comme une condition *sine qua non.*

Ce qui est le plus remarquable est qu'Arthur et les membres de sa famille semblent tous être persuadés que ces visions et ces engagements sociaux et écologiques sont intimement liés à son expérience ovni vécue dans l'enfance. Et lui-même s'est déjà demandé ce qu'il serait devenu en tant qu'individu si une telle aventure ne lui était pas arrivée. Il est certain, en tout cas, que les informations dont il a bénéficié avec tellement de puissance au cours de son kidnapping (certaines remémorées consciemment mais la plupart revenues à la surface sous hypnose) étaient parfaitement en harmonie avec cette existence étonnamment originale qu'il mène aujourd'hui.

Ce que les extraterrestres ont su lui communiquer, ce sont des informations sur le danger que court l'équilibre écologique de la planète, le besoin de s'ouvrir à une communication fondée sur l'amour, et la nécessité de se débarrasser des oripeaux de la peur pour mieux accéder à ces notions. Ce type de message était envoyé avec une telle puissance qu'il sembla à Arthur que chaque cellule de son corps en devenait le réceptacle. Une image de « raz de marée de ténèbres » recouvrant toute vie sur Terre fut montrée à Arthur comme une éventualité future de notre destinée. « Cessez de faire joujou avec la vie, avec la planète », lui fit-on comprendre. « Faites votre possible pour arrêter ce désastre et protéger la vie sur Terre. » La mission d'Arthur ne se limite pas là car il doit désormais enseigner et « former d'autres enseignants » afin de faire passer ces informations dans le public. Ces informations semblent avoir provoqué dans son mental comme des « explosions » et ce aussi bien dans l'expérience d'enlèvement vécue à l'âge de neuf ans que dans d'autres supposées. En tout cas c'est bien ainsi qu'il vit sa vie.

Le cas d'Arthur fait intervenir de fortes métaphores. Le fil qui suit la courbe d'un arc et qui le mène de la voiture de sa mère au vaisseau spatial est également un symbole de connexion entre des êtres vivants. Et c'est à plusieurs reprises qu'Arthur établit une analogie entre la façon dont il apprend à communiquer avec les animaux - ses « gratouillis » aux oreilles des lapins par exemple - et le comportement aimant et ouvert qu'il faut adopter si on veut entrer en relation avec les êtres extraterrestres. En vérité, il n'hésite pas à comparer « le petit peuple » qu'il a rencontré depuis qu'il est enfant à des petits lapins de dessins animés. La manière avec laquelle Arthur a toujours su entrer en contact avec l'esprit des bêtes sauvages comme des animaux domestiques semble d'une certaine manière intimement liée à cette maîtrise qu'il a de sa

peur (ceci en comparaison avec la résistance qu'ont manifestée certains membres de sa famille présents lors de l'incident de 1964) et à cette acceptation de la présence et du message des êtres extraterrestres.

Notons d'autres aspects intéressants du cas d'Arthur. Son expérience à l'âge de neuf ans introduit deux types d'êtres : les êtres lumineux, un peu translucides, « le petit peuple » joueur, aimant et amical ; et les êtres plus sombres, ces entités plus graves qui nous rappellent les gris que l'on connaît bien. Ces deux types d'êtres semblaient travailler ensemble, collaborer et se compléter, les petits êtres aidant Arthur à maîtriser sa peur et à développer une conscience joyeuse et ouverte, tandis que les êtres sombres délivraient des messages puissants et troublants. Cette distinction semble se retrouver dans d'autres cas.

On note qu'il est typique pour les kidnappés encore enfants d'être préparés, grâce à des relations de jeu et d'amitié avec des êtres aux manières légères et sympathiques, à recevoir des messages ou des projets plus graves ou même plus effrayants que vont leur dispenser des entités plus austères et plus déterminées.

Le cas d'Arthur est aussi très intéressant du point de vue de la santé mentale. Son enfance semble s'être déroulée dans une atmosphère particulièrement équilibrée et sécurisante, exempte de traumatismes ou de rapports conflictuels. On a rarement affaire à un individu aussi peu concerné par une pathologie quelconque ou par ces angoisses générées par l'époque actuelle. En fait, nous avons affaire à quelqu'un de remarquablement stable et harmonieux, tout en étant extrêmement créatif et novateur. On pourrait même dire que c'est justement ce sentiment de sécurité intérieure, cette attitude aventureuse envers la vie (déjà évidente lors de

l'incident ovni où le petit garçon ravala sa peur pour trouver cela très excitant et même « super ») qui le rendirent particulièrement réceptif aux communications dispensées par les êtres extraterrestres.

L'histoire d'Arthur, comme celle de nombreux kidnappés, soulève beaucoup de questions troublantes sur les rapports de la pensée au monde physique, sur le phénomène de cause et d'effet, et sur les vicissitudes de la mémoire. On observe ici quelque chose de presque organique au sujet des métaphores qui surgirent au cours du récit. La chape de ténèbres comme le fil d'araignée qui entraîne Arthur à l'intérieur de l'ovni semblent exister dans une sorte de contrée en demi-teinte entre la pensée et le monde matériel. Comme les ondes et les particules dans la mécanique quantique, ces images pourraient être aussi bien des pensées dans tel contexte que quelque chose de physiquement réel dans tel autre. On ne peut plus opposer l'un *à* l'autre, opter pour l'un *ou* l'autre, la pensée *contre* l'esprit, mais envisager *les deux* selon le contexte. La « marée noire » semble être effectivement quelque chose qui détruirait la Terre, quelque chose de plus « réel » qu'une simple métaphore, mais c'est aussi une image ou un symbole mis en scène par les extraterrestres pour frapper l'esprit d'Arthur, pour faire de l'effet. Le fil amène physiquement Arthur au sein du vaisseau, mais c'est aussi une image symbolique puissante qui exprime la relation et la connexion.

Même les associations entre les lapins de la ferme d'Alice et la perception des êtres lumineux en tant que « petits lapins », ou encore la relation entre la façon dont on « apprivoise » un lapin et celle avec laquelle on communique avec un extraterrestre, semblent être des liens organiques, plus intenses et plus essentiels que de simples analogies. Ce qui

pourrait bien nous ramener aux rapports qui existent entre la pensée et le monde physique, ces domaines radicalement séparés dans une perspective occidentale. Mais dans le cas d'Arthur, pensée et réalité physique nous apparaissent comme inséparables, comme si l'un devait générer l'autre d'une manière qui nous demeure incompréhensible. Peut-être même devrait-on envisager la conscience elle-même comme source de création, une base d'être d'où procéderaient à la fois la pensée et le monde physique.

Je me suis également posé la question de savoir où se situait la cause et où se situait l'effet dans l'expérience de kidnapping de quelqu'un comme Arthur. Est-ce qu'il *aurait vécu* cette expérience à cause de l'ouverture de sa psyché à de telles réalités, ou bien est-ce ces rencontres elles-mêmes, qui remontent à l'enfance et probablement aussi à la petite enfance (nous n'avons pas de souvenirs de vies antérieures dans son cas), qui auraient provoqué chez lui cette flexibilité et ces qualités de visionnaire ? Nos catégories de « cause » et d'« effet » sont des conceptions bien trop linéaires pour nous être d'une quelconque utilité en pareille situation. Il serait plus approprié de concevoir le cas d'Arthur et ses expériences comme interconnectés d'une manière globale.

En conclusion, le cas d'Arthur met l'accent sur les problèmes de la mémoire, de ses oublis et de son excitation, un peu comme dans le cas d'Ed (chap. 3). Pourquoi Arthur, comme les autres membres de sa famille présents lors de l'incident de 1964, ne s'est-il souvenu et n'a-t-il parlé de ces événements que bien plus tard ? Quelles forces, vingt-cinq ans après, ont poussé la sœur d'Arthur à aborder le sujet et solliciter ainsi les propres souvenirs d'Arthur, entraînant du même coup une cascade d'événements qui l'amenèrent dans mon cabinet ? Dans quelle mesure ces forces d'oubli ou de

rappel résident-elles dans la psyché même d'un individu ; ou bien doit-on penser qu'elles sont imposées de l'extérieur par les extraterrestres eux-mêmes ou par toute autre source déterminante de *leurs* activités ? Et puis, exactement comme le problème de la cause et de l'effet, cette dichotomie est-elle seulement encore de saison ? Voilà quelques-uns des grands mystères que le cas d'Arthur ne peut manquer de soulever, lui aussi.

OceanofPDF.com

16

Intervention extraterrestre et évolution humaine

Les Tibétains racontent la légende de cette vieille grenouille qui vivait depuis toujours dans un puits humide. Un jour, une autre grenouille arrivant de la mer lui rendit visite.

— D'où viens-tu donc ? demanda la grenouille du puits.

— Du grand océan, répondit l'autre.

— Et c'est grand comment, le grand océan ?

— Oh ! c'est gigantesque.

— Ah ! Tu veux dire quatre fois moins étendu que mon puits ?

— Oh non ! bien plus vaste.

— Plus vaste ? La moitié, alors ?

— Non, bien plus que cela.

— Ah bon ! Ce serait aussi grand que mon puits ?

— Il n'y a pas de comparaison.

— C'est impossible ! Il faut que j'aille voir ça par moi-même.

Les deux grenouilles ressortirent ensemble du puits. Lorsque l'océan s'étala devant les yeux de la grenouille du puits, ce fut pour elle une telle surprise, un tel choc que sa tête explosa en mille morceaux. *Sogyal Rinpoche,* Le Livre tibétain de la vie et de la mort

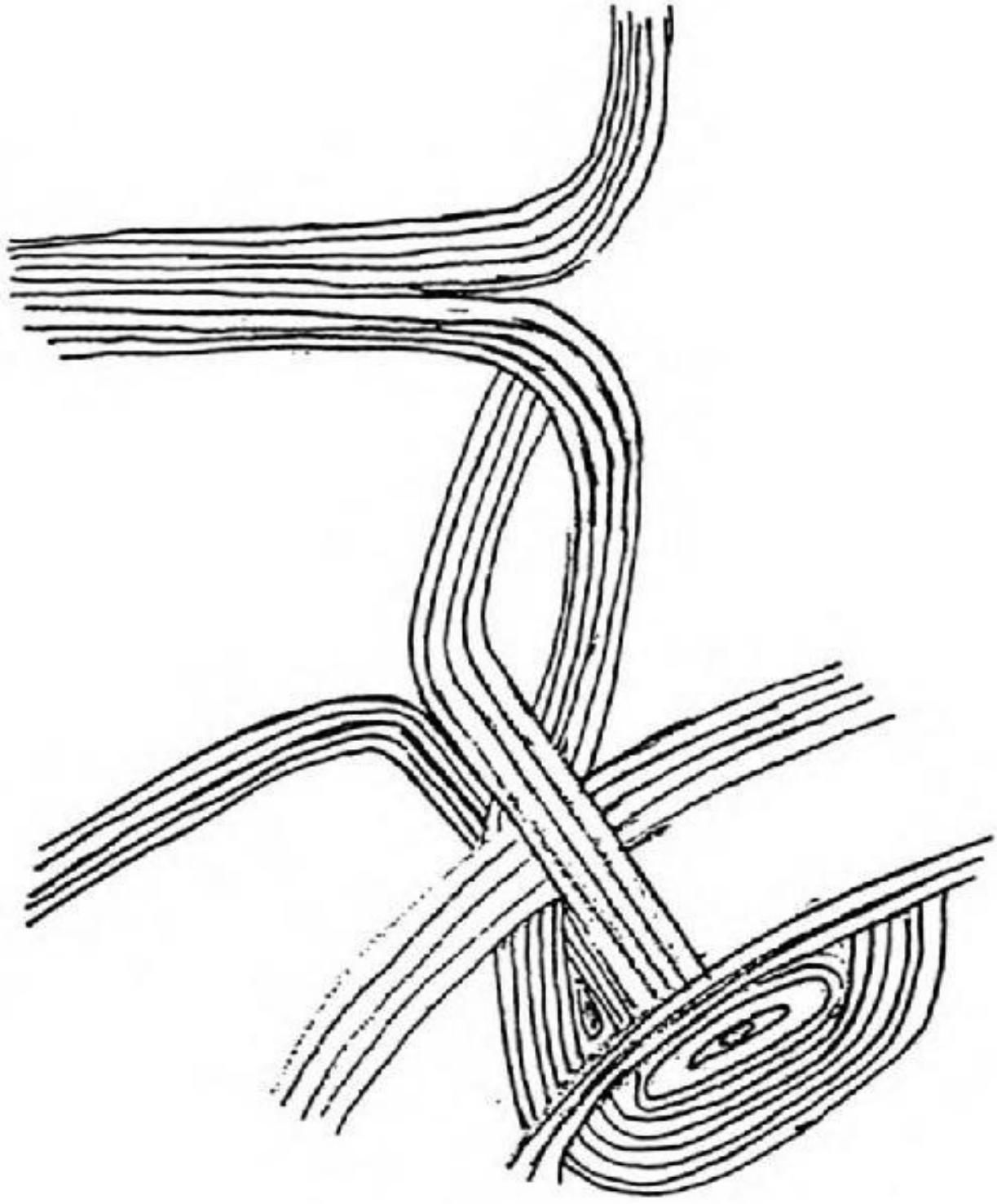
Rétrospectivement, nos existences semblent toujours renfermer une certaine cohérence, pour ne pas dire une évolution, un progrès dont nous n'avons pas été conscients au fil des événements. Quand pour la première fois j'ai eu connaissance des phénomènes d'enlèvement ovni, ma curiosité en fut tout excitée et j'ai eu le sentiment que quelque chose de nouveau m'arrivait. Mais je ne pouvais deviner à l'avance les proportions que cela allait prendre dans ma vie et combien les explorations qui allaient suivre allaient pousser ma propre conscience vers de vastes mystères, vers les plus fantastiques incertitudes. Je ne devinais pas davantage non plus que ces recherches allaient complètement bouleverser la vision du monde qui avait été la mienne jusqu'à ce jour.

Chacune des treize personnes dont le cas est exposé dans ce livre - treize personnes sur les soixante-seize avec qui j'ai travaillé - raconte une histoire unique. Les différences individuelles doivent être probablement imputées aux différences de personnalité et de circonstances qui ont présidé au déroulement de ces événements. Mais ce que j'ai trouvé de plus extraordinaire, et ce depuis le tout début de mes recherches dans ce domaine, ce sont ces schémas facilement identifiables qui émergent des narrations lorsqu'on les examine de près.

On peut bien sûr m'objecter que cette cohérence est le résultat d'un travail de mon esprit et que c'est moi qui ai structuré et interprété toutes ces données grâce à des catégories mentales qui existaient déjà dans mon cerveau. En réponse à ces critiques, je ne peux que déclarer que le phénomène d'enlèvement fut pour moi, au début, aussi incroyable qu'il pouvait l'être aux yeux du sceptique le plus coriace et que j'ai tenté de rester vigilant et conscient de cette tendance à former de nouvelles croyances et convictions qui remplaceraient celles qui avaient été mises à mal. Une des

raisons pour lesquelles j'ai présenté dans cet ouvrage autant de cas et avec autant de détails, c'est mon désir de tisser en quelque sorte une toile suffisamment riche pour permettre au lecteur de former son propre jugement sur tous ces problèmes. Je ne peux pas dire que les cas que j'ai choisis sont des cas « typiques » pour la simple raison que j'ignore ce qui, en l'occurrence, serait un cas typique, ou si cela peut même exister dans ce genre d'affaire. Je suis en revanche persuadé que les cas analysés ici sont des bonnes illustrations de l'étendue des phénomènes qui caractérisent les expériences d'enlèvement.

Il existe des aspects dans les enlèvements ovnis qui n'obéissent pas aux lois physiques de l'univers telles que nous les connaissons. Certains de ces phénomènes pourraient bien appartenir à quelque futur à cause de leur grande avance dans le domaine de la physique. Mais certains autres, comme cette capacité découverte par Paul de mouvoir sa conscience à travers le temps et l'espace, font appel à un autre paradigme ontologique. Il est évident aussi que je ne m'attends pas à ce que cette étude ait un grand impact sur les esprits qui s'en tiennent exclusivement aux lois de Newton et d'Einstein pour donner une définition de la réalité. Mais j'espère cependant que les documents consignés ici auront une puissance et une solidité suffisantes pour permettre aux gens plus ouverts d'étendre encore leur conception des réalités possibles, en considérant que le monde peut contenir certaines forces et intelligences que nos rêves les plus fous ne nous ont pas encore vraiment suggérées.



« Quand le soir j'éteins la lumière, je revois se dérouler toute la semaine précédente. Je vois défiler les images derrière mes yeux clos comme s'ils étaient grands ouverts. » — Anne (voir plus loin)

OceanofPDF.com

Les moyens de connaissance : méthodologie

Dans le domaine de la physique, de la psychologie et autres secteurs de recherche, les données obtenues dépendent de la façon dont elles ont été collectées. Dans ma spécialité, la psychologie des profondeurs, les découvertes de Freud et de ses disciples sur les contenus et les structures de l'inconscient humain proviennent de l'analyse des rêves (tenons compte de l'interprétation rationaliste de la neuropsychologie de l'époque), de l'application de l'hypnose en psychologie médicale et de la méthode des associations libres. Puis les progrès de cette science ont entraîné le développement de nouveaux moyens de connaissance et il ne fut plus question de s'en tenir à une application rigoureuse de technologies ou d'outils traditionnels. Une épistémologie nouvelle, surtout en psychologie, nous oblige à légitimer (ou relégitimer) des aspects de nous-mêmes jusqu'alors négligés comme instruments du savoir.

Bien que la psychanalyse ait permis d'immenses progrès dans la compréhension de l'expérience humaine et les méandres secrets de la psyché, n'oublions pas qu'elle a fait bon usage de cette dualité sujet/objet qui est une des caractéristiques de la science occidentale. Le patient est généralement considéré comme quelqu'un qui a un problème, d'une manière complètement séparée du thérapeute/investigateur ; le patient va devoir être étudié et aidé. En fait, Freud s'était détourné de l'hypnose comme moyen de connaissance et de guérison parce que justement cette technique introduisait un élément subjectif dérangeant (pour lui) entre le patient et son thérapeute (Mack 1993).

Les thérapies et les investigations alternatives de la conscience humaine semblent partager cet intérêt pour la psyché comme faisant partie du processus d'exploration. Dans ces thérapies alternatives, les sentiments et l'état d'esprit de celui qui aide, tout comme sa rationalité et ses aptitudes d'observateur, représentent des aspects vitaux de la méthode thérapeutique ou investigatrice. Cet usage plus systématique du moi des personnes qui aident se fonde sur l'empathie et est, par essence, intersubjectif. Dans ce cadre, l'hypnose, les voyages chamaniques, la méditation, le travail de Grof sur le souffle, la quête visionnaire et autres approches déclarées par l'Occident comme des états de conscience « non ordinaires », deviennent des alliés naturels et précieux dans la recherche. En effet, ces approches impliquent, par définition, l'élargissement et l'ouverture de la psyché à des mondes plus profonds, plus vastes, qui s'étendent au-delà de l'esprit observateur purement rationnel. Bien sûr, en définitive, la raison intellectuelle intervient pour « comprendre » : c'est un outil. Mais tout au long du parcours nous - les chercheurs et les lecteurs -, nous devons rester ouverts à tous ces moyens de connaissance, quelle que soit l'histoire que le sujet nous raconte comme ayant fait partie de son expérience.

Peut-être est-il facile d'admettre, aussi, que je suis « tombé » sur ces phénomènes d'enlèvement parce que j'étais déjà plus ou moins préparé à ce type de recherche à cause de mes travaux précédents, notamment dans le domaine de la méthode Grof (voir chap. 1) qui met l'accent sur la totalité de l'être - esprit, corps et âme - pour l'exploration des expériences de conscience. En travaillant avec des kidnappés de l'espace, j'ai dû développer une méthode d'investigation essentiellement fondée sur une combinaison des techniques passées et nouvelles. En dehors des entretiens traditionnels, je me sers de l'hypnose (état « non ordinaire » de conscience

pour procéder à une investigation, selon Freud) modifiée par l'usage que je fais du travail sur le souffle, la respiration, pour concentrer et approfondir le processus. Au cours de mes collaborations avec les kidnappés, je dois dire que je me suis totalement impliqué, revivant avec eux les expériences situées dans un monde qu'il leur a fallu ramener à la surface de la conscience. Ma propre psyché, en somme, tout mon être s'y est engagé. Naturellement, mon moi rationnel de chercheur était toujours présent, se livrant à des structurations, des interprétations, des sélections et des interventions protectrices.

Les méthodes empiriques occidentales se fient de manière extrêmement primaire aux sens physiques et à l'esprit rationnel pour édicter un savoir ; le sentiment et l'intuition en sont bannis. Il faut à tout prix éviter la subjectivité, la contamination, bref la pagaille, des émotions humaines. Mais justement, le prix à payer pour une telle restriction est que nous ne pouvons apprendre des choses que sur le monde purement physique avec ce que cela implique de limitations dans l'usage de nos propres facultés. Pour connaître les mondes « au-delà du miroir » ou « du voile », comme disent les kidnappés, il nous faut mettre en marche un autre type de conscience. Cela signifie que la collecte des informations sur les kidnappings ovnis est, dans une large mesure, « co-créative » - la compréhension est accessible à ceux qui l'acceptent, et quand j'aide un kidnappé à accoucher de ses souvenirs, je l'aide à découvrir quelque chose qu'il porte déjà en lui-même. Mais, pour répondre à certaines critiques, je n'impose pas mes croyances ou mes points de vue sur ces phénomènes à mes patients, de même que je ne prends pas à la lettre tout ce que mes patients me disent.

Dans la mesure du possible, mes questions au cours des séances dérivent directement de ce qui vient d'être énoncé par le sujet, ou bien sont inspirées par l'intuition que je me suis forgée à force de travailler non seulement avec des kidnappés mais aussi des centaines de patients chez qui je reconnais l'expérience intérieure de kidnappés. J'évite toujours de mener le jeu en posant des questions et je dois dire que, par expérience, les kidnappés sont des êtres qui ne se laissent pas conduire (comme Sheila l'exprimera parfaitement, ils « savent très bien ce qu'ils ont vu »). Pourtant, dans le même temps, je ne peux ignorer que le processus d'intuition co-créative employé alors peut donner lieu à des informations qui sont, en un sens, le produit de l'interaction des deux consciences alors en présence (deux ou plus, d'ailleurs) dans la même pièce. Quelque chose qui n'était pas là auparavant peut survenir sous la même forme exactement. Exprimée différemment, l'information obtenue au cours d'une séance n'est pas seulement une « donnée » resurgie des profondeurs de la conscience du sujet comme on extrait un calcul rénal. Elle peut représenter au contraire une perception développée et évoluée, enrichie par la connexion établie entre le sujet et l'investigateur.

Dans une perspective occidentale, cela s'appelle une « distorsion » ; d'un point de vue transpersonnel, le sujet et moi-même participons à un même phénomène évolutif de la conscience. Quand on a affaire à des phénomènes comme les enlèvements extraterrestres, qui se manifestent dans le monde physique mais dont la source plonge dans une autre réalité, la question de savoir si l'hypnose (ou toute autre méthode non ordinaire pouvant donner accès à des réalités en dehors ou au-delà du monde physique) peut nous dévoiler avec précision ce qui est littéralement et factuellement « arrivé » risque fort de n'être plus appropriée (voir chap. 1). Il serait

plus utile de poser une autre question : est-ce que la méthode d'investigation peut fournir une information cohérente parmi les kidnappés, charrier une conviction émotionnelle et étendre la compréhension du phénomène d'une manière qui serait signifiante aussi bien pour l'existence des victimes de kidnapping que pour l'élargissement de la culture ?

OceanofPDF.com

Découvertes fondamentales : un résumé de ce que les cas d'enlèvement nous apprennent

Les expériences des personnes dont les cas ont été exposés dans ce livre (ainsi que celles de nombreux autres kidnappés) peuvent être divisées en trois grandes catégories : les événements physiques ou apparentés ; la réception d'informations ; les phénomènes spirituels ou de transformation personnelle.

OceanofPDF.com

Les événements physiques ou apparentés

Je ne peux que signaler de nouveau que nous ignorons tout de l'origine des ovnis et des êtres extraterrestres (s'ils viennent ou non, par exemple, d'un autre univers physique tel que nos astrophysiciens peuvent le décrire), mais une chose est sûre : ils se manifestent dans notre monde physique avec certaines conséquences définissables. La grande majorité des kidnappés ont pu observer d'une manière assez saisissante des ovnis à un moment ou à un autre de leur vie, même s'ils n'ont pas toujours pu percevoir l'extérieur d'un vaisseau spatial lors d'une expérience particulière d'enlèvement. Presque dans tous les cas, on note une ou plusieurs données matérielles concrètes accompagnant ou suivant une expérience d'enlèvement comme, par exemple, des observations d'ovnis dans les environs, des traces de brûlis sur le terrain où les ovnis se seraient posés, ainsi que des recoupements indicatifs qui ne pouvaient être le fait des kidnappés au moment de l'incident. Notons encore ce cas de femme enceinte dont l'état d'abord inexpliqué disparaît ensuite comme par enchantement ; toute une gamme de petites lésions apparemment anodines sur le corps des sujets, des saignements de nez, ou la découverte d'objets minuscules dans le corps des kidnappés.

Ces observations sont subtiles et souvent difficiles à prouver dans le contexte actuel de la science officielle. Il nous faut donc les considérer comme des preuves secondaires par rapport aux récits des victimes. Mais on ne peut les passer sous silence, tellement leur nombre et leur caractère répétitif nous paraissent importants et signifiants. Malgré tout, la

masse la plus impressionnante des informations collectées ne nous vient pas des observations d'ordre matériel mais des rapports des kidnappés eux-mêmes. Bien que différent les uns des autres à bien des égards, on y découvre une telle unité que cela défie toutes les explications psychiatriques traditionnelles.

En principe, les kidnappés auraient vécu des rencontres tout au long de leur existence avec des extraterrestres et des ovnis, bien que dans certains cas (Ed et Arthur), un seul enlèvement ait eu lieu en donnant à l'existence du sujet tout son relief. L'expérience d'un enlèvement débute par une altération de la conscience du sujet, signalée par une sorte de bourdonnement ou tout autre bruit étrange, l'apparition d'une lumière dont on n'arrive pas à déterminer la source, le sentiment d'une présence ou même la vision d'un ou plusieurs extraterrestres (description au chap. 2) ou encore la sensation d'une forte vibration dans le corps (« les rêves électriques » de Sheila). Ce changement au sein de la conscience peut être très subtil mais les victimes sont toujours certaines qu'elles ne rêvent pas ou ne fantasment pas. Ces personnes ont plutôt la sensation de se mouvoir tout à coup dans une autre réalité qui demeure, malgré tout, quelque chose de bien réel. C'est une réalité éveillée, différente cependant. Un kidnappé m'avait décrit le phénomène d'altération de la conscience en disant que c'était comme si les êtres extraterrestres étaient passés à travers une sorte d'écran, lui révélant une nouvelle réalité.

Après cela, le sujet est entraîné par une force inconnue, souvent un rayon lumineux ou quelque autre énergie dont disposeraient les extraterrestres ; c'est ainsi qu'il quitte son foyer ou tout autre endroit où il se trouvait et il traverse les murs, les portes, les fenêtres fermées si cela est nécessaire,

comme un passe-muraille. Le kidnappé voit alors sa maison s'éloigner ainsi que la Terre au-dessous de lui et le voilà qui s'envole vers le vaisseau spatial généralement décrit comme métallique, une soucoupe volante ou un engin en forme de cigare qui serait la source de la lumière perçue précédemment. Une fois à bord de l'appareil, les kidnappés repèrent un nombre variable d'extraterrestres (voir chap. 2) qui sont affairés à préparer les différentes procédures auxquelles les sujets seront soumis. L'intérieur du vaisseau est généralement glacial, émotionnellement et physiquement parlant, avec souvent une odeur de moisi qui flotte ; des consoles et des ordinateurs longent toutes les parois qui sont la plupart du temps incurvées et de couleur uniformément blanche, avec cependant des sols noirs ou foncés, comme cela a été rapporté à plusieurs reprises.

Les procédures imposées aux kidnappés ont alors un caractère médical ou chirurgical, mais les instruments utilisés n'ont plus rien de ce qui nous est familier. On note que ces épisodes sont très souvent précédés de communications télépathiques de toutes sortes, d'observations « yeux dans les yeux » et de séances de scanner. Les kidnappés ont alors l'impression que le contenu de leur cerveau n'a plus de secrets pour les extraterrestres. Ensuite, d'autres procédures interviennent apparemment dirigées par un extraterrestre de plus grande taille et, semble-t-il, plus âgé et que les kidnappés appellent le « docteur » ou le « chef ». Bien que ce personnage déplaise aux kidnappés (et soit perçu la plupart du temps, mais pas systématiquement, comme un être mâle), il leur est cependant familier parce qu'il était déjà présent lors des premiers rapts du temps de l'enfance ; les kidnappés éprouvent d'ailleurs à son égard une attirance, un lien puissant, parfois même un amour intense qu'il leur arrive de ressentir comme réciproque.

Parmi les procédures, on note le prélèvement de tissus humains, des tests et expérimentations au niveau de la tête (souvent ressentis comme étant en relation avec des informations à extirper du cerveau, des contrôles de l'état de santé du sujet et de l'insertion ou du prélèvement d'implants), ainsi que l'intervention d'instruments bizarres sur ou dans certaines parties du corps, notamment l'abdomen, l'anus et les organes génitaux. Sur les sujets mâles, du sperme est prélevé et sur les sujets femelles, ce sont des ovules. L'œuf est alors implanté, après une éventuelle altération génétique, et retiré ensuite du corps d'une « mère porteuse ». Au cours d'enlèvements ultérieurs, les kidnappés ont l'occasion de voir des enfants hybrides et il leur est souvent demandé de les prendre dans leurs bras et de les bercer. Si les kidnappés sont eux-mêmes encore des enfants, on leur demande de jouer avec ces étranges créatures qui, d'après nos critères, semblent assez apathiques. Toutes ces expériences sont terrifiantes pour les personnes qui en sont les victimes, bien que l'intensité de la terreur soit passible d'être modifiée par une sorte d'anesthésie administrée par les extraterrestres qui usent alors d'une espèce de baguette ou de leurs mains. D'autres activités sexuelles ou reproductives sont également parfois imposées par les extraterrestres qui semblent, comme on le verra un peu plus loin, extrêmement intéressés par les aspects sexuels et émotionnels de nos existences.

Lorsque les souvenirs de ces expériences demeurent vivants dans la conscience normale ou sont rappelés à la lumière grâce à l'hypnose, les kidnappés revivent avec une grande intensité émotionnelle ces événements. Des individus qui habituellement savent garder un minimum de contrôle sur eux-mêmes se mettent à se tortiller dans tous les sens, à transpirer de la tête aux pieds, à hurler de peur et de colère, ou encore à fondre en larmes, submergés par une immense

tristesse. Ces expressions émotionnelles apparaissent sans nul doute possible authentiques à ceux qui assistent à ce spectacle pour la première fois et qui ne sont pas familiarisés avec les phénomènes d'enlèvement. Pour moi, accompagner les kidnappés dans ce douloureux voyage exploratoire demande toute la somme d'énergie et d'attention dont je suis capable. En tout cas, il ne m'est pas apparu, pour le moment, d'explication alternative qui rendrait compte des éléments de base des expériences d'enlèvement que mes patients m'ont rapportées avec tant de détails étonnants et dérangeants.

Histoire de rendre les choses encore plus complexes, il apparaît que l'émergence du phénomène d'enlèvement dans notre monde physique ne serait pas une question du tout ou rien. Dans certains cas, un personne est portée « manquante » et peut se souvenir, avec ou sans hypnose, d'une expérience de kidnapping avec, au retour, des lésions corporelles que rien ne vient expliquer. Mais dans d'autres situations, un enlèvement « complet » ne semble pas avoir eu lieu. L'individu effectue une sorte de sortie du corps tandis que ses proches peuvent attester qu'il n'a pas quitté son foyer. Les kidnappés font état de toute une série d'« activités » qui laisserait ou non présager d'un enlèvement, mais qui peut souvent se produire, même la nuit : le sentiment d'une présence, des vibrations troublantes et autres sensations physiques, des bruits étranges dans la maison, et toutes sortes de phénomènes lumineux se produisant dans l'esprit du sujet ou dans son environnement immédiat. Tous ces éléments, cela ne fait aucun doute pour les kidnappés, sont à relier aux phénomènes d'enlèvement.

OceanofPDF.com

La réception des informations

La transmission des informations des extraterrestres aux kidnappés semble être un aspect fondamental du phénomène d'enlèvement. En vérité, pour certains kidnappés comme Arthur, et dans une certaine mesure seulement Paul et Eva, cet aspect n'a rien de très traumatisant. Ces expériences semblent avant tout destinées à faire passer les messages et à transformer la conscience. L'information dispensée au cours d'un enlèvement se ferait sous deux formes possibles - de manière directe, de mental à mental, ou bien par le truchement d'images de phénomènes ou d'événements sur des sortes d'écran de télévision. Comme ce fut le cas pour Catherine, les extraterrestres peuvent parfois installer tout un dispositif, une mise en scène, dans une salle immense, et cela afin de créer, apparemment, en elle les conditions psychologiques ou émotionnelles qui lui permettront de recevoir la communication qu'on lui destinait à propos de l'état des systèmes vivants sur la planète.

Les informations que reçoivent les kidnappés concernent principalement l'avenir de la Terre face aux comportements suicidaires de l'humanité. Des images leur sont montrées où l'on voit la planète dévastée par des conflits nucléaires, l'environnement anéanti par la pollution et les nuages toxiques. Par exemple, Sara et Arthur assistèrent à des démonstrations où d'énormes nuages noirs étouffaient progressivement toute vie sur Terre après une catastrophe écologique mondiale. D'autres kidnappés ont pu voir des images apocalyptiques où le globe explosait littéralement ou se brisait en miettes, suivies d'horribles scènes où des personnes mouraient dans d'épouvantables conditions tandis que d'autres parvenaient à survivre, et d'autres encore étaient

transportées quelque part ailleurs où l'espèce humaine continuera sa destinée, mais d'une autre manière.

Même si ces images sont le plus souvent interprétées comme des métaphores par les gens de l'extérieur, les kidnappés, eux, sont convaincus d'avoir vraiment vu quelque chose de concret. De plus, ces visions les mettent dans un état de grande tristesse. Dans le cas d'Ed, même les êtres extraterrestres affichaient de l'affliction devant la folie humaine et ses instincts destructeurs. Scott est un cas typique de kidnappé qui reçoit des informations de la part des extraterrestres sur leur propre passé et la destruction de l'environnement de leur planète. Aussi essaient-ils à présent d'empêcher que de telles catastrophes se renouvèlent ailleurs.

Si d'un côté les extraterrestres semblent vouloir changer notre conscience pour réduire notre agressivité, de l'autre ils paraissent véritablement confondus devant notre manque incroyable de réflexion, de bon sens, et devant nos pulsions destructrices gratuites. Comme ils le firent savoir à Paul, ils ne comprennent pas pourquoi nous faisons tant d'efforts pour détruire ce monde de beauté transcendante qui est le nôtre ; il semble alors qu'ils seraient décidés à mettre fin à nos agissements. Selon Sara, l'environnement va bien au-delà de la nature qui nous entoure et de l'écologie de notre système. Il renvoie, en effet, à la vie dans sa totalité. Pour employer ses propres termes, l'environnement c'est « le lieu de création, d'affirmation de la vie » engendré par l'amour inconditionnel. « Vous êtes votre environnement », dit-elle encore. Les extraterrestres se sentent concernés par la sauvegarde de notre « environnement » dans le sens le plus large qui soit.

OceanofPDF.com

Les phénomènes spirituels et de transformation

Les extraterrestres eux-mêmes semblent capables de changer, notamment de forme et, cela a été noté au passage, ils peuvent parfaitement apparaître aux yeux des humains sous divers aspects : des animaux ou mêmes d'autres êtres humains comme ce fut le cas pour Peter. Cette aptitude à diversifier les apparences s'étend d'ailleurs aussi bien à leurs vaisseaux qu'à l'environnement dans lequel ils se manifestent : souvenons-nous des motocyclistes de Dave, de la forêt et de la salle de conférences de Catherine, des images du Christ en robe blanche pour Jerry, de la cathédrale flottante avec ses vitraux pour Sheila. Une jeune femme dont il n'a pas été question dans ce livre m'a rapporté qu'à l'âge de sept ans elle avait vu dans un parc un kangourou de cinq mètres de haut qui se révéla être finalement un petit vaisseau spatial. J'ai récemment entendu parler d'un cas où un groupe d'enfants avait été emporté dans les airs à bord d'un petit engin qui avait d'abord eu l'apparence d'une baraque de foire et dans laquelle des extraterrestres s'étaient déguisés en êtres humains pour demander aux enfants s'ils ne voulaient pas faire un petit tour.

D'autres témoignages relatent des phénomènes d'expansion de la conscience ou de sa séparation d'avec le corps, comme cette possibilité qu'eut Paul de voyager dans le temps et d'assister à l'écrasement au sol d'un engin spatial à une époque où il n'était pas encore né, ou même de remonter à la période des dinosaures. La fréquence avec laquelle des vies antérieures surgissent lors des séances d'hypnose nous oblige à tenir compte de l'idée d'identité élargie, autrement dit du fait

que l'esprit ou âme humaine, en un sens, ne se limiterait pas à la seule existence que nous lui connaissons mais s'étend sur des centaines, voire des milliers d'années, comme on l'a vu au chapitre sur Catherine. Ces rappels des vies antérieures sont particulièrement impressionnants quand ils rendent possible, comme dans le cas de Joe et de Dave, une continuité du développement personnel étalé sur plus d'une seule existence.

Beaucoup des kidnappés dont il aura été ici question ont fait l'expérience d'une double identité, à la fois humaine et extraterrestre. En tant qu'extraterrestres, ils voient le monde d'un point de vue extraterrestre et, comme pour Joe, défendent les procédures reproductives poursuivies par les extraterrestres. Peter, en revanche, fut très troublé de découvrir qu'il avait eu des relations intimes en tant qu'humain avec une créature femelle. Le moi extraterrestre perçoit parfois l'âme humaine comme une perte ou un abandon, en tout cas un éloignement de la source primordiale d'où il procède et d'où l'humain procéderait également. La tâche consisterait, en ce cas, à essayer de rassembler ces deux êtres éclatés en un seul être complet.

De nombreuses expériences d'enlèvement sont sans équivoque possible des expériences spirituelles générées par une rencontre déterminante avec, ou une immersion dans, la lumière divine. Le phénomène est évident chez Carlos et présent chez beaucoup de mes sujets. Si les extraterrestres sont redoutés pour leurs manœuvres un peu expéditives, ils se présentent aussi aux yeux des kidnappés comme des intermédiaires plus proches de Dieu ou de la source originelle de toute vie que nous le sommes nous-mêmes. Parfois, et c'est le cas de Carlos, ils sont perçus comme des anges ou des entités analogues à Dieu. Plusieurs sujets avec qui j'ai

travaillé ont pu faire l'expérience, jusqu'à un certain degré, de cette montée ou ouverture vers la source de l'être dans le cosmos, et qu'ils nomment leur « Foyer » ; ils ressentent généralement leur incarnation sur Terre comme une coupure, une séparation brutale d'avec cette source. Et c'est avec des larmes d'extase qu'ils y retournent au cours d'une séance de régression. Certains, comme Sara, rouspètent même à l'idée de devoir rester sur Terre sous la forme incarnée humaine, même s'ils admettent qu'ils ont une mission à y accomplir, celle de travailler à l'avènement d'un nouvel état de conscience parmi les hommes.

À rapprocher probablement de cette vision de la source primordiale est cette expérience que font certains kidnappés des grands cycles de naissances, de vies et de morts successives sur de très longues périodes. Ce phénomène est particulièrement apparent lorsque des vies antérieures sont revécues dans la transe et que le sujet a la possibilité de revivre vraiment la mort et la renaissance. Autre phénomène qu'il faut noter et que je décrirai plus en détail dans quelques pages : la concrétisation d'un archétype ou métaphore. Les tuyaux, les couloirs, les fils, etc., peuvent être à la fois perçus comme tels, ou bien traversés ou longés physiquement, mais ils représentent symboliquement d'importantes transitions d'un état vers un autre.

OceanofPDF.com

L'impact laissé par les expériences d'enlèvement

La plupart des individus dont il a été question dans ce livre ont souffert de traumatismes à ramifications directement associés à leurs mésaventures extraterrestres - un sentiment de solitude et d'abandon provenant de la terreur éprouvée lors des effrayantes procédures infligées à leur corps, l'isolement au sein même des familles et de la vie sociale, le choix inévitable au niveau de l'intellect et des convictions profondes, enfin la prise de conscience horrible que ces drames peuvent arriver n'importe quand désormais ainsi qu'à leurs propres enfants. « Nous ne sommes pas délivrés de notre mélodrame. Ça continue », écrivit Jerry dont les trois enfants semblent avoir aussi reçu des « visites ».

Et malgré tout, le phénomène d'enlèvement semble ne pas devoir être uniquement traumatisant. L'expérience ne doit pas être conçue comme un ensemble de peurs, de cauchemars et autres séquelles de traumatisme, de lésions corporelles, de migraines, de sinusites, de symptômes gastro-intestinaux, de névropathies légères et de dysfonctionnements sexuels. À force de collecter les témoignages, il m'apparaît que les enlèvements sont aussi l'occasion de guérisons insolites (de pneumonies, leucémies, paralysies par poliomyélite). De plus, beaucoup de kidnappés semblent avoir eux-mêmes acquis des pouvoirs de thérapeute ou de guérisseur. Même s'ils redoutent toujours autant ces kidnappings, beaucoup de sujets sentent que, d'une manière ou d'une autre, ils participent à un phénomène de création de la vie ou de changement du processus vital qui aurait une grande importance ou valeur.

En outre, beaucoup de kidnappés, dont les cas exposés ici, connaissent une évolution personnelle et une transformation qu'ils jugent remarquables. D'abord tous deviennent davantage conscients du destin de la Terre, de la race humaine et des autres formes de vie. En principe tous les kidnappés avec lesquels j'ai collaboré ont montré qu'ils avaient radicalement changé leur rapport au monde et qu'ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour vivre davantage en harmonie et en meilleur intelligence avec toutes les autres créatures vivant sur le globe. Tous font des efforts pour améliorer leurs relations avec leur entourage, exprimer davantage leur amour ou leur amitié et transcender leurs impulsions agressives. Certains, comme Eva, Peter, Carlos et Arthur, souhaitent même mettre à profit cette évolution personnelle pour faire avancer les autres et ils n'ont pas hésité à dispenser un enseignement dans ce sens. Enfin, on observe qu'en intégrant progressivement toutes ces expériences, les kidnappés acquièrent une plus grande intuition : ils développent alors certains pouvoirs psychiques comme la clairvoyance ou la vision à distance. Des recherches dans ce domaine seraient certainement très intéressantes.

Il est un fait que tout chercheur attelé à explorer les arcanes du phénomène d'enlèvement extraterrestre est amené à se poser cette question : est-ce que ces expressions d'un développement personnel sont la conséquence du traumatisme - la confrontation brutale avec des forces inconnues - ou bien cet aspect des choses est-il inhérent au phénomène lui-même ? Après tout il est facile de prétendre que les victimes de guerre, de viol, d'agression et autres violences peuvent aussi évoluer émotionnellement et spirituellement simplement parce que leurs expériences les ont obligées à découvrir en elles de nouvelles ressources de sauvegarde personnelle.

Des comparaisons avec le « syndrome de Stockholm » (les victimes de violence s'identifient aux buts poursuivis par l'agresseur) n'ont pas de raison d'être dans une affaire de rencontre extraterrestre. Le docteur Judith Herman, spécialiste des effets chroniques des traumatismes subis par des femmes battues, des prisonniers politiques et des victimes de tortures (Herman 1992), note l'inaptitude de ces sujets à se souvenir du détail des événements, en quoi il faut voir une réaction contre un contrôle coercitif. Herman remarque que lorsqu'une victime est menacée de violence ou de douleur, on lui dénie tout contrôle sur ses fonctions corporelles, on renforce autour d'elle et de manière imprévisible les codes auxquels elle doit obéir, et on lui concède ici ou là de petites récompenses ; la victime perd ainsi tout sens du pouvoir personnel et se sent réduite à l'impuissance. Ces victimes s'identifient souvent très intensément à leurs tortionnaires, choisissant « volontairement » de rester avec eux si aucune contrainte physique n'intervient.

Il est vrai que les kidnappés peuvent éprouver de la terreur et de la douleur, notamment au cours des procédures qu'on leur fait subir. Les actes des extraterrestres sont dans une large mesure assez imprévisibles, parfois effrayants et parfois gratifiants. Pourtant, en contraste avec les objectifs égoïstes et limités des tortionnaires humains ou des kidnappeurs politiques, les êtres semblent vouloir faire partager les mêmes buts et offrir la possibilité d'ouvertures vers une vision des choses plus large et englobant la totalité de l'univers, expérience ressentie intérieurement par nombre de kidnappés.

Mon opinion personnelle, d'après ce que m'ont rapporté mes sujets victimes d'enlèvement, est que l'élargissement de la conscience et la transformation personnelle forment le

substrat de base du phénomène d'enlèvement. J'en suis arrivé à cette conclusion après avoir noté, cas par cas, combien les informations dispensées par les extraterrestres auprès des kidnappés concernaient justement cette nécessité de changer, que ce soit au niveau de notre conscience ou à celui de nos rapports avec les autres et la planète elle-même. Même le désespoir, l'impuissance, la perte ou l'abandon du contrôle qui sont au début une épreuve obligatoire pour tous les kidnappés - et un des aspects les plus traumatisants de ces expériences - semblent « faits pour » provoquer une sorte de mort de notre ego d'où émergeront ensuite l'évolution spirituelle et l'expansion de la conscience.

Mais ne doit-on pas penser que ce sont là des obsessions personnelles ? Les personnes qui viennent me trouver peuvent parfaitement savoir quel intérêt je porte à toutes ces questions et dans quelle mesure je considère mon travail avec les kidnappés comme une collaboration co-créative. Dans certains cas, cependant (Arthur, par exemple), l'engagement pour les causes écologiques et le travail spirituel précédaient de beaucoup le premier contact avec mon cabinet.

Disons également quelques mots des problèmes que ces expériences font naître au sein des foyers, et des conflits que cela peut entraîner avec les conjoints, les parents et les proches. Ce type d'expérience peut, en effet, dominer l'existence tout entière d'un sujet et il n'est pas rare (Peter et Jerry) que les kidnappés aient besoin d'un énorme soutien de la part de leurs compagnons de route, des autres membres de la famille ou des amis qui peuvent alors estimer, à juste titre, que leurs propres besoins affectifs demeurent du même coup extrêmement négligés et qui peuvent en prendre ombrage. Car il est évident que le kidnappé n'est alors le plus souvent occupé que de lui-même et de ce qui lui est arrivé. De plus, si

les proches d'un kidnappés ne sont pas eux-mêmes des victimes d'enlèvement ou de phénomènes ovnis, ils peuvent très bien penser que tout cela n'est que de la blague, car il est certain que leur sens des réalités habituel ne sera pas épargné. Ils sont donc tentés de refuser en bloc ces problèmes malgré toutes les preuves qui pourraient leur être données que quelque chose d'important est arrivé à un être cher.

Ou bien encore des parents, eux-mêmes des kidnappés, peuvent se détacher de leurs enfants quand ils se rendent compte qu'ils ne peuvent pas empêcher ces incidents d'affecter leur propre progéniture ; il arrive même que le phénomène soit encore plus douloureux pour des parents - j'ai l'exemple d'enfants qui considèrent désormais les êtres extraterrestres comme leurs « vrais » parents. Dans d'autres cas (Eva, par exemple), le conflit surgit entre époux lorsque le conjoint se sent incapable ou guère disposé à suivre le ou la kidnappé(e) dans le royaume étrange qu'il ou elle décrit. Il reste beaucoup de travail à effectuer notamment auprès des familles de kidnappés qui ont, bien évidemment, besoin de comprendre ce qui se passe et de participer aux expériences d'un être cher en difficulté.

OceanofPDF.com

Quelques implications liées au phénomène d'enlèvement

Après avoir pris du recul par rapport à ses propres expériences, Sheila avait dit que « cela n'avait aucun sens dans le monde tel que nous le connaissions ». Confrontée à ce type de réflexion, comme chacun peut l'être, Sheila avait le choix. Ou bien on continue à essayer d'adapter le phénomène aux catégories qui régissent notre structuration de la réalité connue, en en donnant des interprétations censées ne pas déranger le consensus généralement admis ; ou bien on peut reconnaître que le monde pourrait bien être autre chose que ce que nous croyions savoir de lui. Cette dernière option permet alors de laisser libre cours à notre pensée et de se laisser conduire par elle. Je ne peux décemment pas décourager ceux qui chercheront à tout crin des explications traditionnelles à tous ces phénomènes. Je leur ferai simplement remarquer qu'en tant que clinicien, j'ai passé des heures et des heures à tenter de découvrir des explications alternatives qui n'anéantiraient pas complètement mes conceptions antérieures. Mais j'ai déjà débattu au chapitre 2 de ces questions et, comme j'ai tenté de le mettre en évidence dans les analyses des cas exposés ici, aucune théorie ou explication qui me serait familière n'a pu rendre compte des caractéristiques fondamentales des phénomènes d'enlèvement. Bref, les choses sont ce qu'elles sont, même si la source ultime de ces expériences nous demeure pour le moment un véritable mystère.

OceanofPDF.com

Implications cliniques

Plusieurs de mes patients dont on a analysé le cas dans cet ouvrage ont été examinés par des psychologues, psychiatres et autres médecins qui n'étaient pas familiarisés avec les phénomènes d'enlèvement ovni. Depuis l'enfance et durant toute son adolescence, Scott, par exemple, a été suivi médicalement pour des problèmes d'épilepsie ; il aura ingurgité des médicaments pour les mêmes raisons sur de grandes périodes et il fut même à un moment donné hospitalisé pour que soient examinés et traités les étranges symptômes qu'il manifestait et qu'on doit, en fait, relier à une aventure de rapt extraterrestre. Sheila, de son côté, suivit une longue et inefficace psychothérapie ; elle subit des tests psychologiques très poussés menés par des professionnels qui ne crurent pas à la réalité de ses expériences ovnis. Le résultat fut que son stress augmenta considérablement, ce qui aurait pu lui être évité. Paul aussi passa un temps fou dans le cabinet d'un psychothérapeute qui ne pouvait se résoudre à admettre la réalité de ses expériences d'enlèvement. Jerry et son premier mari virent toute une flopée de conseillers qui ne leur offrirent que des interprétations conventionnelles pour résoudre leurs problèmes intimes dont l'origine était en fait le kidnapping ovni. Il faut bien admettre que ces problèmes sont un véritable défi aux professionnels de la santé mentale.

Il pourrait être d'un grand intérêt, d'autre part, d'essayer de déterminer si quelque condition différente pourrait rendre compte, ou exister parallèlement, des symptômes du phénomène d'enlèvement pour un même sujet. J'ai récemment travaillé avec une jeune femme qui s'efforce d'intégrer à la fois des expériences d'enlèvement ovni et une

affaire d'abus sexuel. Après une discussion extrêmement pointue, il fut démontré qu'une expérience n'explique pas l'autre et que cette femme est parfaitement capable, quand elle en a l'opportunité, de distinguer les effets d'une situation et ceux de l'autre. Mais j'estime que les médecins et les cliniciens en général devraient toujours penser à l'éventualité de ce type d'expérience extraterrestre même s'ils n'y croient pas eux-mêmes. Il existe dorénavant suffisamment de documents publiés dans des ouvrages, la presse spécialisée ou non et les médias, pour reconnaître que quelque chose peut arriver à certaines personnes, qui défie les explications conventionnelles. Les professionnels de la santé n'ont plus droit à l'ignorance. Sheila dira : « Il n'y a plus d'excuse à ignorer ces choses. »

Les phénomènes d'enlèvement soulèvent de passionnantes questions sur la nature même de la mémoire et le contrôle de la conscience. Comme nous l'avons déjà vu au chapitre 1, l'importance ou la fréquence des kidnappings ovnis sont rendues caduques par le fait même que les souvenirs longtemps enfouis peuvent être ranimés tout d'un coup par un événement quelconque - les balades de Ed le long des côtes du Maine ou la conversation qu'Arthur a eue avec sa sœur lors d'une réunion familiale - dont personne ne peut prédire le moment. Quelles sont les forces qui maintiennent la mémoire verrouillée durant toutes ces années - plus de vingt-cinq ans dans ces deux cas - et durant lesquelles le sujet n'a plus aucune notion de ce qui lui est arrivé alors ? Les kidnappés eux-mêmes sentent très bien que quelque chose de plus actif qu'une simple répression est à l'œuvre à l'intérieur d'eux-mêmes et que cette force inconnue et répressive a été imposée par les extraterrestres. Comme on s'en souvient peut-être, Ed se remémora qu'on lui avait dit que tout cela lui reviendrait en mémoire « quand il aurait besoin de savoir ».

Parfois, il semblerait que cet oubli profond soit justement fait pour protéger la personne d'un stress qu'elle ne pourrait pas gérer, surtout lorsqu'il s'agit d'enfants. Mais nous ne savons rien du fonctionnement de cette force ni pourquoi une altération de la conscience, facilitée par un environnement sécurisant, est si propice à la résurgence des souvenirs d'enlèvement.

Ces apparents caprices de la mémoire semblent participer d'un phénomène plus général. On dirait que les extraterrestres, ou tout autre agent, peuvent exercer un contrôle sur le mental et les perceptions des humains. Il est courant que les conjoints soient littéralement « débranchés » lors de l'enlèvement d'une personne, c'est-à-dire que ces témoins, qui seraient autrement gênants, sont plongés dans un profond état d'inconscience. On imagine la détresse de la victime qui alors appelle au secours et comprend que personne ne pourra lui apporter de l'aide. L'altération de conscience dont il est ici question est à rapprocher des perceptions différenciées de témoins d'observations d'ovnis. On rapporte que, dans certains cas, des gens habitant dans un certain secteur n'ont rien vu de ce qui était apparu comme évident à d'autres (Crawford 1993). Des recherches sur les caprices de la perception et de la mémoire seraient certainement les bienvenues et nous réserveraient à coup sûr quelques belles surprises.

Les phénomènes d'enlèvement sembleraient également avoir quelque chose à nous apprendre concernant le rôle rédempteur et transformateur des émotions humaines. La terreur, la colère, le chagrin et parfois la joie, toutes ces émotions aux manifestations desquelles j'ai assisté au cours de mes séances de régression avec des kidnappés sont parmi les plus puissantes que j'aie pu observer. Pour moi comme

pour les personnes présentes lors des séances de régression, et comme pour les sujets eux-mêmes, c'est bien cette intensité émotionnelle revécue qui atteste de l'authenticité du phénomène. Quelque chose est arrivé à ces personnes, tous les témoins vous le diront, qu'on parvienne ou non à identifier la source de ces événements.

En outre, ces intenses émotions, surtout lorsqu'elles passent par une agitation du corps et de puissantes expressions vocales, semblent posséder un pouvoir de transformation d'autant plus grand que le thérapeute participe de près à ce voyage et à ces évocations. Les réponses du corps semblent alors entraîner littéralement l'individu vers de nouveaux royaumes psychiques. Lorsque cela se produit, une extension de la conscience et un élargissement de la connaissance sont possibles. Peter, par exemple, estime que c'est justement l'intensité de ses sensations physiques durant les séances qui lui a permis de, et peut-être même forcé à, reconnaître la réalité de l'existence des êtres extraterrestres, ce qui représentait en fait le point de départ de son voyage spirituel. Il est possible aussi que la terreur et le fait de la « traverser » soient une nécessité intrinsèque pour parvenir à briser les barrières psychologiques qui limitent notre perception de la réalité. Lorsque Catherine découvre qu'elle est apte à expérimenter à l'intérieur d'elle-même - et exprimer pleinement auprès des extraterrestres - sa terreur et sa colère, une relation plus réciproque, significative et créative s'établit avec eux. En vérité les expériences d'enlèvement sembleraient ouvrir les kidnappés et ceux qui travaillent avec eux à de plus amples royaumes de l'émotivité humaine, que cela soit ou non un des « objectifs » spécifiques du phénomène.

Enfin, les phénomènes d'enlèvement semblent offrir de nouvelles perspectives sur la nature destructrice de l'être humain. Comme on le voit dans le cas de Peter et celui de Paul, les extraterrestres apparaissent comme des créatures absolument sidérées devant la monstruosité de nos instincts agressifs, le manque d'aménité que l'on manifeste les uns pour les autres et cette volonté qui semble nous tenailler de tout faire sauter. Lorsqu'il emprunta le point de vue extraterrestre, Paul déclara ceci : « Nous ne comprenons vraiment pas pourquoi vous avez opté pour la destruction. » Et de fait, ces comportements dévastateurs sont la démonstration de l'inadéquation de nos théories biologiques et psychologiques de l'agression ; il est évident que nous avons besoin d'un nouveau regard sur cet aspect de notre individualité et de nos structures collectives. « Un organisme qui en est à ce point de décomposition devrait faire un retour en arrière sérieux et s'analyser », Paul dixit. Je suis quelqu'un qui a longuement étudié les effets psychologiques de la menace nucléaire, et je ne peux que l'approuver.

OceanofPDF.com

Implications dans les domaines de la physique, de la technologie et de la biologie

Les premiers rapports d'observation d'ovnis posèrent de terribles questions à la science contemporaine qui y répondit en jouant à l'autruche ou en niant simplement les faits. Comment cet engin est-il arrivé là ? Quel est son système de propulsion ? Comment peuvent-ils projeter un faisceau lumineux ou cette chaleur extraordinairement intense à cette distance ? Comment peuvent-ils accélérer et changer de cap en défiant apparemment toutes les lois de la physique connue ? Toutes ces questions rencontrent peu d'échos au sein des paramètres de la physique moderne, c'est certain. Et les phénomènes d'enlèvement n'ont fait qu'apporter de nouveaux ingrédients aux vieilles énigmes technologiques. Comment, par exemple, parviennent-ils à faire traverser les murs aux gens ? Carlos nous raconte que ses cellules se mirent à vibrer et à se dissoudre tandis qu'il était transporté sur un rayon de lumière en laissant derrière lui comme une espèce de fantôme. Mais comment une telle transformation s'opère-t-elle exactement ? Voilà la vraie question toujours sans réponse.

Quel est ce mécanisme magique grâce auquel les coupures et autres lésions guérissent apparemment si promptement ? Un homme m'a raconté qu'après un enlèvement il s'était retrouvé avec une longue estafilade béante sur la jambe. Mais tout avait disparu au bout de vingt-quatre heures ! Et par quel procédé les kidnappés sont-ils suivis à la trace de sorte que les extraterrestres peuvent leur remettre la main dessus n'importe où et n'importe quand ? Les implants interviennent-ils à ce niveau ? On a suggéré l'idée que, technologiquement,

les extraterrestres étaient de plusieurs milliers d'années en avance sur nous. C'est peut-être exact. En tout cas, ce qui est sûr, c'est qu'on ne peut absolument pas commencer à répondre à la première de ces questions si l'on s'en tient au système de pensée de la science actuelle. Comme cela est souvent évoqué dans le genre de problème qui nous occupe, il est bien évidemment nécessaire de faire intervenir un savoir multidisciplinaire, d'allier la physique à la spiritualité et aux religions comparées. C'est le seul moyen d'accéder aux aspects interdimensionnels des phénomènes d'enlèvement.

OceanofPDF.com

Implications philosophiques

Quand j'affirme que les phénomènes d'enlèvement ovni semblent exiger un changement dans notre vision du monde, cela peut être pris dans deux sens différents. D'une part, comme nous l'avons déjà vu, il semblerait que les extraterrestres et les ovnis défient toutes les lois physiques et les principes de la biologie, mettant ainsi en évidence la nécessité pour nous d'étendre nos connaissances du monde matériel avant de nous lancer dans celle du fonctionnement des ovnis. Mais ces problèmes sont plus ou moins du domaine de la science telle qu'elle a évolué depuis plusieurs siècles. Après tout, nos propres engins volants et nos systèmes de communication électronique apparaîtraient à coup sûr comme des phénomènes magiques à des gens du Moyen Age. Pourtant ce sont des créations qui fonctionnent et qui sont le fait des sciences et des techniques du monde occidental. Mais il existe des questions plus fondamentales suscitées par les phénomènes d'enlèvement et qui semblent échapper complètement aux schémas ontologiques de la science moderne, comme si elles étaient inabordables par nos méthodes actuelles. L'une de ces questions est de définir dans quelle réalité l'enlèvement se produit.

Nombreux sont les kidnappés qui ont eu l'occasion de me faire part de leur sentiment à ce sujet en affirmant que leurs expériences ne se déroulaient pas à l'intérieur du continuum espace-temps physique de l'univers tel que nous le concevons. Ils pensent que les extraterrestres arrivent d'une autre dimension, qu'ils ont passé le « sas » qui séparait deux univers et qu'ils ont pénétré dans notre monde « à travers un voile ». Certains kidnappés, dont le peu d'éducation ne les avait pas préparés à deviser ainsi sur des abstractions pointues ou des

notions de dislocation du continuum espace-temps, n'ont pas hésité à s'exprimer abondamment sur l'écroulement de l'espace-temps qu'ils ont vécu durant leur étrange aventure. Ils perçoivent les extraterrestres et leurs propres expériences comme situés dans une autre réalité qui demeurait cependant extrêmement tangible pour eux, autant - sinon plus - que le monde physique familier.

Sara, un de mes sujets les plus cultivés, exprima peut-être au nom des autres kidnappés son sentiment à ce propos en parlant d'« émergence dimensionnelle » : « On ne peut guère évaluer une telle chose avec notre langage et les termes descriptifs du monde physique, parce qu'en vérité cela ne se passe pas ici. Cela se passe en partie ici, en partie quelque part ailleurs. » Catherine, au cours d'une régression en janvier 1993, quelques semaines après celle dont il est question dans ce livre, parla d'« endroit » dont elle se souvenait et où elle se retrouvait entre chaque incarnation terrestre. Dans cet « endroit », les corps n'étaient pas solides mais avaient l'apparence d'une pure énergie. « Mais il y a de cela très, très, très longtemps, expliqua-telle. C'était bien avant qu'aucun de nous ne vive ici. Cet endroit est un univers complètement différent. Il n'est pas situé dans la dimension espace-temps de la terre. »

Une jeune femme kidnappée que je nommerai Anne tenta au cours d'une régression de m'expliquer comment elle ressentait les formes convergentes du temps dans ses enlèvements. Elle avait l'impression de fonctionner simultanément dans des temps différents. « Tous ces temps peuvent se réunir en un seul point, dit-elle. Et c'est réel. Ce n'est pas une idée philosophique, insista-t-elle. Je peux véritablement me rendre dans un autre temps et (mes expériences) peuvent m'en sortir pour me ramener ici. »

Il serait bon de repréciser aussi, et peut-être de les interpréter dans un sens moins littéral, les mots couramment employés ici comme « arriver », « se produire » ou « réel ». Quand un événement semble s'être déroulé dans une autre dimension, comme Catherine ou Anne en font la description, par exemple, et que nous recevons l'information principalement à travers une expérience puissamment ressentie - la conscience devenant le seul outil épistémologique alors à notre disposition - comment peut-on décider de ce qui est « réel » ou « vrai » ?

Le mot « rêve », ou l'idée des rêves, est un bon exemple pour nous rappeler qu'il nous faut rester attentifs et vigilants, sinon redéfinir nos propres concepts. Lorsque des kidnappés appellent leurs expériences des « rêves » qu'ils font souvent, une enquête serrée peut déterminer ce qui peut être un euphémisme destiné à cacher une réalité plus effrayante, à savoir justement que ce n'était pas un rêve. À plusieurs occasions, j'ai repéré une expression de détresse et même des larmes chez un kidnappé au moment où il se rendait compte que l'expérience qu'il avait choisie de considérer, pour plus de confort, comme un rêve, n'en était pas un et que tout s'était déroulé, alors qu'il était bel et bien « réveillé » (autre mot qui mériterait également des précisions) ou dans un état de conscience légèrement différent de l'habitude. Le problème est d'autant plus compliqué que l'on sait bien que les rêves sont pour la conscience un moment important du processus nocturne d'intégration du vécu diurne. Il n'est donc pas surprenant que, puisque les enlèvements sont des expériences puissantes et extrêmement déstabilisantes, ils resurgissent la nuit sous forme de cauchemars insupportables ou de rêves qui recréent sous une forme modifiée l'expérience déjà subie, et cela même parfois au cours de la même nuit où l'incident ovni s'est produit !

Une fois encore je souligne l'importance qu'il y a à soigneusement interroger le patient pour définir si ce qui est rapporté appartient vraiment, premièrement, à un enlèvement proprement dit, avec sa version distordue dans le monde onirique ; deuxièmement si c'est un rêve qui retrace une expérience d'enlèvement ; ou, troisièmement, si c'est simplement un rêve qui contient du matériel qui se rapporte à des phénomènes ovnis mais qui ne reflète pas nécessairement une expérience personnelle et traumatique. Le second scénario peut être distingué du premier par le fait qu'il est possible pour le sujet et pour l'investigateur de repérer un moment d'éveil où le sujet s'est rendu compte qu'il avait fait un rêve ; ou bien on peut avoir des éléments d'expérience qui n'interviennent pas dans le scénario habituel d'un enlèvement. Finalement, nous savons à présent qu'au cours d'un enlèvement les événements se suivent inexorablement jusqu'au bout et que personne encore n'a été capable d'arrêter le cours des choses ou de se forcer à se « réveiller ». Les rêves ordinaires qui charrient des éléments se rapportant aux ovnis peuvent être séparés de ceux qui racontent un enlèvement en ceci qu'ils ont tendance à être moins vivants ou moins intenses et le dormeur n'a pas la sensation, comme dans les rêves rattachés à des expériences d'enlèvement, qu'une expérience réelle se terre derrière les représentations du rêve.

Il nous faut bien admettre, pour le moment, que nous n'avons pas beaucoup d'éléments sur l'origine des extraterrestres - peut-être manquons-nous d'un langage et de concepts adéquats. Pourtant force nous est de reconnaître qu'il y a quelque chose qui nous dépasse et que l'on ne peut pourtant pas passer sous silence. De même qu'il nous faudra admettre que nous vivons dans un univers bien différent de celui que l'on nous a enseigné à la maison et à l'école. Cet univers, analysé en tous sens et structuré avec succès par la

science occidentale, est fait de matière et d'énergie, merveilleusement arrangées, certes, mais vides, aussi loin que nous regardions, d'intelligence (au singulier ou au pluriel) que ces méthodes pourraient découvrir.

Dans cette perspective, les entités spirituelles de toute nature, Dieu ou les dieux et autres êtres mythiques que les peuples de par le monde, y compris dans notre propre culture, ont toujours perçues comme faisant partie des réalités, n'ont plus de place objective. Elles sont devenues un matériau de la psychologie et de la psychopathologie, de l'anthropologie, des religions éteintes et de la science-fiction ; ce ne sont plus que des projections et des images de l'esprit, des archétypes, des démons intérieurs, etc. Si nous redonnons une réalité à ces entités, ce n'est qu'à travers la métaphore et le symbole, et les poètes ne s'en privent pas. Il n'est jamais aisé de reconnaître que l'univers (ou les univers) contient d'autres êtres qui ont été capables de pénétrer dans notre monde et de nous influencer aussi puissamment que les extraterrestres semblent pouvoir le faire à leur tour ; cela demande de notre part un élargissement considérable de notre vision de la réalité qui secouerait trop radicalement les fondements mêmes de la science occidentale et de son idéologie philosophique, que le philosophe Michael Zimmerman appelle « l'humanisme naturaliste » (Zimmerman 1993).

Les extraterrestres qui semblent nous tomber dessus du haut du ciel dans d'étranges machines spatiales représentent un défi majeur à une telle idéologie naturaliste et objectiviste car ils partagent apparemment les propriétés appartenant à la fois au monde spirituel et au monde matériel, faisant fi, et sans le moindre effort, de la division sacro-sainte et intouchable qui prévaut désormais entre ces deux royaumes

depuis le schisme de la science et de la religion survenu au XVII^{e} siècle (Toulmin 1990). D'un côté, ces êtres semblent pouvoir être vus des kidnappés qui sentent alors qu'on déplace leur corps et qui y découvrent ensuite de petites lésions. De l'autre, les êtres extraterrestres semblent provenir, tels des intermédiaires entre Dieu et Diable, d'une source non incarnée et ils peuvent provoquer chez les kidnappés des ouvertures de conscience qui leur permettent d'atteindre des royaumes de l'être qui n'existent pas dans notre monde connu. Avant de conclure, je voudrais me poser cette question : pourquoi, dans le monde occidental, la barrière entre les domaines du spirituel et du matériel est-elle si savamment verrouillée ? Car c'est bien cette fausse dichotomie qui nous rend si difficile la confrontation avec des êtres qui, eux, ne tiennent pas compte de telles distinctions.

OceanofPDF.com

Implications spirituelles

On me demande souvent comment il se fait que des expériences aussi traumatisantes, et même parfois apparemment aussi cruelles, puissent avoir un tel effet positif sur la spiritualité. Pour moi, il n'y pas de contradiction, à moins qu'on ne réserve la spiritualité à des mondes sublimes exempts de toute lutte et de toute douleur. Il arrive parfois que ce soient les professeurs les plus austères, et qui n'affichent aucune considération pour nos petites vanités, nos défenses psychologiques ou nos idées toutes faites, qui nous enseignent ce qui sera le plus utile pour notre esprit et notre croissance. Le bouddhisme zen est à cet égard assez célèbre. Ses méthodes sont plutôt rudes. J'irai même plus loin en affirmant que l'évolution spirituelle est inévitablement quelque chose de déstabilisant, dans la mesure où les limites de la conscience ordinaire doivent être dépassées pour s'ouvrir à un champ d'expérience plus vaste.

Les extraterrestres tels qu'ils sont décrits par les kidnappés semblent provenir d'un autre univers ressenti, par les kidnappés, comme nettement plus proche de la source originelle de l'être ou de la création primitive. Même proche de nous dans leur apparence, ils sont tout de même perçus comme des intermédiaires ou des émissaires de Dieu, parfois même comme des anges (Carlos). Reconnaître leur existence, après le premier choc passé (Peter, Catherine), constitue le premier pas vers l'ouverture de conscience donnant sur un univers qui n'est plus uniquement matériel. Les kidnappés finissent par apprécier l'idée que l'univers est rempli d'intelligences et qu'il est lui-même intelligent. Ils développent un sens de l'émerveillement devant ce cosmos mystérieux qui devient tout à coup sacré et vivant. Les kidnappés perdent

aussi ce sentiment d'être séparés du reste de la création et leur expérience de l'unité devient essentielle à leur évolution personnelle (cf. Joe parlant de sa relation avec son fils et son petit-fils). Joe voyait que le choix qui s'offrait à lui était d'atteindre à l'unité ou de devenir fou. Les extraterrestres eux-mêmes peuvent apparaître comme une partie dissociée de l'âme du kidnappé ou du moi ; retrouver son âme, pour le kidnappé, consiste alors à intégrer cette dimension séparée.

De nombreux kidnappés avec lesquels j'ai pu travailler, dont beaucoup qui n'apparaissent pas dans ce livre, ont vécu une sorte d'extase qui peut atteindre les proportions d'un orgasme et ce au moment où ils sentent que leur conscience s'ouvre à cette source divine ou centre créateur cosmique (ou bien en revivant ces expériences) : c'est le cas de Carlos. Cette fameuse source est, selon les kidnappés qui en ont témoigné, indiciblement lumineuse et colorée, et les kidnappés pleurent quand ils se retrouvent en sa présence car s'en séparer ensuite est une douleur au-delà de toute expression. Lorsqu'ils s'ouvrent à nouveau à cette source, ils vivent alors un « retour » et regimbent s'ils doivent à nouveau endosser la dépouille de l'incarnation humaine et repartir sur Terre, même s'ils sont d'accord avec les missions qu'ils devront y remplir.

Une fois toutes ces expériences revenues à la pleine conscience, les kidnappés semblent entretenir un sens accru de l'unité avec tous les êtres et toute la création. Cette disposition d'esprit s'exprime le plus souvent par un amour immense pour la nature ainsi que des dons de communication avec les animaux et les esprits totémiques. Parfois l'individu s'identifie fortement à un animal. Le daim est, par exemple, devenu l'animal totémique de Dave ; Carlos se sent en affinité avec les lions ; Arthur, quant à lui, établit

facilement le contact avec toutes sortes de bêtes. Nous l'avons vu, les extraterrestres peuvent apparaître sous des formes animales. La connexion qu'ils auraient avec l'esprit des animaux, une dimension chamanique en quelque sorte, reste à explorer.

Finalement, de nombreux kidnappés, si ce n'est tous les kidnappés, avec qui j'ai pu me livrer à des investigations, en arrivent à penser que cette conscience nouvelle dont ils bénéficient doit déboucher soit sur un enseignement offert aux autres hommes, soit sur des actions à but élevé. Même tristes ou totalement désespérés devant le désastre écologique que subit notre planète et les formes de vie qu'elle recèle, ces kidnappés sentent que leurs expériences sont finalement un outil devant servir à préserver la vie et qu'il leur appartient de se mettre à la tâche dans cette perspective. Ed, Joe, Jerry, Eva, Peter, Sara, Arthur et d'autres encore ont conscience d'avoir une mission à remplir ou une responsabilité à assumer en enseignant aux autres comment développer une approche de la vie et une vision différentes de la place de l'homme sur Terre. Quelques-uns comme Peter, Ed ou Eva ont même changé d'orientation, cherchant une activité où ils se sentiraient plus utiles à ces mêmes objectifs qui désormais sont au cœur de leur existence.

Peter garde en lui la vision d'un « âge d'or » où ces choses seraient enseignées et accomplies, et il espère aider de son mieux à cet avènement.

OceanofPDF.com

Implications concernant l'identité humaine

Chaque kidnappé fait, en quelque sorte, l'expérience d'une expansion de son propre moi, de son identité en ce monde. Paul se demanda même comment il avait pu prendre cette « coquille » qui nous sert d'être pour le « tout » ; et Eva, dans son histoire d'oiseau âme, reconnaissait qu'il y avait des tas de tiroirs dans son moi qu'elle devait successivement ouvrir et explorer si elle voulait passer de la fragmentation de l'être à la totalité. Le changement que subissent les kidnappés consiste fondamentalement en ce qu'ils ne peuvent plus se sentir séparés des autres êtres. Ils quittent leur identité, celle qui supporte l'étroit rôle social qu'ils se sont donné sur Terre, pour gagner un sens élargi de l'unité avec toute la création, une sorte de lien universel.

Cette ouverture à une plus vaste identité semble être le résultat direct de ces expériences de kidnapping, et je dirais même que cela pourrait en être l'aspect central. Le changement apparemment s'effectue grâce à deux éléments reliés entre eux. Les expériences d'enlèvement ruinent complètement notre illusion de contrôle et démontrent magistralement que nous sommes impuissants face à des forces et à des êtres dont nous ignorons tout des buts qu'ils poursuivent. Chaque kidnappé découvre alors qu'il n'est qu'un être intelligent perdu dans un immense univers rempli d'entités qui n'étaient pas « censées » exister. Les humains ne sont pas les seigneurs tout-puissants de la Terre mais des enfants du cosmos qui doivent découvrir les moyens de vivre en harmonie avec toutes sortes de créatures vivant sur la planète ou ailleurs. C'est une leçon d'humilité terrifiante qui

oblige la psyché à s'ouvrir à une plus large vision de l'univers, y compris de l'existence des êtres et entités qui y habitent.

Dans le même temps, ai-je pu noter, les kidnappés deviennent plus sensibles à la présence de la source divine qui remplit tout leur être et leur donne un sens plus grand de la connexion avec la conscience universelle d'où ils procèdent et vers laquelle ils retourneront. Les expériences de vies antérieures, qui propulsent le moi dans le temps sous des formes successivement incarnées et non incarnées, ne font qu'encourager le kidnappé à étendre encore ces perspectives vertigineuses sur la nature de l'être humain. En définitive, beaucoup de kidnappés, au cours de régressions, éprouvent la sensation de posséder une double identité, mi-humaine, mi-extraterrestre qui renforce encore tout le processus. Le moi extraterrestre est ressenti comme quelque chose qui manque à l'humain, un lien de l'âme rattaché à la source ou conscience universelle, l'*anima mundi* dont l'être humain s'est coupé.

OceanofPDF.com

Implications politiques, économiques et religieuses

La vision du monde scientifique et matérialiste de l'Occident a été un immense succès dans ses explorations du monde physique, découvrant maints de ses secrets et utilisant ce savoir pour les besoins de l'humanité. On ne craint plus la rigueur des hivers, on a réduit la souffrance et la maladie, on a appris à communiquer électroniquement avec ceux qui sont au loin. Mais parallèlement, on a créé des armes offensives qui peuvent désormais détruire toute vie sur la Terre. Nos technologies modernes ont épuisé les ressources de la planète. On est au bord de la catastrophe. Le déséquilibre écologique des espèces et de la nature est dramatique. Nos désirs inconsidérés sont synonymes de mort pour toutes les autres formes de vie, y compris celles qui nous ont donné naissance.

La tâche s'impose et de façon urgente : renverser la vapeur. Car même si les bonnes volontés sont prêtes à reconnaître qu'il va en effet falloir relever ses manches, les énormes intérêts investis feront encore obstruction pour des questions de rentabilité et de profit. Comment, dans ces conditions, trouver les moyens qui permettraient d'instaurer une nouvelle harmonie avec l'environnement. Des institutions puissantes (le corporatisme, les groupements scientifiques et militaires, les industries, les systèmes d'enseignement, etc.) dépensent des millions de dollars pour maintenir les choses en l'état. Pour les affaires internationales, la planète n'est qu'un immense marché que s'arrachent les plus malins ou les mieux placés.

De plus, il existe des intérêts psycho-spirituels bien établis qui ont pour fonction de résister au changement et qui sont même peut-être plus efficaces que les intérêts purement financiers. Ces intérêts sont, par exemple, reflétés par l'attachement que nous gardons à la notion de lois physiques expliquant tout ce qui nous entoure ; si d'autres êtres résident dans le cosmos, ils seront fatalement plus ou moins semblables à ce que nous sommes. Le gouvernement américain avait lancé le programme SETI (programme de recherche sur des intelligences extraterrestres) avec la certitude que si des intelligences extraterrestres pouvaient signaler leur présence, ce serait grâce à des ondes radio. Voilà un autre exemple de cette manie de tout concevoir en ne dépassant pas le bout de notre nez. L'éventualité que ces mêmes intelligences pourraient bien choisir de communiquer avec nous autrement que par le truchement de cette technique désuète et limitée des ondes radio, notamment en ouvrant notre champ de conscience, n'est pas venue une seule seconde à l'idée de ces dignes inventeurs. Comme le fit remarquer le philosophe Terence McKenna : « Rechercher et attendre un signal radio envoyé d'une source extraterrestre est probablement une aussi grande présomption culturelle que de chercher dans la galaxie un bon restaurant italien » (McKenna 1991).

Je n'arrive pas bien à saisir pourquoi d'ailleurs nous nous cramponnons tellement à nos conceptions et nos façons d'interpréter le monde. Peut-être doit-on penser qu'un paradigme scientifique compréhensible, comme toute idéologie, rassure en confortant le sentiment de maîtrise et de pouvoir. Le mystère et la sensation de ne pas savoir sont bien évidemment antithétiques de ce besoin que nous avons de maintenir le contrôle et il semble même parfois que l'inconnu inspire une telle terreur que nous avons l'impression de nous

désintégrer, comme la grenouille du conte tibétain confrontée à un monde trop vaste pour être appréhendé. C'est aussi probablement pour cette raison que l'élite intellectuelle et politique de nos cultures semble encore plus que quiconque soucieuse de perpétuer une vision matérialiste de la réalité. Les phénomènes d'enlèvement ovni, qui frappent de plein fouet nos idées reçues occidentales et nous révèlent qu'en fait nous ne contrôlons rien du tout, sont beaucoup plus immédiatement acceptables par les couches moins cultivées de la population que par les esprits sophistiqués de nos sociétés. Car c'est en effet dans une large mesure cette élite scientifique et gouvernementale, sans parler des médias sélectionnés qu'elle contrôle, qui détermine ce que nous devons prendre pour la réalité. Ces institutions monolithiques sont comme par hasard les principales bénéficiaires de l'idéologie dominante.

Cette « politique de l'ontologie » (Mack 1992) se trouve être ainsi l'arène où vont se jouer la réalité et la signification du phénomène d'enlèvement ovni. Avant qu'une signification potentielle pour nos existences individuelles et collectives ne s'impose d'elle-même, il nous appartient de considérer le problème avec sérieux en le sortant des griffes de la presse à sensation pour l'exposer au grand public, de sorte que les médias actuels soient contraints d'abandonner leurs commentaires narquois et dédaigneux. Car notre gouvernement, comme tous les gouvernements, « a un problème » avec tout ce qui se rapporte au phénomène d'enlèvement. Après, c'est le travail de tout gouvernement d'essayer de protéger sa population et, pour les officiels, reconnaître que des êtres étranges, débarquant d'engins qui font la nique à nos radars et semblent défier toutes les lois de la gravité et de notre espace-temps, puissent envahir nos foyers et kidnapper des gens à leur convenance n'est pas sans

poser de graves problèmes. Cela expliquerait certainement pourquoi, depuis le début de toute cette affaire d'ovnis, le gouvernement a affiché un comportement pour le moins confus, accumulant les dénégations et les cachotteries. Autant de réactions qui le ridiculisent et qui n'ont fait qu'alimenter les théories d'une fabuleuse conspiration du silence.

Il existe encore bien d'autres implications au niveau politique. Songeons qu'en fait, la politique, qu'elle soit locale, nationale ou internationale, n'est jamais qu'une affaire de pouvoir. Nous recherchons ce pouvoir pour dominer, contrôler ou influencer une sphère d'action. Mais le phénomène d'enlèvement, dans sa démonstration même que l'art du contrôle devient impossible, sinon absurde, et par sa capacité à nous révéler une ampleur insoupçonnée de notre identité dans l'univers, invite l'humanité à découvrir un autre sens à ce « pouvoir », un sens plus profond et plus spirituel. Les conflits ethnologiques, qui ne sont finalement que des querelles de clochers (ce qu'Erik Erikson appelle « pseudo-spéciation »), sont à l'origine de souffrances innombrables et d'une menace incommensurable pour la survie de l'humanité. Le type d'identité que suggère le phénomène d'enlèvement ovni, identité plus globale, interconnectée, voire cosmique, pourrait bien offrir une diversion à nos inlassables guerres pour gagner et dominer la planète. Au mieux, le phénomène ovni pourrait nous sortir un peu de nous-mêmes et nous entraîner dans une grande aventure cosmique, potentiellement infinie. Mais tout cela dépend du sérieux avec lequel nous allons traiter de la question et de ses implications.

Les implications économiques sont, quant à elles, inséparables des implications politiques. La perte du sens du

sacré et le mépris de toute intelligence ou conscience autres que les nôtres dans la nature ont permis aux plus forts d'exploiter les ressources de la Terre sans aucun égard pour les générations futures. La croissance illimitée et anarchique est devenue une fin en soi, comme le rappellent inlassablement les « indicateurs » économiques, sans souci d'une catastrophe imminente annoncée par la multiplication insensée de la population humaine et l'épuisement des ressources naturelles. De plus, si cette avidité à acquérir (un euphémisme parle des « forces de marché ») devient incontrôlable, les inégalités de distribution des biens et notamment de la nourriture risquent de s'amplifier dangereusement et de provoquer non seulement des guerres de survie mais un chaos généralisé. Les phénomènes ovnis ne parlent pas directement de cette éventualité future. Le phénomène ne nous sauve pas, il ne peut pas nous sauver. En revanche, comme nous allons le voir rapidement, le phénomène semble relié de manière complexe à cet aspect avide de la nature humaine, à ces racines qui peuvent être cause de notre perte, et aux conséquences à venir de nos comportements collectifs. Pour les kidnappés, et pour nous tous si seulement nous étions plus attentifs, les rencontres ovnis sont profondément éclairantes, dans le sens le plus large du terme.

Le phénomène d'enlèvement ovni représente d'autre part un problème particulier pour certaines religions installées. Depuis le début de l'histoire de l'humanité, de petits groupes d'hommes, reconnaissant la puissance de certaines forces spirituelles « extérieures à nous » et le danger qu'elles pouvaient représenter, se sont donné pour tâche de guider leurs frères dans toutes « ces ultimes questions » (Zock 1990). Les chefs religieux tentent donc de nous instruire sur la nature de Dieu et de déterminer, à notre place, quels êtres

spirituels et autres entités peuvent exister dans le cosmos. Au Moyen Age, l'Église catholique, par exemple, avec le zèle qu'on lui connaît, essaya d'imposer un monothéisme particulier fondé sur une trinité et supprimant le plus souvent d'une manière violemment radicale les polythéismes préexistants qui avaient cours dans la plus grande partie de la vieille Europe.

Il ne reste par conséquent que très peu de place, dans notre tradition judéo-chrétienne, pour toute une variété de petits mais puissants esprits familiers dont le drôle de rôle serait fait d'un mélange de traumatisme et de transcendance, sans égard apparemment pour la hiérarchie ou les doctrines des religions reconnues et établies. C'est une chose d'accepter l'idée que r« esprit » réside dans l'univers et que « nous ne sommes pas seuls ». C'en est une autre pour l'« esprit » de se manifester sous des formes étranges et effrayantes, partiellement semblables à notre propre image. Dans le meilleur des cas, ce serait quelque chose de troublant et de difficile à intégrer. Au pire, dans la perspective dualiste chrétienne, ces êtres aux yeux sombres pourraient apparaître comme des suppôts du Diable (Downin 1990). Les religions orientales comme le bouddhisme tibétain, qui ont toujours admis l'existence de toute une kyrielle d'esprits, génies et entités cosmiques, semblent avoir moins de difficultés pour accepter la réalité des phénomènes d'enlèvement ovni que les monothéismes dualistes qui offrent, eux, une plus grande résistance.

Il m'apparaît difficile d'ignorer désormais le fait que les phénomènes d'enlèvement interviennent sur Terre au moment où la crise planétaire est à son comble. Les pouvoirs et l'esprit de conquête des hommes, rendus presque invincibles grâce aux technologies qui ravagent la planète et son

environnement, nous ont menés au bord de la catastrophe. Certes, des efforts sont faits à tous les niveaux pour enrayer le processus. Mais la destruction systématique ne recule pas pour autant. Les enlèvements semblent donc principalement concernés par deux projets parallèles : transformer la conscience humaine pour prévenir l'anéantissement de la vie sur Terre ; allier deux espèces dans le but de créer une nouvelle forme évolutive de vie.

OceanofPDF.com

Les transformations de la conscience en relation avec le système écologique de la Terre

Au cours de mes travaux sur les enlèvements ovni, ce qui m'a le plus surpris a été de découvrir que ce qui se passait sur Terre ne restait pas inconnu dans le reste de l'univers ; que la Terre elle-même et son éventuelle destruction pouvaient exercer des effets bien au-delà de sa sphère d'existence. Et cela dépassait de beaucoup les conceptions qui m'avaient été inculquées. Il ressort des informations léguées par les kidnappés que notre planète a une valeur, une importance au niveau cosmique, qui reflète l'importance des interconnexions de tous les systèmes vivants au niveau terrestre. Le phénomène d'enlèvement extraterrestre serait ainsi une sorte d'initiative pour corriger le tir.

Anne, dont je parle brièvement dans ce dernier chapitre et dont le cas n'a pas été analysé ici, a appris de ses propres expériences que « l'univers tout entier s'auto-corrige, car si une partie de l'univers effectue des rectifications, telle une machine informatique, tout le reste doit le faire aussi ». Elle comparait l'univers à une tapisserie : « Tous les éléments sont liés les uns aux autres. Si vous faites un trou dans une tapisserie ou si vous la déchirez à un endroit, vous endommagez fatalement les parties qui y touchent. Si vous tirez un fil, les autres viennent avec et vous devez tout raccommoder… Si vous fichez la pagaille dans un coin de l'univers, vous la fichez aussi dans le voisinage, y compris dans ce qui pourrait intervenir et rectifier le tir. »

En principe, tous les kidnappés reçoivent des informations concernant la destruction possible de tous les écosystèmes planétaires et se sentent obligés de faire quelque chose pour empêcher le désastre final. Mais, comme nous avons pu l'observer au cours de ces analyses, ces informations ne sont pas reçues de manière cognitive, comme un cours. Les kidnappés reçoivent, en fait, des images impressionnantes de vastes catastrophes, avec anéantissement des gouvernements et des infrastructures économiques, pollutions et désertifications mortelles. Ces images sont ressenties intensément au niveau corporel, et j'ai été souvent très ému de voir mes patients sangloter sur le divan et être pris de migraines atroces alors que les mots leur manquaient pour me rapporter ces visions. C'est le genre de connaissance qui doit se traduire par l'action. L'écrivain et futurologue Jean Huston, au Congrès du Parlement mondial des religions qui se tenait en septembre 1993 à Chicago, déclara que tous les mythes avaient débuté par une forme de trahison. Peut-être la trahison des hommes envers leur planète donnera-t-elle naissance au nouveau mythe d'une relation et d'une création entre les espèces.

OceanofPDF.com

Le programme d'« hybridation »

Les travaux de pionniers tels que Budd Hopkins et David Jacobs ont analysé avec la plus grande précision ce qui apparaît également dans mes analyses, notamment que le phénomène d'enlèvement est impliqué dans un programme de reproduction dont l'objectif serait de créer des êtres hybrides mi-humains, mi-extraterrestres. En comparant les récits de divers kidnappés, il apparaît que des prélèvements sont effectués sur eux, du sperme pour les hommes et des ovules pour les femmes ; un œuf dont la nature est en fait altérée est ainsi fécondé. Ce processus est qualifié de « génétique » par les kidnappés et les chercheurs, mais on n'en sait pas plus. L'embryon résultant serait inséminé dans une femme qui le porterait dans son utérus jusqu'à un enlèvement ultérieur où il lui serait alors retiré. Cette gestation humaine serait l'affaire de quelques semaines, après quoi le fœtus est placé dans des « incubateurs » (des réservoirs ou des cylindres comme on peut le voir dans le dessin de Catherine) jusqu'à ce qu'il puisse vivre par lui-même et être élevé dans certaines pièces du vaisseau spatial comparables à des nurseries. Périodiquement, les « parents » humains kidnappés sont mis en présence de leurs rejetons hybrides et encouragés à les dorloter, ce qui est toujours pour ces personnes un moment extrêmement troublant. En effet, les kidnappés se voient alors tenaillés par des sentiments contradictoires à la seule perspective de tisser des liens affectifs avec ces étranges créatures qu'ils ne peuvent voir qu'épisodiquement, selon le bon vouloir des extraterrestres.

Mais malgré l'aspect dérangeant, violent et traumatisant de ce processus, la majorité des kidnappés avec qui j'ai travaillé finissent par accepter cette participation involontaire au

programme susdit. Je suppose que la fameuse « identification à l'agresseur», déjà évoquée, est une explication trop simpliste dans le cas qui nous occupe. En dépit de la colère qui les anime, les kidnappés sentent bien finalement qu'ils prennent part - et même que ce fut un choix de leur part - à un processus de création de la vie. En outre, pour la plupart des kidnappés, l'hybridation s'est déroulée simultanément avec une prise de conscience fulgurante, déclenchée par les extraterrestres, sur l'échec de l'aventure humaine sous sa forme actuelle. Ces kidnappés ressentent comme inévitable ou imminente la mort de toute vie humaine sur Terre, sans compter toutes les autres espèces, et ce sur une échelle si vaste qu'il faut à tout prix qu'une nouvelle forme de vie puisse survivre et évoluer si nous voulons que l'essence biologique et spirituelle humaine demeure d'une manière ou d'une autre. La seule question qu'ils ne se posent pas alors c'est pourquoi cette nouvelle forme de vie devrait revêtir des aspects aussi bizarres.

J'ai passé mon temps à demander aux kidnappés de m'expliquer pourquoi, si ces êtres hybrides sont censés représenter l'espèce qui repeuplera la planète après l'holocauste tant et tant prophétisé, ils apparaissent tellement fragiles, lymphatiques ; on s'imagine mal qu'en eux réside la force vitale qui perpétuera la race humaine ou toute autre espèce. Seul Peter a essayé de répondre à cette question en insistant sur le fait que, pour lui, les petits hybrides n'étaient pas le moins du monde amorphes, mais qu'ils possédaient une vitalité qui leur était particulière. Au cours d'un récent enlèvement, Jerry a pu voir de jeunes adultes hybrides extrêmement beaux, semblables à des anges avec un teint de porcelaine ; leur tâche était de lui montrer sur un écran ce futur inévitable de la planète au cas où les humains ne changeraient pas leurs façons de faire. En ce qui me

concerne, je pense que le rôle qu'auront à jouer des jeunes hybrides représente un des aspects les plus mystérieux et les plus passionnants de tout le phénomène d'enlèvement ovni.

Les chercheurs qui n'envisagent le problème que d'un point de vue critique ont tendance à l'interpréter d'une manière partiale. Exemple : les extraterrestres se servent de nous pour leurs propres objectifs, reconstituant leur stock génétique à nos dépens alors que tout aura explosé sur Terre. S'il advient que quelque chose de positif ressorte de tout ce processus, c'est toujours à travers une déception. Je ne dirais pas que les extraterrestres n'utilisent pas la déception pour garder secrets leurs buts, mais l'argument donné ci-dessus me paraît trop réduit et trop linéaire dans son interprétation.

Mon impression est que nous sommes les témoins d'une chose beaucoup plus complexe que cela et qu'il s'agit probablement d'une tentative étonnante de mélange entre deux espèces effectuée par une intelligence dont nous ne savons rien et dans un but qui sert les intérêts des deux parties, mais avec de nombreuses difficultés pour chacune d'elles. Pour avancer cela, je me fonde essentiellement sur les rapports d'enquête auprès de mes patients.

D'abord, de nombreux kidnappés, Scott et Peter en tête, ont pris conscience au cours de nos travaux communs que cette union humain/extraterrestre servait les besoins des deux espèces en complétant notamment les aspects d'une identité tronquée pour l'une comme pour l'autre (identité manquante ou perdue au cours de l'évolution). Grosso modo, disons que les extraterrestres se sont incarnés d'une façon moins dense mais plus proche de la source créatrice de l'univers dont les êtres humains, eux, ont été pratiquement totalement coupés. Par leur interaction avec les kidnappés, les extraterrestres les rapprochent (et nous avec) de leurs racines cosmiques et

spirituelles en nous renvoyant vers la lumière divine ou le « Foyer » originel, cet « endroit » (en fait un état d'être) où les secrets, la jalousie, l'avidité et l'instinct destructeur n'ont plus de raison d'être. Les extraterrestres, en revanche, aspirent à connaître des émotions plus intenses, de celles qui accompagnent une incarnation comme la nôtre. Ils semblent fascinés par notre sensualité, notre chaleur, nos ressources érotiques et l'affection que les membres d'une même famille partagent ; eux-mêmes paraissent répondre à des sentiments chaleureux et sincères. Parfois, ils se comportent comme des enfants affamés d'amour. Ils adorent observer les humains dans toutes sortes de manifestations amoureuses ou affectives qu'ils n'hésitent pas à provoquer ou à mettre en scène pour s'agglutiner autour et s'en régaler.

Deuxièmement, on remarque que la relation entre humains et extraterrestres évolue facilement vers un attachement puissant. En dépit des ressentiments et des sentiments de terreur, les kidnappés finissent par éprouver un amour profond pour les extraterrestres, et principalement pour la figure centrale, le chef, qui semblerait leur rendre cette affection même si les expériences d'enlèvement conservent un caractère glacial et austère. Les extraterrestres peuvent aussi être perçus comme étant la véritable famille d'un kidnappé car ils l'ont parfois protégé des agressions humaines, de la maladie ou de la mort, et ce depuis sa plus tendre enfance. Le chef peut prendre l'allure d'un familier, sage et aimant, que le kidnappé connaît depuis toujours et c'est aussi pourquoi le kidnappé lui pardonne le fait qu'il ait fallu passer du jeu à des choses plus sérieuses ou plus pénibles dans le processus des kidnappings successifs et de leurs procédures obligées (notamment les expérimentations sexuelles à la puberté et les créations d'hybrides quand le sujet est en âge de procréer).

Anne me décrivit un incident amusant qui se déroula à la fin d'un de ses enlèvements, au cours duquel un extraterrestre ne savait pas comment lui manifester son affection. Elle était revenue dans son lit et s'était probablement rendormie. Mais elle se réveilla à un moment et aperçut un de ces êtres « en train de la fixer avec un regard langoureux et affectueux ». « Il était là, simplement à regarder mon visage, mes traits… mes yeux, il me fixait avec tellement d'amour, tellement d'émotion… Quand il comprit que j'étais réveillée, il a pris peur… Ses yeux (se sont plissés), ils (se sont rapetissés). Je crois me souvenir qu'il a ouvert la bouche et émis une sorte de cri silencieux. » Elle vit sur son visage « se dessiner la structure fine de l'ossature ». Quand elle le regarda dans les yeux, l'expression de l'être voulait dire : « Oh mon Dieu, tu es réveillée et tu me surprends dans un tel trouble. » « Puis il s'est enfui par la fenêtre… en volant à l'horizontale, de tout son long… Je pense qu'il était comme un docteur qui s'exerçait, observa Anne, car il n'était pas censé faire les choses à titre personnel… un extraterrestre est toujours ennuyé de réveiller quelqu'un parce qu'il est préférable que l'on ignore sa présence dans nos parages. »

La connexion remarquable qui se produit régulièrement par l'intense échange des regards entre les humains et les êtres extraterrestres semble être également un trait central de la reconnaissance de l'existence extraterrestre et de l'instauration d'un lien entre les deux espèces. Les kidnappés n'ont cessé de décrire ce sentiment d'amour envoûtant qu'ils éprouvaient systématiquement en plongeant dans ces yeux sombres, immenses et qui captaient tout d'eux. Ce contact est « cinquante fois plus puissant » que tout ce qui existe dans les rapports humains, me confia une femme. Pour Peter et d'autres kidnappés masculins, cette connexion par les regards est censée restaurer la « fraternité » perdue, scindée

en deux lorsque nous fûmes tous - humains et extraterrestres - séparés de la source commune primordiale. Cette expérience peut d'ailleurs être extrêmement profonde, comblante et même extatique. Certains kidnappés ont connu des relations sexuelles avec des extraterrestres - Joe, par exemple, sous son identité extraterrestre, et Peter en tant qu'humain ; Peter eut même une partenaire avec qui il a eu un enfant hybride.

Il est nécessaire de souligner que nous ne savons pas pour le moment si tout ce que nous venons de voir existe littéralement sur un plan matériel de la réalité bien qu'il nous ait fallu reconnaître l'existence de certaines manifestations apparemment physiques telles que des grossesses et des enfants hybrides. Les extraterrestres semblent de leur côté mettre l'accent sur l'aspect évolutif du processus de mariage entre les espèces et sur le repeuplement de la Terre après qu'aura eu lieu l'apocalypse attendue. Mais on peut aussi penser que tout cela se joue, d'une manière assez mystérieuse d'ailleurs, au niveau de la conscience, sous une forme incarnée quelconque qui demeure cependant séparée de l'enveloppe charnelle. Le processus pourrait être « éducatif », une sorte de drame mythique fabriqué de toutes pièces par une intelligence transcendante pour nous obliger à monter d'un degré. Ou bien la fusion des espèces humaine et extraterrestre pourrait être quelque chose de plus concrètement réel et les bizarreries qu'elle engendrerait le résultat des difficultés prodigieuses qu'il y aurait à mêler ensemble une race à la matière dense, comme la nôtre, et des entités plus proches du spirituel, comme le sont les extraterrestres.

OceanofPDF.com

Une autre intelligence à l'œuvre : pourquoi cela nous paraît-il si important ?

À la fin d'une de ses régressions, Anne me dit ceci : « Il y a quelque chose d'autre qui s'intéresse à nous mais nous ne voulons pas en entendre parler. Mais voilà, c'est là. Et ce n'est pas qu'un joli petit rêve grâce auquel vous vous sentez plus important. Cela devient une responsabilité, et les choses que vous ne voudriez pas voir advenir adviennent quand même. » Pourtant dans nos cultures, du moins pour ceux qui déterminent à notre place ce que nous devons accepter comme la réalité, l'existence même de cette autre intelligence, ce « quelque chose d'autre qui s'intéresse à nous », est difficile à avaler. Et pourquoi justement l'existence d'autres intelligences dans l'univers est-elle si compliquée à admettre alors que de tout temps, depuis que l'humanité est apparue, et cela sur tous les continents (et même encore actuellement), cette idée a été présente dans l'esprit et le cœur des hommes ?

J'ai déjà abordé ce sujet - la difficulté pour notre culture d'admettre l'existence des phénomènes ovnis - en accusant les intérêts en place, par exemple, et les valeurs que défendait l'Occident par pur souci de conserver son statu quo. Mais je crois fermement qu'au cœur du problème une croyance phare (ou clé) dont est pétrie notre culture est complètement remise en question par les phénomènes ovnis : celle de la séparation du corps et de l'esprit. Jusqu'à ce jour, le système a bien fonctionné, l'esprit (le monde subjectif) ayant été confié à la religion et le corps (monde matériel) à la science. Aussi les hommes se trouvent-ils bien embarrassés avec un phénomène

qui met à bas cette barrière sacrée. Cela sape les fondements de tous nos systèmes de croyance. Notre esprit n'a pas prévu de place pour une telle révolution.

Le dalaï-lama a déclaré un jour que la destruction de notre environnement n'anéantissait pas seulement l'habitat des plantes et des animaux, mais aussi les royaumes dans lesquels résident les esprits. Peut-être est-ce cette destruction de leur habitat qui aura poussé les esprits à se manifester à nous en utilisant le seul « langage » que nous connaissons, celui du monde physique. Dans le contexte actuel de crise généralisée, ils n'auraient pas d'autre choix que celui de venir à notre rencontre, quelles que soient les difficultés. Peut-être aussi nos consciences se sont-elles trop atrophiées pour être naturellement sensibles au monde spirituel et qu'il faut nous donner un petit coup de pouce. Et ce coup de pouce prendrait la forme de ces enlèvements extraterrestres si difficiles à accepter avec leurs rituels : explosion des structures d'enfermement de la conscience, percée spectaculaire vers d'autres mondes dont on n'imaginait pas la présence ou dont on s'était éloignés, réanimation (musclée) des sens par lesquels on peut accéder au monde spirituel, etc. Qui dit que nous n'avons pas réuni toutes les conditions spirituelles qui rendaient nécessaires de tels phénomènes ?

OceanofPDF.com

Autres implications pour la conscience humaine

Avec l'ouverture de la conscience vers de nouveaux états d'être, les kidnappés découvrent des schémas et des perspectives d'existence qui leur confèrent un sens approfondi des liens qui s'entrecroisent dans l'univers tout entier. Pour Dave, ce sentiment a pris la forme de coïncidences signifiantes, ce que Jung nomme des synchronicités, et qui lui devenaient évidentes partout où il allait, surtout après qu'il fut parvenu à intégrer ses expériences de kidnapping. Les pensées et les idées peuvent, au cours des enlèvements, apparaître reliées au monde physique d'une manière plus organique que dans la vie ordinaire. La métaphore devient alors tangible, concrète. Pour Peter, « son quatrième pas » pour passer à travers la cloison de sa maison de Nantucket en août 1992 référait à une action réelle et physique et aussi à une symbolique puissante traduisant sa décision et son acceptation de passer d'un plan de la réalité à un autre. Pour Arthur, le fil lumineux, d'une manière très littéral, était la source énergétique qui le transportait jusqu'au vaisseau spatial et la représentation concrète des liens qui l'attachaient aux autres.

Un fonctionnaire de la santé publique, homme de quarante et un ans, m'a parlé de larges tuyaux par lesquels il passait au cours d'un de ses enlèvements : « ...Et qui me menaient vers cet autre plan où il y avait cette lumière... C'était comme une naissance à cause de la sensation de fluidité » dans ces tuyaux. Passer à travers eux était une « renaissance » à la fois littérale et symbolique, un passage « à travers le voile, un passage de l'autre côté ». Au cours d'un kidnapping qui s'est

produit ultérieurement à ceux décrits dans ce livre, Catherine eut aussi affaire à un tuyau, tube ou tunnel par lequel elle, comme d'autres, dut passer pour quitter un plan spirituel hors de notre espace-temps et rejoindre son enveloppe corporelle d'être incarnée sur cette Terre.

Les expériences d'enlèvement semblent, d'autre part, ouvrir la conscience des kidnappés, du moins certains avec qui j'ai travaillé, aux cycles des morts et des renaissances tels qu'on peut les voir décrits dans le Bardo tibétain (Sogyal Rinpoche 1992). Une illustration saisissante en fut donnée à plusieurs reprises dans les réminiscences de vies antérieures que certains sujets ont évoquées sous hypnose. Ces rapports suggèrent que la conscience humaine possède son propre schéma interne d'évolution, schéma qui n'est pas celui du corps physique. Des gens comme Dave, Joe, Catherine ou Eva ont abordé avec d'intenses émotions ces périodes d'incarnation sur Terre, suivies de morts revécues de manière dramatique et spectaculaire pour l'observateur. Tous parlaient de retour vers et de fusion avec quelque source ou conscience primordiale, créatrice de tout ce qui formait l'univers, puis d'une redescente sur Terre en passant par le ventre d'une femme et enfin la reprise d'un corps charnel.

La mort ou transition entre deux incarnations semble inclure une sensation de légèreté et de luminosité (cf. Joe). « Comme c'est bon de revenir », dit-il. « C'est tellement plus réel, dira de son côté Eva, de monter, de s'épanouir, de ressentir la joie. » Elle se fondit « dans une lumière blanche et or » et vit une colombe qui s'envolait d'une cage. « Voilà mon âme », dit-elle. Dans certains cas, les extraterrestres, qui semblent résider ou appartenir à cette dimension fluide (bien qu'ils s'incarnent périodiquement dans une certaine mesure sur Terre), semblent aussi avoir accompagné les kidnappés à

travers diverses incarnations dans le temps. Comme nous l'avons déjà vu en détail avec Dave et Joe, il serait possible de suivre le développement ou l'évolution de la conscience à travers les différentes existences qu'un individu aura investies au cours du temps.

Il serait vain d'épiloguer pour savoir si l'identité d'une vie antérieure appartient vraiment à un kidnappé en particulier de la même façon que notre corps ne serait vraiment le nôtre que le temps de notre passage ici-bas. Le biologiste Rupert Sheldrake a émis l'idée qu'il serait possible qu'il existât une sorte de mémoire collective éternelle d'où nous procéderions tous. On pourrait ainsi, par exemple, « se brancher sur telle population à telle époque du passé et, grâce à des résonances morphiques, retrouver le souvenir de vies antérieures ». Cela ne prouverait en rien, ajouta-t-il, que « vous soyez cette personne » (Sheldrake 1992). Son idée s'harmonise avec l'observation que la psyché ou la mémoire des kidnappés semble capable de voyager, surtout au moment de l'ouverture de conscience qui se produit durant la séance de régression, vers l'endroit et vers l'époque que les exigences de l'évolution du moment requièrent.

OceanofPDF.com

Changer le paradigme

Inutile de dire que tout ce dont il vient d'être débattu jusqu'ici n'a strictement aucun sens d'un point de vue scientifique moderne à l'occidentale dont « l'affirmation fondamentale », pour employer les mots du philosophe Richard Tarnas, est qu'« aucune signification perçue par l'esprit humain dans l'univers n'a d'existence intrinsèque dans ce même univers mais est une projection de l'esprit humain ». Pour Tarnas : « Ce vide total du cosmos qui privilégie d'une manière aussi absolue l'être humain » est peut-être « l'ultime projection anthropocentrique, la forme la plus subtile et en même temps la plus prodigieuse de l'importance que l'humain se donne à lui-même », représentant du même coup « un centre de l'univers à caractère intellectuel aux proportions cosmiques ».

Les expériences que m'ont racontées pendant quatre années les kidnappés avec qui j'ai travaillé constituent, à mon sens, une documentation suffisamment riche pour soutenir l'idée que le cosmos, loin d'être vide de toute signification et de toute intelligence, est, pour encore citer Tarnas, «informé par quelque intelligence universelle », une intelligence « d'une puissance, d'une complexité et d'une subtilité esthétique à peine concevables, tout en ayant des caractéristiques proches de l'intelligence humaine et à laquelle on pourrait participer ». Cette réflexion me rappelle les commentaires de Carlos. Bien d'autres phénomènes viennent étayer l'idée que l'intelligence dans l'univers adopte des expressions variées pour parvenir jusqu'à nous (si nous prenons la peine d'y faire attention). C'est le cas, par exemple, des expériences proches de la mort (des ouvrages ne manquent pas sur ce sujet) ou de ces formations symboliques qui apparaissent dans les champs

après le passage d'un ovni et ce un peu partout dans le monde. Autant de preuves supplémentaires dans notre camp.

Avant de quitter mes lecteurs, je ne résiste pas à l'excitation de me demander ce qui pourrait bien provoquer un changement massif de la conscience humaine, en fait le changement du paradigme qui sous-tend les expériences vécues par les kidnappés de l'espace. On dirait qu'il va falloir en passer par une sorte de mort de l'ego culturel, un ébranlement beaucoup plus radical encore (expression souvent employée par les kidnappés lorsqu'ils reconnaissent la réalité de leurs expériences) que la révolution instaurée par Copernic lorsqu'il démontra que la Terre, et donc l'humanité, ne se situait pas au centre de l'univers. Les enlèvements ovnis et tous les phénomènes qui s'y rattachent suggèrent d'abord que les humains ne sont pas les êtres les plus intelligents dans un univers plus ou moins rempli de vie consciente. Mais les expériences des kidnappés indiquent aussi que nous participons du cosmos qui contient ces intelligences plus avancées à certains égards que nous le sommes et qui ont justement le pouvoir de nous le prouver en se servant de nous pour des buts que nous ignorons.

Chaque kidnappé fait pour moi figure de pionnier embarqué pour un voyage héroïque. En effet, ils subissent d'épouvantables épreuves comme cette terreur devant la destruction de leur ego, et ils nous autorisent à connaître leurs aventures et celles de leur conscience obligée de s'ouvrir à d'autres dimensions inconnues du cosmos et de la psyché, apparemment inextricablement liées. Mon travail avec eux leur a probablement permis de reconnaître l'existence de telles expériences et l'importance de ce qu'ils ont à nous offrir désormais.

On m'a aussi souvent demandé pourquoi, si les ovnis et les enlèvements sont des réalités, les vaisseaux spatiaux ne se manifestent pas de manière plus évidente. « Pourquoi n'atterrissent-ils pas tout simplement sur la pelouse de la Maison-Blanche ? » Un cliché, certes, mais la réponse la plus courante, chez les gens sérieux, est que les extraterrestres n'osent pas se manifester d'une façon plus directe. Ce serait une panique générale aussi bien parmi les membres du gouvernement que dans la population, et l'armée ne manquerait pas d'entrer en action.

Je crois qu'il existe une réponse plus appropriée et plus en rapport avec les documents exposés dans ce livre. L'intelligence qui est à l'œuvre derrière tous ces phénomènes n'opère tout simplement pas de cette façon. Elle agit plus subtilement et sa méthode consisterait à inviter notre culture, à la rappeler et à la rendre perméable à tous ces changements nécessaires, et à ouvrir notre conscience d'une manière qui bannirait les conclusions, ce qui est en soi très différent de nos façons de procéder traditionnelles. C'est un type d'intelligence qui fournit suffisamment de preuves que quelque chose d'important est en jeu mais sans justement faire appel à ces autres preuves qui satisferaient tellement notre mode de connaissance exclusivement empirique et rationaliste. Il nous appartient alors d'embrasser le phénomène dans sa réalité et d'effectuer les progrès nécessaires pour appréhender le fait que nous vivons dans un univers différent de celui que nous croyions connaître.

Un des débats les plus houleux demeure celui qui concerne la nature de cette intelligence : étant donné les méthodes pénibles parfois employées par les extraterrestres, certaines personnes s'estiment en droit de se demander si cette intelligence est bienveillante à notre endroit ou si elle nous

veut du mal. Ce problème nous éloigne bien évidemment des données de base pour nous faire pénétrer dans le domaine des interprétations. Nous n'avons qu'une connaissance succincte, par exemple, de ce que pourrait être ce « programme » d'hybridation qui semble être au cœur du phénomène d'enlèvement. Pourtant, mon impression générale est que le processus même de l'enlèvement n'est pas quelque chose de totalement mauvais et que les intelligences auxquelles nous avons affaire ne nous veulent pas de mal. J'ai même le sentiment - dirais-je la foi ? - que le phénomène d'enlèvement est foncièrement destiné à préserver la vie sur Terre à un moment où elle est particulièrement menacée d'extinction.

Quelle vision de notre avenir les kidnappés ont-ils ramenée de leur étrange voyage ? Je pense que les enlèvements ovnis ont quelque chose à voir avec l'évolution de la conscience et l'écroulement d'une vision des choses qui a placé faussement l'humanité à l'épicentre de l'intelligence dans le cosmos, cosmos perçu alors comme vide de vie et de sens. Lorsque, à l'image des kidnappés, nous lâcherons prise et renoncerons à cette illusion de tout contrôler et tout maîtriser en ce monde, nous découvrirons que notre place en tant qu'espèce se trouve parmi beaucoup d'autres et que notre apport particulier sera justement ce qui fait le meilleur en nous : une aptitude à échanger de l'amour et de l'affection, la pensée rationnelle et la conscience de soi. En écartant de nos préoccupations cette notion de prééminence ou de domination sur tout le reste, nous nous ouvrirons à un univers richement pourvu de formes de vie différentes de la nôtre, avec lesquelles nous pourrons rentrer en contact par des moyens que nous ne connaissons pas encore.

Le principe même de la connexion, cette force qui développe la conscience au-delà de nous-mêmes, serait l'amour. En faisant la découverte de ce principe d'interconnexion fondamental, nous perdrons cette sensation d'être fragmentés et nous évoluerons vers l'unité en tant qu'individus, à la fois membres d'une famille et citoyens planétaires. D'une perspective aussi élargie, la Terre ne pourra plus apparaître comme un simple marché économique, objet de toutes les convoitises et de toutes les compétitions. Elle deviendra le joyau de la couronne de l'être, l'endroit où il fera bon revivre cette connexion avec la source originelle cosmique dont nous avons été séparés. Grâce à l'ouverture de notre psyché, nous abandonnerons définitivement la pensée dualiste qui avait coupé l'esprit de la matière.

Les extraterrestres, depuis une source qui nous demeure inconnue, sont venus jusqu'à ceux que l'on nomme les kidnappés de l'espace. On ne saisit pas encore très bien quels sont leurs objectifs ou leurs méthodes. Mais il nous paraît clair à présent qu'« ils » sont venus vers « nous » en adoptant des formes matérialisées afin que nous puissions les voir. Certains chercheurs ont prétendu qu'ils avaient maîtrisé le phénomène du voyage dans le temps et qu'ils viendraient ainsi du futur. Ils le laissent parfois entendre, d'ailleurs. Nous n'en savons pas plus à ce sujet. Mais le mythe engendré par les phénomènes d'enlèvement, parce qu'ils nous guident et nous régénèrent, offre une nouvelle histoire, un nouveau devenir à l'humanité qui a déjà survécu à pas mal d'holocaustes mais qui pourrait bien cette fois, dans un avenir proche, ne pas connaître de rémission. Le phénomène d'enlèvement concernerait, cela me paraît évident, ce qui reste à venir. Il propose de manière concrète des visions des futurs possibles de la Terre… et nous laisse le choix.

OceanofPDF.com

Appendice A

Bref panorama des hypothèses relatives à la réalité des phénomènes d'enlèvement

Depuis la publication en avril 1994 de l'édition brochée de ce livre, un certain nombre de questions ont été soulevées quant à la réalité du phénomène d'enlèvement extraterrestre et quant au crédit que l'on peut accorder aux témoignages des victimes en tant que preuves et bases d'analyse. Ces questions concernent notamment la nature même des preuves d'ordre physique qui accompagnent ces rapports d'enlèvement ; la fiabilité de la mémoire humaine dans ce genre particulier d'expérience ; la manière dont l'hypnose peut altérer cette mémoire ; les possibles alternatives à l'hypothèse qui voudrait que les descriptions données par les témoins, selon le schéma habituel des reconstructions mémorielles, correspondent bien aux événements qui se sont déroulés. Ce sont en effet des champs d'investigation entièrement nouveaux qui, pour obtenir des réponses, exigent une somme considérable de recherches supplémentaires. Cet appendice a été rajouté à la première édition pour justement aborder et discuter ces questions et mettre tout spécialement en

évidence ces aspects du phénomène d'enlèvement qui, à mon sens, nécessiteraient d'être étudiés de très près si nos explorations futures venaient à être fructueuses.

OceanofPDF.com

Le contexte ontologique

Avant d'analyser plus avant les thèmes que nous venons d'évoquer, il me semble important de placer le phénomène d'enlèvement dans son contexte ontologique. Car le « problème de sa réalité », comme pour tout autre objet d'étude, détermine à lui seul nombre de ces questions et de ces critiques qui lui sont spécifiquement adressées. Dans cet ouvrage, le lecteur trouvera un panorama clinique des événements reliés au rapt extraterrestre et qui, je crois, laisse à penser que nous sommes devant un phénomène qui n'aurait pas sa source dans notre réalité physique mais qui pourrait y pénétrer ou s'y manifester sur des modes extrêmement variés. Ce concept est en soi révolutionnaire et malaisé à appréhender étant donné la vision du monde qui, dans la vie courante et moderne, nous est devenue familière. Il n'empêche que mon expérience auprès des victimes de kidnapping m'a amené vers cette conclusion.

Dans certains cas de kidnapping, l'individu aurait été véritablement porté « manquant » d'après le témoignage de proches. Mais d'autres incidents auraient plus de ressemblance avec des expériences de sortie de corps, ou bien même de rencontres avec des formes étranges de lumière, de son, de vibrations ou d'autres énergies capables de créer de fortes sensations chez le sujet mais sans réel « enlèvement » au sens littéral du mot. On dirait que le phénomène opère de manière subtile, insaisissable, parfois même « rusée », comme si une intelligence maligne était à l'œuvre. Pourtant, après cinq années de prospection dans ce domaine, il m'apparaît que cette subtilité est inhérente au phénomène et qu'on doit l'y inclure si l'on veut pénétrer les mystères du rapt extraterrestre.

Pour certains de mes critiques, cette possibilité qu'aurait le phénomène d'enlèvement de se produire de façon effective et cependant pas dans le cadre de notre réalité physique, ni dans toute autre réalité ou dimension auxquelles nous pourrions avoir accès avec nos moyens empiriques, c'est déjà une contradiction insupportable. Mais plusieurs de ces personnes ont tout de même fait preuve d'une certaine ouverture en admettant que ces expériences pouvaient avoir lieu, du moins partiellement, au sein d'une autre réalité. Les scientifiques comme Fred Alan Wolf, Rudolph Schild, Jacques Vallée, Cari Brunstadt et Ronald Bryan envisagent l'éventualité d'univers parallèles ou autres dimensions de la réalité d'où ce matériel et ces informations proviendraient avant de s'engouffrer dans notre monde physique.

Mais si l'on admet que certains domaines de la réalité puissent demeurer « invisibles », il n'en reste pas moins qu'avec les expériences d'enlèvement nous nous retrouvons confrontés à un ou des univers où les calculs objectifs, directs et extérieurs demeurent impossibles à effectuer ; aussi devons-nous, par la force des choses, nous en rapporter aux témoignages subjectifs de l'expérience individuelle. Même les recherches d'un psychiatre comme John Carpenter sur des victimes qui auront été kidnappées en même temps, alors que les rapports d'enquête se recoupent dans leurs moindres détails, dépendent au bout du compte d'une estimation faite à partir d'informations subjectives (Carpenter 1993).

Il me semble qu'une étude responsable et complète du phénomène d'enlèvement appelle au développement et à la mise en application d'une science de l'expérience subjective telle que l'a décrite Stolorow (1992). Dans la mesure où les témoignages personnels forment la source principale de nos connaissances en matière de kidnapping extraterrestre, nous

devons montrer une rigueur toute particulière dans notre jugement quant à son authenticité, son intensité émotionnelle et sa cohérence comparativement à d'autres comptes rendus ; nous devrons également tenir compte de la motivation, du scepticisme, de la crédibilité et de la sincérité du témoin par rapport à ces expériences ainsi que des relations que ces mêmes expériences d'enlèvement pourraient entretenir avec l'histoire personnelle du sujet. Signalons au passage que ce travail de décryptage d'expériences subjectives sans le support de preuves matérielles est le propos même de la psychanalyse et de la psychiatrie psychodynamique. En effet, une formulation psychodynamique correcte explique les souvenirs passés et les comportements habituels, et permet d'annoncer les comportements à venir. De même, une analyse adéquate d'une expérience d'enlèvement subjective devrait être corroborée par et indiquer des traces physiques, et aussi prédire des événements futurs.

OceanofPDF.com

Le problème des preuves matérielles

Certains collègues des sciences ou de la médecine, ou même des ufologues aspirant à une meilleure légitimité en essayant de se maintenir dans une pensée scientifique, m'ont reproché de ne pas aborder plus amplement le problème des preuves physiques que l'on peut comptabiliser aussi bien dans les phénomènes ovnis que dans les enlèvements proprement dits. C'est une question très fascinante et, ô combien, controversée qui mérite d'être étudiée avec tout le soin possible par des gens qualifiés. Mais rappelons-nous que chaque aspect de ces fameuses preuves physiques ou matérielles - depuis l'observation d'ovni, de cercles d'herbe brûlée après le passage d'un engin spatial, de dérèglement d'appareils électriques ou électroniques au moment des kidnappings, jusqu'à l'absence insolite d'une personne pendant le temps du rapt, les grossesses qui s'interrompent comme par enchantement, les implants sous-cutanés, les cicatrices, marques et autres lésions corporelles - est également, comme nous l'avons déjà dit, subtil, insaisissable et difficile à situer. Le lecteur intéressé par cette question peut d'ailleurs trouver de nombreux ouvrages qui s'y rapportent (Hopkins 1987 ; Pritchard 1992 ; Vallée 1988 ; Jacobs 1992 ;

Fowler 1979 ; Neal 1992 ; Howe 1989). Dans ce livre, j'ai opté pour une approche essentiellement psychiatrique, c'est-à-dire que je mets l'accent sur l'analyse attentive de rapports d'expérience corroborés, quand cela est possible, par des preuves physiques.

De mon point de vue, la preuve physique est importante pour étayer les témoignages des sujets. Mais, extraits de ce contexte, les phénomènes physiques sont rarement

suffisamment robustes pour se suffire à eux-mêmes. Par exemple, si je devais publier des photos des lésions corporelles qu'il m'a été donné d'observer, même si ces clichés représentent plusieurs cas et ont été pris la même nuit où eut lieu un incident (comme cela s'est produit une fois en Floride), en tant que physicien je serais obligé de prendre en considération les critiques légitimes des dermatologues dans la mesure où il serait difficile de démontrer effectivement si ces lésions sont directement reliées aux expériences d'enlèvement ou causées par d'autres facteurs.

OceanofPDF.com

Les attentes du sujet et l'éventuelle influence du praticien

Un autre problème qui a été soulevé à propos des expériences d'enlèvement concerne la possibilité d'une suggestion ou d'une influence de la part de l'investigateur sur son patient. Les critiques n'ont pas manqué qui ont prétendu que les sujets raconteraient des histoires de kidnapping pour complaire à leur médecin et obtempérer à l'influence que ce dernier exercerait sur eux. En tant que psychiatre, je suis très conscient du pouvoir que la volonté et l'attention d'un thérapeute peuvent avoir sur un patient au cours du processus de guérison qui aide celui-ci à changer sa vie. J'ai donc essayé, et de façon la plus scrupuleuse possible, d'éviter d'user d'un tel pouvoir pour obtenir du matériel ayant trait à des kidnappings. Les collègues ou simplement les amis qui ont eu l'occasion d'assister à certaines de mes séances de régression hypnotique ou qui les ont retranscrites, peuvent vérifier que je ne joue pas à ce jeu-là (Karen Speerstra, témoignage personnel 1994). En fait, il m'est apparu comme une évidence que si d'aventure je *tentais* d'influencer consciemment mon patient, que ce soit sous ou hors hypnose, les choses se compliquaient étrangement ; en effet, le patient rejette immédiatement une information incorrecte qu'il n'aurait pas donnée lui-même et que j'aurais essayé de lui attribuer, faisant ainsi très clairement la différence entre le matériel provenant de sa propre expérience et celui dont il a entendu parler ou qu'il a lu et qui ne correspondrait pas avec ce qu'il aura personnellement vécu. De plus, je dois dire que je suis souvent surpris et même abasourdi par les révélations de mes patients. Au tout début de mon travail dans ce

domaine, ces témoignages dépassèrent tout ce que j'aurais pu imaginer, et ils continuent, je l'avoue, à ébranler mon sens de la réalité. Pour toutes ces raisons, je trouve fort improbable que les victimes de kidnapping inventent des histoires qui répondraient à mes attentes. Finalement - et il est important pour moi, clinicien, de le souligner - dans mes échanges avec mes patients sur un mode qui inclut l'acceptation de leur vérité émotionnelle au cours de telles expériences, je ne prends pas position en faveur d'une authenticité littérale de ces expériences au sein de notre réalité physique ; une bonne approche clinique, surtout dans les cas d'individus traumatisés, doit obéir à d'autres voies que l'investigation scientifique purement « objective ».

Malgré toutes ces précautions, il n'est pas exclu qu'un patient subisse des pressions ou des influences de qualité plus subtile. Il ne faut pas négliger cette éventualité car il peut exister des facteurs aux effets pervers et signifiants. La recherche traditionnelle situe deux aires de suggestibilité qui pourraient être, à première vue, à l'origine de distorsions coupables au niveau des témoignages. La première concernerait la suggestibilité post-événementielle. Nos analystes du phénomène de la mémoire ont montré que des questions apparemment inoffensives mais en fait cruciales sur certains détails relatifs à une diapositive ou à un film peuvent, de manière significative, amener à une altération de l'exactitude des réponses (Loftus 1993). Mais les expériences d'enlèvement diffèrent des expériences de laboratoire en ceci que les premières sont des témoignages de première main, avec toute la charge émotionnelle qui les accompagne fatalement, et qu'ils sont de la plus haute importance pour le sujet. Et de fait, les chercheurs qui traquent les événements traumatiques déterminants en sont arrivés à la conclusion que le souvenir de ces événements est toujours plus vivant

dans la mémoire de l'individu que tous les stimuli audiovisuels des laboratoires (Christianson 1992). En outre, plus une personne est impliquée dans un événement, plus elle a de chance que l'événement central de cette expérience sera imprimé avec précision dans sa mémoire, et ce pour longtemps (Yuille et Tollestrup 1992). L'émotion aura donc *aidé* la mémoire à graver l'événement central d'un incident, même si les détails plus périphériques ont tendance à s'estomper (Reisberg et Heuer 1992). C'est pourquoi les imprécisions de la mémoire découvertes en laboratoire ne sont guère référentielles pour la recherche sur les enlèvements extraterrestres. À vrai dire, les enquêteurs devraient essayer de moins faire intervenir cette technique des questions dites cruciales, et ce dans tous les cas.

L'enquête sur la suggestibilité interrogatoire démontre que, sous certaines conditions de pression sociale extrême, de fausses croyances sur des actes ou des événements peuvent être créées (Gudjonsson 1991 ; Brown, dans la presse). Mes propres interactions avec mes patients ne rencontrent pas les conditions qui président au développement de ce genre de fausse croyance. D'abord, mes relations avec mes patients ne sont pas fermées ou exclusives. Des personnes me contactent et me rencontrent de façon irrégulière, des semaines, des mois et parfois même des années séparant deux rendez-vous ! Il arrive souvent qu'après une première tentative de confidence auprès d'une oreille attentive, la personne en quête d'écoute perde l'envie de continuer à discuter de ses expériences, estimant nécessaire de prendre de la distance afin de ne pas trop perturber sa vie au quotidien. Deuxièmement, il y a peu sinon rien à gagner socialement parlant à parler de ces choses. Troisièmement, il n'est vraiment pas nécessaire de se livrer à des questionnaires à répétition ou extrêmement ciblés sur les événements passés

pour faire émerger ce type d'expérience ; le matériel se rapportant à un enlèvement extraterrestre apparaît presque immédiatement, souvent après une relaxation et une mise en condition de l'attention assez succinctes.

Enfin, les patients ne sont pas enclins à croire à la « vérité » de leurs expériences. Ils préfèrent la plupart du temps penser qu'il s'agit d'une espèce de cauchemar et c'est avec une immense détresse qu'ils finissent par se rendre compte au cours de notre travail en commun qu'ils ne dormaient pas du tout lorsque l'incident s'est produit. C'est alors qu'ils espèrent trouver à cette histoire une explication quelconque, d'ordre psychiatrique par exemple, qui les mènerait à une guérison et, bien évidemment, à l'arrêt des expériences qui les traumatisent tant. Non seulement la découverte de la réalité de l'enlèvement les choque et « ébranle » profondément leur sens de la réalité, mais cette prise de conscience implique aussitôt et de façon dramatique qu'ils seront sujets aux mêmes douloureuses expériences dans l'avenir.

Le fait d'accepter l'existence d'événements extraordinaires dans son propre vécu peut déjà aider le patient à mieux gérer les répercussions négatives que ces événements pourraient avoir sur lui. Pourtant, même après avoir puissamment « revécu » avec moi certaines de ces expériences d'enlèvement, la personne continue généralement à refuser la réalité de ce qu'elle a raconté et ce à un certain niveau. Catherine, par exemple, comme on le verra au chapitre 7, a été totalement bouleversée lorsque, récemment, je lui remis un document scientiste sur les observations d'ovni rapportées par la presse et qui avaient eu lieu sur la côte nord-est atlantique en mars 1991. Ces reportages correspondaient à la période où elle-même avait eu ses plus fortes expériences d'enlèvement. Cette évidente corroboration dans le monde concret de son vécu

personnel allait à l'encontre du mode de dénégation qu'elle entretenait concernant la réalité de tous ces faits et qui lui avait permis de demeurer productive au sein d'une culture qui fabriquait les mêmes rejets en tentant de discréditer les gens qui s'exprimaient sur de telles expériences.

OceanofPDF.com

La fiabilité de la mémoire

Quelques cas d'accusations apparemment fausses portées par des individus affirmant avoir subi de la part de parents ou d'adultes des violences sexuelles ont dernièrement provoqué une grande controverse sur la confiance que l'on peut accorder aux souvenirs qui remontent à la surface de la conscience après une longue léthargie, surtout lorsqu'ils sont réveillés au cours d'un traitement psychothérapeutique (Lindsay et Read 1994 ; Brown, dans la presse). Cette méfiance à l'égard du « faux » souvenir, ou du souvenir déformé, on s'en serait douté, fut immédiatement projetée sur les rapports d'enlèvement extraterrestre. Ici aussi, le problème de la réponse à des arguments pertinents est compliqué par le fait que nous en sommes encore au stade où nous cherchons à découvrir ce qui a bien pu arriver à la victime. Dans quelle réalité ce phénomène s'est-il déroulé ? Puisqu'il ne nous est pas possible de répondre de l'exactitude des souvenirs d'enlèvement en offrant des preuves physiques irréfutables, les questions les plus appropriées devraient être : est-ce que *quelque chose* est arrivé à ces personnes, et si c'est le cas, comment décider de ce que cela pourrait bien être ?

Tout laisse supposer que nous pouvons, en effet, affirmer que quelque chose d'extraordinaire est arrivé à ces gens. Comme je l'ai déjà signalé, la plupart des recherches sur le phénomène de la mémoire indiquent que les souvenirs associés aux événements cruciaux de l'existence d'un individu ont tendance à être beaucoup plus exacts et précis que ceux dont l'importance est moindre (Christianson 1992). Dans les expériences les plus signifiantes, cela aussi nous l'avons vu, l'émotion a tendance à aider à mieux imprimer dans la mémoire les souvenirs appartenant à l'événement central de

l'histoire, reléguant vers des rôles secondaires les souvenirs attachés aux événements périphériques (Reisberg et Heuer 1992). Mais les choses se compliquent encore si l'on sait que les souvenirs traumatiques, ou les expériences vécues sous certaines conditions à haute densité émotionnelle, sont engrangés dans les limbes du cerveau d'une manière différente des événements de moindre intensité (van der Kolk 1994 ; Ledoux 1993). Dans ces cas-là, la mémoire semble être encodée par des canaux sensorimoteurs, olfactifs et visuels plutôt que de fonctionner selon ses schémas sémantiques habituels. Le résultat est que les souvenirs traumatiques risquent de devenir moins vulnérables à ces tendances reconstructives mais distordantes du processus mémoriel normal (van der Kolk 1994 ; Corbisier 1994 ; Brown, dans la presse). Mais à l'heure actuelle, ce ne sont que de simples spéculations. Nous avons assez peu de données sur le type de matériel qui peut se transformer de mémoire traumatique en mémoire sémantique. Les recherches sont en cours.

De toute évidence, les expériences d'enlèvement sont d'une importance vitale pour les victimes et elles sont parfois, mais pas toujours, hautement traumatiques. Généralement, toutes les personnes qui se sont trouvées face à un kidnappé, tandis que celui-ci faisait remonter à la conscience les souvenirs de ses expériences, ont été très impressionnées par la puissance des affects et l'intensité des réactions physiques dont ces patients étaient la proie. Ces observateurs, comme moi-même d'ailleurs, ont tous été conscients que *quelque chose* d'important s'était produit dans la vie de ce gens, même si l'on ne pouvait pas décider de la nature de l'événement ou de l'exactitude de chaque détail rapporté. C'est ainsi que, dans une allocution devant la justice sur les applications controversées de la recherche en laboratoire sur la mémoire, Scheflin note : « Il est illogique de conclure, du *fait* qu'un

souvenir renferme des *détails faux,* qu'il n'existe aucun *incident réel* dont ce faux souvenir serait la peinture exacte » (Scheflin, dans la presse).

Comme nous l'avons souvent évoqué, il n'y a pas jusqu'ici de rapport d'enlèvement qui, après enquête, se serait révélé n'être que le reflet de quelque autre traumatisme ou expérience, en dépit de tous les efforts des investigateurs pour découvrir d'autres origines à tous ces phénomènes. Néanmoins, les thérapeutes doivent demeurer très circonspects et éviter de valider la vérité littérale des révélations qu'ils recueillent ; ils doivent au contraire aider leurs patients à garder un esprit ouvert quant à ce qui « s'est produit » tandis qu'ils explorent ensemble toutes les possibilités. Il me paraît clair à présent que nous n'avons pas affaire à de « faux » souvenirs ou des affabulations. Pourtant, par le seul fait que nous dépendons dans ce type de recherche d'une approche essentiellement subjective, il est d'une importance vitale de continuer à collecter encore plus de témoignages auprès de toutes sortes de gens afin que les recoupements, les variantes et toutes les autres qualités de ces récits puissent en être le plus fermement possible établis.

L'inexactitude potentielle des souvenirs rappelés sous hypnose doit être prise en compte dans l'analyse des rapports d'enlèvement (Frankel 1993). Des études ont prouvé que du matériel inexact pouvait être obtenu sous hypnose (McConkey 1992 ; Scheflin et Shapiro 1989). C'est pour cette raison que les renseignements obtenus au moyen de l'hypnose doivent être comparés aux récits élaborés en pleine conscience et aux autres preuves corroborantes. Il est cependant erroné d'affirmer « que parce que l'hypnose *peut* interférer avec la mémoire, cela se produit systématiquement » (Scheflin, dans la presse).

Selon ma propre expérience, les informations sur des expériences d'enlèvement qui ont été recueillies sous hypnose se recoupent avec celles qui m'ont été données en pleine conscience. Et même si des chercheurs ont montré que certains sujets éprouvent davantage de confiance devant les souvenirs, même faux, resurgis sous hypnose, les kidnappés avec qui j'ai travaillé observent pour une bonne part une attitude sceptique et inquiète quant à l'exactitude factuelle de leurs expériences - et ce en dépit de la puissance émotionnelle véhiculée par ces souvenirs. De plus, dans plusieurs cas que j'ai pu étudier (par exemple, Ed et Sheila aux chapitres 3 et 4), le matériel obtenu au cours de la régression *paraissait plus exact* que celui énoncé lors de nos entretiens face à face, parce que : 1) l'information était moins flatteuse ou compatible avec une autosatisfaction active, ou bien, au contraire, plus déstabilisante pour l'ego et même, à plusieurs reprises, franchement humiliante ; 2) le matériel qui émerge lors des régressions était plus crédible en ce sens qu'il existait des points de comparaison avec les récits d'autres kidnappés - il manquait le vernis et l'ordre logique qui collent généralement à la réalité conventionnelle lorsque la remémorisation s'effectue consciemment ; enfin 3) bien que l'implication émotionnelle ne soit pas en elle-même une garantie d'exactitude pour tel ou tel souvenir, avec ou sans hypnose, l'intensité des affects et des expressions corporelles que l'on observe chez les patients au cours des régressions est telle que même le sceptique le plus endurci aurait du mal à prétendre que *quelque chose* de tout à fait extraordinaire et hors des normes habituelles de la réalité ne s'est pas produit. Le psychiatre de Sheila, par exemple, qui l'avait reçue pendant sept ans, est ressorti de deux séances de régression convaincu que s'il ne s'agissait pas d'enlèvements

extraterrestres, quelque chose s'était produit qui y ressemblait étrangement.

Il est difficile d'imaginer comment la psyché peut générer des émotions à un niveau aussi élevé sans avoir confronté l'être, d'une manière ou d'une autre, à quelque expérience extraordinaire qui aurait servi de matrice à cette émotion. Il est non seulement utile mais primordial de rappeler qu'une grande quantité d'informations collectées sur les expériences d'enlèvement est obtenue sans l'aide d'une altération quelconque de la conscience, et que de nombreux kidnappés semblent revivre ces puissantes expériences après seulement quelques exercices de détente qui ne justifient absolument pas le nom d'« hypnose ». Une technique de relaxation est nécessaire pour à la fois dissiper les besoins du patient de prêter attention aux exigences du social et autres stimuli issus des entretiens face à face, et dégager les énergies enfermées dans les souvenirs et les émotions enfouis au plus profond de l'inconscient. Dans le cas de phénomènes d'enlèvement, ce simple processus semble provoquer le retour à la surface de toute l'expérience. Poursuivre les recherches dans ce domaine est une nécessité absolue si nous voulons repérer à quel niveau des distorsions signifiantes interviennent sous hypnose lorsqu'on a affaire à un cas de kidnapping extraterrestre.

OceanofPDF.com

Explications alternatives

Je crois qu'il est opportun de faire remarquer que la demande la plus virulente d'explications alternatives provient de gens qui ne sont pas familiarisés avec la riche complexité des phénomènes d'enlèvement, ou encore de gens qui ne parviennent pas à se détacher tant soit peu d'une vision du monde où l'idée d'une intelligence ou d'être venus d'ailleurs et en visite chez nous est simplement inconcevable. Toutes ces personnes estiment impensable que de telles expériences puissent se produire. Elles n'hésitent pas, en revanche, à croire en un Dieu personnel ou à un être suprême, et malgré cela elles trouvent impensable la notion d'entités cosmiques qui auraient le pouvoir de pénétrer dans notre univers physique et mental. Ce que ces critiques semblent ignorer est que très souvent les victimes d'enlèvement se sont déjà prêtées et depuis longtemps à de sévères investigations, notamment en ce qui concerne les symptômes corporels reliés à ces expériences d'enlèvement, auprès de médecins et de psychothérapeutes hautement qualifiés qui ont tous avancé nombre d'explications neurophysiologiques et/ou psychologico-émotionnelles, ce qui parfois ne s'est pas effectué sans quelques frustrations ou même des effets dommageables (voir par exemple dans ce livre les cas de Scott, Sheila et Paul).

Il ne m'a pas paru possible dans le cadre restreint de cet ouvrage de passer en revue toutes les explications alternatives qui ont été ici ou là défendues pour rendre compte des phénomènes de kidnapping extraterrestre. Cela va des différentes formes de la psychopathologie aux désordres physiologiques ou aux réponses du cerveau aux interprétations psychosociales et culturelles. La plupart de

ces hypothèses font fondamentalement abstraction de certains aspects du phénomène comme ce doute immense qui étreint les patients eux-mêmes, le lien étroit avec les ovnis (parfois observés indépendamment par le voisinage de la victime), les traces physiques de toutes natures (incluant le fait qu'il arrive que les proches remarquent l'absence insolite de la victime), ou encore le constat que ces phénomènes s'adressent également aux enfants en bas âge. Pour qu'une de ces théories soit prise au sérieux, il faudrait qu'elle tienne compte, du moins potentiellement, de la totalité complexe de tous ces phénomènes associés aux expériences de kidnapping proprement dit.

Les examens psychiatriques et les nombreux tests psychologiques qui ont été pratiqués n'ont pas réussi à mettre en évidence un quelconque dérangement mental qui pourrait, d'une manière convaincante, expliquer les phénomènes d'enlèvement (Mack 1995 ; Bloecher, Clamar et Hopkins 1985 ; Parnell et Sprinkle 1990 ; Rodethier, Goodpastor et Blatterbauer 1993 ; Zimmer 1984 ; Spanos, Cross, Dickson et De Breuil 1993). Certains chercheurs ont émis l'idée qu'il pourrait s'agir d'une sorte de déplacement d'un autre traumatisme, notamment un viol (Klass 1988). Il est vrai que les expériences d'enlèvement peuvent parfois rappeler dans leurs symptômes certains états post-traumatiques, mais ces symptômes semblent être le *résultat* et non la cause de ce que la victime a supporté. De plus, les informations mises à jour au cours de ces récits complexes d'enlèvement sont nettement plus volumineuses et impressionnantes que le traumatisme humain lui-même. Par exemple, on retrouve des détails toujours semblables lorsque la victime raconte comment elle a pénétré dans le vaisseau spatial et comment elle en est ressortie ; la description des êtres extraterrestres est toujours également très riche ainsi que celle des relations compliquées

qu'elle entretient avec eux, les nombreuses activités et observations non traumatiques qui se déroulent à bord de l'appareil, les communications élaborées sur le destin écologique de la planète et autres sujets psychospirituels qui représentent, selon ma propre expérience, des dimensions fréquentes, sinon régulières, du phénomène de kidnapping. Jamais je n'ai entendu de choses similaires de la part de patients que j'ai connus et soignés pour des traumatismes causés par d'autres humains ou de la part de malades psychotiques souffrant d'hallucinations.

Certains kidnappés ont un passé où la violence sexuelle, ou d'autres graves traumatismes, est intervenue. Un enquêteur est même tombé un jour sur un patient, parmi les kidnappés avec qui il travaillait, dont l'incidence de ce type de passé douloureux dépassait nettement la moyenne (Ring 1992). Si le kidnapping faisait véritablement office de mémoire-écran, il faudrait s'attendre à ce que le nombre d'abus sexuels diminue, et non augmente. En outre, les victimes de kidnapping semblent parfaitement capables, lorsqu'on les interroge soigneusement, de faire la distinction entre ce qui appartient à leurs expériences d'enlèvement et ce qui relève d'autres traumatismes subis autrefois. Par conséquent, répétons-le : on ne connaît aucun cas où une histoire de rapt extraterrestre masquerait une autre expérience traumatisante. Mais le contraire a souvent été observé et j'ai moi-même rencontré un cas - un(e) patient(e) se présente en soupçonnant avoir été victime d'abus sexuel ou tout autre traumatisme important et découvre peu à peu dans son passé une affaire de kidnapping extraterrestre, et ceci peut très bien se produire en présence d'un thérapeute non familiarisé avec le phénomène et ne s'attendant pas, en tout cas, à ce que son ou sa client(e) lui raconte une histoire pareille. D'autres chercheurs ont suggéré l'idée que les expériences

d'enlèvement ne seraient qu'une reconstruction de l'imagerie mentale liée au traumatisme de la naissance. Lawson (1984) et son collaborateur McCall découvrirent que l'imagerie sur un kidnapping imaginaire qu'entretenait un petit groupe de non-kidnappés se rapportait à des aspects de leur propre naissance, mais cette expérience n'a pas été rééditée avec, cette fois, des personnes qui auraient été vraiment kidnappées. De toute évidence, les relations qui existeraient entre les phénomènes d'enlèvement et les autres formes de traumatisme ont besoin d'être davantage explorées.

D'autres investigateurs expliquent les phénomènes d'enlèvement en se fondant sur l'idée que les kidnappés ont en commun certains traits de la personnalité - comme une imagination débordante, une certaine facilité à se faire hypnotiser ou encore une forte tendance à la dissociation - qui les prédisposeraient à vivre ce type d'expérience. Les individus qui sont hautement hypnotisables ont la capacité de générer de riches images et fantasmagories qui peuvent parfaitement concurrencer, par leur intensité, les événements réels (Wickramaseka 1986). Les études menées par les équipes de Rodeghier (1991) et Spanos (1993) démontrèrent que les kidnappés n'étaient pas plus hypnotisables et ne possédaient pas une imagination plus délirante que le reste de la population, bien que ces résultats mériteraient d'être corroborés par une autre série de tests semblables. Le kidnapping peut être rapproché du phénomène de dissociation qui est une tendance à fractionner et à séparer certains éléments de l'ego d'un contenu mental perturbateur, et ce dans le but de préserver la stabilité et le fonctionnement général de la psyché (Jacobson 1995 ; Powers 1994). Mais comme nous en discuterons au cours de cette étude, la dissociation est un mécanisme de défense qui ne nous

apprend rien sur la *source* du stress qui a donné naissance à ce mode d'adaptation.

Les explications neurophysiologiques incluent les troubles graves du sommeil et l'épilepsie du lobe temporal (Équipe de Spanos 1993 ; Persinger 1992 ; Blackmore 1994), mais les scientifiques qui explorent ces possibilités ont soit cherché en vain ce type de pathologie parmi les kidnappés, soit choisi d'ignorer certains aspects importants du phénomène. Par exemple, de nombreux enlèvements ont lieu dans des conditions qui n'impliquent pas un lien direct avec le sommeil. De plus, ces expériences de rapt sont souvent corroborées par des observations indépendantes d'ovni ou toute autre preuve matérielle. Enfin, les explications neurophysiologiques ne rendent pas compte de l'hyperexcitation et de l'angoisse déclenchées par certains événements ou images symboliquement associés à l'enlèvement lui-même. Après intégration par la victime de cette expérience spécifique et traumatique, ces réactions tendent parfois à s'estomper comme cela est prévu par les théories sur les désordres post-traumatiques.

Certains chercheurs ont émis l'idée que dans les cas de rapt extraterrestre, nous avions affaire à une sorte de psychose, hystérie ou hallucination collective (Sagan 1993). Mais les enlèvements ne ressemblent pas à des phénomènes de masse (Hall 1995). Les victimes sont généralement des individus qui ne se connaissent pas du moins jusqu'à ce qu'on les mette en contact à des fins de soutien psychologique. Nombreux sont les détails de leurs récits que notre culture ou, du moins jusqu'à une date récente, les médias ignoraient totalement. Bien qu'on ne puisse pas prouver que certains éléments du phénomène d'enlèvement ne proviennent pas de ces mêmes médias, dans l'ensemble les kidnappés évitent de se plonger

dans les comptes rendus d'enlèvement qu'ils pourraient trouver dans la presse ou les émissions à la télévision, les « nouvelles » de ce genre ne leur causant que du stress. Mon sentiment est que le trafic est plus dense dans l'autre sens - je veux dire par là que ce sont les comptes rendus des kidnappés qui, étayés par des cas cliniques sérieux, intéressent les patrons des médias, affamés qu'ils sont de matériel qui fait vendre. Des études spécifiques devraient d'ailleurs être menées sur les relations complexes entre les médias (électroniques et imprimés) et l'évolution des phénomènes d'enlèvement extraterrestre.

En fin de compte, une explication psychologique approfondie de type junguien devrait se présenter comme un terrain fertile en développements futurs, surtout que Cari Jung aura été justement un pionnier dans l'exploration de ce domaine précis (Shubow 1994). Il est un fait que les kidnappés offrent tout au long de leurs récits un matériel mettant en scène des éléments très proches des archétypes junguiens, qu'il s'agisse de la naissance, de la mort, des pouvoirs cosmiques ou du retour à la source primordiale de la création, etc. Ce matériel est à mon point de vue extrêmement important dans la mesure où il reflète un impact psychologique profond, une ouverture de conscience et une signification qui ont pour origine une expérience d'enlèvement. J'ai bien étudié cette interprétation junguienne, mais son application radicale au niveau des archétypes provoquerait immédiatement une avalanche de nouvelles questions philosophiques et scientifiques sans réelle possibilité de réponse. Par conséquent, à moins de considérer l'univers tout entier dans ses dimensions psychospirituelles et physiques et non plus comme un simple jeu de la conscience, nous serons bien embarrassés pour donner une explication, en termes purement psychologiques, aux phénomènes ovnis et à tous

les autres éléments physiques associés aux kidnappings. De plus, une approche junguienne, pour être vraiment efficace, doit pouvoir rendre compte de la richesse, de la complexité, de la cohérence narrative et des formes contemporaines spécifiques des phénomènes ovnis comme des expériences d'enlèvement.

OceanofPDF.com

Conclusion

En somme, la position que j'ai fini par adopter après tant d'heures (des centaines) passées auprès de mes patients victimes d'enlèvement est que nous nous trouvons devant un profond mystère qui ouvre potentiellement sur de vastes implications pour notre monde moderne. Rien ne peut pour le moment m'inciter à conclure que quelque chose d'autre que ce que les victimes m'ont rapporté se soit réellement produit. Les données de l'expérience individuelle, qui, en l'absence d'autres preuves matérielles plus tangibles, demeurent la seule source d'information dont nous disposons, suggèrent que les victimes ont été visitées par des espèces d'« intelligence » extraterrestre avec comme résultat un violent impact aussi bien au niveau physique que psychologique. En vérité, cette conclusion « colle » tellement aux données que moi-même et d'autres enquêteurs ont pu rassembler qu'il ne fait aucun doute que cette possibilité ferait l'objet d'un consensus général si le phénomène lui-même ne violait pas toutes nos pseudo-certitudes scientifiques avec, en arrière-plan, la croyance que nous exerçons un contrôle parfait sur notre environnement.

Il me semble d'autre part impossible d'éviter de signaler que le phénomène d'enlèvement extraterrestre se produit alors même qu'une crise écologique sévit à l'échelon planétaire et dans des proportions devenues critiques, et que des informations concernant cette situation sont souvent communiquées aux kidnappés de manière extrêmement puissante par les êtres extraterrestres. Pour déterminer si tous ces phénomènes de kidnapping s'adressent essentiellement au monde occidental, comme certaines personnes l'ont suggéré, mon collègue Dominique

Callimanopulos et moi-même avons étudié de nombreux cas en provenance d'autres contrées du globe comme de populations autochtones d'Amérique.

En novembre 1994, nous avons eu l'occasion d'interroger Credo Mutwa, médecin zoulou d'Afrique du Sud, qui nous décrivit les mêmes scènes «classiques» d'enlèvement ; nous avons discuté également avec de nombreux enfants d'une école de Harare, la capitale du Zimbabwé, qui nous racontèrent avoir observé en plein jour, alors qu'ils étaient en récréation, plusieurs ovnis et deux êtres extraterrestres qui se trouvaient juste à la périphérie de la cour d'école. M. Mutwa, qui avait soixante-treize ans lorsque nous le rencontrâmes, se souvint, par exemple, comme si cela avait été hier, d'une aventure terrifiante qui lui était arrivée alors qu'il avait trente-sept ans. Il travaillait en ce temps-là dans une mine au fin fond de la brousse. Il se retrouva soudainement transporté dans un endroit fermé, aux murs incurvés ; il était allongé sur une table et entouré d'extraterrestres dont la description est en tout point semblable à celle des petits « gris » que nous connaissons bien. Il fut ensuite soumis à toutes sortes d'expériences humiliantes comme le lecteur les a vues décrites dans ce livre. En février 1994, un fermier du Brésil nous rapporta avec beaucoup d'émotion une rencontre similaire avec des petits êtres gris.

M. Mutwa comme les enfants de l'école étaient tous extrêmement affectés par ces expériences. Mais nous avons remarqué qu'ils s'étaient tous spontanément exprimés sur les communications étonnantes qu'ils avaient reçues des êtres extraterrestres, surtout celles qui étaient « passées » par leurs immenses yeux noirs, et qui concernaient l'inaptitude de notre espèce à prendre soin de sa propre planète. Ces informations, que nous n'avions pas sollicitées, sont en

parfait accord avec celles que nous avons recueillies auprès de nos kidnappés américains. Un géologue kidnappé qui avait été récemment interviewé m'écrivit que son expérience d'enlèvement lui avait enseigné que « nous étions une espèce en perdition destinée à l'autodestruction parce que nous n'avons aucune volonté (collective) de nous imposer à nous-mêmes un contrôle de notre propre croissance et une planification de notre avenir fondée sur une vision à long terme et des objectifs de plus haut niveau » (Bruce Cornet, lettre à l'auteur, décembre 1994).

Les interprétations et les conclusions qui sont apparues dans cet ouvrage ne sont que des hypothèses destinées à inviter le lecteur à se joindre à moi dans l'exploration de ce fabuleux mystère. C'est un champ d'étude extrêmement nouveau pour l'esprit humain et qui exige que nous fassions appel à des modes d'investigation plus vastes et systématiquement multidisciplinaires, J'ai l'espoir que ce travail encouragera au moins certains esprits sceptiques, qui avaient auparavant critiqué mes méthodes et mes hypothèses, à se plonger eux-mêmes dans les données de base du phénomène, à étudier sans préjugé et dans le détail les rapports d'expériences de kidnapping et à en tirer leurs propres conclusions à la fois sur ce qui s'est effectivement produit selon eux et sur ce que cela signifiera pour l'avenir de l'humanité.

OceanofPDF.com

Appendice B

Des êtres venus de l'espace ou d'autres dimensions
Bref panorama historique[1]

Dans de nombreuses cultures et depuis des temps immémoriaux, les mythes et les légendes rapportent des histoires de contacts entre les humains et des êtres venus d'autres dimensions. Contrairement à la métaphysique post-Renaissance, notamment dans les sociétés occidentales, qui place l'homme au centre de la création, séparé et au-dessus des autres formes de vie, il existe certains peuples de par le monde qui communiquent traditionnellement, et par des moyens très variés, avec des intelligences ou des esprits non humains. Ces échanges et les mythes qu'ils génèrent font partie intégrante des systèmes cosmologiques de nombreuses cultures situées en dehors de la sphère dite occidentale ; ils constituent du même coup pour chaque individu une sorte de structure ontologique sur laquelle s'appuient à la fois la culture, les coutumes et le style de vie.

Au cours de l'histoire de l'humanité, d'innombrables sociétés ont reconnu à la conscience plus de pouvoir que nous ne lui en accordons aujourd'hui en Occident - elle serait une sorte

de radar, de tamis ou d'émetteur-récepteur pour entrer en contact avec des forces différentes de nous, même si ces dernières ne sont pas toujours visibles. Le monde occidental contemporain soutient que nous sommes seuls dans l'univers, ne conversant qu'avec nous-mêmes, mais c'est là un point de vue minoritaire, autant dire une anomalie de la pensée.

Au cours de nombreuses époques, on a rapporté que des humains avaient eu des contacts avec une multitude de dieux, d'esprits, d'anges, de fées, de démons, de goules, de vampires et de monstres marins. Toutes ces entités intervenaient ainsi soit pour instruire, soit pour commander, soit encore pour persécuter les mortels ou s'en faire des alliés, et ce pour des motifs ou des buts extrêmement variés. Si certains de ces êtres fantastiques se trouvaient comme chez eux sur Terre, la plupart préféraient effectuer ces visites depuis des habitats ou des dimensions situés bien au-delà de notre monde perceptible. Le ciel, particulièrement, semble avoir été un lieu de domiciliation très recherché pour les non-humains ; c'est pourquoi il a fini par représenter la dimension extraterrestre par excellence, surtout ces derniers temps, alors que les frontières de la planète semblent avoir explosé. Ralph Noyés fait ainsi remarquer : «Autrefois, nous peuplions notre planète Terre d'esprits et de dieux. À présent que nous les en avons chassés, c'est dans le ciel qu'ils se sont réfugiés » (Noyés 1990).

À Truk, dans les îles Marshall, on croit depuis toujours en un monde extérieur qui se trouverait d'une certaine manière en correspondance avec notre conception moderne de l'espace. C'est un monde de mystère et de puissance, un monde qui serait à l'origine même de notre vie sur Terre. De plus, il existerait un dialogue permanent entre les humains de

cette planète et les habitants de ce monde spirituel (Goodenough 1986, page 558). D'une façon à peu près semblable, les Indiens hopis d'Amérique recevaient l'enseignement traditionnel des Kachinas, des êtres spirituels venant d'autres planètes ; c'est de ces esprits en effet que les Hopis apprenaient les techniques agricoles et les codes de moralité et de philosophie qui ont structuré la culture hopi (Clark et Coleman 1975, page 215). En Irlande, les gens sont persuadés que les fées et le « petit peuple » des forêts et des campagnes n'appartiennent pas à cette Terre mais qu'ils sont originaires d'autres planètes. Les fées voyageraient dans le ciel à bord de vaisseaux aériens pareils à des nuages et qu'on appellerait « fairy boats » ou encore « vaisseaux fantômes » (Rojcewicz 1991, page 481).

Mircea Éliade, éminent spécialiste des mythologies, a amplement exposé la signification symbolique de cette différenciation entre le Ciel et la Terre comme une illustration de la séparation, et donc de la connection, entre le monde des hommes et celui des esprits. Selon Éliade, « les mythes archaïques que l'on rencontre à travers le monde ne parleraient de rien moins que de l'existence primordiale d'une extrême proximité entre le Ciel et la Terre. Dans ces temps-là, les dieux étaient descendus sur Terre et s'étaient mêlés aux hommes tandis que, de leur côté, les hommes pouvaient atteindre le Ciel en gravissant les montagnes, en grimpant aux arbres ou en escaladant des échelles, ou encore en se laissant emporter par des oiseaux. » (Éliade 1957, page 59).

Éliade ajoute que l'on retrouve ces mythes de l'ascension, ces images de la jonction entre Ciel et Terre, dans de nombreuses tribus (dont les Aborigènes d'Australie, les Pygmées et les peuples de l'Arctique) où ils ont été élaborés au sein de cultures pastorales et sédentaires pour être ensuite

directement transmis aux grandes cités orientales de l'Antiquité. Lorsque le Ciel s'est brusquement séparé de la Terre, lorsque l'arbre-liane qui les reliait fut abattu, ou lorsque la montagne qui s'élançait à l'assaut du ciel fut arasée - alors l'Eden avait fait son temps et l'humanité entra dans la condition que nous lui connaissons aujourd'hui (Éliade 1957, page 59).

« En effet, tous ces mythes évoquent un homme primordial baignant dans une béatitude, une spontanéité et une liberté que malheureusement il a perdues depuis la " chute " - c'est-à-dire la cause mythique de cette rupture entre le Ciel et la Terre... Immoralité, spontanéité et liberté ; la possibilité d'atteindre le Ciel et de rencontrer aisément les dieux ; l'amitié avec les animaux et la compréhension de leur langage... Ces libertés et ces possibilités ont été perdues et c'est le résultat d'un événement primordial - la chute de l'homme exprimée comme une mutation ontologique de sa propre condition, tout comme un schisme cosmique » (Éliade 1957, page 61). Dans chaque culture, seuls quelques individus, tels les chamanes, ont le pouvoir de continuer à se promener entre ces deux univers, entre humanité et monde spirituel, entre Ciel et Terre.

Les Koryaks de Sibérie se souviennent de l'ère mythique du Grand Corbeau, lorsque les êtres humains pouvaient sans difficulté monter jusqu'au Ciel ; de nos jours, ajoutent-ils, il n'y a que les chamanes qui en soient capables. Les Bakairis du Brésil estiment que, pour les chamanes, le Ciel n'est pas plus haut qu'une maison, et c'est pourquoi ils peuvent s'y rendre en un clin d'œil (Éliade 1957, page 65).

On ne peut dénombrer les contes, les légendes et les mythes qui concernent des humains ou des êtres fantastiques qui s'envolent dans l'espace et voyagent librement entre Ciel et

Terre. Éliade pense encore que « les thèmes du vol dans les airs et de l'ascension se retrouvent dans pratiquement toutes les cultures archaïques, à quelque niveau que ce soit, c'est-à-dire aussi bien dans les rituels et les mythologies qui sont l'apanage des chamanes ou des états extatiques, que dans les légendes folkloriques transmises par les autres membres de ces communautés qui ne prétendent pas pour autant se distinguer par l'intensité de leur vie religieuse. Une multitude de symboles et de significations reliés à la vie spirituelle, et surtout au pouvoir de l'intelligence, font intervenir des images de " vol " et d'" ailes " ; ces images expriment toutes une rupture avec le monde de l'expérience quotidienne... la transcendance comme la liberté peuvent être atteintes grâce à un envol » (Éliade 1957, page 105).

Il semblerait qu'aujourd'hui nos kidnappés de l'espace se fassent involontairement les héritiers de cette tradition déjà extrêmement fournie d'ascensions et de communications extraterrestres. Mais les enlèvements spatiaux et leurs effets sur les victimes possèdent des caractères propres. Le folkloriste Peter Rojcewicz a comparé l'expérience des kidnappés actuels avec d'autres phénomènes faisant intervenir l'espace et le kidnapping ; il conclut à l'éventualité de l'existence d'une intelligence, ou d'un esprit, ou même d'une énergie, ou encore d'une conscience derrière les phénomènes d'ovnis et les extraordinaires « rencontres » de tout type, et cette intelligence adapterait sa forme et son apparence à l'environnement du moment (Rojcewicz 1991).

Rojcewicz nous rappelle l'historique déjà long des observations de phénomènes célestes inhabituels, d'êtres mystérieux et d'objets lumineux non identifiés. Il y a quelques siècles, on parlait plus couramment de « chars célestes, de chariots volants dans les airs, de palais étincelants se

déplaçant dans le ciel... On note également de nombreuses descriptions de boucliers incandescents traçant leur route vers le ciel, ainsi que des triangles ; des croix de feu furent aussi observées en Europe de l'Ouest ». Rojcewicz cite encore la présence de nuages ou de brumes lumineuses entourant des objets inconnus, dont des ovnis, aussi bien que l'apparition soudaine d'images religieuses lumineuses dans le firmament, et ce le plus souvent devant des milliers de gens. Aux États-Unis il y a à peine un siècle (dans les années 1890), des Américains remarquèrent dans le ciel le passage de grands navires (Rojcewicz 1992). Jerome Clark, après une minutieuse enquête sur ces fameux voiliers de l'espace, en arriva à la conclusion que ces « vaisseaux » spatiaux si fréquemment observés avaient certainement quelque chose à voir avec nos ovnis d'aujourd'hui mais que les gens de l'époque en donnaient une interprétation qui correspondait fatalement aux mythologies et au niveau des technologies d'alors (Clark 1991).

Selon le psychologue Mario Pazzaglini, qui s'est longtemps intéressé aux enlèvements extraterrestres, des manifestations, dont la nature pourrait être associée aux phénomènes ovnis, auraient été racontées par les hommes depuis dix mille ans, à commencer par un passage d'Ézéchiel dans l'Ancien Testament, où il décrit une vision de roues célestes, d'anges, de lumière et de nuages (Pazzaglini 1992).

D'autres phénomènes célestes inhabituels ont été rapportés par les Romains, les Grecs au cours du IV^{e} siècle, et à de nombreuses reprises pendant la période médiévale. Parfois ce sont des étoiles, des flammes dans le ciel, des croix, des lumières, ou des rayons ; ces apparitions se contentent de disparaître ensuite ou bien de laisser des traces de leur passage. Elles sont le plus souvent observées par des milliers

de gens et interprétées comme des miracles. Il arrive en effet que ces phénomènes entrent à merveille dans les structures préexistantes des croyances spirituelles alors socialement bien établies.

Le phénomène de l'enlèvement d'êtres humains vers d'autres dimensions a aussi une longue histoire et apparaît dans presque toutes les cultures. Les Tibétains affirment que les humains peuvent quitter leur corps « éthérique » ou « subtil » et qu'il leur est possible d'effectuer des voyages « hors du corps » pendant des heures, voire des jours. « Ils vivent alors des expériences dans d'autres lieux et ensuite réintègrent leur corps. » Les Tibétains établissent différents degrés d'« opacité » à nos états, ou densité de l'être. « L'esprit ou la conscience produit par une matière grossière ne peut pas communiquer avec ces choses subtiles. Chez certaines personnes, vous pouvez observer que le niveau le plus grossier de l'esprit est dominé et que l'esprit le plus subtil devient actif. Il y a alors une chance, une opportunité d'entrer en communication ou de voir parfois un autre être qui possède un esprit ou un corps plus subtil que le nôtre» (le Dalaï-Lama 1992). Comme exemples modernes de ce type d'entités dans le monde occidental, on pourrait citer les « guides spirituels » dont beaucoup de gens parlent. Les descriptions de ces esprits qui apparaissent à des individus ou à des intermédiaires varient énormément de l'un à l'autre.

Rojcewicz inclut les enlèvements par ovni dans une large série d'expériences paranormales : les voyages à proximité de la mort ; les étonnantes expériences psychiques, spirituelles, mystiques ou de sortie du corps ; et les rencontres avec toutes sortes d'êtres - sorciers, fées, loups-garous - qui entraînent souvent, pour un individu, une substantielle transformation des valeurs et de l'orientation existentielles. Ces événements

se produisent-ils réellement ? Et en ce cas, pourquoi ? Autant de questions qui demeurent pour le moment sans réponse. On se demande même comment formuler les questions sur de tels sujets.

La question qui revient le plus souvent est si ces enlèvements extraterrestres ont véritablement lieu, ce qui conduit au cœur même des interrogations sur la perception et les niveaux de conscience. Le point le plus important est, bien sûr, de déterminer s'il existe une réalité indépendante de la conscience. Par la conscience individuelle pouvons-nous appréhender directement la réalité ou bien sommes-nous nécessairement limités au fonctionnement de nos cinq sens et à celui de notre cerveau qui organise notre perception du monde extérieur ? Ce type de conscience est-il de nature collective et partagé par tous en opérant par-delà les frontières de la conscience individuelle ?

S'il existe une conscience collective, comment celle-ci est-elle influencée et qu'est-ce qui détermine son contenu ? Les enlèvements par ovni sont-ils un produit de cette même conscience collective ? Si, comme dans certaines cultures, la conscience imprègne tous les éléments de l'univers, alors quelle est la fonction d'événements tels que les enlèvements par ovni et bien d'autres expériences d'ordre mystique sur le plan de notre psyché comme sur celui du reste du cosmos ?

Autant de questions auxquelles il est difficile de répondre. Tout ce que nous pouvons faire pour l'instant est peut-être de reconnaître l'existence de ces problèmes posés tandis que nous poursuivons nos recherches auprès des personnes que l'expérience étrange a menées aux confins de ce que nous pensions être culturellement la « réalité ». Vivre un enlèvement par ovni, malgré tout ce que cela peut avoir d'unique en son genre, pourrait s'apparenter à certaines autres expériences

spectaculaires et transformatrices comme celles des chamanes, des mystiques et des citoyens ordinaires qui se sont un beau jour trouvés face à un phénomène paranormal. Quelle que soit l'expérience « extrême » vécue par l'individu dans ces domaines du mystère, elle transforme radicalement sa conscience ordinaire. Cette personne est initiée à un état extraordinaire dont résultent une réorganisation de tout l'être, une immersion ou un empiètement dans des états et/ou des connaissances jusque-là inaccessibles. Parfois le processus est enclenché à l'occasion d'une maladie ou d'un accident traumatisant, et d'autres fois, la personne est simplement amenée à vivre une série d'états d'où elle émerge dotée de nouveaux pouvoirs ou sensibilités. « Au cours d'une initiation, le chamane apprend comment pénétrer à l'intérieur d'autres dimensions de la réalité et comment s'y maintenir ; ces épreuves, quelle qu'en soit la nature, lui procurent une sensibilité qui peut accueillir et intégrer ces nouvelles expériences… À travers les sens étrangement aiguisés du chamane, le sacré se manifeste » (Éliade 1957, page 66). Tout comme de nombreux kidnappés de l'espace, l'initié affûte ses nouveaux modes de perception subtile pour les mettre au service d'une sagesse qui s'adresse à son peuple tout entier.

La révélation n'est pas uniquement accessible aux seules personnes qui cherchent la lumière : elle peut frapper à toutes les portes, à n'importe quel moment. Il y a quelques décennies de cela, un certain docteur Bûche décrivait ce qui semble une expérience archétypale : « Lui-même et deux de ses amis venaient de passer une soirée ensemble à lire de la poésie : Wordsworth, Keats, Browning et plus particulièrement Whitman. Bûche se trouvait dans un état de contentement et de profonde détente. Tout à coup, sans avertissement, il se vit littéralement environné d'un nuage couleur feu… Tout ce qu'il put se rappeler ensuite fut que la lumière se retrouva à

l'intérieur de lui-même. Juste après cela, il éprouva une espèce d'exaltation, une immense joie accompagnée ou suivie d'une illumination intellectuelle impossible à décrire. Dans son cerveau étincela pendant un court instant un éclair lumineux exprimant pleinement la splendeur spirituelle et lui laissant à jamais un arrière-goût de Paradis » (Éliade 1965, page 69).

L'expérience qui consiste à intérioriser ce qui est d'abord perçu comme une lumière extérieure se produit fréquemment au cours d'illuminations mystiques ou de voyages transcendentaux et le résultat en est souvent une seconde naissance. Peut-être pourrait-on établir une analogie avec les rencontres avec des ovnis où les kidnappés sont initialement « frappés par un rayon de lumière », puis aperçoivent un vaisseau brillant à l'intérieur duquel ils sont entraînés. On cite le cas de kidnappés brésiliens qui ont vu des nuages lumineux, le plus souvent de teinte rouge, en association avec des vaisseaux spatiaux (Story 1980).

Le mystique ou le chamane, comme le kidnappé, effectue un pèlerinage, la plupart du temps avec ferveur, afin de donner un nouveau développement à son expérience ou connaissance. Cela entraîne une renaissance parfois très éprouvante, un retour jusqu'à un milieu primordial et surnaturel qui remodèle la conscience de l'individu. Le chaos psychique qui en résulte est une métaphore du chaos pré-cosmogénique, informe et pourtant constructif, auquel l'individu se retrouve exposé. Le kidnappé de l'espace est un Dante moderne dont les structures ontologiques s'effilochent. Lorsqu'il revient dans son lit ou sa voiture après son voyage en compagnie des extraterrestres, le kidnappé s'efforce péniblement de reconstruire sa vision du monde. Le plus

souvent il vit cette aventure seul et son absence est rarement remarquée par ses proches.

Jacques Vallée, un des chercheurs ufologues le plus pertinents et dont la culture lui permet d'établir des comparaisons judicieuses, expose l'historique international des rencontres avec des ovnis tout au long de deux ouvrages passionnants : *Autres Dimensions* et *Passeport pour la Magonie.* Il y décrit des centaines de cas d'observation d'étranges objets apparus dans le ciel avec leurs occupants, et ce à toutes les époques, dans toutes les sociétés des cinq continents ; il nous rappelle l'existence de disques spatiaux inexpliqués dans la symbolique de nombreuses civilisations - les Phéniciens et les premiers Chrétiens, par exemple, les avaient associés à une forme de communication entre les anges et Dieu. Il compare quelques-uns des phénomènes reliés aux rencontres d'ovnis avec des comptes rendus historiques d'expériences d'ordre mystique. Les rayons de lumière jouent généralement un rôle important à la fois dans les expériences dues aux ovnis et les sorties de corps (Vallée, page 57 de la traduction française par Annick de Scriba chez Robert Laffont, 1989.) Et en ce qui concerne les « êtres » eux-mêmes, Vallée tisse de nombreuses analogies avec les observations répertoriées depuis toujours et dans le monde entier d'êtres célestes, non humains et aux formes vagues. Ces êtres apparaissent aux yeux de l'humanité sous des milliers de formes différentes ; ils possèdent des pouvoirs extraordinaires et leur but est souvent de partager et/ou d'emporter quelque chose qui appartient spécifiquement aux humains, avec le désir de communiquer ou, simplement, faire des farces. Vallée conclut que les occupants des ovnis, comme les lutins de nos traditions, ne sont pas d'origine extraterrestre. Ce sont les habitants d'une autre réalité (1989, page 131). Vallée croit que les relations des kidnappés avec

les extraterrestres font partie d'un mythe ancien et mondial qui a façonné nos structures et nos croyances, nos attentes scientifiques et la vision que nous avons de nous-mêmes (1989, page 135). Et il ajoute que la puissance attribuée aux peuples des soucoupes volantes était précisément celle que l'on accordait, et de manière exclusive, aux fées d'antan (1989, page 175).

Vallée dresse des parallèles entre les apparitions religieuses, la croyance en un monde féerique, les descriptions de petits êtres aux pouvoirs surnaturels, du genre lutins, les histoires d'engins spatiaux durant tout le XIX^{e} siècle aux États-Unis, et les rapports actuels sur l'atterrissage d'ovnis (1989, page 186-187). Il n'hésite pas à spéculer en ces termes :

« Ou devons-nous émettre l'hypothèse qu'une race avancée, quelque part dans l'univers et parfois dans le futur, nous a montré des scènes dans l'espace tridimensionnel durant les deux derniers millénaires pour essayer de guider notre civilisation ? S'il en est ainsi, mériterait-elle vraiment nos félicitations ?... Ou alors sommes-nous en présence d'un univers parallèle, d'une autre dimension, où vivent des races humaines et où nous pouvons aller à nos dépens, pour ne jamais revenir au temps présent ? Ces races sont-elles seulement semi-humaines, de sorte que, pour rester en contact avec nous, elles aient besoin de se croiser avec des hommes et des femmes de notre planète ? Est-ce là l'origine de tant de contes et de légendes où la génétique joue un si grand rôle : le symbolisme de la Vierge dans l'occultisme et la religion, les contes de fées mettant en scène des sages-femmes humaines et des échanges, les sous-entendus sexuels des rapports de soucoupes volantes, les récits bibliques de mariages entre les anges du Seigneur et les femmes terrestres dont les rejetons étaient des géants ? De ce mystérieux

univers, des êtres supérieurs projettent-ils des objets qui peuvent se matérialiser et se dématérialiser à volonté ? Les ovnis sont-ils plutôt des “ fenêtres ” que des “ objets ” ? Il n’y a rien qui nous permette de prouver ces hypothèses ; et cependant, considérant la pérennité historique du phénomène, les alternatives sont difficiles à trouver, à moins de nier la réalité de tous les faits, ce qui assurerait certainement notre tranquillité d’esprit. »

Lorsque les observations sont maigres, inconsistantes ou disparates, l’être humain, nous assure Vallée, est alors prompt à combler les vides : « Parce que de nombreuses observations de phénomènes ovnis apparaissent cohérentes et, en même temps, incompatibles avec le savoir scientifique, un vide logique s’est créé, que l’imagination humaine essaie de remplir de ses propres fantasmes » (1989, page 188).

Finalement Vallée recommande de garder un esprit ouvert aux enseignements dispensés par les phénomènes que nous ne comprenons pas encore. « Ces observations inexpliquées ne sont pas nécessairement le fait de visiteurs de l’espace mais il s’agit de quelque chose de bien plus intéressant : une fenêtre vers des dimensions inconnues de notre propre environnement » (1989, pages 251-252). «Je crois plutôt que le phénomène ovni est une indication d’existence d’autres dimensions au-delà de l’espace-temps ; il se peut que les ovnis ne viennent pas de l’espace mais d’un “ multivers ”, qui nous entoure et dont nous avons persisté à refuser la réalité troublante malgré les preuves que nous détenons depuis des siècles » (1989, page 308).

OceanofPDF.com

Panorama mondial des phénomènes d'enlèvement extraterrestre

Une autre question concerne la répartition dans le monde de ces cas d'enlèvement, ou du moins des témoignages en ce sens, ce qui est totalement différent. Les comptes rendus portant sur ce type d'affaires ont été essentiellement rassemblés dans les pays occidentaux ou des territoires dont la culture et les valeurs sont occidentalisées, mais nos investigations révèlent que le phénomène, sous sa forme familière, se produit parmi des populations natives d'Amérique du Nord et du Sud et aussi d'Afrique.

Le premier cas de kidnapping publié s'est déroulé en 1957 au Brésil et concernait le fils d'un fermier, Antonio Villas-Boas. Notons cependant que les rapports d'observation de phénomènes d'ovnis sont de loin très supérieurs en nombre à ceux qui relatent des enlèvements. Une étude très poussée des enlèvements extraterrestres dans le reste du monde a été faite en 1987 par Thomas Bullard, distingué folkloriste de l'Université d'Indiana (Bullard 1987). Bullard y consigne les cas répertoriés dans dix-sept pays dont l'Argentine, l'Australie, la Bolivie, le Brésil, le Canada, le Chili, l'Angleterre, la Finlande, la France, la Pologne, l'Afrique du Sud, l'ex-Union soviétique, l'Espagne, l'Uruguay et l'ex-Allemagne de l'Ouest.

Ce sont les États-Unis qui battent le record du nombre de cas de kidnapping, suivis de l'Angleterre et du Brésil, mais ces résultats sont dus en grande partie au fait que, dans ces pays, des thérapeutes et des hypnotiseurs peuvent travailler avec des victimes de ces enlèvements. Pour illustrer ces propos, la Chine, par exemple, l'emporte largement sur toutes

les autres nations en ce qui concerne les observations d'ovnis uniquement - le 24 août 1981, un million de Chinois à la fois purent contempler un ovni en forme de spirale (Chiang 1993) -, mais il n'existe pas de compte rendu ou de questionnaire systématique auprès des témoins de tels phénomènes.

Malgré tout, l'exploration thérapeutique des expériences d'enlèvement commence à prendre de l'extension. En mai 1993, la seconde chaîne de télévision allemande diffusa un documentaire de quarante-cinq minutes sur ces phénomènes d'enlèvement qui remporta l'Oscar de la meilleure émission de télévision. Même les rapports d'observation d'ovni restent le plus souvent enveloppés dans le secret. Les dossiers ovnis du ministère de la Défense espagnol ont été publiés en 1992. Ils contiennent principalement des observations d'ovnis effectuées par des membres du personnel de l'armée de l'air. Il y a encore beaucoup de travail à faire avant de parvenir à convaincre d'autres nations d'ouvrir elles aussi leurs tiroirs et leurs archives sur ce sujet.

Dans certains pays où les populations entretiennent toutes sortes de croyances en des êtres surnaturels, les expériences d'enlèvement demeurent confuses ou bien elles sont reliées à d'autres « visites ». Cinthia Hind, chercheuse d'Afrique du Sud, nous apprend que « les réactions (de ces victimes) sont peut-être comparables à celles des Occidentaux face à un fantôme, c'est-à-dire (qu'ils ne sont) pas nécessairement terrifiés (ou pas systématiquement) mais troublés et pas très sûrs de ce qu'ils voient » (Hind 1993, page 17).

Il semblerait qu'en dehors des États-Unis, dans de nombreux territoires, les kidnappés aient des contacts avec une plus grande variété d'entités que les Américains. Cela peut aller du petit gnome minuscule aux êtres gigantesques et masqués, en passant par des individus tout nus des deux

sexes, des humanoïdes avec toutes sortes de formes pour la tête, les pieds et les mains. Un couple hollandais décrit les visiteurs d'un ovni comme de petits êtres portant les couleurs de l'arc-en-ciel -vert, orange et pourpre (enquête personnelle, septembre 1992).

Remarquons cependant que les caractéristiques des rapts extraterrestres demeurent universelles. Le plus souvent, les victimes, où qu'elles se trouvent sur la planète et quoi qu'elles fassent - conduire ou dormir -, sont irrésistiblement attirées et aspirées par une puissante lumière. À la suite de quoi, invariablement, elles se retrouvent incapables de justifier ce « trou » dans leur emploi du temps ; il est courant qu'elles portent sur le corps des cicatrices ; enfin, les traumatismes psychologiques subis sont presque systématiques : notons des cauchemars insupportables, des angoisses, de l'agitation nerveuse chronique, de la dépression et même des psychoses graves, sans compter des marques physiques comme des piqûres, des hématomes, des traces d'incision, des brûlures, des irritations, des inflammations ou des douleurs. Certaines rencontres se révèlent nettement sinistres, traumatisantes et mystérieuses. D'autres, au contraire, semblent procurer une guérison ou tendre vers un enseignement. La plupart du temps, si l'on en croit les victimes, les extraterrestres recommandent ou avertissent de ne point raconter leurs expériences. Nous possédons encore moins de documents sur les conséquences de telles expériences que sur les faits eux-mêmes. En travaillant avec les victimes, la psychologue brésilienne Gilda Moura constate que nombre de kidnappés brésiliens acquièrent différentes aptitudes paranormales après un enlèvement : dons télépathiques accrus, clairvoyance, visions, perception ou réception de messages spirituels ayant souvent trait à l'écologie de la planète, le futur de l'humanité ou la justice sociale. Beaucoup de

kidnappés décident de changer de profession après ce type d'expérience (Moura, 1995).

Il est vraisemblable que grâce à l'information qui circule sur les techniques thérapeutiques, et notamment hypnotiques, que l'on teste actuellement aux États-Unis, d'autres renseignements sur les enlèvements extraterrestres de par le monde nous parviendront dans les années à venir ; car le reste de la planète est certainement très conscient de l'importance des phénomènes ovnis, en tout cas c'est ce qu'il ressort de la prolifération actuelle des bureaux d'étude, des associations et autres organismes de recherche.

OceanofPDF.com

Les enlèvements à notre époque

Si l'on accepte l'affaire Villas-Boas de 1957 signalée plus haut, l'histoire contemporaine des enlèvements extraterrestres débute en septembre 1961 par l'aventure aujourd'hui célèbre de Barney et Betty Hill (Fuller 1966). Les Hill forment un couple interracial stable et respectable qui vit dans le New Hampshire ; ces personnes souffraient toutes deux de symptômes très pénibles depuis plus de deux ans lorsqu'elles décidèrent, à contrecœur, de consulter à Boston le psychiatre Benjamin Simon. Barney était devenu insomniaque et Betty était en proie à d'affreux cauchemars. Tous deux éprouvaient une angoisse permanente qui rendait leur existence intolérable. Ils se virent donc contraints de replonger dans les souvenirs de cette fameuse nuit de septembre où deux heures « manquaient » inexplicablement au temps qu'il leur avait fallu pour rentrer chez eux de vacances passées à Montréal. En dehors de la détresse relative à l'incident lui-même, le docteur Simon ne constata aucun trouble d'ordre psychiatrique chez ses deux patients.

Les Hill racontent que, la nuit du 19 septembre 1961, ils furent « accostés » par de petits êtres gris humanoïdes pourvus d'yeux étranges. Auparavant, ils avaient aperçu une lueur mouvante et un engin bizarre. Les Hill ne se souvenaient absolument plus de ce qui s'était passé durant ces deux heures manquantes et ce jusqu'à ce que des séances répétées d'hypnose avec le docteur Simon en eussent révélé le contenu. Au cours de ces travaux, le docteur Simon demanda à ses patients de ne pas échanger d'informations entre eux sur les souvenirs qui leur revenaient. Les Hill déclarèrent que, après avoir été extirpés de leur voiture, ils avaient été emmenés contre leur gré par les petits êtres à bord d'un

vaisseau. Chaque membre du couple rapporta de son côté qu'une fois à bord, ils furent installés sur une table et soumis à des examens pseudo-médicaux détaillés, au cours desquels on leur préleva des « échantillons » de peau et de cheveux. Une aiguille fut introduite dans le ventre de Betty et on lui fit subir un « test de grossesse ». Les chercheurs ont récemment découvert qu'on avait également prélevé sur Barney des échantillons de sperme, fait que ce dernier avait totalement occulté comme le fit aussi John Fuller, qui publia plus tard cette affaire, en avouant que ce fait était, en effet, trop humiliant à l'époque pour que Barney pût l'accepter (Jacobs 1992). Les êtres communiquèrent télépathiquement avec les Hill, c'est-à-dire de façon non verbale mais « comme si c'était en anglais ». Les Hill furent ainsi « priés » d'oublier toute cette aventure.

Alors que le docteur Simon croyait que les Hill avaient fait l'expérience d'une espèce de rêve ou d'imagerie partagée, une « folie à deux » en quelque sorte, ceux-ci ne démordirent pas de l'idée que les événements avaient été parfaitement réels et qu'ils n'avaient en aucun cas échangé d'informations entre eux pendant toute la durée de l'investigation. Barney, décédé en 1969 à l'âge de quarante-six ans, avait toujours manifesté de grandes réticences à croire en la réalité de tels phénomènes et il aurait sûrement préféré savoir que tout cela appartenait à un monde irrationnel : « Je voudrais tant que cela ne fût qu'une hallucination », dira-t-il au docteur Simon au cours de leur travail commun. Mais, en fin de parcours, Barney ne put que conclure : « Ce que nous avons vu et ce qui nous est arrivé appartient à quelque chose de différent de tout ce que j'ai pu voir auparavant », et « ces choses me sont arrivées à moi ». Betty, qui poursuivit son combat en continuant d'en parler publiquement, est persuadée, elle aussi, de la réalité des événements. En 1975, un film raconta

leur histoire *(The UFO Incident)-,* James Earl Jones jouait le rôle de Barney et le film fut diffusé sur une chaîne de télévision américaine.

Au cours des années qui suivirent, nombre d'ouvrages et d'articles de presse parurent sur des cas semblables (Lorenzen et Lorenzen 1976 ; Lorenzen et Lorenzen 1977 ; Haisell 1978 ; Fowler 1979 ; Rogo 1980 ; Druffel et Rogo 1980 ; Bullard 1987, pages 1 à 15 ; Clark 1990, page 2). Ce sujet a même fait l'objet des recherches du sculpteur new-yorkais Budd Hopkins qui, au cours de deux décennies, a rassemblé la documentation la plus formidable qui soit auprès de centaines de victimes supposées d'enlèvement extraterrestre. Le premier ouvrage de Hopkins, *Missing Time* (littéralement « Temps Manquant »), publié en 1981, étudiait ces périodes de temps qui avaient totalement disparu de l'emploi du temps des victimes ainsi que d'autres symptômes révélateurs d'une possible expérience de kidnapping ; il y exposait aussi les détails caractéristiques de telles expériences (Hopkins 1981). Hopkins découvrit, par la même occasion, qu'il était possible de rapprocher ce type d'expérience de phénomènes apparemment inexplicables comme de petites cicatrices, coupures ou marques de perforation sur le corps des victimes ; les récits suggéraient même l'idée de petits objets ou « implants » qui auraient été introduits à l'intérieur du corps des victimes, soit dans le nez, dans les jambes, soit dans toute autre partie du corps. Dans son second livre, *Intruders* (Les Envahisseurs), publié en 1987, Hopkins décrivit les procédures sexuelles et reproductives qui sont liées aux enlèvements extraterrestres (Hopkins 1987). L'historien de la Temple University, David Jacobs, est allé beaucoup plus loin en établissant un catalogue exhaustif des procédures de base qui interviennent dans le processus d'un enlèvement. (Jacobs 1992). Jacobs révèle qu'au stade primaire on trouve des

examens effectués manuellement ou bien à l'aide d'instruments divers, des séances où les victimes doivent être soumises à des regards fixes de la part des êtres, et des explorations urologiques et gynécologiques ; le stade secondaire implique l'intervention d'une machinerie plus complexe, des séances de visualisation et de présentation d'enfants ; il existerait un stade auxiliaire au cours duquel ont lieu diverses procédures supplémentaires d'ordre physique, mental et sexuel.

Des sondages et des enquêtes, sous la conduite notamment de la Roper Organization, sur plus de six mille Américains, entre juillet et septembre 1991 (Hopkins, Jacobs et Westrum 1991) indiquent que plusieurs centaines à plusieurs millions d'Américains auraient été victimes d'enlèvements extraterrestres ou d'expériences qui y étaient liées. Ces rapports ont subi d'âpres critiques selon lesquelles les faits indicateurs d'un possible kidnapping - lumières, trou temporel dans le quotidien de la victime, sentiment de voler dans les airs - ne sont pas une preuve irréfutable de la réalité de tels phénomènes. Mais la principale difficulté pour rendre compte de cette réalité est ailleurs : nous ne savons pas ce qu'est véritablement un enlèvement extraterrestre - dans quelle mesure, par exemple, il représente un événement dans le monde purement physique ou bien s'il n'est qu'une expérience subjective inhabituelle provoquant des répercussions au niveau physique ! Un problème encore plus crucial demeure : la mémoire d'une victime d'enlèvement se comporte de manière extrêmement étrange. En effet, pour Ed (chapitre 3) ou pour Arthur (chapitre 15), on observe que leurs souvenirs d'un rapt ne réapparaissent en surface que lorsque, plusieurs années après le drame, ces individus se retrouvent confrontés à une expérience ou une situation associée à l'événement originel. C'est comme si les souvenirs

d’enlèvement étaient consignés sur la page négative d’un registre puis, à la faveur d’une expérience « déclenchante », venaient s’imprimer sur la page positive.

Pourtant, selon mon opinion, dans tous ces travaux, à aucun moment n’a été abordé le problème des implications concernant l’expansion de la conscience humaine ou la signification pour notre monde de cette apparente ouverture sur une réalité mystérieuse qui dépasse les limites de la manifestation physique.

OceanofPDF.com

Bibliographie

Barron, J. 1991, Mysterious Fireball Across Skies Leaves a Trail of Questions. The New York Times, 7 March : A20.

Basterfield, K. 1995. Abductions and Paranormal Phenomena. In Alien Discussions : Proceedings of the Abduction Study Conférence, ed. Andrea Pritchard, David E. Pritchard, John E. Mack, Pam Kasey, and Claudia Yapp. Cambridge : North Cambridge Press.

Basterfield, K., and Bartholomew, R. E. 1988. Abductions : The Fantasy-Prone Hypothesis. International UFO Reporter 13(3) :9-l 1.

Blackmore, S., 1994. Alien Abduction. New Scientist 144 :29-31.

Bloecher, T., Clamar, A., and Hopkins, B. 1985. Summary Report on the Psychological Testing of Nine Individuals Reporting UFO Abduction Expériences. In Final Report on the Psychological Testing of UFO «Abductees. » Mt, Rainier, Md. : Fund for UFO Research.

Brown, D. In press. Pseudomemories, the Standard of Science and the Standard of Care in Trauma Treatment. American Journal of Clinical Hypnosis.

Bullard, T. E. 1987. UFO Abductions : The Measure of a Mystery, 2 vols. Mt. Rainier, Md. : Fund for UFO Research.

Carpenter J. 1993. Multiple Participant Abductions. Paper presented at the Seattle UFO Research Conférence, 17-18

July.

Chandler, D. 1991. Stargazers Thrill to See Meteor Dart Across Sky. The Boston Globe, 1 March.

Chiang, H. 1993. UFO Sightings and Research in Modem China. In MUFON 1993 International UFO Symposium Proceedings, edited by W. Andrus, Jr., and I. Scott, 41-58. Seguin, Tex. : Mutual UFO Network.

Christianson, S. 1992. Do Flashbulb Memories Differ from Other Types of Emotional Memories ? In Affect and Accuracy in Recall : Studies of Flashbulb Memories, ed. E. Wingrad and U. Neisser, 191- 211. New York : The Cambridge Press.

Clark, J. 1990. UFOs in the 1980s. Detroit, Mich. : Apogee Books.

Clark, J. 1991. Airschips : Parts I, II. International UFO Reporter 16(1) :4-23 ; 16(2) :20-21, 23, 24.

Clark, J., and Coleman, L. 1975. The Unidentified : Notes Toward Solving the UFO Mystery. New York : Warner Books.

Corbisier, B. 1994. The Role of State Dependence in Reality Monitoring. Master’s thesis, Department of Psychology, Brandeis University, Waltham, Mass.

Crawford, F. 1993. Controversial Corrélations and the Question of Consciousness. Paper presented at Ozark UFO Conférence, Eurêka Springs, Ark., 2-4April.

The Dalai Lama, 1992. Conversations at Dharamsala Meetings, 15- 17 April, in Dharamsala, India.

Dean, G. 1995. Comparisons of Abduction Study Accounts with Ritual Maltreatment. In Alien Discussions : Proceedings of the Abduction Study Conférence, ed. Andrea Pritchard, David E. Pritchard, John E. Mack, Pam Kasey, and Claudia Yapp. Cambridge : North Cambridge Press.

Downing, B. H. 1990. E.T. Contact : The Religious Dimension. In MUFON 1990 International UFO Symposium Proceedings, edited by W. Andrus, Jr., 45-60. Seguin, Tex. : Mutual UFO Network.

Druffel, A. 1991. « Missing Fétus » Case Solved. MUFON UFO Journal 283 : 8-12.

Druffel, A., 1995. Résistance Techniques Against UFO, Abduction. In Alien Discussions : Proceedings of the Abduction Study Conférence, ed. Andrea Pritchard, David E. Pritchard, John E. Mack, Pam Kasey, and Claudia Yapp, Cambridge : North Cambridge Press.

Druffel, A., and Rogo, D. S. 1980, The Tujunga Canyon Contacts. Englewood Cliffs, NJ. : Prentice Hall.

Eliade, M. 1957. Myths. Dreams and Mysteries. New York : Harper and Row.

Eliade, M. 1965. Mephistopheles and the Androgyne. New York : Sheed and Ward.

Erikson, E. H. 1969. Gandhi’s Truth. New York : W. W. Norton and Company.

Everett, M., Mack, J. E., and Oresick, R. 1993. Toward Greening in the Executive Suite. In Environmental Strategies for Industry : International Perspectives on

Research Needs and Policy, edited by K. Fischer and J. Schot, 63-78. Washington, D.C. : Island Press.

Fowler, R. E. 1993. The Allagash Abductions : Undeniable Evidence of Alien Intervention. Tigard, Ore. : Wildflower Press.

Fowler, R. E. 1979. The Andreasson Affair. Englewood Cliffs, NJ. : Prentice Hall.

Frankel, F. H. 1993. Adult Reconstruction of Childhood Events in the Multiple Personality Literature. American Journal of Psychiatry 150(6) : 954-58.

Fuller, J. G. 1966. The Interrupted Journey, New York : Dial Press.

Ganaway, G. K. 1989. Historical Versus Narrative Truth : Clarifying the Rôle of Exogenous Trauma in the Etiology of MPD and Its Variants. Dissociation 11(4) : 205-20.

Gifford, S. 1994. Review of Abduction : Human Encounters With Aliens, by John E. Mack. Journal of the American Psychoanalytic Association 41(4) : 1290-98.

Gleick, J. 1994. The Doctor’s Plot. The New Republic, 30 May : 31-35.

Goodenough, W, H. 1986. Sky World and This World : The Place of Kachaw in Micronesian Cosmology. American Anthropologist 88(3) :551-68.

Grof. S. 1985. Beyond the Brain : Birth, Death, and Transcendence in Psychotherapy. Albany : State University of New York Press.

Grof, S. 1988. Adventures in Self-Discovery. Albany : State University of New York Press.

Grof, S. 1992. The Holotropic Mind : The Three Levels of Human Consciousness and How They Shape OurLives. San Francisco : Harper Collins.

Gudjonsson, G. H. 1991. The Application of Interrogative Suggestibility to Police Interviewing. In Human Suggestibility : Advances in Theory, Research, and Application, ed. J. F. Schumaker, 279-88. New York : Routledge.

Haisell, D. 1978. The Missing Seven Hours. Markham, Ont. : Paper- Jacks.

Hall, R. 1995. Are Abduction Reports «Mass Hysteria» ? In Alien Discussions : Proceedings of the Abduction Study Conférence, ed. Andrea Pritchard, David E. Pritchard, John E. Mack, Pam Kasey, and Claudia Yapp. Cambridge : North Cambridge Press.

Herman, J. 1992. Trauma and Recovery. New York : Basic Books.

Hind, C. 1993. Abductions in Africa : Worldwide Similarities. In MUFON 1993 International UFO Symposium Proceedings, edited by W. Andrus, Jr., and I. Scott, 16-25, Sequin, Tex. : Mutual UFO Network.

Hopkins, B. 1981. Missing Time : A Documented Study of UFO Abductions. New York : Richard Marek Publishers.

Hopkins, B. 1987. Intruders : The Incredible Visitations at Copley Woods. New York : Random House.

Hopkins, B. 1990. À Spécial Report for Members of IF : The Ongoing Problem of Déception in UFO Abduction Cases. New York : Intruders Foundation.

Hopkins, B. 1992. The Linda Cortile Abduction Case. Parts I, II. MUFON UFO Journal 293 (September) :12-16 ; 296 (December) :5-9.

Hopkins, B. 1995. À Doubly Witnessed Abduction. In Alien Discussions : Proceedings of the Abduction Study Conférence, ed. Andrea Pritchard, David E. Pritchard, John E. Mack, Pam Kasey, and Claudia Yapp. Cambridge : North Cambridge Press.

Hopkins, B., Jacobs, D., and Westrum, R. 1991. Unusual Personal Expériences : An Analysis of the Data from Three National Surveys. Las Vegas : Bigelow Holding Corporation.

Howe, L. M. 1989. An Alien Harvest : Further Evidence Linking Animal Mutilations and Human Abductions to Alien Life Forms. Littleton, Colo. : Linda Moulton Howe Productions.

Jacobs, D. 1992. Secret Life : Firsthand Accounts of UFO Abductions. New York : Simon and Schuster. Traduit aux Presses de la Cité sous le titre : Les kidnappeurs d’un autre monde.

Jacobson, E. 1995. Dissociative Phenomena as a Context for Research and Psychotherapy of Abduction Expériences. In Alien Discussions : Proceedings of the Abduction Study Conférence, ed. Andrea

Pritchard, David E. Pritchard, John E. Mack, Pam Kasey, and Claudia Yapp, Cambridge : North Cambridge Press.

James, W. [1896] 1956. What Psychical Research Has Accomplished. In The Will to Believe and Other Essays in Popular Philosophy. New York : Dover Publications.

Klass, P. J. 1988. UFO Abductions : A Dangerous Game. New York : Prometheus.

Kuhn, T. 1962. The Structure of Scientific Révolutions. 2d ed., enl. Chicago : University of Chicago Press.

Laibow, R. L. 1989. Dual Victims : The Abused and the Abducted. International UFO Reporter 14(3) :4-9.

Lawson, A. H. 1984. Périnatal Imagery in UFO Abduction Reports. The Journal of Psychohistory 122 :211-39.

LeDoux, J. E. 1993. Emotional Memory Systems in the Brain. Behavioural Brain Research 58 :69-79.

Lindsay, D. S., and Read, J. D. 1994. Psychotherapy and Memories of Childhood Sexual Abuse : A Cognitive Perspective. Applied Cognitive Psychology 8 :281-338.

Loftus, E. F. 1993. The Reality of Repressed Memories. American Psychologist 485 :518-37.

Lorenzen, C., and Lorenzen, J. 1976. Encounters with UFO Occupants. New York : Berkley Medallion Books.

Lorenzen, C., and Lorenzen, J. 1977. Abducted ! : Confrontations with Beings from Outer Space. New York : Berkley Medallion Books.

Mack, J. E. 1992, Helping Abductees. International UFO Reporter 17(4) : 10-15, 20.

Mack J. E. 1992. The Politics of Ontology. In Center Review, A Publication of the Center for Psychology and Social Change 6(2).

Mack, J. E. 1993. Nonordinary States of Consciousness and the Accessing of Feelings. Human Feelings : Explorations in Affect Development and Meaning, edited by Steven L. Ablon, Daniel Brown, Edward J. Khantzian, and John E. Mack, 357-71. Hillsdale, N.J. : The Analytic Press.

Mack, J. E. 1995. Why the Abduction Phenomenon Cannot Be Explained Psychiatrically. In Alien Discussions : Proceedings of the Abduction Study Conférence, ed. Andrea Pritchard, David E. Pritchard, John E. Mack, Pam Kasey, and Claudia Yapp. Cambridge : North Cambridge Press.

Martin, J. J. 1993. The Astounding UFO Expérience in Puerto Rico Paper presented at the MUFON 1993 International UFO Symposium, 2-4 July, in Richmond, Va.

McConkey, K. M. 1992. The Effects of Hypnotic Procedures on Remembering : The Experimental Findings and Their Implications for Forensic Hypnosis. In Contemporary Hypnosis Research, ed. E. Fromm and . R. Nash, 405-29. New York : The Guilford Press.

McKenna, T. 1991. The Archaic Revival. San Francisco : Harper Collins.

Meadows, D. H., Meadows, D. L., and Randers, J. 1992. Beyond The Limits : Confronting Global Collapse,

Envisioning a Sustainable Future. Post Mills, Vt. : Chelsea Green Publishing Company.

Miles, M. 1994. Aliens Land at Harvard ! The Boston Globe, 24 April : B15, B17.

Miller, J. 1995. Medical Procédural Différences : Alien vs. Human. In Alien Discussions : Proceedings of the Abduction Study Conférence, ed. Andrea Pritchard, David E. Pritchard, John E. Mack, Pam Kasey, and Claudia Yapp. Cambridge : North Cambridge Press.

Miller, J., and Neal, R. 1995. Lack of Proof for Missing Fétus Syndrome. In Alien Discussions : Proceedings of the Abduction Study Conférence, ed. Andrea Pritchard, David E. Pritchard, John E. Mack, Pam Kasey, and Claudia Yapp. Cambridge : North Cambridge Press.

Moura, G. 1995. The Abduction Phenomenon in Brazil. In Alien Discussions : Proceedings of the Abduction Study Conférence, ed. Andrea Pritchard, David E. Pritchard, John E. Mack, Pam Kasey, and Claudia Yapp. Cambridge : North Cambridge Press.

Neal, R. 1992. Medical Explanations, Not «Alien». Part II. UFO 7(1) : 16-20.

Noyés, R. 1990. « Abduction, the Terror That Cornes. » In The UFO Report, ed. Timothy Good, 80-101. London : Sidwick and Jackson.

Parnell, J. O. 1986. Personality Characteristics on the MMPI, 16PF and ACL of Persons Who Claim UFO Expériences. Ph. D. dissertation, University of Wyoming, University Microfilms International, order no. DA 8623104.

Parnell, J. O., and Sprinkle, R. L. 1990. Personality Characteristics of Persons Who Claim UFO Expériences. Journal of UFO Studies 2 :45-58.

Pazzaglini, M. 1992. Paper presented at Dharamsala Meetings, 15- 17 April, in Dharamsala, India.

Persinger, M. A. 1992. Neuropsychological Profiles of Adults Who Report Sudden Remembering of Early Childhood Memories : Implications for Claims of Sex Abuse and Alien Visitation/ Abduction Expériences. Perceptual and Motor Skills 75 :259-66.

Powers, S. M. 1994. Dissociation in Alleged Extraterrestrial Abductees. Dissociation 81 :44-50.

Pritchard, D. E. 1992. Physical Analysis of Purported Alien Artifacts. In Experienced Anomalous Trauma : Physical, Psychological and Cultural Dimension, edited by R. L. Laibow, B. N. Sollad, and J. P. Wilson. New York : Brunner/Mazel.

Reisberg, D., and Heuer, F. 1992. Remembering the Details of Emotional Events. In Affect and Accuracy in Recall : Studies of Flashbulb Memories, ed. E. Winograd and U. Neisser, 162-90. New York : The Cambridge Press.

Ring, K. 1992. The Oméga Project : Near Death Expériences, UFO Encounters, and Mind at Large. New York : William Morrow and Company.

Ring, K., and Rosing, C. J. 1990. The Oméga Project : A Psychological Survey of Persons Reporting Abductions and Other UFO Encounters. Journal of UFO Studies n.s. 2 :59-98.

Robinson, K. 1994. The Nerve. Seattle Weekly, 8 June :7-8.

Rodeghier, M., Goodpaster, J., and Blatterbauer, S. 1991. Psychosocial Characteristics of Abductees : Results from the CUFOS Abduction Project. Journal of UFO Studies n.s. 3 :59-90.

Rogo, D. s., ed. 1980. UFO Abductions : True Cases of Alien Kidnappings. New York : Signet.

Rojcewicz, P. 1991. Fairies, UFOs and Problems of Knowledge. In The Good People : New Fairylore Essays, edited by Peter Navaez, 479-514. New York : Garland Publishing.

Rojcewicz, P. 1992. Paper presented at Dharamsala Meetings, 15- 17 April, in Dharamsala, India.

Sagan, C. 1993, What's Really Going On ? Parade : The Sunday Newspaper Magazine, 7 March :4-7.

Scheflin, A. W. In press. Flypnosis : 1994 and Beyond. Hypnos.

Scheflin, A. W. and Shapiro, J. L. 1989. Trace on Trial. New York : The Guilford Press.

Sheldrake, R. 1992. Morphic Résonance and Collective Memory. Paper presented at the International Transpersonal Association Conférence, Prague, Czechoslovakia, June.

Shubow, R. 1994. Letter to the editor. Bulletin of Anomalous Expérience 55 :7-9.

Slater, E. 1985. Conclusions on Nine Psychologicals. In Final Report on the Psychological Testing of UFO «

Abductees. » Mt. Rainier, Md. : Fund for UFO Research.

Sogyal Rinpoche. 1992. The Tibetan Book of Living and Dying. San Francisco : Harper Collins.

Spanos, N. P., Cross, P. A., Dickson, K., and DuBreuil, S. C. 1993. Close Encounters : An Examination of UFO Expériences. Journal of Abnormal Psychology 102(4) :624-32.

Spiegel, D., and Cardena, E. 1991. Disintegrated Expérience : The Dissociative Disorders Revisited. Journal of Abnormal Psychology 100(3) :366-78.

Stolorow, R. O. 1992. Context of Being : The Intersubjective Foundation of Psychological Life. Hillsdale, N.J. : The Analytic Press.

Stone-Carmen, J. 1995. À Descriptive Study of People Reporting Abduction by Unidentified Flying Objects (UFOs). In Alien Discussions : Proceedings of the Abduction Study Conférence, ed. Andrea Pritchard, David E. Pritchard, John E. Mack, Pam Kasey, and Claudia Yapp. Cambridge : North Cambridge Press.

Story, R. D., ed. 1980. Encyclopedia of UFOs. Garden City, N.Y. : Doubleday Books.

Tarnas, R. Cosmos and Psyché : Intimations of a New World View, work in progress to be published by Random House.

Tormé, T. 1993. Fire in the Sky. Paramount Pictures.

Toulmin, S. E. 1990. Cosmopolis : The Hidden Agenda of Modernity. Chicago : University of Chicago Press.

Vallee, J. 1969. Passport to Magonia. Chicago : Henry Regnery Company.

Vallee, J. 1988. Dimensions : A Casebook of Alien Contact. New York : Ballantine Books.

Van der Kolk, B. A. 1994. The Body Keeps the Score : Memory and the Evolving Psychobiology of Posttraumatic Stress. Harvard Review of Psychiatry 1 :253-65.

Walsh, R. and Vaughan, F., eds. 1993. Paths Beyong Ego : The Trans- personal Vision. Los Angeles : Jeremy P. Tarcher/Perigee Books.

Walton, T. 1978. The Walton Expérience. New York : Berkley Books.

Wickramasekera, I. 1986. À Model of People at High Risk to Develop Chronic Stress-Related Somatic Symptoms : Some Prédictions. Professional Psychology : Research and Practice 17 :437-47.

Wright, L. 1993. Remembering Satan. Parts I, II. The New Yorker, 17 May :60-81 ; 24 May :54-76.

Yuille, J. C. and Tollestrup, P. A. 1992. À Model of Diverse Effects of Emotion on Eyewitness Memory. In The Handbook of Emotion and Memory : Research and Theory, ed. S. Christianson, 201-13. Hillsdale, N,J. : Earlbaum.

Zimmer, T. A. 1984. Social Psychological Correlates of Possible UFO Sightings. The Journal of Social Psychology 128 :199-206.

Zimmerman, M. 1993. Why Establishment Elites Resist the Very Idea of UFOs and Reported Alien Abductions. Paper

presented at Gulf Breeze UFO Conférence, Gulf Breeze, Fia. 22-24 October.

Zock, H. 1990. À Psychology ofUltimate Concern. Amsterdam-Atlanta, Ga. : Rodopi.

OceanofPDF.com

Le programme de recherche sur les expériences extraordinaires (PEER)

Le Programme de recherche sur les expériences extraordinaires (PEER : Programm for Extraordinary Expérience Research) est un groupe de recherche et d'éducation à but non lucratif qui tend à approfondir l'étude des rapports qui nous parviennent concernant des expériences vécues de contact avec des intelligences ou des êtres non humains, phénomène communément appelé rapt ou kidnapping extraterrestre. Le PEER a été fondé en 1993 par le docteur John E. Mack sous les auspices du Centre de psychologie et de changement social.

Le PEER fonctionne grâce à la bonne volonté des victimes de kidnapping comme à celle de la communauté des thérapeutes motivés par une meilleure compréhension de ces expériences ; l'objectif consiste également à promouvoir un réseau de support psychologique et d'éducation, à étudier les implications que de tels phénomènes ne manquent pas de suggérer et à étendre l'information autant que faire se peut auprès du grand public. Le PEER n'hésite pas à enquêter au niveau mondial sur toutes ces questions et à collecter tous les documents qui s'y rapportent. Nous serions heureux que les personnes qui se sentent concernées, qui désirent nous faire part d'informations ou souhaitent en savoir davantage sur le PEER, entrent en contact avec nous. Tout envoi demeurera strictement confidentiel. Il est conseillé de n'envoyer aucun document original ou que vous désireriez que l'on vous retourne.

Pour toute correspondance, veuillez avoir l'amabilité de joindre à votre lettre le formulaire ci-joint, soit en le détachant, soit en le recopiant.

PEER

P.O. Box 382427 Cambridge, MA 02238 USA

Nom :

Adresse :

Téléphone (facultatif) :

Veuillez indiquer les sujets qui vous intéressent plus particulièrement.

Je suis intéressé par :

- la fourniture d'informations sur ce type d'expérience à des fins éventuelles de publication dans vos ouvrages (ne pas envoyer plus de deux pages) ;
- l'aide que je pourrais apporter aux victimes de kidnapping dans un contexte thérapeutique ;
- un échange d'informations inter-culturelles sur tous ces phénomènes ;
- un don au PEER.

Autre(s) centre(s) d'intérêt :

Souhaitez-vous nous indiquer vos nom et adresse afin de recevoir du courrier ?

- du PEER ;
- d'autres personnes ou groupes qui étudient les mêmes phénomènes.

OceanofPDF.com

-

Cet ouvrage a été réalisé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Presses de la Cité
12, avenue d'Italie, 75013 Paris
en octobre 1995

Imprimé en France

Dépôt légal : août 1995

N° d'édition : 17336

N° d'impression : 32497

OceanofPDF.com

John E. Mack a enquêté sur près d'une centaine de cas d'enlèvements d'humains par des extraterrestres (phénomène qui aurait touché plusieurs millions d'Américains...). Aucune des expériences qu'il relate n'est, selon lui, imputable à un trouble mental des personnes interrogées. Jamais auparavant un ouvrage sur les « kidnappés » de l'espace n'avait présenté au grand public l'étude approfondie de cas d'hommes et de femmes ayant des origines géographiques, économiques et socio-culturelles si diverses. Les rapports qui en résultent sont à la fois étonnants et effrayants.

Après avoir subi ce terrible traumatisme de l'enlèvement, les victimes s'en sortent la plupart du temps au terme d'un long et douloureux travail d'analyse que le docteur Mack nous présente comme une aventure d'une très grande puissance émotionnelle.

Ce livre est un événement. A sa parution aux États-Unis, au printemps 1994, il a suscité une polémique sans précédent. Car John E. Mack n'est pas un fantaisiste, ni un illuminé. Professeur de psychiatrie à la prestigieuse université de Harvard – et ancien directeur du département –, il a par ailleurs été récompensé d'un prix Pulitzer – la plus haute récompense américaine dans le domaine des lettres et du journalisme – pour sa biographie de Lawrence d'Arabie.

La violence de la controverse fut donc à la mesure de la notoriété de John E. Mack.

C'est pour permettre aux lecteurs, aux psychiatres et à la communauté scientifique tout entière de juger sur pièces que les Presses de la Cité ont décidé de publier la version française de ce livre.

172336-0
ISBN 2-258-03992-4



PRIX TTC 130 FF

L'Atelier des Brèves - Photo Cosmos - Chris Butler

[1] Merci à Dominique Callimanopulos pour sa précieuse collaboration à cet appendice.

OceanofPDF.com